Iaroslav Lebedynsky

Les Scythes

Nouvelle édition, revue et augmentée



éditions errance

Les Scythes

editions errance

Illustration de couverture :
Vase en or de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée), IVe siècle av. J.-C.
Hauteur : 13 cm. Les scènes – peut-être mythologiques – qui y figurent comptent parmi les meilleures représentations antiques de Scythes.
Musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg, Russie. © akg-images / Electa.

7, rue Jean-du-Bellay 75004 Paris
Tél. : 01 43 26 85 82
Fax : 01 43 29 34 88
ISBN : 978-2-87772-430-2

Iaroslav LEBEDYNSKY

Les Scythes

Les Scythes d'Europe et la période scythe dans les steppes d'Eurasie

VII[e]-III[e] siècles av. J.-C.

2[e] édition revue et augmentée

editions errance

Avant-propos

À la deuxième édition

La première édition de cet ouvrage, parue en 2001, avait un cadrage assez large et comportait, outre l'étude des Scythes eux-mêmes, une présentation de l'ensemble des cultures "scythiques" de la steppe eurasiatique aux VIIe-IIIe siècles av. J.-C. Par la suite, le soutien des éditions Errance a permis la parution dans la même collection "Civilisations et cultures" d'ouvrages consacrés aux prédécesseurs immédiats des Scythes (*Les Cimmériens*, 2004), à leurs voisins puis successeurs les Sauromates et Sarmates (*Les Sarmates*, 2002), et surtout à leurs cousins des steppes asiatiques, les Saces ou Saka, Massagètes, nomades de Sibérie et de l'Altaï, etc. (*Les Saces*, 2006). De ce fait, cette deuxième édition est davantage centrée sur les Scythes au sens strict, ceux des steppes européennes. Toutefois, comme il serait absurde d'isoler complètement ces derniers de leurs divers parents, elle comporte un panorama du monde nomade scythique à l'époque traitée ici, et les autres peuples scythiques sont fréquemment mentionnés pour comparaison.

L'édition de 2001 était axée, selon le vœu de l'éditeur, sur la culture et le mode de vie des Scythes. Cette orientation demeure, mais nous avons développé la partie historique qui nous semblait présenter quelques insuffisances. Nous avons à cette occasion procédé à une revue plus détaillée des textes antiques, qui sont cités ici avec davantage de précision.

Certains développements, comme ceux sur la langue et l'anthropologie physique des Scythes, ou sur la culture scythe tardive, ont également été revus et augmentés. Diverses mises à jour ont été effectuées, par exemple à propos des débats récents et actuels sur l'histoire et l'archéologie des Scythes. Des erreurs et inexactitudes ont été corrigées.

L'iconographie a été retouchée, mais elle conserve son caractère plus informatif que décoratif : l'ouvrage n'est évidemment pas destiné à concurrencer, sur le plan esthétique, les catalogues et livres d'art auxquels pourra se référer le lecteur désireux, notamment, de goûter à la beauté du style animalier scythe.

Enfin, cette nouvelle édition bénéficie d'une bibliographie complète.

Les Scythes d'Europe sont sûrement, de tous les anciens peuples nomades, les mieux connus grâce aux recoupements qui peuvent être opérés entre des textes

antiques abondants – principalement le livre IV d'Hérodote – et une très riche et ancienne archéologie. Au début du XIX[e] siècle, tout ce que l'on savait des Scythes aurait tenu dans un seul gros volume : essentiellement un recueil des textes antiques. Deux cents ans plus tard, la masse des informations disponibles est telle qu'une présentation de la question ne peut plus prétendre à l'exhaustivité. Nous avons néanmoins cherché, dans l'esprit de la collection, à offrir au lecteur un tableau aussi complet que possible, en développant particulièrement les aspects les moins souvent traités par la littérature disponible en Occident, où la plupart des publications sur les Scythes destinées au grand public, comme beaucoup d'expositions récentes, demeurent axées sur l'art – pour ne pas dire l'or ! – des steppes.

Introduction

L'étude scientifique des Scythes d'Europe a commencé au XVIIIe siècle avec les premières fouilles organisées en Ukraine (kourgane "Mel'gounov" dans l'actuelle région de Kirovohrad, dès 1762), et n'a cessé de progresser tant en quantité qu'en qualité de résultats. Pourtant, elle continue à poser certains problèmes qui doivent être évoqués ici.

Délimitation d'un sujet sans frontières

Le premier obstacle auquel se heurte toute étude des Scythes est la délimitation de ce sujet même, dont le contenu est souvent aussi flou que le sont les frontières dans la steppe. Au sens le plus strict, les Scythes (grec Σκύθαι / *Skythai*, d'où le latin *Scythae* et les noms modernes) sont les nomades de langue iranienne qui ont occupé les steppes ukrainiennes et certaines régions limitrophes du VIIe au IIIe siècle av. J.-C. Mais dès l'Antiquité, le nom des Scythes a été appliqué aux populations les plus diverses, pour des raisons ethnolinguistiques, culturelles, géographiques ou politiques. Dans une certaine mesure, les auteurs récents ou actuels entretiennent cette confusion, en mêlant sans cesse les "vrais" Scythes d'Europe et ce que l'on pourrait appeler les Scythes au sens large – ou, suivant la terminologie qui sera utilisée ici, l'ensemble des "peuples scythiques". Il serait plus pratique de désigner les premiers par le nom de "Skolotes" que, selon Hérodote, eux-mêmes se donnaient ; mais l'usage ne s'en est pas établi.

Comme on l'a exposé dans l'avant-propos, cet ouvrage porte plus spécialement sur les Scythes d'Europe, les mieux connus aujourd'hui, dont la culture forme une entité bien définie dans le temps et l'espace et qui, grâce à ses contacts avec les Grecs et les populations de la steppe boisée ukrainienne, offre des perspectives intéressantes sur les rapports entre nomades et sédentaires. Ces "vrais" Scythes seront au centre de notre propos. Mais, d'une part, leur histoire et leur culture seront replacées dans le contexte plus général de l'ensemble "scythique", de la nébuleuse nomade iranophone. Les Sauromates, et les Saces et autres peuples d'Asie, en particulier, seront souvent invoqués dans le tableau de la civilisation scythe dressé dans la seconde partie du livre, pour le compléter ou le nuancer. D'autre part, nous prêterons une attention particulière aux cultures de la steppe boisée ukrainienne, dont les caractéristiques reflètent l'influence et la domination des Scythes nomades sur des populations de tradition sédentaire et agricole.

Les limites chronologiques de l'étude sont celles de ce qu'il est convenu d'appeler la "période scythe" : VIIe-IIIe siècles av. J.-C. Nous avons cependant traité aussi des Scythes tardifs du bas-Dniepr et surtout de Crimée, qui ont préservé une culture distincte au moins jusqu'aux IIe-IIIe siècles de notre ère. En outre, dans la perspective d'une présentation des Scythes comme fondateurs d'une civilisation qui leur a longtemps survécu, de nombreux éléments de comparaison culturels ont été empruntés aux périodes suivantes de l'histoire des steppes.

Les sources

Dans l'étude des Scythes, la première place revient chronologiquement aux **sources écrites** et, parmi celles-ci, au texte d'Hérodote dont il sera souvent question dans les pages qui suivent. Le grand voyageur et historien grec (vers 484-420 av. J.-C.), dans son enquête sur les guerres "médiques", avait été conduit à s'intéresser à toute une série de peuples en contact avec Perses et Hellènes. Le livre IV de son œuvre contient une longue description de la Scythie et des Scythes qui est demeurée la base de toute recherche sur le sujet. Hérodote livre aussi de précieux renseignements sur les peuples nomades apparentés aux Scythes, comme les Sauromates et les Massagètes.

Le texte d'Hérodote ne peut certes pas être pris au pied de la lettre. Lui-même le dit clairement : *"Pour moi, si j'ai le devoir de rapporter ce que l'on dit, je ne suis certainement pas obligé d'y croire – qu'on tienne compte de cette réserve d'un bout à l'autre de mon ouvrage"* (VII, 52). Mais beaucoup de ses informations ont pu être vérifiées par l'archéologie, et l'on s'accorde aujourd'hui à lui reconnaître une assez grande fiabilité.

D'autres historiens grecs puis romains ont préservé des informations de valeur diverse sur les Scythes, comme Strabon (Ier siècle av. J.-C. – Ier siècle apr. J.-C.) et Lucien de Samosate (IIe siècle). Ce dernier a rédigé deux curieux romans "scythes", *Toxaris ou l'amitié* et *Le Scythe ou le proxène*, qui semblent contenir quelques éléments authentiques, mais dont la valeur documentaire ne doit pas être surévaluée, comme le montrent d'évidentes confusions entre les Scythes et d'autres "Barbares" (Lucien attribue notamment aux premiers le culte purement thrace de Salmoxis dans *Le Scythe*, I).

Parmi les autres sources écrites antiques, on verra que les chroniques assyriennes complètent les données d'Hérodote sur les invasions et la domination scythes de l'Asie Mineure au VIIe siècle av. J.-C. (les inscriptions perses achéménides des VIe-IVe siècles av. J.-C., elles, nous renseignent sur l'ensemble scythique d'Asie Centrale, les Saces ou *Sakā*).

Malgré le caractère fondamental de ces données écrites, c'est bien l'**archéologie** qui a redonné aux Scythes une identité tangible. La redécouverte des peuples scythiques a suivi l'expansion de l'empire russe sur les anciens territoires des nomades, en Sibérie, en Ukraine et enfin en Asie centrale (V. Schiltz, 2001). Dans



Fouilles de l'un des kourganes scythes de Iouz-Oba (Ukraine, Crimée). [GRAVURE D'APRÈS F. GROSS, VERS 1860]

l'ancienne Scythie européenne, les premières véritables fouilles furent entreprises dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, et elles n'ont jamais cessé depuis. Des découvertes importantes continuent d'être faites, comme la tombe scythe tardive (2e quart du IIIe siècle av. J.-C.) de Ryjanivka au sud de Kiev. Si les sépultures scythes d'Ukraine n'ont pas le caractère spectaculaire des "tombes gelées" de l'Altaï, où des dépouilles humaines et animales et des objets en matériaux périssables se sont remarquablement conservés, elles ont produit une très riche iconographie sur les Scythes. Diverses productions de l'art "gréco-scythe" du IVe siècle av. J.-C. comportent des images d'une précision presque ethnographique : portraits réalistes de Scythes, costumes, scènes de la vie quotidienne et de combats.

L'archéologie livre aussi des restes humains dont l'analyse prend aujourd'hui une nouvelle actualité. La **paléoanthropologie**, après s'être longtemps contentée de mesurer des crânes avec des résultats parfois douteux, peut désormais utiliser les progrès de la **génétique** pour comparer des individus ou même des populations. Dans ce dernier cas, on peut en attendre une meilleure compréhension des phénomènes migratoires et de recomposition ethnique si importants dans l'histoire des peuples nomades, même si de nombreuses erreurs de manipulation et d'interprétation nous rappellent que l'utilisation de ces techniques en histoire n'en est qu'à ses débuts (L. Orlando, 2005).

De même, l'**analyse paléo-médicale** des vestiges humains peut éclairer le mode de vie, l'alimentation, les causes de décès naturel ou violent des anciens Scythes.

L'apport de la **linguistique** est nécessairement plus modeste, puisque nous ne



Détail d'une scène d'un vase de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée), IVe siècle av. J.-C. Les figurations réalistes de l'art gréco-scythe sont une source d'information d'une extraordinaire précision sur l'apparence, le costume et la vie quotidienne des Scythes. [OR..., 2001, D'APRÈS UNE GRAVURE ANCIENNE]

possédons que des bribes des parlers scythiques de l'Antiquité. Ces éléments ont pourtant permis aux comparatistes, depuis le XIX[e] siècle, de les classer parmi les langues iraniennes. Et cette découverte s'est à son tour révélée précieuse pour l'étude de la culture des peuples scythiques.

Un autre **comparatisme, religieux** celui-là, en a largement profité au XX[e] siècle. Hérodote donne en effet, sur la religion des Scythes (et, de façon beaucoup plus impressionniste, sur celle des Massagètes), des informations nombreuses mais incomplètes. L'énumération de divinités aux fonctions incertaines, la description de certains rites, ne s'accompagnent d'aucune précision d'ordre "théologique", et le témoignage de l'archéologie sur ces questions est pauvre.

La recherche moderne s'efforce donc de restituer ce cadre théologique perdu, au moyen de rapprochements avec les croyances des autres peuples iraniens (des Perses antiques aux actuels Ossètes du Caucase), et, plus largement, avec celles d'autres populations indo-européennes. Georges Dumézil a été le pionnier de ces études religieuses scythiques, et a consacré certains de ses travaux fondamentaux aux récits épiques ossètes sur le peuple mythique des Nartes.

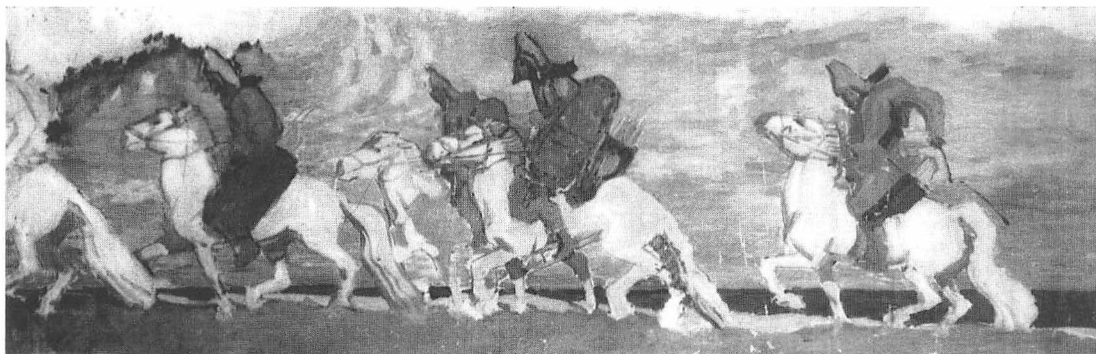
L'apport des iranisants et indo-européistes dans ce domaine doit d'ailleurs être complété par l'analyse des éléments "chamanistes" apparemment présents dans les cultes scythiques.

Pour terminer cette revue des sources, il faut signaler l'importance que peut revêtir l'**observation ethnographique** des peuples nomades modernes. Les derniers grands nomades d'Eurasie (Turcs d'Asie centrale, Mongols) ont été pour la plupart rattrapés au XX[e] siècle par leurs vieux ennemis russes ou chinois – et sédentarisés de gré ou de force. Mais les données que nous possédons sur leurs cultures traditionnelles, telles qu'elles existaient encore au début du XX[e] siècle, offrent des clés pour la compréhension du monde scythique.

Etat des études scythes

Pour les Grecs antiques et leurs héritiers littéraires, le Scythe était un Barbare parmi les Barbares. Il ne se distinguait pas seulement par une langue incompréhensible et des coutumes exotiques, mais aussi par un mode de vie complètement différent de celui des autres peuples. Il était le Nomade, il était la Steppe, comme l'étaient aussi, un peu plus loin à l'est, les Saces et d'autres encore aux yeux des Perses et Chinois.

Depuis un peu plus de deux siècles, l'Europe redécouvre la steppe. Pour des peuples traumatisés par le souvenir des invasions hunniques ou mongoles, et – en Europe orientale – du "joug tatar", elle était longtemps demeurée un réservoir mythique de cavaliers sauvages que l'on croyait vomis par l'enfer. Le Scythe, admirablement campé par les auteurs de l'Antiquité, était l'archétype de ces centaures sanguinaires.



Les Scythes, tableau de M. Kazas (1889-1918). Depuis les grandes découvertes archéologiques du XIXe siècle, les Slaves orientaux sont fascinés par les Scythes et leur culture.

Après la disparition de toute menace de ce type (le khanat tatar de Crimée, dernière puissance à composante nomade en Europe, fut annexé par la Russie en 1783), le développement des disciplines scientifiques et le remplacement progressif de la simple chasse au trésor par l'archéologie naissante révélèrent un autre visage de la steppe. Il s'avéra progressivement que l'antique Scythie avait été le berceau d'une civilisation sophistiquée et parfois raffinée, qui plus est développée à l'origine par un peuple de langue indo-européenne, apparenté à ces Grecs ou Perses sédentaires qui le considéraient avec tant de perplexité.

Depuis, l'intérêt pour les anciens peuples nomades d'Eurasie, et principalement pour les Scythes qui en sont le type le plus achevé et le mieux documenté, ne s'est jamais démenti.

En Europe orientale, cet intérêt participe d'une "quête des origines" de la part de peuples slaves qui ne descendent certes pas majoritairement des Scythes, mais qui occupent leur ancien territoire et dont le destin historique et la culture ont été marqués par eux (cf. I. Lebedynsky, *Scythes*..., 2009). Cette implication affective a eu pour corollaire le développement de théories douteuses, mais elle explique aussi l'importance des moyens accordés à ces recherches aux XIXe et XXe siècles, et la richesse de leurs résultats.

En Occident, particulièrement en France où Véronique Schiltz est une spécialiste mondialement reconnue de la question, c'est surtout l'art animalier qui a fait connaître les Scythes (et dans une bien moindre mesure les peuples apparentés) à un public relativement large.

La bonne connaissance que nous avons aujourd'hui des Scythes n'empêche pas les débats et les remises en cause. Certaines controverses relèvent davantage de la manipulation idéologique que de la science. On peut citer la vision simpliste d'une continuité directe entre l'ancienne Scythie et l'Ukraine moderne (V. Petrouk, 2001), l'idée que cette Scythie aurait été peuplée de Slaves Orientaux (Iou. Petoukhov et I. Vassilieva, 2009), et surtout le révisionnisme turc actuel dont il faut dire un mot.

Des savants ou pseudo-savants du Caucase russe, de Turquie, des Etats nouvellement indépendants d'Asie Centrale, prétendent démontrer le caractère turc des

Scythes et en général de l'ensemble scythique de l'Antiquité (et d'ailleurs de beaucoup d'autres peuples, dont les Etrusques !). Leur instrument favori, en dehors du simple argument d'autorité, est l'"étymologie sauvage". L'identification des Scythes et d'autres comme iranophones, dont nous verrons au chapitre V les raisons et les preuves, est présentée comme résultant d'une sorte de complot européen. Les ressemblances culturelles entre peuples scythiques anciens et nomades turcs ou mongols plus tardifs (qui sont au moins en partie le reflet d'une influence des premiers sur les ancêtres des seconds) sont interprétées comme une preuve de la continuité ethnolinguistique turque entre les uns et les autres.

Ces théories ont pour objet, conscient ou non, de doter les peuples turcs d'une histoire attestée, et aussi d'une implantation en Europe, beaucoup plus anciennes que ne le permettent les données scientifiques. Elles ne résistent pas à l'examen des faits linguistiques et anthropologiques. Il est possible que des groupes proto-turcs aient été englobés dans l'aire des cultures scythiques les plus orientales (les nomades de l'Altaï à l'époque scythe, par exemple, étaient hétérogènes sur le plan racial et, sans doute, linguistique). Il est indéniable que les nomades turcs, au moment de leur expansion vers l'ouest, ont absorbé des populations scythiques antérieures, en particulier des Saces d'Asie Centrale. Mais affirmer que ces populations scythiques étaient elles-mêmes turcophones contredit les résultats les plus sûrs des recherches conduites depuis le XIXe siècle.

Il faut prendre garde à cette propagande, que le grand public peut absorber sans méfiance faute des connaissances qui permettent de la démentir.

Il y a aussi, heureusement, des débats plus strictement scientifiques. Beaucoup d'entre eux tournent autour de l'"origine" des Scythes d'Europe : date et lieu de la formation des caractéristiques fondamentales de la culture scythe ; rôles respectifs dans cette formation d'éléments immigrés et d'éléments locaux antérieurs ; ancienneté de la présence scythe en Europe et rapports entre les Scythes et leurs prédécesseurs "cimmériens". Ces questions ne sont pas nouvelles, mais des découvertes récentes leur ont redonné de l'actualité et en ont modifié les données. Un autre problème est la disparition – en tout cas la contraction territoriale – des Scythes au IIIe siècle av. J.-C. La tradition qui imputait ce reflux scythe à la conquête sarmate est remise en cause, mais il n'y a pas de solution unanimement admise. Tous ces débats seront exposés, à défaut de pouvoir être tranchés, dans le présent ouvrage.

Note sur les transcriptions et la terminologie

Pour tous les noms et termes issus de langues écrites en d'autres caractères que l'alphabet latin, on a privilégié, dans le corps du texte, les transcriptions françaises les plus aisément lisibles. Dans les étymologies ou les développements linguistiques, on a employé les transcriptions scientifiques généralement admises. La transcription du grec suit le système classique, mais quelques noms conservent une orthographe latinisante traditionnelle (Ctésias et non Ktésias, etc.).

Conformément à la tradition, les termes reconstruits ou hypothétiques sont précédés de l'astérisque *, et parfois, pour un prototype encore antérieur, d'un double astérisque. < signifie "provient de", > signifie "produit".

Les noms géographiques d'Ukraine ont leur forme ukrainienne – sauf quand il existe une forme "internationale" généralement admise (Kiev, Boug, Pripet...). Les équivalences entre noms antiques et noms actuels ont été indiquées lorsque cela a paru utile (Tanaïs / Don).

Beaucoup de sites portent le nom – ou le surnom populaire local – d'une sépulture et du tumulus qui la couvrait. Pour désigner ce dernier, l'archéologie occidentale a emprunté le mot russe (d'origine turque) de "kourgane" (*kurgan*). En Ukraine, on dit plus souvent *mohyla* "tombe", plus spécifiquement "tertre funéraire", "tumulus", terme qui apparaît très souvent dans le nom des sépultures scythes de ce pays : Tovsta Mohyla "la grosse tombe, le gros tumulus", etc.

Un autre terme fréquent dans les noms de sites est celui de *horodychtché* (en ukrainien) ou *gorodichtché* (en russe), qui désigne les vestiges d'un établissement proto-urbain.

Les toponymes à forme adjectivale russe en *-aïa* de la région du Don et du Caucase du Nord sont accompagnés du substantif *stanitsa* désignant un village cosaque, ou le sous-entendent.

Le lecteur voudra bien retenir qu'en général, l'adjectif "scythe" se rapporte dans ce livre aux "vrais" Scythes d'Europe *stricto sensu* ; que l'adjectif "scythique" renvoie à l'ensemble des "peuples scythiques", c'est-à-dire des peuples nomades iranophones de l'Antiquité ; que l'adjectif "scythoïde" décrit des cultures d'aspect scythe, mais dont les porteurs pouvaient avoir diverses identités. Ce ne sont ni des chinoiseries, ni des effets de style, mais une tentative de clarification de faits complexes et souvent embrouillés.

Première partie

Le temps des Scythes

"Pour retracer les grandes actions des Scythes, il faut remonter jusqu'à leur origine, laquelle ne fut pas moins brillante que leur empire [...]. Ils n'ont jamais subi la domination étrangère, ils ont toujours été respectés par leurs voisins, ou les ont toujours vaincus. Ils chassèrent honteusement de leur pays Darius, roi des Perses [...] et battirent Zopyrion, lieutenant d'Alexandre le Grand, avec toutes ses troupes."

Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, II, 1-2

Les chapitres qui suivent sont consacrés à l'histoire des Scythes, de leur apparition à leur repli et à leur survie de quelques siècles en Crimée, et présentent la Scythie européenne qu'ils ont dominée à leur apogée, et où leur culture a atteint son plus grand développement. Les Scythes d'Europe y sont également replacés dans le cadre du monde scythique, beaucoup plus étendu, des steppes eurasiatiques.

Chapitre I

Les origines

(vues par les Anciens et revues par l'archéologie)

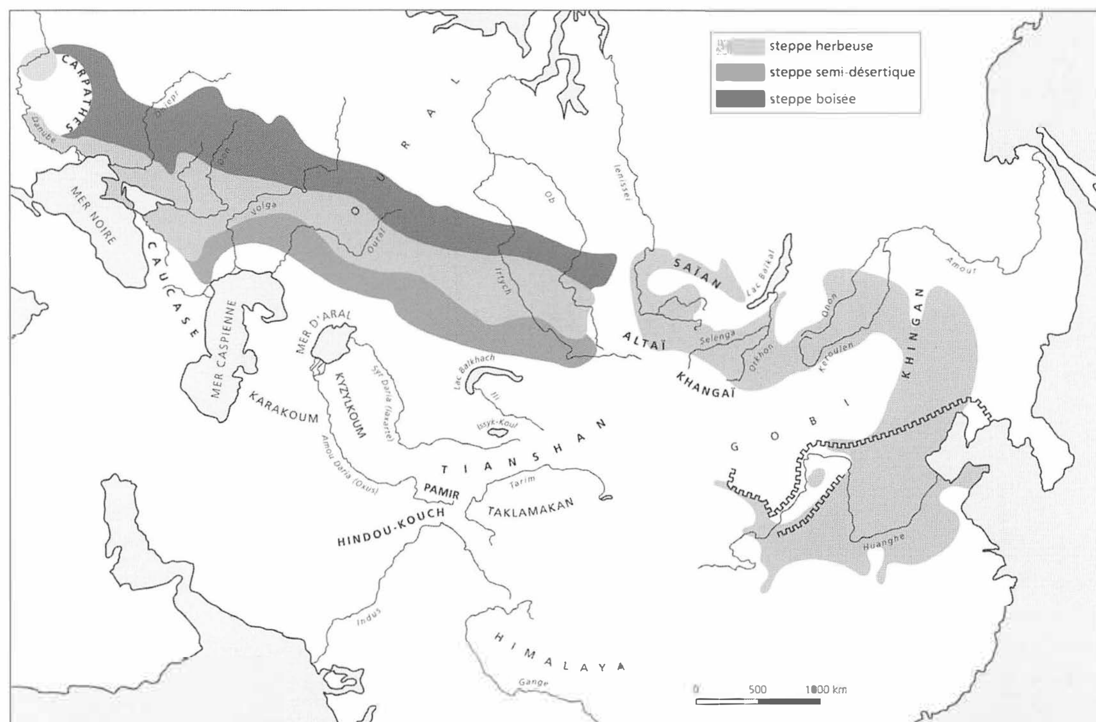
L'histoire la plus ancienne des Scythes s'inscrit dans un cadre géographique beaucoup plus vaste que le territoire de la Scythie classique : entre le centre de l'Asie, le Moyen-Orient et les Balkans. Bien que des sources à la fois grecques et orientales, en partie corroborées par l'archéologie, nous en livrent certains éléments, bien des points en demeurent hypothétiques.

La steppe et l'aube des nomades

La civilisation nomade des steppes eurasiatiques, dont la culture scythe représente l'un des sommets, n'est pas un mode de vie archaïque qu'auraient conservé des populations demeurées en marge des grands courants d'évolution. Comme l'a révélé l'archéologie, c'est une spécialisation relativement récente. Au début du Ier millénaire av. J.-C., des populations précédemment sédentaires, dans l'économie desquelles l'élevage avait pris une place prépondérante, ont opté pour une mobilité totale afin d'exploiter un plus vaste environnement : la grande steppe eurasiatique.

La steppe s'étend, d'ouest en est, de la plaine hongroise et des bouches du Danube à la Mongolie et à la Mandchourie. Sur sept ou huit mille kilomètres, rythmée par le cours des grands fleuves, elle n'est vraiment coupée que par les plus hauts massifs montagneux. L'Oural est trop peu élevé et ne descend pas assez vers le sud pour la compartimenter. Mais les hauteurs de l'Altaï (le mont Bieloukha culmine à 4 506 m), jointes au sud à celles des Tianshan et du Pamir, forment une barrière cependant franchissable par diverses passes. Avec le cours du Iénisseï, l'Altaï a d'ailleurs constitué la limite orientale de l'expansion massive des populations de l'ensemble scythique – sans les arrêter complètement.

Cette immense étendue est divisée en plusieurs zones différentes par le climat et la végétation. Il y d'abord, entre le nord et le sud, une gradation de terrains de moins en moins arborés et de plus en plus arides. On en distingue conventionnellement trois. Au nord, une bande septentrionale de "**steppe boisée**" (russe

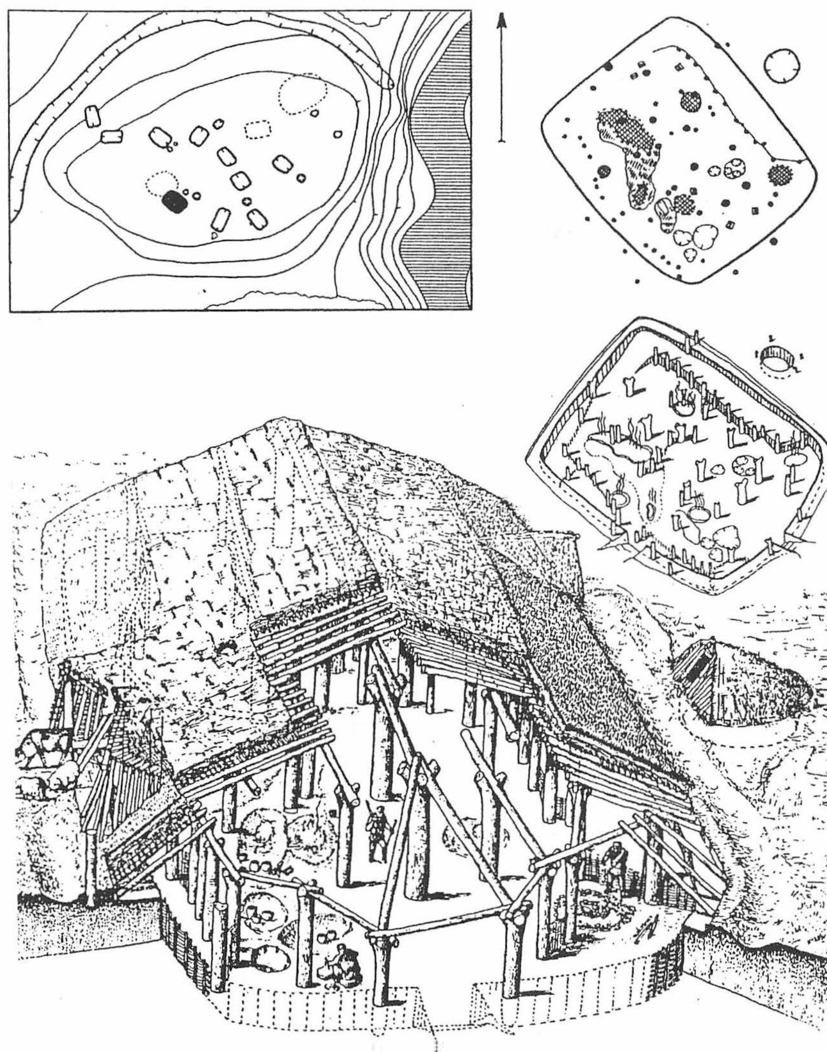


Les steppes eurasiatiques.
[D'après I. Lebedynsky, 2007.]

lesostep', ukrainien *lisostep*) forme la transition avec les forêts boréales : la forêt mixte européenne puis la *taïga* sibérienne. Au centre s'étend la **steppe herbeuse**, dont les plantes les plus caractéristiques sont les grandes herbes du type *stipa : Stipa lessingiana, Stipa ucrainica*, etc. Au sud, enfin, une **steppe semi-désertique** débouche sur les vrais déserts du sud de l'Asie centrale et de la Mongolie, comme le Kyzyl Koum et le Kara Koum à l'ouest, le Taklamakan et le Gobi à l'est.

Il y a aussi des variations sensibles entre l'ouest et l'est des steppes, le climat étant beaucoup plus clément et les amplitudes annuelles de température bien moindres dans les premières. Malgré ces différences, l'ensemble des steppes (y compris sa périphérie montagneuse et désertique) a formé, à partir du début du Ier millénaire av. J.-C. et pour une très longue période, un même monde dominé par des cultures nomades qui partageaient souvent, à un moment donné, des caractéristiques communes. Cette relative homogénéité a été particulièrement forte à l'époque scythe.

Au Chalcolithique, du ve au IIIe millénaire av. J.-C., les steppes de la future aire scythique étaient dominées par la succession de cultures que les archéologues occidentaux, depuis Marija Gimbutas, réunissent sous l'appellation générale de "cultures des Kourganes" (avec une majuscule pour éviter la confusion avec tous les autres "kourganes" d'époques différentes). Il s'agit d'une série de types apparentés, à structure sociale patriarcale et hiérarchisée. Sédentaires et pratiquant l'élevage et l'agriculture, ils présentent néanmoins une forte coloration guerrière et une grande tendance à la mobilité et à l'expansion aux dépens de leurs voisins



Reconstitution d'un habitat de la culture des Tombes à Charpente à Ousové Ozero (Ukraine, région de Donets'k), XVIIe-XVe siècles av. J.-C. Les cultures jumelles des Tombes à Charpente (steppes ukraino-russes) et d'Andronovo (Asie Centrale et Sibérie), attribuées à des populations iranophones, sont considérées comme le terreau principal des populations scythiques de l'âge du Fer.
[ARKHEOLOHIJA..., 2005]

moins belliqueux. Ces cultures des Kourganes représentent, selon la théorie de M. Gimbutas aujourd'hui admise par une majorité de spécialistes (récemment B. Sergent, J. P. Mallory ; la remise en cause de C. Renfrew n'a pas convaincu), la traduction archéologique de l'ensemble linguistique et culturel indo-européen puis des premières phases de son expansion par vagues successives. Différentes caractéristiques, notamment les rites funéraires (tombes sous tumulus – les fameux "kourganes" –, stèles funéraires anthropomorphes, sacrifice de l'entourage) annoncent clairement certains traits que l'on retrouvera chez de nombreux héritiers de la communauté indo-européennes, notamment les Scythes.

Au IIe millénaire av. J.-C., à l'âge du Bronze, deux cultures importantes et très proches entre elles, liées à l'ethnogenèse des futurs peuples scythiques, se dévelop-



Sépultures et objets caractéristiques de la culture de Bilozers'kyï Lyman dans les steppes ukrainiennes (XIIe-IXe siècles av. J.-C.). Héritière partielle de celle des Tombes à Charpente, c'est l'ultime culture sédentaire précédant, au Bronze final, l'apparition des nomades dans les steppes européennes. Les "Cimmériens" de la période suivante comptaient probablement ses porteurs parmi leurs ancêtres.
[Arxeolohija..., 2005]

pèrent dans les steppes sur la base de cette tradition des Kourganes : celle des "Tombes à Charpente" sur la Volga, et celle d'Andronovo en Sibérie et Asie centrale. Ce sont ces cultures encore sédentaires, mais où l'élevage occupait une place importante, qui servirent de matrices principales aux peuples scythiques. Leurs porteurs, de type europoïde, parlaient des langues indo-européennes, probablement de la branche iranienne. La culture plus tardive de Karassouk, développée aux XIIIe-VIIIe siècles av. J.-C. sur une partie de l'aire orientale d'Andronovo et d'attribution ethnique incertaine, semble aussi avoir joué un certain rôle dans la formation des cultures nomades.

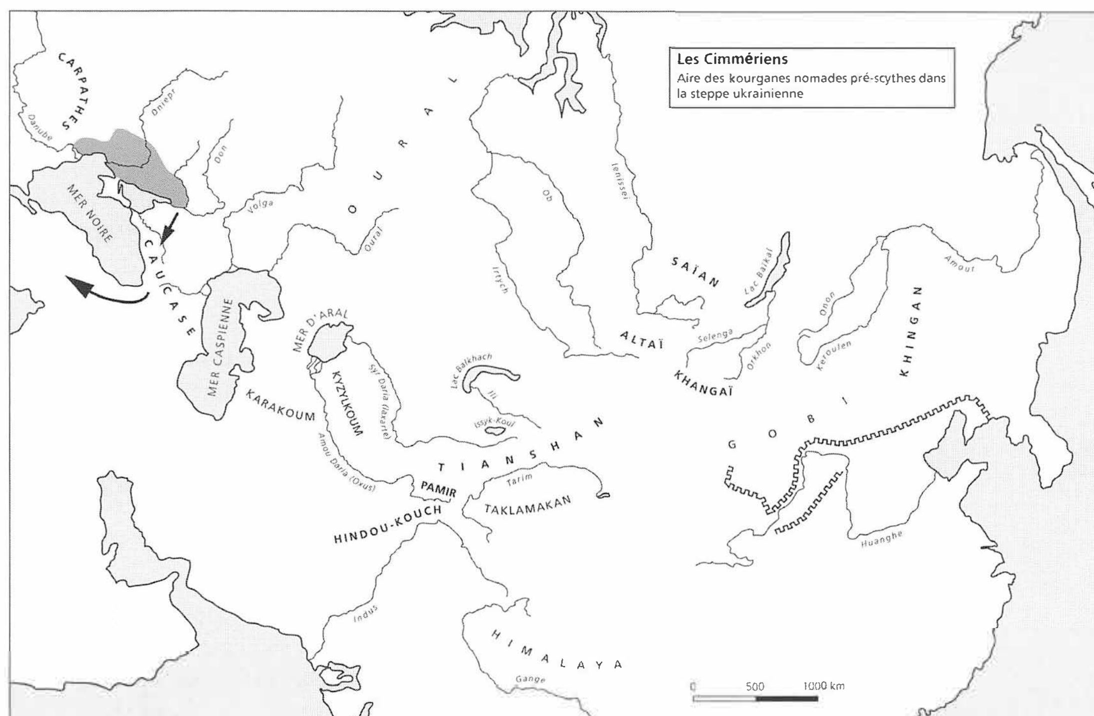
L'émergence de ces nouvelles cultures d'éleveurs nomades, cavaliers et guerriers, s'est faite très rapidement dans tout le vaste corridor des steppes, au début du Ier millénaire av. J.-C. Elle a été permise par la généralisation de l'équitation (la domestication du cheval avait débuté dès le Néolithique), qui démultipliait le rayon d'action de l'éleveur. L'équitation ouvrait aussi la voie au développement d'une cavalerie d'archers montés plus nombreuse et mobile que l'arme d'élite formée, depuis le tournant des IIIe et IIe millénaires av. J.-C., par les chars de combat à deux roues.

Les premiers nomades des steppes européennes : la question des "Cimmériens"

Dans la future Scythie européenne, entre les cours inférieurs du Danube et du Don, le passage au nomadisme s'est produit vers le IXe siècle av. J.-C. Bien que les cultures des premiers nomades de ces régions reflètent certains liens avec l'Asie Centrale et la Sibérie (influences de la culture de Karassouk), on considère qu'elles sont principalement les héritières des cultures sédentaires locales de l'âge du Bronze ("Tombes à Charpente", Sabatynivka, Bilozerka... Cf. à ce sujet et sur ce qui suit I. Lebedynsky, 2004). Le type anthropologique de leurs porteurs, en tout cas, ne contredit pas cette continuité.

Parmi ces **vestiges nomades pré-scythes** des steppes européennes, on distingue deux ensembles archéologiques, dits de "Kamychevakha et Tchornohorivka" (K-Tch)

D'APRÈS I. LEBEDYNSKY, 2007.





Reconstitutions de guerriers nomades "cimmériens" de l'époque pré-scythe (IXe-VIIe siècles av. J.-C.) en Ukraine, d'après l'archéologie. [L. S. KLIOUTCHKO ET V. Z. VASSINA]

et du "Trésor de Novotcherkassk" (N). Ils ont en commun l'absence de toute trace d'établissement fixe, des sépultures pratiquées souvent dans des kourganes antérieurs (de l'âge du Bronze), avec des corps repliés sur le côté ou étendus sur le dos, la présence dans les tombes d'un armement assez abondant et d'éléments de harnachement, l'usage précoce du fer. Les décors sur bronze ou os ne sont pas figuratifs : à base de volutes, spirales ou croix, ils ne comprennent aucun élément animalier. Les restes humains sont de type europoïde. Des monuments anthropomorphes sont associés à certaines sépultures.

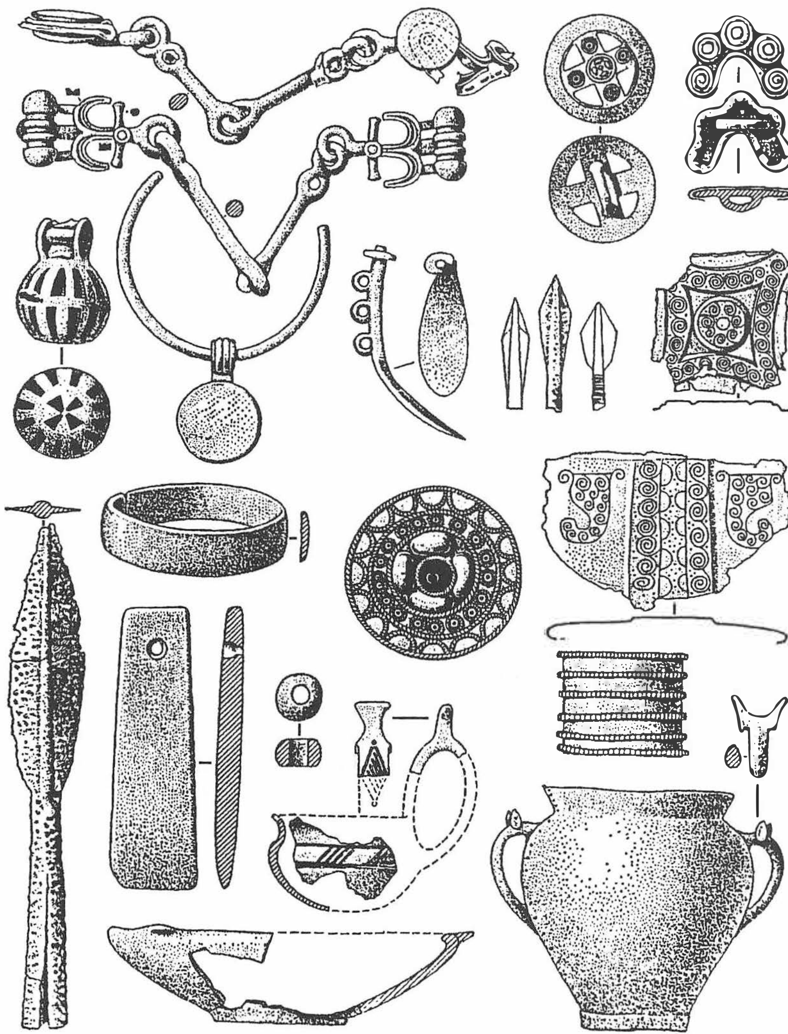
Les nomades des IXe-VIIe siècles av. J.-C. étaient équipés d'arcs, déjà portés dans des étuis d'un style connu plus tard chez les Scythes (un tel étui figure sur une stèle d'Olbia, et on en trouve des boutons de fermeture), et d'épées et poignards en bronze, en fer ou bimétalliques : lame de fer et monture de bronze. Les lances sont relativement rares dans les tombes ; des marteaux d'armes en pierre ou bronze sont connus au nord du Caucase.

Du point de vue typologique, les pointes de flèches (en bronze, os ou fer) sont l'un des éléments qui ont conduit à distinguer les deux groupes archéologiques précités : les différents types caractéristiques de chacun n'apparaîtraient pas dans les mêmes tombes. A l'inverse, épées et poignards forment un ensemble assez homogène, qui a des affinités avec les armes, en bronze, de la culture sibérienne de Karassouk, mais surtout avec celles des cultures de Koban et "proto-méote" du Caucase septentrional et central ; il est possible que ces dernières régions aient servi d'armurerie aux nomades.

Les datations des deux groupes sont discutées, et susceptibles d'être revues sur la base de nouvelles découvertes. Le plus souvent, le groupe N est considéré comme un peu plus récent que le groupe K-Tch, que certains archéologues veulent d'ailleurs maintenant vieillir considérablement (détails dans H. Parzinger, 2006).

Ces vestiges pré-scythes sont généralement attribués aux **Cimmériens**, que les sources grecques (en particulier Hérodote) présentent comme les prédécesseurs immédiats des Scythes dans les steppes au nord de la mer Noire, et que des sources assyriennes connaissent à partir des années 710 av. J.-C., sous le nom de *Gimirrâia*. Dans le détail toutefois, il existe différentes théories que l'on peut résumer comme suit :

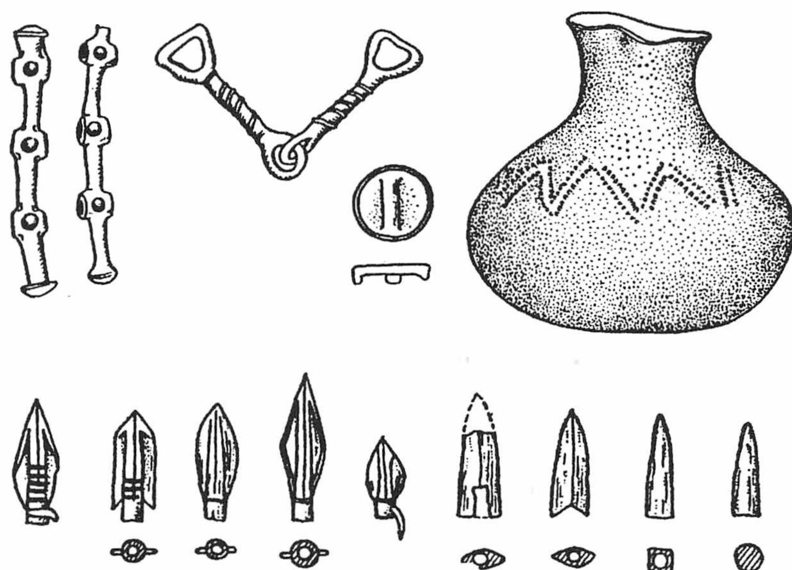
1) Les deux groupes K-Tch et N représentent deux phases successives de la culture des Cimmériens historiques (théorie d'A. Terenojkine).
2) Le groupe K-Tch représente les Cimmériens dans leur ensemble, le groupe N reflète les modes de prestige d'une élite nomade, cimmérienne ou mélangée (O. Doubovskaïa).



Mobilier de la tombe nomade de Mala Tsymbalka (Ukraine, région de Zaporijjia), appartenant au groupe archéologique pré-scythe de "Kamychevakha-Tchornohorivka".
[A. TERENOJKINE, 1976]

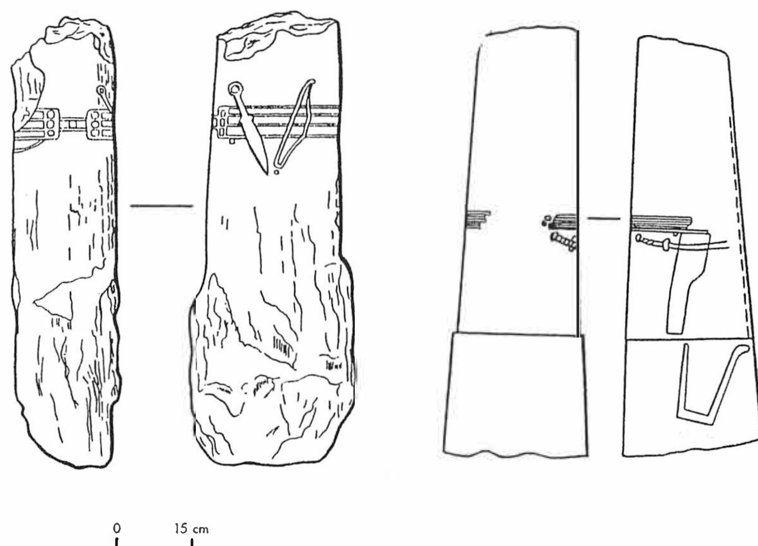
3) Le groupe K-Tch est cimmérien, le groupe N correspond déjà à une population scythe (A. Leskov).
4) Le groupe N est cimmérien (V. Ehrlich), le groupe K-Tch scythe (N. Tchlenova).

En outre, pour divers chercheurs, les "Cimmériens" des sources ne sont guère qu'une première vague scythe, et il n'y a pas de différence réelle entre les deux "peuples" ; la culture scythe n'est qu'une évolution de celle attribuée aux Cimmériens. L'identification pure et simple des Cimmériens et des premiers Scythes nous paraît cependant excessive, dans la mesure où, contrairement à ce qui est parfois affirmé, les sources tant grecques qu'assyriennes les distinguent toujours (A. Ivantchik, 1993, et cf. *infra*).



Partie du mobilier de la tombe nomade de Kvitky (Ukraine, région de Tcherkassy), avec des éléments caractéristiques du groupe archéologique pré-scythe du "Trésor de Novotcherkassk".

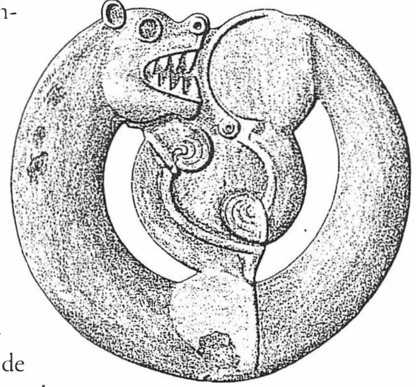
Du point de vue ethnolinguistique, les quelques noms de rois cimmériens préservés par les sources assyriennes pourraient s'expliquer au moins partiellement par des racines iraniennes (A. Ivantchik, 1993 ; I. Lebedynsky, 2004). Si les Cimmériens sont bien les nomades pré-scythes des steppes ukrainiennes, ils parlaient assurément une langue indo-européenne, et une affiliation iranienne est alors plus vraisemblable qu'une affiliation thrace qui a également été proposée ; il est d'ailleurs possible qu'au moment de leur migration au sud du Caucase (cf. chapitre IV), ils n'aient pas été un "peuple" homogène, mais un regroupement d'aventuriers comprenant, sous la direction d'une élite nomade iranophone, des éléments thraces et d'autres de langue caucasique.



Monuments funéraires anthropomorphes "cimmériens" d'Ukraine méridionale ; à gauche : Djankoï (Crimée) ; à droite : Olbia. Ces monuments préfigurent ceux de l'époque scythe. On remarque le goryte ou étui d'arc / carquois sur celui d'Olbia.
[STEPI..., 1989]

Apparition et diffusion des traits "scythes" dans les cultures nomades

Le stade "scythe" des cultures nomades, au sens le plus large du terme, est défini par un certain nombre de caractéristiques dont les principales forment ce que l'on appelle traditionnellement la "triade scythique" : l'art animalier ; certaines armes, dont l'épée *akinakès* et des types de pointes de flèche ; certains éléments de harnachement de chevaux. Ces caractéristiques sont inconnues des cultures pré-scythes, par exemple des groupes archéologiques K-Tch et N.



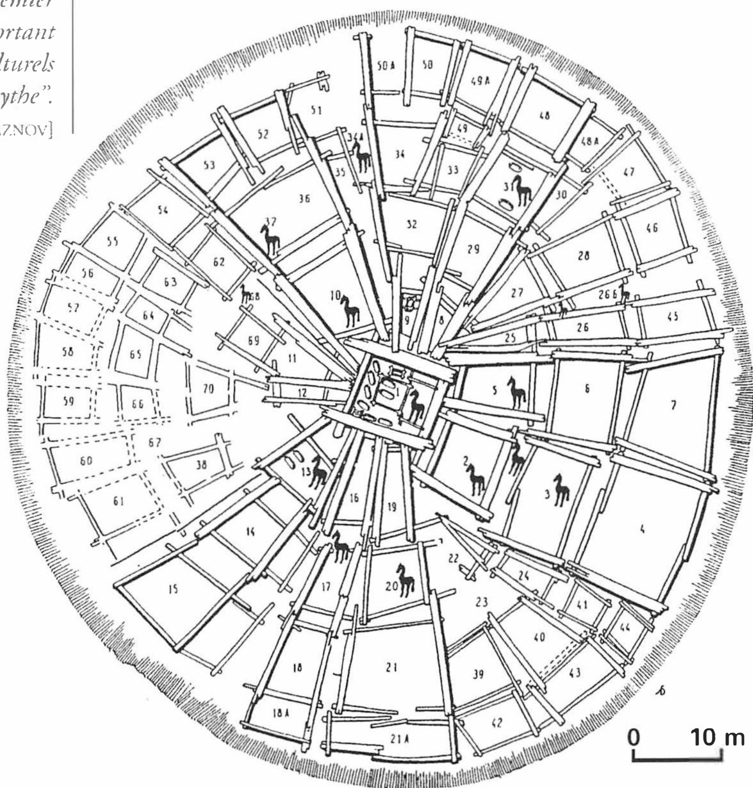
Plaque de harnachement en bronze, en forme de félin enroulé, du kourgane d'Arjan-1 (Russie, Touva), vers 800 av. J.-C. Diamètre : 25 cm.
[H. SAUTER, 2000, D'APRÈS M. P. GRIAZNOV]

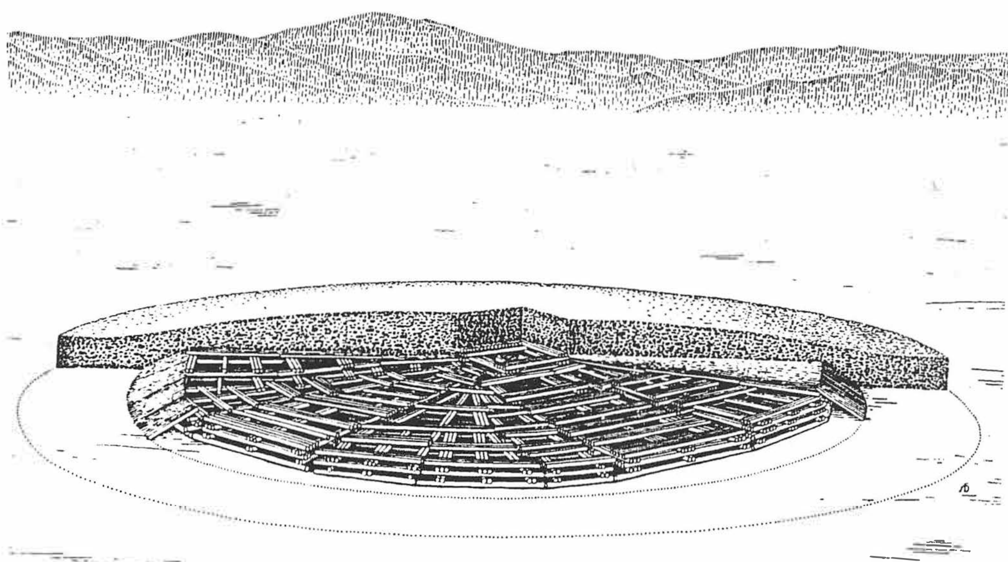
Dans l'état actuel des connaissances, elles apparaissent d'abord dans les **steppes asiatiques**. On peut citer les "pierres à cerfs" de l'Altaï, de Mongolie et Transbaïkalie (tournant des IIe et Ier millénaires av. J.-C. pour les plus anciennes), dont les motifs de cerfs ou de sanglier préfigurent très clairement ceux de l'époque scythe, et surtout le kourgane d'Arjan-1 dans la Touva russe (vers 800 av. J.-C.), qui contenait des objets à décor animalier. M. P. Griaznov a aussi proposé de reculer la datation du kourgane N° 18 d'Ouïgarak (Kazakhstan) aux VIIIe-VIIe siècles av. J.-C. Cela signifie que dès la période des "Premiers Nomades", des éléments que l'on retrouvera plus tard dans les cultures de la période scythe s'étaient formés très loin à l'est : la seconde vague avait commencé à rouler alors même que la première couvrait encore les steppes européennes. Comme on le verra, la tradition grecque (Aristéas de Proconnèse cité par Hérodote) présente d'ailleurs les Scythes d'Europe comme un peuple venu d'Asie Centrale ou de Sibérie.

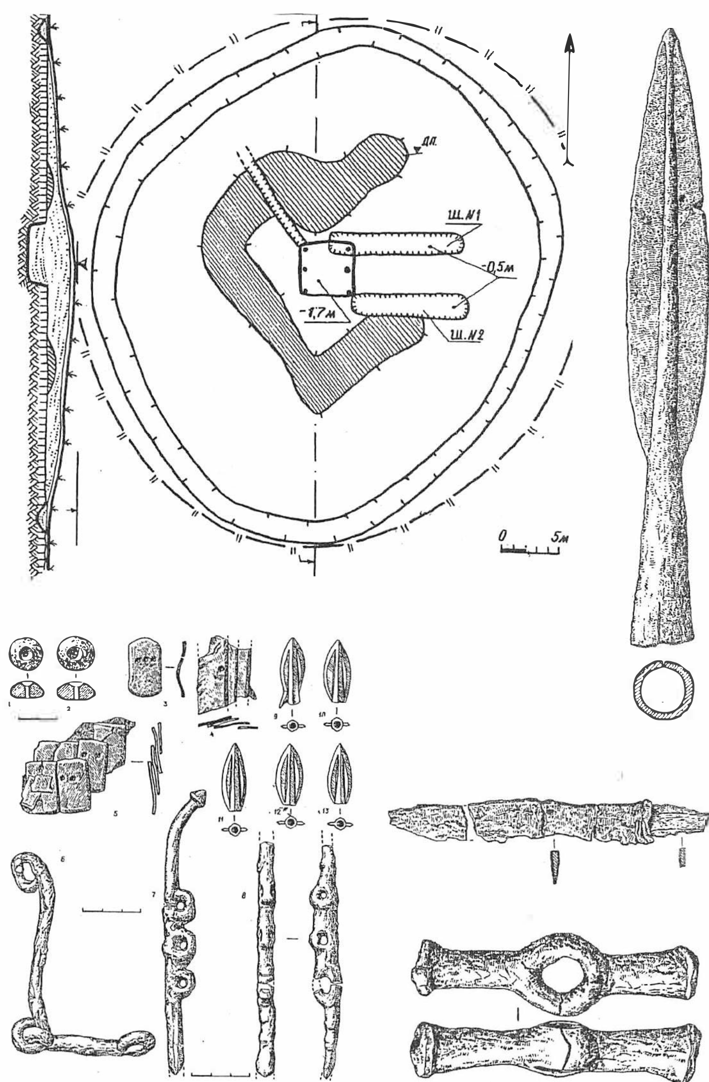
L'apparition de traits scythes **en Europe** est en effet nettement plus tardive que dans les steppes orientales. Suivant le consensus traditionnel, les premières sépultures scythes archaïques datées avec une bonne précision sont celles de Kelermès (Russie, Territoire de Krasnodar), dont les plus anciennes pourraient remonter au milieu du VIIe siècle av. J.-C. (L. Galanina, 1994), en tout cas certainement à la seconde moitié de ce siècle. C'est également du VIIe siècle av. J.-C. que datent les ensembles attribués aux envahisseurs scythes en Asie occidentale.

Toutefois, certains archéologues font état de vestiges de type scythe beaucoup plus anciens en Europe : V. I. Klotchko et S. A. Skoryï (1993) identifient comme scythe archaïque la sépulture de guerrier du kourgane N° 15 près de Stebliv sur la rive droite de la Ros' (Ukraine, région de Tcherkassy), et la datent de la fin du VIIIe siècle av. J.-C. Ils se basent sur des comparaisons entre différents éléments du mobilier – principalement les pointes de flèches et les barrettes de mors – et des artefacts correspondants trouvés en Europe, en Orient, en Asie Centrale et même en Sibérie. L'analyse au radiocarbone de fragments de bois et d'os de ce kourgane N° 15 confirmerait cette datation très haute (bien que l'étude fasse état de datations calibrées assez larges : entre 906 et 412 av. J.-C. ; cf. A. Alekseïev *et al.*, 2002). Ces auteurs en déduisent que la pénétration des Scythes dans les steppes européennes a été un processus long, dont les pre-

Le kourgane d'Arjan-1 (Russie, Touva), daté d'environ 800 av. J.-C., est le premier ensemble comportant des éléments culturels de type "scythe". [M. P. GRIAZNOV]







Plan et partie du mobilier de la tombe de cavalier du kourgane N° 15 de Stebliv (Ukraine, région de Tcherkassy), fin du VIIIe siècle av. J.-C. ? Les éléments de cuirasse et de harnachement, le couteau, le marteau de combat, sont en fer, les pointes de flèches en bronze.
[V. I. KLOTCHKO ET S. A. SKORYÏ, 1993]

mières étapes auraient commencé en pleine période "cimmérienne". Ils situent en Asie Centrale l'origine du groupe qui a érigé le kourgane N° 15 de Stebliv. Dans tous les cas, cependant, l'antériorité asiatique n'est pas remise en cause.

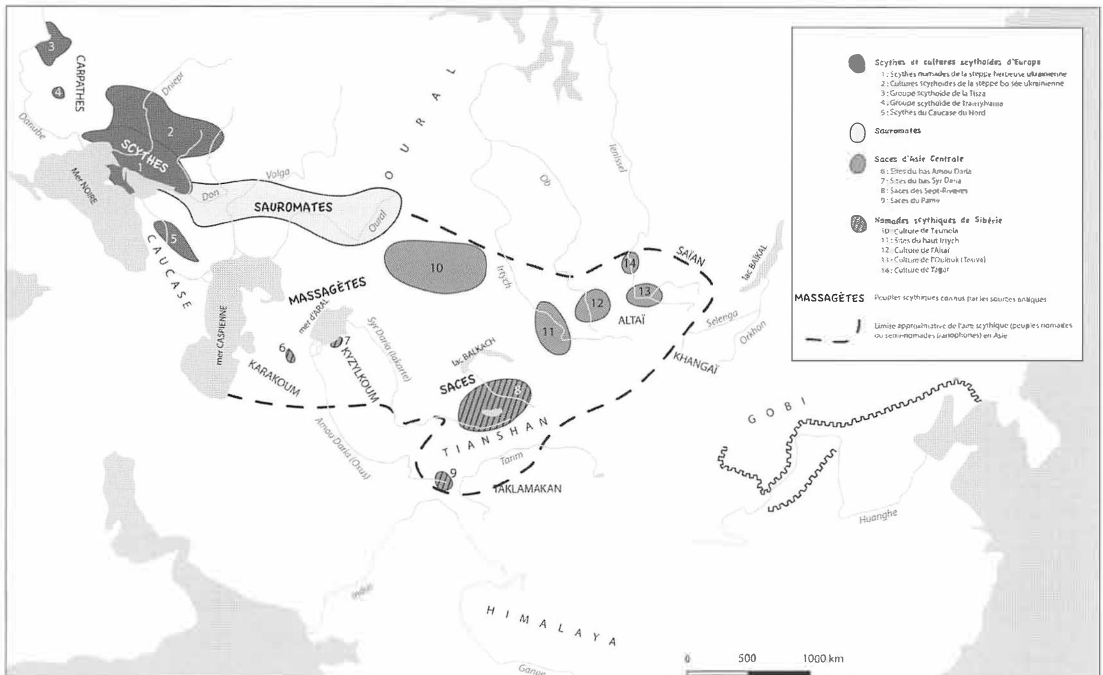
Nous verrons au début du chapitre IV comment on peut reconstituer la plus ancienne histoire des Scythes en Europe. Il ne faut probablement pas envisager le remplacement complet d'une culture "cimmérienne" ou pré-scythe par une culture scythe importée telle quelle, ni d'une population par une autre. De fait, un certain nombre de monuments du VIIe siècle au Caucase du Nord, comme Kelermès et Lermontovskiï Raziezd, montrent des caractéristiques mixtes, pré-scythes (cimmériennes ?) et scythes.

CHAPITRE II :

Les Scythes et le monde scythique :

Panorama du *continuum* nomade d'Eurasie à l'époque scythe

A compter du VIIe siècle av. J.-C., les cultures nomades scythiques qui occupent la plus grande partie des steppes d'Eurasie, du Danube au Iénisseï, forment un vaste horizon culturel dont les différentes parties partagent beaucoup de traits. Avant d'étudier en détail la Scythie européenne et son histoire, il est bon de les replacer dans ce contexte.



Le monde scythique aux VIIe-IIIe siècles av. J.-C.

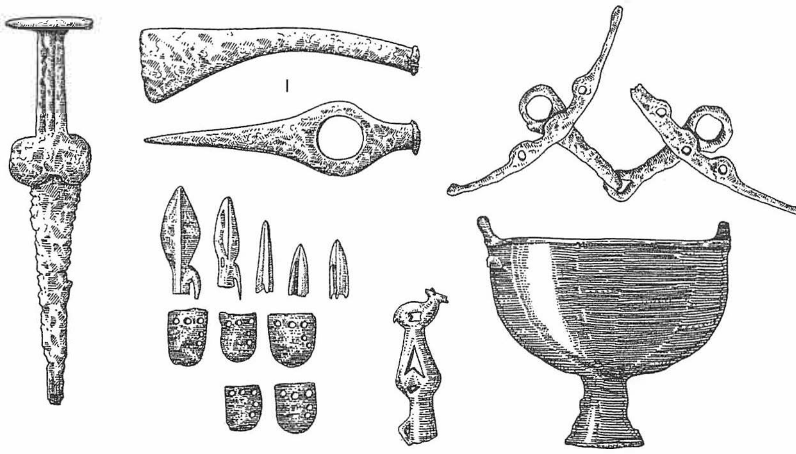
Nous parcourrons la steppe d'ouest en est, de l'Europe centrale à la Sibérie et à la Mongolie, en passant rapidement sur la Scythie d'Europe (à peu près l'actuelle Ukraine), à laquelle sera consacré le chapitre III.

Il sera question ici à la fois de peuples (connus par les sources historiques) et de cultures au sens archéologique du terme. Il faut souligner à ce sujet que l'apparentement entre les nomades scythiques d'Europe et d'Asie n'était pas seulement culturel. Certes, les faits linguistiques, qui sont généralement à la base des classifications ethniques, et le mode de vie, ne correspondent pas obligatoirement : pour ne citer que deux exemples classiques, les populations de langue arabe partagent une même langue mais ont eu des modes de vie complètement différents (Bédouins nomades, paysans sédentaires, marins), tandis que les ethnies du Caucase du Nord, qui appartiennent à plusieurs groupes ethnolinguistiques non apparentés, ont développé une civilisation assez cohérente. Mais dans le cas qui nous occupe, les cultures nomades à traits scythiques ont été élaborées, pour l'essentiel, par des populations cousines. Ces populations (on y reviendra au chapitre V) étaient, dans leur immense majorité, de type europoïde ; quelques éléments mongoloïdes atténués ont été décelés en Asie Centrale, mais les vrais mongoloïdes n'étaient nombreux que dans l'Altaï. Et elles parlaient pour la plupart des langues, sans doute encore peu différenciées, de la branche iranienne de la famille indo-européenne. Cette iranophonie est certaine pour les Scythes d'Europe, les Sauromates, les Saces d'Asie Centrale au sens large, et probable pour les porteurs de diverses cultures nomades de Sibérie : on a identifié une couche toponymique iranienne jusque dans la Touva.

On remarquera, au fil de ce voyage imaginaire, les contacts et les liens entre le monde des nomades scythiques et diverses autres cultures et civilisations. La plupart du temps, les historiens n'évoquent les nomades que comme un phénomène secondaire et plutôt négatif, une force destructrice en marge des "vraies" civilisations. Mais on peut aussi bien focaliser le regard sur la civilisation des steppes (l'expression n'est à notre avis pas trop forte ; cf. I. Lebedynsky, 2007) et souligner la position centrale des nomades entre l'Occident, l'Orient antique, la Chine, etc.

■ Le bassin des Carpathes

Des Scythes – ou des populations qui leur étaient très intimement apparentées – ont vécu en Transylvanie, à l'intérieur de l'arc des Carpathes, et en Hongrie sur la rive orientale du Danube et les deux rives de la Tisza, au VIe et dans la première moitié du Ve siècle av. J.-C. Probables héritiers d'une expansion vers l'ouest des premiers Scythes d'Ukraine (cf. chapitre IV), Ils ont laissé des traces typiques de cultures directement liées à celle des steppes de la mer Noire à la même époque, mais où apparaissent certains traits locaux. Ces cultures sont connues uniquement à travers les sépultures et certaines trouvailles fortuites : il n'y a aucun vestige d'établissement fixe.



Objets caractéristiques de la culture scythoïde du "groupe de Transylvanie", dont les porteurs étaient peut-être les Agathyrses d'Hérodote.
[STEPI..., 1989]

Dans le **groupe de Transylvanie**, l'armement scythe et ses adaptations locales voisinent avec des types indigènes (thraces). La céramique est thrace. Les harnachements mêlent des éléments scythes et d'autres issus de la culture de Hallstatt. Des "surmonts" (sommets d'enseignes) en bronze évoquent fortement les modèles scythes.

On a proposé d'identifier ce groupe aux Agathyrses dont Hérodote affirme qu'ils résident à l'ouest de la Scythie (IV, 100), et qu'ils sont *"particulièrement efféminés"*, *"toujours couverts de bijoux d'or"*, *"pratiquent la communauté des femmes"* et ont des coutumes analogues à celles des Thraces (IV, 104). Nous savons en effet que la source du Maros / Mureş se trouvait dans leur pays (IV, 48).

Le **groupe de la Tisza**, prolongé par quelques trouvailles en Slovaquie, correspond à une population sans doute mêlée, puisque deux rites funéraires très différents sont attestés : l'inhumation (en position repliée ou étendue sur le dos) et l'incinération (avec ou sans dépôt des cendres dans une urne). Les tombes s'accompagnent parfois d'inhumations de chevaux, voire de chiens. On trouve quelques manifestations d'art animalier. Les armes, rares, se rencontrent aussi dans quelques tombes féminines. La céramique est identique à celle du groupe de Transylvanie.

Ces deux groupes danubiens de nomades furent assimilés par les populations environnantes après le milieu du Ve siècle av. J.-C.

L'expansion en Europe Centrale des Celtes (cultures de Hallstatt puis de La Tène) a atteint le cours du Danube en Hongrie, ce qui pose la question intéressante de leurs rapports avec les Scythes. On a beaucoup glosé sur le terme de "Celtoscythes" (Κελτοσκύθαι) qui apparaît chez divers auteurs antiques. Le nom peut paraître désigner un groupe mixte qui se serait formé à un point de rencontre entre les deux grands ensembles ethnoculturels, mais à lire les commentaires de Strabon (I, 2, 27 et XI, 6, 2) ou Plutarque (*Vies*, "Vie de Marius", XI, 6, 8), il est clair qu'il



Objets caractéristiques de la culture scythoïde du "groupe de la Tisza" en Hongrie et Slovaquie.
[STEPI..., 1989]

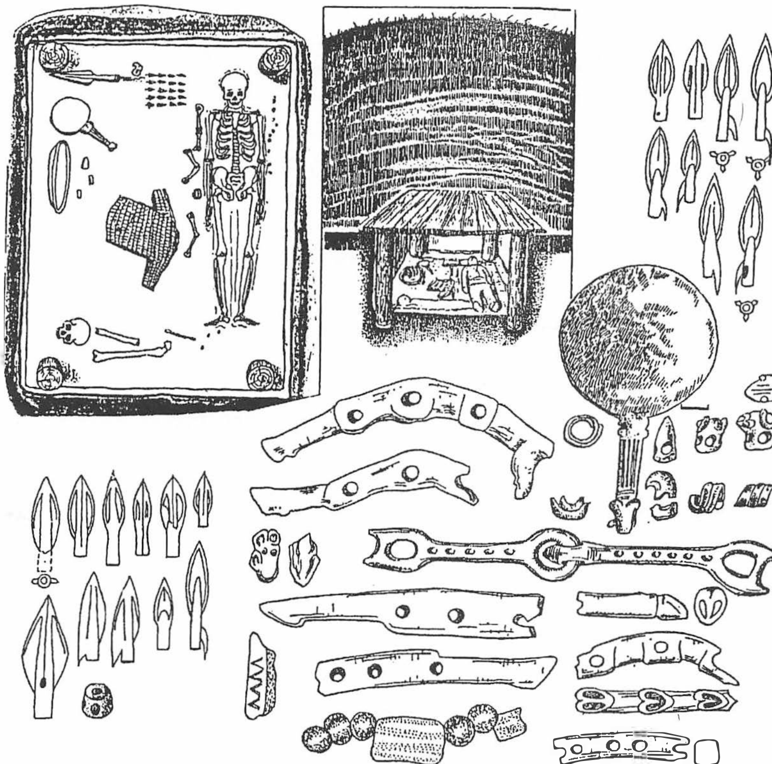
a servi à nommer toute une série de peuples aussi mal situés ethniquement que géographiquement. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu de contacts entre Scythes et Celtes. En Hongrie, des nécropoles (Kistokaj-Kűltelek, Gyoma-Egei-Halom, Békéssámson...) et des habitats (Sajópetri-Lábatlan) laténiens montrent, au IIIe siècle av. J.-C., les traces d'un substrat scythe en milieu celte ou celtisé (M. Szabó, 2007). Le problème des influences éventuelles de l'art animalier scythe sur l'art celtique mériterait l'attention des spécialistes. On peut citer le cas symbolique du chaudron de Lábatlan, orné d'un combat d'animaux d'inspiration nomade mais interprété par un artiste de tradition celtique (*ibidem*).

L'Ukraine : la Scythie d'Hérodote

Pour Hérodote, la Scythie a la forme d'un carré dont la base suit le littoral septentrional de la mer Noire, entre les embouchures du Danube et du Don – c'est-à-dire qu'elle correspond grossièrement à l'actuelle Ukraine (moins sa bande forestière au nord de Kiev). Les Scythes proprement dits en occupaient les steppes herbeuses méridionales, mais – et c'est une caractéristique de cette Scythie ukrainienne – la culture scythe s'est également développée plus au nord, dans la steppe boisée des deux rives du Dniepr. Là, des populations indigènes sédentaires, de tradition agricole, ont été influencées par leurs voisins, et sans doute dominateurs, nomades, au point d'adopter leurs armes, leur art, une partie de leurs rites religieux, etc.

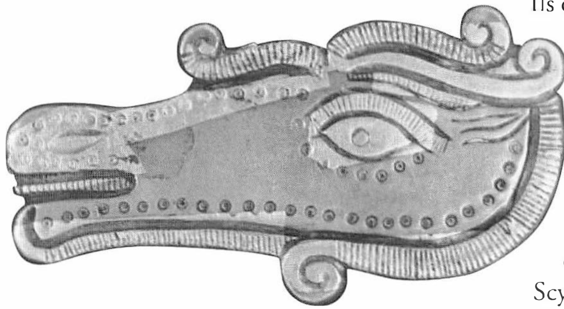
L'archéologie identifie plusieurs variantes locales de la culture scythe des VIIe-IIIe siècles av. J.-C., particulièrement dans la steppe boisée où elles doivent correspondre à certains des "peuples" ou groupes ethnoculturels que signale Hérodote, parmi lesquels pourraient figurer les ancêtres des Slaves.

La caractéristique la plus marquante de cette culture scythe d'Ukraine est sa relation avec la culture grecque, particulièrement sensible dans le domaine artistique (cf. chapitre X). Les Scythes ont été des voisins importants, amicaux ou hostiles



Une riche tombe scythe dans la steppe boisée ukrainienne : kourgane près de Houliaï-Horod (Ukraine, région de Tcherkassy).
[ETNIČNA..., 2001]

suivant les périodes, pour les cités helléniques établies sur la côte ukrainienne et en Crimée.



Ils ont également entretenu des rapports étroits, et également variables, avec les Thraces de l'actuelle Bulgarie. Hérodote (IV, 79-80) rapporte une alliance dynastique entre le roi scythe Ariapeithès et la fille de Térès, qualifié ailleurs de "roi des Thraces" (VII, 137), dans la première moitié du Ve siècle av. J.-C. Atéas (mort en 339 av. J.-C.), le dernier grand roi scythe connu par les sources, guerroya au sud du Danube contre la tribu thrace des Triballes. L'art thrace a été influencé par celui des Scythes (V. Schiltz, 1994), de même que l'équipement des guerriers thraces.

Applique zoomorphe en argent doré de Craiova (Roumanie), IVe siècle av. J.-C. ; longueur : 7 cm. Ce type d'objets témoigne de l'influence scythe sur l'art des populations thraco-daco-gètes, leurs voisines au sud-ouest.

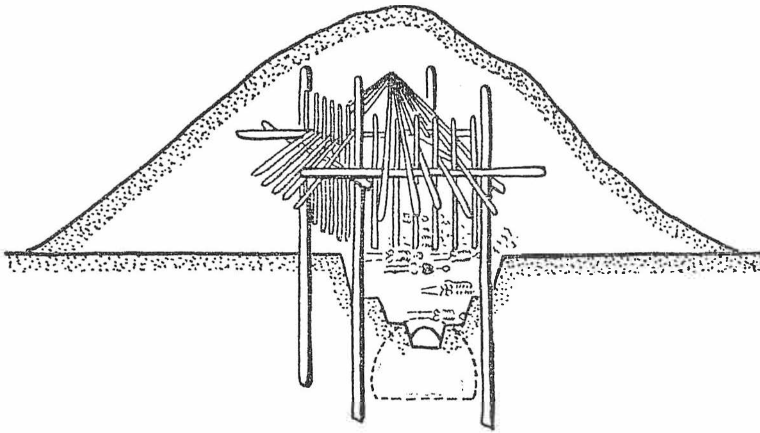
L'histoire des nomades de la "Grande Scythie" européenne s'achève avec leur repli, au IIIe siècle av. J.-C., sur un petit territoire méridional autour de l'embouchure du Dniepr et surtout en Crimée. Dans cette "Petite-Scythie", des Scythes sédentarisés ont conservé une identité distincte durant plusieurs siècles, mais avec une culture très différente de celle de leurs ancêtres (cf. chapitre XI).

■ Le Caucase du Nord

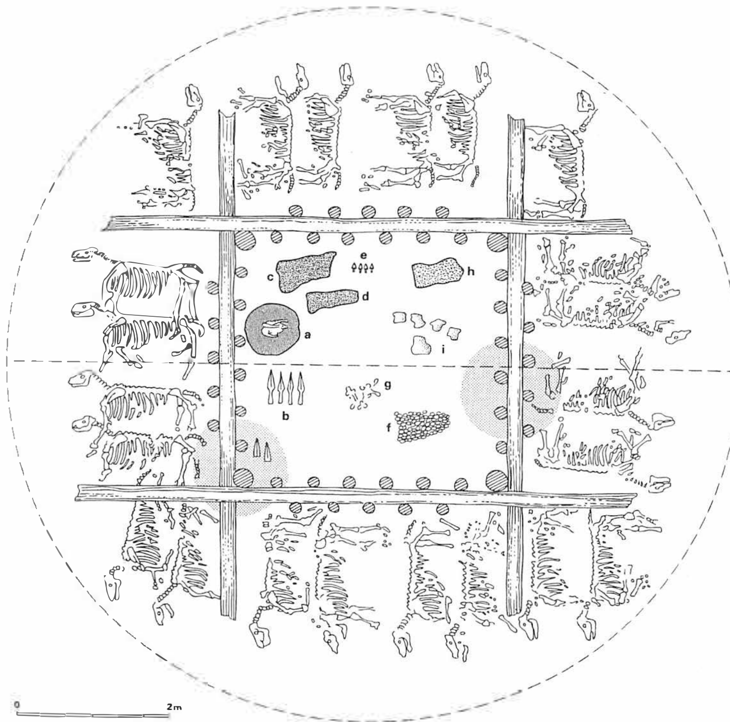
Le Caucase du Nord semble avoir constitué, avant même la fin des aventures en Orient des Scythes, le premier noyau de leur royaume européen aux VIIe-VIe siècles av. J.-C. Même après le déplacement de ce noyau vers les steppes ukrainiennes, la présence scythe y est attestée jusqu'aux Ve-IVe siècles av. J.-C.

Le domaine scythe du Caucase du Nord couvre des parties des actuels territoires de Krasnodar et de Stavropol' en Russie. Les Scythes de ces régions étaient en contact avec leurs voisins septentrionaux, les Sauromates, et surtout avec les populations indigènes : les Méotes du Kouban, et les porteurs de la civilisation de Koban – sans rapport avec le Kouban ! – en Ciscaucasie centrale. Les affinités ethnolinguistiques tant des Méotes que des "Kobaniens" sont encore discutées ; il est vraisemblable qu'ils parlaient, au moins en partie, des langues caucasiques.

Au Caucase du Nord-Ouest, le **territoire de Krasnodar** comprend, sur les deux rives du Kouban, quelques-uns des principaux témoignages de la culture scythe archaïque, dont la nécropole de Kelermès (seconde moitié du VIIe siècle av. J.-C.) formée de six kourganes, et la tombe de la *stanitsa* Kostromskaïa. Les tombes scythes des VIIe-VIe siècles av. J.-C. sont celles d'une élite guerrière influencée par les cultures d'Asie antérieure. La période suivante (fin du VIe et première moitié du Ve siècle av. J.-C.) est marquée par des kourganes comme ceux d'Oul'skiï Aoul, dont l'un (Oul'skiï 1) est remarquable par le nombre de chevaux sacrifiés retrouvés tout autour, en plusieurs groupes : on en a dénombré 360 ! La tradition des riches inhumations sous kourganes, avec parfois des abattages massifs de chevaux



Structure de la tombe scythe de Kostromskaïa (Russie, territoire de Krasnodar), VIIe siècle av. J.-C. [STEPI..., 1989]

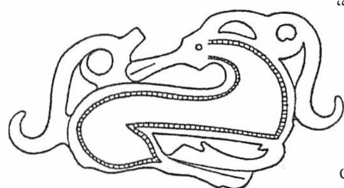


Plan de la sépulture scythe de Kostromskaïa (Russie, territoire de Krasnodar), VIIe siècle av. J.-C. [L. GALANINA IN *IM ZEICHEN...*, 2007]

et des sacrifices de serviteurs, se poursuit au cours des Ve et IVe siècles av. J.-C. (Iélizavetinskaïa, Karagodeouachkh).

Les Méotes indigènes ont subi l'influence culturelle des Scythes (et celle des Sauromates puis Sarmates). Le roi de la tribu méote des Thatéens qui affronta les Scythes en 310-309 av. J.-C. (cf. *infra*) se nommait 'Αριφάρνης / Aripharnês "fortune (**farna-*) des Aryas", un anthroponyme purement iranien (Diodore de

Agrafe métallique provenant du cimetière nord de Koban (Russie, Ossétie du Nord – Alanie) ; longueur : 11 cm. La stylisation de l'animal trahit un mélange du style "kobanien" local et d'influences scythes. [K. JETTMAR, 1965]

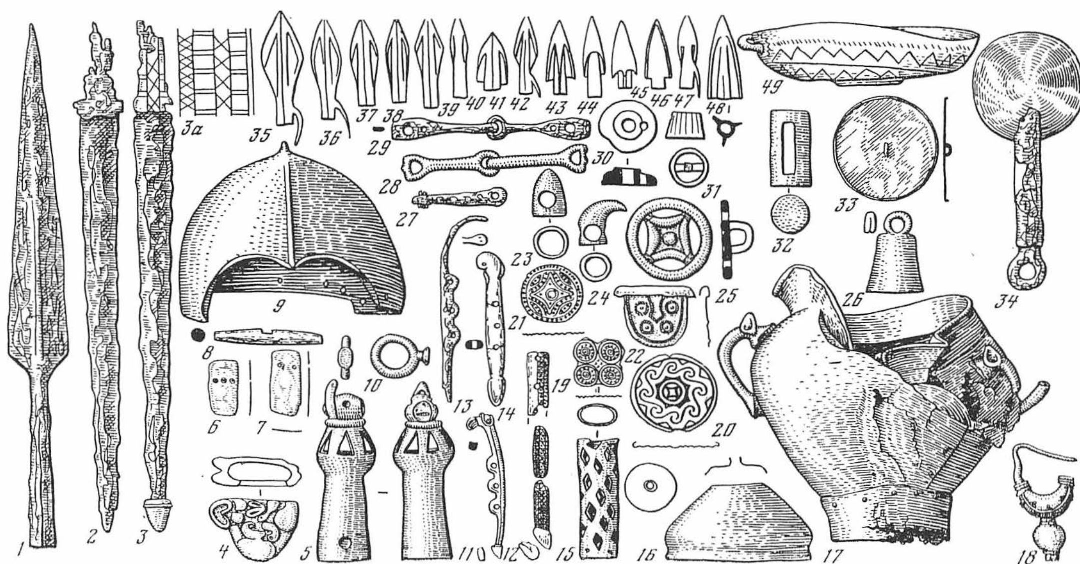


Sicile, *Bibliothèque historique*, XX, 22-26). Une tribu des "Dandariens" résidait dans la région du Kouban, et leur nom peut signifier, en iranien, "Ceux qui tiennent, qui gardent (**dār-*) le fleuve (**dānu-*)". Plus concrètement, les tombes méotes des V[e]-IV[e] siècles av. J.-C. contiennent des armes de type scythe, notamment des épées, et quelques spécimens de style animalier.

Plus à l'est, sur le territoire de Stavropol' et en Kabardino-Balkarie, on rencontre également, dès les VII[e]-VI[e] siècles av. J.-C., de petites nécropoles et des kourganes isolés. A Nartan (Kabardino-Balkarie), la nécropole comprend des kourganes édifiés entre la première moitié du VII[e] et la fin du V[e] siècle av. J.-C. Elle abrite les restes d'une population mixte comptant des Scythes et des indigènes "kobaniens", les premiers ayant laissé des traces surtout dans les tombes les plus anciennes et ayant apparemment été assimilés par la suite. Certaines tombes sont doubles et contiennent à la fois un Scythe (étendu sur le dos) et un "Kobanien" (en position repliée), chacun muni d'un mobilier funéraire caractéristique. Celui du Scythe étant plus riche, on a supposé qu'il s'agissait du maître et de son serviteur. Là encore, on a des traces d'interaction culturelle entre les Scythes (et Sauromates) et les indigènes, et ce dès la seconde moitié du VII[e] siècle av. J.-C. L'influence des nomades se manifeste par la multiplication des inhumations sous kourganes, avec des corps étendus tête à l'ouest, et la présence dans les nécropoles "kobaniennes" d'objets scythes caractéristiques : armes, harnachements, décors animaliers...). Son impact ethnique ou linguistique est difficile à mesurer. Le linguiste ossète V. Abaïev pense qu'il pourrait être mis en rapport avec certains des plus anciens substrats iraniens des langues caucasiques.

Il est probable que les élites guerrières autochtones ont participé aux campagnes des Cimmériens puis des Scythes en Asie occidentale. Certains objets déposés

Objets provenant de la couche archaïque de la nécropole scytho-kobanienne de Nartan, VII[e]-VI[e] siècles av. J.-C. On remarque la survivance de décors géométriques de style "cimmérien". [STEPI..., 1989]



dans des tombes "kobaniennes", par exemple des casques assyriens et ourartéens, ont été interprétés comme le butin de telles expéditions – mais il peut simplement s'agir d'importations ou du témoignage de relations "diplomatiques".

La steppe russe méridionale : les Sauromates et premiers Sarmates

A l'est du Don qui marquait pour Hérodote la frontière de la Scythie, le premier peuple d'"Asie" pour les Anciens, et le dernier d'Europe pour nos géographes modernes, était celui des Sauromates.

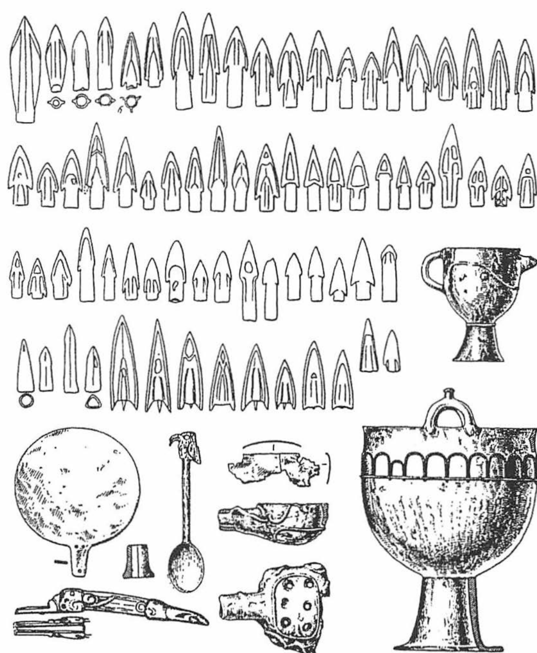
Il n'y a aucun doute sur l'attribution à ce peuple de la culture nomade qui a existé des VIIe-VIe au IVe siècle av. J.-C. entre le Don et la Volga, très probablement aussi de la culture jumelle du sud de l'Oural : il s'agit pour l'essentiel de deux variantes d'un même type, sans doute liées à deux ensembles de tribus étroitement apparentées. Des vestiges comme ceux de la nécropole de Filippovka, au confluent de l'Oural et de l'Ilek (Russie, région d'Orenbourg, fin du Ve ou IVe siècle av. J.-C.), pourraient représenter une sorte de chaînon manquant entre les Sauromates eux-mêmes et les tribus saco-massagètes de l'est de la Caspienne : l'une de ces pièces intermédiaires dont l'absence empêche souvent de saisir l'articulation entre les groupements nomades d'Eurasie.

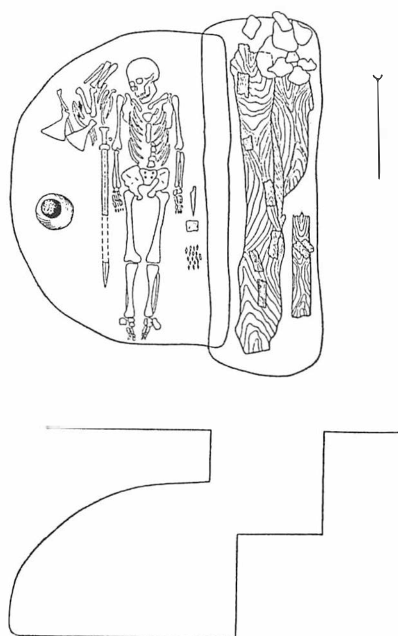


Reconstitution de cavaliers sauromates / sarmates anciens du sud de l'Oural, VIe-IVe siècles av. J.-C. [I. LEBEDYNSKY, 2002, D'APRÈS IE. KOROLKOVA]

Ces cultures semblent s'être développées sur une base très proche des groupes d'époque "cimmérienne" en Ukraine. Des populations nomades, héritières des porteurs de la culture des Tombes à Charpente (ou, plus à l'est, d'Andronovo), occupaient aux VIIIe-VIIe siècles av. J.-C. les futurs territoires sauromates. Les rites funéraires, l'armement, les éléments de harnachement, présentent, à côté de nombreuses survivances des traditions de l'âge du bronze, des similitudes avec les cultures préscythes d'Ukraine (barrettes de mors du type Kamychevakha-Tchornohorivka), et aussi quelques liens avec la culture sibérienne de Karassouk sur le Iénisseï (couteaux à pommeau annulaire).

La **culture sauromate** proprement dite s'est constituée à la fin du VIIe ou au début du VIe siècle av. J.-C. Comme dans le cas des Scythes, ses porteurs pourraient représenter un mélange des populations de l'époque précédente avec des éléments immigrés plus orientaux. Elle a de nombreux points communs avec la culture scythe archaïque, mais comporte des caractéristiques bien reconnaissables, comme les épées longues (atteignant ou dépassant le mètre) ou les "autels" portatifs en pierre rencontrés exclusivement dans les tombes féminines. Le culte du feu paraît avoir eu une grande importance, notamment dans les rites funéraires. Le style animalier frappe par une grande expressivité et une certaine férocité.





A GAUCHE
Mobilier d'une tombe sauromate de Sobolevskaïa Volost' (Russie, région d'Orenbourg, dans l'Oural méridional), Ve siècle av. J.-C.
[T. SULIMIRSKI, 1970, D'APRÈS K. SMIRNOV]

A DROITE
Tombe sarmate de la phase "ancienne" à Bouzoulouk (Russie, région d'Orenbourg)
[T. SULIMIRSKI, 1970, D'APRÈS K. SMIRNOV]

Hérodote (IV, 110-116) rapporte la légende suivant laquelle les Sauromates seraient les descendants d'"Amazones" – les mythiques femmes guerrières – et de jeunes Scythes dont elles auraient accepté les hommages empressés. Ce qui nous intéresse, ce sont les deux informations qu'il donne à l'appui de cette histoire : le fait que les Sauromates parlent la langue scythe, mais "mal" (autrement dit, ils ont un langage apparenté au scythique), et le statut, stupéfiant pour un Grec, des femmes. Celles-ci montent à cheval vêtues comme les hommes, vont à la chasse, et même à la guerre ; les jeunes filles ne peuvent se marier tant qu'elles n'ont pas tué un ennemi, ce qui fait que beaucoup d'entre elles restent célibataires.

L'archéologie confirme la place éminente des femmes dans la société sauromate, leur rôle dans la célébration de certains cultes (dont celui, essentiel, lié au feu), et leurs compétences guerrières. Dans la zone Volga-Oural, par exemple, 20 % des sépultures féminines des VIe-IVe siècles av. J.-C. contiennent des armes.

Au IVe siècle av. J.-C., la culture sauromate subit une série de modifications pour donner naissance à ce qu'il est convenu d'appeler la culture "**sarmate ancienne**" (on parle aussi de "culture de Prokhorovka"). Ces transformations (inhumation dans des tombes à niche sous kourgane avec tête au sud, statuettes anthropomorphes, nouveaux types d'armes, dont des épées "extra-longues" qui atteignent parfois 1,30 m) sont liées aux mouvements de populations venues de l'est du domaine sauromate (est de l'Oural ? Kazakhstan et région de la mer d'Aral ?) et accentuent des tendances dont certaines étaient déjà en germe dans le groupe oriental, ouralien, de la culture sauromate.

Les porteurs de cette culture sarmate ancienne, que les sources grecques nomment "Syrmates" (Eudoxe de Cnide, dans la première, et le Pseudo-Scylax, dans la seconde, moitié du IVe siècle av. J.-C.) avant de leur donner leur nom définitif de "Sarmates", constituent sans doute le produit du mélange entre les Sauromates et leurs cousins orientaux. Chez les Sarmates anciens, les femmes occupaient apparemment la même place éminente que chez les Sauromates, et pouvaient toujours porter les armes.

Les Sarmates ont, comme on le verra au chapitre IV, remplacé les Scythes au nord de la mer Noire au cours des derniers siècles av. J.-C.

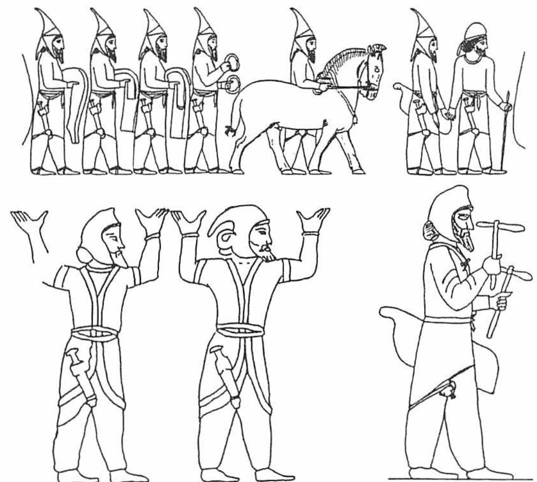
Au nord de leurs territoires, les Sauromates puis Sarmates ont influencé dans les domaines culturel et linguistique les peuples de langue ouralienne (ces peuples étaient depuis longtemps en contact avec des populations de langue iranienne, et antérieurement indo-iranienne, voire indo-européenne ; cf. V. Abaïev, 1995 ; I. Lebedynsky, 2002).

L'Asie Centrale : Saces et Massagètes

Pour les territoires situés grossièrement entre l'Oural, la Sibérie, la Perse, et les Tianshan, nous disposons de sources aussi bien perses que grecques, et d'un matériel archéologique important mais dispersé.

Les sources perses, bien qu'elles se limitent à des inscriptions d'époque achéménide (VIe-IVe siècles av. J.-C.), sont les plus précieuses, dans la mesure où l'empire perse était en contact direct avec plusieurs groupes nomades. Ces derniers étaient à la fois un péril frontalier pour l'empire achéménide qui tenta à diverses reprises de les soumettre, et un réservoir de troupes auxiliaires et de mercenaires, comme durant les guerres "médiques" puis l'invasion macédonienne.

Ces données épigraphiques groupent généralement les nomades europoïdes et iranophones d'Asie Centrale sous le nom collectif de *Sakā* (sing. *Saka*), que nous francisons en "Saces". Ce nom était d'ailleurs étendu aux Scythes d'Europe, dont les Perses devaient reconnaître l'étroite parenté avec les Saces (Hérodote, VII, 64). Peuples et tribus étaient distingués par divers qualificatifs : *Sakā tigraxaudā* "Saces au capuchon pointu" ; *Sakā haumavargā* "Saces adorateurs [?] du haoma" (la boisson rituelle iranienne) ; *Sakā [tyaiy] paradraya* "Saces au-delà de la mer" ou "Saces au-delà du fleuve" ; **Sakā tyaiy para Sugdam* "Saces au-delà de la Sogdiane" ; ou encore "Saces des marécages" et "Saces des plaines" dans des inscriptions égyptiennes de Darius Ier (521-486



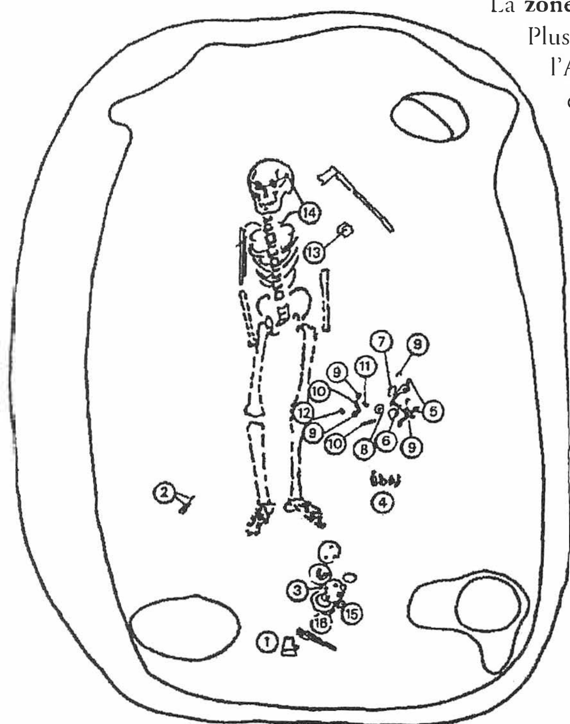
Représentations de Saces d'Asie Centrale sur des reliefs perses d'époque achéménide à Persépolis (Iran), VIe-Ve siècles av. J.-C.
[I. Lebedynsky, 2006, d'après D. Head et R. Scollins, et P. Huyse]

av. J.-C.). D'autres textes mentionnent des *Dahā* dont le nom iranien signifie simplement "le peuple", "la tribu". Enfin, dans l'*Avesta*, le livre saint des zoroastriens, les nomades d'Asie Centrale sont appelés *Tura* – "Touraniens" – un nom qui désignera plus tard les nomades turcophones.

De leur côté, les Grecs connaissaient le nom de "Saces" (Σάκαι), mais préféraient étendre celui des "Scythes" d'Europe (Σκύθαι) aux nomades d'Asie Centrale. Au sein de cet ensemble "scythe" oriental, ils identifiaient divers peuples et tribus. Certains peuvent être assimilés à des groupements mentionnés par l'épigraphie perse, comme les "Scythes Amyrgiens" qui étaient d'ailleurs, comme l'expose Hérodote (VII, 64), "*appelés Saces*", et qui sont les *Sakā haumavargā* des Perses. De même, les "Dahéens" (Δάαοι ; par ex. Strabon, XI, 8, 1) sont les *Dahā*. D'autres sont plus mystérieux. Les Massagètes (Μασσαγέται ; Hérodote, I, 201, 204, etc. ; Strabon, XI, 6, 2, XI, 8, 1 et 8, etc.), considérés par les Grecs comme un grand ensemble de tribus transcaspiennes, ne peuvent être identifiés avec certitude à aucun des groupes saces de la nomenclature perse, qui ignore cet ethnonyme malgré son allure iranienne (sur ces questions, cf. I. Lebedynsky, 2006).

Il est encore plus difficile d'attribuer les cultures archéologiques de la région aux populations que citent nos sources. Il s'agit d'ailleurs moins de grandes aires homogènes, comme en Scythie européenne, que d'une mosaïque de microrégions, voire de sites isolés.

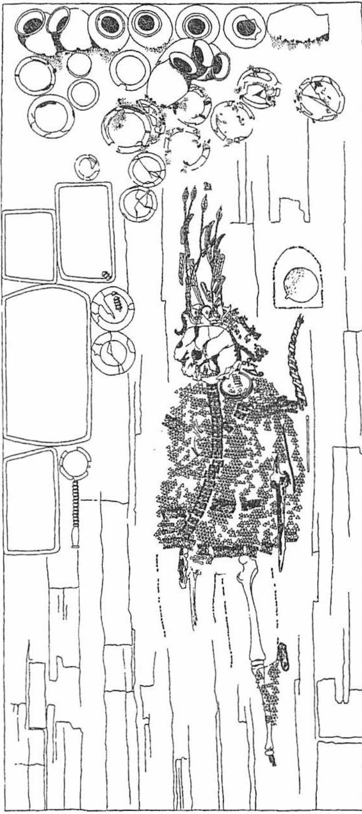
Tombe sous kourgane N° 23 de Sakar-Tchaga 6 (Turkménistan), 1ère moitié du VIIe siècle av. J.-C. ?
[L. T. YABLONSKY]

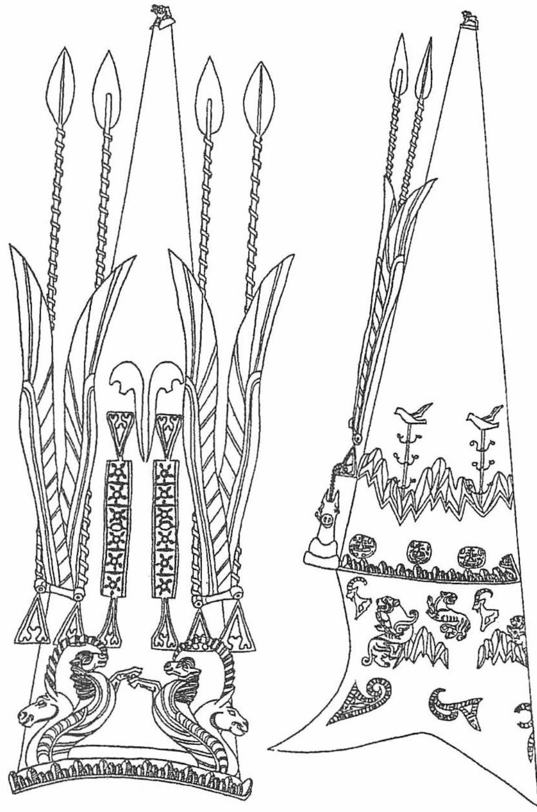


La **zone aralo-caspienne** est un bon exemple de cette diversité. Plusieurs sites archaïques sont groupés sur le cours inférieur de l'Amou Daria (Kouïousaï et Sakar-Tchaga au Turkménistan) et dans le delta du Syr Daria (Taguisken et Ouïgarak au Kazakhstan). Les deux premiers sont les vestiges de populations semi-nomades, avec des restes d'habitation, les deux autres reflètent de purs nomades, généralement europoïdes. Les inhumations sous kourganes, majoritaires, voisinent avec quelques incinérations. L'armement et l'outillage associent le fer et le bronze. L'art animalier est bien représenté. Kouïousaï et Sakar-Tchaga sont datés de la 1ère moitié du VIIe siècle av. J.-C., Taguisken et Ouïgarak des VIe-Ve siècles av. J.-C., mais certains chercheurs proposent des dates plus hautes pour quelques sépultures.

Les nomades ou semi-nomades de ces régions appartenaient sans doute à l'un des groupes saces au sens large, peut-être aux Massagètes ou Dahéens.

Au sud et au sud-est de la mer d'Aral, en particulier en Chorasmie, les nomades cohabitaient avec des populations sédentaires également iranophones.





Tombe de "L'homme d'Or" à Issyk (Kazakhstan), fin du IVe ou IIIe siècle av. J.-C., avec reconstitution de la coiffure de parade du défunt.
[K. A. AKICHEV]

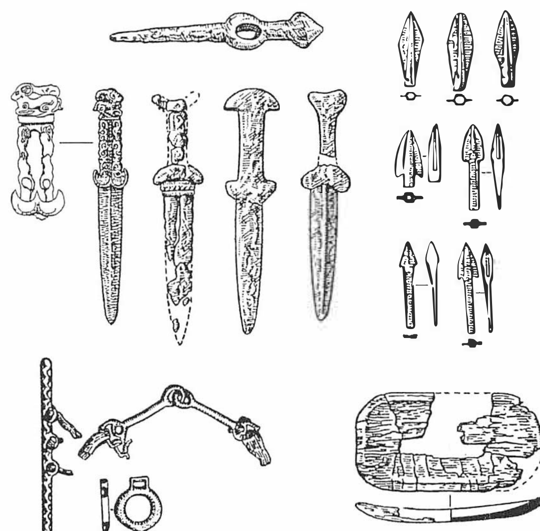
Tout autour de l'Issyk-Koul, au sud-est du Kazakhstan et en Kirghizie orientale, la région des **Sept-Rivières** (à laquelle on peut ajouter la vallée du Ferghâna en Ouzbékistan) devait être le foyer d'un autre puissant groupe sace. Les plus anciens vestiges de ces nomades datent du VIIe, voire du VIIIe siècle av. J.-C. La sépulture sace la plus célèbre de cette région a été découverte à Issyk, au Kazakhstan. C'est celle de "l'homme d'or", un jeune homme (?) portant de luxueux vêtements recouverts de plaquettes d'or – une manifestation extrême du goût scythique pour ce genre de décors – et une étonnante coiffure hérissée de pointes. Elle a livré des armes (épées longue et courte) et des motifs d'art animalier de grande qualité, ainsi que ce qui pourrait constituer le seul témoignage connu à ce jour d'une écriture sace ancienne. La population sace des Sept-Rivières était europoïde avec de faibles apports mongoloïdes.

Chaudron sace de Kargaly (Kazakhstan).



Des cimetières attribués aux Saces, comme celui de Zhongyangshang, ont été fouillés sur le versant chinois des Tianshan.

D'autres vestiges nomades d'époque scythe ont été découverts dans le **Pamir**, dans l'actuel Tadjikistan, où des nomades europoïdes – probablement des Saces – avaient développé une transhumance verticale entre pâturages de plaine et alpages. Là encore, les sépultures les plus anciennes remontent à des





Echantillon d'objets provenant du cimetière sace de Tamdy (Tadjikistan), dans le Pamir.
[I. LEBEDYNSKY, 2006, D'APRÈS *STEPNAJA*..., 1992, ET D. HEAD ET R. SCOLLINS]

dates assez hautes (VIIe ou VIIIe siècles av. J.-C.). Les tombes archaïques du cimetière de Tamdy (Tadjikistan) illustrent une culture nomade qui possède tous les traits scythiques classiques dans l'armement, les harnachements et l'art décoratif.

Dans le Pamir, les Saces semblent s'être avancés jusque dans l'ouest du Turkestan Oriental (l'actuel Xinjiang chinois), où a été fouillé le cimetière birituel (inhumations sous kourganes et incinérations) de Xianbaobao / Chambabaï.

■ La Sibérie et la Mongolie

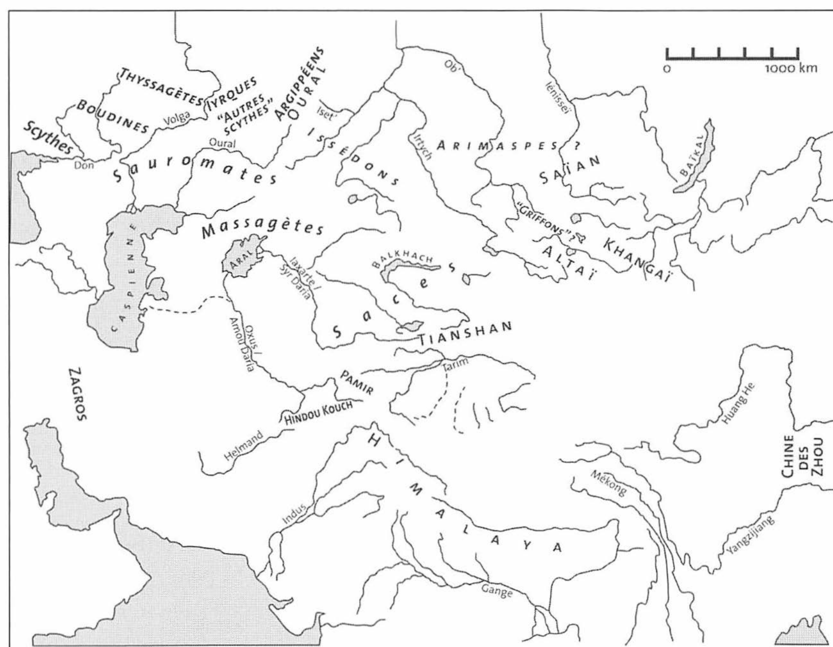
Au nord de cette zone centre-asiatique, une autre chaîne de cultures nomades occupait des parties de la Sibérie méridionale et de la Mongolie occidentale.

C'est probablement en Sibérie qu'il faut localiser la plupart des peuples qu'évoque Hérodote, citant Aristéas de Proconnèse, au nord et à l'est du territoire des Sauromates, et dont les descriptions se chargent de traits fantastiques à mesure que l'on s'éloigne de la Scythie européenne. Au nord des Sauromates, dans des forêts mixtes, vivent les Boudines roux aux yeux bleus, chez lesquels habitent aussi

les Gélons qui seraient des colons grecs. Plus loin à l'est résident les Thyssagètes, peuple de chasseurs, puis les Iyrques, puis d'*"autres Scythes" "qui ont rejeté le joug des Scythes Royaux et sont venus, pour cette raison, s'établir là"* (IV, 22) ; il s'agirait donc d'un groupe scythe européen dissident – ou, peut-être, d'une partie des proto-Scythes demeurée en arrière lors de la migration vers l'Europe ? Plus loin encore, *"au pied de hautes montagnes"*, on rencontre les Argippéens, décrits comme des chauves au nez épaté et au menton proéminent, habitant au pied des arbres et se nourrissant du jus, appelé *askhy* ('ἄσχυ), du fruit de l'arbre "pontique" (IV, 23). Hérodote ajoute que des Scythes et même des Grecs visitent ces contrées reculées, et que les Scythes ont besoin de sept interprètes pour négocier en chemin jusqu'au pays des Argippéens (IV, 24).

Derrière les montagnes, des légendes situent des hommes à pieds de chèvre et d'autres qui dorment la moitié de l'année. Mais à l'est résiderait le peuple bien réel des Issédons, puis, au nord, des cyclopes appelés Arimaspes et des griffons qui gardent des mines d'or (IV, 25-27). Plus loin encore habiteraient, au bord de la mer, les Hyperboréens qu'Hérodote lui-même considère comme mythiques. A ce point ultime du monde connu – connu indirectement – s'arrête la science grecque du temps d'Hérodote.

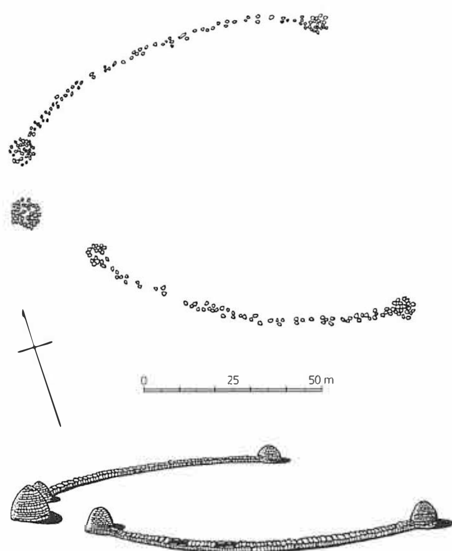
La localisation de ces peuples dépend en grande partie de l'identification des "hautes montagnes" à l'Oural ou à l'Altaï (cf. discussion et références dans I. Lebedynsky, 2006). Aucun argument n'est déterminant ; il existe de nombreuses hypothèses basées sur les ethnonymes énumérés par Hérodote, la toponymie, les types physiques, et même le nom de l'*askhy* dont se régalaient les Argippéens



L'une des hypothèses de localisation des peuples cités par Hérodote à l'est de la Scythie d'Europe. Saces : *peuples localisés précisément par les textes ou l'archéologie.* Issédons : *Peuples localisés hypothétiquement d'après les ndications d'Hérodote.* [I. Lebedynsky, 2006]

– mais tout cela est extrêmement fragile. Et plus encore qu'en Asie Centrale, il n'y a aucune correspondance sûre entre tous ces gens et les groupes culturels que révèle l'archéologie. Les Iyrques sont souvent rapprochés des Ougriens (les locuteurs des langues ougriennes de la famille ouralienne), sur la seule base d'une assonance assez vague de leurs noms. Les Issédons ont été identifiés aussi bien aux porteurs de la culture scythique de Tasmola – dont on va parler plus loin – qu'à ceux de la culture scythique de l'Altaï (cf. *infra*), et même aux Yuezhi de Chine occidentale !

Il faut d'ailleurs noter qu'Hérodote ne présente pas expressément les peuples décrits comme des nomades ou des parents des Scythes d'Europe (en dehors, bien sûr, du cas des "autres Scythes"). Les Argippéens *"s'habillent comme des Scythes"*, mais parlent une autre langue. Ils ont peu de bétail, vivent de jus de fruit, et leur type physique évoque, pour beaucoup de commentateurs, des mongoloïdes. Les Thyssagètes et les Iyrques sont des chasseurs et non des éleveurs. Tout cela n'évoque guère les cultures scythiques. On peut donc se demander si l'itinéraire commercial que suit la description d'Hérodote ne passait pas principalement, en Russie d'Europe puis en Sibérie, au nord des zones de steppes occupées par les peuples scythiques. Dans ce cas, certains des peuples qu'il cite pourraient être des sédentaires de langue ouralienne (finnoise à l'ouest, ougrienne à l'est) puis altaïque, et non les peuples scythiques de Sibérie. Il est donc préférable, pour étudier ces derniers, de partir des données archéologiques.

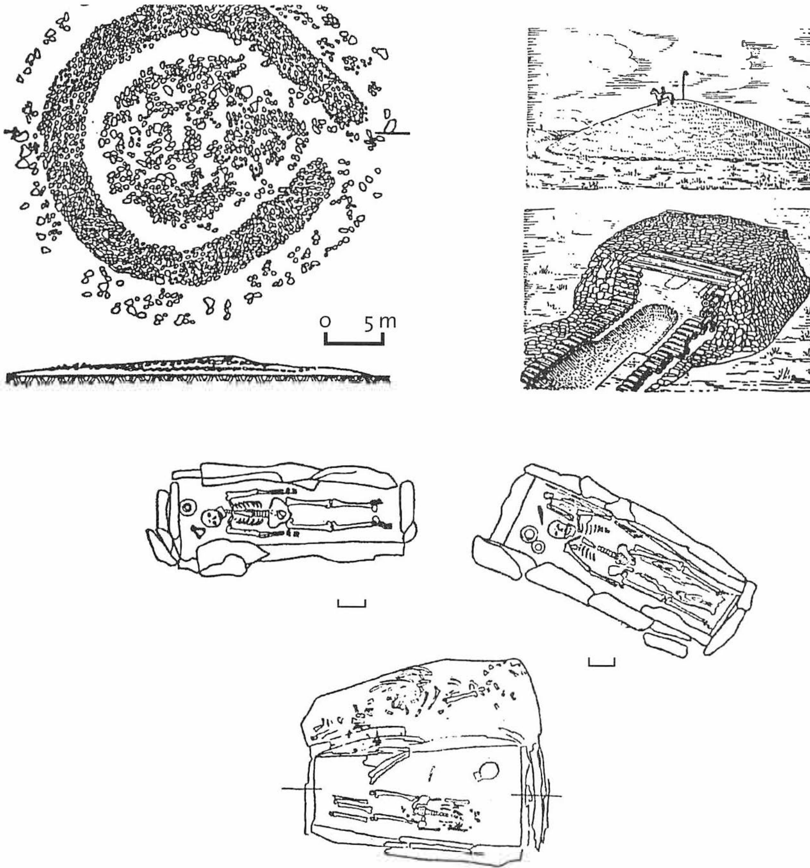


Kourgane du type à "pinces" ou "moustaches" de Djanaïdar (Kazakhstan). La structure est caractéristique de l'architecture funéraire de la culture de Tasmola (VIIe-IIIe siècles av. J.-C.). [T. Sulimirski, 1970]

Le plus occidental des grands ensembles connus actuellement est la **culture de Tasmola** au nord du Kazakhstan, entre Oural et Irtych. Elle est contemporaine de la culture scythe d'Europe (VIIe-IIIe siècles av. J.-C.). Sa caractéristique la mieux connue est un type de kourgane dit "à moustaches", composé d'un grand tumulus relié à deux plus petits par des murets de pierre courbes. L'armement (en bronze puis fer), les harnachements, l'art animalier... sont conformes aux modes de l'époque. Des "autels" en pierre évoquent ceux des Sauromates. La population était purement europoïde.

Il faut signaler les influences scythiques qui se sont exercées sur la culture sédentaire de Sargat, dans la steppe boisée du Tobol. Cette culture apparue au IVe siècle av. J.-C. est généralement attribuée à une population de langue ouralienne, mais fortement marquée par ses voisins nomades probablement iranophones.

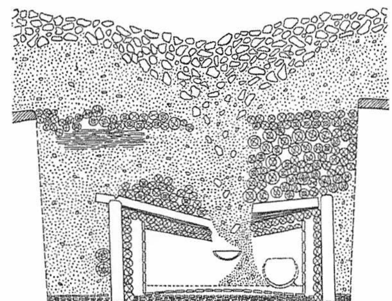
Des trouvailles importantes, du tout début de la période scythe, ont été faites au Kazakhstan oriental, sur le **cours supérieur de l'Irtych**. On peut citer les grands kourganes de la vallée de la **Tchilikta**, qui ont livré d'intéressants objets à décor animalier.



Architecture funéraire d'époque scythe dans la vallée de la Tchilikta (Kazakhstan). [STEPNAJA..., 1992]

La plus célèbre des cultures nomades de l'époque scythe en Asie est celle de l'**Altaï** (VII[e]-III[e] siècles av. J.-C., avec des prolongements jusqu'au début de notre ère). Elle est connue pour ses "kourganes gelés". Il s'agit de sépultures dont le tertre, comprenant une couche de pierre, a favorisé la formation d'une lentille de glace perpétuelle qui a préservé de façon spectaculaire les corps des défunts, les carcasses de leurs chevaux, et les objets en matériaux périssables : vêtements, tapis, selles, objets en bois... Ces découvertes ont complété, sur beaucoup de points, l'image du mode de vie des nomades.

Les principaux monuments de cette culture de l'Altaï sont les cinq grands kourganes de Pazyryk, érigés aux IV[e]-III[e] siècles av. J.-C., et pillés peu de temps après leur construction. D'autres sites ont été fouillés dans la région, comme Bachadar, Touékta, et plus récemment à Ak-Alakha sur le haut plateau d'Oukok (tombe intacte d'une jeune femme), à Berel' dans la vallée de la Boukhtarma au Kazakhstan (tombe d'un "prince" avec sépulture féminine postérieure), à Olon-Kourin-Gol en Mongolie... Les inhumations sont accompagnées de tombes de chevaux.



Coupe du kourgane N° 2 de Pazyryk (Russie, Altaï), expliquant le phénomène des "tombes gelées". [K. JETTMAR, 1965]



Reconstitution par D. Pozdniakov d'un costume féminin nomade de l'Altaï à l'époque scythe, d'après les trouvailles du kourgane N° 1 d'Ak-Alakha 3.
[D. N. POZDNIAKOV IN N.V. POLOS'MAK ET L. L. BARKOVA, 2005]

Une grande partie des objets retrouvés dans ces kourganes est de production locale et relève des traditions nomades de l'époque scythe. C'est le cas, en particulier, des nombreuses représentations animalières dont les spécificités font de l'Altaï l'une des grandes "provinces" de l'art des steppes. L'armement, d'après ce que l'on en connaît, était aussi de type scythe (avec cependant un modèle caractéristique de poignard de cuisse à fourreau polylobé que l'on retrouve plus tard chez les Sarmates et dans le monde iranien sédentaire). Mais les nomades de la région étaient également en rapport avec les grands empires perse et chinois. Du premier proviennent des textiles et l'inspiration générale de certaines représentations humaines, du second, de la soie et quelques objets typiques (laques, miroirs). Ces produits d'importation n'étaient d'ailleurs pas traités avec une révérence particulière, comme le montrent les modifications et remontages qu'ils ont subis sur place.

Il existe des similitudes frappantes, malgré l'opposition des modes de vie, entre la culture de l'Altaï et celle des sédentaires contemporains du bassin du Tarim, au Turkestan Oriental (l'actuel Xinjiang chinois) : vêtements, tatouages corporels, etc. Ces habitants du Tarim, europoïdes plutôt clairs, devaient parler des langues indo-européennes des branche "tokharienne" et iranienne. Ces similitudes peuvent refléter des migrations ou des contacts, mais aussi des emprunts à une source commune qui n'a pas laissé le même riche matériel archéologique – en particulier les matériaux organiques préservés par le gel dans un cas et par la sécheresse dans l'autre (N. V. Polos'mak et L. L. Barkova, 2005).

Comme beaucoup d'autres nomades des steppes asiatiques, les porteurs de la culture de l'Altaï demeurent anonymes. Du point de vue anthropologique, ils apparaissent (surtout à Pazyryk) comme le plus métissé des groupes scythiques, comprenant, à côté d'un élément europoïde de langue probablement iranienne, un élément mongoloïde important.



Tombe N° 5 de Saryg-Bouloun (Russie, Touva), VIe ou Ve siècle av. J.-C.
[V. A. SEMIONOV]

Nous avons déjà évoqué la **Touva**, petite république de la Fédération de Russie à la frontière mongole, à propos du kourgane d'Arjan-1, daté par dendrochronologie de 800 environ av. J.-C. et considéré comme le plus ancien témoignage actuellement connu des cultures nomades de la mouvance scythique (ce qui ne signifie bien sûr pas qu'il faille chercher le berceau des Proto-Scythes précisément là). A la période scythe, cette région du cours inférieur du Iénisseï a vu se développer la culture dite de l'Ouïouk (phase d'Aldybel' aux VIIe-VIe siècles av. J.-C., phase de Saglyn aux Ve-IIIe siècles av. J.-C.). La phase récente se caractérise par des sépultures souvent collectives et un

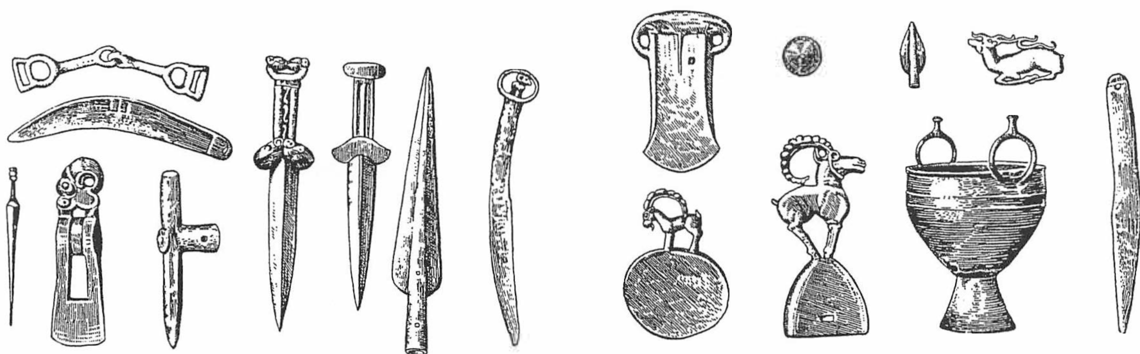


Pétroglyphes de Boïar dans le bassin de Minoussinsk, sur le Iénisseï, montrant des habitations de la culture semi-nomade de Tagar.
[STEPNAJA..., 1992]

emploi de plus en plus fréquent du fer pour la fabrication des lames d'armes blanches. Le matériel archéologique présente des similitudes avec celui de l'Altaï, notamment dans l'art animalier. La population était, contrairement à celle de l'Altaï, entièrement europoïde, et des hydronymes d'origine iranienne auraient été identifiés dans la Touva.

Plus haut sur le cours moyen du Iénisseï s'est constituée, à partir des VIIIe-VIIe siècles av. J.-C., la culture dite de **Tagar** dans le bassin de Minoussinsk. Le matériel archéologique comprend des objets métalliques – surtout en bronze – de très haute qualité. La culture de Tagar se distingue par son caractère sédentaire et ses rituels funéraires très particuliers. Les kourganes couvrent des tombes collectives (parfois plusieurs dizaines de personnes) entourées d'enclos de pierre. Les restes humains témoignent de pratiques complexes : trépanation, surmoulage en argile du crâne, décharnement et momification partielles, etc. Certains éléments du mobilier funéraire, comme les armes, sont remplacés au stade tardif de la culture de Tagar par des miniatures. Les tribus "tagares" de l'époque scythe étaient europoïdes et de langue probablement iranienne. Leurs liens avec les porteurs de la culture antérieure de Karassouk (XIIIe-VIIIe siècles av. J.-C.), qui semble avoir exercé une certaine influence sur les "Premiers Nomades" jusque dans les steppes européennes, sont discutés.

Objets caractéristiques de la culture de Tagar
[T. SULIMIRSKI, 1970, D'APRÈS AVDOUSSINE]

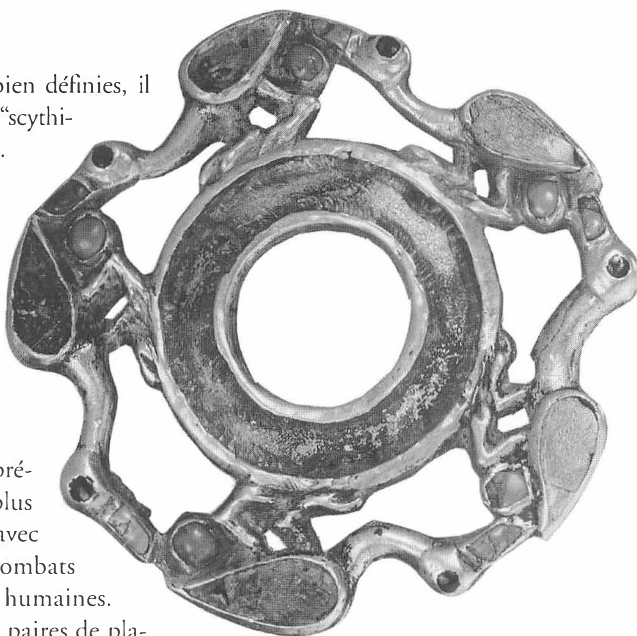


Les vestiges de nomades europoïdes se rencontrent au nord-ouest de l'actuelle **Mongolie**. Certains se rattachent à la culture de l'Altaï, d'autres ont été rapprochés de la culture de l'Ouïouk (Touva) ou attribués à un développement indépendant. Cette présence europoïde contraste avec la situation de la Mongolie orientale où, durant toute la période scythe des VIIe-IIIe siècles av. J.-C., a régné la culture des Tombes à dalles, portée par des mongoloïdes de langue probablement altaïque.



Planche de l'ouvrage de Wittsen Noord en Oost Tartarye *(Amsterdam, 1785), illustrant une collection perdue d'"or sibérien" de même provenance que celle du musée russe de l'Ermitage.*

Vestiges mal attribués



A côté de ces aires culturelles plus ou moins bien définies, il existe deux catégories de vestiges archéologiques "scythiques" qui ne peuvent être attribués avec précision.

La première est la remarquable "**Collection sibérienne**" du musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Il s'agit d'un riche ensemble d'objets en or, collectés aux XVIIe-XVIIIe siècles par des chasseurs de trésor en Sibérie et sauvés, pour une part, par l'administration russe (V. Schiltz, 1994 et 2001).

Très hétéroclite, cet ensemble comprend des représentations animalières qui comptent parmi les plus remarquables de l'art scythique au sens large – avec notamment d'impressionnantes scènes de combats d'animaux – et quelques représentations humaines. Beaucoup de pièces sont jumelles : ce sont des paires de plaques qui pouvaient décorer des ceintures ou servir d'agrafes à des vêtements.

Plaque circulaire en or, incrustée de turquoises et de coraux, de la "Collection sibérienne" ; diamètre : 6,8 cm.

Faute de contexte archéologique et même de provenance précise, l'origine des objets sibériens demeure problématique. Ils ne forment pas un ensemble homogène. Du point de vue stylistique, certains (comme la célèbre panthère enroulée, qui ressemble à celles d'Arjan-1 dans la Touva ou d'Ouïgarak au Kazakhstan) se rattachent aux plus anciennes manifestations de l'art animalier de type scythe. D'autres, par leur usage des incrustations colorées – notamment des turquoises – évoquent l'art sarmate des périodes plus tardives. Les bordures ornementales de certaines plaques ont des parallèles sur des objets trouvés dans la Touva et sur les "bronzes de l'Ordos"... Dans l'ensemble, les objets sibériens se rapprochent davantage de l'art des peuples scythiques de l'Est que de celui des Scythes d'Europe (cf. chap. X).

Un cas similaire est celui des prétendus "**bronzes de l'Ordos**", provenant pour une grande part du pillage de tombes nomades dans la boucle du Fleuve Jaune (*Huanghe*) en Mongolie Intérieure et au nord de la Chine, dans les années 1920-30. Ces objets mal datés comportent des motifs animaliers très proches de ceux connus dans le monde scythique européen et asiatique. Certains peuvent être attribués aux Xiongnu, nomades (de langue altaïque ?) créateurs, à la fin du IIIe siècle av. J.-C., d'un empire steppique aux frontières chinoises. Néanmoins, une partie des objets ou au moins du répertoire artistique peut appartenir à une tradition antérieure, en l'occurrence celle des populations scythiques les plus orientales. Il existe des liens stylistiques très nets entre des plaques ornementales de "l'Ordos" et des objets comparables de la culture de Tagar, de "l'or de Sibérie" ou de la Touva.

Petite plaque en bronze "de l'Ordos", figurant un félin enroulé ; dimensions : 3,3 x 3,2 cm.

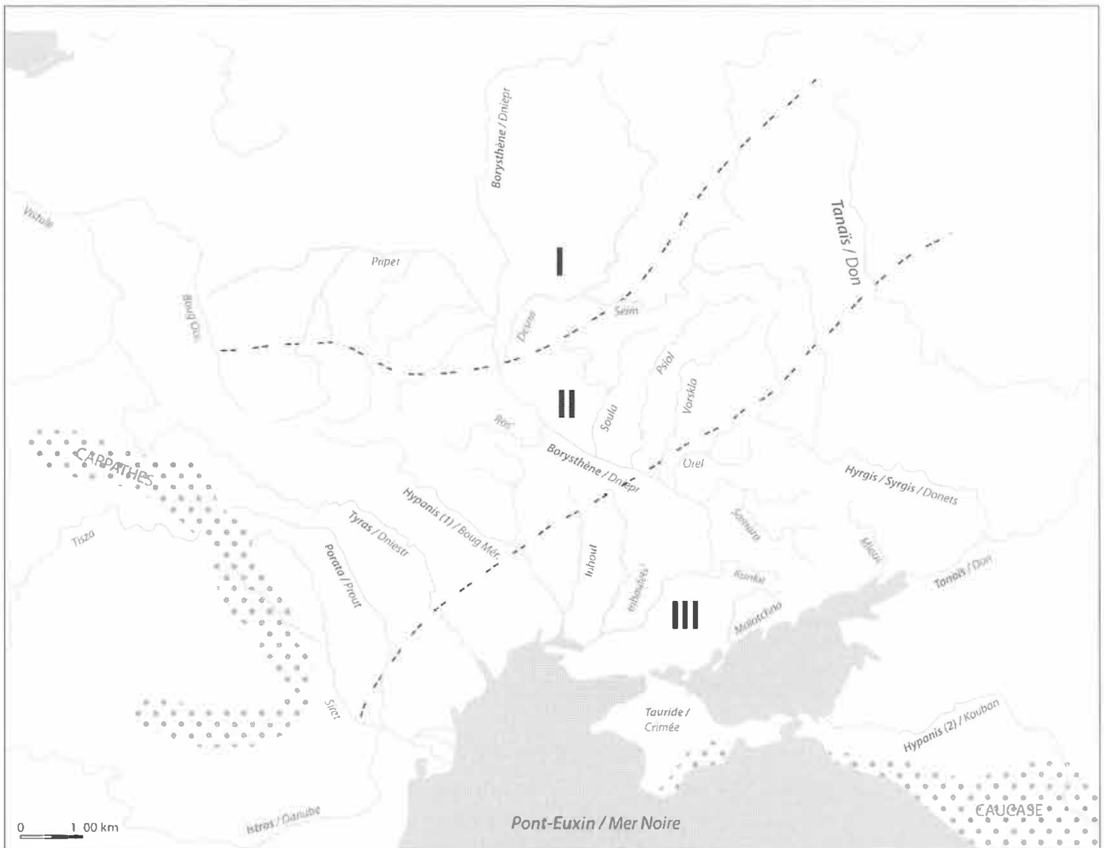


CHAPITRE III

La Scythie européenne

Après avoir parcouru la steppe et survolé l'ensemble des cultures scythiques, nous pouvons revenir à la Scythie au sens hérodotéen du terme, le pays des Scythes au nord de la mer Noire, à peu près l'actuelle Ukraine. Prenant comme guide le Père de l'histoire, nous considérerons la géographie physique puis ethnique de la Scythie, avant de tenter d'y superposer le paysage culturel révélé par l'archéologie.

Le cadre géographique de la Scythie d'Europe : à peu près l'actuelle Ukraine. Les tirets délimitent les trois grandes zones écologiques : les forêts du Nord (I), la steppe boisée au centre (II), la steppe herbeuse au sud (III).







Paysages de steppe herbeuse et de steppe boisée en Ukraine.

Le "carré scythe" : géographie de la Scythie européenne

La Scythie n'était pas, pour les Grecs, un pays attrayant, à cause notamment de son hiver glacial. Hérodote met dans le même sac la Scythie européenne et la Sibérie (*"tous les pays que je viens de décrire"*, IV, 28), mais certaines précisions concernent spécifiquement la première. L'année comprend un "hiver" interminable de huit mois ; la mer gèle, et les Scythes passent en chariots sur la glace pour entrer dans le pays des Sindes (du côté occidental du détroit de Kertch). Au tournant de notre ère, Strabon (VII, 3, 18) répétera presque mot pour mot ces informations. Les quatre mois restants sont encore froids. L'été, ou ce qui en tient lieu, est pluvieux et orageux. Ce tableau propre à faire frissonner un Grec correspond d'ailleurs en partie à la réalité climatique de l'Ukraine méridionale. L'hiver, qui s'annonce dès octobre, dure effectivement jusqu'en mars. Les saisons de transition, printemps et automne, sont brèves. Les mois de juin et juillet sont souvent secs, la seconde moitié d'août et septembre sont marqués par de fortes pluies. Il est possible que le climat ait été plus froid à l'époque scythe qu'aujourd'hui. La partie méridionale du pays était en tout cas plus boisée.

En outre, le voyageur curieux qu'est Hérodote ne voit rien de digne d'intérêt en Scythie : *"Ce pays ne contient rien de remarquable, si ce n'est qu'il a les plus grands fleuves du monde et les plus nombreux. Voici la seule curiosité qui s'y trouve, en dehors de ses fleuves et de ses plaines infinies : on montre sur un rocher l'empreinte du pied d'Héraklès."* (IV, 82). Pour couronner le tout, le pays est peuplé de demeurés – à part les Scythes eux-mêmes : *"Le Pont-Euxin [...] contient, les Scythes exceptés, les populations les moins évoluées qu'il y ait : aucun des peuples de ces régions ne mérite d'être cité pour son niveau intellectuel, jamais nul « sage » n'en est venu, à notre connaissance, exception faite pour les Scythes et pour Anacharsis."* (IV, 46).

Et pourtant, l'historien n'a pas été complètement insensible à ce qu'il a vu ou entendu décrire des paysages ukrainiens. La Scythie est *"une plaine verdoyante et bien arrosée"* (IV, 47) ; Le Borysthène / Dniepr est *"le plus utile des fleuves scythes et de tous les autres aussi, à l'exception du Nil égyptien"* ; il irrigue champs et pâturages, fournit

des poissons, une eau bonne à boire, du sel à son embouchure (IV, 53). *"Les Scythes ont donc à profusion les ressources les plus importantes."* (IV, 59).

Des siècles plus tard, Gogol a chanté la steppe ukrainienne comme une mer d'herbe et de fleurs :

"Alors tout le sud [...] jusqu'à la mer Noire elle-même était un désert verdoyant et vierge. La charrue ne passait jamais dans les vagues infinies des plantes sauvages. Seuls les chevaux qui s'y cachaient comme dans une forêt les foulaient. Rien dans la nature ne pouvait être plus beau. Toute la surface de la terre formait un océan vert et or, dans lequel jaillissaient des milliers de fleurs variées [...]. L'air était empli d'un millier de cris d'oiseaux divers. Les éperviers planaient immobiles dans le ciel, les ailes déployées, les yeux fixés sur l'herbe. Le cri d'un vol d'oies sauvages passant au large retentissait sur Dieu sait quel lac lointain. Que le diable vous emporte, steppes, mais que vous êtes belles !" (*Taras Boulba* ; trad. de l'auteur).

Hérodote donne à la Scythie des **limites** qui excluent tant le bassin des Carpathes que le nord du Caucase. Il utilise comme repères les côtes de la mer Noire et de la mer d'Azov, des fleuves (Istros / Danube et Tanaïs / Don), mais aussi les territoires de certains peuples (IV, 99-101). Le pays est décrit comme ayant la forme d'un carré de 20 jours de marche, soit 4000 stades (20 x 200) de côté. Le stade grec variait, suivant les régions, de 150 à 200 m environ ; sur la base du stade attique (177,6 m) et d'une journée de voyage de 35 km, on aboutit à un carré de plus de 700 km de côté. Ce "carré scythe" est évidemment schématique. Comme on le verra à propos des fleuves, Hérodote, qui avait séjourné à Olbia, n'avait obtenu de renseignements précis que sur l'arrière-pays de la côte ukrainienne occidentale (entre Danube et Dniepr). Plus on s'éloigne de cette région vers le nord et vers l'est, plus ses données sont sujettes à caution. Néanmoins, les limites de sa Scythie sont assez claires. Au sud, ce sont les côtes de la mer Noire et de la mer d'Azov. A l'ouest, la Scythie touche les bouches du Danube et voisine avec le pays des Agathyrses (à l'ouest des Carpathes ? la limite de l'aire culturelle scythe d'Ukraine se situe d'après l'archéologie sur le Dniestr et le Prout). Au nord, un "grand lac" la sépare du pays des Neures ; il peut s'agir des marais du Pripet : en tout cas, les 700 km de côté du "carré scythe" placent la frontière septentrionale de la Scythie aux environs de l'actuelle Kiev et y englobent toute la steppe boisée ukrainienne, ce qui correspond assez bien aux données archéologiques (on notera à ce propos que la configuration actuelle des grandes zones écologiques en Ukraine date de la période scythe : elle se serait stabilisée vers 600 av. J.-C. ; la steppe herbeuse comprenait cependant des zones boisées résiduelles, comme l'Hylée dont il sera question plus loin). A l'est, enfin, la limite est marquée par le Tanaïs / Don : *"De l'autre côté du Tanaïs, ce n'est plus la Scythie"* (IV, 21). L'historien évoque en outre une "ancienne Scythie" ('η 'αρχαίη Σκυθική) dans la steppe ukrainienne occidentale : *"A partir de l'Istros* [Danube], c'est l'ancienne Scythie, tournée vers le midi et le vent du sud, jusqu'à la ville appelée Carcinitis [Κερκινίτης, sur la côte occidentale de Crimée près de l'actuelle Eupatoria]." Le sens de cette mention est discuté.

Hérodote accorde une importance particulière aux **fleuves**, notamment parce qu'ils servent, comme on le verra plus loin, de repères pour situer les principaux peuples. Il les énumère d'ouest en est.

Viennent d'abord l'Istros / Danube et ses affluents, Porata, Tiarantos, Araros, Naparis, Ordessos en Scythie même, et le Maris "qui vient du pays des Agathyrses" (IV, 48). De ces tributaires, seuls le premier et le dernier sont identifiables : *"celui que les Scythes appellent Porata* [Πορατά] *et les Grecs Pyretos"* est le Prout ; le Maris est le Maros / Mureş de Hongrie et Roumanie, affluent de la Tisza.

Le grand fleuve suivant est le Tyrès ou Tyras (Τύρης) / Dniestr, censé couler depuis le "grand lac" frontalier entre la Scythie et la Neuride (IV, 51).

L'Hypanis (Ὕπανις) / Boug vient lui aussi d'un lac, appelé "Mère de l'Hypanis", autour duquel paissent des chevaux blancs (IV, 52). A quatre jours de voyage de son embouchure, du côté du Borysthène / Dniepr (IV, 81) – donc à l'est –, il reçoit l'eau amère d'une source appelée Exampaïos (Ἐξαμπαῖος), dont le nom signifie "voies sacrées". Il est très tentant d'identifier cet affluent amer à l'un des cours d'eau aux noms ukrainiens significatifs qui se jettent dans le Boug de ce côté : le Mertvovid ("eaux mortes") ou le Hnylyï Ialanets' ("Ialanets' pourri" !). C'est en ce lieu qu'Hérodote signale l'une des rares curiosités du pays :

"On y voit un vase de bronze six fois au moins plus grand que le cratère consacré par Pausanias fils de Cléombrotos à l'entrée du Pont-Euxin [...]. Le vase qui est chez les Scythes contient facilement 600 amphores et le bronze a six doigts d'épaisseur. Les gens du pays le disent fait avec des pointes de flèches : leur roi, disent-ils, qui s'appelait Ariantas, voulut connaître le nombre des Scythes et leur ordonna d'apporter chacun la pointe de métal d'une flèche, avec menace de mort pour qui n'obéirait pas. Il en reçut une quantité considérable et décida d'en faire un monument qui perpétuerait son nom ; le métal servit à fabriquer ce vase, qu'il fit ériger, comme je l'ai dit, à Exampaïos".

Transcrites en mesures modernes, l'épaisseur du vase devait être de 11 cm et sa contenance de 11 620 litres – si les "amphores" d'Hérodote sont à comprendre comme la mesure grecque de ce nom (A. Barguet). Nous laissons aux amateurs inspirés le soin de calculer les effectifs de la population scythe à partir du poids moyen d'une pointe de flèche scythe en bronze !

L'historien ajoute que les cours du Tyras et de l'Hypanis se rapprochent dans le pays des Alazons. L'Hypanis de Scythie – le Boug méridional – ne doit pas être confondu avec l'autre fleuve que les Grecs (mais pas le texte d'Hérodote) désignaient par ce nom : le Kouban, au Caucase du Nord-Ouest.

Le Borysthène (Βορυσθένες) / Dniepr est le plus grand fleuve de Scythie. Hérodote ignore où se trouve sa source, et son cours n'est d'ailleurs connu que sur quarante jours de navigation. Il se jette dans la même lagune que l'Hypanis sur la côte de la mer Noire (IV, 53).

Les trois cours d'eau suivants posent un problème d'identification. Le Panticapès (Παντικάπης), sorti d'un lac – encore un ! – coule du nord et *"longe l'Hylée avant de se jeter dans le Borysthène"* (IV, 54). Il s'agit donc d'un affluent du Dniepr, du côté gauche (rive orientale), puisque l'énumération se fait d'ouest en est. L'Hylée ('ὕλη, "le bois") est une région boisée, aujourd'hui disparue, qui se trouvait également sur la rive gauche du Dniepr (IV, 18). Malheureusement, le Dniepr reçoit de ce côté de nombreuses rivières, et il n'y a pas de raison particulière de reconnaître le Panticapès dans l'une d'elles. L'homonymie avec la ville de Panticapée en Crimée orientale, due à une commune étymologie, ne donne aucune indication géographique. L'Hypacyris (Ὑπάκυρις) n'est pas davantage reconnaissable : issu d'un énième lac, il *"se termine près de la ville de Carcinitis, laissant à droite l'Hylée et ce qu'on appelle la Course d'Achille"* (IV, 55). Ce dernier endroit serait une bande sablonneuse parallèle au rivage, près de l'embouchure du Dniepr. Mais aucun fleuve ne vient de la steppe ukrainienne pour se jeter dans la mer Noire en Crimée, près de Carcinitis ! Il en va de même du Gerrhos (Γέρρος), dont la description ne peut correspondre à aucun cours d'eau existant : il *"se détache du Borysthène à l'endroit où le cours de ce fleuve cesse de nous être connu ; il part du lieu appelé Gerrhos et porte le même nom que lui ; il se dirige vers la mer [...] et se jette dans l'Hypacyris."* (IV, 56). Nous verrons plus loin (chapitre IX) où l'on peut chercher Gerrhos, nécropole des rois scythes du temps d'Hérodote.

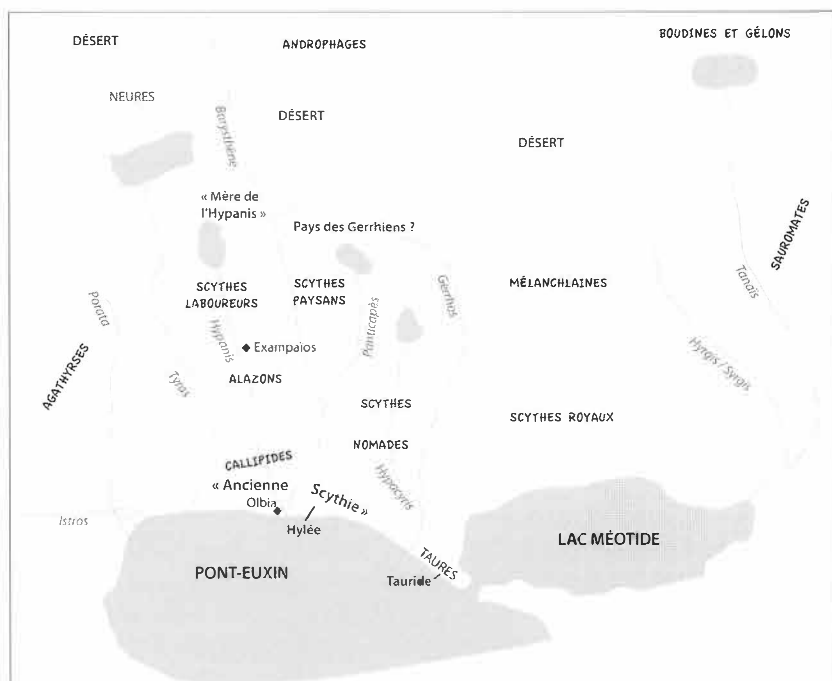
Ce n'est qu'avec le Tanaïs / Don (sorti, bien sûr, d'un *"grand lac"* ! IV, 57) et son l'affluent le Syrgis (Σύργις) ou Hyrgis (Ὕργις, IV, 123), c'est-à-dire le Donets, que nous retrouvons une géographie connue.

Certains des hydronymes mentionnés par Hérodote sont authentiquement scythes ; on y reviendra à propos de la langue (chapitre V). En ce qui concerne le Borysthène / Dniepr, nous pensons que son nom était en fait celui que les Scythes donnaient à ses rives. Ce nom s'explique par l'iranien **varu* "large" + **stāna-* "pays". Plutôt que "large pays", il faut comprendre "pays du Large". La vraie appellation scythe du Dniepr devait en effet être **Varu-* (cf. *Var*, nom "hunnique" du Dniepr d'après Jordanès au VIe siècle, *Getica*, LII, 268, et Βαρούχ, nom "petchénègue" du Dniepr d'après Constantin Porphyrogénète au Xe siècle). **Varustāna-* devait donc désigner une partie au moins de la Scythie des deux côtés du grand fleuve.

Caractérisation et localisation des peuples de Scythie selon Hérodote

Dans ce cadre géographique s'insèrent les peuples évoqués par Hérodote. Ils relèvent de trois catégories distinctes : les Scythes eux-mêmes ; des peuples non-scythes plus ou moins soumis aux Scythes, en tout cas inclus dans le concept géographico-politique de "Scythie" ; et des peuples limitrophes probablement indépendants. L'énumération (IV, 17-20) se fait à partir de la côte de la mer Noire vers le nord et l'arrière-pays, d'abord à l'ouest du Dniepr, puis sur la rive orientale. Elle

Essai de localisation des peuples de la Scythie et de sa périphérie d'après Hérodote, sur une carte reflétant sa conception géographique. Le tracé des côtes et l'esprit général sont empruntés à une ancienne reconstitution de la "mappemonde d'Hérodote" par Vivien de Saint-Martin, 1827. Cette carte de compromis ne doit pas masquer l'impossibilité de faire correspondre parfaitement l'ensemble des données de géographie physique et ethnique du texte d'Hérodote – a fortiori de les projeter sur la carte réelle. Le Père de l'histoire lui-même n'hésitait pas à se moquer de ses prédécesseurs et contemporains : "Je ris de voir tant de gens nous donner des « cartes du monde » qui ne contiennent jamais la moindre explication raisonnable." *!*



ne comprend ni les Agathyrses du bassin des Carpathes (cf. chapitre II), ni les Taures, indigènes de la péninsule de Crimée ("Tauride"), qui ne sont pas inclus dans le "carré scythe" d'Hérodote.

IV, 17. "*A partir du port des Borysthénites* [Olbia] [...], *on trouve d'abord les Callipides, qui sont des Gréco-Scythes, et plus loin une autre peuplade qu'on appelle les Alazons. Ils vivent à la manière des Scythes, mais pratiquent aussi l'agriculture. Au nord des Alazons habitent des Scythes Laboureurs, qui produisent du blé pour le vendre et n'en font pas usage. Plus loin ce sont les Neures ; au-delà, en direction du vent du nord, c'est le désert, autant que nous le sachions. Ces peuples occupent les rives de l'Hypanis [le Boug], à l'ouest du Borysthène* [le Dniepr].

18. "*De l'autre côté du Borysthène, en partant de la mer, on trouve l'Hylée* [région boisée] ; *plus loin vers l'intérieur habitent les Scythes Paysans ; les Grecs installés sur l'Hypanis les appellent Borysthénites [...]. Leur pays s'étend sur trois jours de marche du côté de l'Orient, jusqu'au fleuve qu'on appelle le Panticapès et, en direction du vent du nord, sur onze jours de navigation en remontant le Borysthène. Plus loin, c'est sur une longue distance une région désertique ; au-delà se trouvent les Androphages, un peuple à part qui n'appartient pas à la race scythe, et plus loin encore c'est le désert total, une région absolument inhabitée, autant que nous le sachions.*

19. *En direction du Levant, après les Scythes Paysans, de l'autre côté du fleuve Panticapès, vivent des Scythes Nomades qui ne sèment ni ne labourent ; il n'y a pas d'arbres dans cette région, sauf dans l'Hylée. Au levant le territoire des Nomades s'étend sur quatorze journées jusqu'au fleuve Gerrhos.*

20. *Au-delà du Gerrhos se trouvent les régions dites « royales » et les Scythes les plus vaillants et les plus nombreux, qui regardent les autres Scythes comme leurs esclaves ; au midi leur territoire va jusqu'à la Tauride [...], et jusqu'au port de Cremnes sur le lac Méotide* [la mer d'Azov] *; il s'étend également jusqu'au Tanaïs* [le Don]. *Au nord des Scythes Royaux habitent les Mélanchlaines, un autre peuple, qui n'est pas de race scythe. Au-delà des Mélanchlaines, ce sont des marécages et des terres inhabitées, autant que nous le sachions."*

D'autres passages apportent quelques précisions supplémentaires. La source amère d'Exampaïos, déjà évoquée, se trouve *"aux frontières des Scythes Laboureurs et des Alazons"* (IV, 52), et la contrée environnante porte le même nom qu'elle (IV, 52). Les cours du Tyras / Dniestr et de l'Hypanis / Boug se rapprochent *"dans le pays des Alazons" (ibidem)*. Les Scythes Paysans sont riverains du Borysthène sur dix jours de navigation (IV, 53), et habitent entre le Borysthène et le Panticapès (IV, 54). Le Gerrhos sépare les Scythes Nomades des Scythes Royaux (IV, 56). On note l'absence d'un "peuple" des Gerrhiens, bien que ce nom apparaisse en IV, 71 ('εν Γέρροισί "chez les Gerrhiens") : les Gerrhiens sont simplement les habitants de la région du Gerrhos.

Enfin, un dernier rappel énumère les peuples limitrophes de la Scythie : *"A partir de l'Istros* [le Danube], *la Scythie a pour limites, en remontant à l'intérieur du pays, d'abord les Agathyrses* [au sud-ouest], *puis les Neures, les Androphages et les Mélanchlaines* [au nord, d'ouest en est]." (IV, 100). Il faut comprendre que ces quatre peuples sont extérieurs à la Scythie et constituent ses voisins les plus proches. Ils font chacun l'objet d'une brève caractérisation. On a cité celle des Agathyrses (IV, 104) au chapitre précédent. Les Neures ont des coutumes scythes, mais se transforment une fois par an en loups-garous (IV, 105). Les Androphages, nomades, sont évidemment des cannibales (IV, 106). Les Mélanchlaines, qui suivent les coutumes des Scythes, portent des vêtements noirs (IV, 107). On peut ajouter à ces voisins les Taures de Crimée, qui passent pour sacrifier les étrangers qui tombent entre leurs mains à *"Iphigénie, fille d'Agamemnon"* (IV, 103).

Ces données appellent quelques commentaires, tant sur les peuples cités eux-mêmes que sur leur localisation.

Les noms sont un premier problème. Ceux des Alazons ('Αλάζωνες) et des Callipides (Καλλιπίδαι) ont été déformés sous l'influence du grec ('αλαζών "vagabond, charlatan" ; nom propre Καλλιπίδης "fils de Kallipos" ; cf. F. Cornillot, 1995-96), et il est difficile de restituer leur allure originelle. D'autres sont de simples sobriquets grecs : ceux des Androphages ('Ανδροφάγοι, "mangeurs d'hommes") et des Mélanchlaines (Μελάγχλαινοι "manteaux noirs"). Dans ce dernier cas, il pourrait s'agir de la traduction d'un nom tribal iranien. On connaît en effet par une source plus tardive, le "Décret de Protogène" d'Olbia, daté de la fin du IIIe siècle av. J.-C., des ΣΑΥΔΑΡΑΤΑΙ "Saudarates" (**sau-dāra-ta* "ceux qui portent du noir"), et l'une des étymologies possibles du nom des Sauromates va dans le même sens : **sau-roma-ta* "fourrures noires". Les appellations des

"Scythes Laboureurs" (Σκύθαι ᾿αροτῆρες) et "Scythes Paysans" (Σκύθαι γεωργοί) ressemblent à des oxymorons, puisque les vrais Scythes sont des nomades. Il s'agirait donc de populations agricoles soumises. Selon V. Abaïev et de nombreux autres chercheurs, le nom des γεωργοί / *geôrgoi* d'Hérodote pourrait être une interprétation grecque d'une expression iranienne **gau-warga-* "éleveurs (ou : adorateurs) de bovins" – et, dans ce cas, ils pourraient être des Scythes malgré tout. On notera cependant que ces hypothétiques éleveurs n'étaient pas pour autant forcément des nomades, et que les bovins n'occupent pas une place essentielle dans l'économie des Scythes.

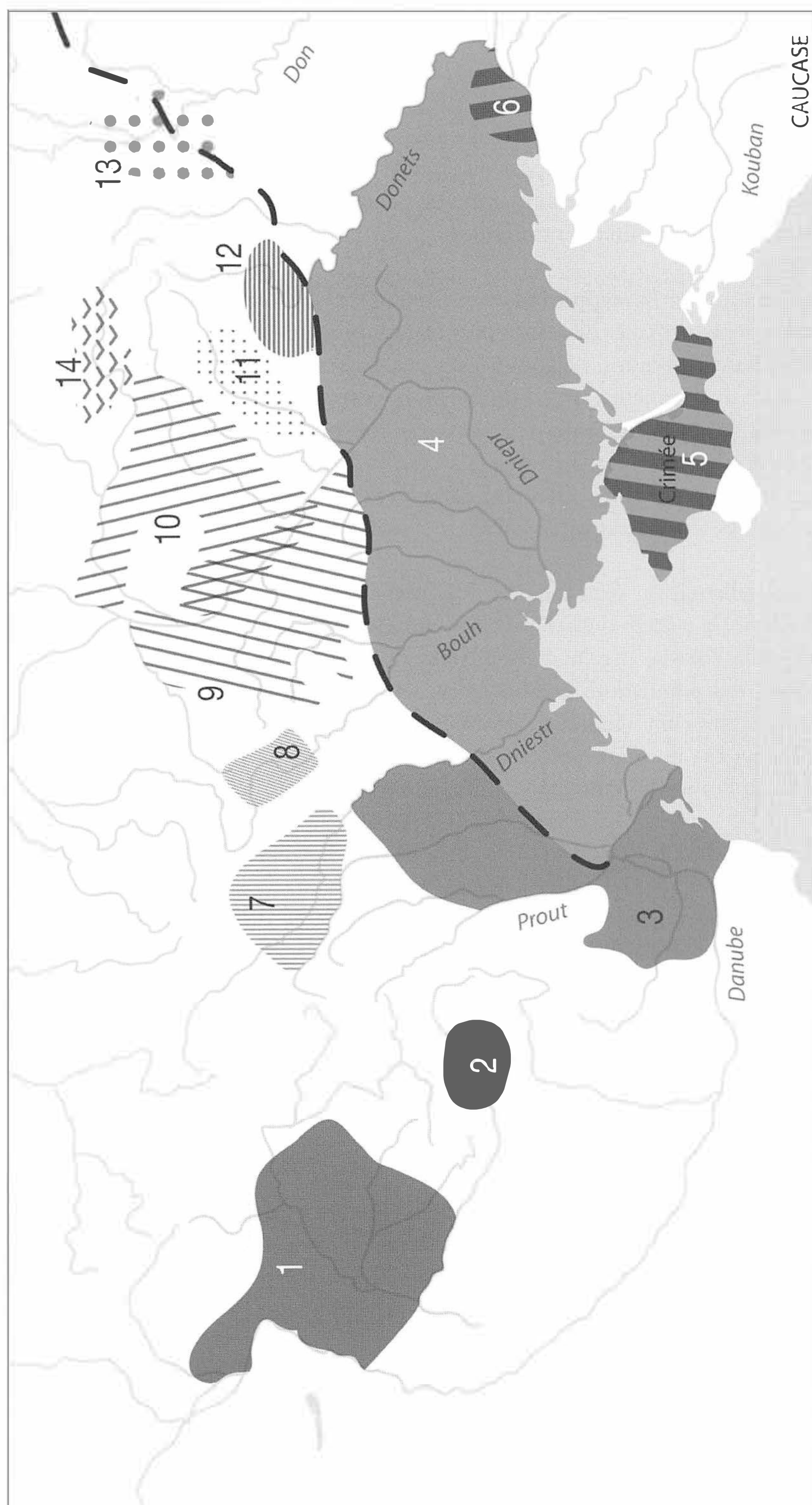
Pour ce qui est de la **localisation géographique** de tous ces groupes, elle est inégalement précise selon les repères donnés. Les Callipides sont proches d'Olbia, donc de l'embouchure du Boug, et les Alazons sont leurs voisins au nord. On peut les situer plus précisément en Podolie, puisque c'est là que les cours du Dniestr et du Boug sont les plus proches. Les Neures sont généralement cherchés aux confins de la Pologne orientale, de la Biélorussie et de l'Ukraine, sur la base d'éléments toponymiques (rivière Nurzec, autrefois Nur, ville de Nur et *Ziemia Nurska* ou "Terre de Nur" en Mazovie). Dans ce cas, les Scythes Laboureurs, qu'Hérodote place entre Alazons et Neures, auraient résidé quelque part dans la steppe boisée de la rive droite du Dniepr.

Sur la rive gauche, les choses sont plus compliquées, à cause des données géographiques défectueuses du texte d'Hérodote. Les limites de l'Hylée ne sont pas précisées. Le territoire des Scythes Paysans s'étend entre le Borysthène / Dniepr et le Panticapès, celui des Scythes Nomades entre le Panticapès et le Gerrhos, enfin celui des Scythes Royaux entre le Gerrhos et le Tanaïs / Don – mais, comme on l'a vu plus haut, ni le Panticapès ni le Gerrhos ne sont identifiables. La seule chose sûre est donc la localisation des Scythes Royaux – le groupe dominant – dans la steppe du sud-est de l'Ukraine, immédiatement à l'ouest des cours inférieurs du Don et du Donets. Les Mélanchlaines, voisins septentrionaux des Scythes Royaux, devraient alors être placés dans la steppe boisée sur les rives de ces fleuves. La position des Androphages, vaguement localisés loin au nord des Scythes paysans et d'un désert, laisse une grande place à l'imagination.

■ La carte archéologique

Les commentateurs anciens d'Hérodote pouvaient se contenter de placer tant bien que mal les peuples de Scythie sur la carte de l'Europe orientale. Les commentateurs actuels doivent tenir compte d'un autre élément : les données archéologiques des VIIᵉ-IIIᵉ siècles av. J.-C.

Du point de vue archéologique, la Scythie européenne se révèle divisée en deux moitiés par une ligne qui correspond à peu près à la limite entre la steppe herbeuse méridionale et la steppe boisée.



Les principales cultures archéologiques d'époque scythe dans la steppe herbeuse et la steppe boisée entre Danube et Don.

Groupes scythoïdes d'Europe centrale :
1-groupe de la Tisza
2-groupe de Transylvanie

Cultures non scythes :
3-tribus thraco-daco-gètes

Scythes nomades de la steppe herbeuse :
4-groupe principal de la steppe
5-groupe de Crimée
6-groupe du bas Don

Cultures scythoïdes de la steppe boisée :
7-Podolie occidentale
8-Boug
9-Rive Droite (du Dniepr)
10-Soula
11-Vorskla
12-Donets septentrional
13-Don moyen
14-Seïm

Les cultures de la **steppe herbeuse** correspondent à un mode de vie essentiellement nomade : économie basée sur l'élevage et habitat mobile. Assez peu différenciées jusqu'aux IVe-IIIe siècles av. J.-C., elles comprennent un groupe principal qui couvre la plus grande partie des régions entre le Prout et le Donets, et des variantes locales dans les steppes de Crimée et sur le bas Don. Des tendances à la sédentarisation s'y manifestent en fin de période (IVe-IIIe siècles av. J.-C.), notamment sur le cours inférieur du Dniepr.

Les cultures de la **steppe boisée** à l'époque scythe ont au contraire une base sédentaire et agricole. Elles sont plus variées, bien que toutes possèdent de nombreux traits communs – à commencer par leurs caractéristiques "scythes" (armement, harnachements, art animalier, une partie des rites funéraires...). Leurs différences sont dues à des relations avec des populations voisines, comme les Thraces à l'ouest ou les Sauromates à l'est, et surtout à des phénomènes de substrats locaux pré-scythes. Elles résultent en effet apparemment de la "scythisation" de cultures sédentaires antérieures.

Parmi celles-ci, on peut citer le "Hallstatt thrace" d'Ukraine occidentale et de Moldavie, la culture de Tchornyï Lis entre les cours du Dniestr et du Dniepr et jusqu'à la Vorskla, et celle de Bondarykha plus à l'est, jusqu'au Don. Elles représentent des populations certainement diverses. Celle du "Hallstatt thrace" est, comme son nom l'indique, attribuée à des tribus thraco-daco-gètes, celle de Tchornyï Lis au moins partiellement à des Proto-Slaves et celle de Bondarykha, de façon beaucoup moins sûre, à des groupes ouraliens ou baltes.

La nomenclature de ces cultures dites parfois "scythoïdes" de la steppe boisée ukrainienne varie selon les auteurs. Une version répandue (*Stepi...*, 1989) dénombre ainsi huit groupes. A l'ouest du Dniepr, on distingue ceux de la "Rive Droite" dans les bassins des rivières Ros' et Tiasmyn, du "Boug" sur le fleuve de ce nom, et de "Podolie occidentale" sur le cours moyen du Dniestr. A l'est, on définit les groupes dits de la "Vorskla", du "Seïm", du "Donets septentrional", de la "Soula", du "Don moyen".

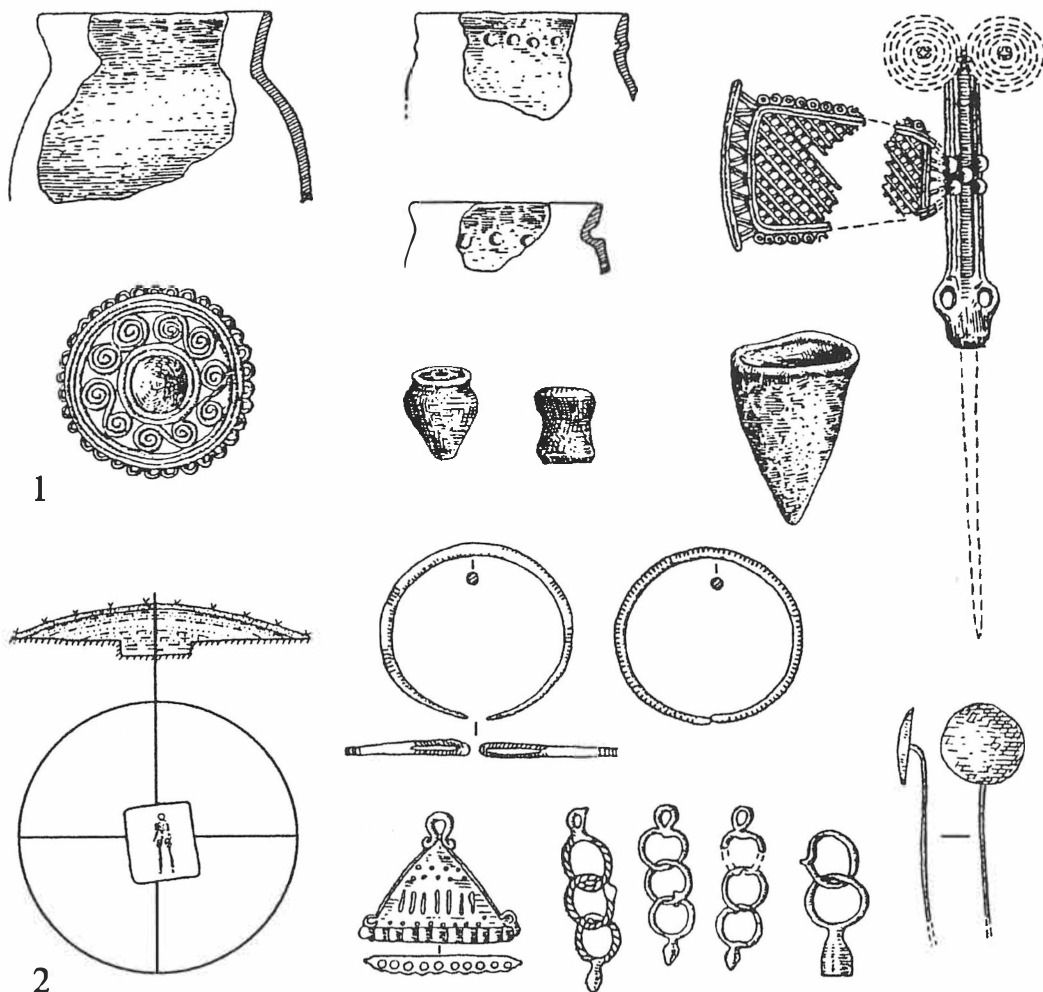
Il faut aussi considérer certaines des **cultures périphériques** (ni scythes ni scythisées) contemporaines.

Au sud-ouest, entre Dniestr et Prout, de nombreuses trouvailles attestent la présence de tribus thraco-gètes (nous laisserons ici de côté la question du rapport entre Thraces au sens strict et Géto-Daces, qui semblent avoir formé deux groupes d'un même ensemble de langue indo-européenne).

A l'ouest de l'Ukraine, on définit plusieurs groupes archéologiques locaux, assez pauvres : ceux de Lejnytsia (cours supérieur du Boug occidental et du Styr, Volhynie), Mohyliany (Volhynie, dans la région de Rivné), Tcherepyn-Lahodiv (Carpathes du nord-est et cours supérieur du Dniestr dans la région de Lviv), Kouchtanovytsi (Transcarpathie).

Au nord s'est développée, du IXe aux IIe-Ier siècles av. J.-C., la culture de Milohrady. Son aire comprend toute la Polésie, c'est-à-dire la région de forêts et de marais au sud de la Biélorussie et au nord de l'Ukraine. Son apogée est exactement contemporain de la période scythe (VIIe-IIIe siècles av. J.-C.), mais elle n'a guère été influencée par ses voisins méridionaux. Le matériel archéologique comprend peu d'objets de type scythe et pas d'importations grecques. Les armes, cependant, sont en majorité inspirées de modèles scythes. Les porteurs de cette culture résidaient dans des villages, construisaient des habitats fortifiés dont les plus grands peuvent atteindre 10 ha. Toute l'architecture est en bois.

Sépulture et objets caractéristiques de la culture de Milohrady en Polésie.
[*Arxeolohija*..., 2005, d'après Ié. Petrovs'ka et B. Lobaï]



Les cimetières combinent des inhumations et des incinérations, plates ou sous kourganes (ces derniers étant souvent associés à des mobiliers proportionnellement plus riches).

La culture de Milohrady avait comme voisine à l'est, sur la Desna et le Seïm, celle de Ioukhnové (VIIe-IIIe siècles av. J.-C.), qui présente certaines analogies avec elle : architecture en bois, cimetières birituels, relative pauvreté des mobiliers funéraires et absence de contacts avec le monde hellénique.

A l'est de la Scythie commence, avec celle des Sauromates, la chaîne de cultures nomades apparentées que nous avons présentées au précédent chapitre.

La présence des Grecs sur les côtes méridionales sera développée plus loin. Au sud-est, enfin, les Scythes d'Ukraine voisinaient avec les tribus méotes des rives de la mer d'Azov, déjà citées à propos des Scythes de Ciscaucasie (chapitre II).

Malgré les nombreuses et savantes tentatives des spécialistes (par exemple, à l'époque soviétique : B. M. Grakov, M. I. Artamonov, A. I. Terenojkine et V. A. Il'inskaïa...), il est évidemment illusoire de vouloir faire coïncider dans le détail la carte archéologique de l'ancienne Scythie et les données littéraires antiques. On peut quand même relever plusieurs identifications certaines ou probables.

Les cultures (on peut dire : les variantes locales de la culture nomade) de la steppe herbeuse correspondent évidemment, d'est en ouest, aux Scythes Royaux et Scythes Nomades d'Hérodote, et aussi, partiellement, à ses Callipides et peut-être Alazons. On a proposé d'attribuer aux Callipides, définis comme des "Gréco-Scythes", des habitats des VIe-Ve siècles av. J.-C. au sud-ouest de l'Ukraine. Il est fâcheux que le territoire des Alazons, pourtant localisés de façon assez précise entre Boug et Dniestr, se trouve sur le plan archéologique dans une sorte de vide entre culture scythe de la steppe, vestiges thraco-gètes (non scythes) du sud-ouest de l'Ukraine, et cultures "scythoïdes" de la steppe boisée.

Les "Scythes Laboureurs" de la rive droite du Dniepr et – si l'on rejette l'idée qui en ferait des éleveurs nomades – les "Scythes Paysans" de la rive gauche sont de bons candidats à l'identification aux cultures "scythoïdes" de la steppe boisée. Une théorie répandue voit dans les Neures les porteurs de la culture de Milohrady, à proximité immédiate des régions désignées par la toponymie. Même les Taures de Crimée ne sont pas si aisés à identifier archéologiquement : une école les reconnaît dans la culture de Kizil-Koba, tandis qu'une autre les assimile aux occupants des seules zones montagneuses et côtières de la Crimée à l'époque scythe. Dans cette hypothèse, ils seraient la population europoïde, marquée par des influences du type méditerranéen oriental, qui a laissé des nécropoles à caissons de pierre utilisées jusqu'au Ve siècle av. J.-C., avant de subir l'attraction croissante de Chersonèse et de la culture coloniale grecque.

La Scythie et ses peuples : essai de synthèse

La Scythie européenne nous apparaît ainsi comme un ensemble diversifié et complexe, que l'on peut conventionnellement diviser en deux parties d'étendue à peu près égale.

La partie méridionale (la **steppe herbeuse** ukrainienne entre bas Danube et bas Don, avec la steppe criméenne) était occupée par les Scythes au sens strict, population de tradition nomade et – comme on le verra au chapitre V – de langue iranienne. La différence entre les "Scythes Royaux" et les "Scythes Nomades" était sans doute plus politique qu'ethnique ou culturelle ; elle n'a en tout cas pas de traduction archéologique visible. Les Callipides doivent probablement être rattachés au même ensemble, et on peut se les représenter comme des Scythes en contact étroit avec les Grecs d'Olbia, peut-être soumis à un processus de sédentarisation précoce.

La **steppe boisée** était habitée par divers groupes auxquels la couche scythe de leurs cultures confère une certaine homogénéité, mais qui avaient sûrement des origines diverses. Le cas des Alazons de Podolie, vivant à la manière des Scythes mais pratiquant l'agriculture, et sans identité archéologique sûre, n'est pas clair : se rattachent-ils aux Scythes iranophones, aux tribus gètes limitrophes (à l'ouest du Dniestr) du territoire que leur assignent les sources, ou à une autre population indigène ? Les prétendus Scythes Laboureurs et probablement, avec eux, les Scythes Paysans, sont les porteurs de divers groupes culturels scythoïdes des deux rives du Dniepr. De nombreux archéologues et linguistes proposent d'identifier au moins les premiers, et souvent les deux, avec les ancêtres des Slaves, héritiers de la culture de Tchornyï Lis d'époque pré-scythe. Outre les éléments de continuité archéologique et anthropologique, cette théorie paraît cohérente avec les données de la linguistique (liens étroits entre branche slave et branche balte, plus septentrionale, de la famille indo-européenne, localisation des plus anciens hydronymes slaves, etc.). Dans ce cas, la scythisation culturelle des Proto-Slaves durant plus de quatre siècles expliquerait l'une des strates d'influences iraniennes que l'on décèle dans les langues slaves (cf. par ex. V. Abaïev, 1995 ; D. Edelman, 2002 ; I. Lebedynsky, *Scythes*..., 2009).

A la **périphérie** de la Scythie, mais déjà hors de ses frontières selon Hérodote, les Agathyrses peuvent être considérés comme une population mêlant des éléments scythes et thraco-daco-gètes, et identifiés hypothétiquement aux porteurs du groupe archéologique de Transylvanie. Les petites cultures d'Ukraine occidentale (Lejnytsia, Mohyliany, Tcherepyn-Lahodiv et Kouchtanovytsi) sont anonymes ; la dernière est parfois attribuée à des "Thraces". Les Neures sont probablement des Proto-Baltes, tout comme les porteurs de la culture de Milohrady – que l'on assimile ou non les uns aux autres. Les régions qu'ils occupaient relèvent en effet indiscutablement de l'aire linguistique balte. Peut-être les porteurs de la culture de Ioukhnové avaient-ils la même identité. Les Androphages ne peuvent à notre avis être ni localisés, ni identifiés ; suivant le territoire qu'on leur assigne au nord du

désert qui les séparerait des Scythes Paysans, on peut y voir un autre groupe balte (voire slave), ou une population de langue ouralienne (finnoise). Le fait qu'ils soient définis comme *"un peuple à part qui n'appartient pas à la race scythe"* (Hérodote, IV, 18) les distingue en tout cas clairement des populations scythes ou scythisées de la steppe boisée ukrainienne. Quant aux Mélanchlaines, même si on leur attribue parfois la culture précitée de Ioukhnové, on peut aussi les considérer comme une tribu sauromate – il est vrai sur une base purement onomastique ; il faut cependant noter qu'Hérodote ne les croit pas non plus *"de race scythe"*.

Ces peuples périphériques – comme également les Sauromates et les Boudines plus lointains – apparaissent chez Hérodote comme des entités indépendantes. Ils ont des rois qui, au moment de l'invasion perse de 513 av. J.-C. (cf. chapitre IV), ont été sollicités comme alliés par les Scythes, les uns acceptant de les soutenir, les autres se retranchant sur leur propre territoire. Rien de semblable n'est mentionné à propos des populations de la Scythie proprement dite, Alazons, Callipides, Scythes Nomades, "Scythes Laboureurs" et "Scythes Paysans", qui font figure de parties d'un même tout dirigé par les Scythes Royaux. Cela veut dire que l'unité de la Scythie (pour un regard grec) tenait surtout à la prédominance des "vrais" Scythes.

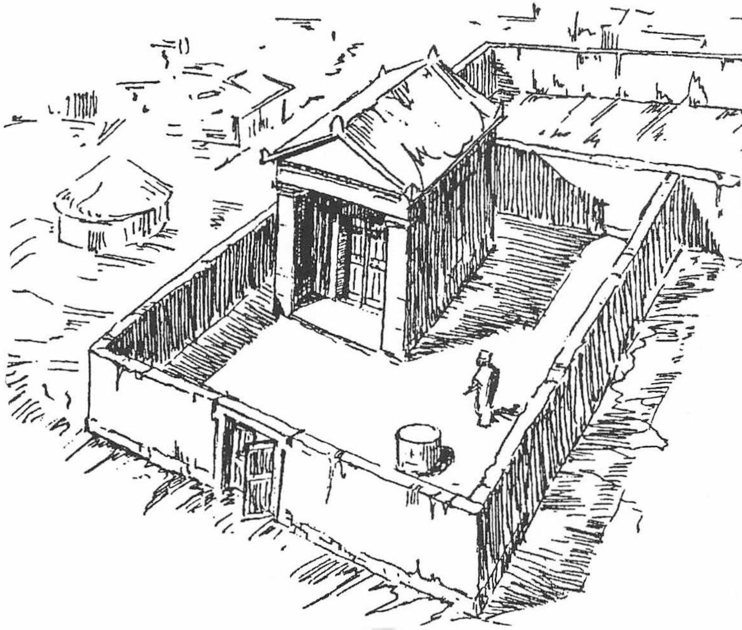
Cela coïncide bien avec les données archéologiques (en particulier l'opposition entre les cultures "scythoïdes" de la steppe boisée ukrainienne et les cultures voisines dépourvues de caractéristiques scythes), et nous permet de définir en termes modernes la Scythie européenne comme l'aire où les Scythes – les vrais Scythes nomades iranophones – ont exercé de façon prépondérante leur influence.

■ Le facteur grec

On ne saurait clore cette description de la Scythie sans y faire place aux Grecs, dont les relations avec les Scythes ont atteint dans certains domaines un niveau symbiotique.

La présence grecque sur la côte septentrionale de la mer Noire remonte probablement à la fin du VIIe siècle av. J.-C. et à la création par les Grecs de Milet d'un établissement à l'embouchure du Dniepr, sur l'île de Berezan'. A proximité naquit au début du VIe siècle av. J.-C. la grande ville d'Olbia. C'est également au cours du VIe siècle av. J.-C. que furent fondées Panticapée et Tiritakè en Crimée orientale, Carcinitis en Crimée occidentale, Phanagorie sur la presqu'île de Taman', etc. Chersonèse, en Crimée du sud-ouest, apparut au Ve siècle av. J.-C.

En 480 av. J.-C., diverses cités établies sur le pourtour du détroit de Kertch entre mer Noire et mer d'Azov s'unirent pour former le "royaume du Bosphore-Cimmérien", qui devait durer au moins jusqu'au IVe siècle de notre ère. Cet Etat, dont la population associait Grecs et "Barbares" (notamment des Sindo-Méotes), fut souvent le rival des Scythes en Crimée.



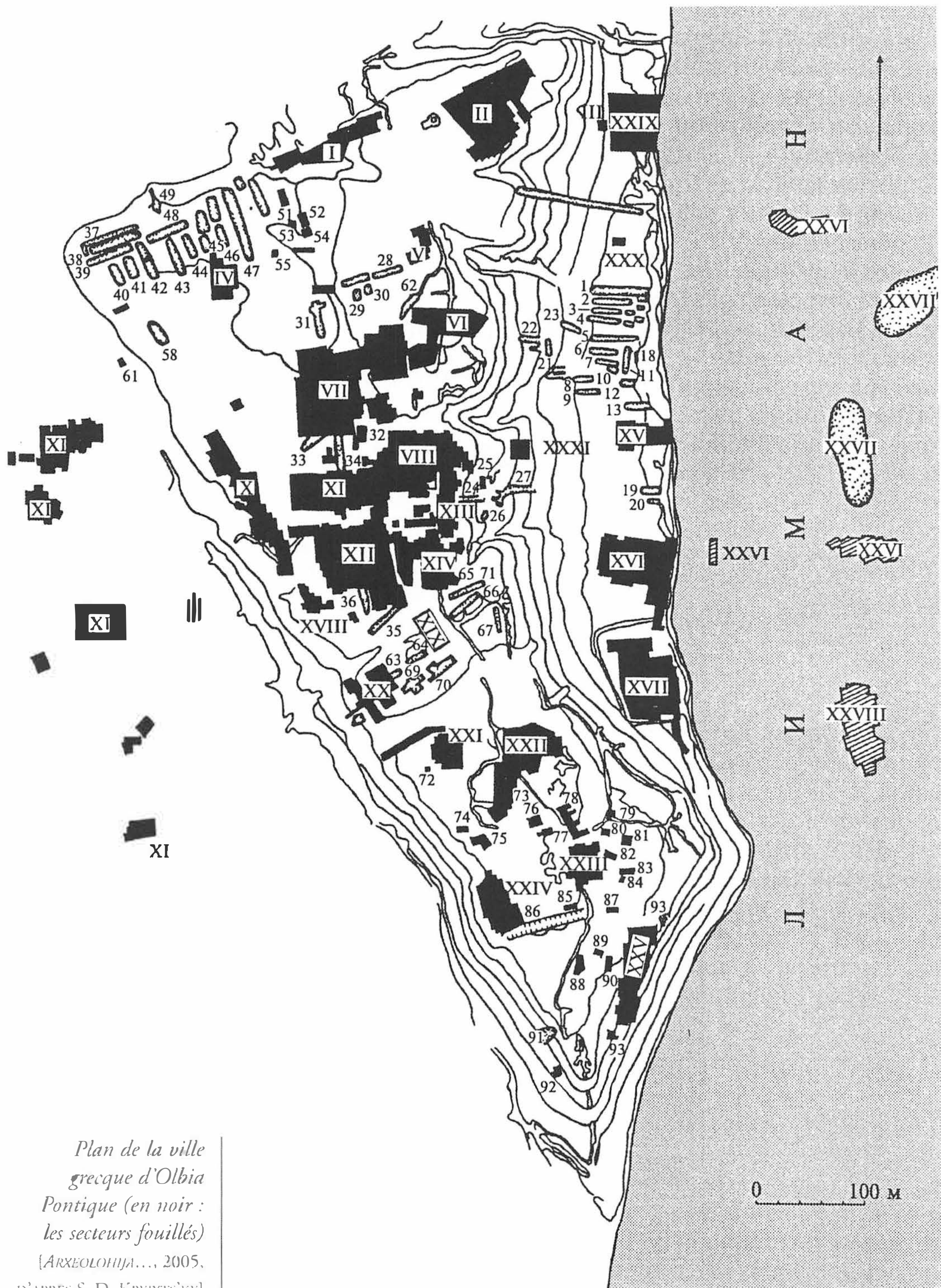
Reconstitution du temple d'Aphrodite sur l'îlot de Berezan', la plus ancienne implantation grecque sur les côtes de Scythie. [*Arxeolohija*..., 2005, d'après S. D. Kryjyts'ky]

Les rapports scytho-grecs seront fréquemment évoqués dans les pages qui suivent. Ils ont d'abord été commerciaux, les Grecs achetant en Scythie diverses matières premières et y vendant des produits de luxe (cf. chapitre VI) ; à l'apogée de la Scythie, au IVe siècle av. J.-C., les Scythes nomades de la steppe herbeuse étaient les intermédiaires obligés et intéressés entre les colonies grecques côtières et les régions agricoles de la steppe boisée. Mais ces rapports ont aussi été culturels, dès le VIe siècle av. J.-C. et surtout à la fin de la période scythe. L'art scythe associe des thèmes typiquement nomades à des motifs, et surtout un style, empruntés à l'art grec (cf. chapitre X). Bien que les Scythes soient demeurés jusqu'au bout imperméables à une hellénisation culturelle et religieuse complète, les histoires célèbres d'Anacharsis et de Skylès (cf. chapitre IX) montrent que même des membres de la famille royale pouvaient se laisser séduire – à leurs risques et périls – par le mode de vie et de pensée grec.

Le principal point de contact entre Scythes et Grecs était Olbia, près des embouchures du Boug et du Dniepr, qui fut à certains moment l'alliée, voire peut-être la vassale, des Scythes. C'est dans cette ville, qu'il appelle le "Port des Borysthénites", qu'Hérodote recueillit ses informations sur la Scythie.



Monnaie en bronze d'Olbia représentant des armes scythes : une hache et un arc dans son "goryte" (étui-carquois).



Plan de la ville grecque d'Olbia Pontique (en noir : les secteurs fouillés)
[ARXEOLOHIJA..., 2005, D'APRÈS S. D. KRYJYTS'KY]

CHAPITRE IV

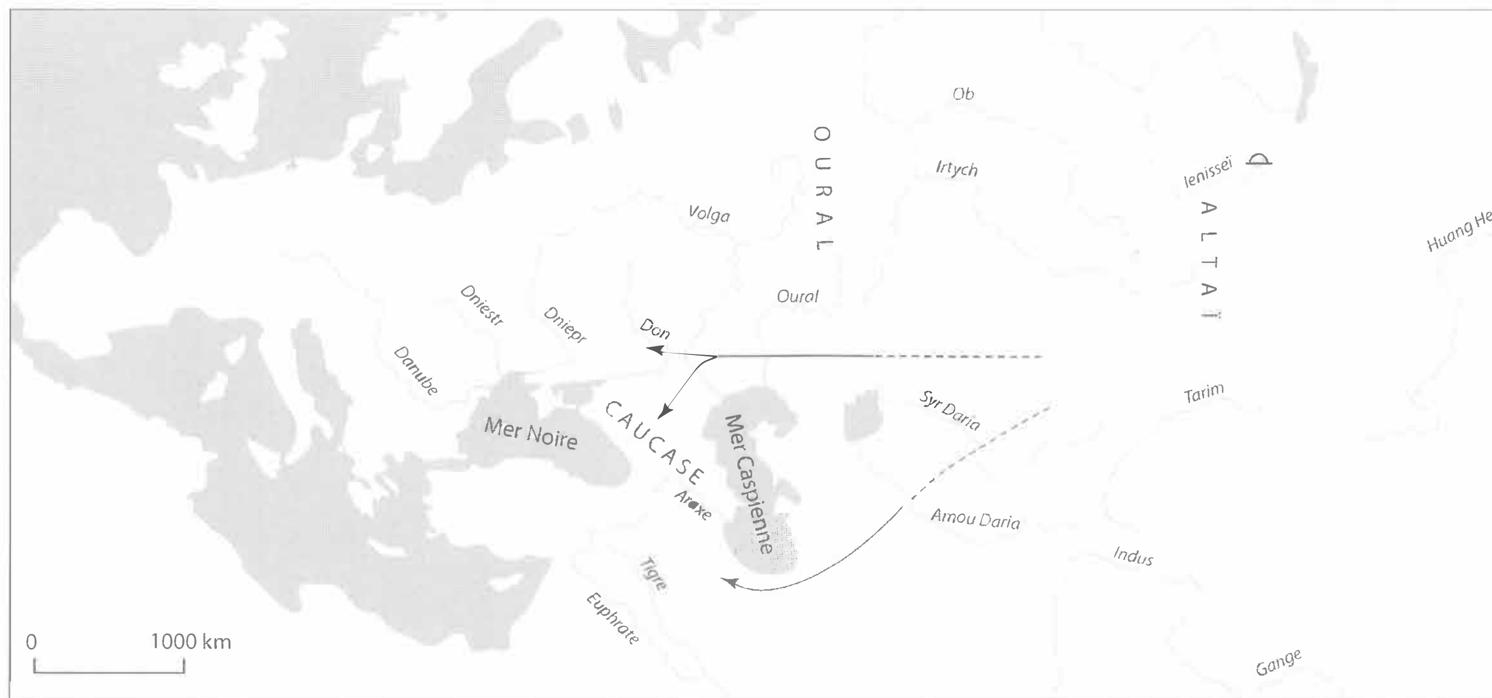
Histoire des Scythes d'Europe

L'histoire des Scythes au sens strict, peuple dominant de la "Grande Scythie" européenne, est très mal connue. Hérodote et d'autres auteurs antiques n'en ont rapporté que certains épisodes saillants, particulièrement des affrontements entre les Scythes et d'autres peuples : invasions scythes en Orient (VIIe-VIe siècle av. J.-C.), agression perse (513 av. J.-C.), guerres scytho-macédoniennes (années 330 av. J.-C.), etc. Nous ne connaissons que quelques noms de souverains. Certains récits présentent des aspects mythiques ou des exagérations. Ces données lacunaires, même complétées par certaines indications archéologiques, ne permettent pas de restituer une véritable continuité historique.

L'apparition des Scythes en Europe : tradition grecque et témoignages archéologiques

L'établissement de la domination scythe au nord de la mer Noire est l'une de ces pages d'histoire essentielles, mais mal documentées. Il est déjà difficile de dater la première apparition des Scythes dans les **sources**. Certains historiens ont cru la trouver chez Hésiode (2e moitié du VIIIe siècle av. J.-C. ?), dont on a conservé une allusion aux *"Scythes hippémolgues"*, c'est-à-dire "trayeurs de juments". Malheureusement, ce passage (fragment XXI) n'est connu que par Strabon (III, 5, 7) qui l'a trouvé chez Eratosthène, auteur du IIIe siècle av. J.-C., et son ancienneté est donc douteuse. C'est fort dommage, dans la mesure où une mention des Scythes au VIIIe siècle av. J.-C. aurait pu confirmer l'idée de leur présence dans les steppes européennes dès cette époque, idée qui n'a pour l'instant qu'une base archéologique très limitée.

A. Ivantchik (2002) mentionne un fragment d'Alcman, poète dorien du VIIe siècle av. J.-C., qui évoque un "cheval kolaxaïen", c'est-à-dire appartenant à Kolaxaïs, personnage du mythe d'origine des Scythes (cf. chap. IX). Un peu plus tard, Alcée de Mytilène (fin du VIIe - début du VIe siècle av. J.-C. ?) qualifie Achille de *"sou-*



LA MIGRATION DES PROTO-SCYTHES

Arrivée des Proto-Scythes par les steppes selon la vision traditionnelle

Itinéraire alternatif par le sud de la Caspienne

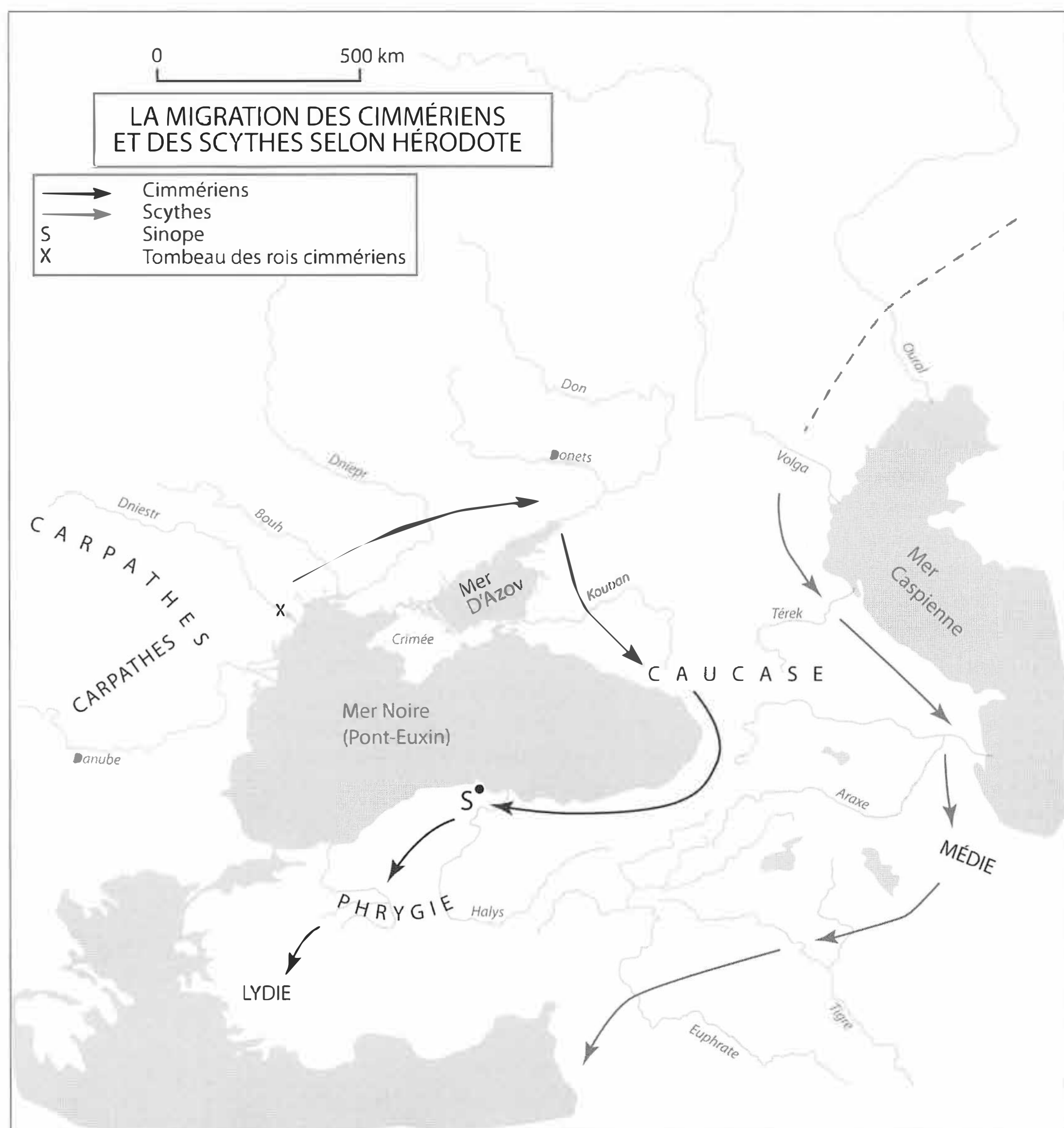
Arjan-1

verain de la terre scythe". On peut donc assurer qu'au VIIe siècle av. J.-C. au plus tard, les Grecs connaissaient l'existence des Scythes et de leur pays. Cependant, aucun de ces premiers textes ne contient d'allusion à leur origine ni à l'ancienneté de leur présence au nord de la mer Noire. Il en va de même des sources assyriennes, où les premières mentions des Scythes datent du premier tiers du VIIe siècle av. J.-C.

Sur l'apparition des Scythes, on dispose principalement du célèbre récit d'Hérodote, partiellement emprunté à des sources antérieures. Les Scythes originels sont présentés comme *"des nomades qui habitaient l'Asie"* (Hérodote, IV, 11). Leur région d'origine n'est pas située précisément mais doit être cherchée au voisinage des ennemis qui les auraient vaincus et chassés. Or, Hérodote livre deux versions de ce conflit. Selon la première, il s'agit des Massagètes (IV, 11) ; d'après la seconde, qu'il attribue à son prédécesseur Aristéas de Proconnèse, ce sont les Issédons, eux-mêmes chassés par les Arimaspes (IV, 13). Le problème est qu'aucun de ces peuples, que nous avons évoqués au chapitre II à propos de l'Asie Centrale et de la Sibérie, n'est localisé de façon sûre. Les Massagètes nomadisaient selon Hérodote au nord et à l'est de la mer Caspienne, *"au-delà de l'Araxe* [sur ce fleuve, cf. *infra*] *et en face des Issédons"* (I, 201 et 204). Ces derniers habitaient probablement à l'est de l'Oural, mais certains commentateurs les cherchent beaucoup plus loin vers l'est, jusqu'au Turkestan Oriental (voir discussion détaillée dans I. Lebedynsky, 2006). Le cas des Arimaspes semi-mythiques est encore plus désespéré. Du coup, il est impossible de tracer sur une carte les mouvements de peuples qui auraient propulsé vers l'ouest les Scythes et de déterminer le premier foyer de ces derniers. On peut seulement dire que, pour les informateurs d'Hérodote, ce foyer se trouvait quelque part à l'est de l'Oural, dans les steppes d'Asie Centrale ou de Sibérie méridionale. La formulation attribuée à Aristéas est intéressante, parce qu'elle montre la compréhension d'un phénomène de "dominos" qui allait devenir récurrent dans l'histoire des steppes, un groupe nomade en chassant un autre qui lui-même en refoule un troisième, etc.

Quant à l'itinéraire suivi par les Scythes, Hérodote nous apprend que les vaincus *"furent contraints de franchir l'Araxe et de passer dans la Cimmérie"* (IV, 11). L'Araxe cité ici ne peut guère être le vrai Araxe, qui coule au sud du Caucase. On sait qu'Hérodote lui-même (I, 201, cf. *supra*) et toute une tradition géographique antique (Strabon, XI, 8, 8) donnent aussi ce nom à l'un des grands fleuves de l'Asie Centrale, probablement l'Oxus / Amou Daria, dont l'ancien bras caspien, aujourd'hui asséché, paraissait prolonger vers l'est le vrai Araxe caucasien. Cependant, si l'on veut faire traverser l'Amou Daria aux Scythes au cours de leur voyage d'est en ouest, il faut renoncer à l'hypothèse traditionnelle et la plus simple, qui est une avance directe par les steppes de l'Oural et de la Volga (un chemin suivi plus tard par les différentes vagues sarmates, puis bien d'autres nomades venus des steppes asiatiques). Si on veut au contraire la conserver, le prétendu Araxe pourrait être ici la Volga (*Rhā* pour les Grecs), voire l'Oural.

Les Scythes arrivèrent donc dans la "Cimmérie", au nord de la mer Noire (Hérodote, IV, 11-12, cite dans ce pays le fleuve Tyras / Dniestr et le



"Bosphore-Cimmérien", c'est-à-dire le détroit de Kertch entre les mers Noire et d'Azov). Il n'est pas question de confrontation directe entre les Scythes et les Cimmériens. Hérodote prétend que les rois cimmériens s'entre-tuèrent dans un combat qui était une sorte de suicide mutuel, et que la masse du peuple émigra : *"Les Cimmériens abandonnèrent leur pays ; et les Scythes, à leur arrivée, le trouvèrent désert"*.

L'**archéologie** donne une vision moins schématique de tout cela. On assiste bien au remplacement, au VIIe siècle av. J.-C., des cultures nomades pré-scythes (supposées "cimmériennes" : les groupes archéologiques K-Tch et N) par la culture

scythe. Mais, d'une part, il semble y avoir des indices de pénétration antérieure d'éléments scythes en pleine époque "cimmérienne" (cf. chapitre I à propos de Stebliv), d'autre part, la culture scythe archaïque conserve certains éléments pré-scythes, ce qui paraît exclure l'idée d'une émigration massive et définitive des Cimmériens. Sur le plan anthropologique, il semble exister une certaine continuité entre les populations de la steppe ukrainienne au Bronze final (culture des Tombes à Charpente) et celles de l'époque scythe, ce qui voudrait dire que les Scythes descendaient en partie des indigènes. Ce qui est à garder du récit d'Hérodote, c'est l'image d'un groupe de nomades venus de l'est – appelons-les "Proto-Scythes" – qui pénétra dans les steppes européennes, dès la fin du VIIIe ou au début du VIIe siècle av. J.-C., porteur d'une culture élaborée préalablement dans les steppes asiatiques. Tout indique que ces Proto-Scythes eurent des contacts avec leurs prédécesseurs et se mêlèrent à eux.

Avant de se stabiliser dans leur nouveau pays, les Proto-Scythes plus ou moins renforcés d'éléments antérieurs "cimmériens" lancèrent des expéditions de pillage et même parfois de conquête dans deux grandes directions : à travers le Caucase, vers la Médie et l'Anatolie, et au-delà des Carpathes, vers l'Europe centrale.

■ Les campagnes au sud du Caucase : la "domination" scythe en Orient

Les premières de ces expéditions sont connues par la suite du récit hérodotéen, mais aussi par des sources assyriennes.

Selon **Hérodote**, donc, les Scythes, au lieu de se contenter de leur conquête facile des steppes au nord de la mer Noire, se précipitèrent à la poursuite des Cimmériens. Mais ils se trompèrent de route et Hérodote insiste deux fois sur le fait qu'ils traversèrent le Caucase en gardant les montagnes *"à leur droite"*, c'est-à-dire en suivant la côte de la mer Caspienne par le Daghestan et l'Azerbaïdjan, alors que les Cimmériens auraient emprunté un itinéraire plus occidental sur la côte de la mer Noire :

"Du lac Méotide au Phase [le Rioni] *et à la Colchide* [Géorgie occidentale], *il y a vingt jours de marche pour un homme alerte ; de la Colchide on passe vite en Médie [...]. Cependant les Scythes ne prirent pas ce chemin et firent un long détour par le nord, en laissant à leur droite le Caucase."* (Hérodote, I, 103).
"Les Cimmériens dans leur fuite ne s'écartèrent pas de la côte [de la mer Noire], tandis que les Scythes en les poursuivant gardèrent le Caucase à leur droite et se dirigèrent vers l'intérieur pour se jeter enfin sur la Médie. C'est là une tradition que rapportent à la fois les Grecs et les Barbares." (IV, 12).

Nous reviendrons sur la prétendue "poursuite" des Cimmériens, mais le fait est que l'avance des Scythes les mena finalement en Médie, c'est-à-dire au nord-ouest de l'Iran actuel, sur les rives méridionales de la mer Caspienne. Des commentateurs modernes ont mis en doute la réalité de cette traversée du Caucase et ima-

giné que les Scythes auraient pu gagner la Médie non depuis le nord, mais depuis l'est en passant au sud de la mer Caspienne (I. V. Kouklina, 1985 ; N. Lysenko, 2002). Dans ce cas, le pseudo-Araxe qu'ils auraient franchi dans leur fuite pourrait être l'Amou Daria. La confrontation avec les Cimmériens n'aurait eu lieu qu'en Orient. Et les Proto-Scythes n'auraient traversé le Caucase qu'une seule fois – vers le nord, pour migrer vers les steppes européennes après leur expulsion par les Mèdes. Il nous semble néanmoins que les preuves archéologiques évoquées (les pointes de flèches qui jalonneraient ce trajet méridional depuis l'Asie Centrale) sont insuffisantes pour rejeter toute la tradition historiographique classique. Il n'est d'ailleurs pas impossible que différents groupes de nomades aient emprunté, les uns la route des steppes de l'Oural et de la Volga vers le nord du Caucase, les autres un itinéraire au sud de la Caspienne.

Hérodote présente l'arrivée des Scythes comme contemporaine du siège de Ninive, capitale de l'Assyrie (près de l'actuelle Mossoul en Irak) par l'armée du roi mède Cyaxare. Le roi des Scythes était alors *"Madyès fils de Protothyès"* (I, 103). Les Scythes attaquèrent les Mèdes, *"et les Mèdes vaincus perdirent l'empire de l'Asie qui passa aux mains des Scythes"* (I, 104).

Pour Hérodote, cette bataille inaugure en effet la domination scythe dans une région où l'empire mède nouvellement formé (les Mèdes étaient de langue iranienne) disputait l'hégémonie à l'Assyrie déclinante.

Les Scythes attaquèrent l'Egypte, dont le pharaon Psammétique les en détourna en les achetant ; ils revinrent en passant par Ascalon, forteresse philistine côtière (I, 105).

L'irruption des Scythes aurait ainsi retardé l'avènement des Mèdes de presque trois décennies, jusqu'au moment où Cyaxare se débarrassa d'eux par la ruse :

"Pendant vingt-huit ans, les Scythes furent maîtres de l'Asie et, par leurs brutalités et leur négligence, ils ruinèrent entièrement le pays. Ils tiraient de chaque peuple un tribut qu'ils fixaient à leur guise ; en outre ils parcouraient le pays en ruinant tout indistinctement. Enfin, Cyaxare et les Mèdes les invitèrent à une fête, les enivrèrent et les égorgèrent presque tous ; les Mèdes récupérèrent ainsi leur empire et leurs anciens sujets, puis ils prirent Ninive [...] et soumirent toute l'Assyrie sauf la région de Babylone. Cyaxare mourut après un règne de quarante ans, y compris la période de la domination des Scythes." (I, 106).

A propos de Cyaxare, Hérodote mentionne aussi *"un groupe de Scythes nomades"* qui, *"à la suite de dissensions"*, était passé au service du roi mède pour entraîner ses jeunes nobles. Injuriés par le roi à l'issue d'une chasse infructueuse, ils se seraient vengés en lui servant au cours d'un festin la viande de l'un de leurs "étudiants", avant de se réfugier chez le roi de Lydie Alyatte (I, 73). *"Alyatte refusa de les livrer, et ce fut la guerre entre Lydiens et Mèdes pendant cinq ans"* (I, 74). Quoi qu'on pense de la cuisine anthropophage des Scythes, il est probable qu'il ne s'agit pas là du groupe principal de Madyès, vaincu par Cyaxare. La

plupart des Scythes, en effet, quittèrent l'Orient après le banquet fatal et regagnèrent les steppes européennes (IV, 1).

Nous discuterons plus loin de la vraisemblance de tout cela. On peut tout de suite insister sur le cadre chronologique du récit hérodotéen. Le principal repère est le règne de Cyaxare (*Huvaxšaθra* – dans les inscriptions perses achéménides), qui, selon Hérodote, a duré quarante ans et englobe la période d'hégémonie scythe en Orient. Or, Cyaxare mourut probablement en 585 av. J.-C., ce qui placerait le début de son règne de quarante ans en 625 av. J.-C. C'est entre ces deux dates qu'il faudrait faire tenir la domination scythe. Cependant, le siège victorieux de Ninive eut lieu en 612 av. J.-C., et à cette date, si l'on suit Hérodote, Cyaxare s'était déjà libéré des Scythes. Mais dans ce cas, la période qui s'étend de 625 (début du règne) à 612, soit treize ans, n'est plus assez longue pour y faire tenir les vingt-huit ans d'"empire des Scythes". En fait, il faut, soit avancer la date d'accession au trône de Cyaxare (ou imaginer qu'il a été confondu avec un autre personnage – cf. les remarques d'A. Ivantchik, 1993, sur la confrontation des données grecques et perses sur la dynastie mède), soit admettre que les Scythes n'ont en fait été éliminés qu'après la victoire finale sur les Assyriens. On trouve les deux propositions dans la littérature historique (I. M. D'iakonov : domination scythe vers 652-625 av. J.-C. ; B. B. Piotrovski, B. N. Grakov, M. I. Artamonov : entre 625 et 585 av. J.-C., soit à un moment indéterminé du règne de Cyaxare selon les dates classiques). On notera aussi que le pharaon égyptien Psammétique confronté à l'invasion scythe doit être Psammétique Ier (664-610 av. J.-C.), et que le roi de Lydie Alyatte, auprès duquel se seraient réfugiés certains Scythes, a régné de 610 à 561 av. J.-C. ; les cinq ans de guerre médo-lydienne sont habituellement situés en 590-585 av. J.-C.

Un autre point important, concernant cette chronologie hérodotéenne, est que l'historien estime que la victoire des Scythes sur les Mèdes au premier siège de Ninive et l'établissement de leur "empire" sur l'Asie ont suivi immédiatement leur irruption au sud du Caucase. Celle-ci se serait donc produite – si l'on conserve le règne de Cyaxare comme cadre chronologique large – peu avant 625 av. J.-C. Or, comme nous allons le voir, si les sources assyriennes de l'époque confirment certains points du récit d'Hérodote, elles montrent que l'invasion scythe s'est produite bien antérieurement : dans les années 670 av. J.-C.

Ces **sources assyriennes** consistent en chroniques du règne des souverains, mais aussi en consultations oraculaires (les textes cités ici figurent en version bilingue, ainsi que des analyses détaillées, dans A. Ivantchik, 1993).

Les plus anciennes mentions des Scythes (*Iškuzāia* en akkadien) datent du règne du roi d'Assyrie Assarhaddon (680-669 av. J.-C.).

Dans un premier temps, entre 680 et 676 av. J.-C. environ, les Scythes apparaissent comme des ennemis de l'Assyrie. Aux côtés d'autres "Barbares" (Cimmériens, Mannéens, Mèdes), ils menacent diverses régions périphériques du nord et de l'est et perturbent la collecte du tribut en chevaux payés par la Médie. Les annales

d'Assarhaddon nous apprennent que le roi remporta une victoire, dont la date précise n'est pas connue, sur un roi scythe nommé Ichpaka (*Išpaka*) et ses alliés mannéens.

Par la suite, les Scythes proposèrent une alliance à l'Assyrie, qui semble l'avoir acceptée. Le roi scythe Bartatoua – qui est à l'évidence le "Protothyès" mentionné par Hérodote comme père du Madyès contemporain de Cyaxare – demanda la main d'une fille d'Assarhaddon, comme le révèle une consultation de l'oracle du dieu Chamach (Shamash, *Šamaš*), datant d'environ 672 av. J.-C. :

"Shamash, grand seigneur, donne-moi une ferme réponse positive à ce que je te demande. Bartatua [est] le roi des Scythes qui vient d'envoyer son messager au roi d'Assyrie Assarhaddon à propos de la fille du roi. Si Assarhaddon, roi d'[Assyrie], lui donne la fille du roi en mariage, est-ce que Bartatua, roi des Scythes, dira conformément à la vérité les fermes mots sincères d'un traité d'alliance avec Assarhaddon, roi d'Assyrie ? Est-ce qu'il sera fidèle au serment à [Assarh]addon, roi d'Assyrie ? Est-ce qu'il fera [tout] ce qui est bon pour Assarhaddon, roi d'Assyrie ?"

L'oracle donna probablement une réponse favorable. En tout cas, les Scythes ne sont pas mentionnés comme ennemis de l'Assyrie dans la seconde moitié des années 670 av. J.-C., et ne figurent notamment pas parmi les alliés de la révolte mède de Kachtaritou (671-669 av. J.-C.).

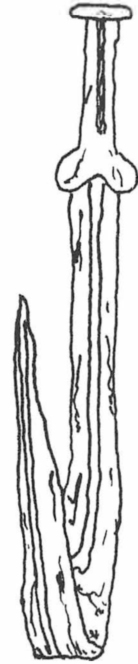
Les sources assyriennes, prolixes sur les dévastations causées par les Cimmériens, sont muettes sur la suite de l'activité des Scythes dans la région et sur leur prétendue domination de l'Asie. On a supposé qu'ils avaient pu jouer, pour le compte de l'Assyrie, un rôle dans la destruction des Cimmériens d'Asie Mineure, vers 640 av. J.-C. En effet, Strabon (I, 3, 21) évoque une victoire de *"Madyès, le roi des Cimmériens"* sur les Trères, peuple balkanique (thrace ?) qui avait envahi l'Anatolie au VII[e] siècle av. J.-C. Mais un peu plus haut, le même personnage est appelé *"Madyès le Scythe"*, et il s'agit certainement du roi scythe mentionné par Hérodote. Dans ce cas, il s'agirait non pas d'une victoire des Cimmériens sur les Trères, mais des Scythes sur les Cimmériens et leurs alliés Trères.

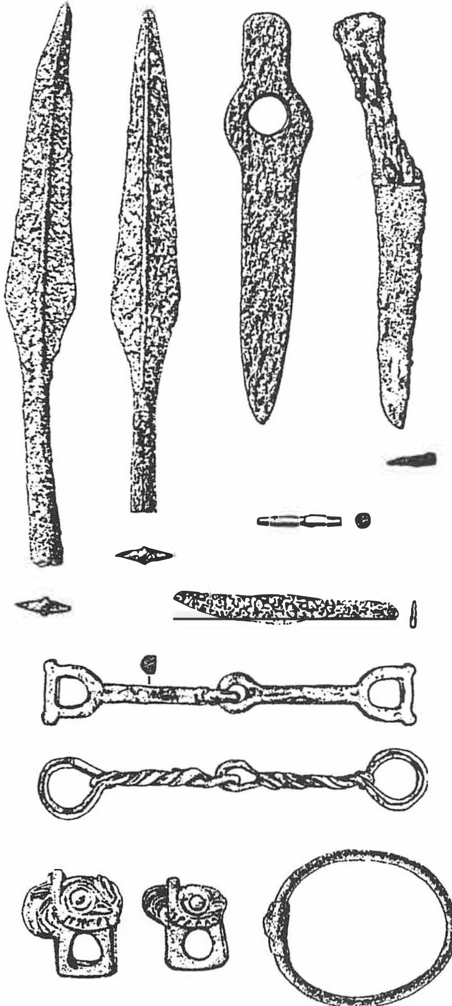
L'intérêt principal des textes assyriens est de montrer, sans doute possible, que la pénétration des Scythes au sud du Caucase remonte au moins à la première moitié des années 670 av. J.-C., et qu'elle est donc antérieure d'un demi-siècle à la date que l'on peut déduire d'Hérodote. Du coup, l'épisode de la "poursuite" des Cimmériens ne peut être admis tel quel : les *Gimirrāia* sont signalés au sud du Caucase par les sources assyriennes à partir de la fin du VIII[e] siècle av. J.-C. (probablement 716-714 av. J.-C. ; cf. A. Ivantchik, 1993). Les *Iškuzāia*, eux, n'apparaissent qu'au début des années 670 av. J.-C., soit trois décennies et demi plus tard ! La conclusion logique est que les mouvements des uns et des autres, à 35 ans de distance, sont indépendants, d'autant qu'ils n'auraient pas suivi le même itinéraire vers le sud. La poursuite serait une légende interprétative postérieure. Il se peut cependant qu'il y ait eu un lien indirect entre les deux invasions : d'une part, on peut imaginer que les Cimmériens aient bien été incités à migrer

par la menace d'une nouvelle vague nomade dont ils pouvaient percevoir les premiers signes (si vraiment la tombe de Stebliv est "scythe" et date de la fin du VIII[e] siècle, elle pourrait illustrer cette menace) ; d'autre part, il n'est pas exclu que les Proto-Scythes, ayant occupé les anciens territoires de leurs prédécesseurs au nord de la mer Noire, aient considéré les Cimmériens comme des "déserteurs" sur lesquels ils auraient prétendu à un genre de suzeraineté. Ce raisonnement est classique chez des nomades qui voient les peuples soumis comme une sorte de troupeau (il est attesté chez les Huns à l'époque d'Attila).

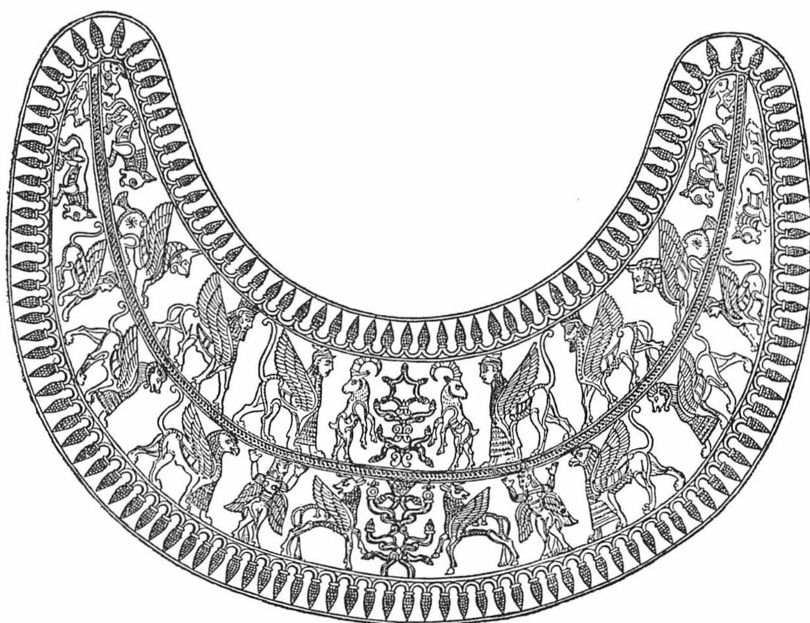
On doit aussi s'interroger sur le **caractère de la prétendue domination scythe**. Pour certains historiens et archéologues, il y a eu un vrai royaume scythe au sud du Caucase. I. D'iakonov et B. Piotrovski, notamment, ont été des partisans de son existence ; il aurait pu avoir son centre en Azerbaïdjan, dans une région en communication à la fois avec le Caucase et avec toute l'Asie Antérieure. D'autres, comme

Akinakès en fer d'Imirler (Turquie), VII[e] siècle av. J.-C.





Partie du mobilier de la tombe nomade de Norşun-Tepe (Turquie), VII[e] siècle av. J.-C.
[V. Ehrlich, 1994]



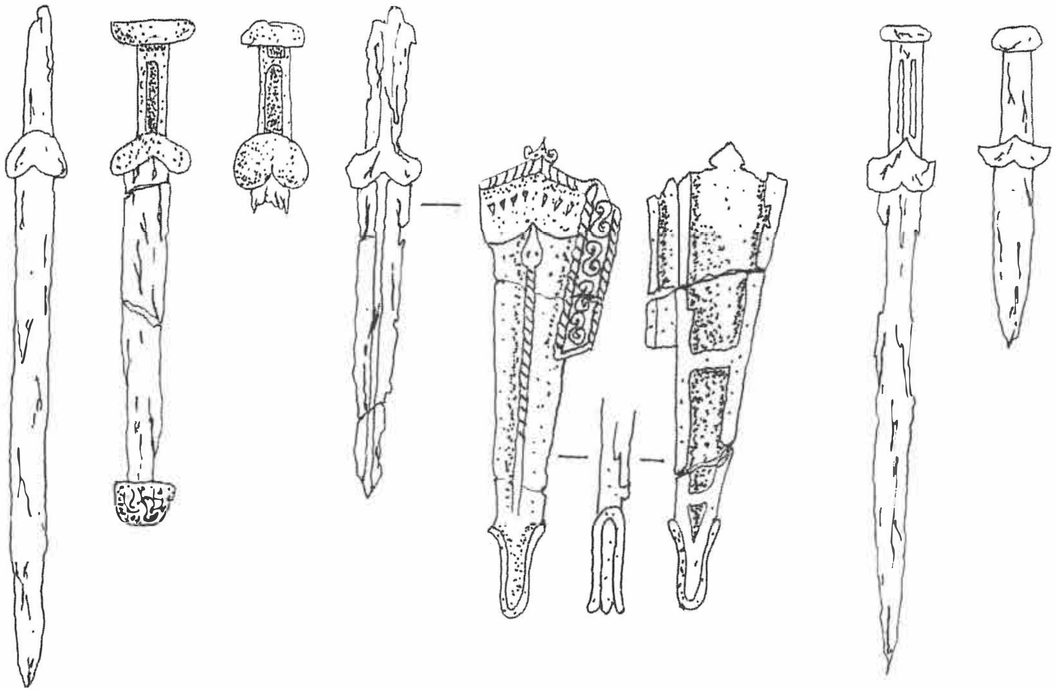
Pectoral en or du "trésor" de Ziwiyé (Iran, Kurdistan), VIIe siècle av. J.-C. ; largeur : 36 cm. Malgré les motifs animaliers des coins, l'inspiration est essentiellement celle des cultures locales. [G. CHARRIÈRE..., 1971]

B. Grakov, estiment que la prétendue "domination" scythe se résume à des raids réguliers conduits par des groupes de guerriers. On a même pensé que les vingt-huit ans mentionnés par Hérodote correspondaient à la durée de "service" d'une classe d'âge. Les sources semblent pourtant bien suggérer une présence permanente des Scythes, et la subordination d'une partie au moins d'entre eux à l'autorité de chefs assez puissants pour négocier avec les rois assyriens ou mèdes.

Tout cela a laissé diverses **traces archéologiques**. En Orient, ce sont les tombes de cavaliers d'Imirler (avec un *akinakès* scythe) et Norşun-Tepe en Turquie, et le "Trésor de Ziwiyé" à Saqqez, au Kurdistan iranien, tous datés du VIIe siècle av. J.-C. Le "Trésor", découvert en 1947, était peut-être en fait la tombe d'un chef scythe et de quelques membres de sa famille ou de sa suite. Le mobilier – pour ce qu'on en connaît, la provenance de certaines pièces étant douteuse – combine des influences diverses, notamment ourartéennes et "steppiques". On peut y ajouter des flèches de bronze caractéristiques, restées fichées durant deux millénaires et demi dans les murs de briques des cités attaquées. Des traces des Scythes, notamment des épées *akinakès*, se rencontrent également en Transcaucasie. Elles sont généralement datées de la seconde moitié du VIIe siècle av. J.-C. (en Géorgie :

Bandeau d'or à décor animalier du "trésor" de Ziwiyé (Iran, Kurdistan), VIIe siècle av. J.-C. Les têtes stylisées de rapaces sont purement scythes ; les félins contractés ont des équivalents dans les steppes asiatiques et au Caucase du Nord (Oul'skiï Aoul). [V. SCHILTZ, 1986]





Samtavro, et nécropole de Dvani ; en Abkhazie : Kolkhida ; en Ossétie du Sud : nécropole de Tli ; en Arménie : Teïchebaïni / Karmir Blour). Inversement, des objets assyriens et ourartéens ont été découverts dans des tombes scythes archaïques au nord du Caucase (et dans des ensembles "cimmériens" plus anciens).

Akinakès du VII[e] siècle av. J.-C., de style typiquement scythe, trouvés au Caucase du Nord et en Transcaucasie. De gauche à droite : Lermontovskiï Raziezd (Russie, territoire de Stavropol') ; Khoutor Stepnoï (Russie, territoire de Krasnodar) ; Koumboulta (Russie, Ossétie du Nord – Alanie) ; Kolkhida (Abkhazie) ; Samtavro (Géorgie) ; Teïchebani / Karmir Blour (Arménie) ; sans échelle.
[I. LEBEDYNSKY, *DE L'ÉPÉE SCYTHE...*, 2008]

Finalement, en collationnant les sources grecques et assyriennes, l'**histoire des Scythes en Asie occidentale** peut se résumer ainsi. Après l'irruption initiale vers 680 av. J.-C., les Assyriens vainquent le roi Ichpaka. Son successeur Bartatua / Protothyès s'allie alors à l'Assyrie et épouse peut-être, vers 672 av. J.-C., la fille du roi Assarhaddon. Les Scythes restent ensuite apparemment fidèles à cette alliance, puisque leur roi Madyès, fils et successeur de Bartatua / Protothyès, intervient pour sauver Ninive des Mèdes de Cyaxare (donc après 625 av. J.-C. selon les dates traditionnelles). Ils exercent en Asie occidentale une sorte d'hégémonie, permise par l'affaiblissement de l'Assyrie et la défaite de la Médie qui avait voulu lui succéder. Indépendamment du degré de structuration du royaume scythe lui-même, il est clair que cette hégémonie n'a pas la forme d'un empire à la mode orientale. Les Scythes, d'après Hérodote, se contentent de percevoir un tribut, et ne s'interdisent pas non plus de piller les territoires des peuples tributaires (on notera cependant que Justin, II, 3, puisant peut-être à d'autres sources, dit que les Scythes n'imposèrent qu'un tribut modique à une Asie "pacifiée", où ils ne restèrent selon lui que quinze ans). Enfin, Cyaxare et les Mèdes se vengent. L'épisode du banquet où ils massacrent les Scythes a un parfum légendaire, mais peut reposer sur des faits réels : il ne faut pas sous-estimer l'efficacité de ce genre de piège apparemment grossier. Il se peut que, par la suite, une partie des Scythes ait servi

Cyaxare, avant de le quitter pour Alyatte de Lydie (vers 590 av. J.-C. ?). Hérodote semble distinguer ce groupe du gros du peuple.

Dans tous les cas, il est réaliste d'envisager un repli final des Scythes survivants vers le nord du Caucase à la fin du VIIe ou au début du VIe siècle av. J.-C. – sachant que durant un siècle, des guerriers scythes enrichis par leurs campagnes en Médie ou en Anatolie avaient pu déjà regagner les steppes européennes.

Les campagnes en Asie occidentale ont exercé une grande influence sur les Scythes eux-mêmes. M. Artamonov considérait même que la culture scythe archaïque ne s'était vraiment formée qu'à ce moment-là. Il est vrai qu'elle s'est alors enrichie d'éléments empruntés en Orient : certaines images (cf. chapitre X), peut-être certaines techniques liées au travail de l'or, et, dans le domaine militaire, l'adoption d'équipements défensifs.

■ Les campagnes en Europe centrale

Si les aventures des Scythes en Orient nous sont connues par les récits grecs et assyriens, c'est l'archéologie qui retrace leur avance vers l'Europe centrale.

On a présenté, au chapitre II, les groupes archéologiques de la Tisza et de Transylvanie dans le bassin des Carpathes. Ces vestiges mixtes des VIe-Ve siècles av. J.-C. rappellent que des Scythes – en tout cas des nomades porteurs d'une culture de type scythe – se sont établis à l'ouest des Carpathes et s'y sont mêlés aux indigènes.

Plus à l'ouest et au nord, la présence scythe n'a pas eu le même caractère massif et permanent, et les vestiges découverts sont plutôt ceux de raids ponctuels – sans exclure, bien sûr, le commerce ou l'imitation d'objets scythes. Par exemple, la tombe de cavalier du tumulus II de Jalžabet-Bistričak (Croatie, milieu du VIIe siècle av. J.-C.), avec son mobilier hétérogène comprenant une pointe de flèche scythe et une cuirasse lamellaire et accompagnée de restes de chevaux incinérés, est plutôt celle d'un chef indigène ayant acquis des objets scythes. Mais les nombreuses pointes de flèches de type scythe retrouvées sur l'habitat fortifié de Smolenice-Molpír (Slovaquie) sont bien attribuées à une attaque menée dans la seconde moitié du VIIe siècle av. J.-C. contre ce centre local important de la culture de Hallstatt.

On a imputé aux Scythes la destruction de la grande culture de la Lusace (*Lausitzkultur*, vers 1300-500 av. J.-C.). Que les raids scythes aient été une cause ou une conséquence opportuniste du déclin de cette culture, ils sont attestés par diverses trouvailles. La plus célèbre est le "Trésor" de Witaszkowo / Vettersfelde (Pologne), ensemble d'objets précieux scythes qui semblent avoir été enfouis indépendamment de toute sépulture vers la fin du VIe siècle av. J.-C. Des barrettes de mors scythes en os ont été trouvées dans des tombes "lusaciennes" à Brozek



Plaque en or en forme de poisson, ornée d'autres représentations animalières, de Witaszkowo / Vettersfelde (Pologne), fin du VIe siècle av. J.-C. ; longueur : 41 cm.

(Pologne, fin du VI[e] siècle av. J.-C.) et Libkovice (République tchèque, en Bohême).

Des pointes de flèches scythes se rencontrent jusque dans les Alpes orientales (cf., pour un inventaire détaillé des trouvailles scythes en Europe centrale et dans les Balkans, P. Gleischer, 2007).

Les influences scythes reflétées par ces découvertes isolées sont datées principalement de la seconde moitié du VII[e] et du VI[e] siècle av. J.-C., c'est-à-dire que les plus anciennes sont contemporaines des campagnes scythes en Orient. Il se confirme donc que les Scythes étaient déjà nombreux et influents dans les steppes européennes avant le retour des envahisseurs de l'Asie Antérieure. On peut même se demander dans quelle mesure ce retour, au tournant des VII[e] et VI[e] siècles av. J.-C., n'a pas poussé de nouveau vers l'ouest une partie des tribus de la steppe ukrainienne.

On note aussi que, comme en Orient, cette avance vers l'ouest s'est peut-être faite partiellement sur les traces des "Cimmériens" : des objets de types nomade pré-scythe et caucasien, datés des IX[e] et VIII[e] siècles av. J.-C., ont été trouvés en Europe centrale et balkanique – surtout sur le moyen et haut Danube – et jusqu'en Italie du Nord (I. Lebedynsky, 2004, avec carte et références).

La formation de la "Grande Scythie" européenne

Nous ne savons à peu près rien de la formation de la Scythie décrite plus tard par Hérodote – ce qu'on appelle la "Grande Scythie", par opposition à la "Petite-Scythie" résiduelle après le III[e] siècle av. J.-C. Il est clair que la *Landnahme* scythe en Ukraine a débuté avant la fin des expéditions vers l'ouest et des aventures en Asie occidentale. Sans même parler de la tombe supposée proto-scythe de Stebliv (fin du VIII[e] siècle av. J.-C.), on peut citer le kourgane "Mel'gounov" ou *Lytyï* (en



Scène de combat sur une plaque de goryte en argent du kourgane de Solokha (Ukraine, région de Zaporijjia). L'affrontement entre "jeunes" et "vieux" a fait penser à une illustration de la légende des "fils d'esclaves".
[*ETNIČNA*..., 2000]

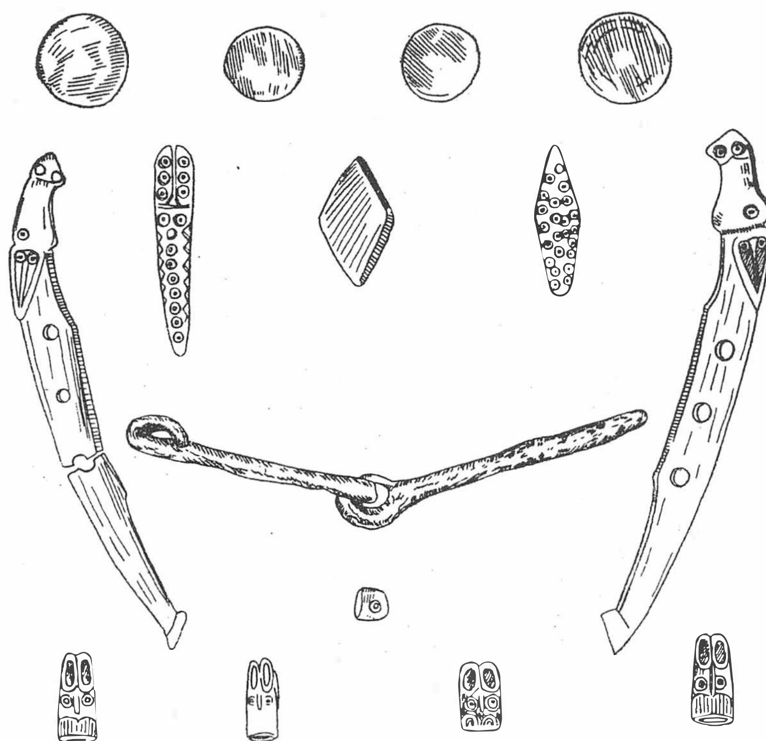
russe *Litoï*, "fondu") de la région de Dnipropetrovs'k en Ukraine, daté du VIIe siècle av. J.-C. La prise de possession a toutefois dû s'intensifier avec le retour des Scythes chassés d'Orient par les Mèdes, et le déplacement du centre de la puissance scythe du Caucase du Nord vers l'Ukraine.

Sur ce retour, Hérodote relate une histoire célèbre : celle des "fils d'esclaves". Lorsque les Scythes, écrit-il, retraversèrent le Caucase vers le nord, ils trouvèrent face à eux une *"armée considérable"* : les fils de leurs propres femmes et de leurs esclaves ! Ces bâtards s'étaient fortifiés en creusant un fossé qui, écrit Hérodote, *"part des monts de Tauride* [Crimée] *et rejoint le lac Méotide* [la mer d'Azov] *au point où il est le plus large."* (IV, 3). Les Scythes vainquirent en pratiquant la guerre psychologique : au lieu de brandir arcs et lances, ils foncèrent sur les fils d'esclaves le fouet à la main pour leur rappeler leur condition. Les bâtards se débandèrent, et l'historien conclut : *"C'est ainsi que les Scythes régnèrent sur l'Asie, puis, chassés à leur tour par les Mèdes, revinrent chez eux de cette manière-là."* (IV, 4).

Cette légende peut avoir un contenu mythique (G. Dumézil, 1978, la compare à des récits arméniens et turcs contenant des éléments semblables). Mais elle peut aussi rappeler un conflit réel entre les Scythes chassés d'Asie occidentale et aspirant à retrouver un rôle dominant en Europe et des tribus demeurées, ou arrivées entre-temps, sur place. Même si Hérodote pense à de vrais esclaves dont il décrit à cette occasion la triste situation chez les Scythes (IV, 2 ; cf. chapitre VII), il peut s'agir de populations vassales. On remarque que dans le récit hérodotéen, les Scythes avaient laissé leurs femmes derrière eux, ce qui évoque davantage les déplacements de groupes de pillards ou de mercenaires que la migration d'un

peuple. En tout cas, le retour de ces Scythes expulsés d'Asie peut s'être accompagné d'un rééquilibrage de la hiérarchie des tribus au nord du Caucase. Justin (II, 5) prétend qu'après ce retour, *"les Scythes furent en paix jusqu'au temps de Iancyrus"* – c'est-à-dire jusqu'à la fin du VI[e] siècle av. J.-C., "Iancyrus" étant l'Idanthyrsos d'Hérodote, héros de la résistance aux Perses en 513 av. J.-C.

La façon dont les Scythes en vinrent à contrôler un territoire associant les steppes herbeuses méridionales aux steppes boisées n'est pas claire, et ce processus n'est pas daté très précisément. Il était en tout cas achevé vers la fin du VI[e] siècle av. J.-C., si l'on en croit les détails que donne Hérodote sur l'invasion perse de 513 : à l'évidence, comme on l'a déjà relevé au chapitre III, les populations de la steppe boisée n'avaient plus, à cette date, de marge d'autonomie politique (on notera toutefois l'opinion contraire de Iou. G. Vinogradov, qui place la vassalisation des tribus de la steppe boisée après cette invasion). Des scénarios divers ont été proposés, mais la seule chose sûre est que les Scythes nomades, dont le domaine traditionnel était la steppe herbeuse, ont établi une emprise à la fois politique et culturelle sur la steppe boisée des deux rives du Dniepr. Dans ces dernières régions, la population indigène s'est maintenue, puisque l'anthropologie physique montre la continuité des types antérieurs (porteurs de la culture de Komariv de l'âge du Bronze) ; elle a conservé un mode de vie essentiellement sédentaire et agricole, mais s'est "convertie" pour le reste à la culture scythe – ou du moins a



Eléments de harnachement provenant d'une tombe scythe archaïque à Boudky (Ukraine, région de Soumy). Les vestiges de ce type témoignent de l'ancienneté de la présence scythe dans la steppe boisée.
[V. A. Il'inskaïa, 1968]

été soumise à des élites de culture scythe. Nous ignorons si ces élites étaient d'origine scythe, ou si elles étaient locales, vassales des dominateurs scythes et peut-être alliées à eux par mariage : tous ces cas ont pu coexister. Certains indices anthropologiques pourraient suggérer l'installation dans la steppe boisée de groupes de guerriers originaires du sud (opinion de V. Il'inskaïa à propos des kourganes de Romny dans le bassin de la Soula ; cf. *Etnična...*, 2000).

Le VIe siècle av. J.-C. vit aussi l'intense colonisation du littoral des mers Noire et d'Azov par les Grecs. Il est possible que dans certains cas, les colons aient repoussé des groupes nomades pour établir leurs cités et l'arrière-pays agricole (*chora*) qui les nourrissait. Comme le rappelle A. M. Khazanov (1982), Athénée (*Banquet des sophistes*, XII, 26) dit que les Grecs vainquirent les Scythes pour pouvoir urbaniser les régions pontiques, et Strabon (XI, 2, 5) écrit que les Scythes furent chassés *"par les Grecs, qui fondèrent Panticapée et les autres villes du Bosphore"*. Mais on ne peut généraliser : selon Etienne de Byzance, un roi scythe nommé Agaètos aurait pacifiquement cédé le terrain destiné à la construction de Panticapée. Il est d'ailleurs remarquable que cette cité porte un nom iranien – vraisemblablement scythe : Παντικάπαιον doit signifier la "route du poisson" (**panta-* "chemin", cf. ossète *fändag*, + **kapa-* "poisson", cf. annexe 1), toponyme presque identique à celui du "fleuve" Panticapès.

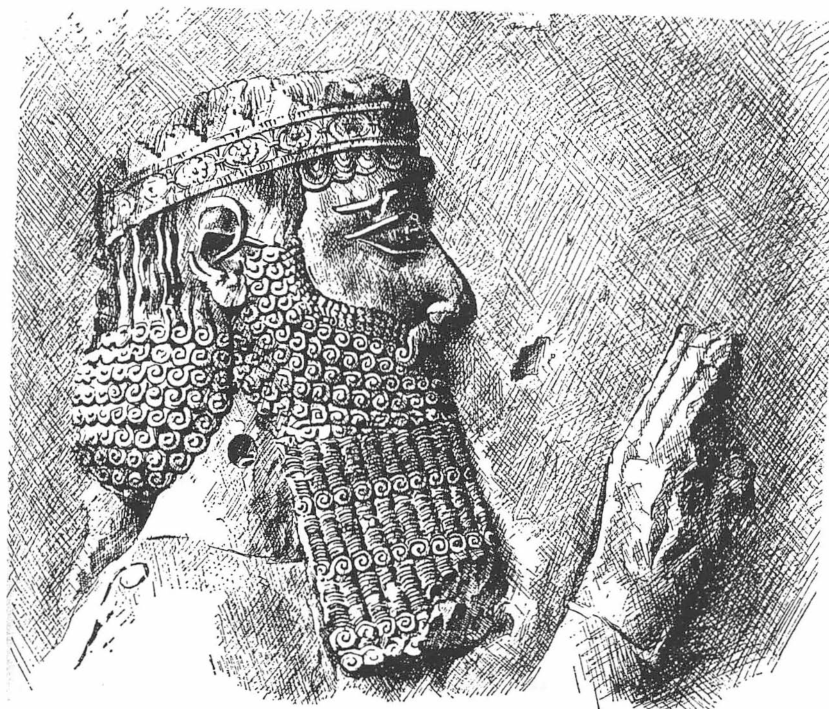
Les objets d'or du "Trésor de Vettersfelde" (Witaszkowo en Lusace) reflètent déjà une certaine influence grecque sur l'art scythe (V. Schiltz, 1994).

■ L'invasion perse

L'invasion perse de la Scythie, qui forme la trame de tout le discours d'Hérodote sur ce pays, est l'un des rares épisodes contés en détail de l'histoire des Scythes d'Europe. Son ampleur et ses motifs réels n'en gardent pas moins un côté énigmatique.

Cette expédition eut probablement lieu en 513 av. J.-C. Elle fut décidée par Darius Ier, le troisième "Grand Roi" achéménide (r. 522-486 av. J.-C.). Hérodote prétend que ce fut en représailles des ravages commis par les Scythes lors de leur "domination" de l'Asie. Il est possible que Darius ait effectivement invoqué ce prétexte historique commode, mais les véritables motifs devaient être d'ordre plus concret (On peut aussi écarter le récit de Justin, suivant lequel Darius aurait été vexé par le refus du roi scythe "Iancyrus", l'Idanthyrsos d'Hérodote, de lui accorder la main de sa fille).

Vus de Perse, les Scythes d'Europe n'étaient qu'une partie du vaste ensemble des *Sakā*, et pas la plus importante : les Perses avaient affaire surtout aux Saco-Massagètes d'Asie Centrale. Cyrus, le fondateur de l'empire, avait disparu lors d'une expédition malheureuse contre les Massagètes. Darius lui-même avait vaincu vers 519-518 av. J.-C. une tribu sace et capturé son chef Skunkha. Une inscription de Behistoun accompagnant le portrait du vaincu enchaîné, en costume typique, énonce : *"Celui-ci, c'est Sku[n]kha le Sace"* (c'est l'image qu'au XIXe



Darius Ier de Perse (521-486 av. J.-C.) sur un relief de Behistoun (Iran).

siècle l'Anglais Ker Porter avait prise pour un Juif de la tribu de Lévi, reconnaissable à sa "mitre" et faisant partie d'un défilé des "représentants des tribus d'Israël" !). Des Saces alliés ou soumis servaient dans la cavalerie perse.

Le souverain perse aurait-il conçu alors le projet colossal (et peut-être inspiré par des connaissances géographiques inexactes) de subjuguer la Scythie européenne pour prendre à revers les Saces ? Estimait-il avoir une sorte de droit à rassembler les tribus iranophones apparentées aux Perses ? C'est l'opinion de R. Grousset : *"En réalité, il s'agissait pour l'Achéménide de réaliser une idée politique assez naturelle : la persisation de l'Iran extérieur, l'unité paniranienne."* De fait, il pouvait exister en Perse une vague notion de communauté linguistique et d'origine avec les peuples nomades de la steppe, que traduit par exemple le nom d'*Arya-* : Darius dans ses inscriptions s'affirme *"Perse de souche perse, Arya de souche aryenne"* ; or, le même "super-ethnonyme" est attesté chez différents peuples scythiques, y compris les Scythes d'Europe (cf. chap. V). Pourtant, invoquer un quelconque sentiment "pan-iranien" paraît bien hasardeux. A Behistoun, Skunkha est présenté à la suite des "rois menteurs", des révoltés de toutes sortes, de ceux qui ne croient pas en Ahura Mazdâ, le "Seigneur sagesse" des Perses. Et dans l'*Avesta* zoroastrienne, les cavaliers nomades, appelés Touraniens, sont les ennemis par excellence des "bons" Aryas sédentaires. La parenté linguistique est totalement oblitérée par l'opposition des modes de vie.

Une autre hypothèse est que l'expédition de Scythie s'inscrivait, d'une façon dont le détail nous échappe, dans une stratégie globale tournée vers l'Europe et qui pré-

voyait aussi la conquête de la Thrace : en préalable à sa campagne, Darius soumit les Gètes, *"les plus braves et les plus justes des Thraces"* (Hérodote, IV, 93).

Selon Ctésias, la grande invasion fut précédée d'une reconnaissance effectuée en Scythie par le satrape de Cappadoce, qui aurait capturé Marsagetès, frère du roi "Scytharbès", et d'un échange de lettres d'injures entre ce dernier et Darius.

De l'invasion elle-même, Hérodote (IV, 83-142) a tiré une véritable épopée, peut-être entendue de la bouche de ses informateurs en Scythie, mais qui présente d'évidentes exagérations.

Après sa victoire sur les Gètes, dit-il, Darius passa le Danube sur un pont de bateaux dont il confia la garde aux Ioniens, et entra en Scythie.

Les Scythes, voyant cette immense armée les envahir (elle aurait compté 700 000 hommes, sans les équipages de la flotte !), tinrent conseil avec les rois des peuples voisins. Ils obtinrent l'alliance des Gélons, Boudines et Sauromates, mais les autres (Agathyrses, Neures, Androphages, Mélanchlaines et Taures) décidèrent de s'en tenir à la défense de leurs propres territoires.

Les Scythes divisèrent alors leurs troupes en trois corps commandés par les rois Idanthyrsos (fils de Saulios et neveu du "philosophe" Anacharsis selon Hérodote, IV, 76), Skôpasis et Taxakis, envoyèrent vers le nord les non-combattants avec

Les trois rois scythes partent en campagne contre les Perses (513 av. J.-C.). [Ie. Tchernenko, 2001]



leurs chariots, et décidèrent de se replier devant les Perses pour les entraîner toujours plus loin – si possible sur le territoire des peuples qui avaient refusé leur concours.

La suite du récit fait suivre à Darius, poursuivant sans succès les Scythes en retraite, un itinéraire extravagant à travers les pays des Sauromates (à l'est du Don !) et des Boudines, puis dans un "désert", et jusqu'au fleuve *Oaros* qui se jette dans la mer d'Azov. Là, il se fortifia et attendit l'ennemi puis, ne voyant rien venir, repartit (vers l'ouest, donc) à la recherche des Scythes. Poursuivants et poursuivis auraient alors traversé les territoires des Mélanchlaines, des Androphages, des Neures, évité celui des Agathyrses prêts à en découdre avec tout envahisseur, et seraient revenus en "Scythie" même. Là se situe le célèbre dialogue, par messagers interposés, entre Darius et Idanthyrsos, le premier réclamant suivant la coutume perse "la terre et l'eau" en signe de soumission, le second répliquant à peu près : "*je te ferai pleurer pour avoir osé t'intituler mon maître !*".

A ce moment, les Scythes se mirent à harceler nuit et jour l'armée de Darius, à perturber son ravitaillement, et essayèrent de convaincre les Ioniens d'abandonner le pont de bateaux sur le Danube, pour couper la retraite aux Perses.

Après avoir envoyé à Darius, au lieu de "la terre et l'eau", des présents énigmatiques et menaçants dans lesquels Rousseau voyait le triomphe de "l'éloquence muette", mais qui laissèrent les Perses perplexes (un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches – apparemment une invite à s'enfuir pour éviter un sort funeste), les Scythes firent mine d'accepter enfin une bataille rangée. Mais à peine les deux armées étaient-elles rangées face à face que les Scythes, sans plus s'occuper de leurs adversaires, se lancèrent à la poursuite d'un lièvre qui passait.

Alors, Darius dégoûté ordonna la retraite et, abandonnant une nuit son camp et "*les soldats fourbus et ceux qu'il pouvait sacrifier sans regret*" (IV, 135), il fit route vers le Danube. Par chance, les Ioniens ne l'avaient pas trahi (bien qu'ils aient feint de s'entendre avec les Scythes), et l'armée perse put repasser le fleuve.

Tout ceci se serait déroulé en un peu plus de soixante jours, la durée initialement fixée par Darius aux Ioniens pour garder le pont de bateaux.

Puisant à des sources indépendantes, Ctésias et Strabon (VII, 3, 14) ramènent l'invasion à de plus justes proportions. Ctésias, certes, gonfle encore le nombre des Perses en le portant à 800 000, mais limite l'avance en Scythie à quinze jours de marche. Pour Strabon, Darius n'aurait poussé que jusqu'au "Désert des Gètes" entre Dniestr et Prout, avant de se replier à cause du manque d'eau.

Les effectifs fantastiques de l'armée perse, l'itinéraire compliqué décrit par Hérodote et, sans doute, l'ampleur qu'il prête à toute l'aventure, relèvent évidemment de la légende. Le plus vraisemblable est que Darius, dans la foulée de ses conquêtes thraces qui sont à replacer dans le contexte des guerres grecques, poussa une reconnaissance en Scythie occidentale. Il voulait peut-être dissuader

les Scythes de l'attaquer sur ses propres territoires, ou s'emparer d'une tête de pont au nord du Danube, et il n'est pas exclu, si vraiment il avait engagé une forte armée dans l'aventure, qu'il ait espéré la soumission des Scythes qui lui auraient apporté ensuite le renfort de leur cavalerie. Il est possible qu'il ait pénétré jusqu'au Dniestr, distant de 160 km environ des bouches du Danube, et que ses éclaireurs se soient avancés plus loin en terre scythe. Qu'il se soit prudemment replié faute d'avoir pu combattre un adversaire insaisissable est tout à fait plausible.

Si l'on en croit Hérodote (VI, 84), les Scythes auraient voulu se venger et se seraient alliés à Sparte contre la Perse (c'est à ce moment, dit-il, que le roi Cléomène devint fou à force de boire "à la scythe", cf. chap. VI !). Le projet n'eut pas de suite. Vers 495 av. J.-C., les Scythes envahirent la "Chersonèse de Thrace" (Hérodote, VI, 40), mais les conditions de cette avance vers le sud-ouest ne sont pas claires.

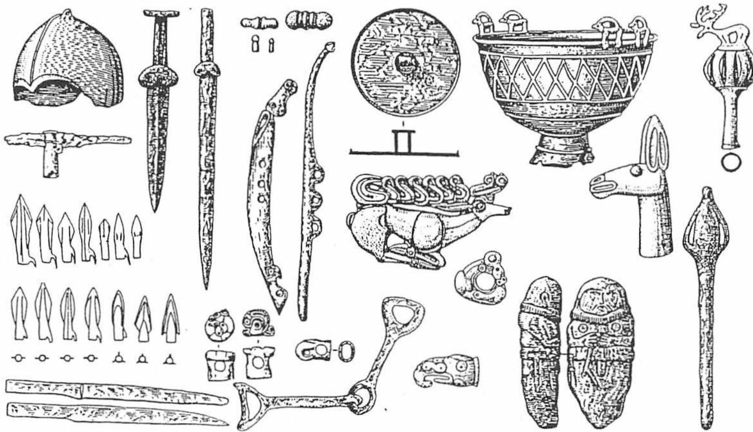
Ces évènements valurent en tout cas aux Scythes une réputation de quasi-invincibilité.

On notera pour mémoire l'idée intéressante défendue notamment par P.-E. Legrand, l'auteur d'une traduction classique d'Hérodote parue en 1945 dans la collection Budé. Pour lui, le chef Skunkha capturé par Darius et portraituré à Behistoun ne serait pas un Sace pris lors de la campagne de 519-518, mais un Scythe d'Europe, trophée de celle de 513. Darius aurait bel et bien reçu la soumission au moins théorique de quelques tribus scythes du côté du Prout ou du Dniestr, et ramené quelques prisonniers pour illustrer sa victoire. Cette théorie, appuyée sur l'ajout tardif de la figure de Skunkha au défilé des "rois menteurs" de Behistoun, n'est cependant pas tout à fait convaincante. Le costume du prisonnier paraît, dans le détail, plus proche de celui des tributaires saces figurés à Persépolis que de celui des nomades que montre l'iconographie gréco-scythe d'Europe, et si Skunkha symbolisait la soumission de nouveaux peuples et de nouveaux territoires incorporés à l'empire achéménide, le texte qui accompagne son portrait serait sans doute plus explicite. Mieux vaut en rester aux faits connus, même amplifiés et déformés par les rodomontades des informateurs scythes d'Hérodote.

■ Une "relève" nomade en Scythie ?

Divers changements paraissent être intervenus dans la culture des Scythes d'Europe à la charnière des VIe et Ve siècles av. J.-C. Les archéologues observent la disparition d'éléments bien attestés à l'époque précédente, comme les casques dits "du Kouban" et les pics d'armes bimétalliques à pointe de fer et douille de bronze, des modèles de pointes de flèches (cf. chap. VIII), les mors de bronze et ceux à extrémités en forme d'étriers (chap. VI), un type de miroir, les couteaux de bronze déposés par paires dans les tombes avec la nourriture rituelle... D'autres types d'objets, comme les chaudrons de bronze ou les statues de pierre,

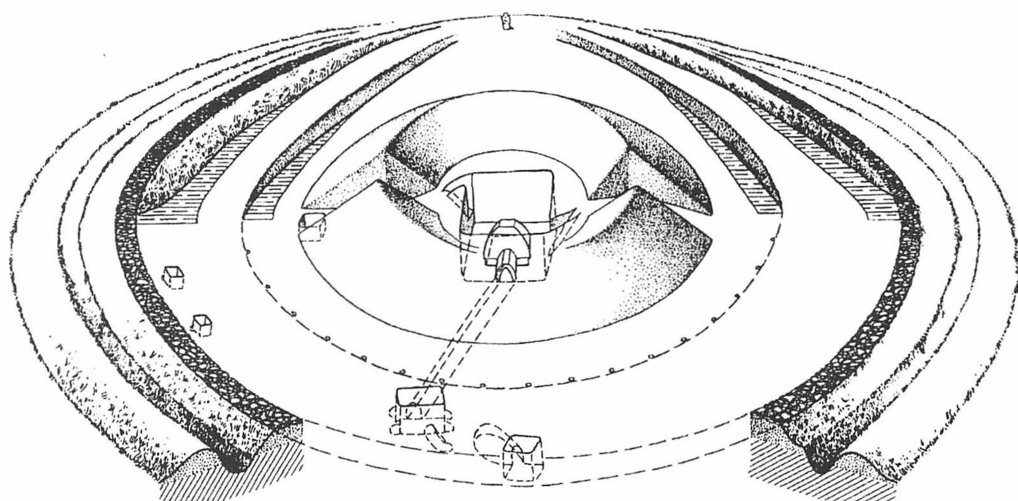




Comparaison entre les objets caractéristiques des cultures scythes "archaïque" (vers 700-500 av. J.-C.) et "classique" (vers 500-300 av. J.-C.), selon A. Alekseïev.
[A. Alekseïev, 1994, d'après *Stepi...*, 1989]

connaissent de sensibles modifications stylistiques. L'art animalier est lui aussi partiellement renouvelé.

Tout cela est traditionnellement mis au compte d'évolutions internes à la culture scythe, passant de son stade archaïque au stade classique. Il existe néanmoins un autre point de vue : les changements constatés au dernier tiers du VI[e] et au début du V[e] siècle av. J.-C. traduiraient l'arrivée dans les steppes européennes d'un nouveau groupe de nomades iranophones venus de l'est, et dont les déplacements pourraient être liés aux campagnes entreprises par les Perses contre les Saco-Massagètes en Asie centrale. La dynastie à laquelle appartenait



Le kourgane royal d'Obouz (Ukraine, région de Kherson). Le plus grand de tous les kourganes scythes témoigne de l'apogée de la Scythie européenne au IVᵉ siècle av. J.-C. [Reconstitution d'I. V. Boltryk et M. I. Ievlev]

Idanthyrsos aurait été remplacée par celle d'Ariapeithès, au pouvoir dans la première moitié du Vᵉ siècle av. J.-C. Une partie des données livrées par Hérodote sur la migration des Scythes et leur entrée en Europe se rapporterait alors non à la vague scythe "archaïque" des VIIᵉ-VIᵉ siècles av. J.-C., mais à cette seconde vague plus tardive (ce point nous paraît douteux : des épisodes aussi récents auraient-ils pu être ainsi projetés dans le passé ?). A. Alekséïev, qui a défendu cette théorie (1994), souligne cependant qu'il ne s'agit à l'heure actuelle que d'une hypothèse. L'évolution interne demeure une explication plus économique.

■ L'apogée des Scythes

Les Vᵉ et IVᵉ siècles av. J.-C. ont marqué l'apogée des Scythes et de la Scythie. Cette période n'a plus vu de grandes aventures extérieures. Hérodote mentionne plusieurs rois scythes à propos d'anecdotes ou d'évènements de leur règne. Il est ainsi question d'Ariapeithès, dont l'une des épouses était la fille du roi thrace Térès (et la sœur du successeur de Térès, Sitalkès). Il fut assassiné par le roi des Agathyrses Spargapeithès (IV, 78). Son fils et successeur Skylès fut, lui, renversé pour hellénophilie excessive et remplacé par son frère Oktamasadès. Ces évènements peuvent être datés de la première moitié du Vᵉ siècle av. J.-C.

L'archéologie illustre l'épanouissement de la culture scythe et l'enrichissement de l'élite dirigeante, particulièrement au IVᵉ siècle av. J.-C. (édification des grands kourganes "royaux").

Cette période fut aussi celle des contacts les plus étroits entre les Scythes et les Grecs ou les populations gréco-barbares de la côte – aussi bien les cités indépendantes comme Olbia que le royaume du Bosphore-Cimmérien créé en 480 av. J.-C. A. M. Khazanov (1982) attribue à des attaques scythes les couches d'incendie du

début du Ve siècle relevées sur des établissements bosporitains, et les travaux de fortification entrepris dans la première moitié de ce même siècle à Tiritakè (en Crimée orientale) et dans la presqu'île de Kertch. Le même auteur met hardiment en relation le développement à cette époque du faubourg d'Olbia avec la présence du roi scythe Skylès qui y aurait eu ses habitudes ; Olbia aurait pu dépendre un moment des Scythes. Au IVe siècle av. J.-C., l'intensité des relations scytho-helléniques est attestée par le développement de l'art "gréco-scythe" classique (cf. chapitre X), le volume des importations grecques en Scythie, peut-être aussi la tendance à la sédentarisation de groupes scythes nomades.

■ Le conflit avec la Macédoine

La dernière phase de l'histoire politico-militaire de la "Grande Scythie" est liée à la figure majeure du roi Atéas, mort en 339 av. J.-C. Quelques aspects de sa personnalité et de son règne nous sont connus grâce à des textes de Strabon, Polyen, Trogue Pompée / Justin, Clément d'Alexandrie, et Plutarque.

Le personnage lui-même nous est présenté par les sources grecques comme un souverain puissant, qui aurait réuni sous son autorité *"la plupart des Barbares"* de



Monnaie du roi scythe Atéas, mort en 339 av. J.-C. Le roi est représenté comme un simple archer monté scythe, ce qui correspond à la rudesse barbare qu'il affectait.

Scythie (Strabon, VII, 3, 18). Justin (IX, 2) écrit : *"Atheas était alors le roi des Scythes"*, ce qui semble signifier qu'il était le seul, ou le principal, chef des Scythes. Il est cependant impossible de préciser les limites des territoires qu'il contrôlait.

Atéas est dépeint comme un homme simple et rude. On peut d'ailleurs soupçonner les écrivains grecs d'avoir accentué cet aspect dans le cadre de la confrontation entre Scythes et Macédoniens, mais aussi le roi lui-même d'avoir délibérément "joué au Scythe", comme plus tard Attila "jouera au Hun", pour inspirer la crainte sinon le respect.

Plutarque (*Apophtegmes des rois et des généraux*) rapporte deux anecdotes significatives :

"Comme il brossait ses chevaux, se tournant vers les ambassadeurs de Philippe [de Macédoine], il leur demanda si Philippe en faisait autant ou non". Plutarque paraît choqué de l'idée ; peut-être le roi de Macédoine, rude soldat lui aussi, l'aurait-il moins été.

"Il fit prisonnier Isménias, un excellent flûtiste, et lui ordonna de jouer. Et quand d'autres l'admirèrent, il jura qu'il était plus agréable d'entendre hennir un cheval." (On note qu'une partie au moins de l'entourage royal était plus mélomane).

Clément d'Alexandrie (*Stromates*, V, 5, 3) a conservé le texte – peut-être authentique – d'une lettre de menace du roi scythe aux habitants de Byzance : *"Atéas roi des Scythes au peuple de Byzance. Ne faites pas obstacle à mes entreprises, de peur que mes juments ne viennent boire votre eau."* Elle appartient à un genre littéraire qui sera abondamment pratiqué par les grands chefs de guerre nomades des époques suivantes – on songe là encore à Attila. D'un autre côté, la frappe (à Olbia ?) de monnaies à son nom montre qu'Atéas savait emprunter au monde grec ce qu'il jugeait commode.

Les ambitions d'Atéas étaient tournées vers l'ouest. Nous savons qu'il guerroya contre les Triballes, tribu thrace établie au sud du Danube, sur les rives de l'Oescus / Iskăr dans l'actuelle Bulgarie (Frontin, *Stratagèmes*, II, 4, 20). L'avance scythe dans cette direction déboucha sur une confrontation avec la Macédoine, que son roi Philippe II (le père du futur Alexandre le Grand) avait transformée en superpuissance militaire.

Justin (IX, 2) donne de cet affrontement un récit détaillé mais très probablement romancé. Vers la fin de son règne, Atéas se trouvait en conflit avec les Histriens (c'est-à-dire les riverains de l'Istros / [H]ister / Danube). Il demanda de l'aide à Philippe II de Macédoine, auquel il aurait imprudemment promis, comme prix de son soutien, de le choisir comme successeur. Peu après, le roi des Histriens mourut et Atéas renvoya les renforts macédoniens à peine arrivés, sans trop s'embarrasser de diplomatie :

"Il congédia les soldats macédoniens, les chargeant de dire à Philippe qu'il ne lui avait ni demandé de secours, ni promis de le choisir pour successeur ; que les Scythes, plus

aguerris que les Macédoniens, pouvaient se passer d'eux ; et que lui-même, ayant un fils en bonne santé, ne manquait pas d'héritier."

Justin décrit ensuite l'escalade prévisible vers un conflit scytho-macédonien. Atéas avait renvoyé les soldats macédoniens sans payer *"ni leur solde, ni leurs frais de route"*. Philippe lui demanda en compensation une contribution financière à sa guerre contre Byzance qu'il assiégeait alors. Atéas refusa, prétextant que lui et son pays étaient trop pauvres pour payer beaucoup, et qu'il ne payerait donc rien, trouvant *"moins honteux de refuser tout que de donner peu"*. Du coup, Philippe leva son siège et se tourna contre les Scythes. Il fit dire à Atéas qu'il comptait venir – avec, comme on l'imagine, une forte escorte – ériger une statue d'Héraklès aux bouches du Danube. Cette ruse assez grossière irrita le roi scythe, qui proposa de mettre lui-même en place la statue et menaça, si elle était introduite en Scythie sans son consentement, de la faire fondre pour en faire des pointes de flèches (une touche supplémentaire à son autoportrait en "Barbare" ?). Justin poursuit : *"Irrités par ces insultes mutuelles, les deux rois en vinrent aux mains"*.

En 339 av. J.-C., Scythes et Macédoniens s'affrontèrent sur le Danube, dans une bataille décisive dont nous ignorons malheureusement l'emplacement exact et le déroulement. Justin dit seulement que *"les Scythes étaient plus nombreux et plus braves, mais Philippe les vainquit par la ruse."* Atéas périt au combat et Lucien (*Exemples de longévité*, X) affirme qu'il était alors très âgé : *"Atéas, roi des Scythes, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, fut tué en combattant contre Philippe, sur les bords de l'Ister."*

Selon Justin, le roi de Macédoine fut déçu par son butin :

"Il fit 20 000 prisonniers, femmes et enfants, et saisit beaucoup de bétail, mais ne trouva ni or ni argent. Pour la première fois alors il crut à la pauvreté des Scythes. Il fit conduire en Macédoine 20 000 belles juments du pays, pour en perpétuer la race."

Une partie de ce butin lui fut d'ailleurs reprise par les Triballes, qui attaquèrent les Macédoniens sur le chemin du retour. Philippe fut grièvement blessé dans ce combat (Justin, IX, 3).

Cette bataille fit de la Macédoine la puissance dominante de la région, et leur défaite porta certainement un coup sensible au prestige des Scythes. Après la mort d'Atéas, des tribus gètes passèrent sur la rive gauche du Danube, et s'avancèrent peut-être jusqu'au Dniestr. Des sépultures scythes sont cependant encore attestées dans la seconde moitié et jusqu'à la fin du IVe siècle av. J.-C. entre Prout et Dniestr (*Stepi*..., 1989).

En outre, la puissance militaire scythe n'était pas détruite. Les Macédoniens en firent l'amère expérience en 331 av. J.-C., huit ans à peine après leur grande victoire sur Atéas. Zopyrion, qui gouvernait la Thrace pour le compte d'Alexandre le Grand, entra en Scythie et assiégea la ville d'Olbia, alors alliée aux Scythes. Ceux-ci vinrent débloquer la cité. Au cours de sa retraite, Zopyrion fut tué et toute son armée anéantie (Quinte-Curce, X, 1, 44 ; Justin, XII, 2 ; Macrobe,

Saturnalia, I, 11, 33). Ce fut l'une des rares défaites de tout le règne d'Alexandre le Grand, et l'on regrette d'autant plus de ne disposer d'aucun compte rendu des combats. Il serait intéressant de savoir comment pouvait se dérouler un affrontement entre la phalange macédonienne parvenue à sa perfection et les cavaliers des steppes – certainement appuyés, à cette époque, par une infanterie non négligeable (cf. chap. VIII).

Un discours de Démosthène (*Contre Phormion*, VIII), prononcé vers 328 av. J.-C., nous apprend que les Scythes s'étaient battus contre l'armée du roi du Bosphore Peirisadès I[er] (v. 347-309 av. J.-C.), et que le conflit avait perturbé le commerce et les exportations à destination de la Grèce.

On sait par Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XX, 22-26) que les Scythes fournirent, en 310-309 av. J.-C., une armée de 30 000 hommes (dont 20 000 fantassins) au roi du Bosphore Satyros en guerre contre son frère Eumélès. Le roi scythe Agaros accorda ensuite l'asile à Peirisadès, le fils de Satyros, après la défaite de ce dernier.

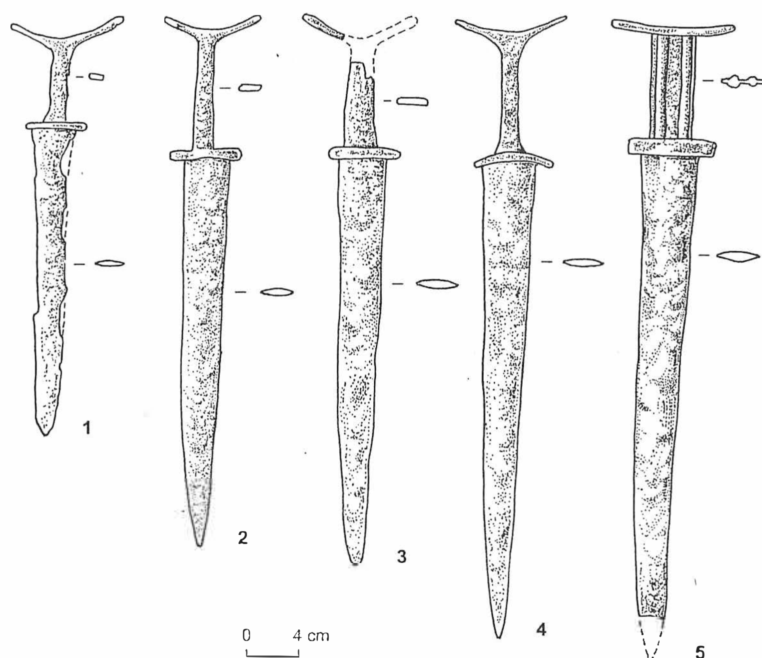
Les récits de ces conflits montrent que les Scythes conservaient un potentiel militaire appréciable, mais peuvent aussi suggérer, par leur localisation, qu'ils commençaient à se recentrer sur les territoires méridionaux où allait se former leur dernier royaume à l'époque suivante.

■ Le mystère du grand reflux scythe

A partir de la fin du IV[e] et durant le III[e] siècle av. J.-C., en effet, les Scythes perdirent la plus grande partie de l'aire qu'ils contrôlaient pour ne conserver que la Crimée septentrionale et les régions attenantes sur le cours inférieur du Dniepr. C'est la "Petite-Scythie".

Les causes de ce rétrécissement catastrophique de la Scythie européenne sont controversées. On l'a longtemps attribué à l'expansion des Sarmates (les successeurs des Sauromates d'Hérodote), qui a débuté au IV[e] siècle av. J.-C. Les Sarmates auraient supplanté les Scythes comme, dans le récit hérodotéen, les Scythes avaient eux-mêmes chassé les Cimmériens. On en voyait la confirmation dans le texte péremptoire de Diodore de Sicile selon lequel les "Sauromates", *"devenus plus nombreux avec le temps, ravagèrent la plus grande partie de la Scythie, y mirent tout à feu et à sang et la rendirent presque déserte"* (*Bibliothèque historique*, II, 26). Pour certains archéologues, les traces des Sarmates se rencontreraient bien, dès la fin du IV[e] siècle av. J.-C., à l'est du Don et même du Donets, et aux III[e]-II[e] siècles av. J.-C. sur la rive gauche du Dniepr (*Stepi...*, 1989). La création d'établissements fortifiés scythes sur le cours inférieur du fleuve, à cette époque, serait tournée contre cette menace.

Selon un point de vue radicalement opposé (cf. par exemple S. Poline et A. Simonenko, 2004), les Sarmates ne sont pour rien dans le repli des Scythes. Les

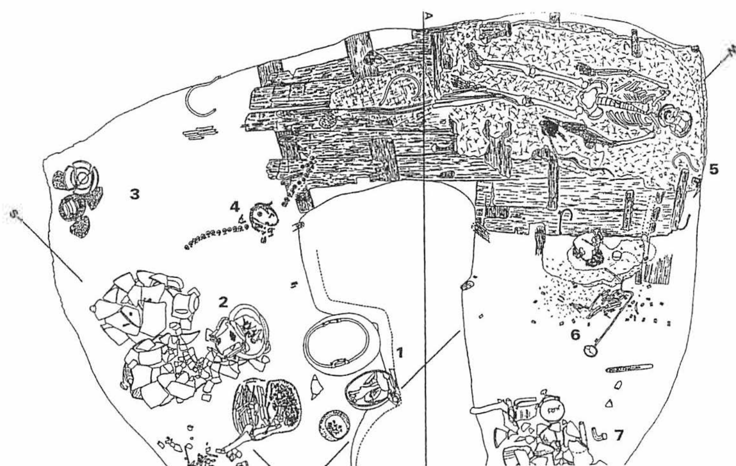


Epées courtes du style "sarmate ancien" ou "de Prokhorovka" trouvées dans la steppe herbeuse ukrainienne, sur la rive gauche du Dniepr (1 : Jemtchoujné ; 3 : Serhiïvka ; 4 : Hrychyné ; 5 : Hostryï) et la rive droite (2 : Terny). Leurs datations sont discutées, mais elles ne remonteraient pas au-delà des IIe-Ier siècles av. J.-C. [A. SIMONENKO, 2001]

ultimes tombes royales de la "Grande Scythie" datent du dernier tiers du IVe siècle av. J.-C., et les dernières tombes communes du début du IIIe siècle av. J.-C. Or, l'apparition de vestiges sarmates nombreux n'aurait eu lieu qu'aux IIe et Ier siècles av. J.-C. Ainsi, l'épée courte sarmate du type "de Prokhorovka" trouvée à Jemtchoujné (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k, sur la rive gauche du Dniepr), précédemment datée du tournant des IVe et IIIe siècles av. J.-C., serait nettement postérieure (A. Simonenko, 2001 : IIe ou Ier siècle av. J.-C.) ; les autres armes de ce type découvertes dans des tombes seraient datées, par des céramiques, de la même époque (*ibidem*). En fait, les Sarmates auraient occupé un territoire en grande partie désert. L'effondrement de la Grande Scythie pourrait alors être dû, suivant S. Poline, N. Gavriliouk et d'autres, à une crise économique ou écologique (on souhaiterait toutefois, sur cette dernière, disposer d'éléments plus explicites).

On voit que ces deux visions reposent sur l'identification et la datation des plus anciennes traces des Sarmates en Ukraine, sur lesquelles le dernier mot n'est pas dit. Les textes, que l'on a invoqués à l'appui des deux théories, n'apportent guère d'éclaircissements. Au IVe siècle av. J.-C., Eudoxe de Cnide (vers 370-365 av. J.-C.) et le Pseudo-Scylax (vers 338 av. J.-C.) placent des "Syrmates" sur le Tanaïs / Don – frontière traditionnelle de la Scythie européenne –, mais sans dire s'ils l'ont déjà franchi vers l'ouest. Les premières mentions sûres de Sarmates dans la steppe ukrainienne sont beaucoup plus tardives (IIe-Ier siècles av. J.-C.).

Ce débat ne pourrait être tranché que par de nouvelles découvertes archéologiques des IVe et surtout IIIe siècles av. J.-C. Il faut signaler à ce sujet la fouille



Plan de la tombe scythe de Ryjanivka (Ukraine, région de Tcherkassy, 2ème quart du IIIe siècle av. J.-C.). Cette tombe illustre la survie tardive de groupes scythes dans la steppe boisée ukrainienne.
[J. CHOCHOROWSKI ET S. A. SKORYÏ, 1997]

récente, par une expédition archéologique ukraino-polonaise, d'une riche sépulture scythe à Ryjanivka au sud de Kiev, dans un kourgane qui avait déjà révélé une tombe féminine en 1887. Le défunt, un grand gaillard de 1,80 m âgé de 45 à 50 ans, était accompagné d'un mobilier funéraire abondant, de son cheval, et d'un serviteur. La sépulture présentait certaines caractéristiques intéressantes, comme la construction d'un foyer symbolique, évocateur de sédentarisation, et la présence d'éléments de harnachement en fer d'un type plus sarmate que scythe. Mais c'est surtout sa datation qui a fait sensation : elle ne remonterait pas au-delà du deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C., et prouverait donc la survie, dans des zones relativement protégées de la steppe boisée ukrainienne, de groupes scythes plus tard qu'on ne l'admettait habituellement.

Les Sarmates n'ont peut-être pas causé la crise scythe du IIIe siècle av. J.-C., éventuellement due à des difficultés internes (qui resteraient cependant à démontrer) et à la défaite de 339 av. J.-C. Mais il n'est pas exclu que leurs premiers raids à l'ouest du Don – avant même toute installation permanente – l'ait aggravée.

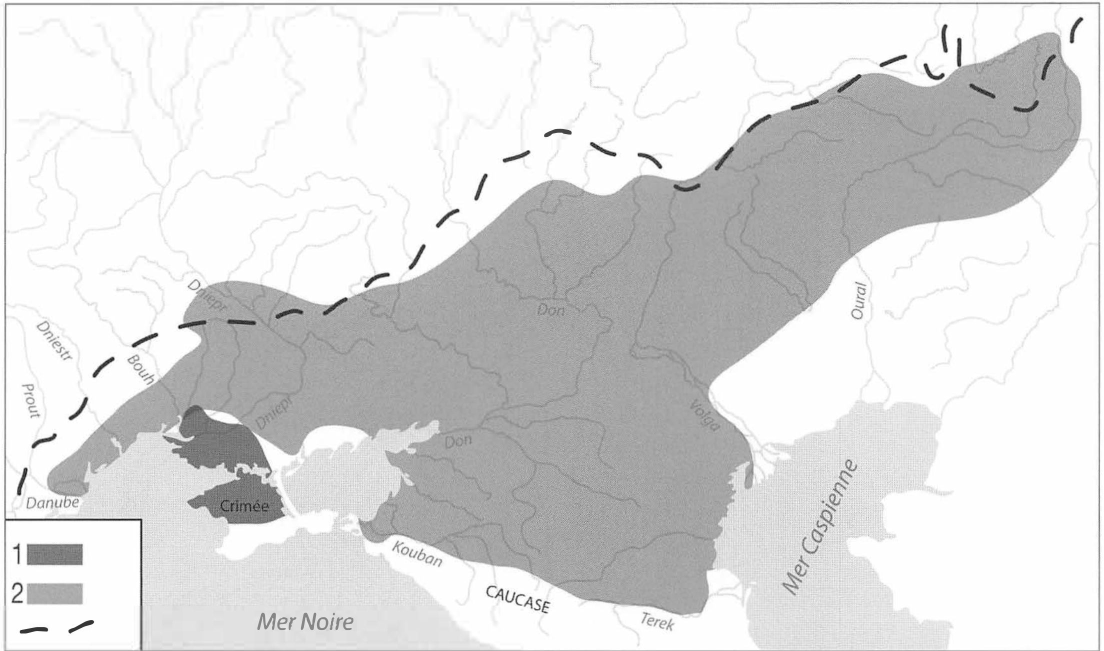
Relief de Néapolis-des-Scythes (Ukraine, Crimée) portant une possible représentation des rois Skilouros et Palakos.
[*STEPI...*, 1989]



■ Epilogue : les Scythes tardifs en Crimée

Sur le bas Dniepr et surtout en Crimée, l'identité scythe s'est maintenue jusqu'aux premiers siècles de notre ère. C'est une longue période, mais privée du lustre des phases précédentes, et qui est considérée comme une sorte d'épilogue un peu nostalgique à la grandeur passée des Scythes.

L'histoire de cette dernière Scythie ne nous est connue que de façon assez imprécise, à travers les allusions d'auteurs grecs aux conflits incessants entre les Scythes et leurs voisins. Les rois scythes s'efforcèrent en particulier de contrôler Chersonèse (au sud-ouest de la



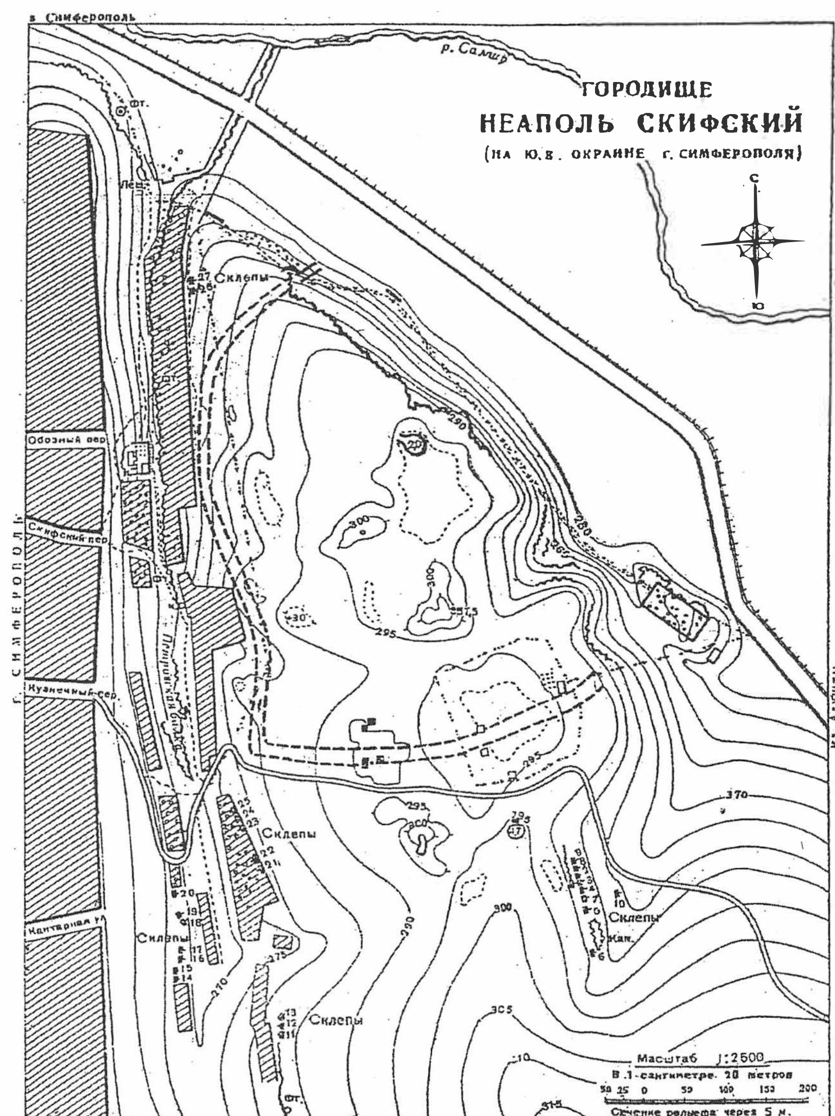
Extension de la culture scythe tardive de Crimée et du bas Dniepr (1) et des cultures sarmates (2) vers le début de notre ère.
[D'après *Stepi*..., 1989]

Crimée, près du site de l'actuelle Sébastopol) et Olbia (à l'embouchure du Boug), qui avaient une importance économique considérable. L'histoire romancée de la reine guerrière sarmate Amagê, qui aurait défendu Chersonèse contre les Scythes (Polyen, *Stratagèmes*, VIII, 56), peut se référer à des évènements du IIe siècle av. J.-C.

La reconstruction de la puissance scythe après la crise du IIIe siècle av. J.-C. fut l'œuvre du roi Skilouros et de son fils Palakos, connus notamment par l'épigraphie et par des mentions de Strabon et Plutarque. Leurs règnes au IIe siècle av. J.-C. coïncident avec l'âge d'or de la "Petite-Scythie", peut-être alliée au royaume du Bosphore (des inscriptions mentionnent des mariages dynastiques, cf. E. Molev, 2008).

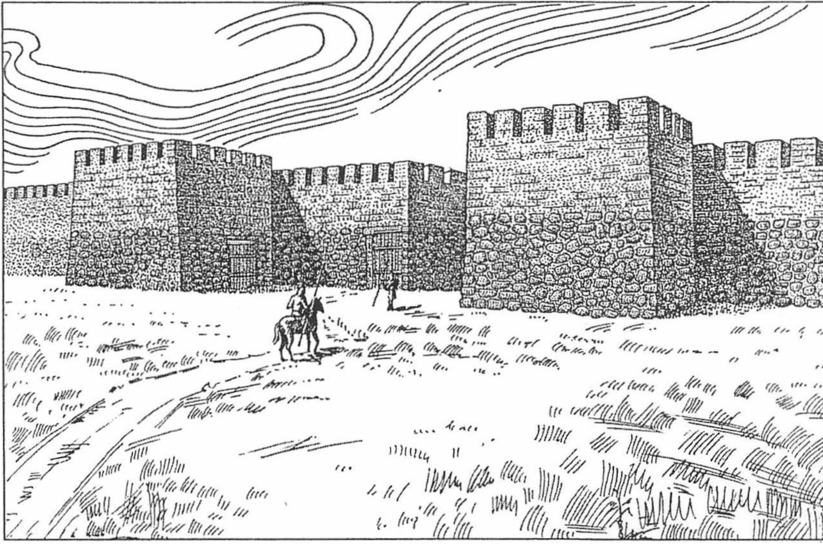
Skilouros battit monnaie, pour des raisons probablement plus symboliques qu'économiques (les monnaies de toutes provenances sont rares dans le matériel archéologique de cette période, et l'économie de troc paraît avoir été assez générale). Il obtint la soumission d'Olbia, imposa un tribut au royaume du Bosphore et tenta de s'emparer de Chersonèse. La ville fit appel au roi du Pont, Mithridate VI Eupator (le grand ennemi de Rome, r. 111-63 av. J.-C.). D'après Strabon (VII, 4, 3) : *"Mithridate envoya une armée en Chersonèse* [Crimée] ; *elle s'y battit contre les Scythes, contre Skilouros, puis contre les enfants de Skilouros – Palakos en tête – dont Poseidonios chiffre le nombre à 50 et Apollonidès à 80 [...]. Il les réduisit par la force."* Les Scythes ne se battaient pas seulement en rase campagne, mais s'appuyaient sur un réseau de forteresses : Strabon (VII, 4, 7) évoque les *"places fortes construites par Skilouros et ses fils, dont ils se servirent comme bases d'opérations contre les généraux de Mithridate, à savoir Palakion et Khabon et Néapolis."* Cette

Plan de l'agglomération antique identifiée à Néapolis-des-Scythes (près de l'actuelle Simféropol', Ukraine, Crimée).



dernière place est en fait la résidence royale de Néapolis-des-Scythes, localisée sur la rivière Salguir près de l'actuelle Simféropol' en Crimée du sud-ouest. Palakos s'était assuré l'alliance des Roxolans du roi Tasios, qui nomadisaient à cette époque dans les steppes ukrainiennes à l'est du Dniepr (Strabon, VII, 3, 17 et II, 5, 7). Ces évènements sont relatés aussi par un document épigraphique célèbre : le décret de la ville de Chersonèse en l'honneur de Diophante, général de Mithridate Eupator. La défaite scythe est datée de 110 environ av. J.-C.

Plutarque (*Apophtegmes des rois et des généraux*, II, 8, 17) rapporte l'anecdote suivante : *"Skilouros, sur le point de mourir, fit venir ses quatre-vingts enfants mâles, et leur présenta tour à tour à chacun un faisceau de flèches liées ensemble, en leur enjoignant de le rompre. Quand ils eurent tous essayé inutilement, il prit les flèches, les*



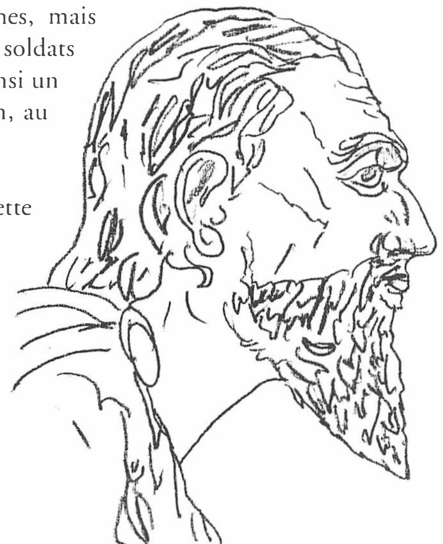
Reconstitution de l'enceinte de Néapolis [T. M. Vysotskaïa]

délia, et les rompit facilement l'une après l'autre. Il voulait leur faire entendre que tant qu'ils resteraient unis, ils seraient invincibles, mais que leur division les affaiblirait et causerait leur perte." L'histoire (qui a aussi a été contée à propos d'autres personnages) a inspiré notamment un tableau de Noël Hallé daté de 1765-67.

Reconstitution de la tête du roi scythe inhumé dans le "mausolée" de Néapolis, et qui serait Skilouros. [D'après la sculpture de M. Guérassimov]

Après le règne de Palakos, les Scythes connurent des fortunes diverses. Nous savons qu'Olbia redevint indépendante au Ier siècle av. J.-C. avant de retomber sous le contrôle des Scythes aux Ier et IIe siècles de notre ère.

Au milieu du Ier siècle, les Scythes furent vaincus par le roi du Bosphore Aspourgos et un moment vassalisés. Peu après, ils attaquèrent à nouveau Chersonèse, qui sollicita cette fois l'aide de Rome. Vers 60 de notre ère, le général romain T. Plautius Silvanus repoussa les Scythes, mais Chersonèse devint du même coup cliente de Rome, et des soldats romains furent dès lors stationnés en Crimée ; on connaît ainsi un cantonnement de la XIe légion Claudienne à Al'ma-Kermen, au sud-ouest de la péninsule.



Au milieu du IIe siècle, les Scythes perdirent de nouveau, et cette fois, semble-t-il, définitivement, le contrôle d'Olbia.

Parallèlement, le royaume scythe combattit à plusieurs reprises, au cours des Ier et IIe siècles de notre ère, le royaume du Bosphore – sous protectorat romain depuis 63 av. J.-C. – qui était son voisin oriental. Au IIe siècle, cet affrontement tourna nettement à l'avantage des Bosporitains, et des inscriptions relatent les victoires remportées sur les Scythes par les rois Sauromatès Ier, Kotys II et Sauromatès II. La dernière (Sauromatès II) date de 193.

A partir de la fin du IIe siècle de notre ère, l'histoire politique et militaire des Scythes de Crimée et du bas Dniepr n'est pratiquement plus documentée. Au milieu du IIIe siècle, la poussée des Goths germaniques venus d'Ukraine méridionale refoula une partie de la population scythe vers les montagnes du sud-ouest de la Crimée qui offrait des positions plus sûres. Les Goths assimilèrent sûrement certains des groupes scythes demeurés sur les territoires qu'ils contrôlaient.

On suppose que le coup ultime fut porté aux établissements scythes résiduels par les invasions hunniques, à partir de 375 ; il n'y a cependant pas de raison de croire que les derniers Scythes furent complètement exterminés. Il est plus probable qu'ils achevèrent de se fondre, qui dans la population gothe, qui dans la population sarmato-alaine (l'archéologie montre d'ailleurs qu'ils avaient subi depuis longtemps l'influence des groupes sarmates installés en Crimée). Leurs traces anthropologiques s'y distinguent jusqu'à une date très tardive : l'étude menée sur les restes humains de la nécropole de Tchoufout-Kalé près de Bakhtchisaraï en Crimée, sur un site fortifié par les Byzantins, montre que la population des VIe-IXe siècles était probablement composée d'un mélange de Goths et d'Alains ayant assimilé les vestiges de populations antérieures – avec un type physique majoritaire qui se rapproche de celui des Scythes tardifs de Crimée.

Une autre "Petite-Scythie" est évoquée par Strabon (VII, 4) au sud des bouches du Danube : *"Et comme, avec le temps, beaucoup de Barbares de ces pays ont franchi le Tyras* [Dniestr] *et l'Ister* [Danube] *et fixé leur demeure au-delà de ces fleuves, le nom de Petite-Scythie a fini par s'étendre à une portion considérable de la Thrace elle-même."* Ce nom demeura attaché à la région jusqu'aux premiers siècles de notre ère, les Romains y ayant constitué une province de *Scythia Minor*. Contrairement à la "Petite-Scythie" de Crimée, toutefois, les Scythes ne semblent pas y avoir formé un royaume ni avoir exercé une influence durable.

Deuxième partie

La culture scythe

"J'ignorais que les Scythes professaient un tel culte pour l'amitié. Je les croyais inhospitaliers, sauvages, toujours en guerre, irascibles et colériques, les jugeant ainsi et sur les récits que j'avais entendu faire et sur la réputation qu'ils ont de manger leurs pères après leur mort".

Lucien de Samosate, *Toxaris ou l'amitié*, VIII.

"Du reste, les Scythes sont loin d'avoir l'esprit aussi grossier que le reste des Barbares ; on tient même que quelques-uns d'entre eux font profession de philosophie, pour autant toutefois que des gens qui sont toujours armés en sont capables"

Quinte-Curce, *Vie d'Alexandre*, VII, 8.

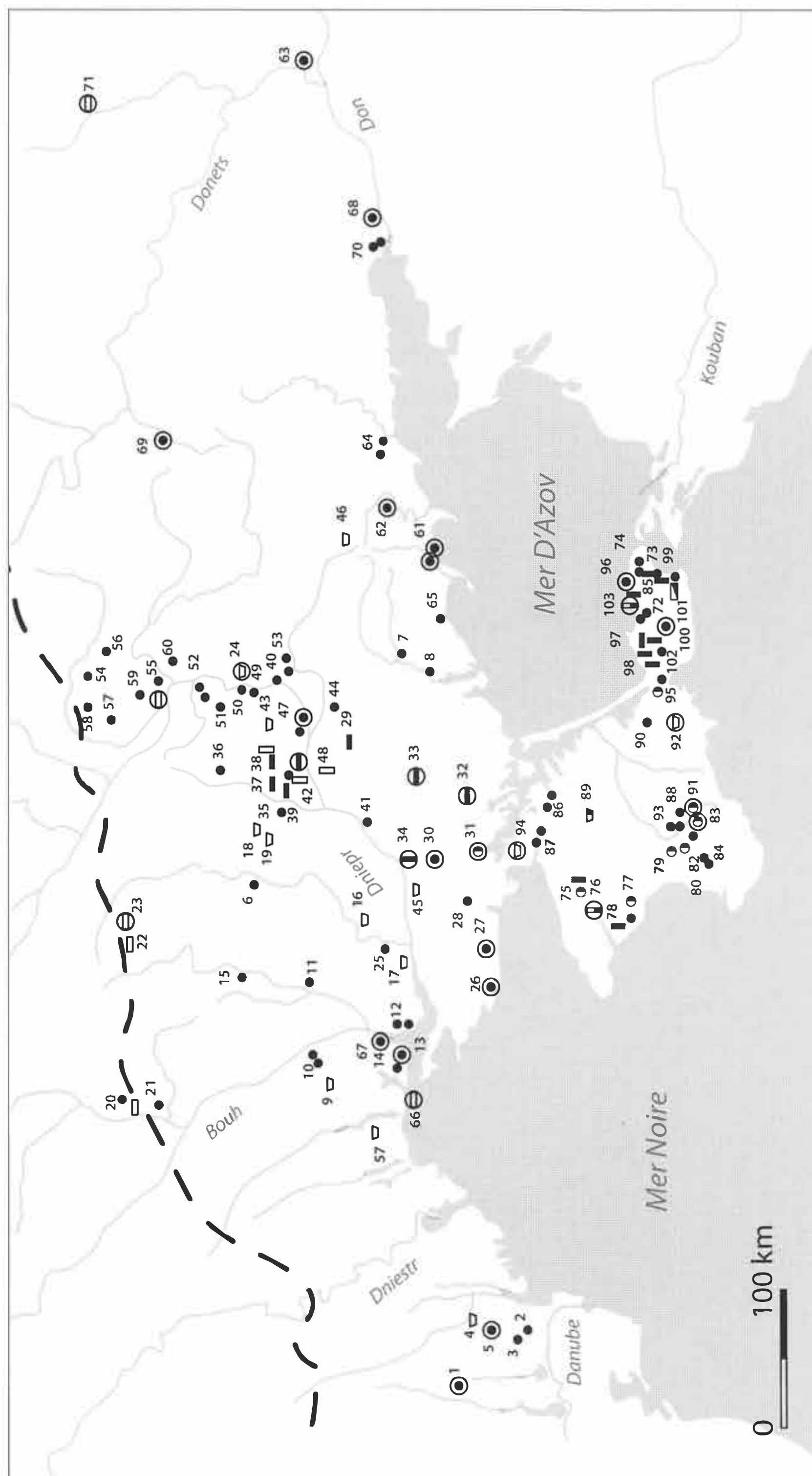
Ayant placé les Scythes dans l'espace et le temps – et au sein de la vaste constellation nomade de leur époque –, nous pouvons nous pencher plus précisément sur leur identité, leur mode de vie, leur pensée.

L'ensemble ethnique et culturel étudié ici est principalement, rappelons-le, celui des Scythes européens (dont nous verrons qu'ils se nommaient eux-mêmes "Skolotes"). Il sera cependant comparé, dans les divers domaines abordés, aux autres cultures scythiques contemporaines et, en tant que de besoin, à certaines cultures nomades plus tardives. Ces comparaisons permettent de compléter et mieux comprendre notre information sur les Scythes au sens strict, et aussi de mesurer leur degré d'originalité au sein de l'ensemble scythique de leur temps et plus généralement de la civilisation nomade des steppes.

Evidemment, la culture scythe a connu de profondes transformations entre le VIIe et le IIIe siècle av. J.-C. Il existe d'ailleurs des périodisations distinguant par exemple – selon celle d'A. Spitsyne – une phase archaïque dans la seconde moitié du VIIe et au VIe siècle av. J.-C., une phase classique à la fin du VIe et durant le Ve siècle av. J.-C., une phase tardive au IVe et dans la première moitié du IIIe siècle

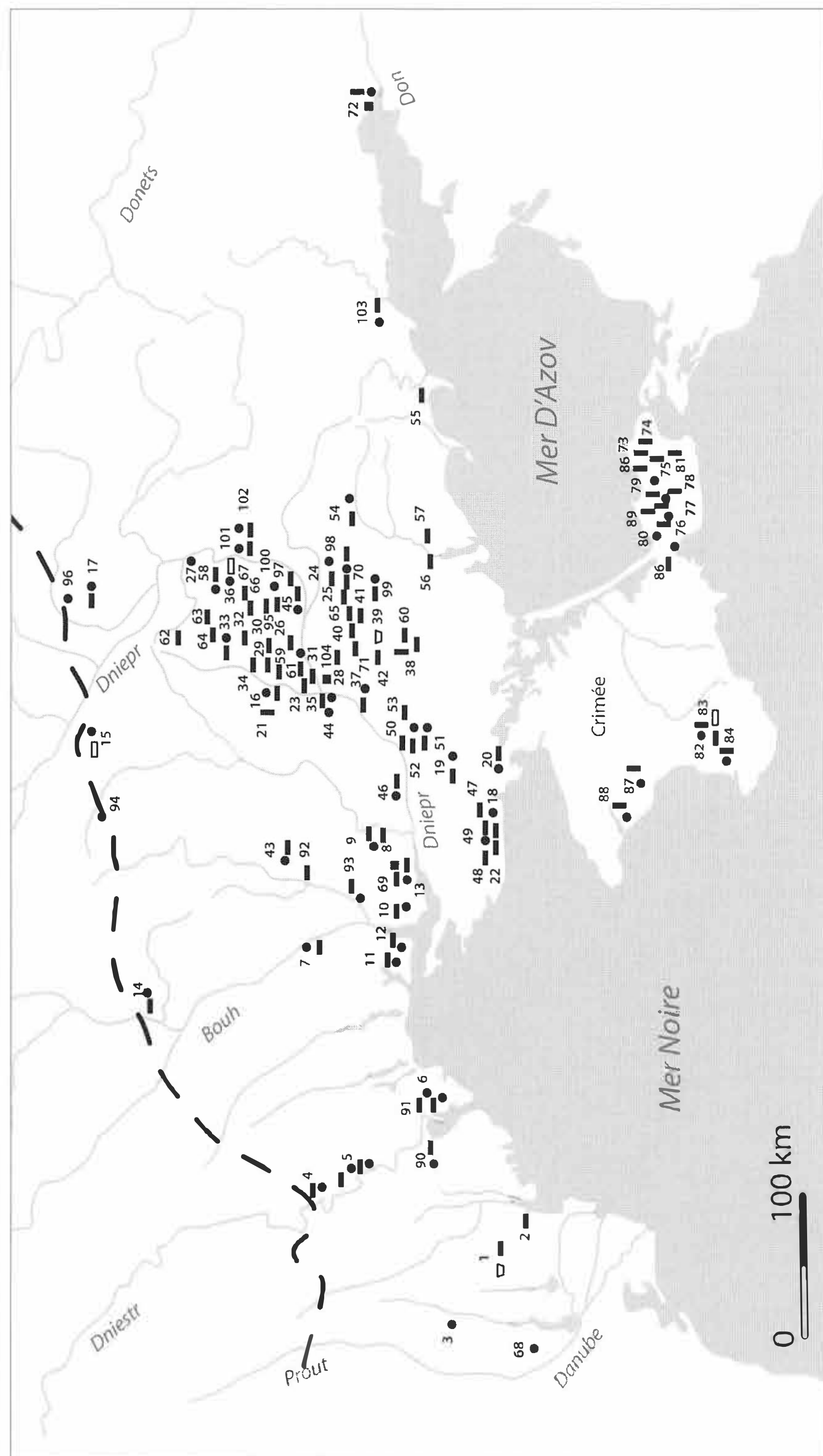
av. J.-C. (cf. aussi, à propos de l'art, chapitre X). Nous signalerons ces évolutions à propos des différents thèmes abordés, mais il nous a néanmoins paru préférable de traiter la culture scythe dans son ensemble plutôt que de la découper en unités chronologiques. Les différences entre les phases sont bien réelles, mais beaucoup moins profondes que celles qui séparent, par exemple, les cultures sarmates "ancienne", "moyenne" et "tardive" – notamment parce que, dans le cas des Sarmates, elles s'expliquent largement par des mouvements de population qui, dans le cas scythe, ne sont pas formellement attestés (cf. l'hypothèse de la "relève nomade" au chapitre IV).

Un chapitre particulier a été consacré à la culture des "Scythes tardifs" de Crimée et du bas Dniepr, très différente de celle de leurs prédécesseurs.



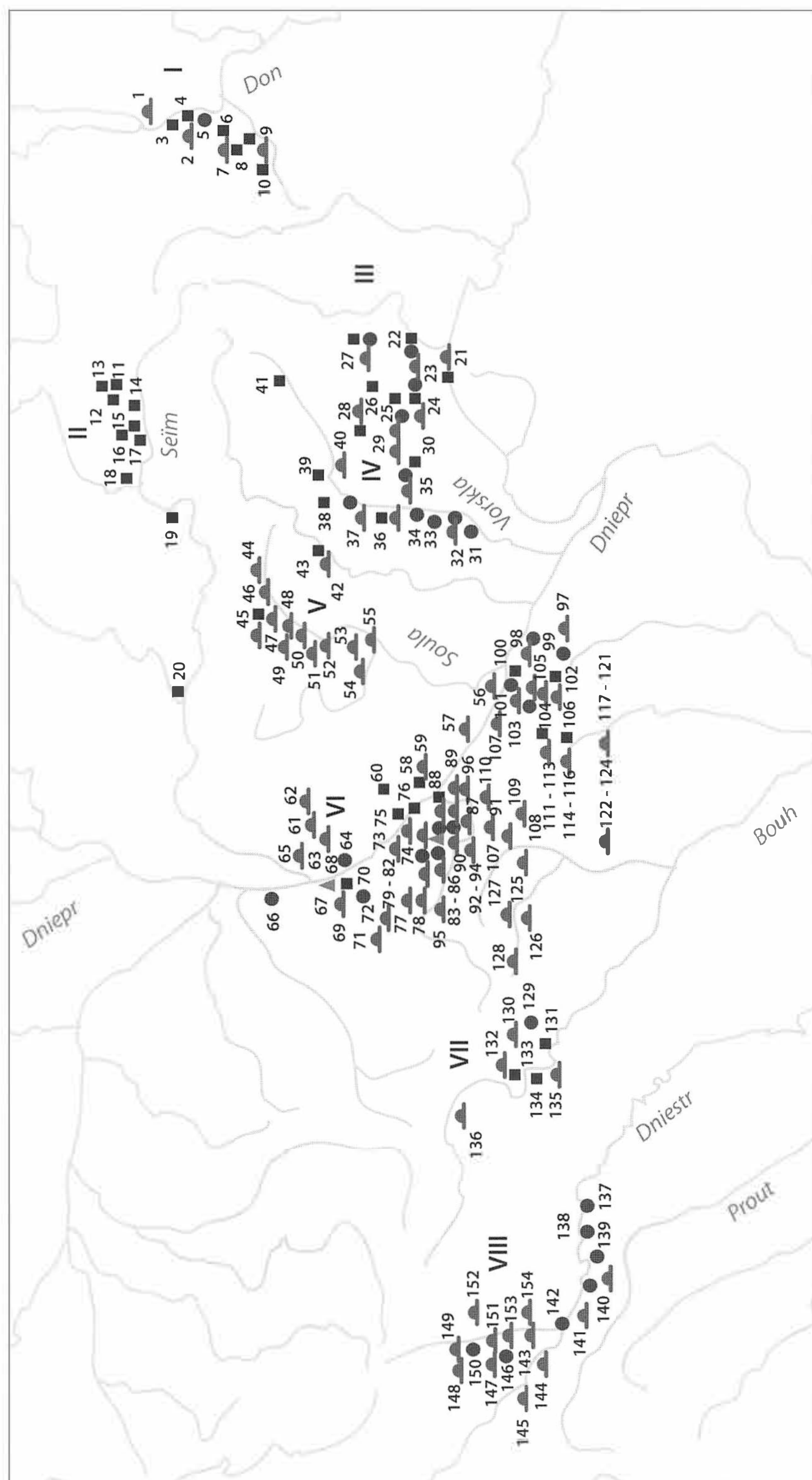
Sépultures et établissements scythes des VIIe-Ve siècles av. J.-C. dans la steppe herbeuse ukrainienne et sur le bas Don.

Parmi les principaux cités dans le texte :
19- Rozkopana Mohyla ;
23- "Mel'gounov" ;
38- Zavads'ka Mohyla ;
42- Nikopol' ;
43- Hostra Mohyla (Tomakivka) ;
70- Iélizavetovskoïé Gorodichtché ;
73- Ak-Bouroun.
[STEPI ..., 1989]



Sépultures et établissements scythes des IVᵉ-IIIᵉ siècles av. J.-C. dans la steppe herbeuse ukrainienne et sur le bas Don.

Parmi les principaux cités dans le texte : 13- Bilozers'ké Horodychtché ; 25- Nosaky ; 26- Nikopol' ; 28- Solokha ; 40- Tchmyreva Mohyla ; 47- Hostra Mohyla ; 55- Berdians'kyï ; 56- Melitopol' ; 59- Tovsta Mohyla ; 61- Tchortomlyk ; 64- Oleksandropol' ; 65- Velyka Tsymbalka ; 70- Haïmanova Mohyla ; 72- Iélizavetovskoïé Gorodichtché ; 73- Koul'-Oba ; 81- "Trois-Frères" ; 91- Nadlymans'ké Horodychtché ; 104- Kamians'ké Horodychtché. [STEPI ..., 1989]



Sites archéologiques des cultures scythoïdes de la steppe boisée ukrainienne et russe aux VIIe-IIIe siècles av. J.-C.

Groupes culturels :
I- Don moyen ;
II- Seïm ;
III- Donets septentrional ;
IV- Vorskla ;
V- Soula ;
VI- Rive Droite (du Dniepr) ;
VII- Boug ;
VIII- Podolie occidentale.

Principaux sites mentionnés dans le texte :
1- "Kourganes Drus" ;
2- Mastiouguino ;
26- Lioubotyns'ké Horodychtché ;
36- Bil's'ké Horodychtché ;
45- Basivka ;
46- Vovkivtsi ;
50- Romny ;
75- Trakhtemyrivs'ké Horodychtché ;
114- Pastyrs'ké Horodychtché ;
118- Martonocha ;
127- Ryjanivka ;
131- Nemyrivs'ké Horodychtché.

[Stepi ..., 1989]

Chapitre V

L'identité scythe

Avant de décrire la civilisation des Scythes, il est bon de se pencher très concrètement sur ses porteurs : comment s'appelaient-ils ? A quoi ressemblaient-ils ? Quelle langue parlaient-ils ? Autant de questions auxquelles nous avons aujourd'hui des réponses parfois précises.

Les noms ethniques des populations scythes

Le nom des "Scythes" nous est connu sous sa forme grecque : Σκύθης / *Skythês*, pluriel Σκύθαι / *Skythai* (d'où latin *Scythae*, et les noms européens modernes), et sous sa forme akkadienne – dans les textes assyriens – *Iškuzāia*. Dans cette dernière, le i- initial est prothétique, et la racine est **škuz-*.

Hérodote (IV, 6) signale expressément que *Skythai* est une appellation donnée par les Grecs, et que les Scythes eux-mêmes se nomment Σκόλοτοι "Skolotes" (il affirme aussi que ce nom de Skolotes est lié à celui du roi mythique Kolaxaïs : faut-il alors corriger Kolaxaïs en **Skolaxaïs* ?)

Les rapports entre ces deux ethnonymes ne sont pas clairs. Suivant une théorie ingénieuse, il s'agirait de deux variantes du même nom, dont la forme initiale serait **skuda-* ou **skuδa-* (d'où le prototype de l'akkadien *Iškuzāia*), passée dans certaines conditions à **skula-* en vertu d'un phénomène de labdacisme propre à la langue scythe (cf. *infra*). Cette dernière variante apparaîtrait notamment dans des anthroponymes : Scolopitus, l'un des chefs de l'invasion scythe en Asie occidentale selon Justin, II, 4, serait **Skula-pita-* "père de Scythe" ou, plus probablement, "celui dont le père est un Scythe" (le personnage est sans doute mythique, mais le nom paraît authentiquement scythe) ; Skylès, le roi scythe hellénisé, est peut-être simplement **Skula-* "le Scythe". Dans ce cas, le nom des prétendus Skolotes ne serait que la forme du pluriel **Skula-ta*, avec la désinence caractéristique de certaines langues iraniennes du nord-est (ossète moderne *-tä* ; V. Abaïev

suggérait quant à lui que c'était ce pluriel qui aurait pu produire la forme grecque Σκύθαι : *Skul[a]-ta > *Skuta).

Il peut y avoir un rapport entre **Skuda-* et le nom donné par les Perses à leur satrapie de Thrace à l'époque achéménide : *Skudra-*.

A supposer que "Scythes" et "Skolotes" reflètent le même nom, la signification de ce dernier n'est pas claire pour autant. F. Justi et V. Abaïev ont proposé un dérivé de l'indo-européen **skeudō* "lancer" (anglo-saxon *scēotan*, vieil-islandais *skjóta*), avec le sens d'"archers". Mais cette racine n'est attestée nulle part en iranien. F. Cornillot rattache le nom des Scythes à leur "bonnet" ou "capuchon" (sur la base d'un terme de l'une des langues pamiriennes, le wakhi : *skiδ-* "couvre-chef" < **skauda-* ?). Il existe diverses autres explications, mais aucune ne nous paraît vraiment démontrée. La meilleure est peut-être celle qui fait des Scythes les "dissidents", un groupe "séparé" de son milieu d'origine, d'après l'ossète digor *sk'ud* "déchiré, fêlé" (du verbe *sk'ujun* "se déchirer" < indo-européen **skeu-*). Des noms d'inspiration semblable sont attestés, par exemple, chez les Cosaques slaves et les Kazakhs turcophones (racine turque **qaz-*, avec la même idée de rupture, de fuite, etc.).

Dans l'hypothèse où "Skolotes" n'aurait pas la même origine que le terme hellénisé de "Scythes", son étymologie serait tout aussi obscure ; G. Dumézil proposait, sans conviction, le sanscrit *kula-* "lignée" que l'on retrouverait dans le nom de Kolaxaïs, ou un terme lié à l'ossète *sqäl* "qui se tient droit ; arrogant" (la racine, qui est la même que dans notre "squelette", est attestée en sace-khotanais : *škālśu* "orgueil").

Le nom des Scythes a aussi été rapproché de celui des Saces d'Asie Centrale : *Saka-* (d'étymologie également incertaine ; cf. I. Lebedynsky, 2006). V. Miller faisait dériver le grec Σκύθαι du pluriel **Saka-tai*, ce qui est peu vraisemblable phonologiquement. On peut en revanche se demander si les Proto-Scythes venus d'Asie Centrale ou de Sibérie (cf. chapitre I) n'auraient pas porté ce nom de "Saces" parallèlement au leur propre. Deux indices pourraient le faire penser. D'une part, il existe un terme arménien *ska* désignant un "géant", qui semble provenir de l'ethnonyme *Saka-* (il est courant d'employer le nom d'étrangers redoutés pour en faire celui de monstres divers ; cf. le géorgien *gmiri*, ossète *gwymiry*, "géant", probables dérivés du nom des Cimmériens ; A. Ivantchik, 1993 ; I. Lebedynsky, 2004). Or, si l'Arménie a bien été traversée et probablement occupée par "nos" Scythes durant leurs campagnes en Orient, elle n'a pas eu de contacts directs avec les Saces. On peut cependant imaginer que le nom de *ska* ait été emprunté à ceux-ci par l'intermédiaire des Perses. D'autre part, Strabon (XI, 18, 4) attribue expressément à des "Saces" les invasions "scythes" de l'Asie occidentale : *"Les Saces [...] firent des raids comparables à ceux des Cimmériens et des Trères [...], et prirent possession des meilleures terres d'Arménie, auxquelles ils léguèrent leur nom et que l'on appelle Sakasène ; et ils s'avancèrent jusqu'au pays des Cappadociens."* La "Sakasène" arménienne (Σακασηνή) est bien le "pays des Saces" (**Sakastāna-*), tout comme le *Sīstān* d'Iran oriental.

En dehors de ceux de Scythes / Skolotes et peut-être de Saces, les Scythes d'Europe ont apparemment connu un troisième nom ethnique : celui d'*A[i]rya-* "Arya". Il s'agit en fait probablement de l'autoethnonyme originel des populations de langue indo-iranienne, connu aussi bien en Inde que dans le monde iranien sédentaire et nomade (le nom même de l'Iran, mais aussi celui de la tribu sarmate des *Arraei* ou *Areatas* et celui des Alains – avec le passage alano-ossète régulier de *-ry-* à *-l-* – en sont des dérivés). Chez les Scythes, il est attesté dans l'onomastique : Hérodote mentionne deux rois appelés, l'un Ariantas, l'autre Ariapeithès. Il est donc possible que les Scythes (ou leurs ancêtres, s'il ne s'agit que d'un fossile au sens oublié) se soient considérés comme "aryens", exactement comme les Croates, Polonais ou Ukrainiens se savent et se disent "slaves", même si ce n'est pas l'appellation principale de leur propre communauté politique et culturelle.

A côté de ces appellations ethniques collectives, les sources ne livrent guère de noms tribaux. Certains sont sans doute purement mythiques, comme ceux des *Paralatai, Aukhatai, Katiaroi* et *Traspies* issus de l'ancêtre primordial Targitaos (Hérodote, IV, 5-7 ; cf. chapitre IX) ou les Paloi et Napoi qui les remplacent chez d'autres auteurs (Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, II, 43, 3-4 ; Pline, *Histoire naturelle*, VI, 22). Les Alazons et Callipides d'Hérodote paraissent bien réels, mais leur identité précise, la forme originelle et le sens de leurs noms, demeurent inconnus sous leur vernis grec (cf. Annexe 1).

L'aspect physique et les soins corporels

La question de l'**aspect physique** des Scythes offre un cas intéressant de contradiction majeure entre des sources écrites – indigentes, mais longtemps crues aveuglément – et les données archéologiques.

Jusqu'au XIXe siècle, en effet, sur la foi d'une description d'un auteur grec de la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C. connu comme le "Pseudo-Hippocrate" (et donc paré du prestige du nom du grand médecin), on a cru que les Scythes formaient une population mongoloïde. Ils auraient ainsi été une sorte d'avant-garde des Asiates en Europe, des précurseurs de certains Turcs et des Mongols. Beaucoup croyaient d'ailleurs que ces derniers descendaient effectivement des anciens Scythes, comme l'expose encore le comte Potocki tout à la fin du XVIIIe siècle (*Voyage dans les steppes d'Astrakhan et au Caucase*), à propos des Tatars Nogaï. Trois raisons auraient quand même dû inciter à la méfiance. D'abord, Hérodote ne dit rien de l'aspect des Scythes, ce qui fait penser qu'il ne leur trouvait rien de particulièrement remarquable sur le plan physique. Ensuite, un autre texte antique, attribué cette fois à Aristote, évoque des Scythes blonds (Pseudo-Aristote, *Physiognomonie*, IIIe siècle av. J.-C. ?). Enfin, le portrait dressé par le Pseudo-Hippocrate confine de toute façon à la caricature ; d'après lui, non seulement les Scythes sont petits et ont la peau "rougeâtre", mais encore ils sont obèses, suants, déformés par l'équitation, et stériles – à cause de leur vie à cheval, et aussi... du port du pantalon ! (*Des airs, des eaux et des lieux*, XVIII-XXII).





Visages de Scythes, détail du pectoral d'or de Tovsta Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVᵉ siècle av. J.-C. Ces sculptures minuscules sont peut-être les plus belles représentations antiques de Scythes.
[R. Rolle, 1980]

Cette vision peu appétissante fut balayée par l'analyse scientifique des restes humains trouvés dans les sépultures scythes, mais aussi par la découverte en Ukraine et Russie méridionale d'objets portant des représentations réalistes de Scythes (malheureusement presque uniquement des hommes) ; les plus belles de ces représentations figurent sur la coupe d'argent plaquée d'or de Haïmanova Mohyla, le pectoral de Tovsta Mohyla, l'amphore de Tchortomlyk, le gobelet de Koul'-Oba et le vase des "Kourganes Drus" de Voronèj.

Tous ces portraits de Scythes nous montrent des europoïdes aux traits réguliers et au nez bien prononcé. Les yeux ne sont jamais bridés (et les personnages, même engoncés dans leurs vêtements caractéristiques de cavaliers, ne présentent aucun signe d'obésité !).

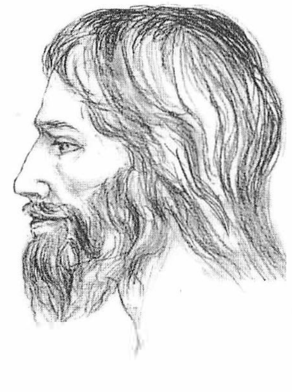
Ces figures, dont certaines doivent être dues à des artistes grecs et qui trahissent en tout cas l'influence du style grec, sont-elles idéalisées ? Il semble bien que non. Les crânes des Scythes d'Ukraine relèvent tous de types europoïdes, plutôt dolichocéphales (tête ovale vue du dessus), avec une face orthognathe de largeur moyenne. A certains de ces crânes, les archéologues russes et ukrainiens ont su rendre un visage, en leur appliquant la méthode de reconstitution faciale mise au point dans les années 1940 par M. Guérassimov, puis développée à Saint-



Reconstitution sculptée de la tête d'un guerrier scythe par M. Guérassimov, d'après un crâne du cimetière à kourganes "Sirko" près de Nikopol' (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k).



Reconstitution de la tête d'un chef scythe, d'après un crâne trouvé aux environs de Tiraspol (Moldavie / Transnistrie).
[D'après sculpture de S. Horbenko]



Reconstitution graphique de la tête d'un porteur de la culture scythoïde du Don moyen, d'après un crâne du kourgane N° 10 de Kolbino (Russie, région de Voronèj).
[G. Lebedinskaïa, 2006]

Petersbourg par sa disciple G. Lebedinskaïa et aujourd'hui en Ukraine par S. Horbenko. Les résultats obtenus sont très proches des représentations antiques.

Les Scythes du Caucase du Nord présentaient apparemment des faciès voisins. Ceux des tombes d'Oulloubaganaly (Russie, territoire de Stavropol'), datées des VIIe-VIe siècles av. J.-C., étaient dolichocéphales ou mésocéphales, avec un visage étroit et un nez bien saillant. Le fait qu'ils ne se distinguent pas des "indigènes" inhumés avec un mobilier de style "kobanien" (cf. chapitre II) a reçu diverses interprétations (A. G. Tikhonov).

Faute de représentations colorées ou de conservation des matières organiques comme dans l'Altaï, il est difficile de dire si les Scythes avaient, en moyenne, des yeux et des cheveux plutôt clairs ou foncés. Les anthropologues ukrainiens et russes les rattachent souvent, sur la base des mensurations du squelette, au type appelé "méditerranéen", ce qui suppose des yeux et des cheveux très majoritairement foncés. Nous faisons quelques réserves là-dessus. Le Pseudo-Aristote, évoqué plus haut, affirme que *"les cheveux blonds et blanchâtres, comme ceux des Scythes, dénotent la stupidité, la méchanceté, la sauvagerie."* En laissant de côté le jugement "physiognomonique", on peut répliquer qu'il s'agit ici d'une généralisation abusive d'observations, chez les Scythes, de quelques types clairs particulièrement exotiques pour un œil grec (bien qu'il y ait eu aussi des Hellènes blonds), ou que cette description se rapporte, non aux "vrais" Scythes nomades de la steppe, mais aux populations "scythisées" de la steppe boisée ukrainienne parmi lesquelles pouvaient figurer des Proto-Slaves et autres groupes faiblement pigmen-

tés. Cependant, des types clairs sont signalés chez de nombreux autres peuples scythiques : Sauromates / Sarmates (Valerius Flaccus, *Argonautiques*, VI, 143-144, à propos de la tribu des Exomates et d'autres populations du nord-est de la mer Noire ; Claudien, "De nuptis Honorii", *Fescennina*, IV, 15) puis Alains (Ammien Marcellin, XXXI, 2, 21), et même, comme on le verra plus loin, chez divers nomades des steppes asiatiques. Ce que nous ne pouvons déterminer, c'est leur proportion.

La taille moyenne des Scythes était de 1,67 m pour les hommes et 1,59 m pour les femmes (*Etnična*..., 2000 ; S. Seheda, 2001). Mais R. Rolle (1980) signale un décalage assez important entre les squelettes retrouvés dans les tombes les plus riches, celles de l'"aristocratie" scythe, et les autres. Dans les premières, les mesures anthropologiques effectuées sur les restes humains donnent des tailles qui atteignent fréquemment (pour les hommes) 1,80 à 1,90 m, et qui, dans quelques cas, dépassent les 2 m. Ces derniers spécimens étaient, pour leur temps, de véritables géants. Ce décalage existe jusqu'à la fin de la période scythe : le "chef" inhumé dans une tombe du 2e quart du IIIe siècle av. J.-C. à Ryjanivka (Ukraine, région de Tcherkassy) mesurait 1,80 m.

On peut donner à ce fait des explications diverses. Il est possible que dans certains cas, l'élite ait été issue d'une tribu et d'un stock de population ethniquement différents du reste de la population, et que conquérants et conquis n'aient pas présenté des caractéristiques physiques identiques. Il est probable aussi que la vie plus aisée et la meilleure nourriture des chefs scythes favorisaient chez eux une meilleure croissance (c'est l'hypothèse de R. Rolle). A l'inverse, une forte taille pouvait être un atout pour un guerrier et contribuer à son ascension sociale. En tout cas, cette différence de taille se retrouve, en Asie, dans les tombes de l'Altaï : la moyenne des statures se situe entre 1,76 et 1,80 dans les tombes riches, 1,64 m dans les autres.

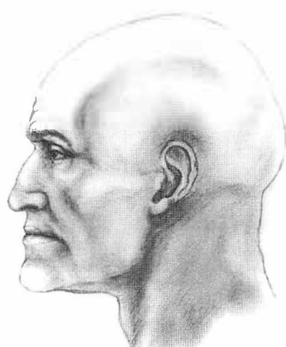
On constate aussi, chez les Scythes d'Europe, des variations géographiques intéressantes. Ainsi, les nomades de la steppe herbeuse méridionale ont en moyenne un visage plus large et des orbites plus hautes que les défunts trouvés dans les tombes "scythoïdes" de la steppe boisée, qui sont plus dolichocéphales, avec un visage étroit et bas. Ce qui est remarquable, c'est que chacune de ces variantes prolongerait des types locaux de l'âge du Bronze moyen et final : celui des porteurs des cultures des Tombes à Charpente et de Bilozirka dans la steppe herbeuse, celui des porteurs de la culture – proto-slave suivant de nombreux auteurs – de Komariv dans la steppe boisée (T. S. Kondouktorova, 1972 ; S. G. Iéfimova, 2000 ; S. Seheda, 2001 ; I. Lebedynsky, *Scythes*..., 2009). Ces constatations sont toutefois nuancées par A. G. Kozintsev (2007), à propos notamment de la continuité entre les occupants des steppes européennes à l'âge du Bronze et les Scythes nomades ; il s'agirait plutôt d'un apparentement dû à la souche indo-européenne puis iranienne commune : les Proto-Scythes seraient les descendants, "revenus" vers l'ouest, de populations originaires d'Europe.

D'autres variations, plus locales, peuvent rappeler des mélanges ethniques ou la présence de petits groupes spécifiques. M. S. Velikanova (1975) a décelé des influences "thraces" au sud-ouest de l'Ukraine, dans le matériel crâniologique du cimetière de Mykolaïvka sur la rive orientale du bas Dniestr. Un type précédemment inconnu (méso- à brachycéphale, à visage haut et large) a été décelé dans des kourganes près de Boryspil' (Ukraine, région de Kiev). Dans cette zone septentrionale de la Scythie, il peut rappeler les apports de populations non scythes de la steppe boisée ou même de la zone forestière (S. I. Krouts suppose un lien avec les porteurs – de langue balte ? ouralienne ? – de la culture de Bondarykha des XIIe-VIIe siècles av. J.-C.) Des crânes des kourganes d'Oleksandropol' paraissent proches de types saces du sud-est de la mer d'Aral.

Rappelons enfin que, comme l'a montré notre tour d'horizon du chapitre II, presque tous les nomades des steppes eurasiatiques à l'époque scythe étaient europoïdes. En Sibérie méridionale et Asie Centrale, l'aire de peuplement europoïde, héritage de la grande expansion indo-européenne à l'est et sans doute d'autres migrations plus tardives, s'étendait jusqu'au Iénisseï, à l'Altaï mongol, aux Tianshan et au Turkestan Oriental. Des nomades europoïdes sont signalés par les sources chinoises, qui les nomment *Yuezhi* et *Wusun*, jusque dans le Gansu. Comme en Europe, une partie au moins de ces populations avait les yeux et les cheveux clairs. Une récente étude paléogénétique conduite dans la région de



Reconstitution graphique de la tête d'un porteur de la culture sauromate de l'Oural méridional, au Ve siècle av. J.-C., d'après un crâne de la tombe N° 2 du kourgane N° 21 de Lebedevka IV (Kazakhstan).
[T. S. Balouïéva]



Reconstitution graphique de la tête d'un Sace des steppes de la mer d'Aral, d'après un crâne du kourgane N° 28 de Toumek-Kitchidjik (Turkménistan), VIIe-Ve siècles av. J.-C.
[G. Lebedinskaïa, 2006]



Reconstitution graphique de la tête d'un porteur de la culture de Tagar sur le Iénisseï, d'après un crâne de Raïkov (Russie, Khakassie), VIIe ou VIe siècle av. J.-C.
[G. Lebedinskaïa, 2006]

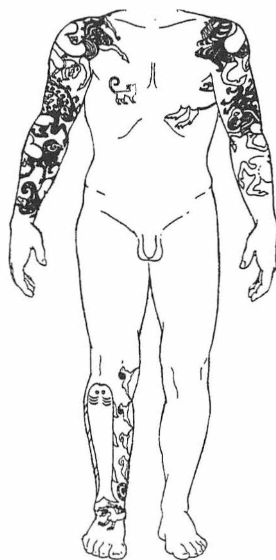


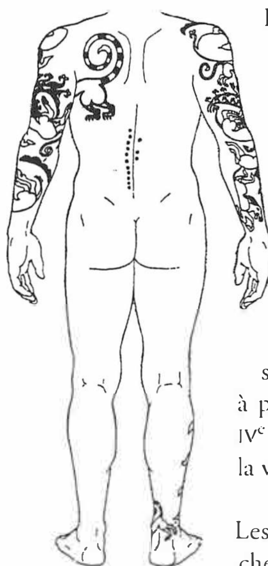
La momie d'homme blond tatoué du kourgane N° 3 de Verkh-Kaldjin 2 (Russie, Altaï).

Krasnoïarsk (foyer notamment de la culture de Tagar à l'époque scythe) a montré la fréquence des types clairs chez les habitants de la Sibérie méridionale, de l'âge du Bronze au début de notre ère, et la présence chez eux de caractéristiques génétiques probablement issues d'Europe centre-orientale (C. Keyser e. a., 2008). Certains des corps retrouvés dans les "tombes gelées" de l'Altaï avaient conservé leurs cheveux blonds, comme les hommes du kourgane N° 3 du cimetière de Verkh-Kal'djin-2 (Russie) et d'Olon-Kourin-Gol (Mongolie).

Yan Shigu (579-645) décrit indirectement les *Wusun* – peuple de la mouvance sace mentionné par les textes chinois à partir du IIe siècle av. J.-C., originaire selon eux du Gansu et installé ensuite au Kazakhstan oriental – comme ayant *"des yeux bleus et des barbes rouges"* et ressemblant "à des singes *mi*" (un genre de macaque ? à cause, probablement, d'une pilosité exubérante pour un œil chinois).

Au sein des populations scythiques, les mongoloïdes n'étaient nombreux que dans l'Altaï. Certains occupaient des positions de premier plan, comme le défunt du kourgane N° 2 de Pazyryk, mais on ne peut prétendre, comme l'ont fait certains auteurs, que cette situation ait été générale. Ailleurs, certains éléments crâniologiques pourraient indiquer des apports mongoloïdes extrêmement limités, en Asie Centrale et jusque chez les Sauromates de l'Oural.





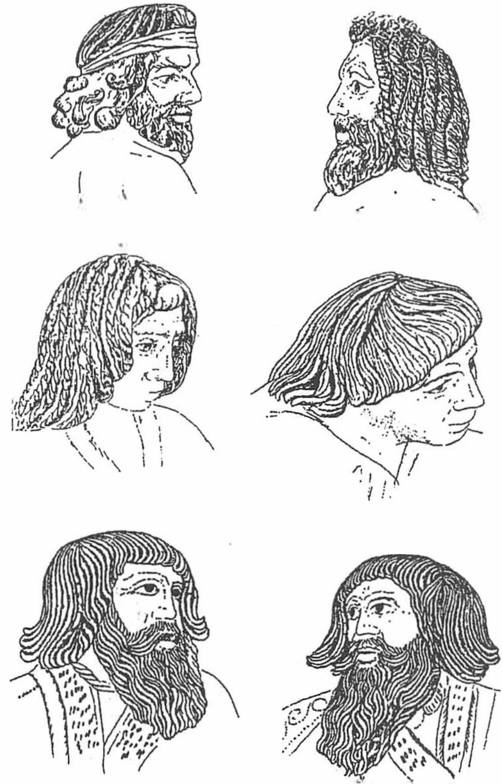
Relevé des tatouages du défunt du kourgane N° 2 de Pazyryk (Russie, Altaï). [R. ROLLE, 1980, D'APRÈS S. I. ROUDENKO ET M. I. ARTAMONOV]

Les traces du mode de vie nomade se lisent parfois sur les restes osseux, à travers notamment la courbure des fémurs, due à une vie littéralement passée à cheval.

Rien n'indique que les Scythes d'Europe aient pratiqué le tatouage, répandu chez leurs contemporains nomades de l'Altaï (et les sédentaires du bassin du Tarim au Xinjiang). Hérodote (V, 6) le signale chez les Thraces, et l'aurait probablement mentionné chez les Scythes s'il en avait eu connaissance. Ammien Marcellin (XXXI, 2, 14) en fait état à propos des Agathyrses, mais à son époque – fin du IVe siècle – ceux-ci avaient disparu depuis longtemps, et la véracité de l'information est incertaine.

Les Scythes d'Europe sont figurés avec la barbe et les cheveux longs, peignés en mèches régulières ou parfois tressés (dans l'Altaï aussi, le défunt du kourgane N° 3 de Verkh-Kal'djin-2 portait des tresses). Seuls les jeunes gens sont imberbes – et certains auteurs ont supposé que quelques-uns au moins de ces personnages pourraient en fait être des femmes. Les Saces représentés par les Perses sont également barbus. L'ajout d'une barbe postiche au défunt mongoloïde du kourgane N° 2 de Pazyryk dans l'Altaï visait peut-être à le munir d'un attribut dont il était naturellement dépourvu, mais qui était considéré comme nécessaire à l'aspect d'un chef.

Nous avons quelques indications sur l'**hygiène et la médecine des Scythes**.



Sur le premier point, Hérodote donne des détails intéressants mais ambigus. Les Scythes, dit-il, "*ne se lavent jamais le corps entier avec de l'eau*" (IV, 75). On pense au respect manifesté par les Perses, cousins sédentaires des Scythes, pour les cours d'eau : "*Ils n'urinent pas et ne crachent pas dans une rivière ; ils ne s'y lavent pas les mains.*" (Hérodote, I, 138). Cela évoque aussi l'interdiction religieuse, chez les Turcs et les Mongols des époques postérieures (sous l'influence iranienne ?), de se laver dans les fleuves ou rivières pour ne pas souiller les eaux courantes.

Après des funérailles, (IV, 73 ; il s'agit des funérailles royales qu'Hérodote vient de décrire), "*les Scythes se purifient ainsi : ils lavent et rincent soigneusement leurs cheveux, puis ils s'occupent de leur corps*" ; ils le font au moyen du bain de vapeur, assaisonné au chanvre, dont il sera question au chap. IX à propos des cérémonies religieuses. Beaucoup de commentateurs supposent que le voyageur a fusionné en une même description un rituel de purification particulier aux funérailles, et la pratique peut-être plus courante de bains de vapeur. Il semble pourtant insister sur la spécificité de cette "purification" qu'il oppose à l'absence de nettoyage courant. Cependant, rien n'indique qu'il ait trouvé les Scythes particulièrement sales.

Détails de coiffures et de barbes scythes sur des représentations d'objets d'art gréco-scythes du IVe siècle av. J.-C. trouvés en Ukraine.
En haut et au centre : pectoral d'or de Tovsta Mohyla (région de Dnipropetrovs'k).
En bas : vase d'argent de Haïmanova Mohyla (région de Zaporijjia).

La toilette féminine est décrite plus clairement, hors de tout contexte religieux :

"*Leurs femmes râpent sur une pierre raboteuse du bois de cyprès, de cèdre, et d'arbre à encens, en l'humectant d'eau ; elles obtiennent ainsi une pâte épaisse dont elles s'enduisent le visage et tout le corps ; cette pâte leur communique une odeur suave et, le lendemain, lorsqu'elles l'enlèvent, elles ont la peau nette et claire*" (IV, 75).

On peut se demander où des nomades, dans une steppe qu'Hérodote décrit par ailleurs comme dépourvue de ressources en bois, se procuraient du cyprès, du cèdre et de l'"arbre à encens" à râper. Il s'agissait certainement de produits d'importation de luxe, qui étaient peut-être remplacés dans les couches les moins aisées de la société scythe par des succédanés plus courants. Reste que cette image des femmes scythes exhalant un discret parfum de bois précieux et conservant un teint de lys grâce à leur "masque de beauté" contraste agréablement avec la caricature, citée en début de chapitre, que le Pseudo-Hippocrate donne de leurs maris. Hérodote aurait-il été sensible au charme des belles nomades ?



Scène de soins médicaux sur le vase d'or de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée), IVe siècle av. J.-C. [K. Jettmar, 1965, d'après E. H. Minns)

Quant à la médecine, elle est documentée de façon très vivante par le vase d'or de Koul'-Oba en Crimée, dont deux des scènes montrent des soins dispensés par un guerrier à un autre. Sur la première, un Scythe fourre la main dans la bouche de son compagnon, comme pour tâter une dent douloureuse. Sur la seconde, un homme se fait bander le pied. On a mis ces scènes en relation avec l'un des mythes que rapporte Hérodote sur l'origine des Scythes (cf. chap. IX), mais ce qui importe ici est leur extrême réalisme et le fait que les soins urgents étaient apportés par les guerriers, peut-être par certains d'entre eux plus particulièrement doués. Les nomades devaient pouvoir traiter les entorses et les fractures les moins graves, courantes dans leur vie de cavaliers, mais aussi pratiquer certaines opérations chirurgicales. On croit en discerner des traces sur certains corps trouvés dans les kourganes de l'Altaï, mais on ne peut toujours distinguer les interventions manquées (ayant entraîné – ou n'ayant pas empêché – la mort) des manipulations effectuées *post mortem* pour la préservation du cadavre (cf. chapitre IX).

On peut supposer que les peuples scythiques connaissaient les plantes médicinales disponibles dans leur environnement, et que les pratiques d'embaumement partiel (attestées tant en Europe que, par exemple, chez les tribus de l'Altaï) auxquelles ils soumettaient les corps des défunts s'accompagnaient de quelques compétences anatomiques. Mais une grande partie des traitements "médicaux" devait consister en actes magico-religieux ; les rois scythes eux-mêmes, lorsqu'ils étaient malades, faisaient appeler non des médecins, mais des devins (Hérodote, IV, 68). Il faut imaginer, dans le cadre de ce qui sera dit plus loin des rites "chamaniques" des Scythes, des cérémonies de guérison comparables à celles que connaissent les chamanismes eurasiatiques et américains.

La longévité devait être comparable à celles d'autres sociétés antiques. Beaucoup de Scythes dont on a pu analyser les restes étaient morts relativement jeunes, d'autres avaient atteint la cinquantaine ou la soixantaine – mais comme partout, il y avait de robustes vieillards, et le plus illustre est le roi Atéas, qui périt nonagénaire au combat (cf. chap. IV).

Le costume et les parures

Leur **costume** contribuait aussi à l'aspect caractéristique des nomades de la steppe. Fait de feutre et de cuir, celui des Scythes d'Europe se composait d'un pantalon, d'un caftan court à pans croisés (le pan droit par-dessus le pan gauche) serré à la taille par une ceinture, et de bottes souples sans talon, liées sur le pantalon au-dessus de la cheville. C'était une tenue de cheval, conçue pour assurer une bonne protection contre les intempéries et un climat plutôt froid sans gêner les mouvements du corps. Elle était portée aussi bien au combat que dans la vie quotidienne.

L'iconographie gréco-scythe montre que ces vêtements pouvaient être décorés de broderies ou d'applications, ce que confirment les quelques vestiges découverts dans les tombes scythes d'Ukraine. Ils pouvaient être très colorés. Alexis Bobrinskoï, qui participa tout jeune aux fouilles du grand kourgane de Solokha en 1913, eut la vision fugitive de la splendeur du costume royal : *"La soie du*



Reconstitution de costume scythe, d'après des trouvailles de Pisky (Ukraine, région de Tcherkassy).
[P. Korniïenko]

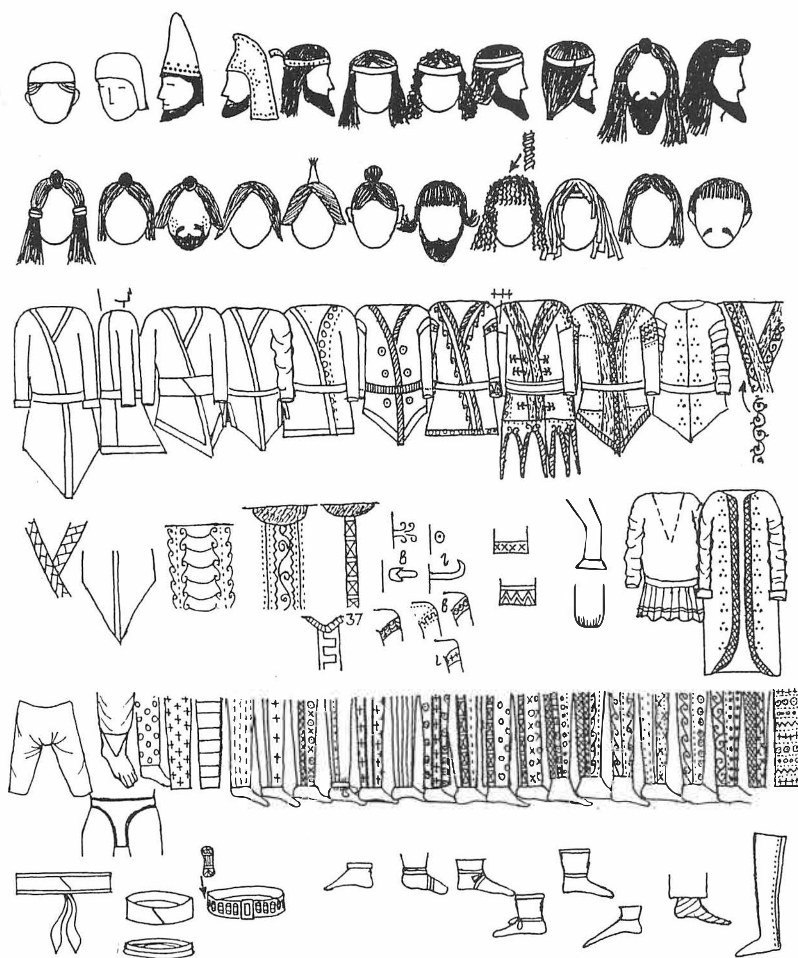


Tableau synthétique illustrant le costume masculin scythe des Ve-IVe siècles av. J.-C.
[S. A. Iatsenko, 2006]



Calotte d'or d'Ak-Bouroun (Ukraine, Crimée), IVe siècle av. J.-C. ; hauteur : 14,4 cm ; diamètre : 19,5 cm.

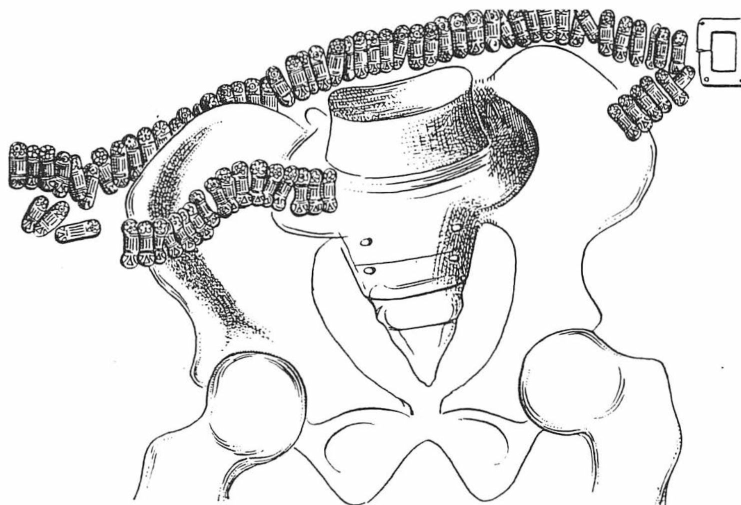
vêtement s'était décomposée depuis longtemps. Un très court instant seulement apparurent à nos yeux de fins fils de soie de couleurs très vives : rouge, lilas, jaune, turquoise, mais dès le premier contact avec l'air, ces couleurs pâlirent instantanément et ne resta entre nos mains qu'une terne poussière de terre" (cité par V. Schiltz, 2001). Le défunt de la tombe déjà citée de Ryjanivka portait un pantalon rouge, une tunique de couleur crème, une coiffure rouge. Les vêtements découverts dans les sépultures de l'Altaï, quoi que de coupe différente (cf. *infra*), illustrent bien ce goût pour la polychromie et l'ornementation.

La coiffure la plus courante était un capuchon, ancêtre du *bachlyk* turc et caucasien moderne. Le modèle le plus répandu, représenté par exemple sur le vase de Koul'-Oba en Crimée, est un peu pointu au sommet et ses côtés, qui couvrent les oreilles, retombent presque jusqu'aux épaules. Il aurait été, parfois, fixé par une épingle à l'arrière de la tête. Aux IVe-IIIe siècles av. J.-C., il était généralement fait de cuir.

L'iconographie gréco-scythe montre des personnages de différents âges, nu-tête ou les cheveux retenus par un simple bandeau, ce qui montre que le port de l'habituel capuchon ou bonnet n'était nullement obligatoire.

On connaît quelques rares diadèmes d'or, destinés à être portés par-dessus une autre coiffure.

Lucien de Samosate (*Le Scythe* ou *le proxène*, I) appelle les nobles scythes πιλοφόροι / *pilophoroi* "porteurs de feutre", d'où l'on a déduit qu'ils se distinguaient par une coiffure particulière en feutre. Ce pourrait être un haut capuchon conique, à longs protège-oreilles retombant aux épaules, tel qu'on en voit sur certaines représentations grecques de nomades, ou un bonnet de feutre enrichi d'une calotte d'or arrondie comme celles retrouvées dans les kourganes de Perederiïeva Mohyla à Zroubné (Ukraine, région de Donets'k), d'Ak-Bouroun



Ceinture masculine à plaquettes d'or du kourgane 4/2 de Strachna Mohyla en Ukraine.
[S. A. IATSENKO, 2006]





A GAUCHE
Reconstitution du costume de la femme inhumée dans la tombe latérale de Tovsta Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVe siècle av. J.-C.
[P. KORNIÏENKO]

A DROITE
Costume féminin reconstitué d'après le mobilier de la tombe d'adolescente de Vychneva Mohyla (Ukraine, région de Zaporijjia)
[S. A. IATSENKO, 2006]

(Ukraine, Crimée) et de Kourdjips (Russie, territoire de Krasnodar). Les informations de Lucien, qui a pu confondre Scythes et Thraces comme il le fait à propos du personnage de Salmoxis (cf. Introduction), sont toutefois à prendre avec une certaine réserve. C'est bien chez les Daces de l'actuelle Roumanie que sont ensuite signalés des *pilophoroi* (Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVIII, 8-9, à propos d'une ambassade du roi Décébale).

Comme les modernes montagnards caucasiens, les Scythes portaient les armes en permanence, au point qu'elles peuvent être considérées aussi comme un élément de leur tenue traditionnelle.

Le costume féminin est moins bien connu. Son élément principal était une longue robe, tombant jusqu'aux pieds. Les femmes adoptaient peut-être le costume

Reconstitution de la coiffe féminine à garnitures d'or de Tchortomlyk (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVe siècle av. J.-C. ; hauteur : 25 cm.





Tableau synthétique illustrant le costume féminin scythe des Ve-IVe siècles av. J.-C. [S. A. Iatsenko, 2006]

masculin pour monter à cheval ou combattre (mais la robe pouvait être fendue haut et portée par-dessus des pantalons).

Les coiffures féminines étaient variées. Ce pouvait être des capuchons assez semblables à ceux des hommes, ou de simples rubans de cuir avec des anneaux-pendentifs (comme dans la tombe de fillette de Vychneva Mohyla, dans la région de Zaporijjia en Ukraine).

Les femmes appartenant à la couche privilégiée de la société scythe portaient des coiffes somptueuses, abondamment plaquées d'or (ces placages restituent la forme de l'ensemble). On connaît des tiares crênelées, des bonnets à sommet plat, arrondi, ou encore pointu à la façon d'un hennin médiéval. Ils étaient faits de cuir et de feutre, parfois avec une armature de bois.

Un voile long (tombant jusqu'à la ceinture) ou court (aux épaules) pouvait être porté, sous ces coiffes ou parfois seul.

Une pratique scythe répandue consistait à coudre des plaquettes d'or sur les bordures des vêtements, masculins ou féminins, y compris les coiffures et les voiles.





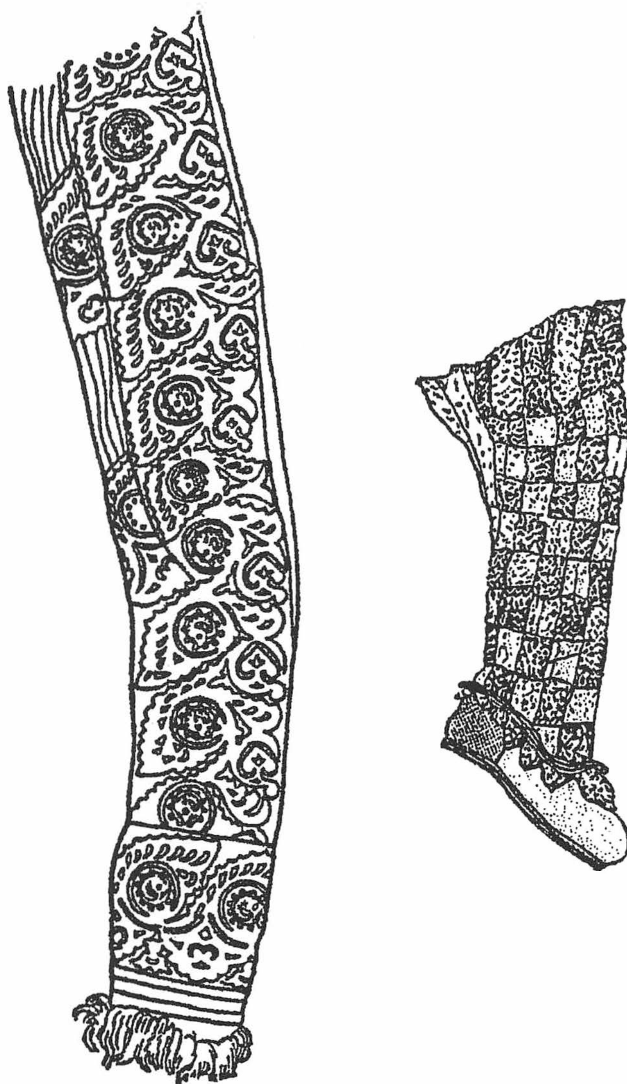
Types de plaquettes décoratives à décor zoomorphe, à coudre sur les vêtements ou les coiffures, provenant de riches sépultures scythes du IVe siècle av. J.-C. en Ukraine :
lièvre (1,5 x 2 cm) de Koul'-Oba ;
griffon (2,7 x 2,9 cm) de Tchortomlyk ;
cerf (2,3 x 2,1 cm) de Solokha.

Cette tradition – qui ne concernait évidemment que les élites – s'est conservée très longtemps chez les nomades, jusqu'aux Alains des IVe-Ve siècles. Sur les coiffures scythes, par exemple, on rencontre dès la période archaïque des plaquettes collées sur un support de feutre. Aux IVe-IIIe siècles av. J.-C., les plaquettes sont cousues avec du tendon sur un support de cuir. Elles portent des motifs végétaux (palmette classique), zoomorphes (notamment des griffons), anthropomorphes, ou mêlent ces différents répertoires.

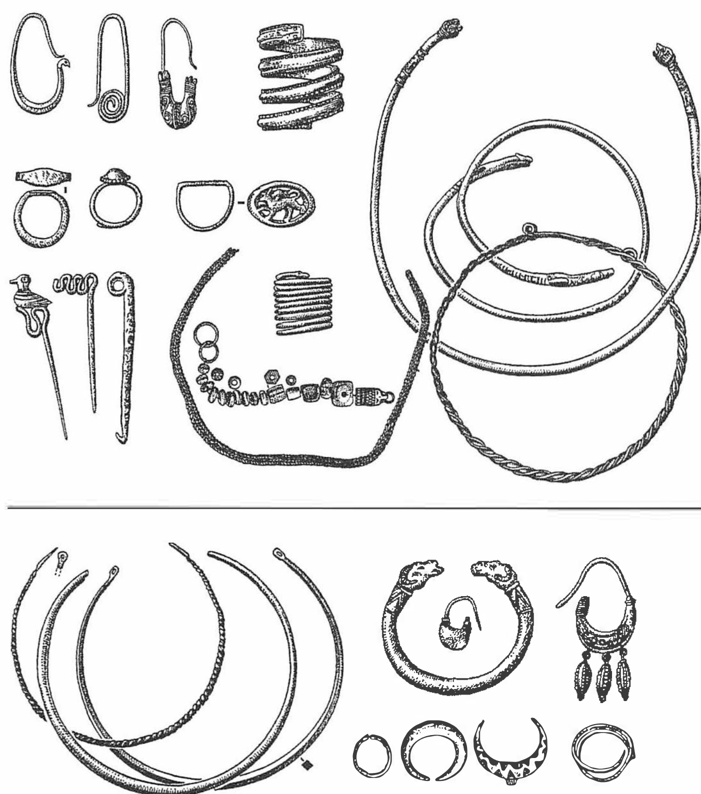
Le costume des Saces d'Asie centrale, documenté par les reliefs perses et l'archéologie, et celui de certaines tribus sibériennes, était analogue à celui des Scythes d'Europe. Hérodote le signale d'ailleurs à propos des Massagètes de la Caspienne (I, 215) et des Argippéens (IV, 23). De toutes les cultures scythiques d'Asie, c'est celle de l'Altaï qui a livré les vêtements les plus spectaculaires, à la fois par leur état de conservation et par leur originalité : couvre-chefs extravagants, pantalons au genou complétés par de longues chausses, manteau à manches factices (cousues), analogue à la *kandys* des Mèdes, et qui se retrouve aux époques suivantes chez de nombreux peuples de la steppe et d'"Orient". Les nomades de l'Altaï employaient de nombreuses fourrures : petit-gris, zibeline, loutre. Certains types

de bottes sont curieux : les semelles comportent un décor fait de petits cristaux de pyrite, et elles étaient donc destinées à être vues lorsque leur porteur était assis en tailleur (une pose habituelle chez les nomades, et représentée par exemple sur le torque de Kobiakovo, trouvé dans une tombe sarmate de la fin du Ier ou du début du IIe siècle de notre ère). Une botte d'homme était faite d'une mosaïque de petits carrés de peaux cousus, une sorte de *patchwork*. Ces vêtements de l'Altaï ont des ressemblances avec ceux des sédentaires du bassin du Tarim.

Au costume scythe, masculin et surtout féminin, s'ajoutaient différents **accessoires et ornements** (étant entendu que le principal "bijou" de l'homme était l'arme décorée). Certains, comme les torques ou les bracelets, sont communs à toute



Vêtements des nomades de l'Altaï à l'époque scythe : manche factice d'une kandys en cuir, fourrure et feuille d'or, du kourgane N° 2 de Pazyryk ; botte en cuir du kourgane N° 2 de Bachadar. Les costumes de l'Altaï diffèrent assez nettement de ceux du reste du monde scythique.
[K. Jettmar, 1965]



Ornements et parures portés par les Scythes nomades de la steppe herbeuse ukrainienne. En haut : IVe-IIIe siècles av. J.-C. En bas : VIe-Ve siècles av. J.-C. ; [STEPI, 1989]

l'aire des cultures scythes d'Europe et se retrouvent même chez d'autres peuples scythiques. D'autres sont particuliers à certaines régions, comme les épingles de la steppe boisée ukrainienne.

Dans la steppe herbeuse, les tombes scythes archaïques des VIIe-VIe siècles av. J.-C. contiennent peu de parures. On y trouve quelques boucles d'oreilles en anneau ou en croissant. Un torque d'or tout simple découvert à Hostra Mohyla (à Tomakivka, Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), dans un kourgane de la fin du VIe siècle av. J.-C., présente une section carrée. Au début du Ve siècle av. J.-C. apparaît un type de torque lisse aux extrémités effilées. A en juger par les contextes dans lesquels on les trouve, les torques étaient un attribut des élites guerrières. Ils figurent sur les statues de pierre scythes (cf. chap. IX).

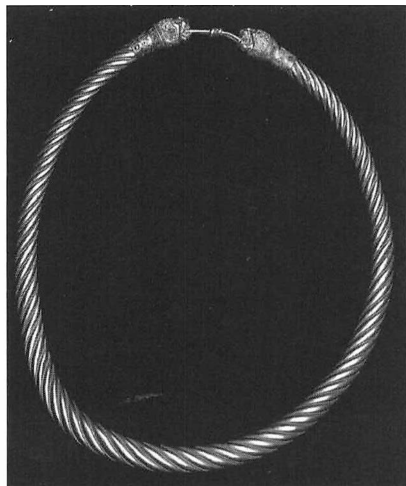
Dans la steppe boisée ukrainienne, les nombreuses trouvailles d'épingles faites dans les kourganes de la période archaïque et du Ve siècle av. J.-C. suggèrent qu'elles jouaient un rôle important comme accessoire des vêtements et coiffures. Dans les tombes masculines, elles figurent au niveau de la poitrine (fixation d'une cape ou d'un manteau) ; dans les tombes féminines, on les trouve aussi au niveau de la tête (pour attacher un voile ?).

Celles des VIIe-VIe siècles av. J.-C. ont une extrémité enroulée en spirale, ou une petite tête de clou peu marquée, parfois avec une "poignée" cannelée. Les boucles d'oreilles et les bracelets les plus anciens sont de simples anneaux ou spirales. Les torques ont une section carrée.

Au VIe siècle av. J.-C., les parures présentent une certaine homogénéité dans tous les groupes culturels de la steppe boisée. Elles comprennent des boucles d'oreilles en "chapeau de champignon" avec une anse en fil métallique, des bracelets ouverts, dont les extrémités peuvent prendre la forme de têtes de serpents stylisées, des torques spiralés, aux terminaisons repliées en petites bouclettes, et des colliers de perles de verre, d'ambre ou de pierre. Les plaquettes d'or n'apparaissent guère en nombre que sur les coiffures. On distingue de rares types locaux, comme les épingles à têtes de griffons de Podolie occidentale, ou les anneaux-pendentifs spiralés du groupe de la Rive Droite. L'influence grecque est faible et se manifeste seulement dans les tombes de l'aristocratie (boucles d'oreilles en or) ; des liens avec l'Europe centrale et du sud-est sont manifestes.

Au Ve siècle av. J.-C., les parures et ornements des groupes locaux de la steppe boisée se différencient davantage. Dans le groupe de la Rive Droite apparaissent ainsi des épingles doubles ou simples à tête repliée en "col de cygne", alors que celles des régions de la Soula et du Seïm comportent de larges têtes discoïdales. La place des produits d'importation, comme certaines perles, augmente.

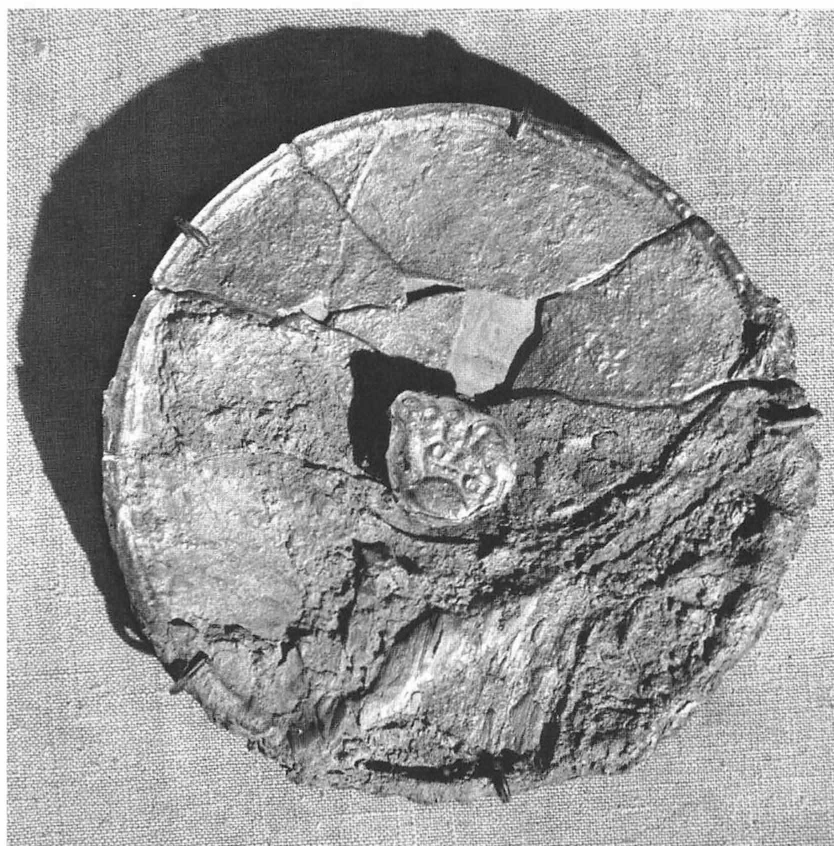
Au IVe siècle av. J.-C. se produit une sorte d'homogénéisation des types dans toute la Scythie d'Europe, steppe herbeuse et steppe boisée confondues. Les parures en or, réalisées notamment dans les ateliers des colonies grecques, sont nombreuses dans toutes les tombes riches. Des copies locales de types grecs (par exemple de boucles d'oreilles) sont produites. On constate également des influences thraces, et même la présence sporadique de bijoux de style laténien (celtiques ?).



Torque d'or du kourgane de Solokha (Ukraine, région de Zaporijjia), IVe siècle av. J.-C. ; dimensions : 30 x 26 cm. [STEPI, 1989]

Les torques d'homme de cette période sont des bijoux massifs en or aux extrémités décorées de motifs animaliers, ou au corps spiralé, qui peuvent être enrichis de filigrane, de granulations, d'émail. L'exceptionnel pectoral à trois registres de Tovsta Mohyla est en fait un torque multiple. Les hommes portaient peu d'autres ornements : parfois un anneau et une boucle d'oreille.

Les femmes de l'aristocratie arboraient des pendentifs et des boucles d'oreilles en complément de leurs coiffes. Elles



Miroir discoïdal scythe en bronze, du type archaïque, du kourgane N° 2 de Kelermès (Russie, territoire de Krasnodar), VIIe siècle av. J.-C ; diamètre : 15,2 cm. On remarque le petit félin enroulé sur le bouton.

pouvaient porter des torques d'or, des colliers de perles de verre ou d'or, des bracelets, des bagues.

Les Scythes plus pauvres se contentaient de bijoux d'argent et de bronze, ou même de fer. Parmi les parures courantes figurent les boucles d'oreilles en "U" épais avec une anse assez haute.

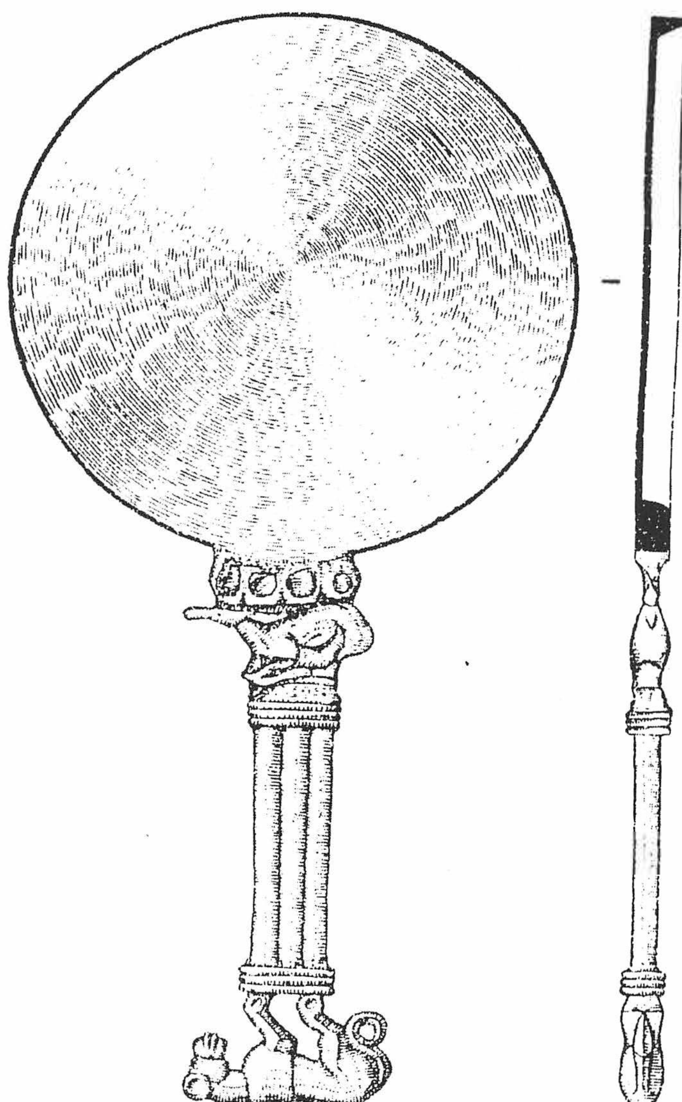
Les différences, très atténuées, entre steppe herbeuse et steppe boisée, au IVe siècle av. J.-C., se limitent à la survie, dans cette dernière zone, des formes précédentes d'épingles.

Les miroirs métalliques se rencontrent surtout, durant toute la période scythe, dans les tombes féminines, et il y a tout lieu de penser qu'ils étaient à la fois un accessoire de toilette, une parure des élégantes et un objet symbolique (cf. chap. IX à propos de la "déesse au miroir"). Tous ces miroirs ont une forme discoïdale ; ils diffèrent par leurs décors et leur système de préhension.

Les miroirs de la première moitié du VIe siècle av. J.-C. ont un petit rebord sur le pourtour du disque. Ils se tenaient ou s'accrochaient à l'aide d'un bouton ou d'un pontet central soudé à deux petites pattes. Ce bouton peut être orné de motifs

animaliers ou d'une rosette. Le disque du miroir lui-même est parfois décoré sur l'envers. Ce type disparaît au Ve siècle, sauf quelques exemplaires réutilisés après suppression du bouton central.

Dès la deuxième moitié du VIe siècle av. J.-C., on rencontre des miroirs à manche, comparables à certains types grecs. Le manche porte fréquemment un décor animalier : un félin ou une tête de mouton à l'extrémité, et parfois un cerf, aux pattes repliées dans la pose scythe typique, au raccord avec le disque. Ce type, dont des spécimens ont été trouvés de la Hongrie à l'Oural, était particulièrement répandu dans la région d'Olbia, d'où le nom de "type d'Olbia" qu'on lui donne habituellement. Il est probable qu'il était fabriqué là en quantités appréciables



Miroir en bronze du "type d'Olbia" provenant du kourgane N° 4 de Bratychiv en Ukraine, milieu ou 2ème moitié du VIe siècle av. J.-C. [T. M. KOUZNETSOVA, 2004]

pour le marché scythe et plus généralement nomade. Il ne se rencontre plus dans les kourganes du Ve siècle av. J.-C.

D'autres modèles employés à cette époque (VIe-Ve siècles av. J.-C.) comportent des manches "mixtes" (en fer, à décor de bronze), ou réalisés dans des matériaux divers : fer, os ou bois ; ces derniers sont répandus surtout dans des sépultures des IVe-IIIe siècles av. J.-C.

Durant cette dernière période apparaissent des miroirs discoïdaux plats, sans manche, qui seront utilisés surtout à l'époque sarmate.

Les langues scythiques

Nous avons à plusieurs reprises évoqué l'iranophonie des Scythes et des autres peuples scythiques. Il convient d'y revenir en détail, à la fois pour en apporter les preuves et parce que l'**appartenance linguistique des anciens Scythes** est importante tant pour définir leur propre identité que pour analyser leurs liens avec d'autres cultures.

Jusqu'au XIXe siècle, cette question avait fait l'objet d'hypothèses diverses. La plus curieuse était celle qui voyait dans le "scythique" l'ancêtre des langues européennes et de certaines langues asiatiques : en somme, ce que nous appelons aujourd'hui l'indo-européen. Avancée vers 1640 par l'érudit néerlandais Boxhorn, reprise en 1643 par le Français Claude de Saumaise puis en 1686 par le Suédois Jäger, elle fut développée par le philosophe allemand Leibnitz au début du XVIIIe siècle. D'autres idées répandues rattachaient les Scythes aux familles linguistiques altaïque (turco-mongole) ou ouralienne (finno-ougrienne).

C'est le développement de la linguistique comparée qui permit, au XIXe siècle, d'attribuer les parlers scythiques de l'Antiquité à la branche iranienne de la famille indo-européenne : les quelques termes et éléments de noms propres connus grâce aux auteurs et inscriptions antiques montraient une étroite parenté avec les plus anciennes langues iraniennes attestées : l'avestique (la langue sacrée zoroastrienne, connue grâce à Anquetil-Duperron, puis Burnouf et Darmesteter), et le vieux-perse de l'époque achéménide, dont le syllabaire cunéiforme avait été déchiffré par Grotefend vers 1800. Le matériel comparatif fut élargi par l'étude de la langue ossète après la conquête russe du Caucase, puis par la découverte en Asie centrale, au cours du XXe siècle, de textes écrits dans diverses langues iraniennes éteintes : sogdien, chorasmien, bactrien, et le parler connu sous le nom de "khotanais" et qui représenterait la forme tardive d'une langue sace.

L'un des premiers linguistes à avancer cette identification iranienne des Scythes fut K. Müllenhoff, dès 1866. Elle est aujourd'hui universellement admise – à la notable exception des "révisionnistes" turcs évoqués dans l'Introduction. Il faut ajouter immédiatement que lorsque l'on parle de langues "iraniennes", on n'entend pas par là qu'elles se parlent toutes en Iran (Perse), ni qu'elles en proviennent ; il s'agit d'un

terme purement conventionnel désignant une branche de la famille linguistique indo-européenne, et dont le persan d'Iran n'est que l'un des éléments. Cette branche s'est probablement individualisée dans les steppes eurasiatiques (cf. B. Sergent, 1995 ; J. P. Mallory, 1997 ; I. Lebedynsky, *Les Indo-Européens*, 2009).

Suivant la classification habituellement retenue, l'iranien est divisé en deux groupes : l'un "occidental" (illustré aujourd'hui, par exemple, par le persan moderne et le kurde), l'autre "oriental" (représenté aujourd'hui, entre autres, par le pachto et l'ossète). Ces dénominations sont également conventionnelles et n'indiquent pas forcément la position relative réelle des différentes langues concernées. Il apparaît que les langues des anciens peuples scythiques (Scythes, Sauromates / Sarmates, Alains, Saco-Massagètes, tribus iranophones de Sibérie et du Turkestan Oriental…) appartenaient, comme le sogdien, le chorasmien, le bactrien et le khotanais, au groupe "oriental". Parmi les langues modernes de ce groupe, l'ossète prolonge la langue des Alains, et les langues dites pamiriennes sont probablement un vestige de parlers saces (I. Oranskij, 1977 ; V. Kouznetsov et I. Lebedynsky, 2005 ; I. Lebedynsky, 2006).

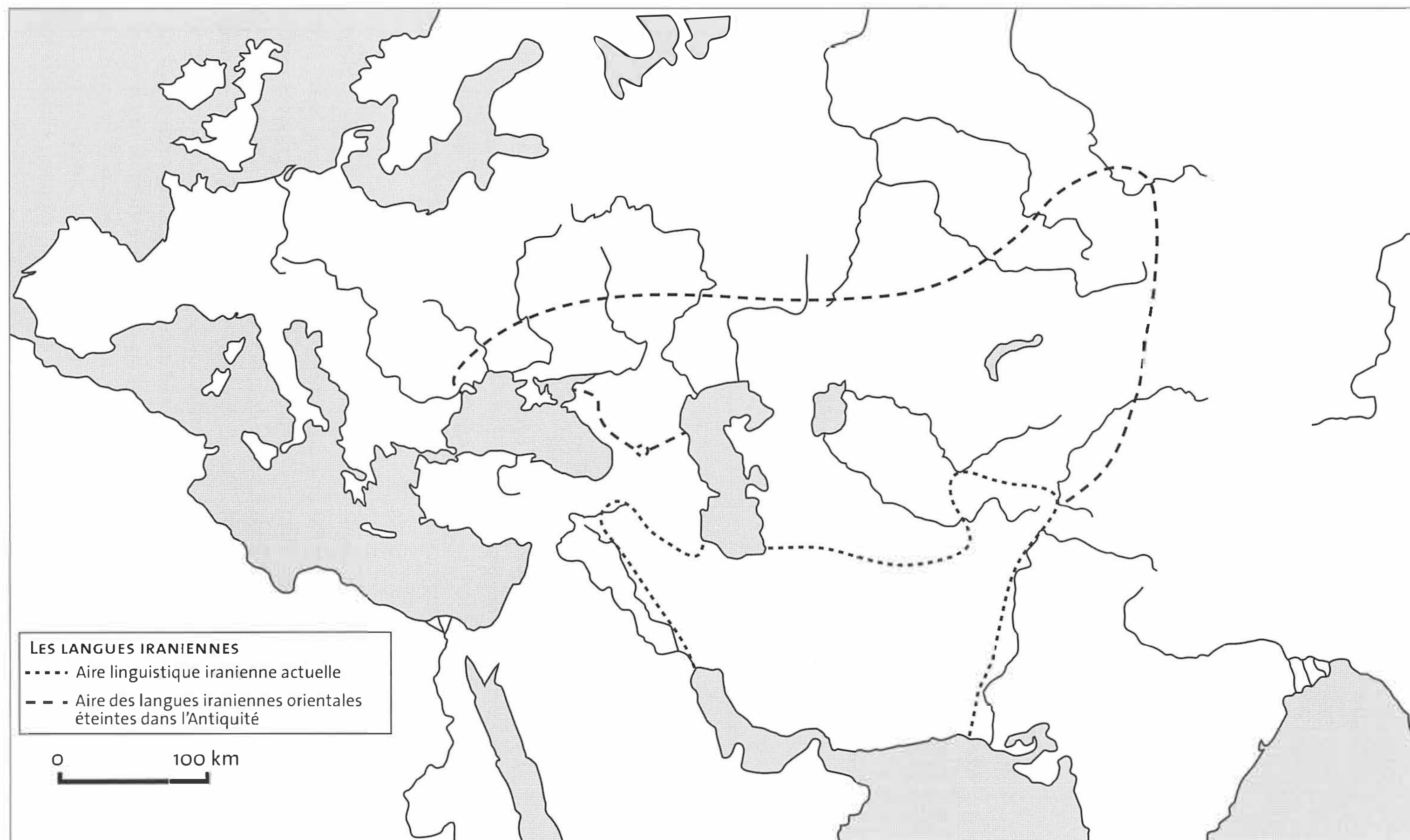
Certains auteurs insistent sur l'homogénéité de l'ensemble linguistique "scythique". Le linguiste ossète V. Abaïev, par exemple, tend à globaliser les données proprement scythes, sarmato-alaines, etc. D'autres, comme J. Harmatta ou F. Cornillot, soulignent au contraire la variété interne de cet ensemble. Le seul renseignement d'époque est l'affirmation d'Hérodote selon laquelle *"les Sauromates parlent la langue scythe, mais mal"* (IV, 117) – ce qui évoque en termes modernes une langue apparentée à celle des Scythes mais distincte, ou du moins un dialecte nettement différent. Pour rendre les choses plus claires, on considérera ici le matériel linguistique scythe (d'Europe) au sens strict, avant de préciser sa place dans l'ensemble scythique au sens large et iranien.

Les Scythes n'écrivaient pas leur langue (cf. chapitre IX), et les Grecs ne s'intéressaient guère aux parlers des "Barbares". Ce matériel est donc pauvre.

En premier lieu, les sources grecques ont préservé quelques mots scythes, dont la transcription, la traduction et la transmission au fil des siècles par les copistes sont malheureusement parfois défectueuses.

Hérodote lui-même ne cite que quatre mots, d'authenticité ou du moins d'interprétation douteuse. Il glose ainsi le nom scythe des Amazones, Ὀιόρπατα, par "tueuses d'hommes", avec *oior* = homme et *pata* = tuer (IV, 110). Le Byzantin Hesychius, beaucoup plus tard, donne la forme Ὀρμάται. S'il s'agit bien de termes iraniens, ils sont très déformés (cf. Annexe 1, et discussion dans I. Lebedynsky, *Les Amazones*, 2009). Hérodote traduit de même le nom de la peuplade des Arimaspes par "un-œil", avec *arima* = un et *spou* = œil (IV, 27). En réalité, cet ethnonyme doit contenir le nom iranien du "cheval", *aspa-*.

Quelques mots supplémentaires apparaissent chez d'autres auteurs. Lucien de Samosate, dans son *Toxaris*, explique que le terme ζίριν sert aux messagers venus


LES LANGUES IRANIENNES
Aire linguistique iranienne actuelle
Aire des langues iraniennes orientales éteintes dans l'Antiquité
0
100 km

négocier une rançon à se faire reconnaître ; indiscutablement, il s'agit du nom scythique de l'"or", que l'on peut restituer en *_zarin-_ (avestique _zaranya-_, sace khotanais _ysarrīnaa = /zarīna/_, ossète _[syğ]zärin_). Néanmoins, le vocable peut être sarmato-alain aussi bien que scythe au sens strict. Hesychius, savant byzantin du Ve siècle de notre ère, donne à partir de sources dont certaines sont perdues toute une liste de vocables prétendument scythiques. Certains s'expliquent effectivement par l'iranien : 'άβι "sous" (en fait probablement "vers, contre", cf. avestique _aibi_ et vieux-perse _abiy_) ; σακυνδάκη "vêtement scythe" (qui peut contenir les racines *_sākā-_ "cerf" et *_gun-_ "poil" ou *_gunda-_ "couvrir"). D'autres évoquent vaguement des racines indo-européennes non-iraniennes ou même, d'après A. Christol (1989), des termes caucasiques : μέσπλη "lune"...

Un second type de données est représenté par l'onomastique : anthroponymes et théonymes, ethnonymes, et toponymes. Sans être négligeable, le corpus n'est pas très abondant, en particulier parce que les nombreux noms de personne d'apparence iranienne cités dans des inscriptions grecques d'Ukraine et Russie méridionale peuvent être, plutôt que scythes, sarmates, alains, voire dans certains cas perses à l'époque de la mainmise du Royaume du Pont sur celui du Bosphore ; ils représentent en tout cas plusieurs parlers iraniens, parfois à différents stades d'évolution (cf. J. Harmatta, 1970). Mais, même en se limitant aux noms scythes au sens le plus strict, on peut en extraire des termes reconnaissables. Nous n'en donnerons ici que quelques exemples, une liste complète avec le matériel comparatif figurant à l'Annexe 1.

1) Anthroponymes : Ichpaka, le plus ancien chef scythe connu par une mention assyrienne, est "le chien" (*_spaka-_ ; le nom n'a rien d'injurieux dans les cultures iraniennes !). Atéas, l'adversaire des Macédoniens au IVe siècle av. J.-C., était probablement "le juste" (*_atya-_).

2) Théonymes : parmi les divinités scythes énumérées par Hérodote, deux déesses ont des noms transparents. Api (_'Aπί_), la Terre – probablement une déesse de la terre humide et fertile – évoque l'eau (*_āp-_), tandis que Tabiti (_Ταβιτί_), identifiée à la déesse grecque Hestia, a pour fonction de "réchauffer" (racine indo-iranienne *_tap-_).

3) Toponymes et hydronymes : on a déjà cité la ville de Panticapée et le "fleuve" Panticapès, qui rappellent tous deux une "voie du poisson" (*_panti-kapa-_), ainsi que le nom du Borysthène / Dniepr qui pourrait être en fait celui des régions qu'il traversait, voire le nom scythe de la Scythie (*_Varustāna-_, "Pays du [fleuve] Large). Le nom scythe du Prout, _Porata_ (_Πoϱατά_) a été comparé au terme ossète _furd_, digor _ford_ "fleuve". Le nom scythe de la mer Noire se cache peut-être derrière celui du "Pont-Euxin" des Grecs : avant de porter son appellation "hospitalière" (_'εύξεινος_), le Pont était au contraire qualifié d'"inhospitalier" (_'άξεινος_) ; or, ce dernier terme ne serait qu'une interprétation grecque d'un mot scythe phonétiquement proche et signifiant "sombre" (ossète digor _äxsin_ "gris sombre"), ce qui correspondrait à la désignation traditionnelle de la mer "Noire".

D'autres termes scythes peuvent être extraits d'emprunts effectués par les langues de peuples voisins (principalement slaves et ouraliennes) – mais les contacts entre ces peuples et des populations de langue iranienne, et même précédemment indo-iranienne, ont été si durables, qu'il est difficile d'isoler dans ces emprunts nombreux une strate spécifiquement scythe. On peut citer une très ancienne couche de vocabulaire slave à connotation religieuse (slave commun **bogŭ* "dieu" = iranien **baga-*, slave commun **rajĭ* "paradis" = indo-iranien **ray-* "richesse", etc. ; cf. I. Lebedynsky, *Scythes*..., 2009). Les mêmes problèmes de datation se posent pour certains hydronymes d'Ukraine et de Russie méridionale, qui peuvent être sarmates ou alains aussi bien que scythes (par exemple, les noms actuels, d'origine iranienne, du Dniepr et du Dniestr sont sarmates plutôt que scythes, puisque les Scythes nommaient ces fleuves respectivement **Varu-* et **Tura-*).

On mentionne parfois comme **source supplémentaire d'information** le discours comique du personnage scythe des *Thesmophories* d'Aristophane, dont les fautes peuvent refléter certaines particularités de sa langue maternelle : le Scythe ne parvient pas à prononcer les aspirées grecques (πυλάξι pour φυλάξει, πωνή pour φωνή...) – et, de fait, les langues iraniennes anciennes ignoraient ce type de consonnes. Certaines de ses formes verbales fautives peuvent être des calques de ses propres conjugaisons (verbes en *-mi*). Quant à ses erreurs de genre, ce sont simplement des fautes classiques pour tout locuteur d'une langue étrangère.

Ces éléments ne permettent pas de dire grand-chose de la structure de la langue des Scythes et de sa position dans l'ensemble linguistique iranien. Il est, à notre avis, impossible de déterminer son degré d'homogénéité ou au contraire d'éclatement dialectal (des évolutions ont d'ailleurs pu se produire au cours de la période scythe). Cette langue appartenait très probablement au groupe "oriental" de l'iranien, et plus précisément à son rameau nord-oriental caractérisé par la désinence en *-t-* du nominatif pluriel (attestée par exemple dans l'autoethnonyme des Scythes, "Skolotes" < **Skula-ta-*, cf. début de ce chapitre). Ses parentes les plus proches seraient alors les parlers des Sarmates et Alains (et donc l'ossète moderne), le sogdien (et son descendant le yaghnobi) et le chorasmien.

Des noms comme ceux de la tribu mythique des Paralatai (**Para-lāta-* < ***Para-dāta-* "placés en avant", cf. chapitre IX), des rois Skylès et Palakos, l'apparente hésitation entre *-d-* et *-l-* dans le(s) nom(s) ethnique(s) des Scythes eux-mêmes (**Skul-* / **Skud-*), témoignent d'un **phénomène de "labdacisme"** : le passage de la dentale *-d-* à *-l-*. Le phénomène n'apparaît ni dans les noms sarmates, ni dans d'autres langues iraniennes nord-orientales, mais il est connu dans le rameau sud-oriental. C'est ainsi que "pied", **pāda-* en iranien commun et probablement **pāla-* dans la langue des Scythes (cf. l'anthroponyme Palakos = **Pāda-ka-* < ***Pāla-ka-*), se dit *bolay* en pachto et *palo* en yidghâ-moundji, autre langue iranienne d'Afghanistan. Le labdacisme est attesté aussi dans l'ancien bactrien.

D'autres mutations et métathèses consonantiques (*-p-* > *-f-*, *-sp-* > *-ps-* > *-fs-*), tout comme la monophtongaison de *-ai-* et *-au-*, caractéristiques, plus tard, de certains parlers sarmates et alains puis de l'ossète, ne sont pas attestées à l'époque scythe.

Le passage de l'iranien commun *-θr-* à *-rt-* et celui de *-gr-* à *-rg-* s'étaient peut-être déjà produits, mais ils sont mal documentés (cf. Annexe 1 à propos des noms d'Artimpasa / Argimpasa et Targitaos).

Du point de vue de la **chronologie linguistique**, on peut rattacher le ou les parlers des Scythes d'Europe aux VII[e]-III[e] siècles av. J.-C. au stade de l'"iranien ancien", caractérisé par une bonne conservation des structures morphologiques héritées de l'indo-iranien et, au-delà, de l'indo-européen. A ce stade, les différences entre langues iraniennes devaient être encore assez limitées et permettre une certaine intercompréhension. Probablement, vers le V[e] siècle av. J.-C., il aurait été possible de voyager par les steppes de la plaine hongroise à la Mongolie et de se faire comprendre partout en parlant un dialecte iranien oriental (mais en Sibérie, le long de la route commerciale décrite par Hérodote, ce n'était apparemment pas le cas, puisque l'historien affirme qu'il fallait sept interprètes, *"en sept langues"*, aux Scythes se rendant jusque chez les Argippéens : IV, 24). Peut-être même Darius aurait-il pu parler directement à ses adversaires scythes. La langue des Scythes tardifs de Crimée, elle, devait déjà relever du stade "moyen-iranien" dont J. Oranskij (1977) date le début des IV[e]-III[e] siècles av. J.-C. ; à ce titre, elle devait avoir subi diverses modifications phonétiques et simplifications morphologiques (réduction des flexions nominales).

Enfin, il est sûr que diverses autres langues que l'iranien étaient parlées en Scythie d'Europe : dialectes thraco-gètes au sud-ouest, probablement proto-slave dans la steppe boisée ukrainienne. Au nord, la Scythie voisinait avec les aires linguistiques balte et ouralienne, et, au sud-est, avec des populations de langue caucasique. Nous ignorons tout de la langue des Taures de Crimée. Une certaine connaissance du grec est probable dans diverses couches de la population scythe : l'aristocratie (inscriptions en grec sur le sceau de Skylès et les monnaies d'Atéas), mais aussi tous les gens qui commerçaient avec les cités ou les marchands grecs.

CHAPITRE VI

Les pasteurs de la steppe : l'économie et la vie quotidienne

Pour les Grecs, les Scythes se distinguaient des autres "Barbares" avant tout par leur mode de vie nomade. *"Ils emportent leurs maisons avec eux [...], ils ne labourent pas et vivent de leurs troupeaux, ils ont leurs chariots pour demeures..."* (Hérodote, IV, 46). L'image est forte, mais elle est simpliste. Les Scythes, comme leurs successeurs dans les mêmes régions jusqu'à l'époque moderne, n'étaient ni d'insouciants vagabonds suivant la marche erratique de leurs troupeaux à travers des prairies en fleurs, ni de pauvres hères dont le nomadisme serait le signe d'une inadaptation à "la" civilisation ou au progrès humain.

D'une part, comme on va le démontrer ici, les Scythes nomades sont les représentants les plus parfaits – parce que les plus anciens bien connus, les "pères fondateurs", et les mieux décrits – d'un type de civilisation différent de celui du monde classique de l'Antiquité, mais tout aussi sophistiqué et technologiquement avancé dans certains domaines.

D'autre part, même si le "vrai" Scythe, celui des steppes du Sud de l'Ukraine, comme le Sauromate ou le Sace d'Asie, a gardé dans la mémoire historique les traits d'un pur nomade, la culture scythique n'était pas incompatible par nature avec toute forme de vie sédentaire. En témoignent, bien sûr, les cultures "scythoïdes" à base agricole de la steppe boisée ukrainienne, mais aussi l'enracinement au IVe siècle, avant même le repli forcé sur le bas Dniepr et la Crimée, d'une partie notable des Scythes de la steppe herbeuse.



Scythe à cheval affrontant un animal fantastique, scène d'un vase d'argent doré du kourgane de Solokha (Ukraine, région de Zaporijjia), IVe siècle av. J.-C. On note la taille relativement réduite de la monture. [ETNICNA..., 2000]

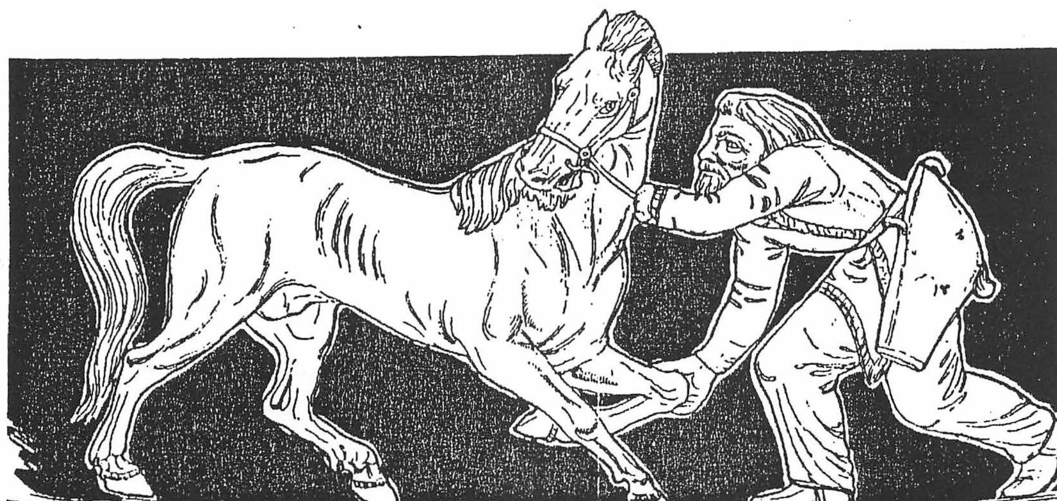
Les Scythes d'Europe avaient réussi à créer un espace économique comprenant à la fois les régions de steppe herbeuse et de steppe boisée de l'actuelle Ukraine, avec leurs productions en partie complémentaires.

Faute de textes "indigènes", nous ne pouvons pas nous faire une idée aussi intime, aussi exhaustive, de la vie quotidienne des Scythes que de celle des Romains, des Grecs ou des Chinois antiques. Mais en superposant les observations même naïves ou condescendantes des observateurs de l'époque, le véritable travail de détective des archéologues, et quelques parallèles ethnographiques, les Scythes retrouvent vie et consistance.

■ Une civilisation du cheval

Le Scythe est impensable sans le cheval. Animal universel – de monte, de trait, de boucherie et laitier –, il était le partenaire indispensable du nomade pour l'élevage dans la steppe, les expéditions guerrières et les migrations, et il l'accompagnait jusque dans la tombe.

L'analyse des représentations de chevaux sur les objets d'art gréco-scythes du IVe siècle av. J.-C., et celle des restes osseux, suggèrent que les Scythes élevaient plusieurs races chevalines différentes. Le type le mieux attesté et le plus répandu est le petit cheval des steppes, assez semblable aux espèces sauvages encore connues aujourd'hui (tarpan et cheval de Przewalski). L'iconographie montre le contraste entre la taille du cavalier et celle de la monture. Mais il semble que l'élite scythe pouvait aussi posséder des chevaux plus grands et plus élégants, comparables aux magnifiques *akhal-tekké* d'Asie centrale.



Des qualités différentes étaient certainement exigées des chevaux de trait, et de ceux montés pour la guerre, la chasse et la surveillance des troupeaux. Même si les manades de chevaux vivaient en semi-liberté dans la steppe, les Scythes devaient pratiquer une forme de sélection (on se souvient que leurs chevaux avaient excité la convoitise de Philippe II de Macédoine). Ils dressaient et entraînaient soigneusement les chevaux destinés à la monte : le grand vase de Tchortomlyk (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k) est décoré d'une série de scènes prises sur le vif, qui montrent différentes étapes de ce dressage. R. Rolle déduit de l'une de ces scènes, et des figurations de cavaliers qui ornent les extrémités du torque de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée), que les chevaux scythes étaient habitués à s'agenouiller pour permettre au cavalier de monter en selle sans effort. Hérodote (IV, 22) décrit, chez les Iyrques au nord-est de la Scythie, le "*cheval dressé à se coucher ventre à terre*".

Détail de l'une des scènes de dressage de chevaux sur le vase en argent doré de Tchortomlyk (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), VIe siècle av. J.-C. [Etničná… 2000]



Détail d'une extrémité du torque en or de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée), IVe siècle av. J.-C.

L'anecdote rapportée par Pline (*Histoire naturelle*, VIII, 42, 3) sur les chevaux scythes ne permet pas d'affirmer qu'ils étaient dressés à combattre dans la mêlée : *"Les cavaliers scythes racontent mille faits glorieux de leurs chevaux. Un petit prince ayant péri dans un combat singulier, le vainqueur vint pour le dépouiller ; mais le cheval du vaincu le tua à coups de pieds et de dents."*

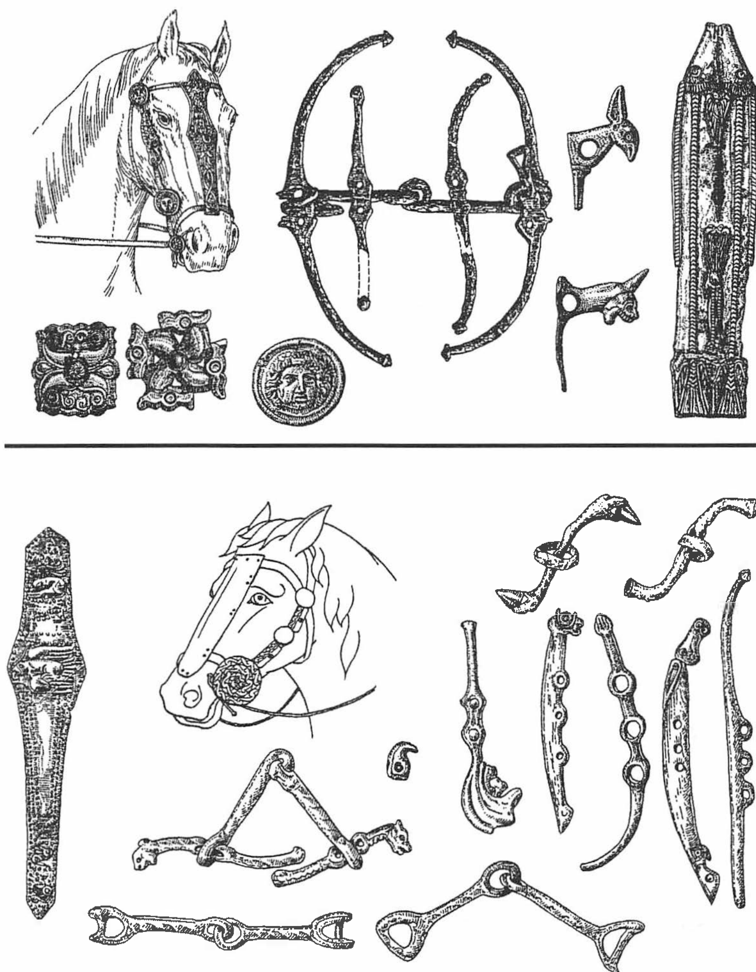
Le dressage, et la capture de chevaux semi-sauvages, n'étaient pas sans danger : une plaque gravée, provenant également de Koul'-Oba, représente un Scythe traîné sur le dos par son cheval ! C'est peut-être d'une chute de cheval, entraînant



Plaque d'ivoire de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée), IVe siècle av. J.-C. [B. N. Grakov]

une fracture du crâne, qu'est mort le chef scythe de Ryjanivka (Ukraine, région de Tcherkassy).

Les Scythes montaient-ils des étalons, des hongres ou des juments ? Les témoignages sont contradictoires. A propos du roi Atéas, c'est de juments qu'il est question (cf. chapitre IV). Plus tard, Pline (*Histoire naturelle*, VIII, 165) affirme que les Scythes préfèrent monter des juments au combat. Strabon (VII, 4, 8) écrit : "*C'est une particularité des peuples scythes et sarmates de châtrer les chevaux pour les rendre plus dociles ; les leurs sont en effet de petite taille, mais vifs et difficiles à dresser.*" Au IVe siècle de notre ère, les Sarmates du Danube montaient également des hongres "*aussi rapides que dociles*" (Ammien Marcellin, XVII, 12). A l'inverse, l'iconographie gréco-scythe du IVe siècles av. J.-C. montre quelques étalons (plaques de Koul'-Oba ; vase de Solokha). Des étalons étaient utilisés par certaines tribus scythiques asiatiques : ceux sacrifiés dans le kourgane N° 11 de Berel' (Kazakhstan,



Eléments de harnachement scythes. En bas : VIIe-Ve siècles av. J.-C., et reconstitution d'après les trouvailles de Kelermès (Russie, territoire de Krasnodar). En haut : IVe-IIIe siècles av. J.-C., et reconstitution d'après les trouvailles de Tovsta Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k).
[STEPI..., 1989 ; B. N. MOZOLEVS'KY ; L. K. GALANINA]

IIIe siècle av. J.-C. ; culture de l'Altaï) avaient été longtemps montés, à en croire l'analyse de leurs carcasses.

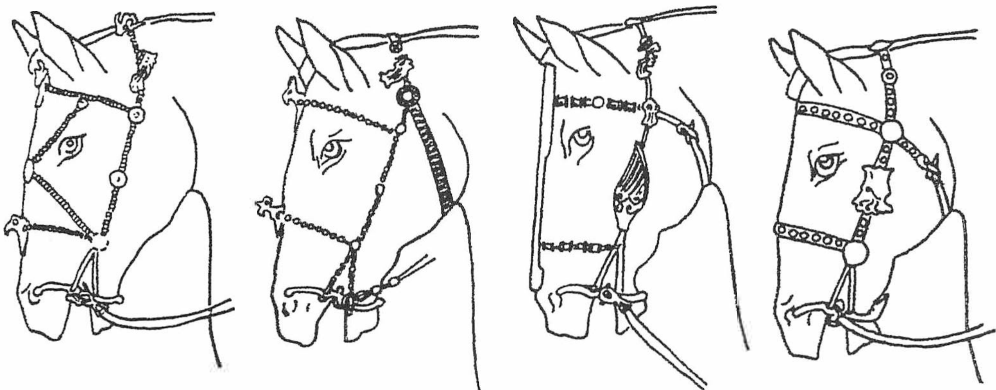
Les Scythes ne marquaient apparemment pas leurs chevaux au fer. Ils ignoraient en tout cas les signes héraldiques géométriques de propriété (*tamga*) largement employés par les peuples nomades de la phase suivante : Sarmates et Alains, Yuezhi / Kouchânes, etc. Peut-être utilisaient-ils d'autres systèmes, comme des entailles d'identification sur les oreilles. De telles entailles sont attestées à l'époque scythe dans l'Altaï, puis chez divers nomades de la steppe jusqu'au XIXe siècle. Au Caucase du Nord, les Ossètes l'employaient symboliquement lors du rite du *bäxfäldisyn*, au cours duquel un cheval était attribué au défunt, alors que, dans la vie courante, les chevaux étaient marqués au fer.

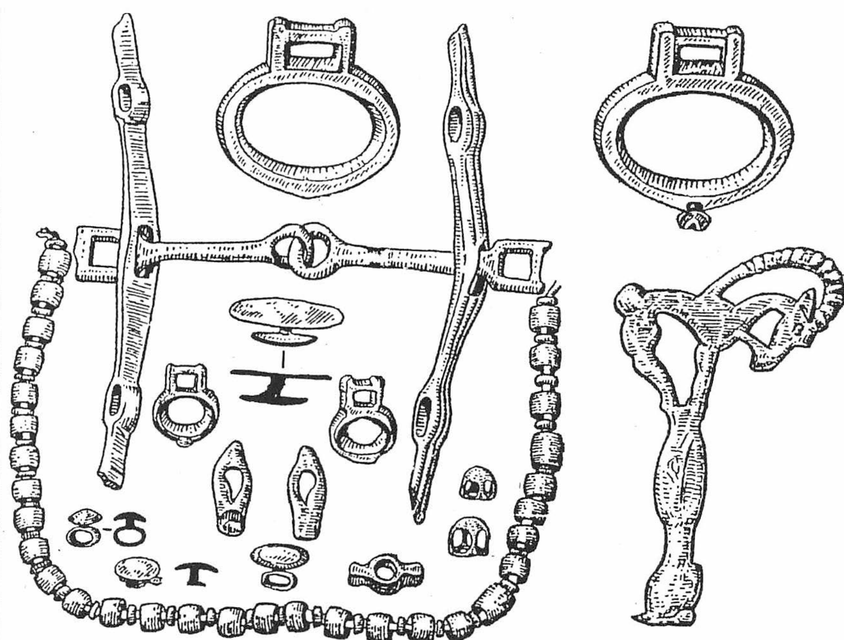
Les harnachements sont l'un des éléments caractéristiques de la culture scythe. Mors et brides sont particulièrement bien documentés.

Tous les mors scythes sont "brisés", c'est-à-dire faits de deux éléments articulés. Le fer remplace le bronze, utilisé pour leur fabrication à l'époque "cimmérienne", dès le VIIe siècle av. J.-C. au Caucase du Nord, et à partir du début du VIe siècle av. J.-C. dans les autres régions. Les mors de bronze disparaissent définitivement, en Scythie d'Europe, à la fin du VIe siècle av. J.-C. Le type dominant à l'époque archaïque (VIIe-VIe siècles av. J.-C.) comporte des extrémités en forme d'étrier. Dans la première moitié du VIe siècle av. J.-C. apparaît un modèle simplifié, dont les extrémités des deux parties articulées sont simplement repliées sur elles-mêmes pour former des boucles terminales. Il a été employé jusqu'à la fin de la période scythe. Sur les spécimens des IVe-IIIe siècles av. J.-C., des anneaux munis de quatre pointes saillantes sont parfois passés dans ces boucles, pour exercer une pression plus sévère sur la bouche du cheval.

Non moins caractéristiques sont les barrettes ou "aiguilles" qui servaient à limiter le jeu latéral du mors. Ces barrettes sont en bronze puis en fer, mais il en existe aussi en os ou en corne, souvent décorées de motifs animaliers (dans la steppe

Reconstitutions des brides des chevaux enterrés dans le kourgane N° 1 de Vovkivtsi (Ukraine, région de Soumy).
1 et 2 : bronze ;
3 : or ;
4 : argent.
[V. A. Il'inskaïa, 1968]





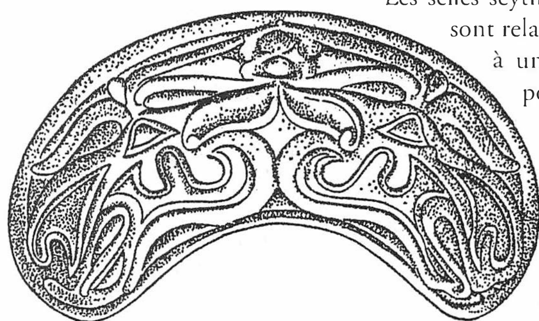
Eléments de harnachement de la tombe féminine du kourgane N° 19 de Tasmola I (Kazakhstan), culture de Tasmola, période scythe. Les harnachements des différents peuples scythiques étaient assez proches entre eux.
[L. T. Yablonsky]

boisée ukrainienne, au VIe siècle av. J.-C.). Elles comportent à l'origine trois boucles ou orifices pour le passage du mors et des courroies, puis (à partir du début du Ve siècle av. J.-C.) seulement deux, et prennent alors des formes de S ou de L ; elles sont glissées dans les boucles terminales du mors. D'autres types (droits, ou en C) apparaissent aux IVe-IIIe siècles av. J.-C.

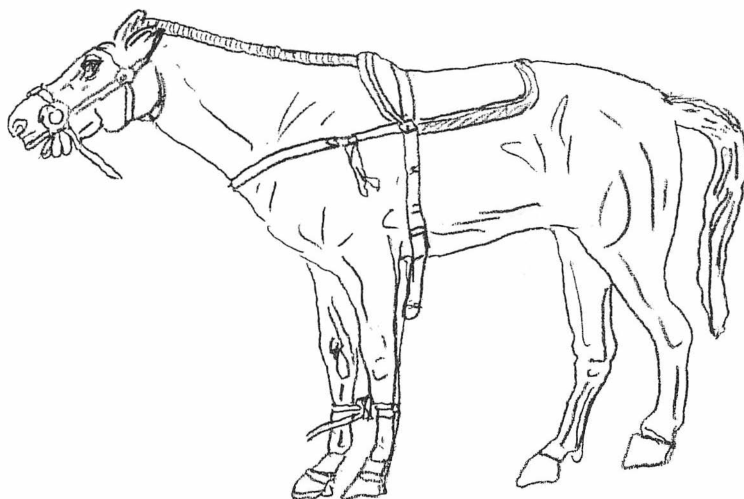
Les croisements et fixations de courroies des brides étaient assurés au moyen de renforts métalliques de formes diverses, auxquels pouvaient s'ajouter des plaques décoratives.

A mi-chemin entre l'ornement et l'équipement protecteur, les chanfreins ou frontaux métalliques sont attestés dès l'époque archaïque (Kelermès, Russie, territoire de Krasnodar, seconde moitié du VIIe siècle av. J.-C.).

Arcade de selle en os du kourgane n° 3 de Pazyryk (Russie, Altaï) ; longueur : 14 cm.
[K. Jettmar, 1965]



Les selles scythes, telles que les illustrent les représentations d'époque, sont relativement frustes. Elles paraissent se limiter à un tapis ou à un coussin fixé par une sous-ventrière et une sangle de poitrail. Il semble que la fin de la période scythe ait vu l'apparition, dans les steppes asiatiques, de selles semi-rigides dont les arcades dures, très basses, ont été retrouvées dans des kourganes de l'Altaï. A en juger par les placages métalliques découverts dans des tombes en Ukraine, il se peut que des selles semblables aient été connues en Scythie européenne aux IVe-IIIe siècles av. J.-C. (*Stepi*.., 1989).

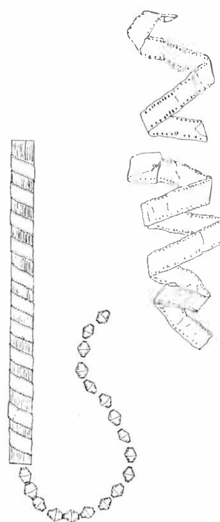


Représentation d'un cheval entravé et sellé sur le vase en argent doré de Tchortomlyk (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVe siècle av. J.-C. On distingue sous le ventre la courroie parfois interprétée comme un "proto-étrier".

Les harnachements complets (y compris les tapis de selle) découverts dans les "tombes gelées" de l'Altaï donnent une idée de la richesse et de la beauté des équipements équestres de parade chez les autres peuples scythiques.

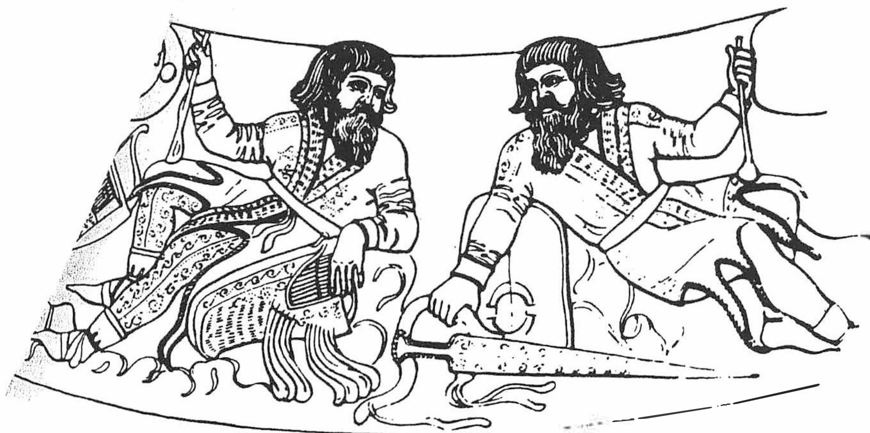
Les Scythes ignoraient l'étrier rigide (dont l'apparition en Asie n'est pas antérieure aux premiers siècles de notre ère, et la diffusion en Europe au VIe siècle). L'existence d'un "proto-étrier" fait d'une courroie de cuir, et qui aurait plus servi à se hisser en selle qu'à s'y maintenir, est discutée. L'une des scènes figurées sur le vase de Tchortomlyk montre bien, du côté gauche d'un cheval sellé, une courroie pendant derrière l'antérieur gauche et qui aurait pu avoir cette fonction. Mais pareille position peut sembler incompatible avec un usage comme étrier, et cette représentation est la seule connue. Faute d'éléments décisifs, le débat reste ouvert.

Comme chez tous les nomades successifs de la steppe eurasienne, les éperons étaient inconnus, mais les Scythes portaient des fouets – ceux que, d'après la légende relatée par Hérodote, ils brandirent à leur retour d'Asie contre les bâtards révoltés de leurs femmes et de leurs esclaves. Ces fouets étaient analogues à ceux en usage, jusqu'à nos jours, en Europe orientale et au nord du Caucase ("nagaïka") et en Asie Centrale, c'est-à-dire qu'ils se composaient d'un manche rigide et d'une lanière de cuir tressé. De tels objets sont illustrés sur un vase d'argent de Haïmanova Mohyla (Ukraine, région de Zaporijjia). Les manches pouvaient être, comme sur les types caucasiens modernes, décorés d'un ruban enroulé en spirale : Certains de ces ornements, en or, ont été retrouvés dans des tombes scythes d'Ukraine (Tovsta Mohyla, Soboleva Mohyla), et aussi, preuve de la grande diffusion du modèle, dans le kourgane sace d'Issyk au Kazakhstan. Dans d'autres cultures scythiques, le manche était en os et recevait un décor animalier (exemplaires dans l'Altaï, à Pazyryk, mais aussi en territoire sauromate, à Abramovka).



Garnitures métalliques de fouets scythes. A DROITE : *spirale d'or de Soboleva Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k).* A GAUCHE : *reconstitution du manche de fouet de Tovsta Mohyla, avec spirale enroulée et perles en or.*

Compagnon privilégié de la guerre et des activités quotidiennes, objet de tous les soins, le cheval n'était pas pour autant un animal sacré. Son image est curieu-

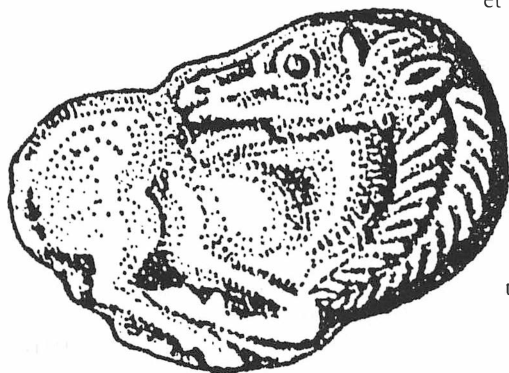


Vase d'argent de Haïmanova Molyla (Ukraine, région de Zaporijjia), IVe siècle av. J.-C. Les deux Scythes représentés tiennent des fouets.
[V. I. BIDZILIA]

Plaquette d'or en forme de cheval du kourgane N° 35 de Bobrytsia (Ukraine, région de Tcherkassy), tournant des VIIe et VIe siècles av. J.-C. Les représentations stylisées de chevaux sont assez rares dans l'art animalier des Scythes d'Europe.
[S. A. IATSENKO, 2006]

sement plus fréquente dans les figurations "ethnographiques" de l'art gréco-scythe que dans l'art animalier proprement scythe. Il était mangé non seulement à l'occasion de repas rituels, comme celui partagé sur la tombe des morts, mais aussi assez régulièrement : l'étude des ossements d'animaux retrouvés à Kamians'ké Horodychtché, la "capitale" scythe des steppes, montre que le cheval entrait pour environ 40 % dans l'alimentation carnée des habitants.

Le lait des juments servait à préparer cette boisson fermentée typiquement nomade à laquelle on donne le nom turc de *koumys*, mais aussi un mets appelé ἱππάκη / *hippakê* par les Grecs et dont la nature exacte est inconnue (voir plus loin, à propos de l'alimentation). Sur la traite elle-même, Hérodote (IV, 2) donne des détails curieux : elle aurait été effectuée par des esclaves auxquels les Scythes crevaient les yeux (sur ce problème, cf. chap. VII). Ces esclaves, dit-il, "*prennent des tubes en os fort semblables à des flûtes, ils les introduisent dans les parties sexuelles des juments, puis ils soufflent dans ces tubes et, en même temps, d'autres traient les bêtes. Par ce procédé, disent-ils, l'air gonfle les veines de la bête et le lait descend dans les mamelles*". Les savants commentaires d'A. Barguet sur sa traduction de ce texte nous apprennent que des pratiques semblables seraient connues en Asie centrale et chez les pasteurs peuls d'Afrique.



Le lait était ensuite baratté par ces mêmes aveugles dans de grands baquets ronds en bois.

Le cheval fournissait enfin une force de traction. Il pouvait être attelé aux véhicules les plus légers. Il faut cependant noter que dans les tombes scythes où l'on trouve à la fois les restes d'un chariot et ceux de chevaux, il s'agit toujours de chevaux de monte et non d'animaux de trait.

L'habitat

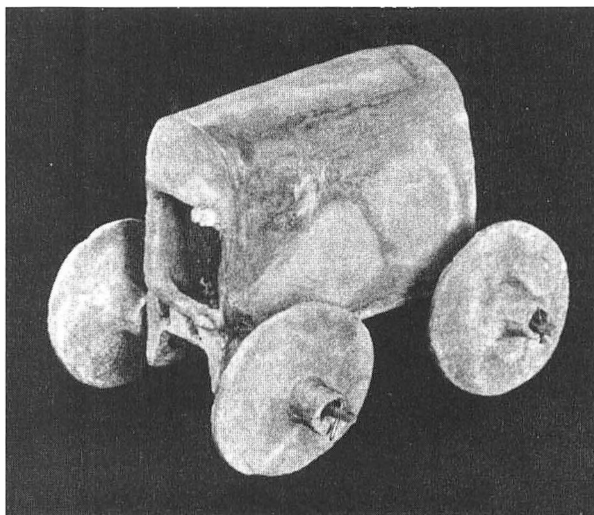
La plupart des Scythes vivaient dans des chariots aménagés en habitations et dans des tentes, les rapports entre les deux n'étant d'ailleurs pas parfaitement clairs. Le Pseudo-Hippocrate (*Des airs, des eaux et des lieux*, XVIII) décrit les **chariots scythes** de façon assez détaillée et insiste sur leur rôle de "maisons sur roues" :

"Ils n'ont pas d'habitations fixes et demeurent dans des chariots. Les plus petits de ces chariots sont à quatre roues, les autres en ont six ; ils sont fermés avec du feutre et construits comme des maisons, les uns n'ont qu'une chambre, les autres en ont trois. Ils sont impénétrables à la neige, à la pluie et aux vents.
A ces chariots, on attelle deux ou trois paires de bœufs sans cornes. Dans de tels chariots vivent les femmes, et les hommes vont à cheval."

Eschyle (*Prométhée enchaîné*) décrit également les "*Scythes nomades qui habitent des demeures d'osier tressé juchées sur des chars à bonnes roues*".

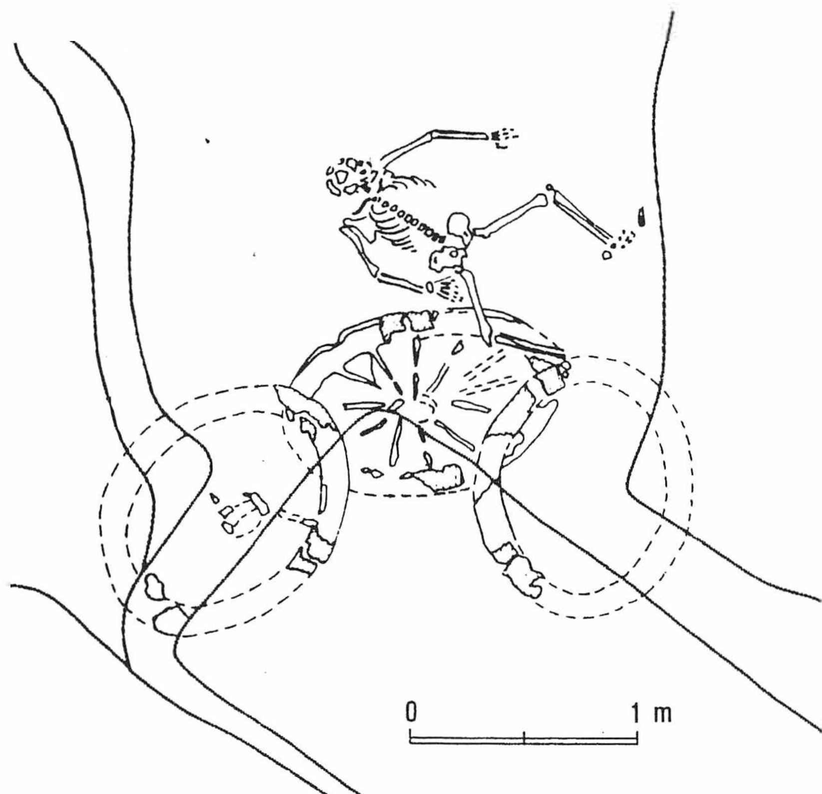
Le type le plus répandu devait être celui à quatre roues ; c'est en tout cas celui dont on retrouve normalement les traces dans les sépultures scythes. On imagine bien, en regardant les tapis et les étoffes préservés dans les "kourganes gelés" de l'Altaï, combien les compartiments pouvaient être rendus confortables.

Si la caisse des chariots n'est guère connue, chez les Scythes d'Europe, que par la description du Pseudo-Hippocrate et quelques représentations (notamment des modèles réduits – probablement des jouets d'enfants – en terre cuite), de nombreuses roues ont été découvertes dans les tombes, dans un état qui permet de restituer leur structure. Leur étude donne une haute idée de la compétence technique de leurs fabricants. Elles étaient faites de bois et mesuraient entre 0,80 et 1,20 m de diamètre. Elles avaient de dix à douze rayons, et un moyeu en forme de cylindre ou de tonnelet aminci aux extrémités. Certaines comportaient des renforts métalliques, mais ce n'est pas systématique. On peut risquer un parallèle avec les lourds chariots de transport à quatre roues encore utilisés au XIXe siècle en Ukraine, notamment par les *tchoumaks* ou convoyeurs de sel qui les fabriquaient eux-mêmes mais achetaient les roues à des artisans spécialisés : les roues de bois n'étaient cerclées de fer que lorsqu'elles commençaient à se fendre ; des roues bien faites devaient pouvoir durer dix ans sans réparation.



Modèle en argile de chariot nomade trouvé à Kertch (Ukraine, Crimée), IIIe siècle av. J.-C. ; hauteur : 20 cm.

Les chariots d'habitation étaient certainement, compte tenu de leur poids, tirés par des bœufs, attelés au moyen d'un joug et d'un timon. Les nobles scythes en possédaient un

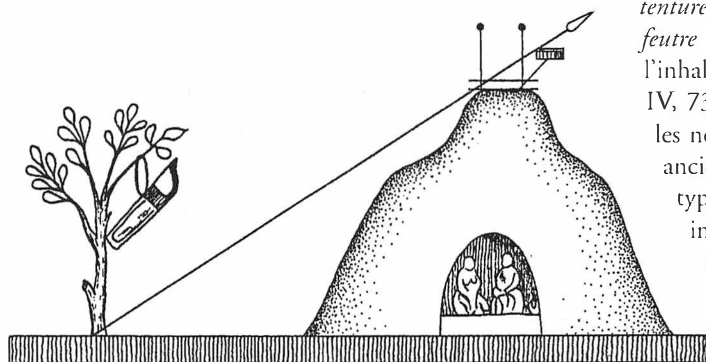


Restes du char funéraire déposé dans la "sépulture latérale" de Tovsta Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVe siècle av. J.-C. On distingue les rayons de l'une des roues, sous le squelette du "cocher".
[B. N. MOZOLEVS'KY, 1979]

Tente nomade ("yourte") sur une fresque du tombeau d'Anthestêrios à Kertch (Ukraine, Crimée), Ier siècle av. J.-C. L'usage de telles tentes par les Scythes de la période classique est mal documenté.

grand nombre ; un personnage de l'un des romans scythes de Lucien de Samosate (*Toxaris*, XLVI) se vante de ses 80 chariots, et la comparaison avec les sociétés nomades médiévales ou modernes les mieux connues, comme les Mongols de l'époque impériale, suggère que ce nombre n'a rien d'invraisemblable.

En ce qui concerne les tentes, on n'en possède pas de description (on ne peut considérer comme telle l'allusion d'Hérodote, IV, 23, au feutre, prétendument fixé à un arbre, sous lequel vivraient les lointains Argippéens : "*Ils ont pour demeure le pied d'un arbre, entouré en hiver d'une tenture de feutre blanc imperméable, et sans ce feutre en été*"). Les espèces de tipis servant à l'inhalation des vapeurs de chanvre (Hérodote, IV, 73-75) ne sont pas des habitations. Chez les nomades des steppes européennes, la plus ancienne représentation de tente circulaire typiquement nomade (ce que l'on appelle improprement "yourte" en Occident) figure sur une fresque du tombeau d'Anthestêrios à Kertch (Ukraine, Crimée). Elle date de l'époque sarmate, et le modèle devait être connu des



Scythes tardifs, si l'on en juge par les traces d'habitat de ce genre relevées dans leurs établissements (cf. chap. XI). Certains archéologues pensent que ces tentes pouvaient être montées sur des chariots, suivant une pratique attestée chez des peuples de la steppe à des époques plus récentes. Strabon (VII, 3, 17) semble évoquer ce système chez les nomades de son époque : "*Quant aux tentes des nomades, elles sont en feutre et solidement fixées aux chariots dans lesquels ils passent leur vie*".

Les camps scythes, "villages sur roues", devaient avoir la même ordonnance rigoureuse que les camps turcs ou mongols postérieurs.

L'**habitat fixe**, lié à la sédentarisation partielle des Scythes, était concentré dans des agglomérations souvent fortifiées qui combinaient des fonctions politiques (et religieuses) et économiques. Elles sont particulièrement nombreuses dans la steppe boisée ukrainienne, zone occupée par des populations en majorité sédentaires et agricoles : on en connaît plus d'une centaine. Mais elles existaient aussi plus au sud, sur le territoire des tribus scythes nomades de la steppe herbeuse.

Dans cette dernière région, le principal établissement est Kamians'ké Horodychtché, sur la rive orientale du Dniepr, en face de l'actuelle ville de Nikopol' (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k). Sa fondation remonte à la fin du Ve ou au début du IVe siècle av. J.-C., donc à l'apogée de la domination scythe dans les steppes ukrainiennes. Son emplacement, en bordure du Dniepr et de deux petits affluents du fleuve, a été très judicieusement choisi en fonction d'impératifs à la fois militaires et économiques. Un gué sur le Dniepr permettait d'accéder facilement à la rive occidentale.

Le site, dont la surface totale est d'environ 12 km^2, est puissamment fortifié. Au sud-est et au sud-ouest, là où il ne dispose pas de protection naturelle, il est défendu par des remparts de terre et des fossés. Une "acropole" de 30 hectares située au sud-ouest, à 20 m de hauteur, comporte ses propres remparts complétés par un mur de briques d'argile. Cette citadelle, qui abritait des maisons à fondations de pierre, était la résidence de l'aristocratie scythe locale, dont le mode de vie fastueux est évoqué par l'abondance de poterie grecque à figures rouges – un produit d'importation de luxe – et aussi par la forte proportion des os de gibier dans les déchets de cuisine (20 % du total des os d'animaux consommés).

Une population relativement nombreuse résidait dans l'agglomération. On y trouve les restes d'habitations fixes de plusieurs types : maisons semi-enterrées (ukrainien *zemlianka*) à plusieurs pièces, ou bâtiments de surface ovales ou rectangulaires, à armature de rondins de bois, avec des toits à deux pentes soutenus par des poteaux le long de l'axe principal de la maison. Il est possible qu'une partie du terrain ait servi à parquer du bétail.

Outre son rôle résidentiel et politique – on songe à un établissement royal, peut-être la "capitale" du roi Atéas –, l'agglomération était un grand centre métallurgique. Des traces de mines ont été découvertes dans la région, voisine du bassin de



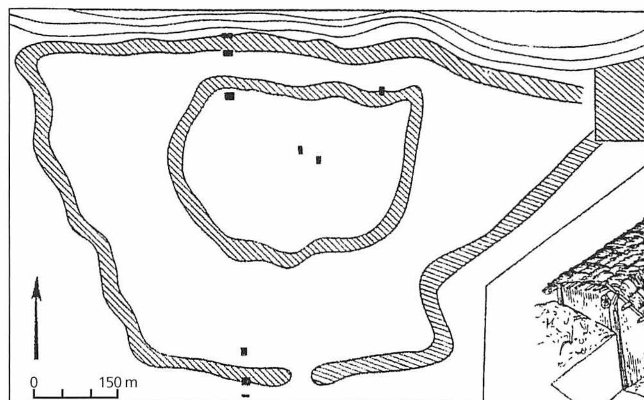
Plan de Kamians'ké Horodychtché, la "capitale" nomade de la steppe herbeuse, au confluent du Dniepr et de la Konka.
[B. N. Grakov]

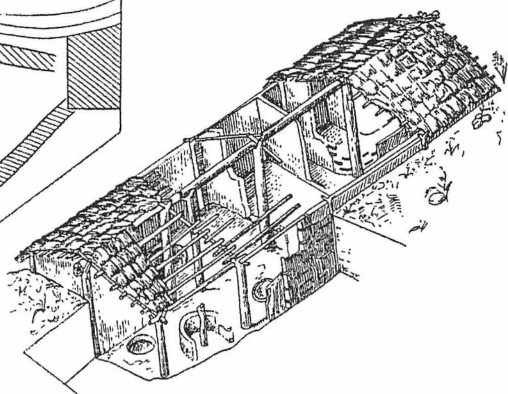
Kryvyï-Rih où abondent des gisements de fer de surface ou de faible profondeur. Le fer servait certainement à fabriquer armes et éléments de harnachement, mais il semble qu'il pouvait aussi être vendu ou troqué sous forme de lingots. Le bronze était également travaillé.

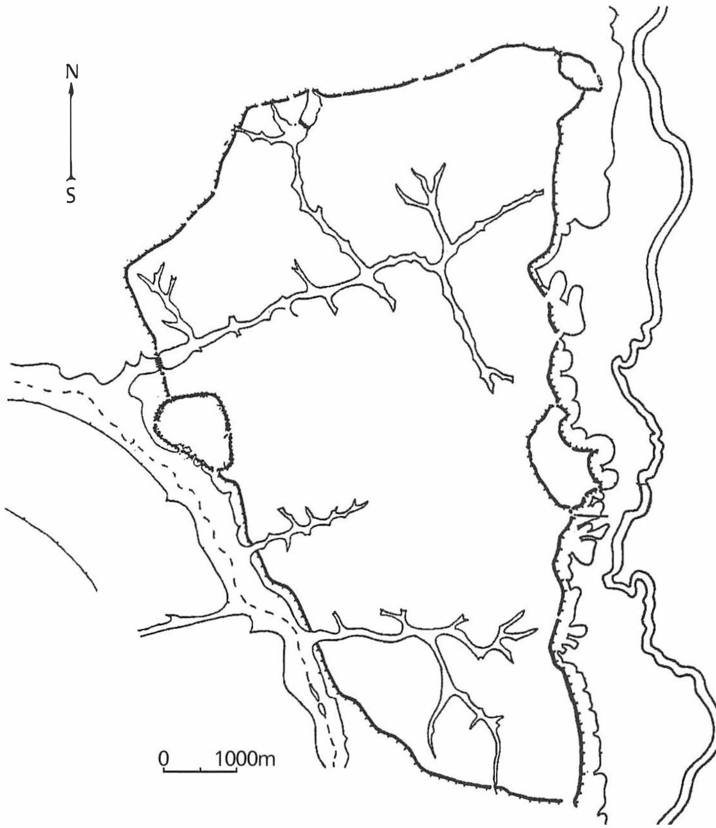
Le site de Kamians'ké Horodychtché fut abandonné à la fin du IIIe ou au début du IIe siècle av. J.-C., mais l'acropole comporte des traces d'occupation continue jusqu'au IIIe siècle de notre ère.

Divers autres établissements scythes moins imposants sont connus dans la steppe ukrainienne méridionale, comme Bilozirs'ké Horodychtché (IVe siècle av. J.-C.) et surtout Nadlymans'ké Horodychtché sur la rive orientale du Dniestr (IVe-IIIe siè-

Plan de Iélizavetovskoïé Gorodichtché sur le bas Don, avec reconstitution d'une maison.
[*Stepi*..., 1989]







Plan de Bil's'ké Horodychtché, la "ville" d'époque scythe de la steppe boisée ukrainienne. L'agglomération est encadrée par les cours de la Vorskla à l'est et de la Soukha Hroun' à l'ouest. [B. A. CHRAMKO]

cles av. J.-C., abandonné, sans traces de destructions ou de combat, au milieu du IIIe siècle av. J.-C.). Cette dernière agglomération, qui mesure 110 x 60 m, contient des maisons de styles divers, dont des habitations rondes d'environ 4 m de diamètre, peut-être réminiscentes de tentes nomades, avec un poteau central. Sur le bas Don, à l'est du domaine scythe, Iélizavetovskoïé Gorodichtché (Russie, région du Don) occupe une surface de 55 hectares, dont 12 délimités par une ligne de fortifications intérieures. Les défenses ont été édifiées au IVe siècle av. J.-C. pour protéger une agglomération antérieure. Le site comprend l'habituelle acropole, avec des maisons semi-enterrées. La population pratiquait l'élevage et l'agriculture, le commerce, et l'artisanat du fer et du bronze.

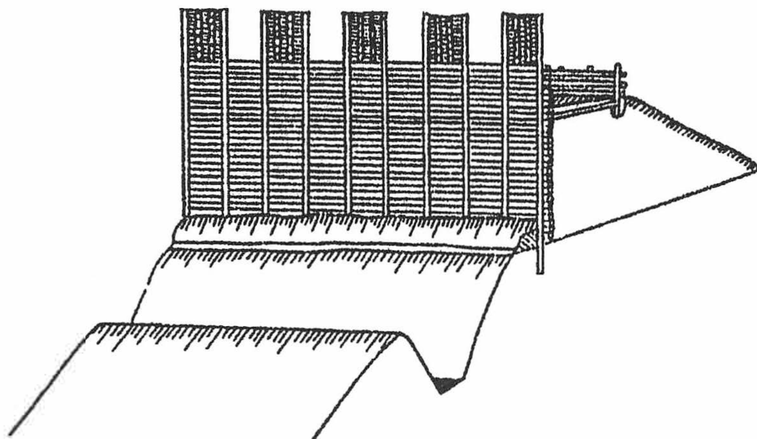
Toujours dans la steppe herbeuse d'Ukraine méridionale, plusieurs villages des IVe et IIIe siècles av. J.-C., longs de 100 à 500 m, ont été identifiés sur les deux rives du bas Dniepr et de certains de ses affluents. Ils témoignent de l'ampleur prise à cette époque par le processus de sédentarisation d'une partie des Scythes. Beaucoup ne sont pas fortifiés, ce qui évoque peut-être la *pax scythica* qui régnait dans la région. Des villages agricoles existaient également en Crimée à la même époque. Leurs maisons construites en terre, sur des socles de pierre, trahissent l'influence des populations hellénisées du royaume du Bosphore.

Dans la steppe boisée, les établissements fortifiés sont apparus nettement plus tôt (fin du VIIe et VIe siècle av. J.-C.) et sont liés, dans certains cas, aux traditions des populations de l'époque pré-scythe (culture de Tchornyï Lis), bien qu'ils soient plus imposants – avec des remparts hauts parfois de 10 m contre 3 m précédemment. Les avis diffèrent sur leur destination : ils auraient pu être initialement tournés contre la menace nomade venue du sud, mais ceux qui ont été utilisés jusqu'à l'apogée ou à la fin de la période scythe correspondent évidemment à des centres de pouvoir et, dans certains cas, aux "capitales" des populations porteuses des cultures scythoïdes de ces régions.

Parmi les principaux figurent Velyké Khodosivké (région de Kiev, 2 000 hectares) et surtout Bil's'ké Horodychtché sur la rive orientale du Dniepr, entre les cours des rivières Vorskla et Soukha Hroun'. C'est la plus grande agglomération de la période scythe connue en Ukraine ; elle a été construite en plusieurs fois à partir des VIIe-VIe siècles av. J.-C., et habitée jusqu'au IIIe siècle av. J.-C. Le site s'étend sur plus de 4 000 hectares entourés de remparts de 33 km de long, qui devaient à certains endroits être hauts de 9 m et sont doublés de fossés profonds de 5 m. Il comprend trois forts distincts : ceux de l'ouest (72 hectares) et de l'est (environ 65 hectares) contrôlent les vallées des deux rivières, un troisième au nord-est (environ 15 hectares) est également tourné vers la Vorskla.

Le fort de l'est possède des remparts larges de 18 m, avec un mur de bois qui devait avoir 7 m de haut. Son fossé est aussi large que profond (6 m). Une estimation effectuée sur le fort de l'ouest montre que 11 millions de journées de travail auraient été nécessaires à sa construction.

Les maisons d'habitation sont de différents types, de surface ou semi-enterrées. Le site possédait aussi diverses installations artisanales, en particulier des fours de potier et des forges, et il y a quelques traces d'activités agricoles et horticoles. La population totale aurait pu s'élever à 40 000 ou 50 000 personnes, ce qui fait de Bil's'ké Horodychtché une véritable ville.



Reconstitution des remparts de Bil's'ké Horodychtché. [STEPI..., 1989]

B. A. Chramko et d'autres veulent reconnaître dans cette agglomération la ville de Gélônos (Γελώνος), située par Hérodote dans le territoire des Boudines au nord-est de la Scythie. Elle aurait été fondée par des colons grecs :

"[Les Boudines] ont chez eux une ville toute de bois, qui s'appelle Gélônos ; le mur d'enceinte a 30 stades [5,3 km] de long sur chaque face, il est très haut et entièrement fait de bois, de même que leurs maisons et leurs temples – car on trouve là-bas des temples élevés à des dieux grecs et construits à la mode grecque, avec des statues, des autels et des sanctuaires, le tout en bois. Ils ont tous les deux ans une fête en l'honneur de Dionysos, avec les rites bachiques – en effet les Gélons, qui sont d'origine grecque, ont quitté leurs comptoirs maritimes pour s'installer chez les Boudines ; et leur langue est un mélange de scythe et de grec." (Hérodote, IV, 108).

Cette identification est attrayante, mais la description de Gélônos, notamment sa prétendue fondation par des colons grecs, lui donne un côté quelque peu mythique, et aucune inscription grecque n'a été découverte à Bil's'ké Horodychtché. Ni les dimensions finalement modestes indiquées par Hérodote, ni la localisation chez les Boudines, ne cadrent avec cette théorie. Les Boudines roux aux yeux bleus (cf. chapitre II) vivaient "*en nomades*" dans un pays de forêts mixtes contenant notamment "*un lac vaste et profond, aux bords marécageux couverts de roseaux*", où l'on chassait la loutre, le castor, et d'autres animaux à fourrure (Hérodote, IV, 108-109), au nord du territoire des Sauromates. Il est difficile de dire si les Gélons existaient vraiment et s'ils étaient une colonie de marchands grecs établis là pour commercer avec les indigènes, ou un peuple distinct dont la langue, indo-européenne et ayant donc des termes communs à la fois avec l'iranien et le grec, aurait pu être prise pour un "mélange" des deux. Hérodote insiste en tout cas sur leur différence de mode de vie (ce sont des agriculteurs et des horticulteurs) et de type physique avec les Boudines.

Il existe de nombreuses autres agglomérations fortifiées de moindre importance dans toute la steppe boisée. Sur la rive occidentale du Dniepr, ce sont par exemple Pastyrs'ké Horodychtché, Motronyns'ké Horodychtché (220 hectares) dans le bassin du Tiasmyn, Trakhtémyrivs'ké Horodychtché (500 hectares) dans le bassin de la Ros'. Leur construction dans cette région a commencé tôt, mais certains de ces sites semblent avoir été abandonnés dès le Ve siècle av. J.-C. Les fortifications utilisent au mieux les possibilités du terrain, complétant les défenses naturelles par des fossés, des remparts de terre, des murs de bois. Les villages environnants montrent les traces de maisons arrondies ou rectangulaires, de surface ou semi-enterrées, avec parfois des foyers à l'extérieur.

Près du Boug, on peut citer Némyrivs'ké Horodychtché, fondé au VIIe siècle av. J.-C. ; il comprend 110 hectares entourés de remparts de 8 m de haut, avec une acropole de 12,5 hectares.

Sur la Soula se dressait l'agglomération fortifiée de Basivka (87 hectares), composée de deux forts naturels et d'une sorte de faubourg défendu par des remparts et des fossés. Les maisons étaient carrées, mesuraient de 15 à 50 m², et étaient orientées est-ouest.

Sur le Donets septentrional, au nord-est de la Scythie, les établissements fortifiés sont souvent entourés de villages ; le peuplement était assez dense : on connaît une vingtaine de forts et 70 villages. Les maisons étaient semi-enterrées ou de surface, souvent ovales ou rondes, appuyées sur des poteaux de bois, avec un toit conique reposant sur un poteau central.

Sur le Don moyen, sur le territoire du groupe scythe qui a laissé la nécropole des "Kourganes Drus" près de Voronèj, on connaît également plusieurs forts et villages, avec parfois plusieurs lignes de fortifications. Les habitations sont de différents types, et l'on note la survie à l'époque scythe d'un modèle de longue maison, à partie centrale décaissée, comportant trois ou quatre foyers, qui remonte à la fin de l'âge du Bronze.

■ Le nomadisme pastoral

Ces détails sur l'habitat fixe de la période scythe ne doivent pas fausser les perspectives : le nomadisme a été le mode de vie dominant (et sans doute socialement le plus valorisé) chez les Scythes d'Europe – et presque tous leurs cousins asiatiques – pendant la plus grande partie de leur histoire. Comprendre le **fonctionnement** de ce système est indispensable à l'intelligence des sociétés scythiques et de toutes celles qui leur ont succédé dans les mêmes biotopes.

Un premier point doit être rappelé avec insistance : le nomadisme pastoral de type scythe n'est en aucun cas la survivance d'un stade archaïque qui aurait précédé naturellement, dans l'évolution humaine, la formation de sociétés sédentaires. Il n'est pas un vestige préhistorique, bien au contraire : c'est la spécialisation choisie, à la charnière de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer, par un certain nombre de groupes humains pour exploiter leur environnement. Les populations antérieures des zones de steppes, du Néolithique au début du I[er] millénaire av. J.-C., étaient certes relativement mobiles et ont connu des mouvements migratoires importants, notamment ceux que l'on associe à l'expansion des locuteurs de différentes formes de l'indo-européen ; elles pouvaient pratiquer des formes de semi-nomadisme. Mais en dehors de leurs phases de déplacement, elles avaient des habitats fixes, et le pur nomadisme de la période "cimmérienne" ou du début de la période scythe apparaît comme une innovation culturelle. Ainsi qu'on l'a souvent – et justement – fait remarquer, les peuples de la steppe se sont lancés à la conquête de la "mer d'herbe" comme certains peuples de marins à la conquête de l'océan. Ce n'est pas l'effet d'une quelconque déficience intellectuelle ou technique, puisque les nomades descendaient d'ancêtres plus sédentaires et adonnés à l'agriculture, mais le choix d'une voie particulière.

Les archéologues et anthropologues de l'époque soviétique, particulièrement intéressés par le problème du nomadisme qui concernait de longues périodes de l'histoire de l'Ukraine, de la Russie, de la Sibérie et de l'Asie centrale, avaient distingué plusieurs stades d'évolution des sociétés et des économies nomades.

Le premier stade serait celui de la mobilité constante de toute une population, perpétuellement en marche, à la recherche de nouveaux territoires à dominer et de nouveaux pâturages à exploiter. Dans cette phase, il n'existe ni camps permanents saisonniers, ni itinéraires fixes régulièrement empruntés (ce qui veut dire aussi, du point de vue archéologique, qu'il n'y a pas de nécropole permanente, constamment utilisée par un groupe donné). La population nomade, qui ne pratique aucune agriculture de complément et dont l'artisanat est très peu développé faute d'installations fixes, n'est pas autonome économiquement. Elle est dépendante des populations sédentaires qu'elle côtoie dans son errance et dont elle peut obtenir – par troc ou, plus souvent, par la force – les produits qui lui manquent. On pourrait appeler ce stade, de façon plus expressive, un "nomadisme migratoire".

Au deuxième stade, le nomadisme se limite à un cadre territorial donné. Les nomades se déplacent en suivant des itinéraires déterminés entre des pâturages qui leur "appartiennent" (et bien sûr, toute déviation de ces itinéraires et toute transgression des "frontières" tribales, qu'elle soit causée par la nécessité économique ou par une volonté d'expansion, est une cause classique de guerre entre nomades, comme l'explique Lucien de Samosate dans *Toxaris*). C'est le système que décrit Guillaume de Rubrouck chez les Mongols du milieu du XIIIe siècle :

"*Chaque capitaine, selon qu'il a plus ou moins d'hommes sous ses ordres, connaît les limites de ses pâturages, il sait où il doit faire paître en hiver et en été, au printemps et en automne. En hiver ils descendent vers des régions plus chaudes, au sud ; en été ils remontent vers des régions plus fraîches, au nord. En hiver, quand il y a de la neige, ils ont des pâturages sans eau, parce que la neige leur en tient lieu*" (Rubrouck, II, trad. C.-C. et R. Kappler).

Les camps sont réutilisés d'année en année (les nécropoles tribales y sont édifiées), et, à un stade ultérieur de développement, une partie de la population peut y rester constamment, ce qui les transforme progressivement en agglomérations. Parallèlement, l'artisanat se développe, ainsi parfois qu'une agriculture de complément. Les rapports avec les voisins sédentaires sont codifiés en fonction des rapports de force, mais des formes de symbiose économique s'établissent toujours. Cette deuxième phase peut être qualifiée de "nomadisme territorial" (un troisième stade accentue les caractéristiques du second, avec une évolution vers la sédentarité).

La distinction entre les deux premiers stades se marquerait aussi dans la composition des troupeaux, liée au rythme des déplacements. Les chevaux et les ovins ou caprins seraient les animaux les plus adaptés au nomadisme de premier stade, les bovins seraient plutôt associés au second.

Ce schéma théorique porte la marque un peu rigide de ses auteurs et de l'idéologie dans laquelle ils essayaient avec plus ou moins de conviction de mouler les faits historiques. Mais il ne manque pas d'intérêt pour essayer d'analyser la nature et l'évolution du nomadisme scythique. Ce qu'il faut éviter, c'est de le considérer

comme un système évolutif à sens unique : les mêmes populations ont pu connaître à diverses reprises les différents stades définis.

En ce qui concerne les Scythes, ce n'est qu'au tout début de leur histoire, notamment durant leur expansion en Europe aux VIIe-VIe siècles av. J.-C et leurs campagnes en Asie (cf. chap. I et IV), que l'on pourrait définir leur mode de vie comme un "nomadisme migratoire" de premier stade. En Ukraine, par exemple, on ne connaît pas de grandes nécropoles scythes datant de cette période archaïque, et beaucoup d'inhumations sont pratiquées dans des kourganes de l'âge du Bronze réutilisés. Pourtant, si l'on en croit Hérodote, les Scythes partant pour l'Asie auraient laissé leurs familles derrière eux, ce qui veut dire, s'il y a un fond de vérité dans cette assertion, que des tribus étaient déjà plus ou moins territorialisées au nord du Caucase dans la première moitié du VIIe siècle, seule une partie des guerriers (une classe d'âge ?) partant à l'aventure comme mercenaires ou pillards.

La vérité est sans doute que le nomadisme de "premier stade" ne représente qu'une situation transitoire liée à des phases migratoires, et non un mode de vie et de fonctionnement économique normal. Les Scythes (ou plutôt les Proto-Scythes venant de l'Est) ne l'ont connu que lors des grands mouvements qui les ont conduits en Europe. On en a d'autres exemples chez différents peuples de la steppe à d'autres époques, comme les tribus sarmates, que les écrivains grecs et romains nous montrent, à certains moments, dans des cadres territoriaux déterminés, et, à d'autres, en mouvement, à la recherche de nouveaux espaces.

En tout cas, toute la période suivante, "classique", de l'histoire scythe correspond à un "nomadisme territorial" caractérisé. Comme on l'a vu au chapitre III, Hérodote donne à la "Scythie" non seulement des limites géographiques, mais aussi des frontières ethnopolitiques internes, les cours d'eau principaux séparant les zones d'influence des différents peuples et tribus. Dans son récit de l'invasion de Darius (IV, 127), le roi scythe Idanthyrsos défie les Perses en ces termes : "*Nous avons des tombes où reposent nos ancêtres : allons, trouvez-les, et essayez d'y toucher !*". Discours imaginaire, certes, mais qui repose sur des faits bien réels ; le voyageur grec a déjà signalé que les rois scythes avaient une nécropole dans le pays des Gerrhiens (IV, 71). Les grandes tombes royales des IVe-IIIe siècles sur le bas-Dniepr montrent la poursuite de cette territorialisation des tribus scythes nomades.

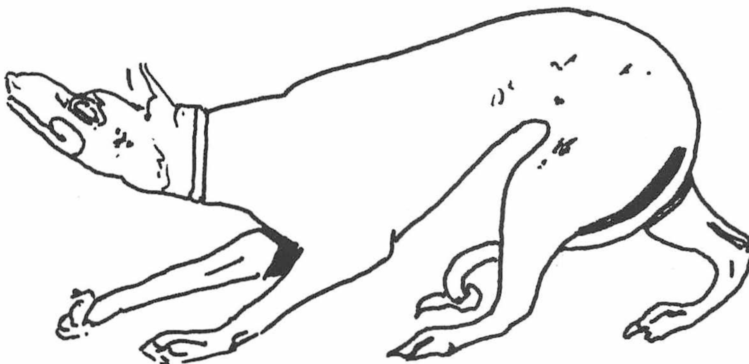
Dans le cas des Scythes, on ne dispose pas d'indications précises sur l'amplitude des déplacements saisonniers. A l'époque moderne, les Pachtounes d'Afghanistan effectuent encore des mouvements de l'ordre de 400 km entre leurs pâturages d'été et d'hiver, et le nomadisme kazakh traditionnel entraînait des transhumances qui pouvaient atteindre 1 000 ou 1 500 km. Dans la steppe ukrainienne, ces déplacements étaient sûrement plus limités.

La **composition des troupeaux**, telle qu'on peut la reconstituer sur des bases archéologiques, est en accord avec cette situation. A Kamians'ké Horodychtché, qui est certes un établissement fixe, mais situé en plein territoire des tribus nomades, l'étude des ossements d'animaux retrouvés sur le site suggère un cheptel

composé à 40 % de chevaux, 40 % de bovins, et 18 % d'ovins et caprins (les 2 % restants appartenant à des chiens et à des animaux divers). L'élevage des porcs était totalement étranger aux Scythes nomades (ce qui corrobore le témoignage d'Hérodote) et même à ceux qui se sédentarisaient dans la steppe. Il n'était pratiqué que dans la steppe boisée.

A défaut d'être l'objet des mêmes soins jaloux que les chevaux scythes, ou de la même vénération que dans la Perse mazdéenne, les bovins avaient une grande importance économique et fournissaient aussi la force motrice indispensable au déplacement des chariots les plus lourds. Hérodote (IV, 29) affirme que la plupart des vaches étaient dépourvues de cornes, et des études paléozoologiques comme celle menée par V. Tsalkine confirment l'absence ou du moins la taille réduite de ces attributs. Les animaux eux-mêmes, d'ailleurs, étaient plutôt petits, avec une taille moyenne d'1,10 à 1,20 m au garrot. L'information sur les vaches sans cornes figure également chez le Pseudo-Hippocrate (*Des airs, des eaux et des lieux*, XVIII), et elle est encore reprise beaucoup plus tard par Strabon (VII, 3, 18), qui précise toutefois que l'on coupe parfois les cornes à ces bovins parce que ce sont leurs parties les plus sensibles au froid.

Dans cette société pastorale, le chien aussi était un compagnon apprécié ; c'était le seul animal, avec le cheval, à accompagner parfois son maître dans la tombe (et comme lui, paradoxalement, il n'apparaît pas dans l'art animalier). On songe à l'affection, et même à la vénération iranienne pour le chien dont témoignent les textes de l'Avesta zoroastrienne. De longs passages de la *Vidēvdāt* sont consacrés à son entretien et à sa protection et reflètent l'utilité qu'il avait pour des éleveurs (même si, dans ce cas précis, il s'agit de sédentaires). Le *fargard* XIII (21-24) dit ainsi : "*Si quelqu'un tue un chien gardien des troupeaux ou des maisons, un chien de garde personnelle ou un chien habilement dressé, son âme s'en ira de ce monde dans ce monde futur, poussant des cris...*". Et plus loin, dans un beau passage (44-45), il attribue au chien huit "caractères", dont celui de l'enfant, et celui du guerrier : "*il marche en avant, comme un guerrier ; il combat pour le bœuf bienfaisant, comme un guerrier*".



Chien représenté sur une scène de chasse d'un vase en argent doré de Solokha (Ukraine, région de Zaporijjia), IVe siècle av. J.-C. Valorisé par les cultures iraniennes, le chien était le fidèle compagnon et collaborateur du nomade.

Ce qui a été dit du nomadisme scythe peut en grande partie s'appliquer au **mode de vie des populations apparentées**, mais avec d'importantes variations locales dues, les unes aux types de rapports entretenus avec les populations sédentaires environnantes, les autres aux conditions écologiques. Sur le premier point, aucun des groupes scythiques connus ne vivait isolé de ses voisins sédentaires, mais aucun, sauf peut-être certaines tribus saces des rives de la Caspienne, n'entretenait avec eux des relations aussi intimes que les Scythes avec les colonies grecques côtières. Sur le second, l'organisation de l'économie nomade ne pouvait être la même dans la "mer d'herbe" d'Ukraine ou de Russie méridionale, dans les steppes semi-désertiques d'Asie Centrale, ou dans les montagnes de l'Altaï. Ainsi, les tribus de l'Altaï, comme les Saces du Pamir, pratiquaient ce que l'on nomme le "nomadisme vertical", c'est-à-dire que les pâturages d'été étaient situés en altitude et les hivernages en plaine. Les Kirghizes du Tianshan en offrent un exemple moderne. Dans le cas de l'Altaï, on ignore si la population se déplaçait en masse au printemps et à l'automne, ou si seule sa partie la plus riche, celle qui possédait de grands troupeaux, nomadisait de la sorte. On a noté que, tels les Turcs ou les Mongols d'époques postérieures, le peuple de l'Altaï inhumait ses morts dans les montagnes.

Les Scythes d'Europe se distinguent aussi de leurs cousins orientaux par une propension particulière à la **sédentarisation** (le cas des populations de Tagar sur le Iénisseï est différent, puisqu'il s'agit d'une culture sédentaire et agricole dès le départ).

Pour le nomade, si l'on se fie aux données ethnographiques turques ou mongoles (et l'on pourrait sans doute étendre la comparaison à d'autres cultures pastorales, comme celle des Bédouins arabes), la sédentarisation n'est ni un progrès inéluctable, ni une forme de promotion. Parfois, elle est imposée de l'extérieur : c'est ainsi que les Soviétiques ont fixé de force les nomades turcs d'Asie centrale, dans un but à la fois économique et politique (la destruction de la civilisation traditionnelle). Lorsqu'elle résulte de causes internes, elle touche d'abord les deux extrémités de l'échelle sociale. Il y a une sédentarisation de l'échec, qui est celle des nomades trop pauvres en bétail pour pouvoir survivre économiquement, et qui adoptent d'autres activités ; et il y a une sédentarisation de la réussite, qui est au contraire le fait d'élites nomades qui trouvent pratique, pour exercer leur domination politique et économique sur les populations soumises (notamment les populations sédentaires) de s'installer dans des villes ou, parfois, de créer leurs propres centres de commandement. Ce dernier comportement est bien documenté, par exemple, chez les Huns à l'époque d'Attila (avec la "capitale" décrite par Priscus et que les légendes germaniques nomment *Etzelburg*), chez les Khazars, ou encore chez les "Tatars" de la Horde d'Or (dont la capitale était Saraï). Le prestige des civilisations sédentaires (grecque, chinoise, perse ou indienne) peut aussi jouer un rôle.

Dans le cas des Scythes d'Europe, la sédentarisation a été un processus long et a eu des causes multiples. Elle a apparemment commencé dès le VIe siècle av. J.-C., au contact des colonies grecques, sur les cours inférieurs du Boug et du Dniestr, et en Crimée dans la presqu'île de Kertch. Elle s'est développée aux Ve et surtout IVe siècles av. J.-C. Jusqu'à leur grand repli du IIIe siècle av. J.-C., les Scythes ont

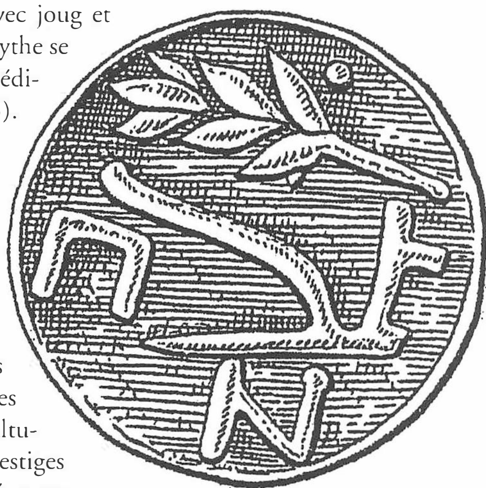
cependant été perçus comme des nomades par les Grecs, même s'il s'agissait pour partie d'un cliché ethnoculturel. La sédentarisation a été complète dans la "Petite-Scythie" résiduelle – après la perte des vastes pâturages nécessaires à l'économie nomade. Au tournant de notre ère, Strabon (VII, 4, 6) transfère même aux Scythes de Crimée le vieux nom hérodotéen de "Scythes Paysans", pour les distinguer des nomades (à son époque, Sarmates plutôt que Scythes) qui occupent les régions situées au nord de l'isthme de Perekop.

L'agriculture

Les Scythes nomades, dans la steppe herbeuse, pratiquaient-ils une agriculture rudimentaire de complément ? Il n'y en a pas de preuve, et Hérodote affirme qu'ils "*ne sèment ni ne labourent*". Certains peuples scythiques ont pu cultiver le millet ; Pline cite la bouillie de millet dans l'alimentation des Sarmates, et le seul nom pan-iranien (et, au-delà, indo-européen) de céréale conservé par la langue ossète, *jäw*, désigne cette plante – mais il a d'autres sens dans d'autres langues iraniennes. Le développement d'une véritable agriculture chez les Scythes au nord de la mer Noire a certainement été dû aux contacts avec les Grecs et d'autres, comme le spécifie Hérodote à propos des Alazons et Callipides.

Il existait au contraire de vieilles traditions agricoles dans la steppe boisée ukrainienne, où elles remontaient au Néolithique. A l'époque scythe, elles furent conservées et développées par les cultures "scythoïdes" de la région, peut-être sous le contrôle et au profit des Scythes nomades. Elles sont, pour l'essentiel, communes à tous les sous-groupes des deux rives du Dniepr.

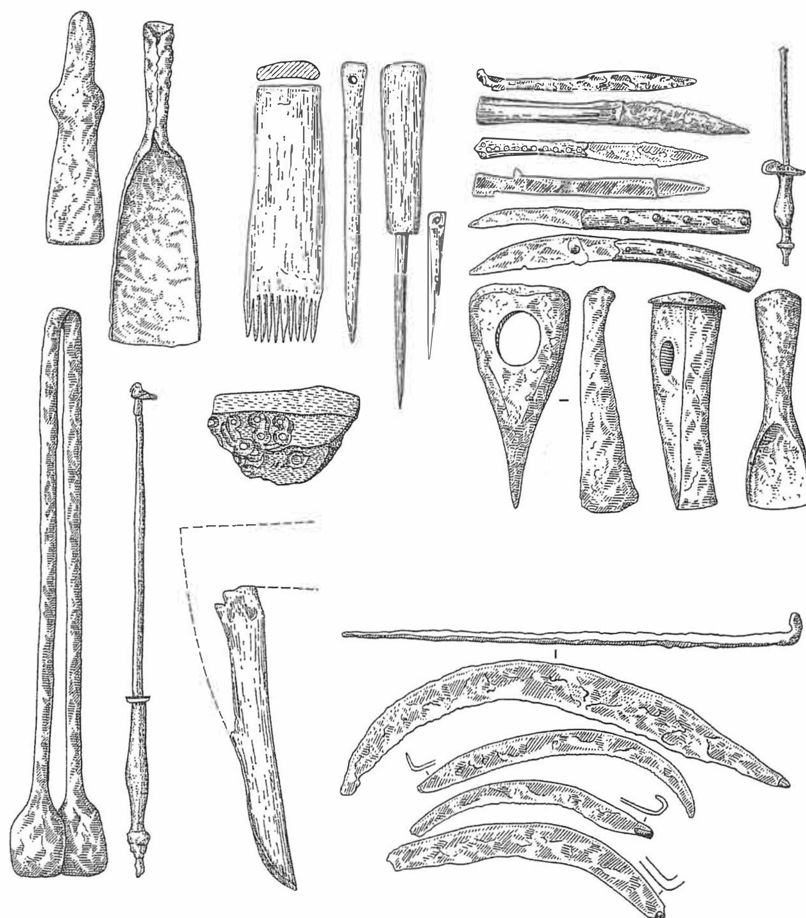
L'outil agricole principal était l'araire de bois, qui semble avoir été parfois équipé d'un coutre de fer – bien que des confusions aient pu être faites par certains archéologues avec d'autres outils. On n'en a pas retrouvé d'exemplaire complet, mais des représentations figurent sur des monnaies de Panticapée des IIIe-IIe siècles av. J.-C., et une maquette en argile d'araire, avec joug et timon, a été découverte à Bil's'ké Horodychtché. L'araire scythe se rattachait au type "dental" courant dans diverses régions méditerranéennes (A.-G. Haudricourt et J.-B. Delamarre, 1955). Il était tiré par une paire de bœufs.



Représentation d'un araire de type "dental" sur une monnaie de Panticapée en Crimée orientale, fin du IIIe siècle av. J.-C.
[ANTIČNYE..., 1984]

Les paysans utilisaient divers autres instruments, comme des houes de fer (ou d'os ou de corne) pour le sarclage.

Les cultures étaient très diversifiées. Parmi les cultures céréalières, le blé ou l'épeautre occupait la première place, suivi par l'orge. Le seigle, le millet, l'avoine étaient moins répandus. Les légumes les mieux attestés sont les pois, les lentilles, les haricots de diverses espèces. Certaines de ces cultures sont illustrées non seulement par les textes ou les vestiges organiques retrouvés sur les sites habités, mais aussi par d'étonnantes



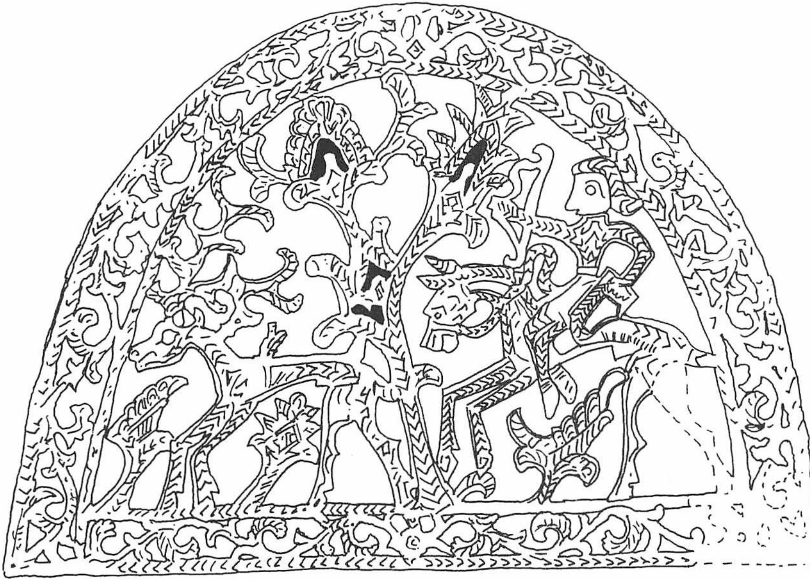
Outils scythes de divers métiers ; noter le fragment de moule destiné à la réalisation d'une représentation de cerf.
[*Stepi...*, 1989]

“maquettes” en argile de certains végétaux, associées apparemment à des rites de magie agraire (cf. chap. IX). Hérodote (IV, 17) signale que les Alazons et les Callipides, dont les territoires étaient probablement à cheval sur la steppe herbeuse méridionale et la steppe boisée, cultivaient le blé, les oignons, l'ail, les lentilles et le millet.

Dans certaines agglomérations de la steppe boisée, on pratiquait également l'horticulture, on faisait pousser des pommiers et des cerisiers.

La moisson se faisait principalement à la faucille. On a retrouvé de nombreuses faucilles de fer présentant des variantes de détail, mais qui comportent toutes la même forme de croissant à courbure plutôt faible. Un manche de bois était généralement fixé sur la soie de l'instrument.

Les faux sont beaucoup plus rares ; Il en existe quelques spécimens, qui ne se distinguent des faucilles habituelles que par leur taille plus importante. Le détail de l'emmanchement n'est pas connu.



Plaque ajourée en or, illustrant une scène de chasse au cerf, de la tombe N° 4 du kourgane N° 11 de Hounivka (Ukraine, région de Zaporijjia), IVe siècle av. J.-C.

Le grain était conservé soit dans des silos souterrains, soit dans de grands récipients de terre cuite. La farine était moulue à l'aide de meules de pierre, ou d'un mortier et d'un pilon.

Des installations assez complexes ont été découvertes sur certains sites : des fours en terre destinés au séchage du grain (Bil's'ké Horodychtché, Lioubotyms'ké Horodychtché, et aussi aux environs de Panticapée / Kertch en Crimée), ou des fours munis d'une claie de terre pour le séchage des fruits (Bil's'ké Horodychtché).

En Crimée, la pratique de l'assolement biennal avec jachère, l'alternance de céréales et de légumes sur les mêmes terres, le développement de l'arboriculture, ont été attribués aux contacts avec les Grecs.

Les populations sédentaires de la steppe boisée, à l'époque scythe, pratiquaient également l'élevage, mais dans des conditions bien différentes de celles du pastoralisme nomade précédemment décrit. Les bovins formaient la grande majorité du cheptel et fournissaient, outre la force de traction des araires et véhicules, de la viande, du cuir, du lait. Les chevaux étaient beaucoup moins nombreux que dans la steppe, et les ovins et caprins plus rares encore. A l'inverse, ces paysans élevaient des porcs, complètement inconnus chez les "vrais" Scythes, et aussi des oies, canards et poules. Comme les nomades, ils possédaient des chiens.

On notera que dans la steppe boisée, comme dans la steppe herbeuse, la chasse et la pêche étaient pratiquées davantage comme des sports et des délassements que par nécessité économique. De même, les produits de la cueillette (noisettes par exemple) n'étaient qu'un complément alimentaire relativement secondaire.

L'artisanat

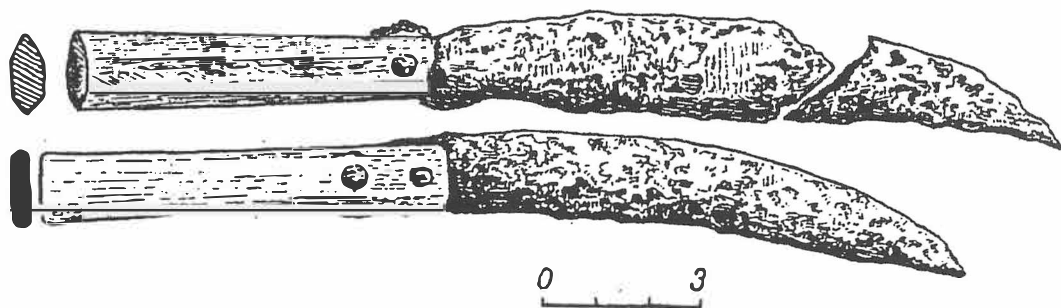
Chez les Scythes, l'artisanat ne jouissait pas, d'après Hérodote, d'un grand prestige : "*Je vois les Scythes (...) refuser eux aussi toute considération à ceux de leurs concitoyens qui apprennent les divers métiers manuels (...), et juger nobles ceux qui n'ont pas à travailler de leurs mains, et surtout ceux qui se consacrent à la guerre*". (II, 167). Le fait est assez classique dans les sociétés dominées par des valeurs "héroïques" (Tacite l'a dit plus tard des Germains), bien que la réalité ait sûrement été plus nuancée. Quoi qu'il en soit, l'artisanat était très développé dans les cultures scythiques, mais de façon assez inégale suivant les domaines et les régions. Une partie des activités avait un caractère familial (tissage, travail du cuir, etc.), mais d'autres, comme la métallurgie, supposaient des spécialistes munis d'un outillage particulier.

La vie sédentaire des habitants de la steppe boisée se prêtait évidemment mieux à ce type d'activités. Beaucoup d'archéologues soulignent que les formes d'artisanat nécessitant une certaine spécialisation et des installations fixes, comme la métallurgie du bronze ou du fer, ne pouvaient connaître de grand développement chez les nomades avant l'apparition de leurs premiers établissements, et que l'essentiel de la production à l'époque archaïque devait être fourni par les populations de la steppe boisée (de même que l'armement des nomades à l'époque "cimmérienne" aurait été produit par les populations "kobaniennes" du Caucase septentrional et central). D'autres rétorquent que les nomades semblent avoir, dès les débuts de leur histoire, disposé de métal en quantité abondante et devaient savoir le travailler. V. Schiltz, invoquant les résultats de l'archéologie expérimentale, estime notamment qu'on a exagéré la difficulté du travail du métal dans les steppes. Le fait que l'on retrouve, dès les VIIe-VIe siècles av. J.-C., les mêmes types d'armes d'un bout à l'autre de la steppe signifie-t-il que les nomades auraient commandé les mêmes modèles aux différents artisans sédentaires qu'ils pouvaient employer, ou bien plutôt qu'ils étaient capables d'en produire eux-mêmes ?

En ce qui concerne la Scythie d'Europe, l'existence de centres artisanaux est bien attestée dans tous les établissements de la steppe boisée dès le VIe siècle av. J.-C., et dans ceux de la steppe herbeuse à partir de leur création au IVe siècle av. J.-C. Leur production pouvait être considérable, comme on l'a signalé plus haut à propos de Kamians'ké Horodychtché.

La **métallurgie** occupait certainement la première place dans la hiérarchie des activités artisanales, du fait de son caractère "stratégique" (production d'armes, et aussi d'éléments de harnachement). L'extraction et le travail du fer sont attestés dans la steppe boisée à partir du VIe siècle av. J.-C., dans la steppe herbeuse à compter du IVe siècle av. J.-C. Les restes de fourneaux à soufflets permettant d'atteindre de hautes températures ont été identifiés sur différents sites.

L'analyse métallographique des armes scythes, mais aussi de certains outils, montre une surprenante sophistication des techniques. Dès la période archaïque, le fer pouvait être carburé, c'est-à-dire transformé en acier. Des lames de haches, des fers



Couteaux à lames de fer de la tombe à armes féminine N° 1 du kourgane N° 13 du groupe 1 de Kapoulivka (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), V^e ou IVe siècle av. J.-C.)
[A. TERENOJKINE E. A., 1973]

de lances, ont été corroyés à partir de bandes de fer de différentes duretés, ou d'acier et de fer ; les haches peuvent avoir un tranchant d'acier rapporté sur une base de fer. De simples couteaux à tout faire possèdent des lames de haute qualité, à la fois résistantes et tranchantes. Les lames d'épées sont souvent faites d'acier.

A comparer les vestiges d'installations de sites dans la steppe herbeuse (Kamians'ké Horodychtché) et dans la steppe boisée (Bil's'ké Horodychtché), on constate une plus grande complexité des techniques et de l'organisation du travail dans les seconds. A Kamians'ké Horodychtché, par exemple, il semble que les mêmes ateliers (et les mêmes forgerons ?) aient effectué le traitement des minerais, la fonte du bronze, la forge du fer..., alors qu'à Bil's'ké Horodychtché, il existait des ateliers séparés et peut-être des spécialistes responsables de ces différentes activités.

Si le minerai de fer provenait de Scythie (il y a toujours des mines de fer en Ukraine), le pays ne possédait pas de mines de cuivre, et le bronze ou les métaux nécessaires à sa fabrication devaient être importés. Ils étaient acquis au Caucase du Nord, dans l'Oural méridional (en pays sauromate ?), au Kazakhstan, dans les Balkans et les Carpathes. L'analyse des bronzes scythes fait d'ailleurs ressortir des différences de composition du métal et l'existence d'"écoles" métallurgiques locales.

Le bronze était fondu dans des moules d'argile ou de pierre ; certains fragments de ces moules ont été retrouvés, comme celui qui, à Bil's'ké Horodychtché, était destiné à la fonte d'une plaque de bouclier en forme de cerf aux pattes repliées, comparable à celui de Kostromskaïa au Kouban. Des moules de cuivre étaient utilisés pour la production en série des pointes de flèches, dont la perfection géométrique et l'équilibre forcent l'admiration. Le bronze servait aussi à produire les chaudrons et différents ustensiles de cuisine.

Quant aux métaux précieux, leur travail relevait davantage de l'art que de l'artisanat et était sûrement confié à des spécialistes. Les décors sur les plaques ornant les vêtements et coiffures, différents objets, étaient généralement obtenus par estampage sur une forme de bois sculptée.

Les décors colorés incrustés sur fond de métal précieux sont attestés chez les peuples scythiques dès l'époque archaïque, par exemple à Kelermès au Caucase du Nord-Ouest (panthère à oreilles cloisonnées d'émail et d'ambre) ou dans la vallée

de la Tchilikta en Sibérie (cerfs à incrustations de turquoises). Ces techniques n'ont cependant connu leur principal développement qu'après la période scythe.

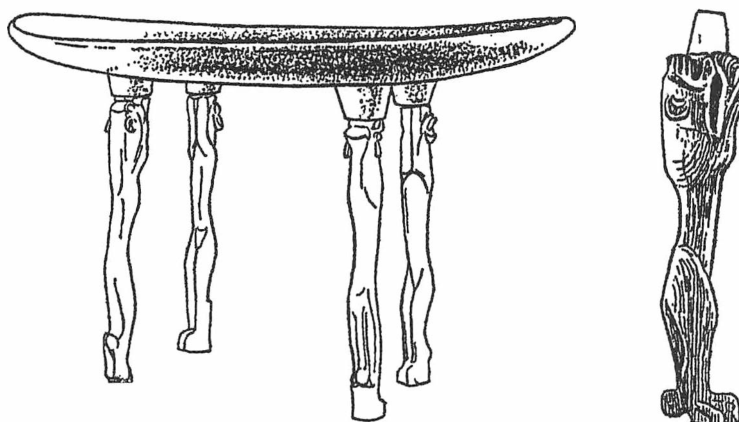
Les productions artisanales faisant appel à des **matériaux périssables** (cuir, bois, fibres végétales) sont mal documentées archéologiquement en Scythie d'Europe. Les meilleurs témoignages proviennent des "kourganes gelés" de l'Altaï où se sont conservés des objets dont les équivalents existaient probablement chez les Scythes d'Europe.

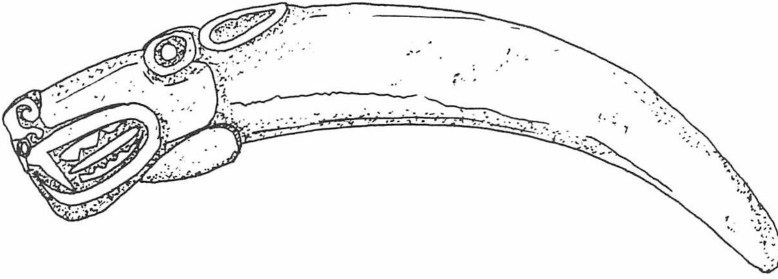
Le cuir servait à faire certains vêtements, divers objets utilitaires (sacoches) et les brides et sangles du harnachement des chevaux. Traditionnellement, son travail est un domaine où les nomades excellent. Les kourganes de Pazyryk ont livré, outre les équipements à base de cuir que l'on pouvait imaginer, d'étonnants objets d'art réalisés entièrement ou partiellement en cuir découpé : des silhouettes d'animaux (coqs recouverts d'une feuille d'étain, cervidés), ou les détails rapportés sur certaines sculptures de bois (crête d'un griffon et bois du cerf dont il tient la tête dans sa gueule).

Le travail du bois était également de grande qualité. Les Scythes et leurs parents des steppes d'Asie, jusqu'à l'Altaï et la Touva, étaient d'excellents charpentiers, comme le montrent les structures complexes des kourganes (cf. chap. IX) où apparaissent, outre des troncs entiers et des rondins écorcés ou non, des poutres et des planches. Ils étaient aussi, à leur façon, ébénistes : nous connaissons, grâce aux trouvailles de l'Altaï, des tables (dont une, à quatre pieds démontables en forme de félins bondissants, qui est un chef-d'œuvre d'élégance et d'intelligence pratique) et différents objets décoratifs ou cultuels sculptés avec talent et qui avaient souvent été plaqués d'or.

En Scythie d'Europe, une partie importante de la vaisselle était réalisée en bois avec des placages métalliques.

Table-plateau à pieds démontables de Pazyryk (Russie, Altaï) ; hauteur : 35 cm. [K. JETTMAR, 1965]





Objet en os à décor zoomorphe (tête de loup) provenant de Mali Boudky (Ukraine, région de Soumy), VIe ou Ve siècle av. J.-C.

Dans la steppe boisée ukrainienne existait une tradition de travail de l'os, attestée surtout aux VIIe-Ve siècles av. J.-C.

Les étoffes, et notamment le feutre qui avait une grande importance pour la couverture des chariots, pour les vêtements et la sellerie, pour la décoration (applications de feutres colorés et découpés), étaient principalement à base de laine de mouton. Les fibres de lin et de chanvre étaient également employées. Les métiers à tisser étaient verticaux.

Divers matériaux fibreux pouvaient être tressés pour obtenir des cordes, de la vannerie, des nattes... Dans la steppe boisée, le tressage de végétaux servait également à former l'armature de parois de terre et à former des haies.

On peut penser qu'à l'exception des objets d'art, une grande partie de cet artisanat du cuir, du bois ou de l'os, du tissu, relevait de la production domestique. La répartition de cette production entre hommes et femmes n'est pas connue dans le détail, quoique les parallèles ethnographiques permettent de supposer que les femmes tissaient et cousaient, et que les hommes travaillaient plutôt le cuir et le bois.

A l'opposé de ces formes d'artisanat où se révèlent les capacités techniques et le sens artistique des Scythes, la **céramique** est peu attrayante. Presque uniquement utilitaire, avec des décors réduits ou inexistants, elle est en outre d'une qualité souvent médiocre, particulièrement dans les steppes méridonales.

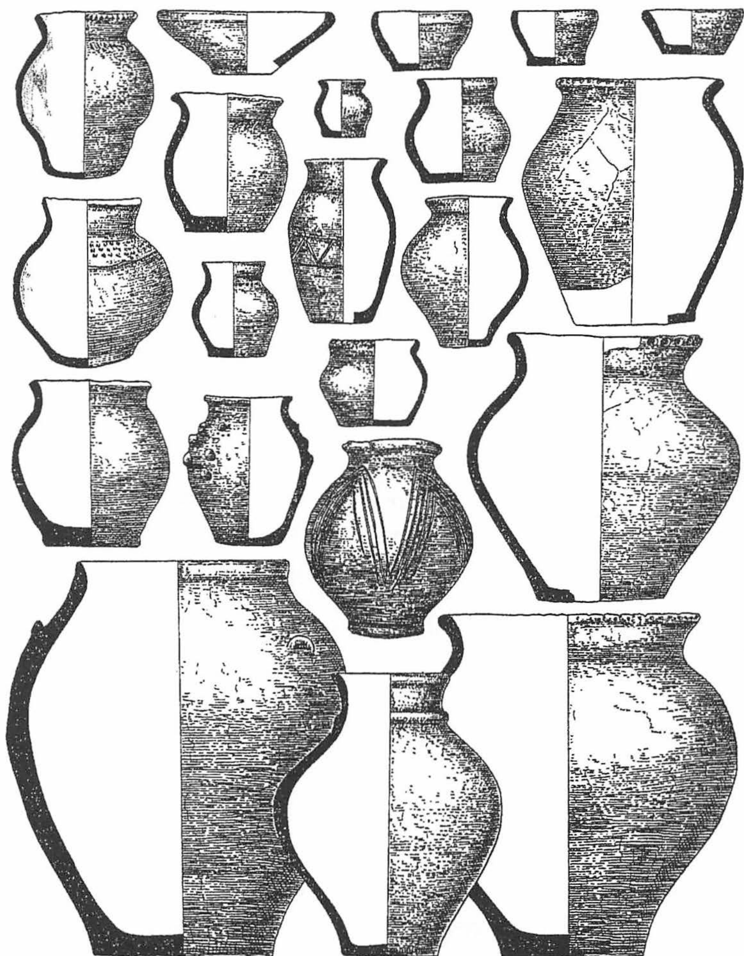
Aux VIIe-Ve siècles av. J.-C., les différentes tribus nomades scythes de la steppe herbeuse ukrainienne employaient les mêmes types d'ustensiles ou récipients en céramique, essentiellement des pots destinés à la cuisine. Ils sont faits d'une argile grossière mêlée de différentes impuretés : sable, gravillons, etc. Certains modèles remontent à l'époque "cimmérienne", ou même à la culture des Tombes à Charpente de l'âge du Bronze. D'autres ont sans doute été empruntés aux populations voisines : culture de Kizil-Koba en Crimée, sédentaires de la steppe boisée. Les décors, très rudimentaires, se composent de points et de chevrons. Chez les nomades scythes de la steppe criméenne, on rencontre des décors comparables à ceux de la céramique de Kizil-Koba et comprenant des lignes verticales et des triangles pointe en bas.

Au IV[e] et dans la première moitié du III[e] siècle av. J.-C., la céramique des nomades présente une variété plus grande de formes et de tailles, même si elle se limite toujours, pour l'essentiel, à des types simples dépourvus d'anses ou de poignées. La production est plus importante, du fait de l'existence d'agglomérations où peuvent travailler des artisans peut-être spécialisés dans cette activité.

Les modèles les plus répandus dans toute la steppe ukrainienne sont toujours des récipients de cuisine grossiers ; les plus grands mesurent de 20 à 40 cm.

Durant cette période, les influences étrangères s'accentuent. Sur le cours inférieur du Dniestr, par exemple, 20 % de la céramique scythe sont inspirés de modèles thraces. Sur le bas Don (Iélizavetovskoïé Gorodichtché), on rencontre des récipients à base large, d'un type que l'on attribue aux Sauromates, et des copies de modèles grecs. Les trouvailles de céramiques de type grec faites aux environs d'Olbia, et que certains chercheurs avaient attribué à des Scythes (les "Callipides"

Céramiques scythes des steppes d'Ukraine et du bas Don. [STEPI…, 1989]



d'Hérodote) sont maintenant généralement rattachées à la production urbaine hellénique.

Les sépultures d'enfants comportent des poteries miniatures, qui sont probablement des jouets.

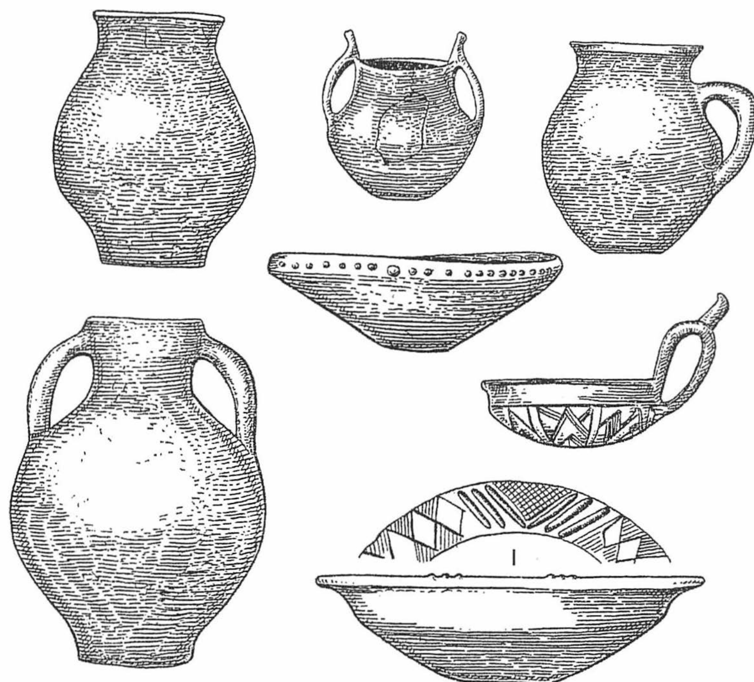
Le travail de la céramique était plus développé, et à date plus ancienne, chez les populations sédentaires de la steppe boisée ukrainienne. Les productions locales des différents groupes culturels présentent des points communs et certaines particularités distinctives.

Dans le principal de ces groupes, celui de la "Rive Droite" à l'ouest du Dniepr moyen, on note la survivance de traditions remontant à la culture pré-scythe de Tchornyï Lis. L'argile est de meilleure qualité que dans la steppe, sans impuretés, que ce soit sur la vaisselle ou sur les récipients de stockage. La forme dominante, à l'époque scythe archaïque et jusqu'au IVe siècle av. J.-C., est un type de pot presque cylindrique au galbe peu marqué. Les décors sont aussi peu sophistiqués que chez les nomades : impressions de doigts (deuxième moitié du VIIe siècle av. J.-C.), ou, un peu plus tard (VIe siècle av. J.-C.), petites saillies sur le tour du récipient, obtenues en repoussant de la matière à partir de l'intérieur. Aux Ve-IVe siècles av. J.-C. apparaissent des récipients de cuisine à galbe plus prononcé, avec une base plus étroite que l'ouverture, et un col décoré d'impressions de doigts. La vaisselle porte un vernis noir luisant. Elle comporte de grandes cruches ou jarres, des coupes à haut pied, des gobelets, des écuelles (d'abord hémisphériques à fond plat, puis à pied), et des puisoirs de différentes formes. Il faut noter que cette production locale fut concurrencée, durant toute la période scythe, par la céramique d'importation (cf. *infra* à propos du commerce) : grecque dès la fin du VIIe et surtout à partir de la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C., et aussi thrace au Ve siècle av. J.-C. Cette concurrence, et celle de la vaisselle de bois de style nomade, contribuèrent certainement à limiter la production des potiers de la région.

Dans les autres groupes culturels "scythoïdes" de la steppe boisée ukrainienne, la situation est la peu près la même que sur la Rive droite. Le groupe du Donets septentrional produisait des récipients à col étroit, avec des poignées à cannelures, qui paraissent typiques des régions situées à l'est du cours moyen du Dniepr. On les retrouve, sous une forme plus grossière, dans le groupe du Seïm, et aussi dans celui de la Soula. Dans cette dernière région, les mobiliers funéraires comprennent beaucoup de petits récipients, peut-être symboliques ou rituels.

Le commerce

Pour les nomades, le commerce est vital. Le troc avec les sédentaires leur procure les ressources que ne produit pas leur propre économie d'élevage, et, souvent, leur position sur des routes commerciales leur permet, soit de les exploiter eux-mêmes, soit d'en tirer profit en "protégeant" ou taxant les caravanes (plutôt qu'en les



Céramiques d'époque scythe de la steppe boisée ukrainienne (groupe archéologique de la Rive Droite).
[*STEPI*..., 1989]

pillant, pour ne pas tuer la poule aux œufs d'or !). De ce point de vue aussi, les Scythes apparaissent comme des précurseurs.

Tout au long de la période scythe, le commerce extérieur et la circulation interne des marchandises se sont faits principalement sur une base non-monétaire. Atéas et, plus tard, Skilouros en Crimée, battirent bien monnaie, sur des modèles grecs. Mais ces monnaies sont tardives, rares, et ne semblent pas avoir été en usage général même sur les territoires contrôlés par ces souverains. Les échanges se faisaient essentiellement par troc, avec peut-être un système d'équivalences fixes et des unités de compte telles que "mouton", "bœuf", "cheval". Les systèmes de ce genre étaient encore répandus dans tout le Caucase du Nord à la fin du XIX[e] et jusqu'au début du XX[e] siècle, pour évaluer les objets de prix (armes) et fixer le montant des compositions dues en cas de dommages, du "prix de la fiancée", etc.

En Europe, les Scythes avaient divers partenaires commerciaux. Au nord-est, il existait une route commerciale jusque chez les mythiques Argipéens, et son tracé en Russie d'Europe et Sibérie détermine comme on l'a vu (chapitre II) la liste des peuples qu'Hérodote énumère au-delà de la Scythie :

"Jusqu'à ces Chauves [les Argippéens], *le pays et ses divers habitants nous sont bien connus, car des Scythes qu'on peut aisément interroger se rendent dans ces régions, ainsi que des Grecs du port du Borysthène* [Olbia] *et d'autres ports du Pont-Euxin. Les Scythes qui s'y rendent ont besoin de sept interprètes, en sept langues différentes, pour traiter leurs affaires."* (Hérodote, IV, 24).

Archéologiquement, ce commerce nord-oriental est mal documenté ; les trouvailles qui l'attesteraient sont rares, comme le miroir grec retrouvé à Orsk, au sud de l'Oural, à la frontière actuelle entre Russie et Kazakhstan.

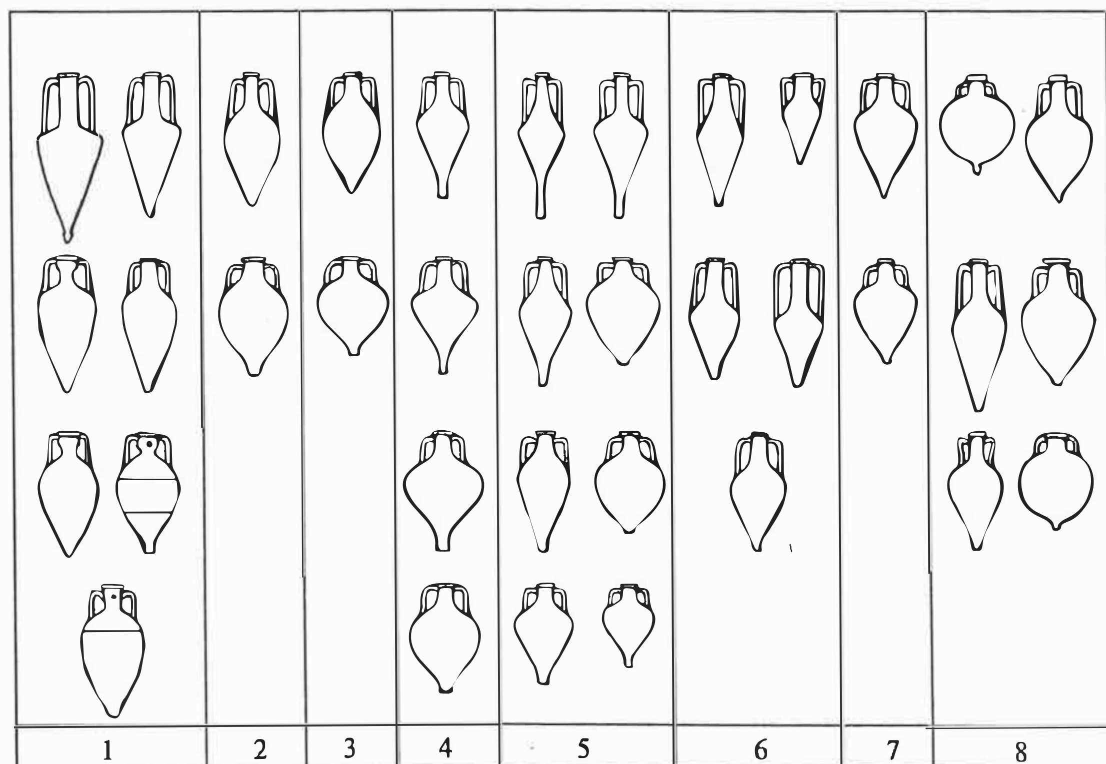
Au sud-est, la Scythie était reliée à l'Asie Antérieure à travers le Caucase ; ces relations furent intenses surtout aux VII[e]-V[e] siècles av. J.-C. A l'ouest, il existe des preuves de liaisons commerciales avec les tribus thraces. Mais les partenaires principaux, tout au long de la période scythe, furent les Grecs.

Des contacts sporadiques entre marchands grecs et Scythes eurent lieu dès la fin du VII[e] et le début du VI[e] siècle av. J.-C. Des céramiques rhodiennes de cette période ont été trouvées en Crimée (Témir Gora, Filatovka), dans la presqu'île de Taman' de l'autre côté de la mer d'Azov, et dans la steppe boisée ukrainienne (sur les deux rives du Dniepr moyen et les cours moyens du Boug et du Dniestr). Des objets d'or grecs figurent dans les mobiliers funéraires de kourganes archaïques comme ceux de "Mel'gounov" ou Kelermès, et un grand cratère de bronze a été trouvé dans le kourgane de Martonocha (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k). Mais les relations commerciales se développèrent surtout après la fondation et l'essor des colonies helléniques établies sur les côtes septentrionales de la mer Noire et de la mer d'Azov ; les deux principales étaient Olbia près des embouchures du Dniepr et du Boug, au centre du domaine scythe nomade de la steppe, et Panticapée en Crimée orientale, qui devint par la suite la capitale du royaume du Bosphore (cf. chapitre III).

Ces relations ne se limitaient pas aux zones côtières familières aux Grecs, ni même aux régions méridionales de steppes dominées par les Scythes nomades. Elles touchaient aussi la steppe boisée. Dans la région de Tcherkassy au sud de Kiev, les restes d'un bateau marchand contenant quinze grands récipients grecs du Ve siècle av. J.-C. en bronze, plaqués d'or, ont été découverts dans une tourbière du cours asséché du Soupiï, affluent gauche du Dniepr. Le bateau, une grande barque monoxyle en chêne destinée à la navigation fluviale, avait fait naufrage ; il contenait encore le squelette d'un jeune homme "de type méditerranéen" (un Grec ?). Ce qui est intéressant, c'est qu'il naviguait bien au nord des cataractes qui barrent le Dniepr : il devait exister, comme plus tard au Moyen Age, un système de portage permettant de contourner l'obstacle.

Les principaux produits grecs importés en Scythie étaient le vin, la vaisselle en terre cuite, et les objets métalliques (récipients en métal précieux, objets d'art et parures, certains équipements défensifs). L'évolution de ces importations a pu être étudiée (notamment par N. Onaïko) d'après les fouilles des tombes et des agglomérations scythes. Des changements se sont produits, entre le VI[e] et le III[e] siècle av. J.-C., dans la direction et la composition des flux de marchandises.

Aux VI[e]-V[e] siècles av. J.-C., des rapports commerciaux intenses existaient entre les Grecs et les populations de la steppe boisée, sur les deux rives du Dniepr. On suppose que les Grecs leur achetaient du blé. Le commerce gréco-scythe est moins bien attesté à cette époque dans la steppe herbeuse, et ses témoignages sont



Typologie des amphores grecques importées en Scythie.
1 : Chios ;
2 : Lesbos ;
3 : Samos ;
4 : Mendé ;
5 : Thasos ;
6 : Héraclée ;
7 : Sinope ;
8 : origine inconnue.
[Arxeolohija..., 2005]

concentrés dans les régions où existait un contact direct : cours inférieur du Boug, Crimée du nord-est, cours inférieur du Don.

Les principales marchandises importées étaient le vin (amphores de Chios) et la céramique (céramique attique vernie noire). S'y ajoutaient quelques bijoux (boucles d'oreilles, colliers, perles, anneaux) et divers objets métalliques faits dans des ateliers grecs de Méditerranée ou de la côte pontique.

Dès cette période, les artisans installés dans les colonies grecques de Scythie d'Europe, et qui pouvaient être des Grecs ou des Scythes (on y reviendra à propos des questions d'attribution de l'art "gréco-scythe", cf. chap. X) travaillaient à la commande pour les Scythes aisés et réalisaient des objets métalliques au goût de leurs clients. Les principaux ateliers d'orfèvrerie étaient probablement ceux d'Olbia. On leur associe un type particulier de miroir métallique, certaines plaques cruciformes trouvées dans des kourganes du VI[e] et du début du V[e] siècle av. J.-C., et les revêtements en or de fourreaux d'épées de diverses tombes aristocratiques (Hostra Mohyla, Tomakivs'ka Mohyla, Choumeïko). Divers objets à décor animalier de sites de la rive droite (occidentale) du Dniepr moyen proviendraient également d'Olbia.

D'autres ateliers de la ville fournissaient le marché scythe en pointes de flèches, parures et accessoires divers (épingles, grelots, bracelets, perles de verre).

A partir de la fin du Ve siècle av. J.-C., on constate à la fois un afflux de marchandises grecques en Scythie, afflux qui durera jusqu'à la fin de la période scythe au début du IIIe siècle av. J.-C., et une réorganisation de ce commerce au profit des nomades. L'aristocratie nomade des steppes méridionales jouait apparemment le rôle d'intermédiaire dans les échanges entre les Grecs (notamment le royaume du Bosphore, devenu l'un des principaux fournisseurs des cités grecques d'Europe et d'Asie) et les producteurs de blé des steppes boisées, et en retiraient de grands bénéfices.

Olbia continuait à jouer un rôle essentiel pour les régions bordant le Dniepr. A l'est de la Scythie, l'agglomération de Iélizavetovskoïé Gorodichtché à l'embouchure du Don servait de relais entre le royaume du Bosphore – notamment Panticapée, sa capitale, qui était un grand centre d'orfèvrerie – et les régions du Don moyen et du Donets septentrional.

Les amphores de vin et d'huile se rencontrent fréquemment dans les tombes et sur les habitats scythes de cette époque, notamment à proximité des colonies grecques. Elles proviennent, par lots, de diverses cités, comme Héraclée, Thasos ou Sinope, et Chersonèse en Crimée. Détail intéressant, des restes d'amphores de vin ont été trouvés même dans des tombes relativement pauvres, ce qui suggère que cette boisson d'importation était devenue accessible à tout un chacun (mais peut-être n'était-elle consommée qu'à certaines occasions). Les trouvailles d'amphores sont moins fréquentes dans la steppe boisée, mais on en connaît dans toutes les zones, à l'ouest comme à l'est du Dniepr, et surtout dans les sépultures des "aristocraties" tribales. Elles y étaient acheminées à la fois par voie de terre et par voie d'eau.

La vaisselle grecque de terre cuite était assez largement employée, aux IVe-IIIe siècles av. J.-C., par les populations de culture scythe. Elle était majoritairement d'origine attique. La céramique vernie noire était apparemment très appréciée et précieusement conservée, comme le montrent les traces de réparations parfois répétées. On rencontre également de la céramique à figures rouges, et de la vaisselle simple sans décor, provenant d'ateliers de potiers des côtes de la mer Noire, et utilisée surtout dans les établissements scythes voisins des colonies grecques. Les nomades, semble-t-il, ne l'appréciaient pas.

Les "importations" – le terme est quelque peu impropre – d'objets métalliques consistaient surtout en produits réalisés dans les colonies grecques de Scythie sur commande de l'aristocratie scythe. La thèse d'une origine "thrace" de ces objets de luxe, défendue par A. Mantsévitch, paraissant sans fondement, il semble qu'on puisse les attribuer aux ateliers de Panticapée en Crimée (M. Rostovtzeff, N. Onaïko), bien que certains aient pu être faits à Olbia. On y trouve diverses parures, dont de nombreuses plaques d'or destinées à la décoration des vêtements ou des harnachements, des revêtements en or et argent de fourreaux d'épées et de "gorytes" (étui à arc et carquois combinés, cf. chap. VIII), des récipients en métaux précieux. Les décors mêlent les thèmes proprement scythes – animaliers –

à des motifs mythologiques grecs auxquels les Scythes, d'ailleurs, donnaient peut-être une interprétation locale.

Les plus remarquables de ces objets d'art sont ceux qui comportent des scènes "ethnographiques" où figurent des Scythes saisis au combat ou dans leur vie quotidienne, et qui sont une source inestimable de documentation.

D'autres objets métalliques, notamment des armes défensives (casques et cnémides) et d'autres types de récipients, étaient importés depuis des centres de production méditerranéens plus lointains.

Des articles d'importation très courants, parce que d'usage universel, étaient les perles de verre utilisées pour les colliers ou bracelets.

Qu'exportait la Scythie en échange de ces marchandises grecques ? D'abord du blé. Hérodote signale même que les "Scythes Laboureurs" cultivent le blé non pour le consommer, mais pour le vendre. Parmi les autres marchandises pouvaient figurer le miel et la cire, le bétail et ses produits dérivés (cuir), peut-être des fourrures si les marchands scythes qui fréquentaient les lointaines et glaciales contrées du Nord-Est en rapportaient ce genre d'articles. Les Grecs achetaient aussi aux Scythes des esclaves. Mais il s'agissait d'esclaves tout à fait spéciaux, acquis par les cités et généralement employés comme combattants : c'est une sorte de préfiguration du système des Mamelouks développé au Moyen Age par les Etats musulmans. On sait ainsi qu'en 428 av. J.-C., la ville de Mytilène acheta des Scythes en prévision d'un conflit armé. Aux VIe-Ve siècles av. J.-C., des esclaves publics (δημόσιοι) scythes étaient chargés de la police à Athènes.

Nous sommes beaucoup moins renseignés sur les relations commerciales qui existaient entre les populations scythiques d'Asie et leurs voisins, en particulier les empires perse et chinois. Mais les objets de ces provenances retrouvés, par exemple, dans les kourganes nomades de l'Altaï, montrent qu'elles existaient. En Asie centrale, en bordure des territoires nomades, devaient exister des centres de production jouant, *mutatis mutandis*, le même rôle qu'Olbia ou Panticapée en Europe. V. Schiltz suppose qu'en proviennent, par exemple, certains textiles de Pazyryk mêlant techniques perses et nomades (les colorants seraient du type utilisé par les nomades). On peut faire la même hypothèse à l'égard de la Chine, dont les relations commerciales avec les "Barbares" du nord-ouest étaient extrêmement actives – et ce, sans doute, dès la période scythe.

■ L'alimentation

Le **régime alimentaire** des Scythes peut-être reconstitué de façon assez complète et vraisemblable. Il est, bien sûr, intimement lié à leur mode de vie et à leur économie. Il a laissé quelques traces archéologiques : matériel de cuisson, résidus dans des récipients, déchets alimentaires sur les sites. Et les auteurs antiques y font quelques allusions – généralement dégoûtées ou perplexes.

Chez les nomades, la base du menu était évidemment d'origine animale : viande et produits laitiers. Le Pseudo-Hippocrate le confirme : *"Ils mangent de la viande bouillie, boivent du lait de jument et mangent de l'*hippakê" (*Des airs, des eaux et des lieux*, XVIII ; sur l'*hippakê*, cf. *infra*).

Les Scythes mangeaient du mouton, du bœuf, du cheval (et aussi du gibier – lièvre notamment – et du poisson, mais de façon plus irrégulière). La viande était bouillie dans des chaudrons sur lesquels on reviendra plus loin, mais Hérodote signale une autre méthode. Il le fait à propos des sacrifices aux dieux, mais sa description s'applique évidemment aussi à la cuisine courante :

"Comme leur pays est terriblement pauvre en bois, les Scythes ont trouvé d'autres moyens de faire cuire les viandes : les victimes écorchées, ils les désossent et jettent la chair dans leurs chaudrons, s'ils en ont à leur disposition (ces chaudrons ressemblent, en plus grand, aux cratères de Lesbos) ; ils la font cuire dans ces chaudrons avec, pour combustible, les os des victimes. S'ils n'ont pas de chaudrons, ils mettent toute la viande dans la panse de la bête, ajoutent de l'eau et placent le tout sur un feu qu'ils font avec les os. Les os brûlent parfaitement, et la panse contient aisément la viande désossée : ainsi le bœuf fournit lui-même de quoi le faire cuire, et il en va de même pour les autres victimes". (IV, 61).

Hérodote ne précise pas si les Scythes, comme plus tard d'autres nomades en Eurasie, utilisaient les déjections du bétail comme combustible d'appoint. Le manque de bois devait effectivement être un problème dans la steppe herbeuse.

Le lait de jument était mis à fermenter et produisait la boisson préférée des nomades de la steppe à toutes les époques, encore consommée de nos jours en Asie centrale, que l'on désigne par son nom turc de koumys (*qımız, qumıs* ; le nom scythe est inconnu). Le koumys ajoute, au régime carné déséquilibré du nomade, un apport précieux en vitamine C (E. Neuzil et G. Devaux, 1999).

On a vu plus haut la façon curieuse dont, selon Hérodote, les Scythes faisaient traire leurs juments par des esclaves aveugles. Le voyageur explique ensuite que "*la traite achevée, ils versent le lait dans des baquets en bois autour desquels ils placent les esclaves aveugles pour le baratter ; ils prélèvent ensuite la partie supérieure du liquide, la meilleure selon eux – le reste est moins apprécié*" (IV, 2).

En laissant de côté la question des esclaves aveugles, qui sera traitée au prochain chapitre, on trouve un parallèle intéressant à cette description dans le récit de voyage de Guillaume de Rubrouck, l'envoyé de saint Louis auprès du grand khan mongol (1253-54) :

"Voici comment on fait le comos, qui est du lait de jument : ils tendent une longue corde au-dessus du sol entre deux piquets fichés en terre et à cette corde ils attachent vers la troisième heure les poulains des juments qu'ils veulent traire. Alors les mères se tiennent près de leurs poulains et se laissent traire sans difficulté : si l'une d'entre elles



Scène de traite de brebis sur le pectoral en or de Tovsta Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVᵉ siècle av. J.-C.

est trop insoumise, un homme prend le poulain, le met au pis et le laisse têter, puis il le retire et laisse la place à celui qui est chargé de traire.

Quand ils ont obtenu une grande quantité de lait – celui-ci est aussi doux que du lait de vache, quand il est frais –, ils le versent dans une grande outre ou un autre récipient et commencent à le battre avec un bâton destiné à cet usage, gros à sa base comme une tête d'homme et creux par-dessous. Ils le battent aussi vite que possible : alors il commence à bouillir comme du vin nouveau et à s'aigrir ou à fermenter. Et ils le battent jusqu'à ce qu'ils en aient extrait le beurre.

Ils le goûtent ensuite, et quand il est un peu piquant, ils le boivent. Il pique la langue, sur le moment [...], et après boire il laisse dans la bouche une saveur de lait d'amande ; il réjouit beaucoup le cœur de l'homme et, même, il enivre les têtes faibles. Il est très diurétique.

Ils font aussi du caracomos, c'est-à-dire du comos noir, à l'usage des grands seigneurs, de la manière suivante. Le lait de jument ne caille pas [...]. Voilà pourquoi ils battent le lait jusqu'à ce que toute la substance épaisse aille au fond, comme la lie du vin : ce qui est limpide reste au-dessus et ressemble à du petit-lait ou à du moût blanc. La « lie » est très blanche : elle est destinée aux esclaves et elle fait beaucoup dormir. Quant au liquide clair, ce sont les maîtres qui la boivent : c'est, à coup sûr, une boisson très douce et elle a d'excellentes propriétés" (Rubrouck, IV, trad. C.-C. et R. Kappler).

C'est un exemple frappant de la permanence de certaines traditions chez les nomades des steppes, par-delà les changements ethniques et le décalage chronologique.

Un autre produit dérivé de ce lait de jument était l'*hippakê* ('ιππάκη), dont la nature exacte est discutée. Pour le Pseudo-Hippocrate, c'est un fromage, que l'on mange. Au Ve siècle de notre ère, le Byzantin Hesychius le définit comme "*un aliment à base de lait de jument ; pour d'autres, lait aigre que consomment les Scythes*". Il pouvait s'agir d'un fromage, ou d'un genre de yaourt – un mets qui, en Occident, porte encore aujourd'hui un nom d'origine nomade (turque, en l'occurrence : *yoğurt*) !

Le régime était plus varié dans la steppe boisée, où les cultivateurs sédentaires consommaient davantage de céréales, de légumes, de fruits. Les deux zones étant liées économiquement et commercialement, on peut penser que ces produits étaient également diffusés, dans des proportions que nous ignorons, chez les Scythes de la steppe herbeuse.

En ce qui concerne les boissons, la plus appréciée en dehors du koumys était le vin qui, bien qu'importé, portait chez les Scythes le nom local de **sana-* (bien attesté par l'onomastique antique, par l'ossète et les différentes langues caucasiques qui l'ont emprunté, et par une anecdote étymologique sur le nom de la ville de Sinope).

Les Scythes passaient pour boire beaucoup, et surtout pour boire le vin pur, à une époque où il s'agissait d'une sorte de sirop épais que les Grecs délayaient prudemment dans une quantité d'eau variable suivant la force souhaitée du mélange. Dès la première moitié du VIe siècle av. J.-C., Anacréon dit à ses compagnons de beuverie, dans l'un de ses poèmes, "*Ne nous enivrons pas comme des Scythes*". Hérodote (VI, 84) accuse les Scythes d'avoir rendu fou le roi de Sparte Cléomène, avec qui ils négociaient une alliance contre la Perse, en l'entraînant à boire à leur manière : le malheureux "*eut des relations trop fréquentes avec les négociateurs scythes et, dans ces rencontres trop nombreuses, il apprit d'eux à boire son vin pur*". Les Spartiates de son temps s'en souvenaient encore : "*Lorsqu'on boit avec excès, on dit chez eux "Buvons à la scythe"*". Les méfaits des "repas d'affaires" ne datent pas d'hier !

Les Scythes buvaient, si l'on ose dire, jusque dans la tombe, puisque les sépultures de l'époque classique comportent fréquemment de véritables caves à vin avec les amphores que l'on souhaitait au mort de pouvoir déguster dans l'autre monde.

La passion du vin – et les inconvénients qui en résultent – sont d'ailleurs signalés chez beaucoup de populations nomades des époques suivantes, par exemple les Mongols de la période gengiskhanide. Mais bien sûr, ce n'est pas là une spécificité des cultures de la steppe.

Hésychius signale une boisson qu'il appelle en grec *melit(e)ion* (μελίτ[ε]ιον) et qu'il définit comme "*une boisson scythique de miel bouilli avec de l'eau et une*

herbe". Mais comme c'est toujours le cas avec cet auteur, il est difficile de dire s'il parle vraiment des Scythes – disparus depuis longtemps à l'époque où il écrit – en puisant à des sources antérieures, ou s'il s'agit d'une autre population "scythique". Le miel pouvait être récolté par des apiculteurs sédentaires, ou à la rigueur par des nomades, dans des ruches sauvages.

D'autres boissons n'ont pas laissé de traces, comme les tisanes et décoctions que faisaient certainement les Scythes, que ce soient à des fins gastronomiques ou médicinales. Leur emploi d'herbes aromatiques pour l'embaumement des cadavres (cf. chap. IX) suggère qu'ils connaissaient parfaitement les ressources végétales de leur environnement.

La **vaisselle** et la "batterie de cuisine" des Scythes comprenaient, outre les céramiques de fabrication locale ou importées dont il a été question plus haut, des récipients et ustensiles en métal ou en bois.

Les principaux étaient les chaudrons, utilisés pour faire cuire la viande. Leur emploi est attesté chez tous les nomades de la période scythique (et bien d'autres ensuite) : Scythes d'Europe – dès la période archaïque au VII[e] siècle av. J.-C.–, Sauromates, Saces, tribus de l'Altaï, etc. Chez les Scythes d'Europe, Hérodote (IV, 61) décrit la cuisson de la chair des animaux sacrifiés dans de tels chaudrons, mais il est très probable qu'ils n'avaient pas qu'un usage rituel et servaient à la cuisine quotidienne. C'est ce double rôle qu'ils jouent dans les tombes les plus riches où ils sont fréquemment déposés : on les rencontre fréquemment, en Scythie d'Europe, dans le mobilier funéraire des tombes aristocratiques du IV[e] siècle av. J.-C., non qu'ils aient été forcément des objets réservés aux élites, mais parce que seuls les plus riches pouvaient se permettre de les emporter dans l'autre monde.

Tous les chaudrons scythes sont faits de bronze. Ils ont été coulés dans des moules d'argile à usage unique. Ils reposent sur un pied plus ou moins haut. Ils comportent des anses, toujours en nombre pair, mais en quantités variables : deux, quatre, six ou même huit. Ces anses portent parfois un décor animalier à motifs de boucs (Kelermès au Kouban, Tchortomlyk en Ukraine), plus rarement de sangliers. Elles sont souvent munies de trois petits boutons en saillie. Elles devaient, pour permettre de manipuler le chaudron sans se brûler, être entourées d'écorce. On a retrouvé un tel gainage sur un chaudron de Pazyryk dans l'Altaï (qui servait à l'inhalation de vapeurs stupéfiantes et non à la cuisine, et dont on reparlera au chap. IX). La hauteur du récipient, anses comprises, peut atteindre 60 cm, et le diamètre de l'ouverture 80 cm – la capacité du chaudron de Haïmanova Mohyla en Ukraine atteint 140 litres – mais les modèles nettement plus petits sont fréquents. L'épaisseur des parois est de 4 à 7 mm.

Certains chaudrons scythes ont une panse complètement lisse, d'autres comportent des décors souvent abstraits : zigzags et autres motifs géométriques. Les décors figuratifs sont plus rares. Le chaudron du kourgane ukrainien de Rozkopana Mohyla (près d'Apostolové, région de Dnipropetrovs'k), daté du V[e]siècle av. J.-C., porte un



Chaudrons de bronze scythes ; au premier plan : le chaudron de Rozkopana Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), Ve siècle av. J.-C ; hauteur : 47 cm. [ETNIČNA..., 2000]

curieux motif, d'inspiration grecque, fait de palmettes et de bucranes. Le pied est habituellement lisse ou ne comporte que quelques lignes en saillie.

La forme des chaudrons a très peu évolué tout au long de la période scythe. Qui plus est, les chaudrons scythes d'Europe sont extrêmement proches, dans leur style, leurs dimensions et leur décor, de ceux des peuples apparentés (bien qu'il existe des modèles différents, comme le chaudron sace de Kargaly, près d'Almaty au Kazakhstan, qui comporte trois pieds décorés de têtes de bouquetins).

L'archéologie montre que des chaudrons scythes étaient produits dans les agglomérations de la steppe boisée ukrainienne. L'étaient-ils également dans la steppe, avant la création d'établissements fixes ? On rejoint le débat précédemment évoqué sur la possibilité d'une métallurgie "nomade". Si l'on refuse cette possibilité, il faut admettre que les Scythes d'Europe, les Sauromates de la Volga et de l'Oural méridional, les Saces d'Asie centrale... commandaient tous les mêmes modèles de chaudrons à leurs voisins sédentaires respectifs – et d'où, alors, tenaient-ils ces modèles ?

Les Scythes employaient quelques autres dispositifs pour cuire la viande. La cuisson dans la peau de l'animal, décrite par Hérodote, a été mentionnée plus haut. Dans le kourgane précité de Haïmanova Mohyla se trouvait une sorte de fourneau portatif, à deux poignées, avec une base creuse destinée à être posée



Vaisselle scythe en bois et en métal. [Stepi…, 1989]

sur un lit de braises et un plateau supérieur à grille – un genre de "barbecue" des steppes.

Les "poêles" de bronze ou de fer retrouvées dans des kourganes du IVe siècle av. J.-C. sur le bas-Dniepr seraient en fait, suivant la théorie émise par A. Spitsyne et reprise par beaucoup d'archéologues, des lampes. C'est ce que confirmerait le dépôt identifié dans l'une d'elles à Tovsta Mohyla.

La vaisselle de bois était courante. Le bois s'est malheureusement mal conservé dans les tombes scythes d'Europe, si bien que nous ne pouvons juger de l'aspect de beaucoup de récipients que d'après les plaques de métal précieux qui les décoraient – et d'après leurs équivalents parfaitement préservés de l'Altaï. Les objets complets sont rares, comme le puisoir, d'un travail d'ailleurs assez grossier, trouvé dans le kourgane de Solokha. Les formes étaient diverses, du gobelet au plat ovale à rebord, avec ou sans poignée ou anse.

Les placages métalliques sur ces récipients de bois apparaissent dès la période archaïque : on en connaît dans des kourganes du VIIe siècle av. J.-C. au Caucase du Nord. Ils sont courants, à partir du Ve siècle av. J.-C., dans la steppe et la

steppe boisée d'Ukraine. Ce sont souvent des sortes de tasses avec ou sans anses, de 10 à 20 cm de diamètre à l'ouverture, hautes de 4 à 10 cm. Le revêtement métallique partiel consiste en plaquettes d'or de formes diverses, parfois lisses, mais le plus souvent décorées de motifs en relief obtenus par estampage sur une matrice de bois. Un mastic était coulé à l'intérieur du relief pour prévenir son écrasement ultérieur lors des manipulations du récipient. Les différentes plaquettes ont pu être estampées sur plusieurs modèles ou sur le même. Les motifs sont géométriques et surtout animaliers (œil et bec de griffon ou d'oiseau de proie, cerf...).

Les réparations que l'on observe sur cette vaisselle de bois à placage métallique témoignent de sa valeur. Une coupe du kourgane de Zavads'ka Mohyla près de Nikopol' (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k) a eu le fond entièrement refait en feuille de métal. Ceci ne suffit pas à démontrer le rôle "rituel" – en tout cas exclusivement rituel – que reconnaissent à ces objets certains archéologues.

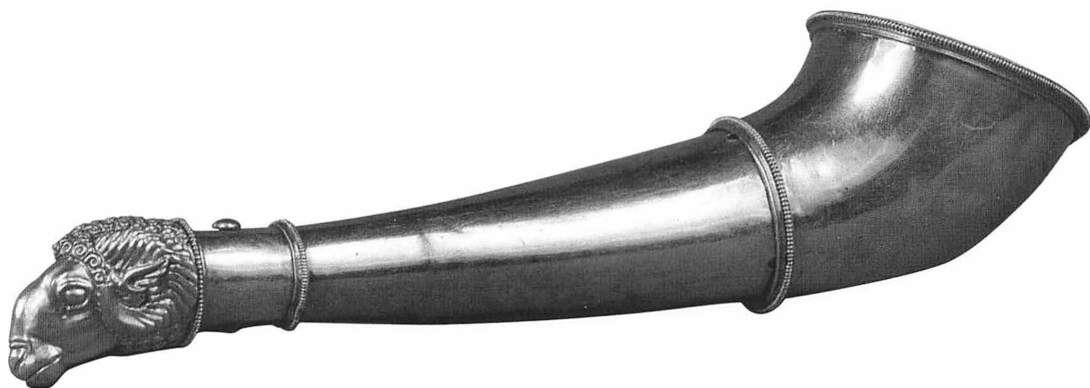
Il est probable que ces récipients étaient en grande partie produits localement, mais une partie des placages décoratifs provient sans doute d'ateliers installés dans les colonies grecques et travaillant pour les Scythes.

Les plus riches tombes scythes du IVe siècle av. J.-C. comportent également de la vaisselle entièrement métallique, le plus souvent en argent (le vase en or de Koul'-Oba en Crimée représente une exception). Là encore, on veut parfois lui attribuer un rôle cultuel. Il est sûr que les plus luxueux de ces récipients devaient être employés dans diverses cérémonies, même si cela n'exclut pas tout à fait un usage plus quotidien.

Ces objets sont de formes variées : avec ou sans pied, munis de cols plus ou moins hauts, avec ou sans décor. Ce décor peut être fait de palmettes de type grec, ou montrer des scènes dont la valeur documentaire a déjà été soulignée. Certaines sont des images de la vie quotidienne, comme le dressage des chevaux sur le vase de Tchortomlyk, d'autres ont été interprétées comme les illustrations de mythes scythes (cf. chap. IX).

Un type répandu est la coupe profonde en argent à motifs dorés, à deux anses, munie ou non d'un pied (kourganes ukrainiens de Solokha, Tchmyreva Mohyla, Haïmanova Mohyla).

Un récipient particulier, associé à divers cérémoniaux, est la corne à boire ou "rhyton" que l'on voit à la main de diverses statues scythes, et sur des plaques d'or représentant des scènes à caractère rituel : "fraternisation" de deux guerriers qui boivent à la même corne – probablement le vin mêlé de sang mentionné par Hérodote et Lucien, cf. chap. VIII – (Koul'-Oba en Crimée, et dans le reste de l'Ukraine Solokha, Sakhnivka, kourgane Berdians'kyï à Novovasylivka), ou "investiture" d'un souverain par une déesse (Tchortomlyk et Nosaky en Ukraine, Karagodeouachkh au Caucase du Nord-Ouest).



Rhyton en or à tête de bélier provenant d'un kourgane du groupe des "Sept-Frères" au Caucase du Nord-Ouest (Russie, territoire de Krasnodar), milieu du Ve siècle av. J.-C. ; longueur : 23,5 cm.

Le rhyton n'est, à l'origine, qu'une corne de bovin, utilisée telle quelle par les plus pauvres. Des exemplaires plus luxueux comportent des gainages d'or aux extrémités (Kelermès, Haïmanova Mohyla ; ce type est encore produit et utilisé au Caucase avec des gainages en argent niellé), et l'on rencontre aussi des rhytons entièrement métalliques, généralement en argent. Certains, provenant de tombes scythes – et également méotes, au Kouban – des Ve-IVe siècles av. J.-C., sont de fabrication perse achéménide. Un rhyton de Mastiouguino sur le Don moyen pourrait être thrace. Beaucoup ont certainement été faits dans les colonies grecques de Scythie.

Du point de vue de leurs formes, les rhytons se répartissent entre deux types distincts. Le plus courant présente une courbure régulière, avec un léger rétrécissement vers le "goulot". L'autre est courbé à angle presque droit, et le rétrécissement est beaucoup plus fort.

Chapitre VII

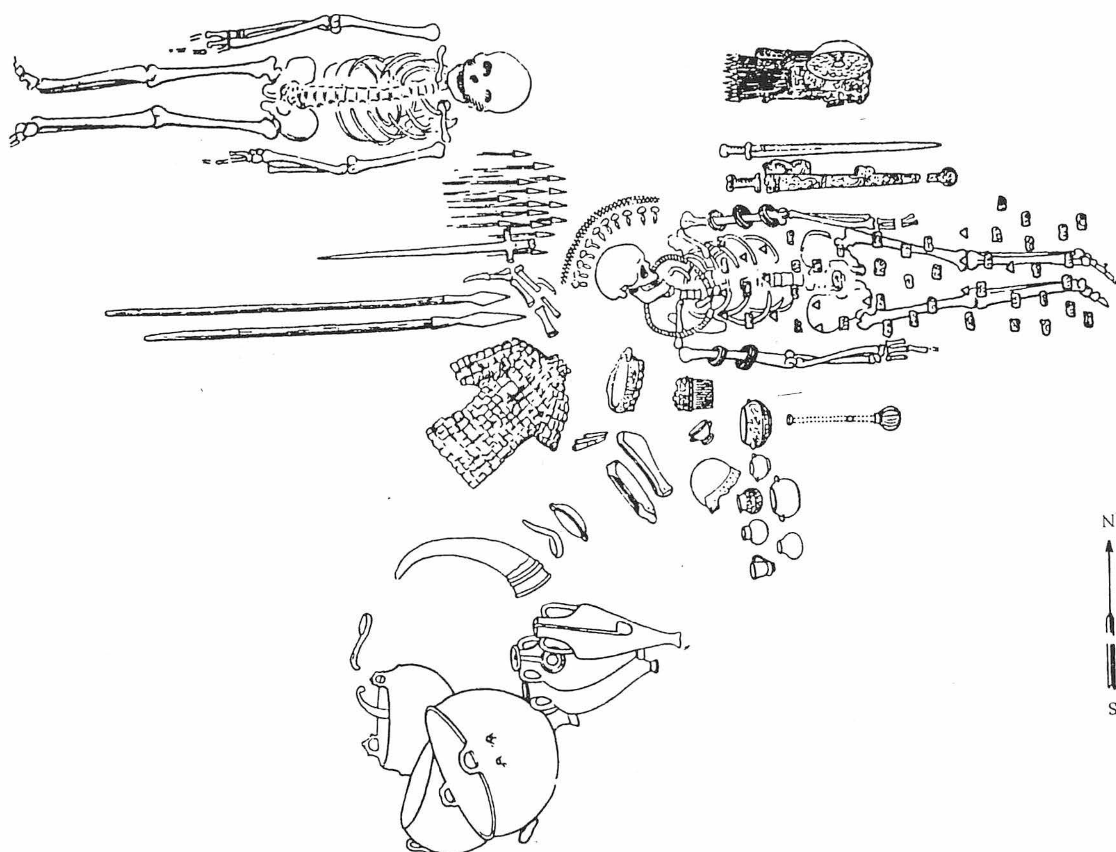
La société scythe

Du VIIe au IIIe siècle av. J.-C., en passant par l'époque d'Hérodote, l'organisation politique et sociale des Scythes a certainement connu diverses évolutions. Elle présente néanmoins, tout au long de cette période, des constantes que l'on retrouve d'ailleurs chez d'autres peuples nomades même largement postérieurs : existence de dynasties investies d'un charisme sacré ; domination de tribus "royales", "nobles", sur d'autres ; hiérarchie sociale avec une aristocratie et une masse de guerriers-éleveurs ; inexistence ou faible importance de l'esclavage. Quels qu'aient été les efforts des archéologues et historiens de l'ancienne Union soviétique pour forcer les faits dans le cadre idéologique qui leur était imposé, analyser la société scythe en termes de "lutte de classes" et de "rapports d'exploitation", et tenter de démontrer son passage d'un stade à l'autre du schéma marxiste canonique, les résultats n'ont pas été très convaincants. Le monde nomade eurasiatique constitue un modèle original, dont les Scythes offrent le plus ancien exemple vraiment connu.

Le pouvoir royal et l'organisation politique

Durant toute leur histoire, les Scythes (comme leurs cousins sédentaires de Perse) ont connu un pouvoir royal relativement fort et qui comportait une dimension sacrée. Avant même l'apparition de leur culture en Europe, le faste funéraire du kourgane d'Arjan-1 dans la Touva, avec son architecture interne complexe, ses sacrifices humains et la quantité de chevaux offerts aux défunts, témoigne de l'existence au sommet de la société d'une forme de monarchie auréolée d'un grand prestige. Le récit des funérailles royales que fait Hérodote, la confirmation qu'en donne l'archéologie, montrent bien ce rôle de clef de voûte du roi.

Le titre royal scythe peut être restitué sous la forme **xšay-* ou **xšaya-* à partir des noms des trois fils de Targitaos, le "premier roi" de la légende d'origine (Hérodote, IV, 7) : Arpoxaïs (Ἀρπόξαϊς), Lipoxaïs (Λιπόξαϊς) et Kolaxaïs (Κολάξαϊς). Les



Plan de la sépulture latérale du kourgane de Solokha (Ukraine, région de Zaporijjia), IVe siècle av. J.-C. L'abondance de l'or, la présence d'équipements défensifs, d'autres objets de luxe, et de "personnel d'accompagnement", témoignent du très haut statut social du défunt.
[A. P. MANTSEVITCH]

linguistes unanimes considèrent que la finale *-xaïs* (-ξαϊς) commune aux trois noms signifie "roi".

Ce titre est paniranien et remonte à une racine qui suggère la brillance, la luminosité. On le trouve en vieux-perse (*xšāyaθiya-* "roi", c'est l'origine du moderne titre de *šåh* = chah), en avestique (*xšaya-* "dirigeant"), en bactrien (ÞAO / *šao* "roi"), en sogdien, etc. Dans le domaine scythique d'Europe, une forme monophtonguée de **xšay-*, **xšē-*, apparaît sans doute dans le nom de Xepharnougos, un dignitaire ibère de Géorgie du IIe siècle de notre ère, et le terme s'est conservé en ossète – mais uniquement au féminin – avec le sens atténué de "dame", "noble dame" : *(ä)khsin*.

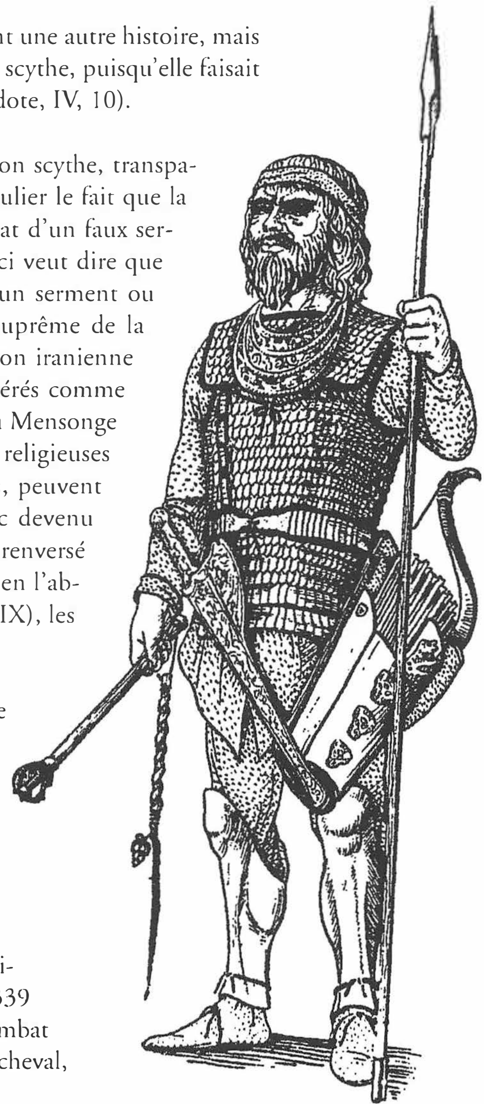
Le titre royal iranien a été emprunté à date très ancienne par des langues ouraliennes (oudmourte *äksej* "prince").

Un équivalent existe en sanscrit védique (*kšaita-*), avec un sens mal défini, peut-être "chef de tribu".

Ceci suggère que la monarchie scythe avait des racines paniraniennes et même indo-iraniennes, bien que le même titre puisse évidemment couvrir des pouvoirs, des modes de désignation et des idéologies de la royauté très différents.

Cette monarchie revendiquait des origines divines, tant pour l'institution en tant que telle que pour les souverains régnants. Le mythe qu'Hérodote (IV, 5) présente comme celui des Scythes eux-mêmes prétend que le premier homme, qualifié ailleurs de premier roi, Targitaos, était le fils de "Zeus" (c'est-à-dire du dieu Papaios, cf. chapitre IX) et d'une fille du fleuve Borysthène. Son fils cadet Kolaxaïs, investi de la royauté par les objets d'or tombés du ciel et que lui seul put saisir, divisa la Scythie en trois royaumes pour ses propres fils. Dans son message à Darius (Hérodote, IV, 127), le roi Idanthyrsos évoque d'ailleurs son ancêtre "Zeus".

Reconstitution du costume du défunt de très haut rang inhumé dans le kourgane de Tovsta Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVe siècle av. J.-C. Le roi ou le chef scythe était, entre autres, le premier des guerriers. [M. Gorelik]



Les Grecs des colonies helléniques de Scythie racontaient une autre histoire, mais qui conférait également une origine divine à la royauté scythe, puisqu'elle faisait descendre la dynastie de Skythès, fils d'Héraklès (Hérodote, IV, 10).

Le caractère sacré du roi, son lien intime avec la religion scythe, transparaissent dans plusieurs allusions d'Hérodote, en particulier le fait que la maladie du souverain était considérée comme le résultat d'un faux serment prêté "*par le foyer royal*" (Hérodote, IV, 68). Ceci veut dire que le roi, associé ici au foyer ou au feu pris à témoin d'un serment ou d'un engagement, était considéré comme le garant suprême de la vérité – et l'on sait l'importance attachée par la tradition iranienne à cette Vérité, au respect de la parole donnée, considérés comme les fondements de l'ordre du monde, par opposition au Mensonge qui est le destructeur de cet ordre. Ces connotations religieuses de la monarchie, autant que l'intolérance des Scythes, peuvent expliquer que Skylès, adepte des cultes grecs et donc devenu indifférent aux croyances de son peuple, ait été renversé (Hérodote, IV, 78-80). Le roi devait en effet célébrer, en l'absence de clergé spécialisé (sur cette question, cf. chap. IX), les principaux rites.

Le roi scythe devait également être le justicier ou l'arbitre suprême. C'est à lui que le guerrier scythe présentait la tête de sa première victime (Hérodote, IV, 64). C'est en sa présence que se vidaient les querelles entre parents, peut-être dans une sorte de duel judiciaire (Hérodote, IV, 65).

Le roi était le premier des guerriers et commandait lui-même son armée. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de la domination scythe dans les steppes ukrainiennes, puisqu'en 339 av. J.-C., Atéas, malgré son grand âge, tomba au combat contre les Macédoniens. Ses monnaies le représentent à cheval, tirant à l'arc, comme n'importe quel cavalier scythe.

A défaut d'une liste complète des souverains, à partir de "Zeus" et de ses fils, nous disposons de quelques noms de rois des VIe-IVe siècles av. J.-C. Certains ne sont d'ailleurs cités qu'à propos d'une anecdote plus ou moins légendaire, comme Ariantas qui aurait entrepris le recensement de ses sujets (Hérodote, IV, 81).

La monarchie était normalement héréditaire, avec, pour ce que nous en savons, une succession directe de père en fils. Idanthyrsos avait succédé à son père Saulios. Skylès, avant que ses aventures politico-religieuses ne lui coûtent le trône et la vie, avait pris la suite de son père Ariapeithès, et les Scythes le remplacèrent par un autre fils d'Ariapeithès, Oktamasadès. Chez les Scythes tardifs de Crimée, on voit de même Palakos succéder à son père Skilouros. Ce que nous savons moins, c'est dans quelle mesure ce principe de succession pouvait être bouleversé par ce que l'on appellerait aujourd'hui le "facteur humain" : qualités des héritiers, préférences de l'aristocratie, rapports de force... La déposition de Skylès est-elle un cas unique dans les annales de la Scythie, dû au scandale provoqué par les fantaisies religieuses du roi ? Ou y eut-il de nombreux souverains scythes renversés ou assassinés pour avoir perdu une guerre, déplu aux nobles ou régné lors d'une sécheresse ou d'une épizootie sévères ? De telles dépositions sont attestées, mais bien plus tard, chez les Sarmates.

Le roi était entouré de serviteurs, qu'il choisissait lui-même (Hérodote, IV, 72). Certains devaient être ses gardes, d'autres, exercer diverses fonctions pratiques dans sa "Maison" : échanson, gardien des haras royaux, etc. Hérodote avait rencontré à Olbia un certain Tymnès, ancien homme de confiance du roi scythe Ariapeithès. Ces positions auliques étaient certainement prestigieuses, mais l'honneur pouvait se payer cher, puisque les serviteurs royaux "*les plus utiles*" accompagnaient leur souverain dans la tombe (Hérodote, IV, 72).

Un autre problème est la structure concrète de l'institution monarchique en Scythie d'Europe. Kolaxaïs avait, paraît-il, divisé en trois son royaume. Or, au moment de l'invasion de Darius, l'armée scythe était d'après Hérodote (IV, 120) commandée par les trois "rois" Idanthyrsos (qui nous est présenté comme "*le roi des Scythes*" en IV, 127), Skôpasis et Taxakis. Ces deux derniers étaient apparemment bien à la tête de formations politiques distinctes, puisqu'il est question du "royaume" de Skôpasis. Hérodote ne dit rien des éventuels liens familiaux entre ces trois personnages royaux. S'agit-il d'un même Etat scythe traditionnellement divisé en trois parties (comme les deux "ailes" de certains empires nomades postérieurs), chacune avec son propre roi, ou de trois Etats distincts ? Et comment cette tripartition s'harmonise-t-elle avec la répartition de la population scythe en tribus ou peuples ? Hérodote ne fait nulle part de rapprochement entre son énumération ethno-géographique (cf. chap. III) et le cadre politique qu'il évoque par ailleurs. D'après lui (IV, 102), les rois scythes ne gouvernaient au total que Scythes Royaux, Scythes Nomades, Alazons, Callipides, Scythes Laboureurs et Scythes *Geôrgoi*, puisqu'il y avait des rois distincts – et libres de leurs alliances – chez les Taures, Agathyrses, Neures, Androphages, Mélanchlaines, Gélons, Boudines, et bien sûr Sauromates.

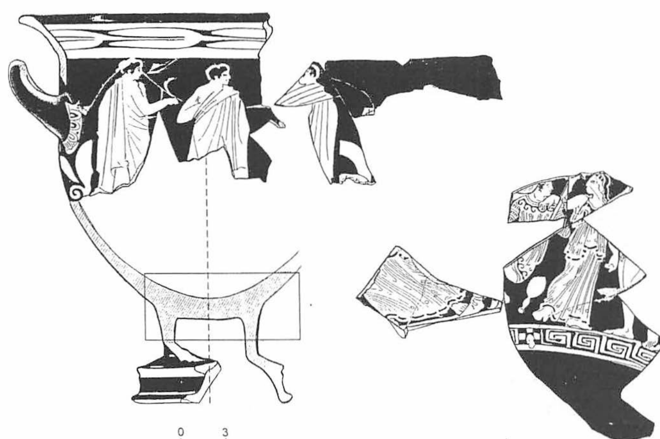
La tripartition, en tout cas, n'était pas un phénomène permanent, puisque Atéas, au IVe siècle av. J.-C., est présenté comme le seul roi des Scythes. Il est difficile de dire si l'érection des très grands kourganes justement qualifiés de "royaux" (Ohouz, Tchortomlyk… cf. chap. IX), au IVe siècle av. J.-C., reflète un renforcement à cette époque du pouvoir royal, désormais monopolisé par un souverain unique.

L'organisation administrative de la Scythie – du royaume scythe triparti, ou de chacun des trois royaumes suivant les cas – reposait sur des districts qu'Hérodote nomme, à la grecque, des "nomes", dirigés par des gouverneurs qu'il appelle "nomarques". Là encore, on aimerait savoir dans quelle mesure ces divisions correspondaient aux différentes tribus.

Chez les populations sédentaires de la steppe boisée, il est probable que les grandes agglomérations proto-urbaines étaient les sièges de ces gouverneurs scythes (si l'on admet que ces régions se trouvaient effectivement sous le contrôle politique des nomades), mais il n'est pas certain que les différents groupes archéologiques que l'on distingue là correspondent aux districts territoriaux scythes.

Dans la steppe herbeuse, on ne peut identifier les "nomes". Kamians'ké Horodychtché sur le Dniepr a sûrement été une sorte de capitale politique (royale ?) au IVe siècle av. J.-C., mais aucun autre établissement scythe de la steppe ne présente la même importance. Il est malheureusement impossible de savoir si des "peuples" comme les Alazons et Callipides étaient dirigés par leurs propres aristocraties tribales, faisant office de relais avec le ou les rois scythes, ou par des gouverneurs nommés par ces derniers, ce qui indiquerait un niveau supérieur d'organisation et d'intégration de l'Etat scythe.

Le gouverneur avait un rôle politico-militaire, mais aussi sans doute religieux, car, comme le roi, il devait présider à certains rites. C'est au niveau de chaque "nome" qu'existait l'autel au dieu de la guerre (Hérodote, IV, 62 ; cf. chap. IX). Le gouverneur avait aussi à charge d'organiser la cérémonie annuelle au cours de laquelle seuls



Fragments de cratère grec du kourgane Tachtchenak (Ukraine, région de Zaporijjia). Ces vases étaient, à en croire Hérodote, l'un des attributs des fonctions du "nomarque" ou gouverneur scythe. [E. Fialko, 2004]

les Scythes qui avaient tué un ennemi pouvaient boire à un grand cratère – les autres se tenant piteusement à l'écart (Hérodote, IV, 66 ; cf. chap. VIII).

Nous ignorons quels pouvaient être les autres niveaux d'organisation territoriale et administrative du royaume scythe.

■ La structure sociale

La société scythe était, à l'évidence, hiérarchisée. L'archéologie confirme sur ce point les données des textes antiques. La question est de savoir si la population était ou non répartie en "classes" plus ou moins fermées, et quelles étaient ces classes.

Il est bon de dire ici un mot de la théorie "trifonctionnelle" de Georges Dumézil, et de la façon dont elle s'applique ou ne s'applique pas au monde scythe. Etudiant les cultures des grands ensembles humains de langue indo-européenne (Indo-Iraniens, Celtes, Latins, etc.), G. Dumézil y a découvert un archétype de pensée commun qui consiste en une division idéale des panthéons traditionnels les plus anciens, et des activités humaines les plus diverses, suivant trois "fonctions" qu'il définit comme la souveraineté magique et juridique, la force guerrière, et la [re] production. Ces fonctions sont hiérarchisées, les deux premières étant les plus nobles, et elles peuvent se traduire, dans l'organisation socio-politique réelle d'une collectivité humaine, par l'existence de classes fonctionnelles (prêtres, guerriers, producteurs) ou même, comme en Inde, de castes institutionnalisées.

G. Dumézil lui-même a insisté à plusieurs reprises sur le caractère idéal du système trifonctionnel. Le fond de sa théorie est que les peuples indo-européens anciens ont pensé le monde à travers cette grille d'analyse, en l'appliquant aux problèmes et aux situations les plus variées, mais que l'existence de ce système de pensée, qu'il estime avoir largement démontrée (et que ses continuateurs prennent souvent pour une sorte de vérité révélée), n'implique pas toujours sa traduction concrète dans l'ordre social. Des traces de schémas trifonctionnels seraient par exemple visibles dans l'ancienne religion germanique, alors qu'il est clair qu'il n'existait pas chez les Germains de caste sacerdotale comparable aux druides celtes ou aux brahmanes indiens (sur ces questions, cf. B. Sergent, 1995 ; I. Lebedynsky, *Les Indo-Européens*, 2009).

Qu'en est-il des peuples scythiques, auquel G. Dumézil a consacré certains de ses meilleurs travaux, intéressant même à ses théories ses collègues soviétiques ? Les Scythes – et aussi les Saces, Sauromates et autres – parlaient des langues iraniennes, appartenant à l'un des grands groupes de la famille indo-européenne, qui plus est à un groupe où les schémas trifonctionnels ont été particulièrement mis en évidence. On peut donc s'attendre à en trouver des traces dans leur culture (certaines de ces traces, comme on le verra, ont survécu jusqu'à l'époque moderne dans les récits épiques des Ossètes, ultimes dépositaires de la culture sarmato-alaine). Le cas le plus évident, dans la logique dumézilienne, est celui du mythe d'origine qui sera analysé au chap. IX. Au terme d'un récit qui contient effectivement des éléments trifonc-

tionnels, comme l'assortiment d'objets d'or tombé du ciel, il met en scène des groupes humains qui peuvent à la rigueur – mais sur une base étymologique bien branlante – être interprétés comme fonctionnels. Toutefois, il semble bien qu'il s'agisse de groupes mythiques ; en tout cas, Hérodote ne les présente absolument pas comme des classes sociales existant de son temps. C'est l'avis de G. Dumézil, qui exclut totalement l'existence de classes fonctionnelles ou de castes de type indien chez les peuples scythiques. Pour lui, le modèle trifonctionnel chez les Scythes était d'ordre mythique, sans traduction sociale.

Lucien de Samosate, au début de son roman *Le Scythe ou le proxène*, dit de son héros Anacharsis : "*Il n'était, il est vrai, ni de race royale, ni de ceux qui portent le feutre* [τῶν πιλοφορίκων], *mais de la masse du peuple, un de ceux qui, chez eux, s'appellent « huit-pieds »* ['οκτάποδες], *c'est-à-dire maîtres de deux bœufs et d'un chariot*".

On a cru voir là un indice du partage en trois classes de la société scythe : la "race royale" (les Scythes Royaux d'Hérodote ?) serait l'aristocratie guerrière, les "porteurs de feutre" formeraient un clergé, et les "huit-pieds" seraient la masse des producteurs (théorie de Ié. Grantovski). En réalité, tout porte à croire que les "porteurs de feutre" sont des nobles : comme on l'a déjà signalé à propos des coiffures (chap. V), la même appellation est appliquée par Dion Cassius aux ambassadeurs de haut rang adressés aux Romains par le roi dace Décébale. Quant à la "race royale", elle désigne simplement, au sens propre, la dynastie ou le clan régnant. Aucun rapport ne peut être établi entre les groupes évoqués par ce texte – dont il a d'ailleurs été rappelé plus haut qu'il n'était pas une source totalement fiable en ce qui concerne les Scythes – et ceux d'Hérodote.

En fait, les indications de Lucien cadrent beaucoup mieux avec ce que l'on sait par ailleurs des sociétés scythiques, et en général des sociétés nomades anciennes. Celles-ci comprenaient, en dessous des rois et probablement de leur famille qui formait un clan privilégié spécial, une aristocratie et une masse d'"hommes du commun". Les esclaves étaient peu nombreux et ne jouaient pas de rôle économique décisif. C'est ce que l'on peut déduire des sources à condition de les lire sans préjugé, et que confirment les données archéologiques.

Les nobles scythes devaient concentrer entre leurs mains d'immenses richesses. Ils devaient être les possesseurs des plus grands troupeaux, mais aussi, à l'époque classique, les organisateurs et les bénéficiaires du commerce nord-sud qui existait entre les colonies grecques côtières et la steppe boisée. Ils étaient également les guerriers les mieux et les plus luxueusement armés, les seuls à disposer habituellement d'équipements défensifs métalliques (casques, cuirasses, cnémides de style grec...).

La population non-noble formait une masse peu différenciée de guerriers-éleveurs (ou de guerriers-agriculteurs dans la steppe boisée ukrainienne). Il devait exister une frange d'artisans spécialisés, notamment dans le domaine métallurgique (cf. chap. VI), et aussi des personnages associés à certaines pratiques magiques, en



Nobles scythes en tenue de combat. [M. GORELIK]

Reconstitution de la coiffure et des parures d'une femme scythe noble du IVe siècle av. J.-C. Le port de coiffures ou de vêtements luxueux identifiait immédiatement les membres de l'élite scythe. [S. A. IATSENKO, 2006]



particulier des devins, mais qui ne formaient pas un clergé organisé comparable aux mages de Perse (cette question sera discutée au chap. IX).

Certains auteurs avancent qu'il y avait chez les Scythes un système de classes d'âge, et l'on a voulu interpréter en ce sens les vingt-huit ans de "domination" scythe en Asie antérieure : ce serait là la durée complète de "service" d'une "promotion" de guerriers scythes. Les textes apportent peu d'indications à l'appui de cette hypothèse. En outre, on connaît mal la conception que les Scythes se faisaient des étapes de la vie. Les enfants devaient être, à un certain âge, considérés comme des membres à part entière de la communauté et commencer à participer aux travaux des adultes. Sans doute certains rites familiaux ou sociaux marquaient-ils ce passage (on y rattachera la présentation au roi, par le jeune guerrier, de la tête de sa première victime).

La structure familiale est difficile à décrire, faute de documentation. Les rois en tout cas pouvaient avoir plusieurs épouses (notamment pour des raisons politi-

ques, ces mariages dynastiques cimentant souvent des alliances entre tribus ou des traités avec d'autres peuples) et des concubines. On se souvient que les historiens antiques attribuaient à Atéas de 50 à 80 enfants ! Il est peu probable que la polygamie ait été générale.

L'homme restait-il toute sa vie un guerrier, ou ne participait-il plus aux combats qu'à titre exceptionnel, passé un certain âge ? Rien ne l'indique clairement. L'attitude des Scythes et de différents peuples scythiques à l'égard des vieillards pouvait être dure. Concernant les Scythes, deux sources tardives, d'époque romaine, prétendent que les plus âgés, atteints de "*lassitude* (satietas) *de la vie*", se suicidaient en se jetant d'un rocher dans la mer (Pline, *Histoire naturelle*, 4, 26 ; Pomponius Mela, 3, 5). Chez les Alains du IVe siècle, dit Ammien Marcellin (XXXI, 2, 22), "*Les vieillards déclinants et ceux qui meurent de quelque accident sont couverts de sarcasmes comme des dégénérés et des lâches*". On trouve des échos de cette gérontophobie dans un récit épique "narte" d'Ossétie, où le héros Wyryzmäg vieillissant se fait enfermer dans un coffre et jeter à l'eau (il survivra d'ailleurs à l'aventure).

Sans doute ces comportements sont-ils liés au culte de la force guerrière et au dégoût devant la décrépitude physique. Un récit tcherkesse cité par G. Dumézil explique que cette déchéance était avérée "*lorsqu'un homme s'affaiblissait au point de ne plus pouvoir, avec trois doigts, tirer l'épée du fourreau, ni se mettre seul en selle ou chausser ses bottes, ni bander l'arc à la chasse, ni tenir le râteau ou dresser la meule de foin, ni se retenir de dormir en gardant le troupeau*". A part la mention du râteau et de la meule de foin, on pourrait certainement appliquer ce texte aux nomades scythiques. Le contraste est d'ailleurs frappant entre ces souvenirs antiques et la vénération extraordinaire que portent les Caucasiens du Nord – y compris les Ossètes, pourtant héritiers des Alains gérontophobes d'Ammien Marcellin – à leurs aînés (remarquablement conservés, il est vrai, dans cette région du monde !).

Parmi les peuples scythiques de l'époque d'Hérodote, les Massagètes passaient non seulement pour tuer leurs vieillards, mais aussi pour les manger :

"Ils ne fixent pas de limite à la durée de leur vie, mais lorsqu'un homme touche à l'extrême vieillesse, tous ses proches se rassemblent et l'immolent en même temps qu'un certain nombre de têtes de bétail, puis ils font cuire les chairs et en font un festin. C'est là pour eux la fin la plus heureuse qu'on puisse avoir. Ils ne mangent pas l'homme mort de maladie, mais ils le mettent en terre et jugent bien malheureux qu'il n'ait pas atteint l'âge d'être sacrifié" (Hérodote, I, 216).

L'endocannibalisme (pratiqué aussi par les Issédons dont l'identité ethnique est incertaine, IV, 26) ajoute ici un agrément supplémentaire à l'"immolation" des vieillards, mais ce que dit Hérodote de l'absence de limite fixée à la vie rejoint ce qui a été exposé plus haut : il s'agit bien, non de l'âge, mais de l'état du vieillard.

A l'extérieur du système social binaire (nobles / simples hommes libres) ou, si l'on veut, ternaire (clans royaux / nobles / hommes libres non-nobles) se trouvaient les

esclaves, qui devaient être désignés par l'appellation paniranienne de *čăgăr- ; ce terme apparaît dans diverses langues iraniennes anciennes et modernes, notamment en ossète (cağar), et il est peut-être contenu dans l'anthroponyme scythe ou sarmate Thiagaros (ΘΙΑΓΑΡΟΣ).

D'après Hérodote, il s'agissait uniquement de prisonniers de guerre. Ceci ressort clairement de la superposition des informations qu'il donne à propos des serviteurs royaux ("*il n'y a pas d'esclaves achetés en ce pays*", IV, 72) et de la traite des juments (IV, 2 ; les termes d'"esclaves" et de "prisonniers" sont interchangeables). On se souvient qu'il affirme que tous ces malheureux étaient aveuglés pour les rendre plus dociles.

Parvenu à ce point, il faut bien se résoudre à contredire le vénérable Père de l'histoire. Qu'il ait recueilli sur place le renseignement sur les esclaves aveugles ne fait pas de doute ; mais il doit s'agir, soit d'un récit mythique qu'il aurait pris au pied de la lettre, soit d'une confusion terminologique (erreur de traduction commise par son interprète ?). Bien sûr, les Scythes n'étaient pas tendres, et crever les yeux des prisonniers était un moyen de les neutraliser. Mais dans quel but ? Des prisonniers aveugles perdaient toute valeur marchande. Dans le cadre du mode de vie nomade, ils devenaient un véritable boulet, des assistés qu'il fallait conduire et guider et qui ne pouvaient servir à rien dans les tâches quotidiennes. Hérodote prétend qu'on les affectait à la traite des juments ; on se demande comment ils auraient pu se placer, maîtriser les bêtes (voir au chapitre précédent, dans la description de Guillaume de Rubrouck, les difficultés qui pouvaient se présenter), sans parler de la délicate introduction du tuyau de soufflage avec lequel, paraît-il, ils accéléraient l'opération ! Sans sous-estimer la grande habileté de beaucoup d'aveugles, tout ce système paraît complètement contre-productif, pour ne pas dire d'une étonnante stupidité. La plupart des commentateurs actuels d'Hérodote et des historiens et archéologues lui refusent toute réalité. G. Dumézil pense que le voyageur a mélangé différents thèmes mythiques sur les esclaves et les "fils d'aveugles". Peut-être aussi a-t-il pris un cas particulier d'esclaves aux yeux crevés pour une règle générale (bien qu'il insiste sur le fait que "*Les Scythes ôtent la vue à tous leurs esclaves...*", IV,2).

La société scythe nomade n'était pas esclavagiste, en ce sens que le travail servile n'y jouait pas de rôle économique vital. Il est impossible de dire s'il en allait autrement chez les agriculteurs de la steppe boisée. Les esclaves n'ont en tout cas pas laissé de traces archéologiques décelables. Les tombes les plus pauvres contenant des armes, par exemple, ne peuvent être attribuées qu'à la frange inférieure des guerriers-éleveurs libres.

L'archéologue Ié. Bouniatian a tenté d'établir des statistiques précises sur la stratification de la société scythe. Utilisant les données tirées de l'analyse du mobilier funéraire de 534 sépultures des IVe-IIIe siècles av. J.-C. réparties dans 9 nécropoles du bas Dniepr, dans la steppe herbeuse ukrainienne, elle distingue cinq catégories. La plus pauvre comprend 6,4 % des hommes et 7,8 % des femmes. La masse des guerriers-éleveurs représente une forte majorité : 60 % des hommes, 66 % des femmes. La couche sociale considérée comme "riche" est assez importante : 20,2 %

des hommes, 15,5 % des femmes. Au sein de cette élite se détache un petit groupe particulièrement fortuné, comprenant 4,5 % des hommes et 3,88 % des femmes. Les différences entre les statistiques masculines et féminines peuvent avoir différentes explications, liées notamment à la qualité de l'échantillonnage ou à la méthodologie. Cette étude a en tout le cas le mérite de rendre plus concrète la structure de la société scythe, au moins pour une région et une période données.

A la hiérarchie qui existait au sein de chaque tribu scythe s'en ajoutait une autre, entre tribus. Les Scythes Royaux, dit Hérodote, considéraient tous les autres comme leurs "esclaves". Le terme n'est évidemment pas à prendre au sens propre, mais il doit correspondre à une authentique tradition terminologique, car on retrouve une expression du même genre, au IV[e] siècle de notre Ere, à propos de lutte entre des tribus sarmates d'Europe centrale divisées en "maîtres" et "esclaves" (Ammien Marcellin, XVII, 13, 1). Ce que recouvre cette formulation est une situation de domination dans laquelle certaines tribus, plus fortes et plus prestigieuses, assurent la direction politique et militaire d'un ensemble plus vaste, et extorquent aux autres différents avantages. Le phénomène est connu à peu près à toutes les époques dans les steppes.

Le qualificatif de "royal" se retrouve chez les "Sarmates Royaux" signalés par Strabon (VII, 3, 17) entre Danube et Dniepr au tournant de notre ère. Une tribu mentionnée par le décret de la ville d'Olbia en faveur de Protogène (fin du III[e] siècle av. J.-C.) portait le nom de ΣΑΙΟΙ, qui peut avoir le même sens (*[x]šaya- ?).

Le joug des Scythes Royaux pouvait être dur, si l'on en juge par la fuite vers le nord-est, au-delà des Thyssagètes et des lyrques, de certaines tribus d'"autres Scythes" (Hérodote, IV, 22).

Les Scythes Royaux, s'ils étaient toujours la tribu dominante au IV[e] siècle av. J.-C., avaient dû se déplacer vers l'ouest, car Kamians'ké Horodychtché sur le bas-Dniepr, qui a joué un rôle de centre de commandement à cette époque, occupe une position nettement plus occidentale que celle qu'Hérodote attribue aux Scythes Royaux de son temps, riverains du Tanaïs (Donets et Don) du côté occidental. Cela peut être mis en rapport avec les velléités d'expansion vers l'ouest du roi Atéas.

Le statut des femmes

La place des femmes dans les sociétés scythiques est une question qui suscite actuellement beaucoup d'intérêt. Là encore, plutôt que d'avoir recours à des dogmes pseudo-scientifiques comme les survivances, chez certains nomades, d'un prétendu "stade matriarcal" de la société, ou de projeter sur les Scythes, de façon complètement anachronique, nos modernes préoccupations de "parité" des sexes, il faut regarder les faits et essayer de les comprendre.

Toutes les sociétés indo-européennes anciennes qui nous sont connues étaient de type patriarcal. Ceci n'empêchait nullement certaines d'entre elles d'accorder à la femme des fonctions éminentes (par exemple dans le domaine religieux), une certaine autonomie économique, voire même un rôle politique et – beaucoup plus rarement – une place sur le champ de bataille.

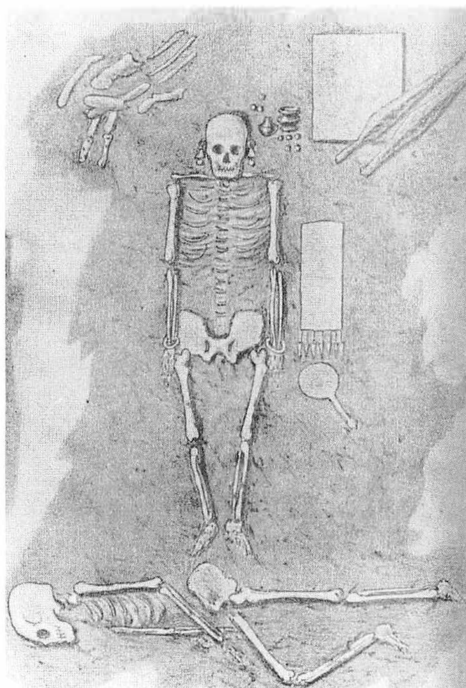
En ce qui concerne les peuples scythiques, les sources grecques (Hérodote et les textes hippocratiques) opposent nettement les régimes en vigueur chez les Scythes eux-mêmes et chez leurs parents et voisins orientaux, les Sauromates. Hérodote l'expose à propos du mythe d'origine des Sauromates (IV, 110-117). Conquises par les jeunes Scythes, et sommées de les suivre en terre scythe pour y devenir leurs épouses, les Amazones déclinent l'invitation en ces termes :

«Nous ne saurions vivre avec les femmes de votre pays ; leurs coutumes ne sont pas les nôtres. Nous, nous tirons à l'arc, nous lançons le javelot, nous montons à cheval, et nous n'avons pas appris les travaux qu'on réserve à notre sexe. Chez vous les femmes n'ont aucune de nos activités, elles se consacrent aux travaux de leur sexe sans jamais quitter les chariots, sans aller à la chasse ni ailleurs. Nous ne pourrions pas nous entendre avec elles".

L'opposition est la même chez le Pseudo-Hippocrate :

"En Europe, il est un peuple scythe qui vit aux confins du Marais-Méotide ; il diffère de tous les autres peuples ; on les appelle les Sauromates. Chez eux, les femmes montent à cheval et tirent à l'arc et lancent le javelot depuis leur cheval. Elles vont guerroyer tant qu'elles sont vierges ; elles n'abandonnent pas leur célibat avant d'avoir tué trois ennemis, et ne cohabitent pas avant d'avoir sacrifié à la coutume. Dès qu'une fille s'est unie à un homme, elle cesse de monter tant qu'une expédition générale n'est pas nécessaire. Elles n'ont plus leur sein droit. Quand elles sont très petites, les mères, en chauffant fortement un instrument de bronze confectionné à cet usage, l'appliquent sur la mamelle droite ; ainsi cautérisée, la mamelle diminue de volume ; toute la vigueur et la sève vont vers l'épaule et le bras droit". (Des airs, des eaux et des lieux, XVII*).*

Tombe féminine à armes : sépulture centrale du kourgane N° 20 de Kholodnyï Iar (Ukraine, région de Tcherkassy), IVe siècle av. J.-C. [R. Rolle, 1980, d'après A. Bobrinskoï]



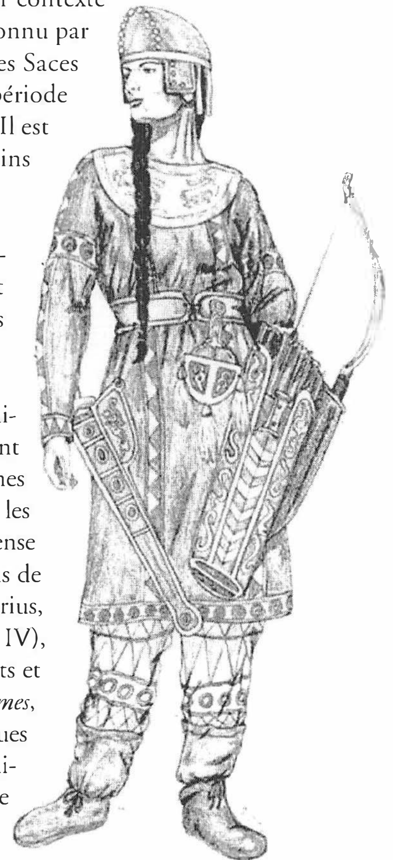
Chez les Scythes, au contraire, "*Les femmes vivent dans les chariots et les hommes vont à cheval*". On note en outre que d'après Hérodote (IV, 69), les fils d'un condamné à mort étaient exécutés avec lui, mais non ses filles (parce qu'elles ne pouvaient pas le venger ?).

On aurait donc, à en croire ces textes, deux statuts assez différents : des "femmes au foyer" (foyer mobile, s'entend) chez les Scythes, et des vierges guerrières chez les Sauromates, avec des détails plus ou moins enjolivés sur

leur "passeport" pour le mariage (une ou trois victimes ?), sur la cautérisation d'un sein, etc.

Or, l'archéologie donne une image beaucoup moins tranchée. Certes, les compétences martiales des femmes (des jeunes filles ?) sauromates, puis sarmates de la phase "ancienne", n'ont rien d'imaginaire. Mais on connaît également, chez les Scythes d'Ukraine, un nombre non négligeable de tombes de "guerrières". Ce nombre est d'ailleurs certainement sous-estimé, car, faute d'analyse anthropologique des restes, les sépultures contenant des armes et dépourvues d'objets typiquement féminins étaient généralement, jusqu'à une date récente, attribuées à des hommes. En tout cas, suivant les données actuellement disponibles, la proportion de tombes féminines contenant des armes aurait été très élevée dans le groupe archéologique de la steppe herbeuse (qui correspond à la plus grande partie des Scythes nomades) : elle s'élèverait à 27 ou 29 %, ce qui est encore supérieur à la proportion constatée chez les Sauromates et les Sarmates anciens. Ces tombes, notamment celles de femmes n'appartenant pas à l'aristocratie, contiennent des flèches, des lances – souvent par paire – rarement des épées. On en connaît également dans la steppe boisée (groupes de la Rive droite et de la Vorskla), et en Hongrie dans la culture scythoïde de la Tisza. Le phénomène paraît donc assez général. Il s'inscrit d'ailleurs dans un contexte "scythique" et même nomade plus large, puisque le phénomène est connu par les sources ou l'archéologie, outre les Sauromates / Sarmates, chez les Saces d'Asie Centrale, dans l'Altaï, dans la Touva, et – longtemps après la période scythe – chez divers peuples nomades de langue turque ou mongole. Il est attesté également chez les Méotes du Caucase du Nord-Ouest, voisins des Scythes d'Europe.

Reconstitution de guerrière scythe, V^e-IVe siècles av. J.-C. [D'APRÈS M. GORELIK]



Les armes déposées dans ces tombes féminines scythes sont essentiellement des arcs, avec leurs munitions et accessoires, et des lances et javelines. Les épées et poignards sont exceptionnels, les équipements défensifs absents.

Nous avons discuté ailleurs (I. Lebedynsky, *Les Amazones*, 2009) la signification de ces tombes féminines à armes. Les explications purement symboliques ne paraissant pas convaincantes, il faut admettre que certaines femmes au moins portaient les armes. Ce pouvait être pour protéger les troupeaux des prédateurs, mais aussi, sûrement, pour participer à la défense des camps. Nous ignorons si elles étaient associées à de vraies opérations de guerre. Hérodote affirme que les Scythes avaient, lors de l'attaque de Darius, évacué leurs familles. Dans son conflit contre les Triballes (cf. chapitre IV), Atéas mobilisa les femmes, mais comme "figurantes", au côté des enfants et même du bétail, pour faire croire à l'arrivée de renforts (Frontin, *Stratagèmes*, II, 4, 20). Des guerrières scythes n'apparaissent chez les auteurs antiques que dans des explications rationalisantes tardives sur l'origine des mythiques Amazones, qui seraient en fait les veuves des envahisseurs scythes de l'Asie occidentale (Justin, II, 4 ; Procope, *Guerres*, VIII, 3). Les traces de blessures relevées sur certains squelettes féminins (tombe N° 2 du kour-

gane N° 16 d'Akkermen' en Ukraine, région de Zaporijjia) ne sont pas la preuve absolue d'une participation à des campagnes militaires.

Fait intéressant, les armes sont très rares dans les tombes féminines les plus riches.

On notera la distinction faite par le Pseudo-Hippocrate (à propos des Sauromates, mais la même règle pouvait s'appliquer chez les Scythes) entre les jeunes filles, qui combattent jusqu'à leur mariage, et les femmes mariées qui sont, en quelque sorte, "versées dans la réserve" et n'interviennent plus qu'en cas de mobilisation générale. En dehors de toute règle rituelle liée aux statuts différents de ces deux catégories de femmes, on peut y voir un souci de ménager les futures mères.

Peut-être ces variations en fonction du statut social et de l'âge expliquent-elles l'apparente contradiction entre le texte d'Hérodote et les données archéologiques. Il faut en tout cas abandonner l'idée avancée par T. Sulimirski (1970) suivant laquelle la pratique de l'armement des femmes se serait développée chez les Scythes postérieurement à l'époque d'Hérodote, sous la pression des Sauromates / Sarmates. Cette théorie se heurte à l'attestation du phénomène dès les VIe-Ve siècles av. J.-C., en Ukraine, (sépulture N° 1 de Repiakhouvata Mohyla, région de Tcherkassy), et dans la plaine hongroise (Szentes-Vekerzug en Hongrie) où l'on ne peut supposer aucune influence sauromate à cette date.

Aucune source n'évoque de reine scythe, alors qu'il en est question chez les Sauromates et Sarmates et les Saces. Il est cependant remarquable qu'une déesse ait occupé la première place du panthéon scythe (cf. chap. IX) et ait été qualifiée de "*reine des Scythes*" (Hérodote, IV, 127).

Chapitre VIII

Les Scythes et la guerre

"*Chez nous* – dit le narrateur scythe du *Toxaris* de Lucien de Samosate –, *ce ne sont que guerres continuelles ; nous faisons une invasion, nous repoussons une attaque ou nous nous élançons au combat pour un pâturage ou pour une capture*" (*Toxaris ou l'amitié*, XXXVI). Les Sauromates ou les Saces pouvaient en dire autant : tous les peuples scythiques, comme l'attestent abondamment les sources écrites et l'archéologie, étaient des peuples guerriers, et, auraient pu ajouter leurs voisins, des pillards insatiables. La guerre occupait, dans les activités humaines, le sommet de la hiérarchie des valeurs ; Hérodote (II, 167) souligne que les Scythes, qui méprisent le travail manuel, jugent "*nobles [...] surtout ceux qui se consacrent à la guerre*".

L'organisation militaire

Les Scythes, comme beaucoup d'autres nomades d'Eurasie après eux, étaient donc un peuple en armes.

La hiérarchie politique et sociale scythe se retrouvait dans l'organisation militaire. Les rois scythes commandaient eux-mêmes leurs troupes. Cela ressort par exemple du récit par Hérodote de l'invasion perse, et l'on se souvient qu'Atéas fut tué à 90 ans dans une bataille contre les Macédoniens. Les "aristocraties" tribales fournissaient l'encadrement des guerriers, et aussi, comme plus tard chez les Sarmates et d'autres, des cavaliers d'élite plus lourdement équipés que les autres.

Les guerriers scythes étaient avant tout des cavaliers et, en grande majorité, des cavaliers légers. Les sources montrent pourtant l'existence d'une infanterie parfois nombreuse. Lors de la guerre de succession du Bosphore en 310-309 av. J.-C., sur laquelle on reviendra plus loin à propos des tactiques, l'armée scythe comptait même 20 000 fantassins pour seulement 10 000 cavaliers. Cette situation concerne cependant une époque tardive, et on peut penser que les proportions étaient différentes durant les périodes antérieures. Dans tous les cas, l'infanterie scythe était constituée, d'une part des Scythes les plus pauvres (on pense aux "octopodes"



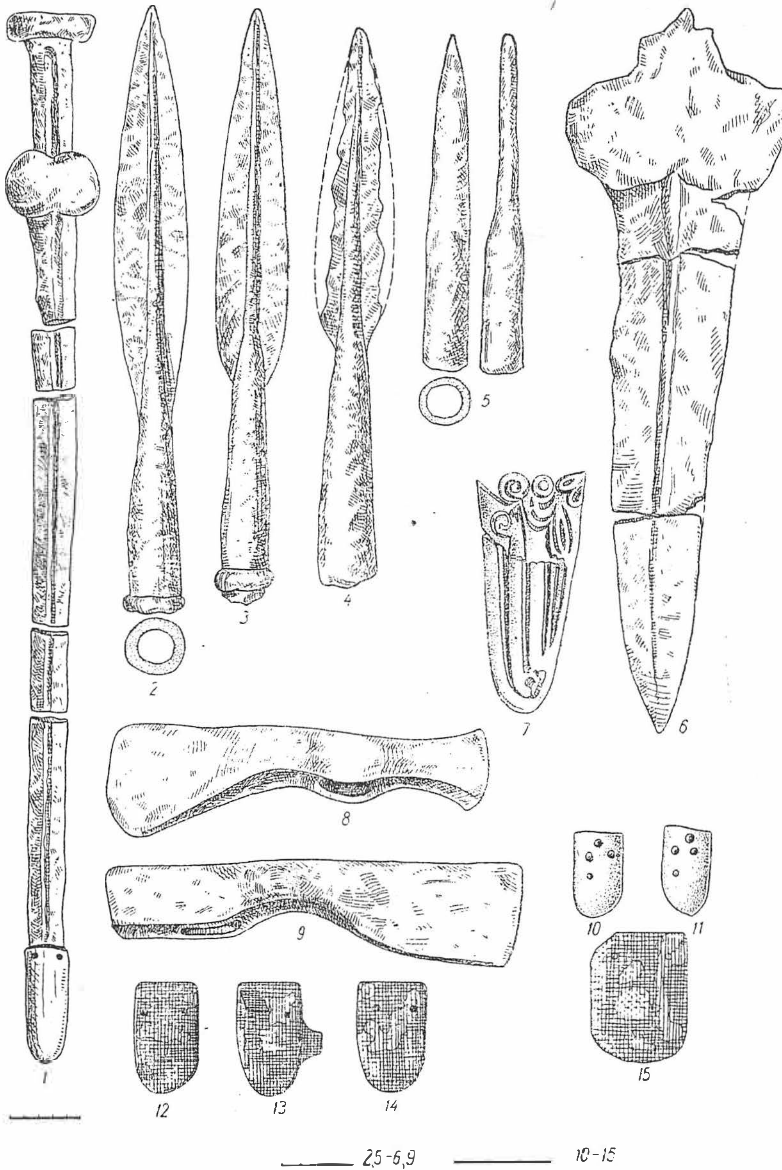
Plaque d'or, représentant un cavalier scythe, de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée), IVe siècle av. J.-C. [M. I. Artamonov]

de Lucien), d'autre part des contingents fournis par les populations soumises aux Scythes et qui n'avaient pas les mêmes traditions de cavalerie.

L'entraînement guerrier commençait sûrement dès le plus jeune âge et faisait partie de la vie même : l'équitation était universellement pratiquée. La chasse était – consciemment ou non – une initiation au combat ; les armes de chasse n'étaient d'ailleurs pas vraiment distinctes de celles employées à la guerre. Des bractées d'or du kourgane N° 8 des "Cinq-Frères" de Iélizavetovskoïé Gorodichtché sur le bas Don, datées de la deuxième moitié du IVe siècle av. J.-C., montrent des affrontements de lutteurs à pied (on en trouve de semblables sur les plaques "de l'●rdos" originaires des steppes orientales). Indépendamment du sens rituel que pouvait avoir cette lutte qui semble codifiée, il en existait sûrement une version purement sportive contribuant, là encore, à l'entraînement des combattants.

■ L'armement

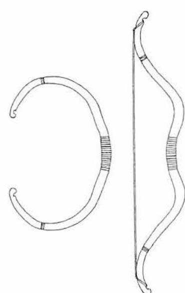
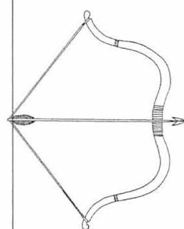
Avec le harnachement du cheval et le style animalier, l'armement est traditionnellement considéré comme l'un des trois grands marqueurs archéologiques et culturels des Scythes d'Europe, et plus généralement de l'ensemble du monde scythique : beaucoup de types sont communs aux Scythes, aux Sauromates, aux tribus sibérien-



Equipement guerrier scythe : mobilier de Starcha Mohyla (Ukraine, région de Soumy), VIe siècle av. J.-C.
[V. A. IL'INSKAÏA, 1968]

nes et aux Saces (l'armement des Scythes d'Europe se distingue par un usage plus précoce et plus général du fer). Dans toutes ces cultures, les armes représentaient des objets de grande valeur ; elles constituaient des supports privilégiés de l'art décoratif, voire les témoignages ostentatoires du statut social élevé de leurs porteurs. Certaines étaient en outre investies d'un rôle emblématique (masses et haches) ou même cultuel (l'épée, associée au culte du dieu de la guerre).

Une partie de l'armement était produite par les Scythes eux-mêmes, dont les établissements fortifiés étaient, entre autres fonctions, des centres métallurgiques.

Ci-dessus. *Schéma de fonctionnement de l'arc scythe : au repos ; sous tension ; armé.* [P. Lorain]

A droite. *Archer bandant son arc, détail du vase d'or de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée), IVe siècle av. J.-C. Le ciseau de jambes permet de vaincre la forte résistance due à la précontrainte.*

Certaines armes ou garnitures de luxe étaient fabriquées pour eux dans les cités grecques côtières.

L'**arc** était l'arme principale du Scythe, et son usage était universel. "Archer scythe" est presque un pléonasme. L'arc était placé, comme les autres armes du guerrier défunt, dans les tombes, mais s'est généralement décomposé en ne laissant que quelques fragments. Le spécimen le plus complet trouvé dans une sépulture scythe l'a été dans le kourgane N° 2 du groupe des "Trois-Frères" en Crimée orientale, près de Kertch : il en restait trois lamelles de bois et une bande d'écorce enroulée autour. Les autres vestiges conservés sont des extrémités de branches en os et des plaques de poignée.

L'arc scythe est toutefois bien connu grâce aux représentations qui figurent sur de nombreux objets et aux comparaisons que l'on peut établir avec les armes semblables de nombreux peuples de la steppe et d'"Orient" aux périodes suivantes et jusqu'à nos jours.

Cet arc était de petite taille : 60 à 80 cm en moyenne, avec quelques exemplaires atteignant le mètre. Il était de structure composite, c'est-à-dire que son âme de bois était renforcée des deux côtés par d'autres matériaux : probablement du tendon séché sur la face extérieure, et des lamelles de corne collées sur la face intérieure. Ces renforts travaillaient en fait comme des ressorts, le tendon en extension et la corne en compression, conférant à l'ensemble de la structure une résistance et une souplesse bien supérieures à celles du bois seul. En outre, l'arc était fabriqué "précontraint", c'est-à-dire qu'au repos, sans sa corde, il était plus ou

moins fortement plié en sens contraire de sa position de combat. La pose de cette corde, faite de crin de cheval ou de tendon d'animal, emmagasinait une certaine tension qui, lors du tir, accroissait la puissance de l'arme. Cette pose s'opérait, comme sur les arcs modernes du même genre, au moyen d'un ciseau de jambes, illustré sur le vase d'or de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée) et aussi sur un vase grec. L'une des légendes d'origine des Scythes repose sur la difficulté de cette opération, de même que le récit de l'Odyssée qui met en scène l'arc d'Ulysse – une arme précieuse qu'il tenait d'un "*éleveur de chevaux*" venu "*du nord*".

L'arc scythe était conçu pour offrir le maximum de puissance pour le minimum d'encombrement, puisque qu'il était utilisé à cheval aussi bien qu'à pied ; ces deux emplois sont documentés par des représentations d'époque.



Arc coréen moderne. Par ses dimensions réduites, ses matériaux et sa courbure (ici "à l'envers", sans corde), il évoque l'ancien arc scythe.

Le même modèle d'arc semble avoir été employé tout au long de la période scythe.

Outre son rôle essentiel au combat, l'arc avait probablement, chez les Scythes et d'autres nomades, une certaine valeur emblématique. Le roi Atéas sur ses monnaies a été figuré en archer monté, et, sur les monnaies parthes, un personnage dans lequel on croît reconnaître Arsace, fondateur de la dynastie arsacide issue du milieu sace d'Asie Centrale, brandit un petit arc. Ce rôle emblématique se retrouve, beaucoup plus tard, chez des peuples turcs.

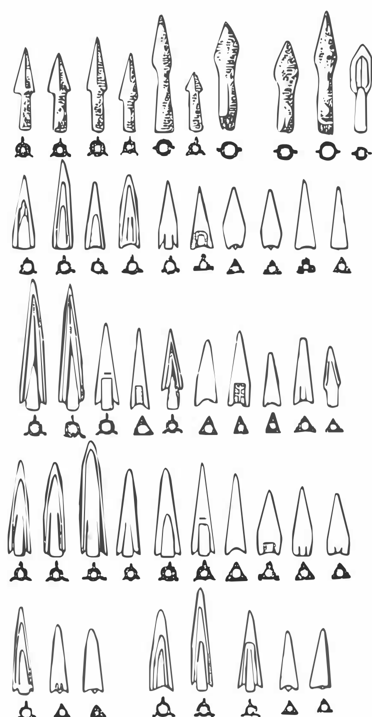
Les flèches scythes mesuraient entre 60 et 70 cm. Les tiges, à en juger par les vestiges connus, étaient faites d'une mince baguette de bouleau, de frêne, de peuplier ou de roseau. On connaît même des flèches composites, dont la partie centrale est formée d'un roseau et les extrémités, qui reçoivent l'empennage et la pointe, de bois. L'empennage était classiquement réalisé en plumes d'oiseau.

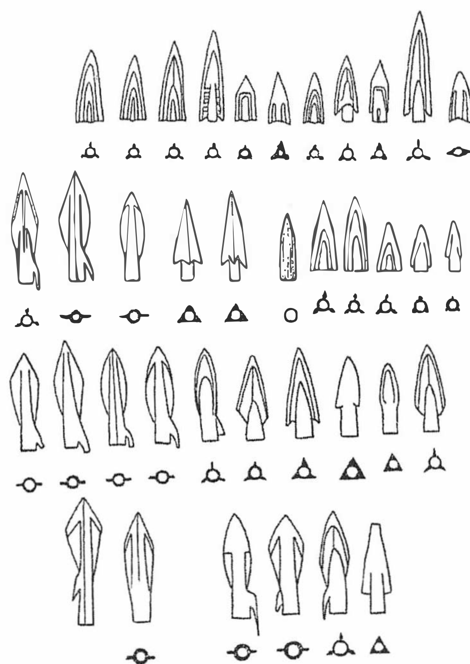
Les pointes des flèches scythes sont de petits chefs-d'œuvre d'artisanat. Toutes sont à douille. Il en existe en bronze (la grande majorité durant toute la période), en fer et même en os. Les pointes de fer, attestées sporadiquement dès le VIe siècle av. J.-C., ne sont largement répandues que sur le Don moyen, tout à fait à l'est du domaine scythe d'Europe, aux IVe-IIIe siècles av. J.-C. Certaines pointes de bronze grossières ou inachevées sont interprétées comme des monnaies.

L'évolution des formes n'a pas été linéaire, mais on peut distinguer certaines tendances. Aux VIIe-VIe siècles av. J.-C., les pointes ont une douille bien prononcée prolongeant la tête, et comportent parfois une "épine" recourbée vers l'arrière pour rendre plus difficile l'extraction du projectile hors d'une blessure ; la tête peut être de section lenticulaire ou losangique aplatie (avec deux tranchants), ou en hélice ou triangulaire (avec trois tranchants).

Dans la première moitié du Ve siècle av. J.-C., le type le plus répandu est à trois tranchants, avec une douille interne intégrée à la tête.

Aux IVe et IIIe siècles av. J.-C., on trouve surtout de petites pointes de section triangulaire à douille interne.



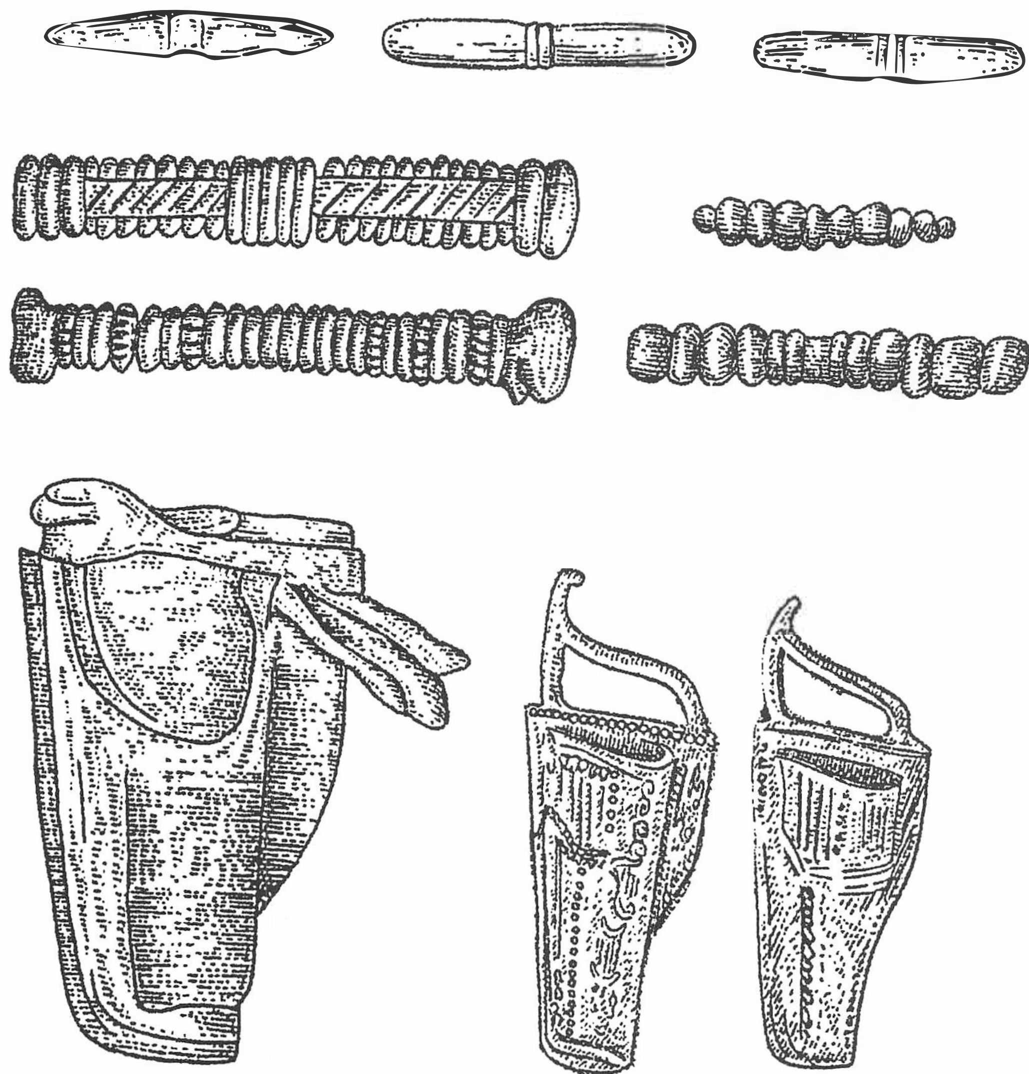


Typologie des pointes de flèches scythes en bronze.
A DROITE : *VIIe-Ve siècles av. J.-C.*
A GAUCHE : *IVe-IIIe siècles av. J.-C.*
[*STEPI...*, 1989]

Au combat, l'archer scythe emportait de 50 à 200 flèches.

Nous avons quelques précisions sur les performances de l'arc scythe et surtout de ses utilisateurs. La cadence de tir pouvait être de 10 à 12 flèches par minute. La pénétration était grande, en tout cas à courte portée ; on a trouvé des pointes de flèches enfoncées dans les murailles des forteresses moyen-orientales assiégées par les Scythes, et aussi – de 2 à 3 cm – dans des crânes et des os. Quant à la portée, une inscription funéraire grecque d'Olbia nous révèle qu'un certain Anaxagoras fils de Dinagoras avait remporté un concours de tir en expédiant (certainement avec un arc scythe) une flèche à 282 *orgyes*, soit très précisément 521,6 m. L'exploit est impressionnant, et il le serait même avec un arc moderne ; il n'était certainement pas courant, mais on peut estimer que la portée de l'arc scythe atteignait habituellement 200 ou 300 m. Ceci permettait un tir indirect d'"arrosage" de l'ennemi, peu précis mais démoralisant. Le tir de précision, compte tenu de l'absence d'organes de visée et de la force nécessaire pour armer l'arc, ne pouvait se pratiquer qu'à quelques dizaines de mètres et nécessitait un entraînement constant.

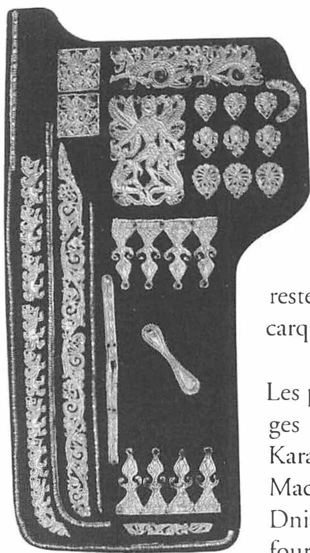
Le Pseudo-Aristote (*De mirabilibus auscultationibus*) fait allusion à l'usage de flèches trempées dans un "poison scythe" (*toxikon skythikon*) dont il donne l'inquiétante recette : des vipères putréfiées étaient mélangées à du sang laissé à fermenter dans des jarres enfouies sous des déjections !



Gorytes figurés sur des objets d'art gréco-scythes du IVe siècle av. J.-C., et barrettes de fermeture en os ou en métal. [STEPI..., 1989]

Plus tard, Ovide, à propos des Sarmates et des Gètes dont il redoutait les raids lors de son exil sur la mer Noire, signale leurs "*flèches trempées dans le venin de la vipère*" (*Tristes*, V, Elégie 7).

L'arc et les flèches étaient portés dans un étui de ceinture auquel on donne traditionnellement le nom grec de "goryte" (γωρυτός). Le goryte, qui existait déjà à l'époque "cimmérienne" si l'on en juge par la stèle d'Olbia, était adapté à l'arc bandé (corde en place), ce qui lui donne une forme très semblable à celle des actuels étuis pour fusils de chasse démontés. On en possède de bonnes représentations réalistes, notamment sur des monnaies d'Olbia, et les plaques d'or qui décoraient toute la surface des exemplaires les plus luxueux en restituent le profil.



Les gorytes étaient faits de bois mince recouvert de cuir, parfois avec des renforts métalliques. Ils comportaient un carquois intégré, sous la forme d'une poche pouvant contenir jusqu'à 75 flèches. Cette poche avait parfois un rabat fermé par un bouton ; les gorytes des IVe-IIIe siècles av. J.-C. en sont souvent dépourvus.

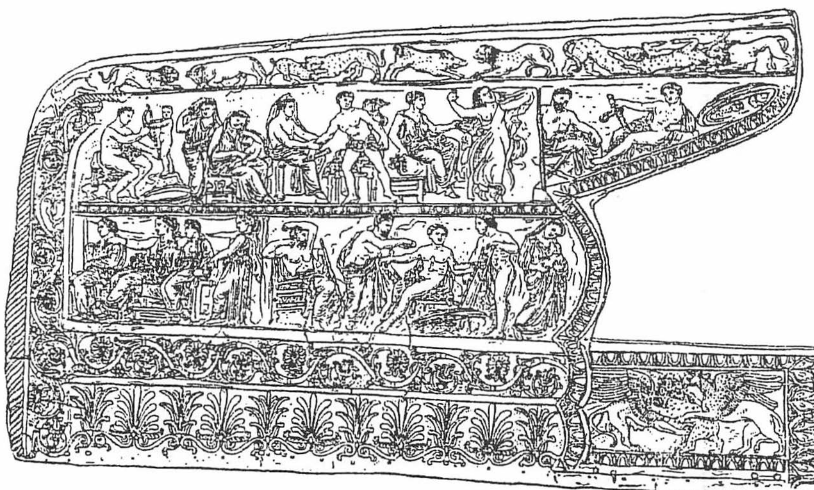
L'existence de carquois indépendants est peu probable. En tout cas, les représentations montrent clairement que les Scythes n'en portaient pas. Les restes d'étuis de cuir contenant des pointes de flèches peuvent représenter des carquois de stockage ou de simples réserves de pointes de rechange.

Les placages de goryte en or ou argent du IVe siècle av. J.-C. sont des témoignages précieux de l'art gréco-scythe. Certains sont jumeaux, comme ceux de Karagodéouachkh au Caucase du Nord et de la tombe de Philippe II de Macédoine à Vergina, ou ceux trouvés en Ukraine à Tchortomlyk (région de Dnipropetrovs'k) et Mélitopol' (région de Zaporijjia) : comme pour certains fourreaux d'épées, on a songé à des cadeaux faits par un roi à ses fidèles.

Reconstitution du goryte à garnitures d'or de la tombe N° 2 de Soboleva Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k).

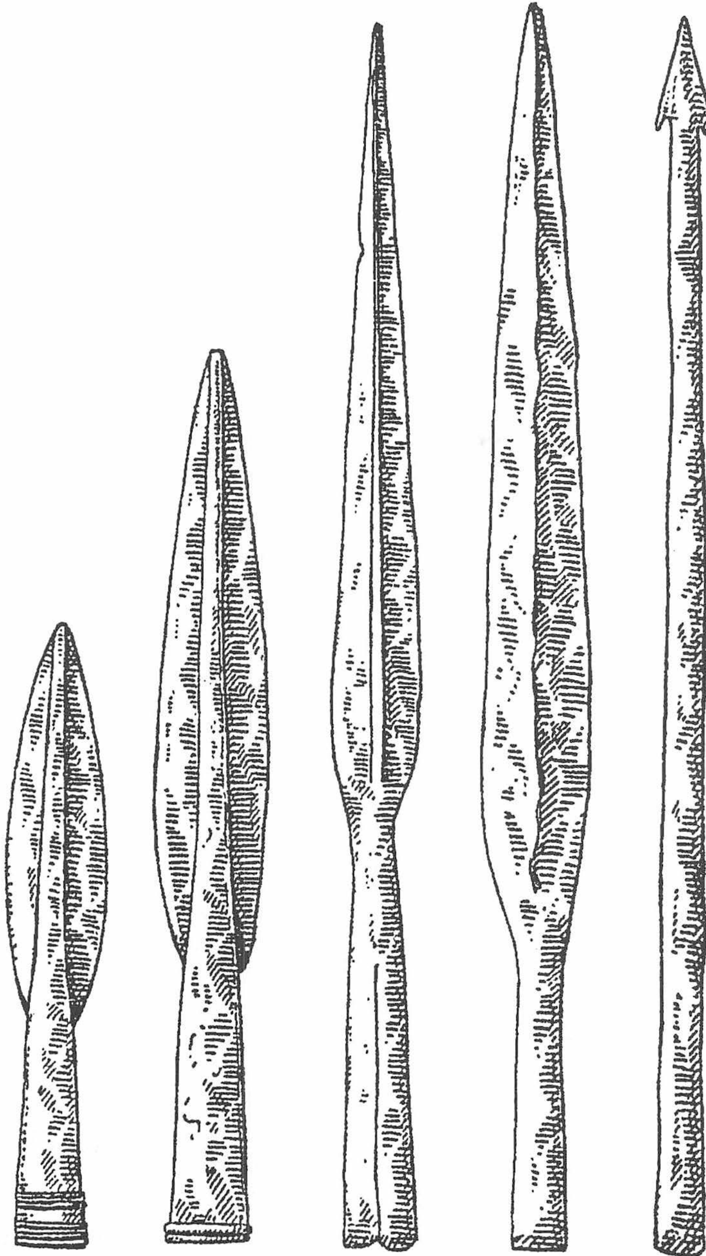
L'autre arme scythe universelle était la **lance**, longue en moyenne de 1,70 à 2,20 m, ce qui permettait de la manier ou de la jeter. Elle possédait une pointe et, à l'autre extrémité de la hampe de bois, un talon de fer. Les pointes des VIe-Ve siècles av. J.-C. sont en forme de feuille, avec une forte nervure centrale. Celles des IVe-IIIe siècles av. J.-C. sont plus allongées, de section lenticulaire ou losangique.

Des lances nettement plus longues (2,5 à 3,10 m) sont attestées aux IVe-IIIe siècles av. J.-C. Certains spécialistes y voient un prototype du *contus*, arme spécialisée maniée à deux mains par le cavalier, utilisée dès cette époque en Asie Centrale et introduite en Europe plus tard par les Sarmates. C'est possible, mais ce n'est pas sûr : au XIXe siècle, les Cosaques de l'armée russe étaient dotés d'une lance de

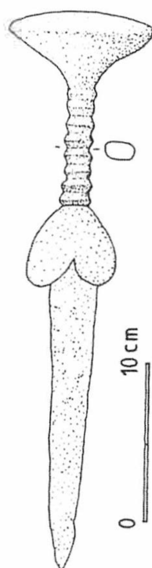


Plaque de goryte en or de Tchortomlyk (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVe siècle av. J.-C. ; longueur : 46,8 cm.

3,40 m qu'ils savaient occasionnellement manier d'une seule main, comme un estoc géant. En tout cas, on ne connaît pas de représentation de Scythe dans la pose caractéristique des cavaliers sarmates des époques suivantes, tenant sa lance à deux mains.



Fers de lance et de javeline scythes. [STEPI..., 1989]



Akinakès *précoce bimétallique (lame en fer et monture en bronze, comme sur certaines armes "cimmériennes") de Sofiïvka (Ukraine, région de Tcherkassy).* [A. LÁSZLÓ]



Akinakès *archaïque de Witaszkowo / Vettersfelde (Pologne), fin du VIe siècle av. J.-C. La monture et le fourreau sont plaqués d'or, il ne subsiste qu'une mince bande de la lame en fer.* [W. GINTERS, 1928]



Akinakès *atypique, à double anse de fourreau, de Solokha (Ukraine, région de Zaporijjia), IVe siècle av. J.-C. La monture et le fourreau sont revêtus de feuille d'or.* [M. GORELIK, 2003]

Des javelines (lances légères de jet) étaient en usage chez les Scythes dès le VIe siècle av. J.-C. ; elles étaient répandues surtout aux IVe-IIIe siècles av. J.-C. dans la steppe, et à un moindre titre sur le Dniepr moyen. Certaines possédaient un très long fer avec une petite tête en harpon, proche de types germaniques et romains bien postérieurs. Ces javelines étaient probablement utilisées par les cavaliers en combat rapproché.

Les **épées et poignards** scythes ne se distinguent entre eux que par leur longueur. On leur donne traditionnellement le nom d'*akinakès*, transmis par les sources grecques (ἀκινάκης) mais qui est bien d'origine iranienne (sogdien *kn'k* = **akināka-*). Hérodote l'emploie à propos d'armes tant scythes que perses.

L'*akinakès* scythe classique, connu par de très nombreuses trouvailles et plusieurs bonnes représentations, possède une lame de fer dont la forme est le plus souvent celle d'un triangle allongé, large au talon et très pointue (les lames à tranchants presque parallèles sont surtout répandues dans les sépultures des VIe-Ve siècles av. J. C.). La scène de combat de la coiffe d'or de Perederiïeva Mohyla (à Zroubné, région de Donets'k en Ukraine orientale) montre une lame élargie au milieu, qui rappelle celle de l'épée hoplitique grecque.

La monture métallique comporte toujours une garde courte, en forme de "cœur inversé» ou de "moustaches", caractérisée par une indentation centrale au raccord avec la lame ; les formes du pommeau sont plus variées : barres horizontales (VIe siècle av. J.-C.), "antennes" ou "volutes" recourbées vers l'intérieur (V^e^-IVe siècles av. J.-C.), pommeaux ovales ou arrondis (IVe-IIIe siècles av. J.-C.). V. Schiltz voit dans la forme de cette monture un motif phallique, dont la présence sur une



épée s'expliquerait par le lien indissociable unissant la mort et la vie dans l'esprit des Scythes ; l'art animalier contiendrait d'autres illustrations de cette idée d'un cycle éternel de mort et de renaissance. L'idée se heurte malgré tout à la grande variabilité des formes de pommeaux et des proportions de la garde.

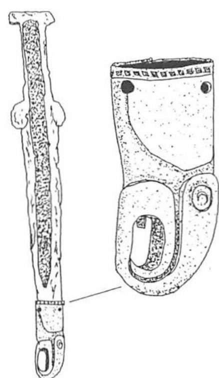
Détail d'une scène de combat sur la coiffe d'or de Perederiïéva Mohyla (Ukraine, région de Donets'k), IVe siècle av. J.-C. On remarque la lame élargie de l'épée de gauche, et les décors et franges des fourreaux.
[S. A. IATSENKO, 2006]

L'arme était portée dans un fourreau de bois gainé de cuir, avec à l'entrée un élargissement recevant la garde. L'un des côtés du fourreau comporte une grande "anse" de suspension avec un trou où passait un lacet fixé à la ceinture. L'usage, à l'extrémité de ce lacet, d'une pièce métallique cruciforme servant d'arrêtoir, comme celle trouvée à Kelermès au Caucase du Nord, ne s'est pas répandu (une pièce semblable est illustrée sur un relief perse). Exceptionnellement, les anses peuvent être deux, comme sur le fourreau de Solokha et une statue de Marioupol' en Ukraine. Ce système préfigure celui qui, beaucoup plus tard (à partir du VIe siècle de notre ère), équipera diverses armes blanches longues dans les steppes eurasiatiques.

Sur les armes de luxe, le fourreau était enrichi de plaques d'or traitées dans le style animalier. Certaines représentations montrent aussi qu'il pouvait comporter des franges ou des pendeloques, et être décoré de motifs (applications cousues ? gaufrage du cuir ? peinture ?).

Le fourreau pendait en biais à droite et à l'avant de la ceinture, dans une position pratique à pied comme à cheval et qui n'est pas sans rappeler le mode de port de la dague caucasienne moderne (*qama, kindjal*), d'ailleurs très semblable aux épées scythes par ses proportions et son emploi. Un autre point de ressemblance est la présence, dans un étui annexe aménagé à l'arrière de certains fourreaux, d'un couteau utilitaire, comme sur l'*akinakès* de Repiakhouvata Mohyla (à Matousiv, Ukraine, région de Tcherkassy).

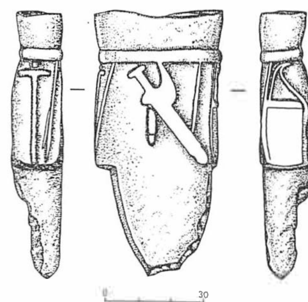
L'*akinakès* est connu dans toutes les cultures nomades eurasiennes de l'époque scythe, de la Hongrie à la boucle de l'Ordos en Chine, mais aussi en Thrace, en Perse et dans la Chine des Zhou (cf. M. Gorelik, 2003 ; I. Lebedynsky, *De l'épée scythe...*, 2008). En Perse, il apparaît sous la forme de dagues assez courtes, portées dans des fourreaux qui sont pendus sur la hanche droite au moyen de l'"anse" unique habituelle, mais également attachés à la cuisse au niveau de la bouterolle. Ce mode de port est attesté chez les Saces d'Asie centrale par les reliefs de Persépolis, et il est possible qu'il ait existé chez les Scythes antérieurement au port en biais de l'époque classique. C'est ce que suggèrent certaines statues scythes anciennes. En Sibérie, dans l'Ordos et en Chine du nord, il s'agit de poignards plus courts encore, en bronze, mais qui ont les mêmes caractéristiques que les armes de fer plus occidentales : garde à indentation, pommeau à volutes, et même



Akinakès *de Repiakhouvata Mohyla (Ukraine, région de Tcherkassy), VIe ou Ve siècle av. J.-C. : la bouterolle en forme de tête stylisée de rapace est en bronze. Un couteau en fer, soudé par la rouille au dos de l'arme, lui était probablement associé dans le même fourreau. Longueur : 33 cm ; bouterolle : 7 cm.*



Détail d'un relief de Persépolis (Iran), début du Ve siècle av. J.-C., illustrant le port de l'akinakès chez les Perses et les Saces d'Asie Centrale : la lanière de suspension passant dans l'anse du fourreau est retenue par une sorte d'"écrou", et le bas du fourreau est fixé à la cuisse.
[M. GORELIK, 2003]

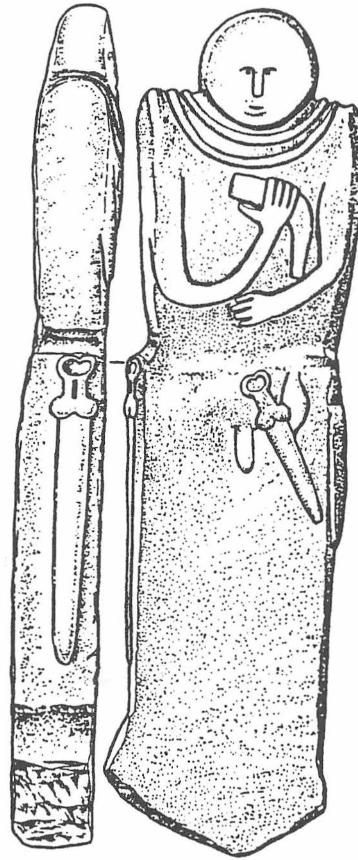


*Statue de pierre de Marioupol' (Ukraine, région de Donets'k), illustrant le port de l'*akinakès.
[V. O. OL'KHOVSKI, 2004]

des détails plus subtils comme l'existence fréquente d'une rainure verticale centrale dans la fusée.

L'origine du type (Caucase ? Sibérie ?) et le sens de sa diffusion sont difficiles à définir. L'*akinakès* peut être une innovation proprement scythique à partir d'éléments empruntés à plusieurs modèles antérieurs.

L'*akinakès* scythe s'utilisait essentiellement d'estoc, mais les spécimens les plus longs sont aussi adaptés à la frappe de taille, particulièrement à cheval. Les deux modes d'emploi sont illustrés par des représentations d'époque, parfois simultanément. Le type vraiment long était moins répandu chez les Scythes d'Europe que chez leurs voisins sauromates ou chez les Saces (épées d'Ouïgarak au Kazakhstan).



Statue de pierre scythe de Mederovè (Ukraine, région de Kiroovhrad) illustrant le port conjoint de l'akinakès court et d'une épée longue.
[V. O. OL'KHOVSKI, 2004]

Les Scythes pouvaient porter simultanément une épée moyenne ou longue et une épée courte ou poignard. Ces deux armes sont parfois découvertes ensemble dans les tombes, et des statues de pierre montrent que dans ce cas, l'arme la plus longue était portée verticalement sur le flanc droit, la plus courte à l'avant de la ceinture.

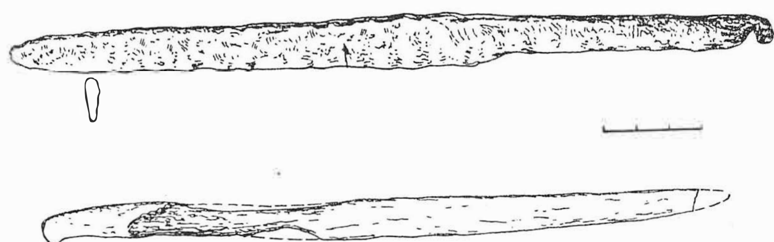


Coutelas scythe trouvé en Ukraine. La monture est revêtue de tôle d'or, la bouterolle est en bronze. Longueur : env. 45 cm.
[I. LEBEDYNSKY, *DE L'ÉPÉE*..., 2008, D'APRÈS PHOTOGRAPHIE]

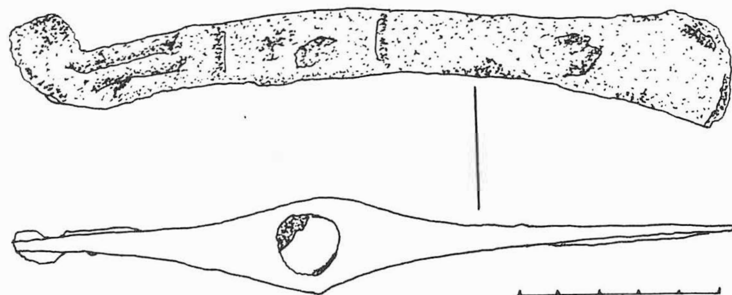
L'épée était une arme relativement coûteuse, sans doute réservée au départ à l'élite guerrière. Aux VIIe-Ve siècles av. J.-C., elle n'est généralement présente que dans les tombes les plus riches. Son emploi paraît s'être quelque peu "démocratisé" aux IVe-IIIe siècles. On verra au chap. IX son rôle religieux éminent, décrit par Hérodote et confirmé par l'archéologie.

Les coutelas (armes à tranchant unique de longueur intermédiaire) sont beaucoup moins fréquents que l'*akinakès* dans ses diverses longueurs. À côté de la *kopis* méditerranéenne introduite par les Grecs, on trouve, dans des tombes du IVe siècle av. J.-C., des armes longues d'une quarantaine de centimètres, qui ressemblent à des *akinakès* coupés en deux par le milieu.

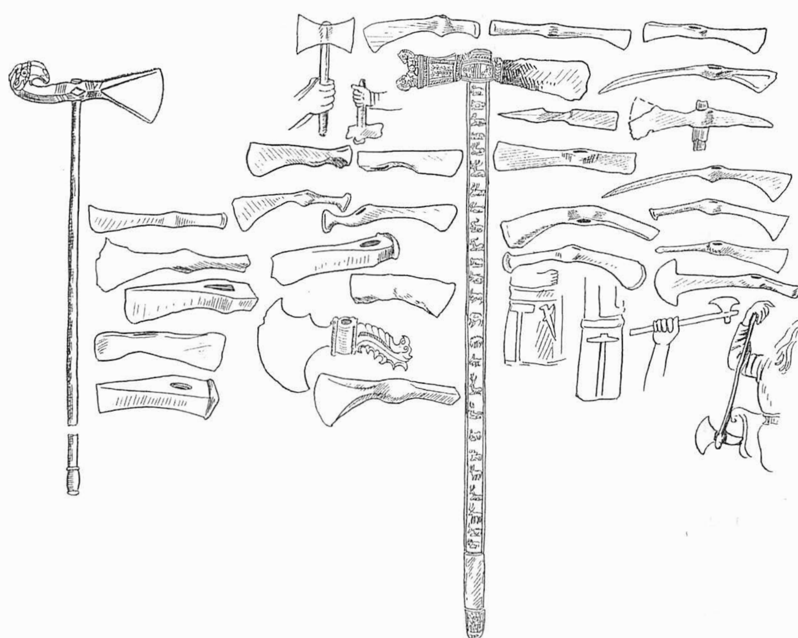
La plupart des couteaux scythes étaient des outils quotidiens. Certains modèles longs, avec une lame à dos épais, sont cependant identifiés hypothétiquement comme des armes de chasse ou de combat.



Grands couteaux de fer provenant de sépultures de la steppe boisée ukrainienne, sur la rive gauche du Dniepr (région de Soumy). En haut : *kourgane N° 1 de Vovkivtsi.* En bas : *tombeau sud du "Kourgane de 1905" à Aksioutyntsi.* [V. A. Il'inskaïa, 1968]

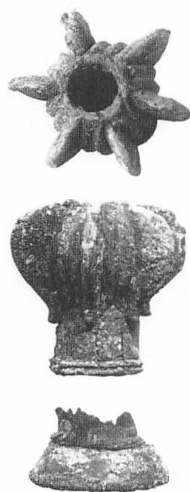


Fer de hache scythe en fer, provenance inconnue (Ukraine ou Russie méridionale), collection privée.



Typologie des haches scythes (Ukraine, Don moyen et Caucase du Nord), d'après les trouvailles et les représentations d'époque. L'exemplaire complet au centre est la hache de parade à manche d'or du kourgane N° 1 de Kelermès (Russie, territoire de Stavropol'), VIIe *siècle av. J.C. ; celui de gauche provient d'un kourgane de Romny (Ukraine, région de Soumy).* [M. Gorelik, 2003 ; V. A. Il'inskaïa, 1968, pour Romny]

Les **haches, masses et pics** étaient probablement des armes de prestige, qui jouaient en outre le rôle d'attribut du pouvoir. Tel était sûrement le cas de la masse à ailettes du kourgane de Solokha (Ukraine) ou des haches à longs manches qu'exhibent les chefs scythes représentés sur le vase d'argent des "Kourganes Drus" près de Voronèj (Russie). On connaît d'ailleurs de nombreux parallèles à ce rôle d'insigne dans d'autres cultures de la steppe et d'Europe orientale, jusqu'à la masse des chefs cosaques. Dans l'une des légendes d'origine des Scythes, la hache était l'un des objets d'or tombés du ciel.



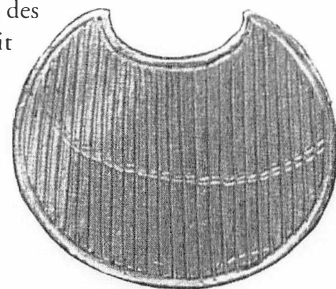
Tête et pommeau de la masse d'armes en bronze à ailettes du kourgane de Solokha (Ukraine, région de Zaporijjia), IVe siècle av. J.-C.

Dans l'usage réel au combat, les pics d'armes étaient beaucoup moins répandus chez les Scythes d'Ukraine que chez les populations apparentées d'Asie (Altaï, Touva...).

Il faut ajouter à cette revue de l'armement offensif la **fronde**. Certaines tombes contiennent plusieurs dizaines de pierres destinées à cet engin dont beaucoup de Scythes pauvres – notamment ceux qui combattaient comme fantassins – devaient être munis.

Enfin le **lasso**, d'usage courant dans la vie quotidienne d'éleveurs nomades, pouvait peut-être servir d'arme au combat (cet usage guerrier est attesté plus tard chez les Sarmato-Alains).

L'équipement défensif se limitait, chez la grande majorité des combattants scythes, au seul bouclier, porté à cheval comme à pied. La structure et les formes des boucliers connus par l'archéologie et les représentations antiques sont assez variées. Ovales, rectangulaires ou en demi-lune ("pelte"), ils pouvaient être faits de baguettes d'osier ou de roseau (des exemplaires bien conservés ont été découverts à Pazyryk dans l'Altaï), ou de bois et de cuir, avec éventuellement des renforts métalliques. On connaît aussi un type de bouclier "lamellaire" fait de bandes de métal attachées, entre elles et à un support de cuir, par du fil de bronze ou de fer.

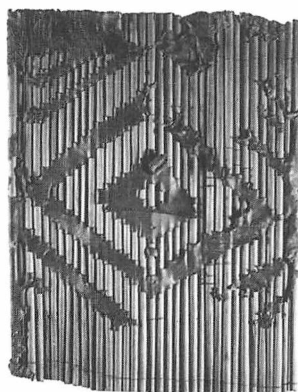


Détail du bouclier "pelte" en demi-lune porté par un cavalier scythe sur le peigne d'or du kourgane de Solokha (Ukraine, région de Zaporijjia), IVe siècle av. J.-C.

Certains boucliers comportaient en leur centre un emblème animalier. C'est le rôle que jouaient le cerf d'or de Kostromskaïa et la célèbre panthère d'or de Kelermès, et le poisson de bronze de Tovsta Mohyla.

Les autres équipements défensifs n'étaient utilisés que par l'élite, et leur coût devait être très élevé. À part quelques rares plastrons rigides en bronze, les cuirasses sont pour la plupart du type lamellaire ou à écailles, en fer ou plus rarement en bronze. Ces protections ont sans doute été empruntées par les Scythes en Asie Antérieure, où elles étaient déjà connues au milieu du IIe millénaire av. J.-C. (elles sont attestées en Assyrie, en Ourartou, en Médie, etc.). Ils les ont perfectionnées et utilisées surtout aux IVe et IIIe siècles av. J.-C. Après les Scythes, elles demeurèrent en usage très longtemps chez différents peuples de la steppe (Sarmato-Alains, Parthes, Saces, etc.).

La cuirasse prenait la forme d'un "gilet" à manches courtes ou d'une "veste" à manches longues, renforcée parfois d'épaulières peut-être inspirées de modèles





CI-DESSUS.
Bouclier en roseau et cuir du kourgane N° 1 de Pazyryk (Russie, Altaï).

CI-CONTRE.
Reconstitutions d'équipements scythes complets, avec les protections portées par les combattants nobles.
EN HAUT : *cavalier du VI*e *siècle av. J.-C., d'après les trouvailles de Chtchoutchynka (Ukraine, région de Kiev).*
AU CENTRE : *guerrier du V*e *siècle av. J.-C., d'après les trouvailles de Hladkivchtchyna (Ukraine, région de Tcherkassy).*
EN BAS : *cavalier du IV*e *siècle av. J.-C., d'après divers mobiliers funéraires.*
[IÉ. TCHERNENKO : D. CHEVTCHOUK]



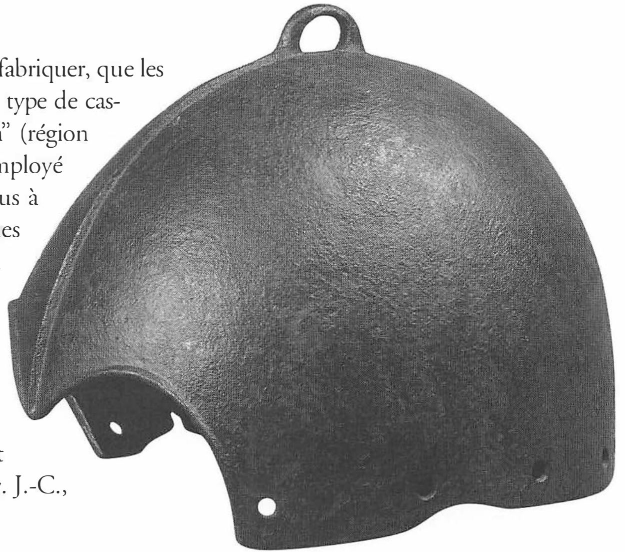


grecs. Les plus belles témoignent d'une certaine recherche esthétique, avec des écailles de tailles différentes, l'alternance du fer et du bronze, ou même le placage des écailles à la feuille d'or.

Les ceintures portées par les guerriers pouvaient également être renforcées de lamelles de fer ou de bronze, dans un but à la fois esthétique et pratique.

La cuirasse était complétée le cas échéant par des cnémides de style grec, fréquentes surtout aux IVe et IIIe siècles av. J.-C. Ces protections initialement destinées à des fantassins (hoplites) étaient, en Scythie, portées par des cavaliers. On connaît également des jambières à écailles de même structure que les cuirasses, et d'un type purement scythe.

Le casque était plus rare encore, car plus difficile à fabriquer, que les autres protections. Aux VIIe-VIe siècles av. J.-C., un type de casque arrondi, dit conventionnellement "du Kouban" (région où l'on en a découvert plusieurs spécimens) était employé par les Scythes d'Europe, mais aussi, beaucoup plus à l'est, par les populations nomades de l'Altaï et des groupes saces : on en a retrouvé sur la Volga, en Sibérie, près de Samarkand en Ouzbékistan, et un exemplaire du VIIe siècle av. J.-C. provient d'Egiin-Gol en Mongolie. Il devait donc appartenir au fonds commun le plus archaïque des nomades scythiques, même si l'origine précise du modèle est encore discutée (des types voisins étaient connus en Chine du Nord dès les XIe-Xe siècles av. J.-C., comme ceux trouvés à Baifu près de Pékin).

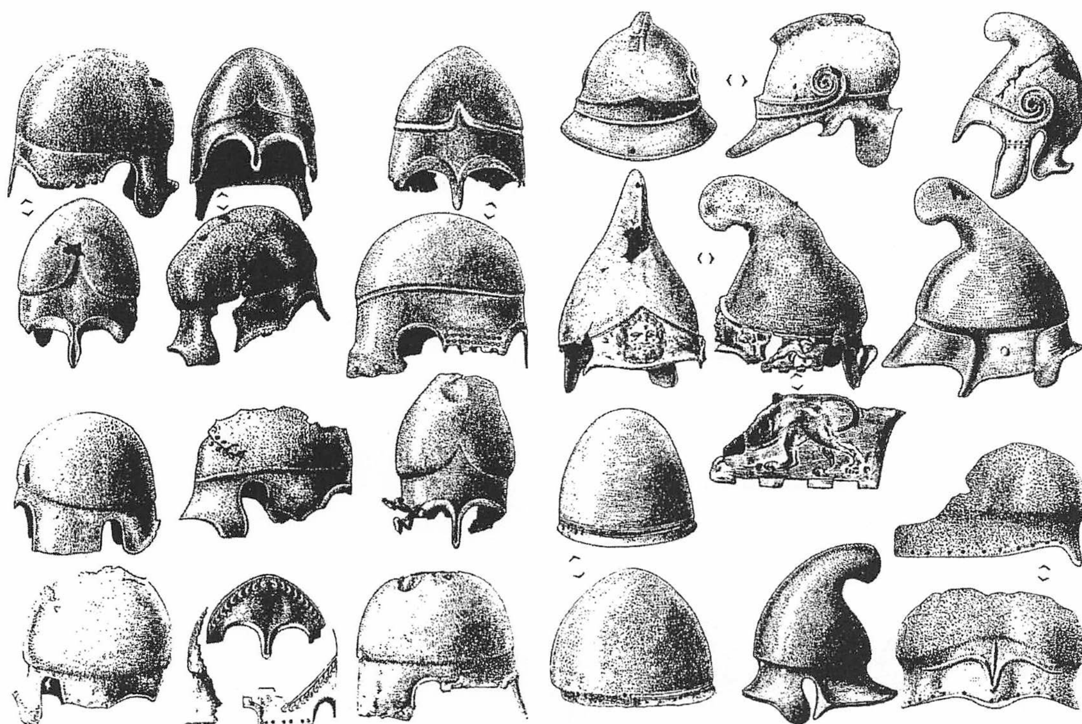


Casque scythe archaïque, du type dit "du Kouban", de Kelermès (Russie, territoire de Krasnodar), VIIe siècle av. J.-C.

Au Ve, et surtout aux IVe-IIIe siècles av. J.-C., les Scythes employaient principalement des casques grecs de différents modèles, parfois en les modifiant, ainsi que des copies locales. Les plus nombreux sont de style attique, d'autres des types corinthien, chalcidique, et même thrace. Parallèlement, et sans doute pour pallier le coût et la rareté de ces casques, les Scythes développèrent un modèle local à lamelles métalliques – en fait, une version "blindée" de leur couvre-chef habituel.

Il est enfin possible que des bardes à écailles aient été utilisées pour protéger le poitrail des chevaux, et les chanfreins ou frontaux métalliques fréquents dans les harnachements de luxe pouvaient avoir une certaine fonction protectrice.

De façon générale, et hormis peut-être le cas des casques, l'équipement militaire scythe était considéré comme supérieur à celui des peuples voisins. Il fut adopté en grande partie par les Méotes du Kouban, et surtout par les combattants des cités grecques de Crimée et de la côte ukrainienne. On en trouve également des éléments chez les tribus thraces. A l'inverse, l'armement étranger, par exemple les types caractéristiques d'épées ou sabres-coutelas grecs, sont rares en milieu scythe.



Typologie des casques grecs utilisés par les Scythes.
[E. CERNENKO E. A., 1983]

Les troupes scythes avaient certainement des **enseignes** d'un modèle quelconque. Elles n'employaient pas, comme d'aucuns l'ont cru sur la base de confusions terminologiques, la manche à air en forme de dragon qui caractérisera plus tard les Sarmates et d'autres (le fait qu'Arrien, au IIe siècle de notre ère, la qualifie d'"enseigne scythe" veut simplement dire qu'elle est pour lui un emblème nomade – à cette date, sarmato-alain). Le rôle de "drapeau" aurait pu être joué chez les Scythes par les "surmonts" de bronze, qui sont très probablement des sommets d'enseignes (cf. chap. IX). La plupart des auteurs leur attribuent un rôle cultuel. Ceci ne semble pas incompatible avec une fonction d'emblème guerrier, bien au contraire : que l'on songe aux innombrables croix et figures de saints des drapeaux militaires médiévaux et même modernes. Peut-être aussi ces enseignes étaient-elles portées devant les rois et les chefs. Des anneaux présents sur beaucoup de ces surmonts montrent qu'on y attachait différentes décorations ; cela évoque les enseignes turco-mongoles des époques postérieures, faites de queues de chevaux pendant d'un pommeau fixé au sommet d'une hampe.

Une tête de griffon tenant dans sa gueule une tête de cerf, découverte à Pazyryk dans l'Altaï, a aussi parfois été identifiée comme un sommet d'enseigne. Là encore, la signification mythico-religieuse et l'usage guerrier pouvaient être associés, même si la structure de bois et de cuir paraît un peu fragile pour affronter les champs de bataille.





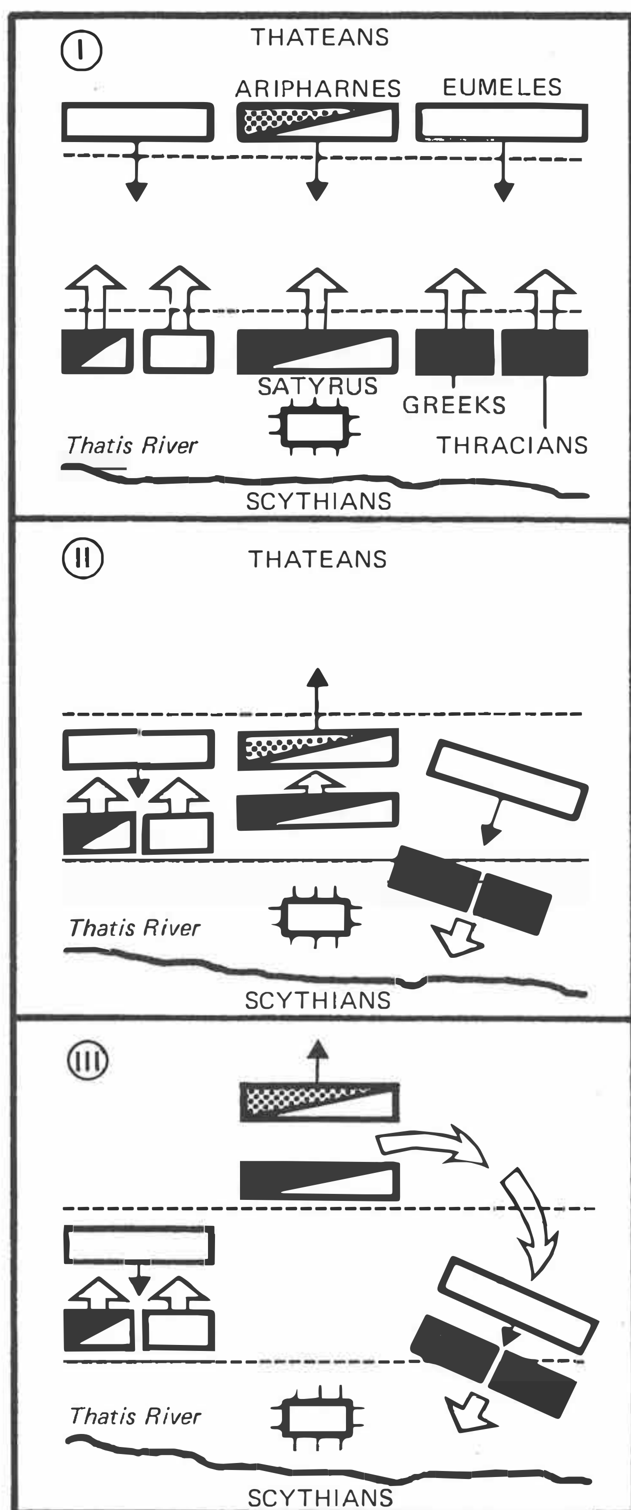
Scènes de combat à pied sur la coiffe d'or de Perederiïéva Mohyla (Ukraine, région de Donets'k), IVe siècle av. J.-C.
[A. A. MOROUJENKO]

Les tactiques

Aucun auteur de l'Antiquité ne nous a laissé de tableau complet des tactiques employées par les Scythes au combat. Même les descriptions de batailles sont rares. Néanmoins, l'esprit de ces tactiques est bien connu et leurs grandes lignes peuvent être restituées sans difficulté.

De par sa nature, une armée scythe pouvait être levée rapidement et se déplacer à grande vitesse. Le cavalier portait sur lui tout son armement et sans doute quelques provisions, bien qu'il ait existé dans certains cas une "intendance" : lors des évènements de 310-309 av. J.-C. qui seront décrits plus loin, les Scythes étaient accompagnés d'un train de chariots (plusieurs centaines !) portant les approvisionnements qu'ils savaient ne pas trouver en territoire hostile.

Faute de descriptions précises, on peut imaginer que l'attaque lancée contre une troupe ennemie commençait par un tir de saturation des archers montés (et des frondeurs ?), suivi le cas échéant du corps à corps. Le rôle de l'infanterie est



Reconstitution de la bataille du Thatis, vers 310 av. J.-C.
[E. CERNENKO E. A., 1983]

inconnu ; peut-être se limitait-il, en tout cas avant le début de la sédentarisation massive, à la garde des chariots.

Les Scythes effectuaient certainement, comme tous les autres nomades après eux, des mouvements rapides de repli – parfois feints – lorsque la force de l'ennemi était trop grande. Et ils devaient utiliser leurs chariots en guise de retranchement, comme le fit en 310 ou 309 le roi du Bosphore Satyros à la bataille du Thatis.

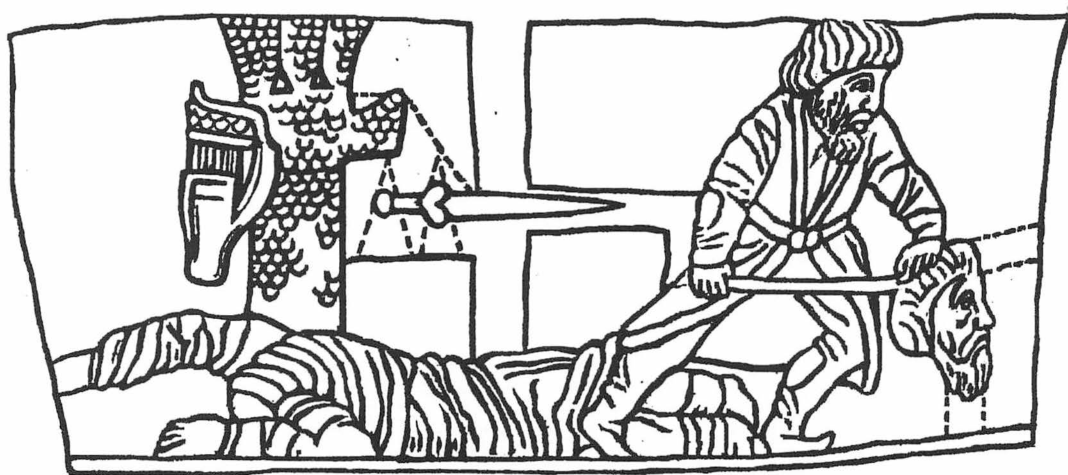
Cette bataille entre deux prétendants au trône bosporitain de Panticapée est pratiquement la seule où l'action des troupes scythes nous soit décrite avec quelque précision (par Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XX, 22-26). Les Scythes, au nombre de 20 000 fantassins et 10 000 cavaliers, étaient les alliés de Satyros contre son frère Eumélès, soutenu, lui, par le peuple des Thatéens de la région du Kouban. Après avoir franchi la rivière Thatis et établi un camp de chariots, Satyros utilisa sa cavalerie scythe pour enfoncer le centre du dispositif ennemi. Puis les Scythes se rabattirent à droite et écrasèrent l'aile gauche d'Eumélès. E. Cernenko (1983) note que "*la cavalerie scythe parvint à conserver sa cohésion après avoir percé les lignes ennemies ; se regroupa dans le feu de la bataille ; et décida du sort de la journée par une seconde charge dans une autre direction contre un second corps ennemi. Très peu d'armées antiques étaient capables de cette manœuvre*".

Les Scythes étaient également capables d'élaborer des stratégies complexes. Même si l'on ramène à de justes proportions l'histoire de l'invasion de Darius telle que la conte Hérodote (cf. chap. IV), le comportement des rois scythes n'y a rien d'invraisemblable et reflète sûrement de réelles capacité à concevoir et exécuter des plans à grande échelle. Les tentatives d'expansion à l'ouest du roi Atéas relèvent de même d'un dessein politique.

Les rituels guerriers

Les sources antiques décrivent un certain nombre de pratiques rituelles, mi-sociales mi-religieuses, associées à la guerre.

Ainsi, le Scythe qui tuait sa première victime buvait de son sang. Les têtes des ennemis abattus étaient tranchées et présentées au roi pour obtenir une part du butin (ce qui suppose un système dans lequel ce butin était collectivement remis au chef ou roi, qui le redistribuait en fonction du mérite de chacun). Une fois par an, dans chaque district, le gouverneur (Hérodote parle de "nomarque", cf. chap. VII) organisait une cérémonie au cours de laquelle on emplissait un grand cratère de vin. Seuls les Scythes qui avaient, au cours de l'année écoulée, tué au moins un ennemi, pouvaient y boire ; ceux qui s'étaient particulièrement distingués avaient droit à deux rations (Hérodote, IV, 66). Cette tradition aurait inspiré la coupe magique de l'épopée ossète, le *Nartamongä* ou *Wacamongä* qui se porte seule aux lèvres du guerrier valeureux.

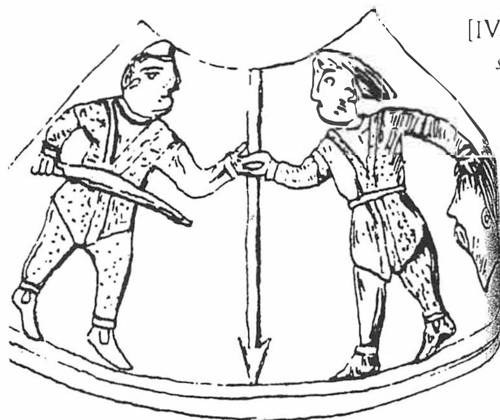


Guerrier scythe portant la tête tranchée de son adversaire, sur une plaque d'or de la "Collection Romanovitch".

Scène de remise d'un trophée humain sur une plaque de Kourdjips (Russie, territoire de Krasnodar).

Le passage consacré par Hérodote au prélèvement de trophées humains vaut d'être cité intégralement :

[IV, 64] *"Un Scythe qui tue pour la première fois boit du sang de sa victime ; aux ennemis qu'il abat dans une bataille, il coupe la tête qu'il présente au roi : s'il présente une tête, il a sa part du butin conquis ; sinon il ne reçoit rien. Voici comment on scalpe une tête : on fait une incision circulaire en contournant les oreilles, puis d'une brusque secousse on détache la peau du crâne, on la racle à l'aide d'une côte de bœuf, on l'assouplit en la maniant, après quoi on s'en sert comme d'une serviette et on l'accroche à la bride de son cheval, avec fierté, car qui en possède le plus grand nombre passe pour le plus vaillant. Beaucoup s'en font même des manteaux en les cousant ensemble, à la façon de la casaque des bergers. Beaucoup aussi prélèvent sur les cadavres de leurs adversaires la peau de la main droite avec les ongles, pour en faire des couvercles de carquois [...]. Beaucoup écorchent même des hommes tout entiers et tendent les peaux sur des cadres de bois qu'ils juchent sur leurs chevaux pour les exhiber à la ronde.*



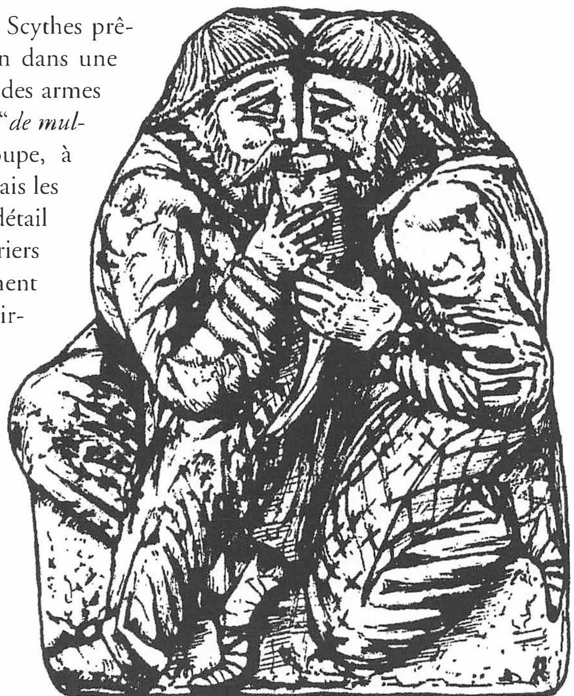
[IV, 65] *[...] A certaines têtes, celles de leurs pires ennemis seulement, ils réservent un traitement particulier : ils scient le crâne à la hauteur des sourcils et le nettoient ; les pauvres l'emploient tel quel et lui font seulement un étui en cuir de bœuf non tanné ; les riches lui font également un étui de cuir, mais le dorent à l'intérieur, pour l'employer en guise de coupe. Ils traitent de la même façon la tête d'un parent, s'ils se sont querellés avec lui et l'ont vaincu en présence du roi. Quand ils reçoivent des hôtes d'importance, ils leur montrent ces têtes et leur expliquent qu'il s'agit de parents qui leur avaient déclaré la guerre et dont ils ont triomphé ; c'est pour eux la preuve de leur valeur."*

Ces informations sont corroborées et complétées par diverses données directes ou indirectes. Une plaque d'or de Kourdjips (Russie, Territoire de Krasnodar) montre un guerrier présentant une tête tranchée à un autre (son chef ?). A Bil's'ke Horodychtché ont été découverts plusieurs crânes montés en coupes, avec des anses. Le prélèvement du scalp est attesté par des marques d'incisions sur le pourtour de certains crânes. La coutume existait chez d'autres peuples scythiques : dans l'Altaï, le chef inhumé dans le kourgane N° 2 de Pazyryk avait été scalpé. Elle se retrouve ultérieurement chez les Alains du IV[e] siècle (si toutefois Ammien Marcellin, XXXI, 2, n'a pas emprunté cette donnée à Hérodote), et a laissé des traces au Caucase. Dans un récit épique ossète, le héros Soslan se fait une pelisse avec les scalps et les peaux des lèvres – moustaches comprises – de ses victimes, ce qui correspond exactement au manteau de scalps d'Hérodote.

Tout cela est précieux pour comprendre le rôle que jouait la valeur guerrière dans la détermination du statut d'un homme. Bien qu'Hérodote ne le dise pas expressément, il est probable que des exploits sur le champ de bataille devaient être une voie possible de ce que nous appellerions aujourd'hui "l'ascension sociale".

Bien entendu, ces pratiques (comme le sacrifice des prisonniers de guerre sur l'autel du dieu de la guerre, qui sera étudié à propos de la religion) pouvaient aussi avoir un effet psychologique, voulu ou non, sur l'adversaire. La perspective de finir en pièces détachées dans l'équipement d'un guerrier scythe, transformé en tapis de selle ou service à koumys, pouvait être démotivante, notamment pour des Grecs qui attachaient une grande importance à la sépulture.

Deux guerriers buvant au même rhyton pour se jurer amitié, sur une plaque d'or de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée), IV[e] siècle av. J.-C.
[R. ROLLE, 1980]



Hérodote (IV, 70) décrit aussi la façon dont les Scythes prêtaient serment : les participants versaient du vin dans une coupe, y faisaient couler leur sang, y trempaient des armes (épée, flèches, hache, javelots). Puis, prononçant "*de multiples imprécations*", ils faisaient circuler la coupe, à laquelle buvaient non seulement les intéressés, mais les principaux membres de leurs suites. Ce dernier détail nous fait entrevoir l'existence de groupes de guerriers entourant les chefs, liés à eux par un engagement personnel, tenus d'épouser leur cause en toutes circonstances et peut-être, dans certains cas, de les suivre dans la mort. Des institutions semblables sont bien attestées, plus tard, chez les peuples germaniques.

Lucien de Samosate (*Toxaris*, XXXVII) relate une cérémonie assez similaire, au cours de laquelle les Scythes contractent un lien que l'on pourrait qualifier d'"amitié jurée" et dont d'autres sociétés "barbares", nomades ou non, offrent des exemples. Là encore, c'est le vin mêlé de sang, et dans lequel on trempe des armes, qui sert à arroser

l'accord. Lucien a peut-être emprunté des détails à Hérodote, mais il ajoute que trois personnes, au plus, peuvent se lier de la sorte. Au-delà, l'amitié exigeante qu'implique ce serment, et qui vaut aussi jusqu'à la mort (le héros du récit sacrifie ses deux yeux pour obtenir la libération de son ami juré), serait en quelque sorte trop diluée. Peut-être est-ce une enjolivure du romancier, mais l'idée est assez belle.

Lucien insiste à plusieurs reprises sur la force de ce lien : "*Apprends donc par là qu'il n'y a rien de plus grand que l'amitié aux yeux des Scythes ; qu'un Scythe n'estime rien tant que de partager les travaux et les périls d'un ami, et qu'il n'y a pas chez nous de plus grande honte que de se montrer traître à l'amitié*" (*Toxaris*, VII). On affronte la mort "*pour des amis*" (Toxaris, XXXVI).

Il existait sans doute, chez d'autres groupes scythiques, des pratiques du même genre faisant intervenir le partage rituel d'un repas ou d'un mets : en ossète, "ami", au sens fort, se dit *ärdxord*, littéralement "celui qui a mangé le serment".

CHAPITRE IX

La religion et la culture

Eleveur et guerrier, le Scythe avait aussi une vie spirituelle et intellectuelle dont les données subsistantes font pressentir la richesse. On entrevoit une mythologie complexe, une vision de la mort et de l'autre monde dont les rites funéraires dévoilent une partie, un corpus de traditions épiques sans doute conservées par des bardes...

On ne peut alors que regretter, avec G. Dumézil, "*le fait qu'aucune de ces nations n'ait enregistré dans des textes ses conceptions, sa religion, ses institutions, son histoire*". On en verra, au terme de ce chapitre, les causes possibles.

Les dieux et les mythes

La religion scythe est à la fois bien et mal connue. D'un côté, l'information est abondante : Hérodote énumère tous les dieux scythes de façon exhaustive. Il nous conte des mythes fondamentaux, avec les noms scythes apparemment authentiques de leurs acteurs. Ces données peuvent être comparées à celles des religions iraniennes et indienne – et, plus largement, indo-européennes – antiques, des cultes chamaniques des nomades altaïques, et à l'inestimable conservatoire de culture scythique que constitue la tradition toujours vivante des Ossètes.

D'un autre côté, il faut admettre que des points fondamentaux nous échappent. Les dieux hérodotéens ne sont que des noms accompagnés d'une assimilation approximative aux divinités grecques, et dont les fonctions précises et les relations demeurent dans plusieurs cas énigmatiques. Reconstituer une "théologie" scythe complète n'est pas possible.

Les travaux de G. Dumézil (prolongés, notamment à propos des Alains du Caucase, par G. Charachidzé) s'intéressent évidemment aux croyances scythiques sous l'angle privilégié de leurs racines indo-européennes et de leur conformité au schéma trifonctionnel. Divers spécialistes russes, comme D. Raïevski et

lé. Grantovski, ont accepté au moins partiellement ses conclusions et utilisé sa méthode pour comparer les données scythiques et indo-iraniennes. Il faut aussi mentionner la tentative de F. Cornillot (1994 ; 1994-97) qui vise à restituer des pans de mythologie scytho-sace à partir de faits iraniens, mais aussi slaves.

A propos des comparaisons intra-iraniennes, il faut rappeler que l'*Avesta* perse nous restitue un état de l'ancienne religion iranienne profondément modifié par la réforme monothéiste de Zoroastre puis par la réaction qui, au cours des siècles, a réintroduit certaines des anciennes divinités ; le texte, tardivement compilé, est d'ailleurs incomplet. L'opposition entre les rituels funéraires des peuples scythiques nomades et de la Perse mazdéenne est un autre rappel utile des divergences profondes qui devaient exister entre leurs systèmes religieux.

Dans une autre optique, K. Meuli, dès les années 1930, avait privilégié la piste "chamaniste" dans l'interprétation de la religion scythe, et la plupart des auteurs (y compris G. Dumézil, qui n'a pas étudié cet aspect qui sortait du cadre de son sujet) reconnaissent que cette dimension doit être prise en compte.

Hérodote (IV, 59) donne la liste des **divinités** que vénèrent les Scythes d'Europe :

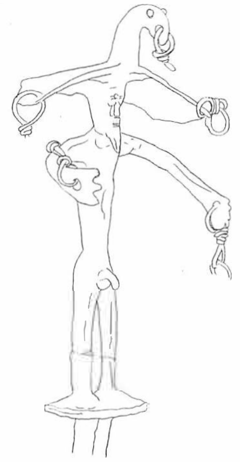
"Les seuls dieux qu'ils adorent sont Hestia en premier lieu, puis Zeus et la terre dont il font l'épouse de Zeus ; viennent ensuite Apollon, l'Aphrodite Céleste, Héraklès et Arès. Ces divinités sont adorées dans toute la Scythie, mais les Scythes Royaux sacrifient aussi à Poséidon. Hestia s'appelle chez eux Tabiti [Ταβιτί] ; Zeus (d'un nom très juste à mon avis) : Papaios [Παπαῖος] ; la Terre : Api ['Απί ; variante : Apia / 'Απία] ; Apollon : Oitosyros ['Οιτόσυρος ; var. : Goitosyros / Γοιτόσυρος, Goggosyros / Γογγοσυρος] ; L'Aphrodite Céleste : Argimpasa ['Αργίμπασα ; var. : Artimpasa / 'Αρτίμπασα, Arippasa / 'Αρίππασα] ; et Poséidon : Thagimasadas [Θαγιμασάδας ; var. : Thamimasadas / Θαμιμασάδας]".

Il faut observer d'emblée que ces noms divins, d'ailleurs estropiés par certains manuscrits et dont la "vraie" forme est parfois difficile à déterminer, n'ont pas d'équivalents dans les autres systèmes religieux iraniens ou ailleurs dans le monde indo-européen – à l'exception, comme on le verra, de celui de la déesse Tabiti. En outre, Hérodote ne précise pas les noms indigènes d'"Héraklès" et "Arès", les dieux guerriers, peut-être parce que ses informateurs n'ont pas voulu les mentionner. Il est possible qu'un tabou religieux ait interdit de les invoquer devant un étranger ou en dehors de situations précises, et c'était peut-être le cas aux siècles suivants chez les Sarmates et les Alains, dont le ou les dieux de la guerre sont également anonymes et n'apparaissent dans les sources grecques et romaines que sous des noms empruntés aux mythologies classiques ("*l'impétueux Arès des nomades*" dans une inscription grecque d'époque sarmate sur la mer Noire, et le "Mars" dont Ammien Marcellin, XXXI, 2, 23, évoque le culte chez les Alains).

Tout cela invite à une certaine prudence dans l'analyse du panthéon scythe et notamment dans les comparaisons que l'on peut effectuer avec d'autres. L'*interpraetatio graeca* d'Hérodote ne donne que des indications générales, qui

peuvent être trompeuses (qu'est-ce qu'une "Aphrodite Céleste" ou un "Poséidon" dans la pensée scythe ?), et les étymologies proposées pour les différents théonymes sont loin d'être généralement admises. Les relations entre divinités, si importantes pour comprendre n'importe quelle mythologie (qui est le géniteur, ou l'enfant, ou le conjoint, ou l'ennemi, de qui ?), sont passées sous silence, en dehors de l'union entre "Zeus" et la "Terre".

Hestia-Tabiti, citée la première, est qualifiée par le roi Idanthyrsos dans sa réponse à Darius de "*reine des Scythes*" (Hérodote, IV, 127), et il est intéressant de voir une divinité féminine occuper cette place d'honneur. Tant son assimilation à l'Hestia grecque que la signification relativement claire de son nom en font une déesse du feu et du foyer. *Tabiti* dérive d'un verbe indo-iranien signifiant "chauffer, brûler" (avestique *tāpaiti* "être chaud", sanscrit *tápati* "brûler", *tápant-* "chaud, brûlant", etc. ; la racine est indo-européenne : c'est celle du latin *tepidus*... et donc du français *tiède*).



Motif central d'un "surmont" en bronze de Lysa Hora (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), Ve ou IVe siècle av. J.-C. Le personnage coiffé d'un oiseau est souvent considéré comme une représentation de Papaios, le dieu scythe du ciel. Sur l'objet complet (hauteur totale : 35 cm), la tige anthropomorphe centrale est entourée de quatre branches courbes surmontées d'oiseaux, avec des chaînettes et clochettes.

Ce feu du foyer, objet d'une vénération particulière chez les Scythes (on se souvient des conséquences du serment mensonger, cf. chap. VII), devait être lié d'une façon quelconque au feu solaire. Le *Mahābhārata* indien connaît une "fille du Soleil" appelée *Tapatī*, dont le nom est étymologiquement identique à celui de la Tabiti scythe.

Zeus-Papaios apparaît bien comme un ancêtre, en l'occurrence celui des Scythes et plus particulièrement de leur roi, selon la légende d'origine. Comme l'a senti Hérodote, son nom scythe est certainement lié à une série de "mots d'enfant" indo-européens désignant le "père" (comme en français *papa* !) ou le "grand-père" (ossète *baba*, etc.).

Le nom de son épouse, la Terre-Api[a], contient manifestement l'un des noms iraniens de "l'eau", **āp-*. Ceci peut signifier que cette **Āpi* ou **Āpya* était une déesse de la "terre humide" ou des eaux terrestres. Son union à Zeus-Papaios peut alors faire penser que ce dernier était conçu comme un dieu céleste.

Si elle est l'épouse du dieu primordial, Api n'est pas pour autant la mère de l'humanité, puisque la légende d'origine, telle qu'elle sera détaillée plus loin, expose que le premier homme Targitaos était issu de "Zeus" et d'une fille du fleuve Borysthène (qui aurait donc lui-même été personnifié et divinisé ?). On notera toutefois la commune nature aquatique de ces deux épouses successives.

Apollon-[G]oitosyros est plus difficile à classer. Son assimilation au dieu grec tendrait à en faire une divinité solaire, que beaucoup d'auteurs rapprochent du Mithra iranien ; mais Apollon ne patronnait-il pas également les troupeaux... et la musique ?

De l'avis général, la seconde moitié de son nom correspond au terme iranien *sūra-* "fort", un qualificatif qui, dans l'*Avesta*, est fréquemment appliqué à Mithra sans lui être absolument réservé. Mais en quoi ou par quoi le dieu scythe était-il



Déesse (?) anguipède, tenant une tête humaine tranchée, sur une applique en or de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée), IVe siècle av. J.-C.

"fort" ? Les étymologies proposées pour (G)oito- sont très diverses et aucune n'est parfaitement convaincante (cf. Annexe 1).

L'identification de (G)oitosyros comme dieu solaire paraît la plus logique. Hérodote ne semble pas lui accorder une importance particulière ; on verra plus loin que chez d'autres peuples scythiques, le soleil occupait une place prédominante.

L'"Aphrodite Céleste" a une personnalité encore moins claire. G. Dumézil, choisissant la variante *Artimpasa* de son nom scythe et y reconnaissant le nom du "feu" (**ārt*, ossète *art*, pour iranien commun *āθra-*), a proposé une théorie assez astucieuse quoique indémontrable. Hérodote aurait commis une confusion et interverti les équivalents grecs des deux déesses scythes : Artimpasa ("celle qui veille sur le feu" ?) serait en fait la véritable "Hestia", la déesse du feu du foyer. Tabiti "la brûlante", peut-être une fille du soleil comme son homonyme indienne Tapatī, serait alors la vraie "Aphrodite Céleste".

Il ne fait guère de doute qu'"Héraklès" et "Arès" sont des dieux guerriers. Arès était apparemment le plus important, puisqu'il faisait l'objet d'un culte particulier marqué par l'érection d'"autels" spéciaux et des sacrifices humains (cf. *infra*). Or, la "fonction" guerrière chez les Indo-Iraniens était distribuée entre deux dieux ; l'un (le Verethraghna – *Vərəθraγna* – iranien ou l'Indra indien), associé à l'orage, était le patron des groupes de guerriers, ce qui correspondrait au culte collectif, manifestement revêtu d'une grande importance sociale, de l'"Arès" scythe. L'autre (*Vayu, Vāyu*), associé au vent, était le champion de la force brutale, ce qui aurait pu inspirer à un esprit grec son rapprochement avec Héraklès. Dans la religion populaire ossète, cet aspect brutal a probablement inspiré le type du *wäjyg*, le "géant" (V. Abaïev en rapproche également *Vii*, l'archidémon de la tradition populaire ukrainienne auquel Gogol a consacré une nouvelle). Lucien de Samosate (*Toxaris*, XXXVIII) montre des Scythes jurant par le vent et par le glaive, c'est-à-dire, peut-être, par les deux dieux guerriers ?

G. Dumézil retrouve l'"Arès" scythique dans l'un des principaux personnages de l'épopée narte des Ossètes – le héros Batradz, vengeur céleste au corps d'acier trempé, indissociable de son épée – et aussi dans un génie de leur mythologie : le violent Tykhost (*T[y]xost*), auquel il est demandé dans des prières de crever l'œil droit et d'arracher le pied droit de l'ennemi.

Le dernier dieu scythe de la liste hérodotéenne est Poséidon-Thagimasadas, propre aux Scythes Royaux. On le considère habituellement comme un dieu marin, ce que pourrait confirmer son nom, ou tout au moins la partie qui en est déchiffrable : *-masa-da-* serait le "donateur de poisson" (cf. cependant autres hypothèses et discussion en Annexe 1).

On voit donc bien à quels obstacles se heurte tout essai d'organisation de ce panthéon des Scythes d'Europe suivant un schéma trifonctionnel de type dumézilien (dieux souverains ; dieux guerriers ; dieux patronnant les activités de production et la reproduction), ou de superposition aux systèmes iranien ou indien.



Détail d'un bandeau d'or de Sakhnivka (Ukraine, région de Tcherkassy), IVe siècle av. J.-C., montrant la "déesse au miroir" et l'un des Scythes qui l'encadrent.

Des divinités particulières, liées notamment à l'agriculture, pouvaient en outre être adorées par les groupes "scythoïdes" de la steppe boisée ukrainienne, chez qui l'archéologie décèle des traces de rites agraires (cf. *infra*).

Il n'est même pas certain que l'on puisse identifier les représentations divines qui figurent sur certains objets d'art et cultuels scythes. On veut par exemple reconnaître Zeus-Papaios dans l'homme nu qui constitue le motif central d'un "surmont" (sommet d'enseigne) trouvé à Lysa Hora. Diverses images montrent une femme assise tenant un miroir (Koul'-Oba, Tchortomlyk, Solokha, kourgane de Nosaky, Sakhnivka, sceau au nom de Skylès...). C'est certainement l'une des déesses scythes, mais certains auteurs y voient Tabiti et d'autres Artimpasa. Le miroir, objet magique qui reflète la lumière, peut être associé aussi bien à celle du feu et du foyer qu'à celle du soleil. La "déesse anguipède" ou femme à jambes en forme de serpents – avec parfois l'ajout de têtes de griffons – évoque la créature "*mi-femme mi-serpent, femme jusqu'aux hanches, serpents au-dessous*" à laquelle s'unit Héraklès dans la légende d'origine gréco-scythe (cf. *infra*), mais est-ce bien une divinité scythe ? On la rencontre à Velyka Tsymbalka en Ukraine, à Bol'chaïa Bliznitsa au Caucase du Nord-Ouest ; à Koul'-Oba en Crimée, elle tient une tête tranchée. L'identité de la "déesse" ailée qui figure sur un surmont et, assise sur des protomés d'animaux, sur une plaque du kourgane d'Oleksandropol', est inconnue, tout comme celle du personnage ailé, masculin celui-là, de Soboleva Mohyla. Quant à faire de certaines représentations animalières des symboles divins (le sanglier, auquel est comparé Verethraghna dans l'*Avesta*, pour le dieu de la guerre), c'est pure imagination.



La "maîtresse des animaux" sur un miroir de Kelermès (Russie, territoire de Krasnodar), VIIe siècle av. J.-C. On ignore l'interprétation donnée par les Scythes à ce type de figuration d'origine orientale. [T. Talbot Rice, 1958]

Les informations beaucoup plus sommaires dont nous disposons sur les dieux des autres peuples scythiques ne permettent pas de juger de la plus ou moins grande



Applique de vêtement en or de Melitopol' (Ukraine, région de Zaporijjia), IVe siècle av. J.-C., figurant la "déesse au miroir" et un Scythe buvant à un rhyton.

conformité de leur panthéon à celui des Scythes d'Europe. Chez les Massagètes, le culte solaire aurait été, prétend Hérodote, exclusif de tout autre : "*Ils n'adorent qu'un seul dieu, le soleil, auquel ils sacrifient des chevaux : leur intention, en choisissant ces victimes, est d'offrir au plus rapide des dieux le plus rapide de tous les êtres vivants*" (I, 216). La reine Tomyris menaçant le roi perse Cyrus jure "*par le Soleil, maître des Massagètes*" (I, 212 ; ce passage présente un parallélisme intéressant avec la réponse d'Indanthyrsos à Darius, IV, 127). Il n'est d'ailleurs pas sûr que ce "Soleil" divinisé ait été masculin.



"Surmont" de bronze, figurant une "déesse" ailée, du kourgane d'Oleksandropol' (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k). [I. I. Tolstoï et N. P. Kondakov]

Chez les Sauromates / Sarmates, l'archéologie met en évidence un culte du feu – et probablement du soleil – et le rôle qu'y jouaient sans doute les femmes. Dans l'Altaï, la grande tapisserie de Pazyryk montre un cavalier s'avançant vers la figure hiératique d'une femme assise, très certainement une déesse ; mais contrairement à celles de Scythie d'Europe, elle ne tient pas un miroir, mais une sorte d'"arbre de vie" bourgeonnant.

V. Abaïev a rapproché les sept divinités principales des Scythes (en excluant le "Poséidon" propre aux Scythes Royaux) du nom alain de la ville de Théodosie en Crimée, 'Αρδάβδα (**Ardavda*), traduit par "sept dieux" (ossète *ard* "serment" < iranien commun **arta-* "ordre du monde" + ossète avd "*sept*"). En déduire l'existence d'une tradition scythique de panthéon à sept places paraît cependant aventureux. Les sept divinités adorées à Théodosie n'étaient pas forcément toutes alaines, et même si elles l'étaient, rien ne prouve qu'elles correspondaient par leur identité ou par leurs attributions à celles mentionnées par Hérodote, longtemps auparavant, chez les Scythes.

Hérodote, et quelques autres auteurs classiques comme Quinte-Curce, livrent des fragments de **mythologie** scythique. Les principaux concernent l'origine des Scythes et de leur organisation politico-sociale. Une analyse extrêmement pénétrante en a été donnée par G. Dumézil, dont les conclusions seront largement reprises dans ce qui suit.

Hérodote rapporte deux mythes d'origine, qui présentent quelques points communs mais semblent bien relever de deux traditions différentes. Il attribue d'ailleurs le premier aux Scythes eux-mêmes, et l'autre aux "Grecs du Pont-Euxin", c'est-à-dire aux habitants des colonies installées sur les côtes de Scythie.

La première légende (IV, 5-6) raconte ceci : mille ans avant l'invasion de Darius, "Zeus" eut, d'une fille du fleuve Borysthène, un fils nommé Targitaos (Ταϱγίταος). Celui-ci eut à son tour trois fils : Lipoxaïs, Arpoxaïs, et le cadet, Kolaxaïs (Λιπόξαϊς, ᾿Αϱπόξαϊς, Κολάξαϊς).

[IV, 5] "*Sous leur règne, du haut du ciel tombèrent en Scythie des objets en or : une charrue et un joug, une hache [*sagaris*], et une coupe ; l'aîné les vit d'abord et voulut les ramasser, mais à son approche l'or s'enflamma ; il recula et le deuxième fils voulut s'approcher à son tour : la même chose advint. Les flammes les repoussèrent donc tous les deux, mais, quand le troisième fils, le plus jeune, se présenta, elles s'éteignirent et le jeune homme put recueillir l'or ; les deux aînés comprirent le sens de ce prodige et remirent au plus jeune la royauté sans partage.*

[IV, 6] *De Lipoxaïs sont issus, disent-ils, les Scythes qui forment la tribu dite des* Aukhatai [*'Αὐχάται*] ; *du cadet Arpoxaïs, ceux qu'on appelle les* Katiaroi *et les* Traspies [*Κατίαϱοι, Τϱάσπιες*] ; *du plus jeune, leur roi, ceux qu'on appelle les* Paralatai [*Παϱαλάται*] ; *leur nom à tous est Skolotes, du nom de leur roi, et ce sont les Grecs qui les ont appelés Scythes [...].*

Comme leur pays est immense, Kolaxaïs en fit, disent-ils, trois royaumes pour ses trois fils, l'un plus grand que les autres, celui où l'on conserve l'or sacré".

Le début du récit se prête particulièrement bien à une interprétation trifonctionnelle : les objets d'or tombés du ciel (il y a un rapport évident entre le ciel – et le "Zeus" scythe –, le soleil et le feu, cet or qui brûle) symbolisent les trois fonctions indo-européennes. La charrue et le joug représentent la production, la hache, la guerre, et la coupe est associée aux rituels religieux. Dans le détail, on peut s'étonner de voir la fonction "économique" symbolisée par ces instruments de culture sédentaire que sont la charrue et le joug. L'historien russe B. Rybakov (1981 ; 1987) en avait tiré des conclusions tout à fait fantaisistes sur l'éventuelle origine slave de la légende, les Proto-Slaves étant identifiés aux "Scythes Laboureurs" d'Hérodote. Sans aller aussi loin, on peut imaginer que le mythe ait été recueilli auprès de Scythes sédentarisés, mais il y a d'autres hypothèses possibles : celle que la charrue et le joug seraient un souvenir archaïque de l'époque antérieure au nomadisme (l'âge du Bronze final ?), ou qu'ils représenteraient une fonction de production dévolue principalement, dans l'esprit des Scythes nomades, aux popu-

lations sédentaires soumises. On verra que ces instruments se retrouvent dans une version "sace" de la légende.

L'épreuve que remporte – comme souvent dans les mythologies – le cadet correspond donc à l'investiture du roi par un pouvoir divin, qui lui confère la souveraineté sur toutes les fonctions sociales (ne parlons pas de "classes"). Cette explication est aujourd'hui largement admise.

La suite, c'est-à-dire la division des Scythes en groupes issus des trois frères, est moins évidente. Pour G. Dumézil et beaucoup de ses successeurs, ces groupes incarnent les trois fonctions, un peu comme, dans l'*Avesta*, les *āθravan* (gardiens du feu), *raθaēšta* (charriers = guerriers) et *vāstryo fšuyant* (gardiens de troupeaux).

Dumézil a avancé – avec réserve – des étymologies possibles de leurs noms à l'appui de ces identifications. Les *Paralatai* (**para-lāta-* < ***para-dāta-* avec labdacisme, cf. chap. V), ceux qui sont "placés en avant", seraient les détenteurs de la souveraineté (mais pas nécessairement des prêtres). Dans *l'Avesta*, *Paraδāta-* est le qualificatif d'un souverain mythique. Les *Aukhatai* pourraient être les "forts" (avestique *aogah-* "force physique"), en charge de la guerre. Les *Katiaroi* et les *Traspies* seraient "ceux aux bons pâturages" (**hu-čahra-*) ou "ceux aux pâturages à bovins (**gau-čahra-*) et "ceux aux chevaux bien portants (**drvāspya-*, cf. théonyme avestique *Drvāspa*).

Le même auteur a tenté d'expliquer dans un sens trifonctionnel, avec encore plus de prudence, les noms des trois frères, géniteurs mythiques de ces catégories. Ses étymologies ont été contestées par d'autres linguistes ; le tableau suivant résume quelques hypothèses.

	Kolaxaïs	Lipoxaïs	Arpoxaïs
G. Dumézil	Sanscrit *kula-* "lignée"	ossète *läppu* "jeune homme" ?, Lipoxaïs étant le "roi des jeunes guerriers" ?	sanscrit *árbha* "petit, humble"
V. Abaïev	**Xvara-xšaya-*, **Xola-xšaya-* "roi soleil"	**Ripa-xšaya-* "roi de la terre" (sanscrit *rip-*, *rup-*), ou "roi de la montagne", d'après les mythiques monts Riphées localisés en Scythie ?	**Arpa-xšaya-* "roi du fleuve" ou "roi des profondeurs" (ossète *arf* "profond")
S. Koullanda	**xauda-xšay-* "roi au chapeau"	sanscrit *di-* "briller" ou *dhi-* "pensée" avec labdacisme scythe, + suff. *-pa*	indo-iranien **ṛbhú* "habile, adroit" > iranien **arbu-*
Suggestions de l'auteur	*Skolaxaïs (cf. le lien fait par Hérodote entre ce nom et celui des Scythes) = **Skula-xšay-* "roi des Scythes"	indo-iranien **dīp-* "briller, brûler" (cf. matériel comparatif à l'Annexe 1)	**arbu-* (cf. ci-dessus), ou iranien **arpa-*, sanscrit *arp-* "enfoncer, affermir"

La théorie "cosmique" de V. Abaïev nous paraît la moins probable, pour des raisons phonétiques soulignées par S. Koullanda. Nos propres suggestions tiennent compte de la possibilité que les noms des trois frères n'aient pas de contenu fonctionnel et soient simplement des noms aristocratiques valorisants.

Pour revenir aux *Paralatai, Aukhatai, Katiaroi* et *Traspies*, il reste à savoir si ces groupes sont purement mythiques ou ont eu une existence quelconque chez les Scythes. Ils ne reparaissent pas dans la suite du récit d'Hérodote ni dans les textes grecs postérieurs. Les mentions de *Colaxes*, d'*Auchus* et des *Auchates* dans les *Argonautiques* du poète romain Valerius Flaccus (VI, 48-64 et 132-133) semblent bien relever d'une compilation fantaisiste de noms exotiques, les uns réels, les autres mythiques, pour composer un impressionnant catalogue de nations à la mode antique. Pline cite à deux reprises des *Auchetae* (*Histoire naturelle*, IV, 88 ; VI, 22), en Ukraine et au Caucase, et des *Euchatae* au nord de l'Iaxarte, en compagnie de *Cotieri* (*Hist. Nat.* VI, 50). Ce sont à l'évidence les *Auchatai* et les *Katiaroi* d'Hérodote (les deux autres groupes ont disparu), mais l'auteur signale lui-même l'"incohérence" de ses sources quant à ces parties du monde. De toute façon, ces gens sont présentés comme des tribus et non comme des classes sociales.

La théorie de G. Dumézil est donc que les descendants des rois frères sont des groupes mythiques symbolisant une société idéale complète, la société réelle des Scythes de l'époque d'Hérodote étant, comme au l'a vu au chapitre VII, organisée différemment. De même, l'épopée "narte" des Ossètes modernes connaît trois familles principales, distinguées par des traits fonctionnels plus ou moins affirmés (les *Alägatä* chez qui se déroulent les banquets cultuels, les héroïques *Äxsärtägkatä*, les riches *Boratä*), sans rapport avec le cadre social réel des Caucasiens du Nord.

Quant au troisième épisode, la division de la Scythie entre les trois fils de Kolaxaïs, il justifierait l'existence, à certaines époques au moins, de trois royaumes scythes distincts – qui serait attestée à l'époque de l'invasion perse.

Une variante de cette légende est rapportée par Quinte-Curce (VII, 8, 18-19) à propos de la rencontre entre Alexandre le Grand et les "Scythes" orientaux, c'est-à-dire des Saces d'Asie Centrale. Ceux-ci lui tiennent ce langage :

"Sache que nous avons reçu en don : un joug de bœufs, une charrue, une lance, une flèche, une coupe. Nous nous en servons avec nos amis et contre nos ennemis. A nos amis nous donnons les fruits de la terre que nous procure le travail des bœufs ; avec eux encore, nous nous servons de la coupe pour offrir aux dieux des libations de vin ; quant aux ennemis, nous les attaquons de loin par la flèche, de près par la lance".

Il n'est question ici ni de l'épreuve départageant les trois frères, ni de leur descendance, mais seulement d'objets sacrés tombés du ciel et dont le symbolisme est, cette fois, laborieusement commenté par les "Scythes" eux-mêmes. On notera, ici aussi, l'apparition assez inattendue de la charrue.

Pour G. Dumézil, les différences entre ce texte et celui d'Hérodote sont telles qu'elles prouvent que Quinte-Curce a eu recours à une source indépendante, donc que cette légende était authentiquement sace. C'est possible, mais le noble discours tenu par les "Barbares" au souverain qui veut attenter à leur liberté est un lieu commun de la littérature antique (on en trouve chez Hérodote à propos des guerres de Cyrus contre les Massagètes et de Darius contre les Scythes d'Europe) ; il n'est pas exclu que Quinte-Curce, pour donner à ses "Scythes" – qu'il confond d'ailleurs avec ceux d'Europe – quelque couleur locale, soit allé puiser dans Hérodote ce mythe et l'ait déformé à sa guise.

Hérodote (IV, 7) prétend que de son temps, l'or céleste était toujours conservé chez les Scythes, dans le plus grand de leurs trois royaumes. On lui offrait "*de splendides sacrifices propitiatoires*", et il avait un gardien attitré. L'historien grec ajoute que si, pendant ces sacrifices, ledit gardien venait à s'endormir, il était voué par le sort à mourir dans l'année, et qu'on lui offrait, pour le consoler, toute l'étendue de terre qu'il pouvait parcourir à cheval en une journée. Donne-t-il encore un récit mythique comme une réalité, ou les rois scythes conservaient-ils effectivement des objets d'or présentés comme les "vrais" cadeaux divins, ainsi qu'Attila exhibera le "vrai" glaive du dieu de la guerre ?

A côté de cette légende d'origine authentiquement scythe, Hérodote (IV, 8-10) en conte une autre qu'il attribue aux colons grecs. Elle met en scène Héraklès qui, à la recherche de ses cavales, parvint en Scythie, dans la région boisée de l'Hylée. Là, il s'unit à une créature mi-femme, mi-serpent, et lui donna trois fils : Agathyrsos, Gelônos et Skythès. Puis il s'en alla, leur laissant en héritage, et en vue d'une épreuve, son arc et sa ceinture. Le temps venu, les enfants tentèrent l'épreuve, qui consistait à tendre l'arc et à attacher la ceinture "avec une coupelle d'or" au fermoir. Les deux premiers échouèrent et, suivant les instructions laissées par leur père, furent chassés du pays : ce sont, bien entendu, les éponymes des Agathyrses et Gélons. Le plus jeune, Skythès, réussit et demeura en Scythie (on peut penser, même si l'histoire ne le dit pas, qu'il devint le premier roi et peut-être l'ancêtre des Scythes). Le tout doit peut-être se comprendre comme une explication, non seulement de l'origine des Scythes, mais aussi de leurs rapports réels ou mythiques (parenté, alliances, supériorité ?) avec des peuples voisins. Le lien privilégié établi par ce passage entre Scythes, Agathyrses et Gélons n'a pas d'écho ailleurs, car, si les Agathyrses sont bien décrits comme proches des Scythes par certaines coutumes, les Gélons sont censés être des colons grecs (cf. chapitre III).

Ce récit présente certaines analogies avec l'autre légende : l'origine divine ou semi-divine – mais elle est presque obligatoire dans les mythes de ce genre ! –, l'épreuve, le succès du cadet. L'arc, la coupe, sont également des éléments scythes, qui pourraient évoquer respectivement les fonctions guerrière et souveraine / sacerdotale. Quelques auteurs ont tenté d'assimiler les deux histoires, et notamment d'identifier Héraklès à Targitaos et Skythès à Kolaxaïs. Mais il est plus probable que, comme l'affirme Hérodote qu'il n'y a aucune raison de ne pas croire, les Grecs de Scythie avaient élaboré ce mythe, en le décorant de quelques éléments locaux peut-être influencés par les légendes scythes dont ils devaient avoir au

moins une vague connaissance. En tout cas, les noms qui apparaissent dans ce récit, contrairement à la précédente, sont grecs ou de forme grecque.

Ce deuxième mythe d'origine, "gréco-scythe", pourrait être illustré par les scènes qui décorent le vase d'or de Koul'-Oba en Crimée. On y voit deux Scythes (l'un coiffé d'un capuchon, l'autre tête nue) qui semblent discuter ; un Scythe plaçant la corde sur son arc – la meilleure représentation antique de cette opération, toujours pratiquée de la même façon de nos jours, cf. chap. VIII) ; un Scythe bandant le pied d'un autre ; un Scythe soignant (?) une dent d'un autre Scythe.

D'un côté, l'interprétation mythique est tentante pour ceux qui répugnent à admettre qu'un Scythe fortuné aurait pu commander à un artiste ce chef-d'œuvre, à vocation sans doute cérémonielle, en lui enjoignant d'y faire figurer des scènes triviales à signification purement ethnographique. N'aurait-on pas là Skythès, réussissant à tendre l'arc tandis que ses frères maladroits ou moins forts font soigner les blessures récoltées pendant leurs essais malheureux ? D'un autre côté, les scènes ne correspondent pas dans le détail au récit d'Hérodote, et il est curieux qu'un mythe d'inspiration essentiellement grecque orne ce vase sûrement destiné à un chef scythe.

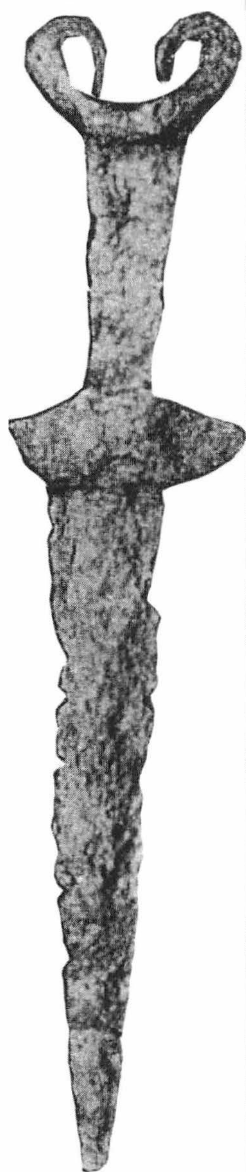
Les avis, sur cette idée qui avait été avancée notamment par D. Raïevski, sont donc partagés. G. Dumézil se déclarait sceptique, V. Schiltz est assez portée à croire qu'on a bien là une sorte de "bande dessinée" de la légende.

Diodore de Sicile (II, 43, 3-4) relate un mythe d'origine des Scythes qui n'est pas une troisième légende, mais plutôt une variante de la seconde avec des éléments de la première : Skythès est ici fils de "Zeus" (et non d'Héraklès) et de la vierge-serpent. Ses propres fils sont Palos (Πάλος] et Napès [Νάπης], dont descendent les tribus des *Paloi* et *Napoi*. Ces derniers sont mentionnés par Pline (*Histoire Naturelle*, VI, 22) qui relate la victoire des *Auchatae* (cf. *supra*) sur les *Napaei*. Il est vraisemblable que les tribus de Diodore sont mythiques, ce qui n'exclut pas tout à fait que leurs noms ou ceux de leurs ancêtres divins aient pu être empruntés à une tradition scythe authentique (cf. leurs étymologies possibles, Annexe 1).

Cultes et célébrants

Si, comme il le semble bien, la société scythe (et sauromate / sarmate, et sace...) ne connaissait pas de caste sacerdotale distincte et organisée, c'est là une différence majeure avec l'Iran sédentaire et l'Inde. Les mages iraniens, les brahmanes indiens, étaient les gardiens du savoir sacré et les participants obligés à toute activité religieuse. Manifestement, de tels personnages n'existaient pas chez les peuples scythiques. Les rites, les sacrifices étaient présidés par les rois et d'autres chefs ou dignitaires, comme les gouverneurs ou "nomarques" des Scythes d'Europe, ou simplement par les chefs de famille au niveau le plus élémentaire. Chez les Sauromates / Sarmates, les femmes semblent bien avoir joué un rôle important dans les cultes, comme en témoigne la découverte dans des tombes féminines d'objets probablement rituels. A propos des sacrifices d'animaux, Hérodote (IV, 60) mentionne un

L'"icône" du dieu scythe de la guerre selon Hérodote : "un très ancien *akinakès* de fer". *Provenance inconnue (Ukraine ou Russie méridionale), collection privée ; longueur : 36,8 cm.*



"sacrificateur", mais ne le présente pas comme le détenteur d'un droit exclusif ou le membre d'un quelconque collège sacerdotal. Le terme même de "prêtre", d'ailleurs, est absent de toute sa description des mœurs et de la culture scythes. La situation devait donc être la même que dans d'autres groupes de tradition indo-européenne (Germains, Slaves), généralement dépourvus de clergé organisé.

Le culte comportait des sacrifices, accompagnés de prières et d'invocations aux dieux et déesses. Les sacrifices sont décrits en détail par Hérodote :

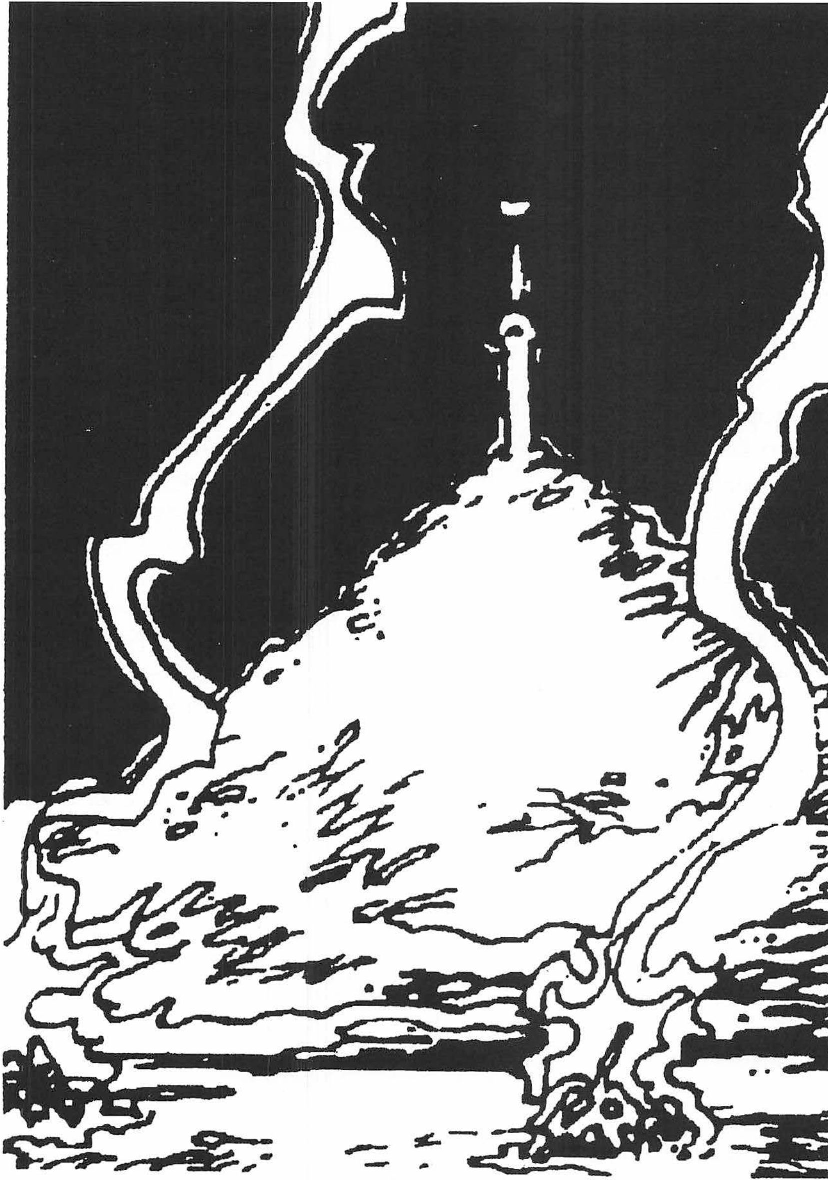
"Ils sacrifient tous de la même manière dans toutes leurs cérémonies, et voici comment : la victime est debout, les pattes de devant attachées ensemble ; le sacrificateur, debout derrière l'animal, le fait tomber à terre en tirant brusquement sur l'extrémité de la corde et invoque à cet instant le dieu auquel il sacrifie ; ensuite, il entoure d'un lacet le cou de la bête et y passe un bâton qu'il fait tourner pour étrangler ainsi la victime, sans allumer de feu, sans prémices et sans libations. Après avoir étranglé et dépouillé la bête, il se dispose à la faire cuire [...].
Quand la viande est cuite, le sacrificateur prélève sur la chair et les entrailles les prémices qu'il jette droit devant lui. Les Scythes sacrifient toute espèce de bétail, et surtout des chevaux". (IV, 60-61).

Un culte particulier, comportant des sacrifices humains et l'édification d'un "temple", était rendu à l'"Arès" scythe, le dieu (ou l'un des dieux) de la guerre :

"Dans chacun des districts de leurs divers gouvernements se trouve un temple d'Arès, ainsi fait : c'est un amoncellement de fagots de menu bois, qui a trois stades en longueur et en largeur, moins en hauteur ; il porte une plate-forme carrée, dont trois des côtés sont à pic, le dernier permettant seul d'y accéder. Tous les ans, on y ajoute cent cinquante charretées de fagots, pour compenser son affaissement progressif dû aux intempéries. Sur chaque tas on plante un très ancien glaive [akinakès] *de fer, et c'est lui qui symbolise le dieu : on lui offre tous les ans du bétail et des chevaux en sacrifice, en bien plus grand nombre encore qu'aux autres dieux. De tous leurs prisonniers de guerre ils sacrifient un homme sur cent, mais avec d'autres cérémonies que pour le bétail : ils font des libations de vin sur la tête des victimes et les égorgent au-dessus d'un bassin qu'ils montent sur l'échafaudage de fagots, pour répandre le sang sur le glaive. Ils portent donc le sang au sommet de ce temple, et ils accomplissent un autre rite à son pied : aux hommes qu'ils ont égorgés, ils coupent le bras droit avec l'épaule et le jettent en l'air ; puis, la dernière victime achevée, ils s'en vont, et les bras et les corps demeurent là où ils sont tombés."* (Hérodote, IV, 62).

Cette amputation avait certainement une signification essentielle, car elle se retrouve dans des légendes ossètes dont les héros vainqueurs mutilent ainsi leurs victimes : humiliation supplémentaire du vaincu, ou pratique magique pour éviter qu'il ne revienne se venger dans ce monde-ci ou dans l'autre ?

Les dimensions énormes prêtées par Hérodote au "temple" (environ 533 m de côté, ce qui est peu vraisemblable), et la pénurie de bois qu'il signale par ailleurs dans les steppes, montrent selon G. Dumézil le caractère exigeant du dieu, et il



Une évocation de l'épée divine plantée sur le bûcher (ici miniature par rapport à la description hérodotéenne !), dans un roman historique ukrainien. [S. Javorivs'kyj, *Xelur – Pisnja skifs'koho meča. L'viv, 1981*]

en rapproche un autre épisode de l'épopée ossète, où le héros Batradz – qui semble avoir hérité de plusieurs traits de l'"Arès" des Scythes, dont son association à l'épée – ordonne aux Nartes qu'il veut punir d'entasser cent charretées de charbon et d'en faire un brasier géant, dans lequel il se chauffe avant de se faire jeter à la mer pour tremper son corps d'acier.

Certaines découvertes archéologiques ont été mises en rapport avec le culte d'"Arès". A. Leskov a proposé d'identifier comme "temple" du dieu les restes

d'une construction en bois ronde appuyée sur dix poteaux découverte dans le cinquième kourgane d'Oul'skiï Aoul au Caucase du Nord-Ouest – mais cette structure ne ressemble pas à l'entassement de fagots décrit par Hérodote. Des armes enfouies en terre dans les chambres funéraires de certaines tombes, comme l'épée de Bilozirka (Ukraine, région de Zaporijjia), évoquent le glaive symbolique du dieu, mais on ne peut savoir avec précision à quel rituel ou à quelle croyance elles étaient associées.

Comme la rhabdomancie dont il sera question plus loin, le culte de l'épée sacrée devait être commun à divers peuples scythiques et à d'autres nomades (I. Lebedynsky, "Le dieu...", 2005 ; K. Escher et I. Lebedynsky, 2007). Des auteurs grecs l'attribuent aux Sauromates / Sarmates (Hikésios, *Sur les mystères*, cité par Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux Grecs*, IV, 64, 5). Ammien Marcellin le décrit chez les Alains (XXXI, 2, 23 ; il faut faire à ce sujet les mêmes réserves qu'à propos de la divination) : "*Un glaive nu est fiché en terre selon un rite barbare, et ils l'adorent comme un Mars préposé aux régions qu'ils parcourent*". Il est également signalé par les sources chinoises de l'époque Han chez les Xiongnu, nomades de souche peut-être altaïque, pour qui le *jinglu dao* jouait le même rôle que l'épée chez les Scythes. Au V[e] siècle, le "glaive du dieu de la guerre" miraculeusement retrouvé par un pâtre hun et apporté à Attila (Priscus, fragment 8 ; Jordanès, *Getica*, XXXV, 183) en est une autre manifestation, d'autant que Priscus prétend que l'arme était "*sacrée et honorée parmi les rois scythes, dédiée au maître des guerres*".

Outre les sacrifices (et peut-être à leur suite), les banquets cultuels devaient jouer un grand rôle dans la pratique religieuse. Des banquets funéraires sont notamment attestés par les fouilles des kourganes. Des repas solennels, coupés de prières, existent encore dans la religion populaire ossète.

La boisson sacrée des Indo-Iraniens, le *soma / haoma* (dont la composition réelle est encore discutée) devait être connue au moins de certains groupes saces, puisqu'elle figure dans le nom des *Sakā Haumavargā* des inscriptions perses. Hérodote ne mentionne rien de semblable chez les Scythes d'Europe. V. Abaïev explique le nom ossète du "houblon" (*xumällӕg* dans le dialecte digor), emprunté selon lui au scythique par le slave, le germanique, des langues caucasiques, turques, et ouraliennes, par **hauma-aryaka-* "*haoma* aryen". L'appellation de l'ancien breuvage cultuel enivrant aurait été transférée à la plante qui en fournissait un autre : la bière. Il faut toutefois noter que si vraiment les noms du "houblon" dans diverses langues ont été empruntés à un parler iranien des steppes, ce dernier avait connu la mutation *-ry-* > *-l-* caractéristique de certains dialectes sarmato-alains et de l'ossète, mais inconnu dans la langue et à l'époque des Scythes.

Les populations sédentaires de la steppe boisée ukrainienne pratiquaient des formes de culte ou de magie agraire. Les établissements de la période scythe comportaient de nombreux autels en terre sur lesquels étaient effectués des sacrifices d'animaux. On y a découvert, outre des figurines zoomorphes, de très curieuses "maquettes" de produits agricoles, faites d'argile mélangée à de la farine provenant

des céréales que représentent ces objets. Il s'agit probablement d'offrandes propitiatoires à des divinités veillant sur la croissance des végétaux et l'abondance de la moisson.

Aux cultes scythes se rattachent également les "surmonts", ces objets métalliques destinés à orner le sommet de hampes disparues. Comme leur connotation religieuse est certaine, on en traitera ici, mais en rappelant qu'ils ont pu avoir aussi une fonction d'emblème guerrier ou de pouvoir (cf. chapitre VIII).

Connus dès l'apparition des traits scythiques dans les cultures nomades (Arjan-1 dans la Touva, vers 800 av. J.-C.), les surmonts apparaissent en Scythie d'Europe à l'époque archaïque, dans la seconde moitié du VII[e] siècle av. J.-C., au Caucase du Nord. On les rencontre dans la steppe boisée ukrainienne au VI[e] siècle av. J.-C. (kourganes de la Soula). Aux IV[e]-III[e] siècles av. J.-C., ils caractérisent plutôt les tombes aristocratiques de la steppe herbeuse.

Parfois trouvés par deux ou par quatre, ils auraient pu servir, dans le cadre des cérémonies funéraires, à délimiter symboliquement un espace sacré.

Du point de vue typologique, les plus anciens (VII[e]-début du V[e] siècle av. J.-C.) ont une partie centrale faisant office de grelot. Sous le grelot se trouve la douille qui servait à l'emmanchement sur la hampe de bois et, au sommet, une tête d'animal réel ou fantastique (taureau, oiseau, griffon), ou plus rarement un animal entier. Quelques-uns ne comportent pas de grelot et représentent seulement une tête de cheval ou d'oiseau. Ces objets sont en bronze ; les quelques exemplaires en fer ont une structure différente, puisqu'ils étaient montés à soie, avec une longue tige pénétrant dans le bois de la hampe. La hauteur totale, hampe comprise, est estimée à 1,75 m, ce qui les rendait suffisamment maniables pour être portés sans difficulté à pied comme à cheval.

À partir du tournant des V[e] et IV[e] siècles av. J.-C., et jusqu'à la fin de la période scythe au III[e] siècle av. J.-C., les surmonts sont généralement dépourvus de grelots. Au IV[e] et au début du III[e] siècle av. J.-C., les motifs animaliers dominent (cerfs, boucs, combats d'animaux), mais quelques spécimens représentent des êtres anthropomorphes qui sont probablement des divinités scythes (cf. *supra*). L'influence artistique grecque sur ces objets, qui représentent une tradition spécifiquement scythe, est faible.

Les surmonts sont connus dans les cultures "scythoïdes" d'Europe centrale, et aussi chez différents groupes asiatiques. Outre ceux d'Arjan-1, on en a retrouvé dans des sépultures des cultures de Tasmola au Kazakhstan, de l'Altaï (cerf debout dans le deuxième kourgane de Pazyryk), et de Tagar sur le Iénisseï.

Deux épisodes rapportés par Hérodote illustrent l'intolérance que les Scythes témoignaient, selon lui, aux cultes étrangers.

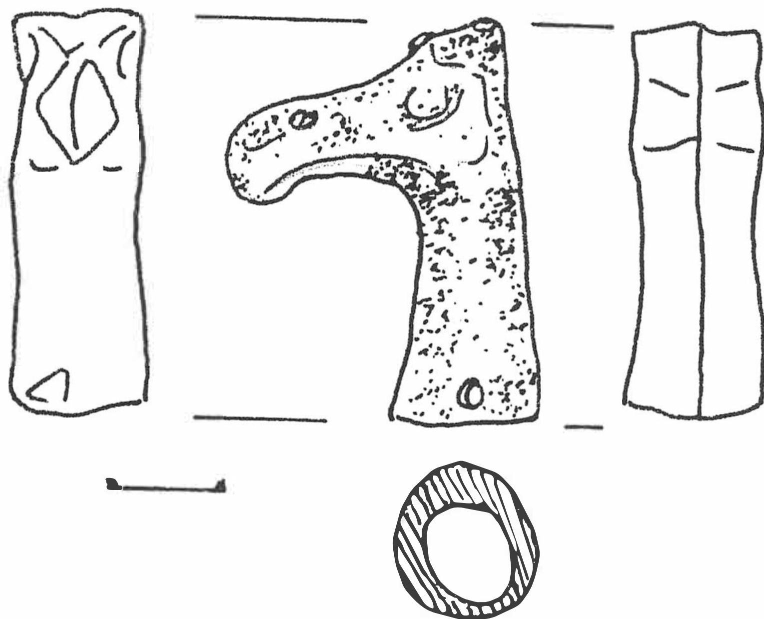


"Surmont" de bronze en forme de grelot, sommé d'une tête de taureau, d'Oul'skiï Aoul (Russie, territoire de Krasnodar), VI[e] ou V[e] siècle av. J.-C.

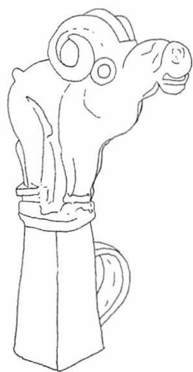


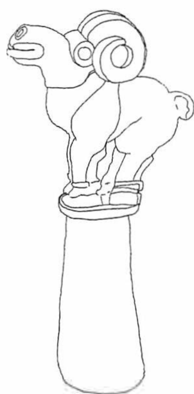
"Surmont" de bronze aux trois corbeaux, tenant des grelots, sur un grand trident, d'Oleksandropol' (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), début du III[e] siècle av. J.-C. ? Hauteur : 28,9 cm.

"Surmont" miniature zoomorphe scythe en bronze, de provenance inconnue (Ukraine ?) ; collection privée ; hauteur : 4 cm.



Deux "surmonts" de bronze du kourgane archaïque d'Arjan-1 (Russie, Touva), vers 800 av. J.-C. Ce sont les plus anciens spécimens actuellement connus des objets de ce type, répandus dans la plupart des cultures scythiques d'Europe et d'Asie.





Le premier (IV, 76) concerne Anacharsis, "philosophe des steppes" qui aurait été l'hôte de Solon à Athènes et que les Grecs mettaient au nombre des sept sages (Plutarque, *Vie de Solon*, V ; *Le banquet des sept sages*). Au cours de ses voyages, il avait fait vœu d'instituer à son retour une fête nocturne en l'honneur de Cybèle. Revenu en Scythie, il s'installa dans la région forestière de l'Hylée, rassembla le matériel cultuel et commença la fête. Mais il fut surpris par un Scythe, et dénoncé à son parent le roi Saulios qui vint vérifier l'information, vit Anacharsis "*occupé à ses pieuses pratiques*" et le tua d'une flèche sans autre forme de procès.

Le second (IV, 78-80) a pour héros le roi scythe Skylès. Initié par sa mère à la culture grecque, il prit ses habitudes à Olbia, où il avait un palais, décoré "*de griffons et de sphinx de marbre blanc*", et une femme. Il y faisait des séjours, vêtu en Grec et sacrifiant aux dieux grecs. Finalement, il s'y fit initier aux mystères de Dionysos Bachique, malgré un avertissement céleste de très mauvais augure (la foudre détruisit son palais). Lui aussi fut dénoncé à ses compatriotes – par un Grec – et des Scythes, postés dans une tour, furent "*consternés*" de le voir "*en proie au délire du dieu*". En effet, dit Hérodote, "*les Scythes reprochent aux Grecs leurs transports bachiques : il est inadmissible, disent-ils, d'imaginer un dieu qui pousse les hommes à perdre la raison*". Skylès fut renversé au profit de son demi-frère Oktamasadès. Réfugié en Thrace, il fut livré en échange d'un frère, lui-même réfugié chez les Scythes, du roi thrace, et fut décapité. "*Voilà* – commente Hérodote – *comment les Scythes veillent sur leurs usages, et voilà les châtiments qu'ils infligent à quiconque essaie d'introduire chez eux des coutumes étrangères*".

Quelles que soient les enjolivures légendaires et la part de réalité historique de ces histoires (R. Rolle attribue au Skylès d'Hérodote le sceau à ce nom découvert non

loin du Danube), il est clair que les Scythes passaient pour se méfier des influences étrangères, en l'occurrence de celles des Grecs. Ce n'est qu'à l'époque tardive, en Crimée, que l'hellénisation culturelle progressa chez les derniers d'entre eux. Il est évident que les sociétés scythiques devaient, pour ressembler à ce point les unes aux autres et conserver leur identité sur une longue période, avoir une armature traditionnelle très forte.

Devins et "chamanisme" scythes

A défaut de caste sacerdotale, il y avait bien, au moins chez les Scythes d'Europe, des spécialistes du surnaturel : c'étaient les devins dont Hérodote (IV, 67-69), qui les dit "nombreux", décrit les techniques. Ils ne formaient pas un clergé et n'appartenaient pas à une hiérarchie ; en fait, ils devaient se situer quelque peu en marge du reste de la société scythe. Leurs dons ne leur valaient d'ailleurs pas le respect dont auraient joui des prêtres : ils n'étaient considérés que comme des praticiens, plus ou moins doués, et soumis à une forme périlleuse de responsabilité professionnelle.

Hérodote explique en effet que les trois devins les plus renommés étaient appelés au chevet du roi malade, et "*en général*" accusaient un quidam d'avoir fait un faux serment sur le foyer royal (cf. chap. VII). Lorsque l'accusé niait, le roi convoquait six autres devins pour trancher la question : s'ils déclaraient l'homme coupable, on lui coupait la tête séance tenante et ses biens servaient à payer les honoraires de la première série de devins. Mais malheur à ces derniers si leurs collègues se prononçaient au contraire pour l'innocence de l'accusé ! Ils étaient condamnés à mort et brûlés vifs :

"Voici comment on les exécute : on remplit un chariot de bois bien sec, on y attelle des bœufs, et l'on met au milieu des fagots les devins, les mains liées derrière le dos, et baillonnés ; puis on allume les fagots et l'on chasse les bœufs en leur faisant peur. Les bœufs sont souvent brûlés avec les devins, mais souvent aussi le timon cède, rongé par les flammes, et ils s'en tirent avec quelques brûlures. On brûle les devins pour d'autres raisons encore, et toujours de cette façon, quand on les traite de faux devins." (IV, 69).

C'est peut-être là encore une manifestation de l'horreur iranienne du mensonge, se traduisant par un traitement particulièrement dur à l'égard de ceux qui, justement, étaient chargés de révéler les vérités cachées.

Les devins pratiquaient la rhabdomancie, c'est-à-dire la divination par les baguettes :

"Pour exercer leur art, ils emploient un grand nombre de baguettes de saule, voici comment : ils apportent de gros faisceaux de baguettes, les posent à terre et les dénouent ; puis ils font leurs prédictions en plaçant les baguettes l'une à côté de l'autre ; tout en parlant, ils ramassent les baguettes et les disposent de nouveau sur le sol l'une après l'autre. C'est là leur méthode de divination traditionnelle." (Hérodote, IV, 67).

Cette technique devait être répandue chez tous les peuples scythiques. Elle est attestée chez les Alains du IVe siècle de notre ère par Ammien Marcellin (XXXI, 2, 24) : "*Ils ont un procédé original de divination : ils réunissent des baguettes d'osier droites, puis les séparent à un moment précis en faisant des incantations secrètes, et discernent ainsi clairement l'avenir*". On a soupçonné Ammien Marcellin d'avoir, comme en d'autres occasions, complété son tableau des Alains par des emprunts aux auteurs précédents et notamment à Hérodote, mais le fait est que la divination par les baguettes a laissé des traces chez les Ossètes, modernes descendants des Alains du Caucase. Les baguettes divinatoires étaient connues jusqu'en Chine et représentent donc l'héritage d'une très vieille tradition eurasiatique, d'origine inconnue.

Chez les Scythes d'Europe, une catégorie de devins se distinguait des autres : les "énarées" ou "hommes-femmes". Le terme grec d'énarées ('ενάρεες) reflète un composé iranien **a-narya* "non-mâle". D'après Hérodote (I, 105), ce seraient les descendants des Scythes qui, au cours des expéditions en Asie, avaient pillé le temple d'Aphrodite à Ascalon et avaient été punis par la déesse "*d'un mal qui fait d'eux des femmes*" (mais, qui, visiblement, ne les empêchait pas de se reproduire, puisque la malédiction était héréditaire !). En réalité, ces énarées, mentionnés aussi par le Pseudo-Hippocrate (sous le nom hellénisé d'"anandries", *Des airs, des eaux et des lieux*, XXII) et par Aristote (*Ethique à Nicomaque*, VII, 7) pourraient être, comme les chamans de certains peuples de Sibérie et d'Amérique du Nord, des hommes travestis à des fins religieuses. Ils employaient une technique spécifique : au lieu des habituelles baguettes, ils se servaient d'écorces de tilleul : "*Ils coupent un morceau en trois lanières et prophétisent en les roulant et déroulant autour de leurs doigts*" (Hérodote, IV, 107). Ils prétendaient, dit-il, tenir ce don d'"Aphrodite" : celle d'Ascalon qui, prise d'un divin et tardif remords pour avoir efféminé les malheureux de père en fils, leur aurait fait ce cadeau compensatoire, ou l'"Aphrodite Céleste" des Scythes ?

On n'a guère de traces archéologiques de ces travestis, mais, comme dans le cas des "guerrières", la détermination du sexe des défunts est souvent, sauf étude anthropologique particulière lorsqu'elle est possible, guidée par le mobilier funéraire.

Les énarées et autres "devins" sont, dans toute la description hérodotéenne de la Scythie, les seuls candidats possibles au titre de "chaman". Or, il est impossible de parler de "chamanisme" sans ce personnage essentiel.

Le chamanisme n'est pas une religion à proprement parler, mais un ensemble de pratiques magico-religieuses grâce auxquelles les humains croient pouvoir entrer en contact, par l'intermédiaire du chaman, avec les parties invisibles et les forces surnaturelles de l'univers. Au terme de son initiation, le chaman acquiert la capacité de voyager par l'esprit sur la terre, dans le ciel et dans le monde souterrain. Il pratique l'extase et la transe. Il a des dons de devin et de guérisseur. Il occupe une place spéciale en marge du reste de la société, dont il se distingue par son costume, les accessoires qu'il utilise (bâton, miroir, tambourin...) et parfois, comme on l'a vu, un changement symbolique de sexe ; certaines populations altaïques ont

d'ailleurs aussi d'authentiques "chamanesses". Le chaman est toujours intimement lié à l'animal, qui peut être son messager, sa monture pour le voyage cosmique, ou son incarnation. Les esprits zoomorphes jouent un grand rôle dans l'ensemble du système chamanique.

Certaines de ces caractéristiques du chamanisme altaïque ont, comme on le voit, des analogies dans les cultures scythiques. L'orientation animalière de l'art "scytho-sibérien" (cf. chap. X), l'usage abondant de grelots, la rhabdomancie des "devins", les fumigations de chanvre, l'efféminations des énarées, sont des éléments qui donnent une certaine consistance à l'hypothèse d'un chamanisme scythique. S'y ajoutent les histoires à connotations chamaniques, avec voyages magiques, mort apparente et résurrection, transformation en animal et apparitions, racontées par Hérodote à propos des étranges personnages d'Aristéas de Proconnèse (IV, 13) et d'Abaris "l'Hyperboréen" (IV, 36). Aucun des deux n'est scythe, mais les deux récits sont liés au monde scythe et eurasiatique. Même Anacharsis célébrant à sa façon le culte de Cybèle, couvert d'images divines et frappant son tambourin, évoque autant un chaman qu'un prêtre de la "Grande Mère".

Si les "devins" scythes, et notamment les énarées, doivent bien être identifiés comme des chamans, ils ne semblent pas, comme on l'a signalé plus haut, avoir formé un ordre organisé et hiérarchisé. Hérodote ne les différencie que par leur notoriété ; il n'aurait pas manqué de signaler, s'il avait existé, un "archichaman" comparable au *beki* des Mongols médiévaux, dont le pouvoir était parfois considérable (en témoigne la rivalité de Gengis-Khan et de son chaman en chef, Kökötchü le *teb-tenggeri* "très céleste", qu'il dut se résoudre à faire assassiner pour sauver son trône).

Les rites funéraires

On pourrait dire, sans chercher le bon mot, que la mort occupait une place privilégiée dans la vie des Scythes. Elle était omniprésente dans leur existence de guerriers, dans leurs cultes, dans leur art (cf. chap. X à propos des "combats d'animaux"), et ils avaient une foi inébranlable dans l'existence d'un autre monde et la survie de l'âme. Les rites funéraires étaient parmi les plus grandioses qu'ils célébraient ; l'architecture funéraire était la seule qu'ils pratiquaient habituellement – en tout cas dans les cultures nomades de la steppe herbeuse –, mais elle avait une ampleur et une sophistication considérables.

Ces caractéristiques se retrouvent chez tous les peuples scythiques, et certaines se sont maintenues jusqu'à nos jours chez les Ossètes. "*Il semble que rien ne se soit enraciné aussi fort dans les conceptions de l'Ossète que la vie après la mort*", souligne le poète ossète Kosta Khétagourov (*Ossoba, essai ethnographique*, 1894), et les ethnographes du XIX[e] siècle décrivent les ruineuses cérémonies organisées par les familles en l'honneur de leurs morts.

Les peuples scythiques se représentaient probablement l'autre monde comme assez semblable au leur, avec les mêmes activités et les mêmes hiérarchies. C'est ce que suggèrent, d'une part la composition des mobiliers funéraires (parures, vaisselle, outils de travail des deux sexes, armes pour les hommes et certaines femmes), d'autre part l'analyse de la religion populaire ossète, bien que celle-ci ait été marquée par de multiples influences caucasiennes, chrétiennes, musulmanes et peut-être même zoroastriennes de Perse. Il est difficile de dire, par exemple, si le pont étroit que doit franchir le défunt pour accéder au Royaume des Morts est la survivance d'une croyance commune aux peuples iraniens ou s'il s'agit d'un emprunt (à quelle date ?) aux représentations zoroastriennes. Il en va de même du personnage ossète de Barastyr, qui administre ce Royaume des Morts et qui a des analogies avec des figures semblables de la mythologie iranienne ancienne. G. Dumézil pense que les scènes édifiantes (de châtiments ou de récompenses) auxquelles assistent les héros des épopées ossètes admis à pénétrer dans l'autre monde peuvent remonter à un très lointain passé indo-iranien, puisqu'ils évoquent des récits brahmaniques semblables. D'autres auteurs y voient, au contraire, le produit d'une vision chrétienne du paradis et de l'enfer.

En ce qui concerne les rites funéraires scythes, le texte d'Hérodote est, encore une fois, la meilleure introduction au sujet et une bonne clef d'interprétation des découvertes archéologiques. La partie la plus détaillée concerne les funérailles royales (IV, 71-72) :

"Les tombes de leurs rois sont dans le pays des Gerrhiens, où le Borysthène cesse d'être navigable. A la mort du roi, ils creusent là-bas une grande fosse carrée ; quand elle est prête, ils prennent le cadavre qui a été couvert de cire et dont le ventre a été ouvert, vidé, rempli de souchet broyé, d'aromates, de graines de persil et d'anis, et recousu ensuite ; ils le placent sur un chariot et l'emmènent dans une autre de leurs tribus. Le peuple qui accueille le corps sur son territoire se livre aux mêmes manifestations que les Scythes Royaux : ils se coupent un bout de l'oreille, se rasent le crâne, se tailladent les bras, se déchirent le front et le nez, se transpercent de flèches la main gauche. Puis le corps du roi, toujours sur son chariot, passe chez un autre peuple de l'empire, accompagné de ceux qui l'ont reçu d'abord. Lorsque le mort et son cortège ont passé chez tous leurs peuples, ils se trouvent chez les Gerrhiens, aux confins de leur empire et au lieu de la sépulture : alors, après avoir déposé le corps dans sa tombe sur un lit de verdure, ils plantent des piques autour de lui, fixent des ais par-dessus et les recouvrent d'une natte de roseaux ; dans l'espace demeuré libre ils ensevelissent, après les avoir étranglés, l'une de ses concubines, son échanson, un cuisinier, un écuyer, un serviteur, un messager, des chevaux, avec les prémices prélevés sur les restes de ses biens et des coupes d'or, mais ni argent, ni cuivre ; après quoi tous rivalisent d'ardeur pour combler la fosse et la recouvrir d'un tertre aussi haut que possible.

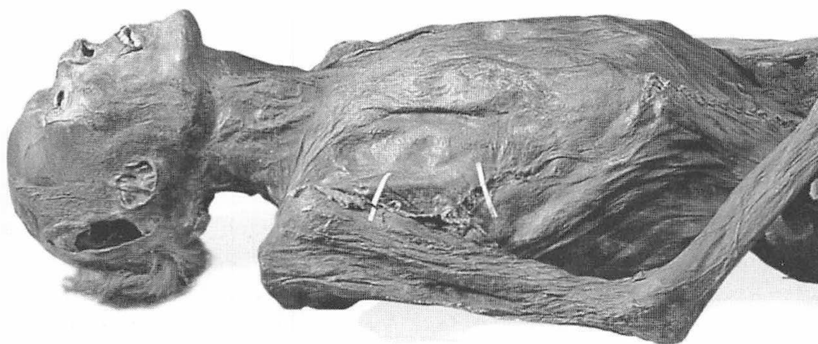
Lorsqu'un an s'est écoulé, ils font une nouvelle cérémonie : ils prennent, dans la maison du roi, ses serviteurs les plus utiles – tous de race scythe, car le roi désigne lui-même qui le servira ; il n'y a pas d'esclaves achetés en ce pays – ; ils en étranglent cinquante, ainsi que les cinquante chevaux les plus beaux, en vident et nettoient le ventre, les bourrent de paille et les recousent. Puis ils fixent sur deux pieux la moitié d'une roue,

la jante tournée vers le sol ; ils font la même chose pour l'autre moitié, et enfoncent en terre un grand nombre de ces supports. Ensuite ils passent une perche solide dans le corps de chacun des chevaux, en long, jusqu'à la nuque, et les posent sur les roues : l'une soutient la bête à la hauteur des épaules, l'autre supporte le ventre, à la hauteur des cuisses ; les pattes restent pendantes et ne touchent pas le sol. Ils mettent aux chevaux un mors et une bride qu'ils tirent en avant de la bête et fixent à des piquets. Chacun des cinquante jeunes gens étranglés est alors placé sur son cheval ; pour cela, chaque corps est transpercé verticalement par un pieu, le long de la colonne vertébrale, jusqu'à la nuque ; l'extrémité inférieure du pieu dépasse le corps et s'emboîte dans une cavité ménagée dans l'autre pièce de bois, celle qui traverse le cheval. Ils installent ces cavaliers en cercle autour du tombeau, puis ils s'en vont.

Telles sont les funérailles qu'ils font à leurs rois. Les autres Scythes sont, à leur mort, placés sur un chariot et promenés par leur famille chez tous leurs amis. Chacun de ceux-ci reçoit à son tour le cortège et lui offre un banquet, en présentant au mort comme aux autres sa part de tous les mets. On promène ainsi pendant quarante jours les corps des simples particuliers, puis on les enterre".

On voit ainsi que les funérailles de la masse des Scythes suivaient, sous une forme simplifiée, le même principe que celles des rois, dont la description pleine de grandeur macabre a fait frémir des générations de lecteurs. A quelques détails près – comme l'absence d'argent dans le mobilier funéraire, qui a cependant pu avoir une réalité, à l'époque d'Hérodote, au moins dans certaines tribus ou pour les enterrements royaux –, les données archéologiques confirment et illustrent cette description. L'ethnographie apporte également quelques éclairages supplémentaires (l'architecture funéraire elle-même sera étudiée plus loin).

L'embaumement du cadavre n'avait apparemment pas la même finalité qu'en Egypte : il ne s'agissait sans doute pas de préserver le corps pour l'éternité, en prévision de sa "réanimation", mais de le garder présentable le temps de lui faire effectuer son voyage jusqu'à la nécropole (surtout dans les cas où la mort était survenue loin de celle-ci, quelque part sur l'itinéraire des migrations saisonnières). En Scythie d'Europe, les techniques employées n'ont pas permis de conservation des tissus organiques sur le long terme, et les tombes ne contenaient plus que des



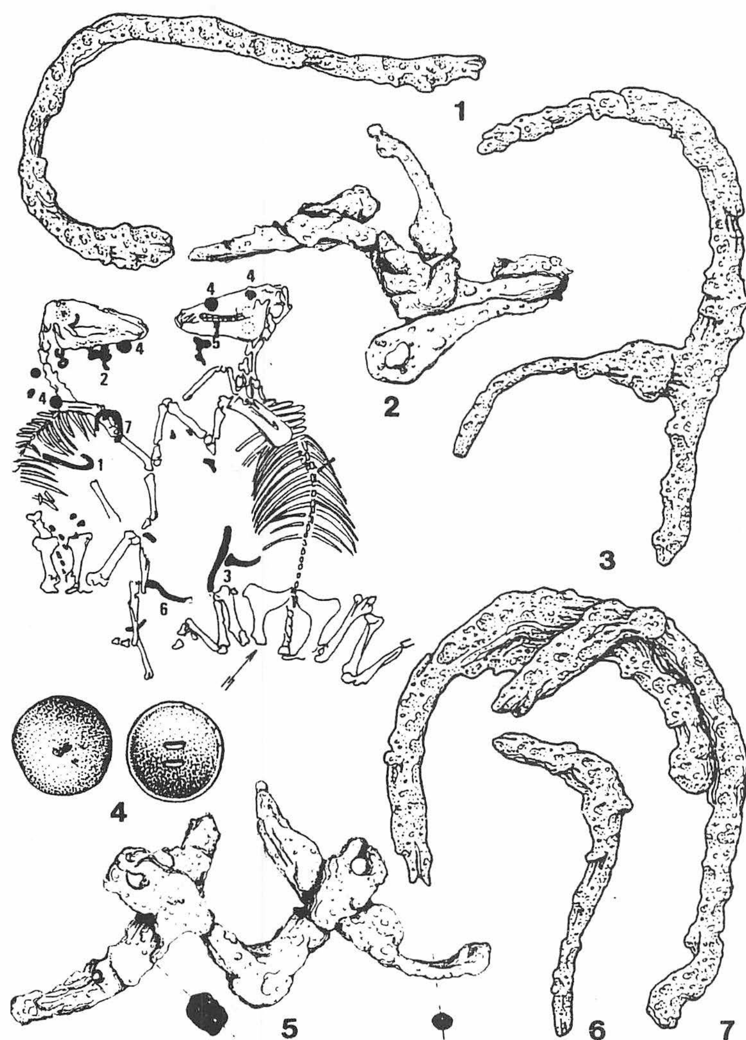
Corps momifié de l'homme enterré dans le kourgane N° 5 de Pazyryk (Russie, Altaï).

squelettes. Dans l'Altaï, au contraire, les "kourganes gelés" ont livré des corps presque intacts, quoique souvent malmenés par les pilleurs de tombes : la momification pratiquée sur eux y a contribué, mais c'est surtout la brusque congélation qui les a sauvés. Ces momies (de Pazyryk, d'Oukok, de Berel', etc.) permettent l'examen des techniques de conservation utilisées à l'époque scythe. Le crâne était trépané et le cerveau ôté. Les entrailles étaient également retirées, et le corps bourré d'herbes avant d'être recousu. Des incisions pratiquées sur la peau suggèrent l'emploi d'un produit conservateur "injecté" par scarification. Les os du défunt de Berel' portent des stries de décharnement correspondant à l'enlèvement des muscles. Le tout devait être assez efficace, en tout cas pour une brève période. Une grande table sans décor, longue d'environ 2 m, retrouvée dans un autre "kourgane gelé" à Touekta, aurait pu servir à l'embaumement.

La promenade de la royale dépouille jusqu'à la nécropole "gerrhienne" (au sujet de cette dernière, cf. *infra*) a le même sens que la version réduite qui existait pour le reste de la population : c'est une présentation du corps à la "famille" (pour le roi, l'ensemble de ses peuples) pour un dernier adieu, qui donne lieu à des manifestations théâtrales de désespoir et à des pratiques d'automutilation. Ces dernières sont bien connues chez des peuples nomades de la steppe à des époques plus tardives. Elles sont par exemple signalées chez les Huns (dans le récit des funérailles d'Attila par Jordanès, *Getica*, XLIX, 255-258), et chez les Turcs d'Asie centrale. En 575, une ambassade byzantine auprès du kaghan turc que les sources nomment Tourxanthos fut même sommée en ces termes d'y participer : "*Romains, vous m'avez trouvé dans la plus profonde affliction, mon père vient de mourir – il convient donc que vous vous marquiez le visage avec la lame de vos poignards pour obéir à la loi et aux usages locaux en ce qui concerne les cérémonies des morts*" (*Histoire* de Ménandre le Protecteur). Au Caucase, des pratiques de ce genre se sont maintenues chez les Ossètes, mais sous une forme très atténuée : les femmes se frappaient les joues, les hommes se fustigeaient d'un fouet. Les récits épiques conservent toutefois le souvenir de démonstrations plus vigoureuses, comme dans cet épisode (traduit par G. Dumézil) : "*Le vent apportait par touffes des cheveux d'or et il tombait une bruine de sang ! C'était donc que, là-bas, les femmes de Saïnäg Äldar s'arrachaient les cheveux et se déchiraient les joues*".

La mise à mort d'"accompagnateurs" a également des parallèles chez différents peuples nomades – mais aussi dans d'autres civilisations, comme celle de la Chine antique. L'archéologie confirme leur réalité, bien que l'on constate dans certains cas que les personnages qui accompagnent le défunt ont été inhumés postérieurement (cf. *infra* à propos de Tovsta Mohyla). A noter que pour Hérodote, la femme immolée et enterrée avec le roi n'est pas son épouse, mais l'une de ses concubines.

Les sacrifices de chevaux, parfois très nombreux (environ 200 dans le premier kourgane de Iélizavetinskaïa au Caucase du Nord-Ouest, d'après Vesiolovski qui le fouilla en 1913 !), sont également bien attestés, tant chez les Scythes d'Europe que, par exemple, dans l'Altaï.



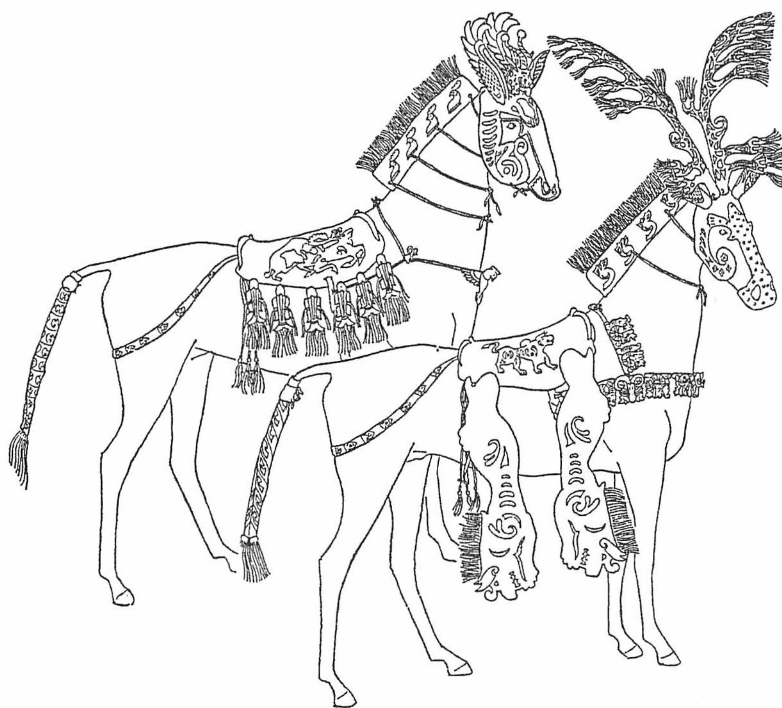
Squelettes de chevaux, avec les restes de leurs harnachements, de la tombe N° 12 de Szentes-Vekerzug (Hongrie), culture scythoïde de la Tisza, VIe-Ve siècles av. J.-C.
[T. Kemenczei, 2004]

Dans cette dernière région, l'état de conservation des dépouilles et de leurs harnachements a permis des constatations intéressantes. Dans le kourgane N° 11 de Berel' (Kazakhstan) gisaient 13 chevaux, tous des étalons âgés de 16 à 20 ans, qui avaient été longtemps montés et n'étaient donc plus des animaux de grande valeur. Comme à Pazyryk, ils portaient des harnachements de cérémonie complexes, et H.-P. Francfort a pu déterminer que ces parures étaient thématiques : celle de l'un des chevaux était centrée sur la figure du bouquetin, d'autres sur le griffon, le félin, le mouflon, l'élan... L'archéologue suppose que ces animaux sauvages ou fantastiques étaient les seuls habilités à jouer le rôle de psychopompes, et que les chevaux étaient revêtus de ces "déguisements" symboliques pour pouvoir accéder à cette dignité. Il est difficile de dire si des croyances de ce type existaient dans les autres parties du monde scythique et si elles seules justifiaient la présence de chevaux dans les sépultures.

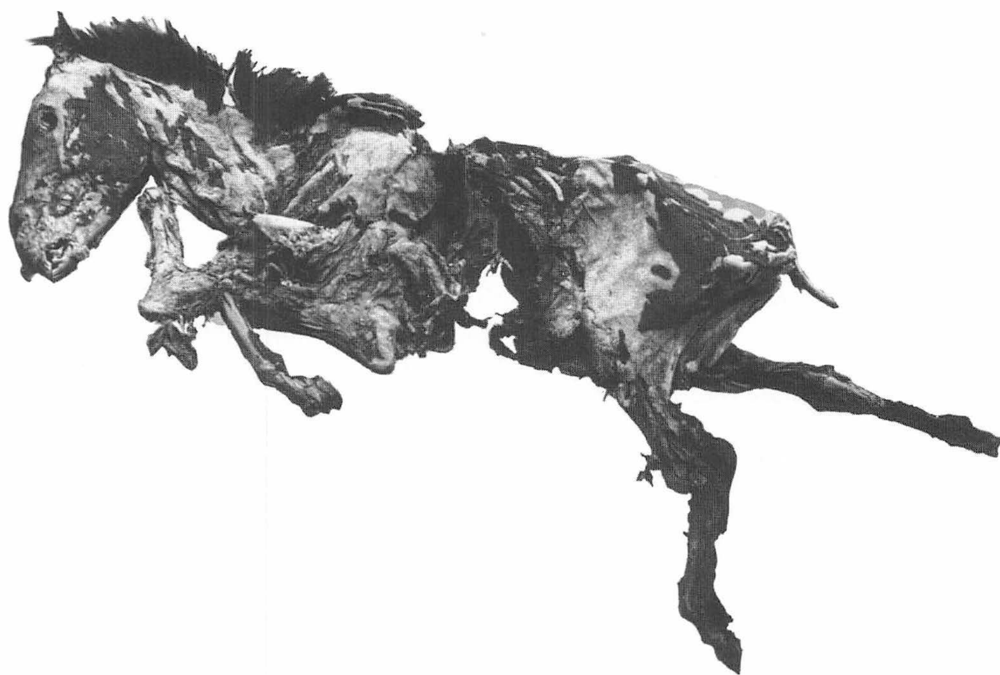
Le sacrifice du cheval s'est longtemps conservé chez les Ossètes avant d'être, comme d'autres rites funéraires antiques, remplacé par une cérémonie symbolique : le *bäxfäldisyn* ou "marquage du cheval", au cours duquel la monture du défunt lui est réservée dans l'autre monde au moyen d'une entaille à l'oreille.

La funèbre suite de serviteurs étranglés, juchés sur leurs chevaux empaillés et montant la garde autour du kourgane royal, a été traitée par certains commentateurs comme l'écho d'un mythe. Leur existence n'a rien d'invraisemblable dans le cas de sépultures royales particulièrement fastueuses, mais on n'en connaît pas de traces archéologiques sûres. On les considère habituellement comme une "garde" protégeant la tombe, mais F. Thordarson y voit plutôt une course de chevaux liée aux jeux funéraires. En ce qui concerne les chevaux, en tout cas, le doute n'est pas permis : au milieu du XIII[e] siècle, Guillaume de Rubrouck décrit une installation de ce genre chez les "Comans", c'est-à-dire chez les Polovtses ou Kiptchaks turcophones des steppes ukraino-russes : "*J'ai vu l'un de ces morts, récemment défunt ; autour de lui ils avaient suspendu les peaux de seize chevaux, quatre à chacun des points cardinaux du monde, entre de hautes perches*" (Rubrouck, VIII). Vers 1291, Ricold de Monte Croce signale le même rite chez les Mongols :

"*Les Tartares* [= Mongols] *enterrent avec le mort des vêtements, de l'argent et diverses autres choses. Lorsqu'il s'agit d'un grand, on y ajoute un bon cheval. Lorsqu'on se prépare à l'ensevelir, son écuyer monte le cheval et fatigue l'animal en le faisant courir*



Harnachements et masques funéraires de chevaux du kourgane N° 1 de Pazyryk (Russie, Altaï).
[M. P. GRIAZNOV]



L'un des chevaux enterrés dans le Kourgane N° 1 de Pazyryk (Russie, Altaï).

et manœuvrer ; ensuite il lave la tête du cheval avec du vin pur et fort. La bête tombe alors ; l'écuyer lui retire les intestins, la vide complètement et la remplit d'herbes vertes, puis on fait entrer un grand pieu par le fondement et on l'enfonce jusqu'à la bouche. Il laisse le cheval ainsi empalé, le suspend, et lui donne l'ordre de se tenir prêt toutes les fois que son maître voudra le monter. Alors seulement on recouvre le mort dans son tombeau".

Au milieu du XIV[e] siècle encore, le voyageur arabe Ibn Battûta décrit comme suit les funérailles d'un chef mongol : il est enterré dans une chambre souterraine où l'on dépose un riche mobilier, avec ses armes et une vaisselle d'or et d'argent. Il est accompagné pour l'éternité par quatre jeunes filles et six de ses principaux gardes, portant des récipients à boire. La tribu érige un grand tertre sur sa tombe. Puis l'on fait courir jusqu'à épuisement quatre chevaux autour du tertre, on les abat et on les suspend à un appareil de bois au moyen d'un pieu qui les traverse de la bouche à la queue.

On remarque que dans tous ces cas, comme chez les Scythes, les chevaux ainsi préparés sont destinés à être laissés à l'extérieur de la sépulture. Les fouilleurs du *kourgane* archaïque d'Arjan-1, dans la Touva, ont remarqué la présence aux alentours de la tombe de squelettes incomplets de chevaux, dont ne subsistaient que les crânes et les os des pattes, et ils ont supposé que les animaux avaient pu être traités dans le même but. A Iélizavetinskaïa au Caucase du Nord-Ouest, certains restes de chevaux avaient été retrouvés au niveau du sol ancien et non dans la tombe. Trois d'entre eux, notamment, étaient disposés autour d'un

pilier auquel ils avaient sans doute été attachés, ce qui évoque la description d'Hérodote.

Au Vᵉ siècle, les Huns pratiquaient le sacrifice et l'inhumation du cheval (déposé dans la tombe), mais traitaient dans certains cas l'animal comme s'il avait été destiné à ce genre d'exposition extérieure : ils ne conservaient que sa peau avec le crâne et les pattes, et peut-être empaillaient ces restes.

Un récit ossète (connu aussi chez d'autres peuples du Caucase septentrional) montre le héros narte Soslan, dont le cheval a été tué, l'empailler (sur le conseil de l'astucieux animal lui-même !) et le monter à nouveau : le cheval ne cesse de courir que lorsque les démons ennemis de Soslan y mettent le feu. Plus intéressant encore, un épisode incomplet rapporté par G. Dumézil peut se rapporter directement aux rites funéraires scythiques. Soslan, blessé et mourant, cherche une monture pour se rendre au Royaume des Morts ; il reçoit ce conseil : "*Va prendre dans un grand troupeau le meilleur cheval, immole-le et nettoie son ventre*". Il est donc possible qu'un mythe scythe ait fait du cheval empaillé un véhicule vers l'autre monde.

C'est à l'occasion des funérailles qu'étaient pratiquées les inhalations rituelles de vapeurs de chanvre que décrit Hérodote (IV, 73-75) :

[IV, 73] *"Sur trois perches plantées en terre et penchées l'une vers l'autre, ils tendent des couvertures de feutre qu'ils raccordent de leur mieux, puis jettent des pierres rougies au feu dans une auge placée au centre de l'abri formé par ces perches et ces tentures.*

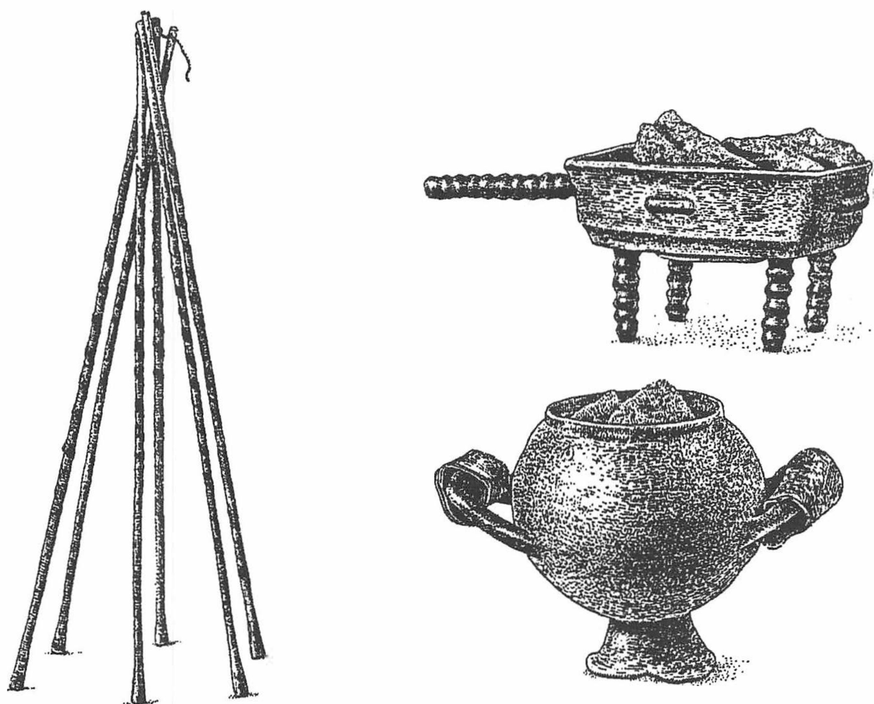
[IV, 74] *Dans leur pays croît un chanvre qui ressemble beaucoup au lin, sauf pour l'épaisseur et la hauteur : sous ce rapport, il l'emporte nettement [...].*

[IV, 75] *Les Scythes prennent la graine de cette plante, se glissent sous leur abri de feutre et la jettent sur les pierres brûlantes ; elle fume aussitôt et dégage tant de vapeur que nos étuves de Grèce ne sauraient mieux faire. Ce bain de vapeur fait pousser aux Scythes des hurlements de joie".*

Il s'agit évidemment de haschisch, et V. Abaïev suppose que le terme grec de "cannabis" (κάνναβις) désignant le chanvre indien a été emprunté aux Scythes (**kanab*, cf. sace-khotanais *kanbā*, persan *kanab*, ossète *gän[ä]* < **kana*.) Au Vᵉ siècle de notre ère, Hésychius glose le nom du cannabis par "encens scythe".

Un autre passage d'Hérodote (I, 202) se rapporte manifestement à la même coutume. Il porte sur un peuple qui n'est pas clairement nommé, mais peut appartenir à l'ensemble massagète (ces détails sont donnés dans le chapitre consacré aux Massagètes et à leur guerre contre les Perses) :

"Ils connaissent encore, dit-on, d'autres arbres dont les fruits ont un effet particulier : ces gens s'assemblent par bandes, allument un feu et, assis tout autour, y jettent ces fruits ; en brûlant les fruits dégagent une odeur qui les enivre comme le vin



Nécessaire à inhalation de vapeurs de chanvre de Pazyryk (Russie, Altaï).
[M. I. Artamonov]

enivre les Grecs ; plus ils en jettent, plus ils sont ivres, et finalement ils se lèvent et se mettent à danser et à chanter".

La description est moins précise que dans le cas précédent (il s'agit de populations plus lointaines et d'informations de seconde main), mais le principe est le même.

L'existence et la diffusion de ces inhalations de vapeurs psychotropes chez les peuples scythiques sont confirmées par la découverte, dans les tombes de l'Altaï, de tout le matériel nécessaire : de petites tentes d'environ 1,20 m de haut, faites de cuir ou de feutre avec une armature légère de piquets, des chaudrons contenant les pierres qui étaient chauffées, des sachets de cuir contenant des graines de *cannabis sativa*, mais aussi de mélilot. Suivant les constatations des archéologues, les chaudrons devaient fumer au moment de la fermeture de la tombe. Les vapeurs qu'ils répandaient servaient effectivement d'encens, et facilitaient peut-être aussi les mises à mort pratiqués dans la sépulture avant l'édification du tertre.

Les conditions de cette inhalation de haschisch sont discutées : usage exclusivement rituel, plus généralement festif, ou même courant ? Hérodote l'associe uniquement aux rites funéraires. La présence du matériel de fumigation dans les tombes n'est pas, contrairement à ce qu'avance R. Rolle, la preuve d'une utilisa-

tion courante. Il n'y a pas non plus d'indice suggérant, comme le prétendent des auteurs imaginatifs, que les Scythes allaient au combat drogués (ce qui, à vrai dire, paraît faire mauvais ménage avec le tir à l'arc, voire avec une bonne tenue en selle !) ou créaient les formes les plus fantastiques de leur art animalier sous l'influence de substances intoxicantes.

Une autre tradition funéraire signalée chez des peuples scythiques ou voisins est le cannibalisme – plus précisément l'endocannibalisme, c'est-à-dire la consommation du mort par son propre groupe. Manifestement inconnu des Scythes d'Europe, il est mentionné par Hérodote chez les Massagètes (I, 216, en complément de l'euthanasie des vieillards, cf. chap. VII), et aussi chez les lointains Issédons (IV, 26). Dans les deux cas, le corps humain était consommé avec une grande quantité d'autres "viandes".

Tout ceci est-il réel, mythique, ou se rattache-t-il à la littérature d'horreur pour voyageurs ? B. Sergent rappelle que l'endocannibalisme était courant chez différentes populations indo-européennes anciennes, qui le concevaient comme un dernier honneur rendu au mort ou un moyen d'absorber son essence et de la conserver dans le groupe. On n'a de preuve archéologique de cette anthropophagie rituelle chez aucun groupe scythique de l'Antiquité. Dans le cas de certains des défunts momifiés des kourganes de l'Altaï, le prélèvement de masses musculaires aurait pu être opéré à cette fin – mais il peut être lié simplement au processus de conservation décrit plus haut.

■ Kourganes et nécropoles : l'architecture funéraire

Les tombes des Scythes sont les principaux monuments qu'ils nous ont laissés. Elles étaient, dans l'espace tel que le percevait le nomade, des repères, des ancrages et des lieux saints (c'est ce qu'explique à Darius le roi Idanthyrsos selon Hérodote, IV, 127).

Ces tombes, ce sont les "kourganes" qui, autrefois, parsemaient la steppe. Leur destination funéraire a toujours été connue des populations successives de ces régions : les nomades, d'abord, qui les ont souvent réutilisées (comme les Scythes eux-mêmes avaient parfois réutilisé des tertres antérieurs), puis les Slaves. Des légendes leur étaient associées, histoires de trésor bien sûr – on sait aujourd'hui qu'elles avaient une base bien réelle ! – et, ce qui est plus intéressant, histoires d'autre monde, de guerriers endormis et de vie dans l'au-delà. Une légende recueillie en Ukraine avant 1914 prétendait ainsi que dans les kourganes dormaient les grands *hetmans* cosaques, qui un jour reviendraient libérer leur peuple du joug moscovite.

A toutes les époques, les tombes scythes ont été pillées, et les premiers de ces pillages ne sont sans doute pas très postérieurs aux inhumations. Les grands kourganes ukrainiens d'Oleksandropol', Tchortomlyk, Solokha, Tovsta Mohyla, avaient été pillés au moins partiellement dans l'Antiquité, tout comme, en Asie,



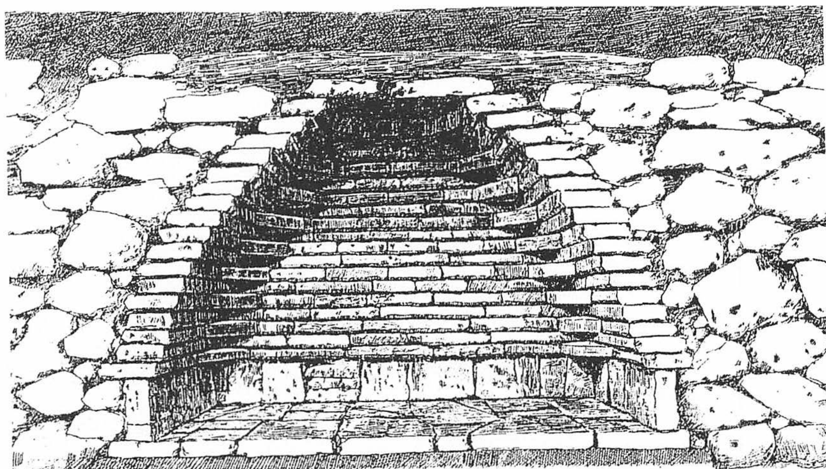
Le kourgane dit Netchaïeva Mohyla ("Tombe de Netchaï", du nom d'un chef cosaque) est le plus grand conservé en Ukraine.
[R. ROLLE, 1980]

les "kourganes gelés" de l'Altaï. Les tunnels forés par les voleurs ont été retrouvés lors des fouilles modernes, de même qu'une partie de leur matériel (un pilleur de tombe mort dans un éboulement à Tchortomlyk tenait encore à la main sa lampe à huile) et des menus objets qu'ils ont semés en route. Le risque de pillage était certainement pris en compte par les constructeurs de tombes scythes et explique l'existence de diverses cachettes.

En règle générale, les Scythes (et tous les peuples apparentés) inhumaient leurs morts. Des tombes à incinération ont été découvertes dans la steppe boisée ukrainienne, par exemple sur la Ros' (dans le groupe de la "Rive Droite", où leur nombre augmente à la fin de la période scythe), sur le Boug, ou encore dans le groupe de Podolie occidentale où les incinérations voisinent avec des inhumations, parfois dans les mêmes tombes. Ces incinérations peuvent logiquement être attribuées à des populations non-scythes. Dans la steppe herbeuse, elles sont très rares.

Chez les Scythes d'Europe, la structure des tombes et leur groupement éventuel en nécropoles varient considérablement dans les détails : taille du tertre, agencement intérieur, orientation des corps, nombre d'inhumations, etc. Comme des types différents apparaissent dans une même nécropole et parfois sous un même kourgane, il faut admettre l'existence de traditions non seulement tribales, mais aussi sans doute "claniques" ou familiales. En tout cas, on ne peut définir un modèle canonique.

Dans la steppe herbeuse ukrainienne, les nécropoles groupent de dix à cent kourganes, ceux du centre étant les plus élevés. Les tertres qui couvrent les tombes pauvres mesurent jusqu'à 2 m de haut et 20 m de diamètre ; ils sont faits de terre

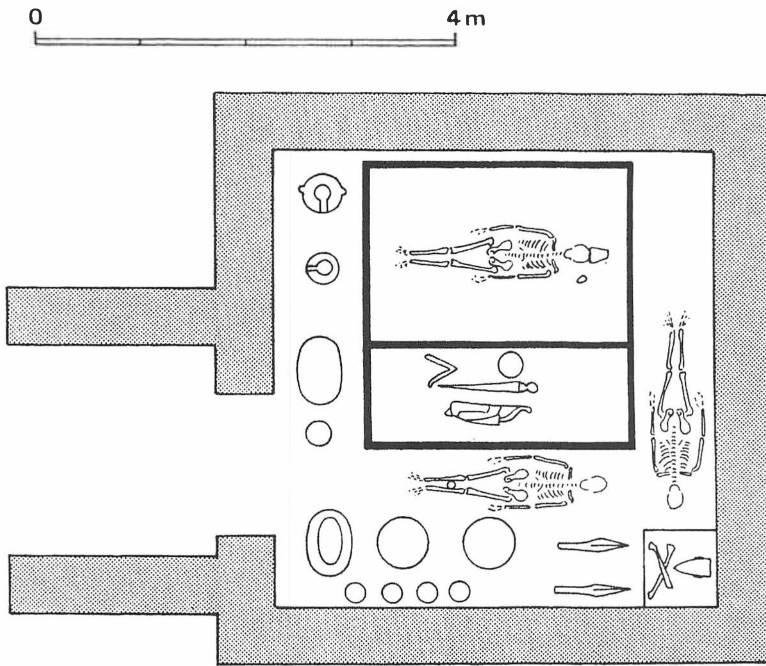


Chambre funéraire à fausse voûte du kourgane royal d'Ohouz (Ukraine, région de Kherson), IVe siècle av. J.-C. [Gravure ancienne, in Or…, 2001]

locale provenant du fossé qui les entoure. Au contraire, ceux de l'aristocratie et des tombes "royales" sont hauts de 3 à plus de 20 m, avec un diamètre de 30 à 350 m ; ils se composent non de terre entassée, mais de mottes découpées et apportées parfois de plusieurs kilomètres. G. L. Bonora (2007), après J. V. Boltrik (2004), a évalué les volumes de terre constituant les kourganes de différentes catégories sociales : de 2 500 à 4 000 m³ pour les "nobles du 2e niveau", 6 500 à 8 000 m³ pour les "nobles du 1er niveau", 11 000 à 13 000 m³ pour l'entourage du roi (exemple : Tovsta Mohyla), 36 000 à 40 000 m³ pour la famille royale (exemples : Oleksandropol', Netchaïéva Mohyla), et 82 000 à 117 000 m³ pour les souverains eux-mêmes (Ohouz, Tchortomlyk). Le détail de ces classifications un peu mécaniques, et l'existence de la stratification sociale excessivement complexe qui la sous-tend, peuvent être discutés, mais l'idée générale est claire. Le plus grand de tous les kourganes est celui d'Ohouz dans la région de Kherson ; fait de 117 000 m³ de terre prise à 2 km du site, et de pierres apportées de 52 km (!), il protégeait la dépouille d'un défunt qu'accompagnaient cinq personnes (ce n'est pas un maximum : 13 personnes à Tchortomlyk) et 17 chevaux.

Les tombes des VIIe-Ve siècles av. J.-C. contiennent souvent de simples fosses rectangulaires ou ovales, certaines ont une structure de bois plus ou moins complexe faite de rondins. Dans plusieurs cas, cette structure a été incendiée avant la fermeture du sépulcre. À partir du Ve et surtout aux IVe et IIIe siècles av. J.-C., le type dominant est celui dit "à catacombe" : puits d'accès ouvrant sur une chambre funéraire. Il se rencontre aussi bien dans les tombes riches que pauvres, avec un plan beaucoup plus complexe dans les premières (longs couloirs, chambres funéraires supplémentaires pour les serviteurs, caches...). Certaines tombes pauvres ne comportent toutefois qu'une simple fosse sous le tertre.

Des tombeaux de pierre avec voûtes en encorbellement trahissent l'influence grecque, comme à Koul'-Oba en Crimée.

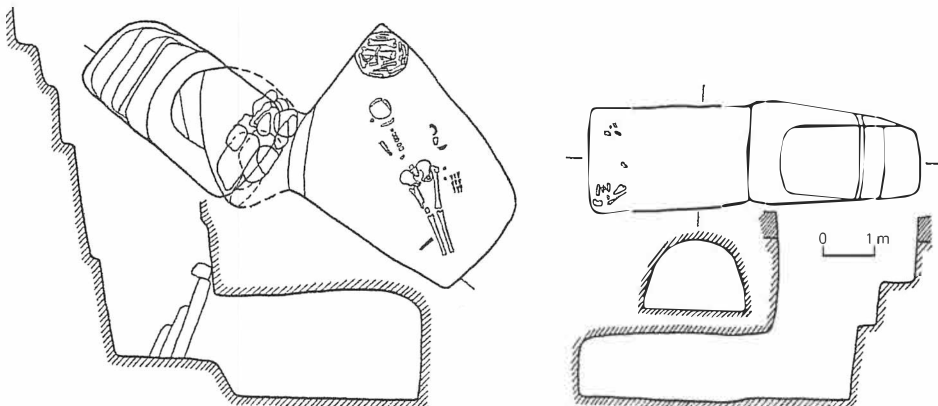


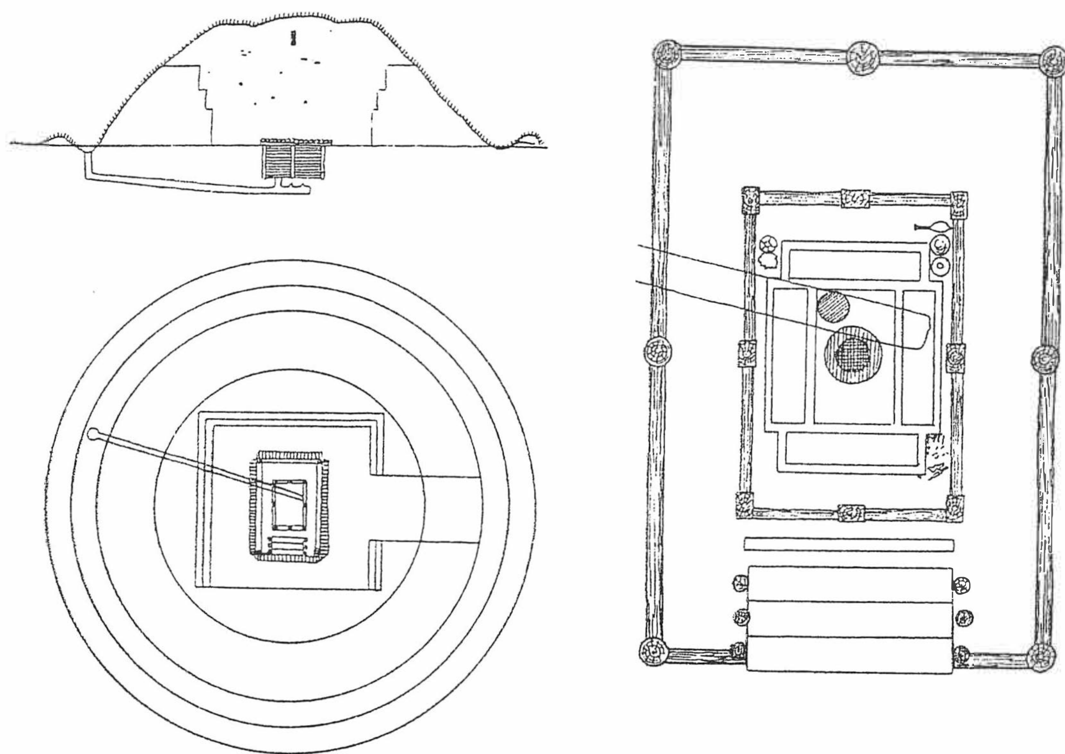
Chambre funéraire centrale du kourgane de Koul'-Oba (Ukraine, Crimée), IVe siècle av. J.-C. [K. Firsov et D. Žuravlev, 2003]

Dans ces régions méridionales, les inhumations individuelles sont les plus fréquentes (environ 80 % des tombes des VIIe-IIIe siècles av. J.-C.). Les inhumations en couple ou collectives apparaissent surtout à la fin de la période scythe, aux IVe-IIIe siècles av. J.-C. Les défunts gisent sur le dos, l'orientation dominante est tête à l'ouest ou au nord-ouest.

Dans la steppe boisée ukrainienne, dans le groupe principal de la "Rive Droite" (du Dniepr), apparaissent au VIe siècle av. J.-C. de petites nécropoles à kourganes, clairement liées à la domination scythe de la région – mais le rite scythe y voisine

Plan du modèle le plus courant de tombe des Scythes du rang dans la steppe herbeuse ukrainienne. [Stepi..., 1989]





Plan d'un kourgane d'époque scythe dans la steppe boisée ukrainienne, sur la rive gauche du Dniepr : Staïkyn Verkh. [D. Ia. Samokvasov]

avec des pratiques antérieures, comme l'inhumation dans des tombes sans tertre ou l'incinération. La fosse peut avoir une couverture de bois en forme de tente, parfois incendiée à la fin des funérailles.

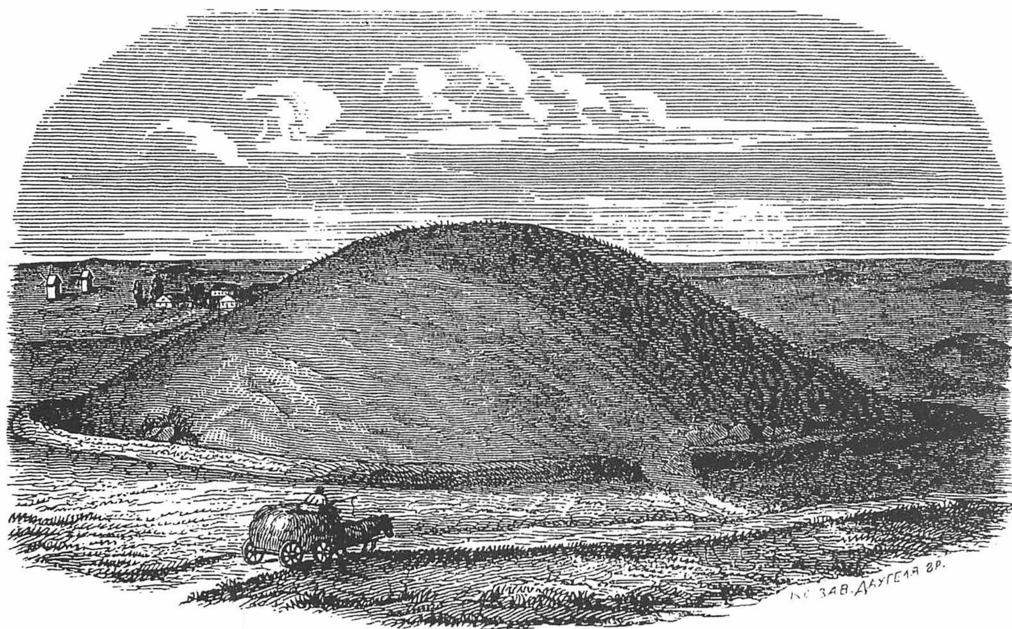
Le type à "catacombe" sous kourgane se répand au IVe siècle av. J.-C. dans les zones en contact avec la steppe herbeuse. Les signes d'une purification par le feu, ou d'un culte du feu, sont visibles dans beaucoup de tombes (traces de feu avant ou après l'inhumation elle-même, dépôts de charbons...).

Les corps sont déposés sur le dos, plus rarement en chien de fusil, l'orientation varie suivant les sous-régions.

Les autres groupes de la steppe boisée présentent quelques particularités locales. Sur le Boug, les tertres qui couvrent les tombes pauvres sont petits (environ 1,5 m de hauteur, diamètre maximum de 13 m) ; la tombe est au niveau du sol ou dans une fosse peu profonde. Les kourganes aristocratiques sont plus grands (jusqu'à 8,5 m de hauteur) et contiennent des tombeaux de bois.

La Podolie occidentale se distingue par l'usage assez fréquent de la pierre, la position repliée des corps et le nombre élevé d'incinérations.

Les tombes du groupe de la Vorskla sont proches de celles de la Rive Droite.



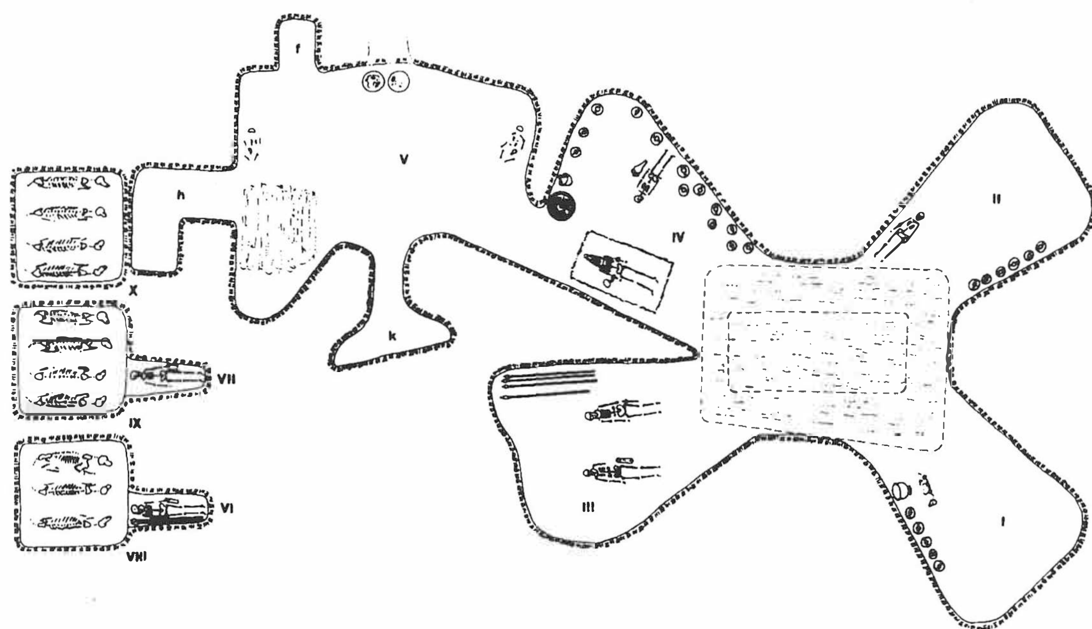
Le kourgane d'Oleksandropol' (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), sépulture royale scythe du IVe siècle av. J.-C.
[Gravure du XIXe siècle in J. V. Boltrik et E. E. Fialko, 2003]

Les nécropoles du groupe du Donets septentrional comprennent de très nombreux kourganes : jusqu'à 500 et même 700 ; les tombes pauvres sont de simples fosses rectangulaires, celles de l'aristocratie sont des constructions de bois avec des couloirs d'accès.

Le groupe de la Soula connaît également ces nécropoles pléthoriques (300 à 600 kourganes), avec des tombes riches de taille exceptionnelle (hauteur de 8 à 10 m, 20 m pour les principales) qui n'ont d'équivalent que les tombes "royales" de la steppe herbeuse – mais celles de la Soula sont plus anciennes, ce qui permet à certains archéologues d'identifier la région au "pays des Gerrhiens" d'Hérodote (cf. *infra*). Les fosses et certains des tombeaux sont renforcés de structures de bois ; dans les kourganes des Ve-IVe siècles av. J.-C., ces constructions ont fréquemment été incendiées, ce qui a causé dans certains cas l'incinération probablement involontaire du défunt. Les tombes de la Soula sont surtout celles de guerriers de l'élite (25 % des inhumations masculines sont accompagnées de femmes ; il n'y a que 10 % de tombes féminines).

Le groupe du Don moyen, enfin, comprend beaucoup d'inhumations en couple ou collectives, avec des orientations variables des corps. Les incinérations sont nombreuses (10 % environ des tombes).

Les défunts étaient inhumés habillés. A l'exception des plus pauvres, ils étaient toujours accompagnés d'un mobilier funéraire dont l'importance, la composition et la qualité reflétaient avec précision leur statut social : armes (pour les hommes, et parfois, comme on l'a vu, pour les femmes), outils des travaux



Structure souterraine du kourgane de Tchortomlyk (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVᵉ siècle av. J.-C. [A. HELLMUTH IN *ORI...*, 2007]

quotidiens masculins et féminins, vaisselle, parures... De la nourriture – surtout de la viande – et de la boisson étaient déposées dans la tombe. On n'a pas de traces d'une destruction rituelle des objets, notamment des armes ou des miroirs, telle qu'on peut l'observer à des époques postérieures chez d'autres peuples de la steppe (Sarmates et Alains).

Un certain nombre d'articles de luxe ne se rencontrent que dans les tombes aristocratiques : les plaquettes d'or cousues sur les vêtements masculins et féminins, certains bijoux et la vaisselle en métal précieux, l'armement défensif (surtout les casques et les cnémides de type grec) qui était le plus coûteux, les garnitures d'épées et de gorytes en or...

Quelques exemples empruntés à de grandes sépultures royales ou aristocratiques permettent de comprendre plus concrètement la sophistication de l'architecture funéraire scythe.

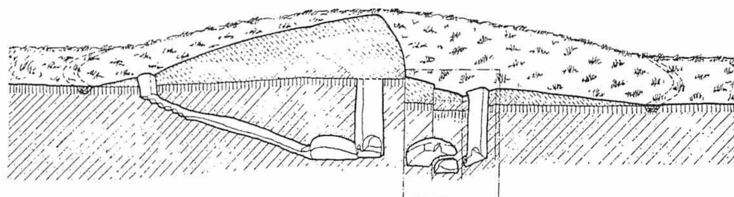
Les kourganes "royaux" de la steppe herbeuse ukrainienne, qui datent pour la plupart du IVᵉ siècle av. J.-C. (la sépulture initiale de Solokha date cependant de la fin du Vᵉ siècle av. J.-C.), se distinguent par leur taille. Celui d'Oleksandropol' (*Louhova Mohyla* ou "tombe du pré" dans la région de Dnipropetrovs'k) mesure 21 m de hauteur et 320 m de diamètre. Il comporte un soubassement de pierre. Il était entouré d'un fossé que franchissaient deux chaussées d'accès à l'est et à l'ouest. Utilisé à plusieurs reprises, il contenait plusieurs sépultures. Le puits d'accès à la chambre funéraire principale (qui avait servi deux fois) était profond de 7,60 m. Le kourgane de Tchortomlyk dans la même région, fouillé dès 1862 par

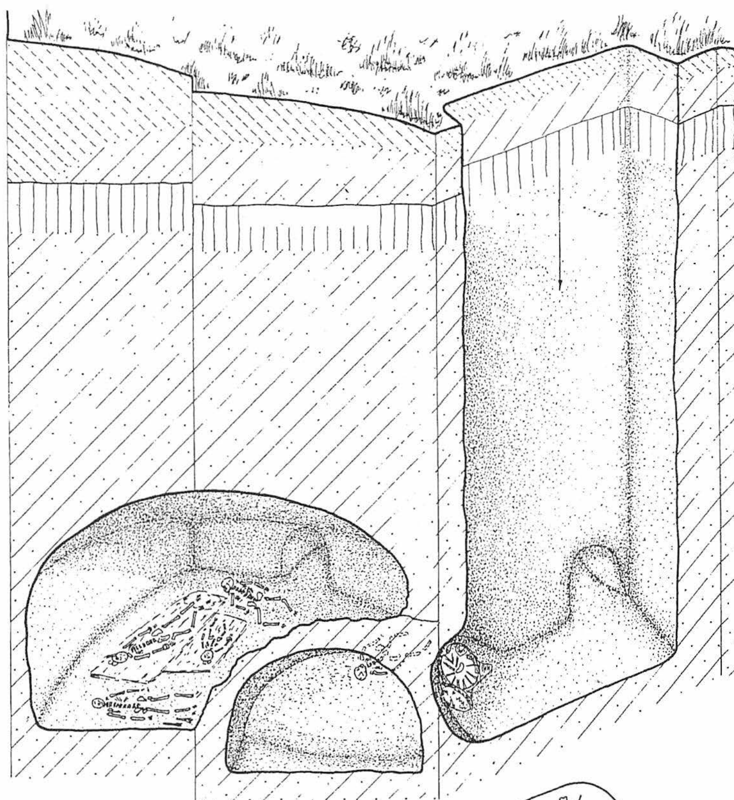
I. Zabiéline, était haut de 20 m. Outre la chambre funéraire principale, il recelait trois sépultures dans des niches secondaires. Le tertre de Solokha, fouillé en 1912 par Vesiolovski, était de hauteur comparable : 18 m. La sépulture principale était probablement celle d'une femme, la tombe contenait une riche inhumation masculine plus tardive. Tous ces kourganes avaient été pillés, par des voleurs heureusement négligents ou peu doués.

Dans une gamme un peu plus modeste, le kourgane dit *Tovsta Mohyla* "la grosse tombe", dans la région de Dnipropetrovs'k, a été fouillé de façon très soigneuse par l'archéologue ukrainien B. Mozolevsky en 1971, et il est devenu un exemple classique et souvent décrit d'architecture funéraire scythe. Il date de la deuxième moitié du IVe siècle av. J.-C. Moins imposant que les précédents, il mesure environ 9 m de haut pour un diamètre de 60 m, et forme le point culminant d'une petite nécropole de 20 kourganes qui s'allonge en file longue de 2 km. Sur un soubassement de pierres inclinées vers l'intérieur, ses constructeurs avaient empilé des mottes de terre taillées ; cette terre (15 000 m^3 au total) n'est pas celle du site et a été apportée spécialement. Le tertre était entouré d'un fossé interrompu par une chaussée de 2 m de large du côté du nord-est.

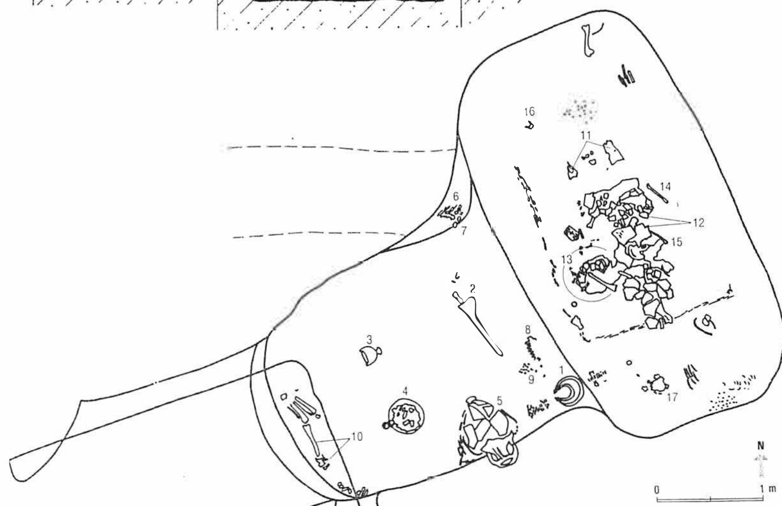
Le kourgane comporte deux sépultures. La principale se trouve au centre du tertre et présente la structure dite en "catacombe" caractéristique des tombes scythes de la steppe à cette période. Un puits rectangulaire de 4 x 2 m s'enfonce à 8 m en-dessous de la surface du sol de l'époque, et donne accès, par un passage voûté, à une antichambre au sol légèrement penté, en travers de laquelle gisait un squelette (serviteur ?). L'antichambre débouche sur la chambre funéraire elle-même. Celle-ci ne mesure que 4 x 2,2 m et comporte deux niches sur un côté, vraisemblablement destinées aux provisions du mort. Elle abritait les restes d'un homme âgé de 45 à 50 ans. Près de la chambre, au nord-est, se trouvaient deux fosses carrées (2 x 2 m) profondes de 1,50 m, contenant chacune les restes de trois chevaux. A proximité gisaient deux squelettes, dont celui d'un garçon d'environ 10 ans.

La seconde sépulture, celle d'une femme d'une trentaine d'années et d'un enfant d'environ deux ans, a été creusée à côté du kourgane initial et recouverte d'un remblai complémentaire. Contrairement à la première, elle n'avait pas été pillée. Le puits d'accès est profond de 6 m. L'antichambre était barrée par les quatre roues d'un chariot, et un squelette masculin avait été déposé en travers de la pièce. Un autre squelette, celui d'une jeune fille pauvrement parée, a été retrouvé au fond d'un couloir bas partant de cette antichambre. La chambre funéraire comportait une estrade de bois sur laquelle avaient été déposés les sarcophages de bois de la femme et de l'enfant. Aux pieds des défunts gisait le squelette d'une femme (une servante, apparemment chargée de la nourriture), et à leur tête celui d'un homme (un garde armé). Il semble que cette seconde sépulture ait été constituée en deux étapes : la femme, la jeune fille et le serviteur de l'antichambre auraient été inhumés dans un premier temps, et l'enfant, avec le garde et la servante de la chambre funéraire, dans un second temps, en recreusant un deuxième puits d'accès.



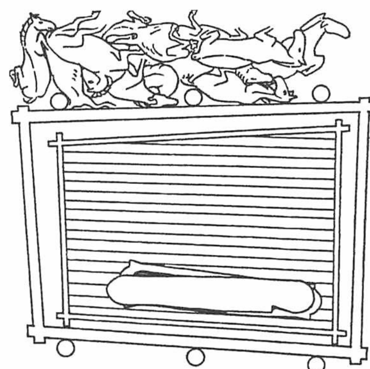


Plan et coupe du kourgane de Tovsta Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVe siècle av. J.-C.
[R. ROLLE, 1980]



Plan de la chambre funéraire et du couloir d'accès (dromos) de la sépulture centrale de Tovsta Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVe siècle av. J.-C.
[B. N. MOZOLEVS'KY, 1979]

Les traces d'un banquet funéraire ont été retrouvées dans le fossé partiellement fouillé autour du kourgane. Les archéologues ont identifié les restes de 35 chevaux, 14 sangliers et 2 cerfs, représentant environ 6 500 kg de viande. La composition de ce repas rituel diffère sensiblement des habitudes de consommation des Scythes. L'emplacement du banquet a été identifié grâce aux fragments d'amphores près de la chaussée d'accès qui franchissait le fossé.



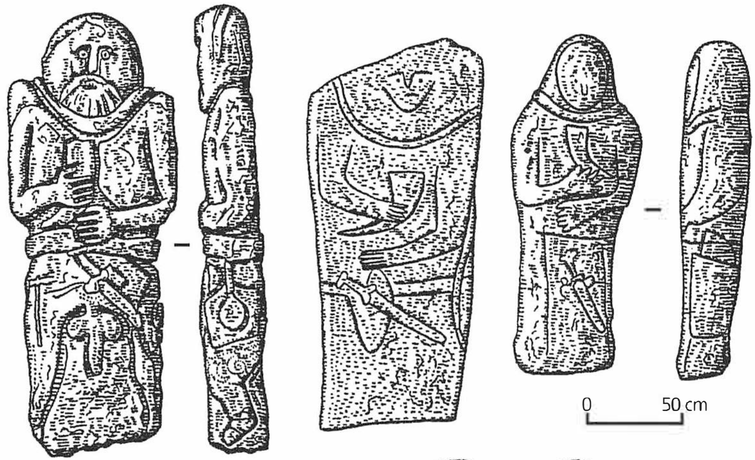
Vue de la chambre funéraire double en rondins de bois du kourgane N° 1 de Pazyryk (Russie, Altaï). Chaque culture scythique a développé son architecture funéraire propre, mais toutes partagent des traits communs fondamentaux.
[K. Jettmar, 1965]

Cette architecture funéraire des Scythes d'Europe présente de nombreuses analogies avec celles des cultures apparentées (Sauromates, Saces d'Asie Centrale, cultures nomades de Sibérie méridionale… cf. I. Lebedynsky, 2006).

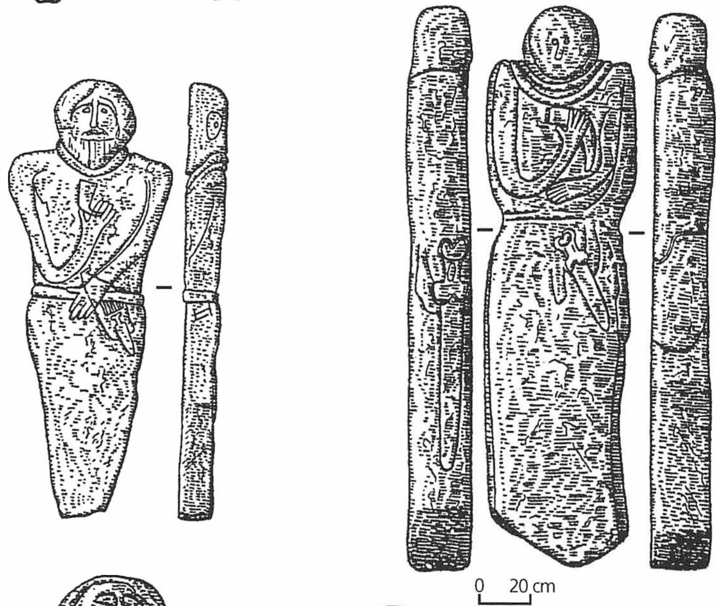
Hérodote (IV, 71) signale que de son temps, les rois scythes étaient enterrés dans une nécropole au "pays des Gerrhiens", qu'il situe à l'endroit où le Dniepr cesse d'être navigable et où s'en détache le "fleuve" Gerrhos. Celui-ci, d'après lui, se jette dans la mer à l'est du Dniepr. L'identification de ce fleuve – qui, de toute façon, n'existe pas tel que l'historien grec le décrit – et de la nécropole royale est toujours discutée. Les localisations avancées au XIX[e] siècle (très loin au nord : vers Kiev, au nord de Tchernihiv, et même en Biélorussie !) ne peuvent être retenues. Beaucoup de commentateurs cherchent le "pays des Gerrhiens" sur les deux rives du Dniepr, au sud des cataractes qui bloquaient effectivement la navigation. C'est là que se trouvent les grandes sépultures "royales". D'autres observent que ces sépultures datent essentiellement du IV[e] siècle av. J.-C., et que celles de l'époque précédente (celle d'Hérodote) doivent être localisées ailleurs. V. Il'inskaïa assimile le Gerrhos à la Soula, affluent gauche du Dniepr, et reconnaît la nécropole royale dans les nombreux kourganes de cette région, dont les deux tiers datent du deuxième quart du VI[e] siècle av. J.-C. Ces tombes contiennent beaucoup d'armes, de nombreux "surmonts", et l'archéologue pense qu'elles sont celles d'une population nomade qui aurait inhumé ses morts dans cette partie de la steppe boisée, et non celles de la population sédentaire autochtone – les "Gerrhiens" d'Hérodote. S. V. Poline croit que Gerrhos serait un souvenir des grandes nécropoles scythes du Caucase du Nord-Ouest (Kelermès, etc.), ce qui ne peut en aucun cas correspondre aux indications, même fautives, d'Hérodote. Enfin, l'hypothèse plus radicale de V. P. Bilozor dénie toute existence réelle aux Gerrhiens et voit en eux les âmes des guerriers morts : Hérodote aurait interprété ce mythe comme une réalité ethnique et géographique.

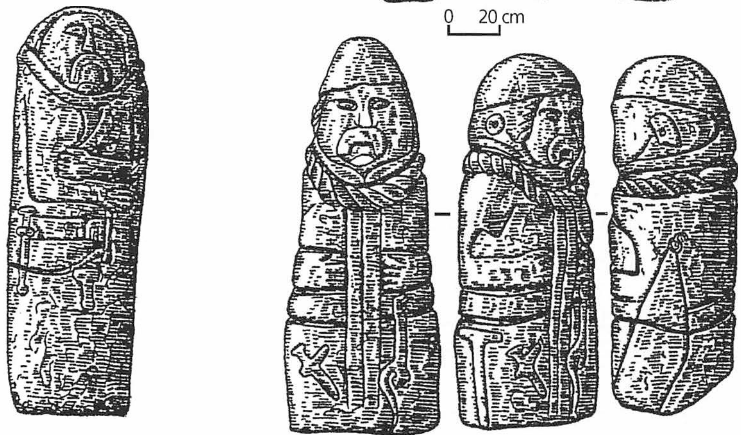
Les kourganes scythes d'Europe pouvaient être surmontés d'un monument de pierre anthropomorphe (ce que les paysans ukrainiens appelaient *kamiana baba*, la "bonne femme de pierre" malgré d'évidents traits masculins). Ces sculptures, quelle que soit leur signification, sont indéniablement liées à l'architecture funéraire et seront donc étudiées ici plutôt que dans le chapitre consacré à l'art.

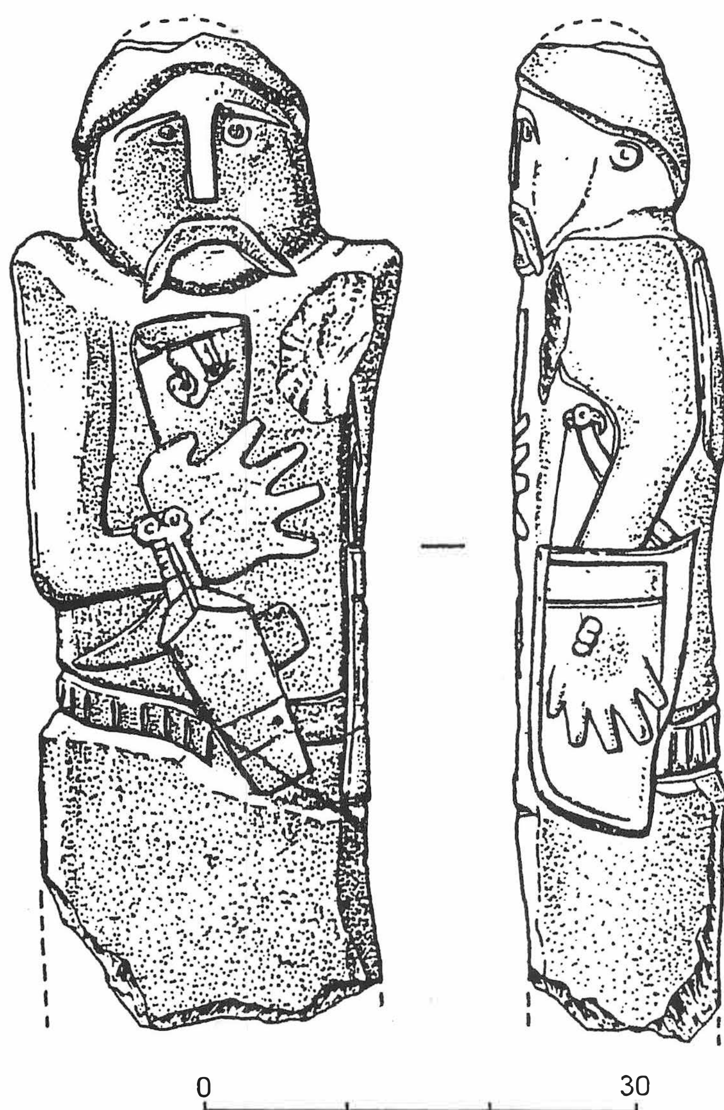
On en connaît actuellement une centaine, et toutes représentent des guerriers en armes. Elles peuvent mesurer de 1 à 2 m. On distingue plusieurs types en fonction



Typologie des statues de pierre scythes dans les steppes européennes.
[STEPI…, 1989]





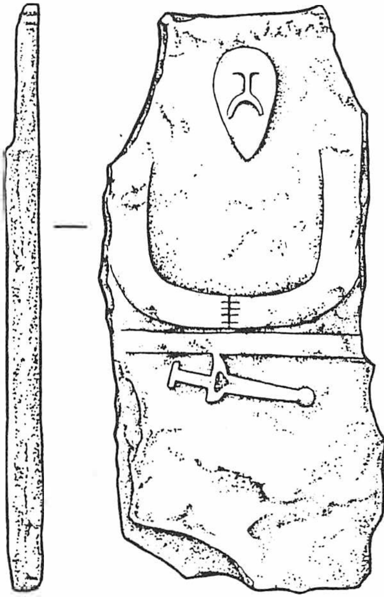


La statue de pierre scythe de Ternivka en Ukraine est particulièrement expressive. On note divers détails, dont le pommeau à volutes de l'akinakès, le fourreau qui semble glissé dans la ceinture au lieu d'y être suspendu, le décor du rhyton…
[V. S. Ol'khovskiĭ, 2004]

de la plus ou moins grande schématisation de l'ensemble (de la stèle sur laquelle sont gravées certaines parties du corps à la véritable statue, en passant par des statues-poteaux avec ou sans cou entre "tête" et "corps"), et de la présence et du rendu de certains détails : torque, armes et équipement, costume.

La datation de ces monuments est parfois difficile, certains semblant avoir été déplacés ou réutilisés et ne correspondant pas au mobilier de la sépulture à proximité de laquelle on les trouve.

Les statues de l'époque archaïque (VII[e]-VI[e] siècles av. J.-C.) portent généralement des moustaches et ont des yeux légèrement fendus en amande. Quelques-unes n'ont pas



Stèle de pierre anthropomorphe de Galaïty (Tchetchénie), milieu ou 2ème moitié du VIe siècle av. J.-C. ?
[V. S. Ol'khovskiï, 2004]

de visage. Les mains sont disposées sur la poitrine ou le ventre. Le guerrier porte un casque, une épée, une hache, un arc dans son goryte (ce dernier comportant parfois un "couvercle" protecteur), un fouet... La ceinture et le torque qui orne le cou sont bien marqués. La statue peut être sexuée.

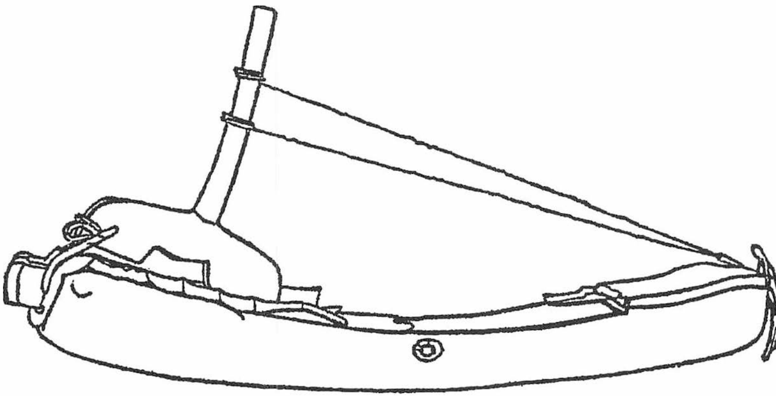
Aux Ve et IVe siècles av. J.-C., le visage a des traits différents : les yeux sont ronds, les barbes plus fréquentes. La pose a également changé : la main droite tient un rhyton, la gauche est abaissée vers l'épée. La ceinture soutient le goryte et un fouet. La représentation des organes sexuels est plus rare.

Le sens et l'usage de ces monuments ont fait l'objet de débats qui ne sont toujours pas clos. Ils étaient, à l'évidence, installés au sommet des kourganes. Encore semble-t-il qu'à l'origine, seul le tertre principal d'une nécropole en portait un ; ce n'est que vers la fin de la période scythe qu'ils se seraient multipliés. Certains, comme on l'a signalé plus haut, ont été déplacés. La question la plus épineuse est celle de l'identité des personnages : s'agit-il d'une divinité, ou d'un ancêtre héroïsé (on a proposé Targitaos – mais pourquoi lui plutôt que Kolaxaïs ou un autre ?), ou du roi ou chef défunt, inhumé dans le principal kourgane d'une nécropole ? Comme Hérodote (IV, 59) précise que les Scythes n'élèvent pas de statues à leurs dieux, les deux dernières pistes paraissent les plus vraisemblables.

Après les Scythes, les statues funéraires ont disparu pour longtemps du paysage des steppes européennes, avant d'y être réintroduites par différents peuples turcs (Petchénègues, Kiptchaks / Coumans / Polovtses).

■ Culture et tradition orale

Sur une plaque d'or de Sakhnivka (Ukraine, région de Tcherkassy, seconde moitié du IVe siècle av. J.-C.) figure un Scythe jouant d'un instrument à cordes comparable à une lyre. C'est peut-être un musicien, plus probablement un chanteur s'accompagnant sur cet instrument. En tout cas, la scène évoque des aspects de la culture scythe qui ne sont guère documentés par les sources d'époque et l'archéologie. Malgré la pauvreté des traces (et les commentaires désobligeants du roi Atéas sur le son des flûtes grecques, cf. chap. IV !), il ne fait aucun doute que la musique existait chez les Scythes et que ces derniers connaissaient différents instruments. Le kourgane N° 2 de Pazyryk dans l'Altaï a livré un tambourin en forme de sablier, fait de plaques de corne, et les restes d'instruments à corde (c'est une reconstitution hypothétique faite à partir de ces vestiges, une sorte de luth long de 80 cm, qui est présentée dans de nombreuses publications). Ils pouvaient servir au culte – et notamment aux cérémonies funéraires –, mais aussi avoir un usage séculier plus courant. Les Scythes d'Europe connaissaient sûrement des instruments semblables.



Reconstitution d'un instrument à cordes d'après les vestiges trouvés à Pazyryk (Russie, Altaï).

La musique servait sans doute de support non seulement à la prière, mais aussi à l'épopée. Le musicien barbu de Sakhnivka, que rien ne distingue d'un simple guerrier, évoque un "barde" tel qu'en connaissaient beaucoup de sociétés nomades et sédentaires anciennes (sans s'éloigner de l'ancienne Scythie, on songe au *kobzar* des Cosaques d'Ukraine ou au *kadäg-gänäg* ossète, tous deux spécialisés dans l'exécution de chants épiques accompagnés du son d'un instrument à cordes).

Quant au contenu de ces récitatifs, il n'est peut-être pas entièrement perdu. On en retrouve, tout d'abord, quelques échos dans le texte d'Hérodote, qui présente souvent comme une relation historique les récits déjà très mythifiés que lui ont faits ses interlocuteurs. L'histoire de l'invasion de Darius, avec ses détails invraisemblables, relève de cette catégorie ; on l'imagine bien contée à une assemblée de guerriers vibrant au noble discours d'Idanthyrsos, conspuant les alliés qui se dérobent ou riant des bons tours joués aux Perses.



"Barde" s'accompagnant d'un genre de lyre, détail du bandeau d'or de Sakhnivka (Ukraine, région de Tcherkassy), IVe siècle av. J.-C. [R. ROLLE, 1980]

D'autres bribes d'épopée scythe (ou plus largement "scythique") ont survécu dans différentes cultures. On a cru en reconnaître dans des récits turcs et surtout iraniens : le personnage de Roustam, l'un des principaux héros du *Livre des Rois* de Firdûsî (fin du Xe-début du XIe siècle), emprunté à la tradition épique populaire persane, est expressément présenté comme un Sace (*Rustam-i-Sagzī*). Les thèmes nomades et iraniens orientaux sont si importants dans ce cycle de Roustam qu'il est permis de penser que le héros et une partie de ses aventures proviennent du fonds épique scytho-sace de l'Antiquité (I. Lebedynsky, 2006).

C'est surtout, bien entendu, dans la culture ossète – et aussi dans celles de différents peuples voisins au Caucase du Nord – que les éléments scythiques les plus nombreux se sont conservés. La strate la plus ancienne de l'épopée des Nartes (du nom de ses héros qui forment un peuple mythique) peut remonter à l'époque scythe : on a vu plus haut le parallèle fait par G. Dumézil entre les trois principales familles nartes, pourvues de traits distinctifs correspondant aux "fonctions" indo-européennes, et la légende d'origine des Scythes. Il y a dans les récits nartes différents autres thèmes qui peuvent être rapprochés du texte d'Hérodote. Il faut

cependant se souvenir que les Ossètes ne sont pas les descendants directs des Scythes d'Europe, mais d'un groupe d'Alains dont les ancêtres à l'époque scythe sont à rechercher plus à l'est, en milieu saco-massagète (G. Dumézil, 1965, 1978 ; V. Kouznetsov et I. Lebedynsky, 2005).

Il est enfin possible que des représentations d'époque scythe se rapportent à des récits épiques particuliers. Le problème est le même que pour les représentations de divinités ou de mythes (cf. *supra* à propos du vase de Koul'-Oba et de la légende d'origine) : il est tentant de rapprocher certaines figurations de certains textes, par exemple le combat d'un cavalier armé à la grecque contre des fantassins scythes et le récit de la déposition de Skylès par ses frères, mais les preuves manquent. Des comparaisons de ce genre ont été tentées avec une plaque de la "Collection sibérienne" dite du "Repos du guerrier" (V. Schiltz, 1994).

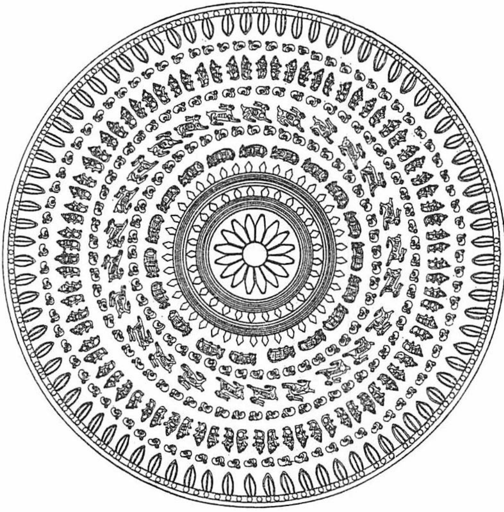
■ Des sociétés sans écriture ?

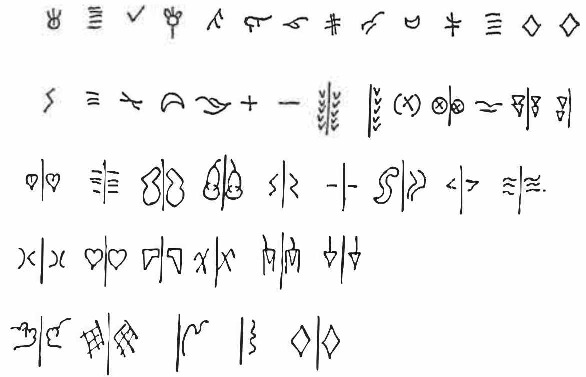
G. Dumézil déplorait que les peuples scythiques appartiennent à la "zone de silence" des peuples sans écriture, de ceux qui n'ont pas laissé de témoignage direct sur eux-mêmes. De fait, tout ce que nous savons d'eux a été écrit par des témoins étrangers ou doit être reconstitué à partir de données archéologiques ou autres.

A tort ou à raison, l'écriture est souvent considérée comme un critère essentiel de civilisation. Encore faut-il prendre en compte les contextes ou les idéologies qui ont pu interdire ou limiter son emploi, et distinguer les cultures ignorant l'écriture de celles refusant l'écriture ou qui n'ont pas développé son usage. Il est clair aujourd'hui que les peuples scythiques relèvent de cette dernière catégorie, et que, s'ils ont eu connaissance de divers systèmes d'écriture, ils n'ont pas ressenti le besoin de les employer couramment.

Il faut signaler d'emblée que certaines des recherches menées à ce sujet en Russie doivent être considérées avec la plus grande méfiance. G. Tourtchaninov prétend ainsi déchiffrer des inscriptions scythes, rédigées dans différents alphabets, sur des amphores et d'autres objets antiques. Mais les termes "scythes" lus de la sorte sont des mots ossètes modernes, les alphabets employés appartiennent à des types inconnus par ailleurs, et le fait que G. Tourtchaninov, plus fort que Champollion, se soit fait une spécialité du déchiffrement d'inscriptions dans les langues et les écritures les plus diverses, fait planer un doute sur le sérieux de l'entreprise. Il n'est pas exclu qu'il faille effectivement regarder de plus près certains graffiti sur des objets d'époque scythe, mais les résultats obtenus par le linguiste russe ne sont pas admis aujourd'hui par la majorité de ses collègues.

Le premier témoignage à prendre au sérieux est le plat d'argent rehaussé d'or figurant dans le prétendu "Trésor de Ziwiyé" dont il a été question au chapitre I. Il est daté du VII[e] siècle av. J.-C. A côté de motifs animaliers, le décor de ce plat comprend une cinquantaine de figures stylisées dont la fonction précise demeure mystérieuse. R. Girshman les rapprochait des hiéroglyphes hittites dont la facture





est vaguement comparable, et y voyait une inscription. J. Harmatta en a même proposé une lecture assez aventurée. K. Jettmar suggérait une sorte de jeu divinatoire, où tant les figures animales que les signes "hiéroglyphiques" auraient joué un rôle. Mais même dans cette hypothèse, les signes seraient des sortes d'idéogrammes et donc un rudiment d'écriture. Le problème est plutôt de savoir quelle est la provenance du plat et des signes, et si ces derniers étaient en usage chez les Scythes. Or, le "trésor" est une collection un peu hétéroclite d'objets d'origines diverses et marqués par des influences culturelles multiples, et, en ce qui concerne les "hiéroglyphes", aucun motif similaire n'a jamais pu être retrouvé sur aucun objet scythe. La question reste ouverte, mais il est très peu vraisemblable que le plat de Ziwiyé contienne un système idéographique inventé ou utilisé par les Scythes eux-mêmes.

Plat du "Trésor de Ziwiyé" (Iran, Kurdistan), VII[e] siècle av. J.-C., avec relevé des signes "hiéroglyphiques" ; diamètre du plat : 37,5 cm.
[R. GHIRSHMAN]

Lors de leurs campagnes en Asie occidentale, les Scythes ont dû découvrir les caractères cunéiformes, mais il n'y a aucune trace de leur emploi en milieu scythe à cette époque ou plus tard.

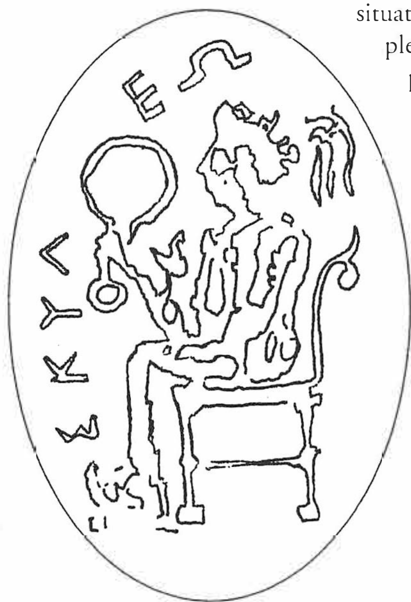
Dès les débuts de leur histoire en Europe orientale, les Scythes furent en contact avec l'écriture grecque. Ils la connaissaient suffisamment pour l'utiliser en certaines occasions, en particulier pour noter des noms propres. En témoignent non seulement les nombreuses inscriptions funéraires contenant des noms d'apparence iranienne (dont certains sont sûrement scythes) dans les colonies grecques côtières, mais encore les monnaies au nom du roi Atéas (ΑΤΑΙΑΣ) ou le sceau de pierre portant l'image de la "déesse au miroir" et la mention ΣΚΥΛΕΩ (*Skyleô* "de Skylès"). On remarque cependant qu'il s'agit, dans tous les cas, d'inscriptions grecques et non d'inscriptions scythes en caractères grecs : d'une part, on ne connaît aucune phrase, aucune locution notée en langue scythe, mais seulement

des noms propres ; d'autre part, ces noms sont livrés sous une forme hellénisée et suivent les flexions grecques, comme le *Skyleô* précité.

Les Scythes d'Europe se sont donc arrêtés à une première étape : un usage occasionnel et très limité de la langue grecque comme langue écrite. Ils n'ont pas fait le pas suivant, qui aurait consisté à utiliser les caractères qui leur étaient familiers, au besoin en les modifiant ou en les complétant, pour noter leur propre langue. Ils n'ont pas non plus créé de système propre, comme l'ont peut-être fait certains Saces (caractères "runiques" du plat de la tombe de "l'Homme d'Or" à Issyk au Kazakhstan).

Donc, les Scythes – comme presque tous les autres nomades iranophones de la même période – n'ont jamais écrit de façon habituelle et abondante. Peut-être partageaient-ils les réticences largement répandues chez les peuples de tradition indo-européenne à l'égard de l'écriture ou au moins de certains de ses emplois. L'explication réside sans doute aussi dans le mode de vie des Scythes. Ecriture et nomadisme ne sont certes pas incompatibles, mais l'écriture apparaît souvent chez les nomades lors de la constitution d'un empire dominant des populations sédentaires déjà alphabétisées, ou plus généralement au contact de telles populations.

Les Scythes n'éprouvaient apparemment pas le besoin de noter des textes. Il n'existait pas chez eux d'administration complexe au point de réclamer des documents et des archives (on peut imaginer, par exemple pour la perception des tributs, des systèmes de bâtons entaillés, de marques, etc.). Les connaissances importantes, c'est-à-dire les mythes, les généalogies royales, les traités, l'"histoire" des tribus, étaient conservées par la mémoire orale collective. De telles situations ont existé, jusqu'au début du XX[e] siècle, chez différents peuples nomades turcophones (Kazakhs, Kirghizes), et aussi chez la plupart des peuples caucasiens du Nord ; certains, du fait de leur conversion à l'islam, avaient une certaine familiarité avec l'alphabet arabe, mais ne l'utilisaient pas de façon habituelle pour noter leur propre langue. Chez les Scythes comme chez ces peuples modernes, du fait de l'absence de caste sacerdotale, cette conservation était sans doute assurée pour une part par les "bardes" dont on a évoqué plus haut l'existence.



Bague d'or trouvée en Ukraine, portant une représentation de la "déesse au miroir" avec l'inscription grecque ΣΚΥΛΕΩ "de Skylès".

CHAPITRE X

L'art scythe

Redécouvert tardivement, compris et apprécié plus récemment encore, l'art scythe est loin d'avoir livré tous ses secrets. Aujourd'hui, on peut – et l'on doit – l'admirer pour sa richesse, l'ingéniosité de ses trouvailles formelles, le dynamisme de ses compositions ; mais il faut aussi, dans la perspective de ce livre, tenter de l'analyser comme le principal témoignage qui subsiste de la civilisation et de la pensée scythes.

L'art est bien entendu un élément essentiel de l'identité culturelle des Scythes d'Europe, mais aussi un témoin de ses rapports avec les autres peuples "scythiques". On parle habituellement aujourd'hui d'un art "scytho-sibérien", attesté dans une grande partie de l'Eurasie antique, et dont l'art scythe proprement dit serait, aux VIIe-IIIe siècles av. J.-C., l'expression la plus occidentale. Il n'y a pas le moindre doute que les figurations animalières que l'on rencontre chez les Scythes d'Europe, les Sauromates, les Saces d'Asie Centrale, les peuples scythiques de Sibérie, sont de même inspiration et de même origine. Les caractéristiques propres à l'art scythe d'Europe sont largement dues aux contacts, puis à la symbiose, avec l'art grec.

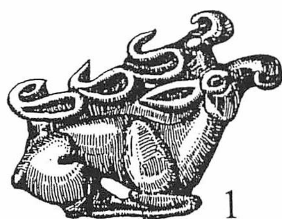
Sur l'art scythe et plus généralement ceux des peuples nomades de la steppe dans l'Antiquité, les lecteurs francophones ont le privilège de pouvoir consulter les ouvrages de V. Schiltz (1994, 2001), qui font autorité dans ce domaine, d'autres travaux d'excellente qualité comme le livre plus ancien mais toujours utile de K. Jettmar (1965), et de nombreux catalogues d'expositions qui permettent d'admirer les plus belles productions de ces arts. Le chapitre qui suit se limite donc, sur ce sujet qui est par nature inépuisable, aux quelques données – ou questions – essentielles.

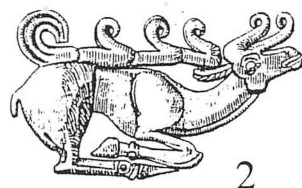
Applique d'or, en forme de bouquetin, d'Oul'skiï Aoul (Russie, territoire de Krasnodar), VIe siècle av. J.-C.

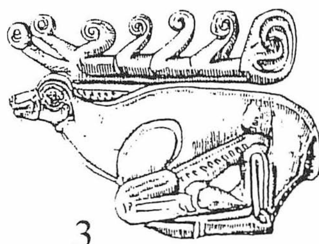


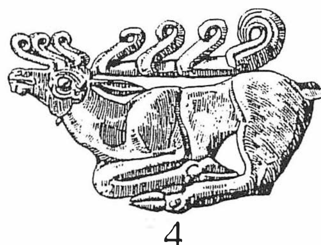
L'art animalier et le problème de sa signification

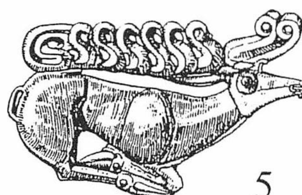
A l'exception des monuments funéraires de pierre qui ont été évoqués plus haut (cf. chap. IX), l'art scythe, comme ceux de tous les peuples scythiques, est un art décoratif à base animalière. Les représentations humaines, les motifs géométriques

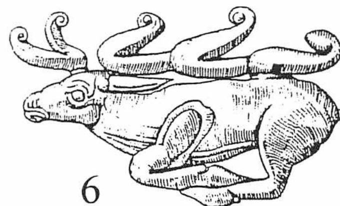


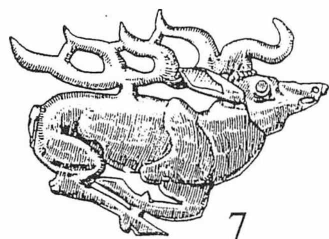














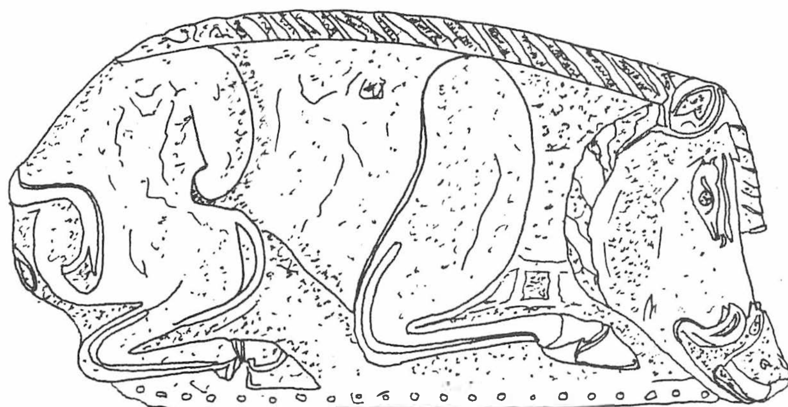
Le cerf dans la pose du "galop volant" est l'une des images les plus anciennes et les plus répandues de l'art animalier à l'époque scythe. 1 : région de Poltava (Ukraine) ; 2 : kourgane "Mel'gounov" (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k) ; 3 et 4 : Kelermès ; et 5 : Kostromskaïa (Russie, territoire de Krasnodar) ; 6 : Ziwiyé (Iran, Kurdistan) ; 7 : Tchilikta (Kazakhstan) ; 8 : Mongolie, sur une "pierre à cerfs".
[N. A. BOKOVENKO, 1994]

abstraits ou végétaux n'en sont pas absents, mais les thèmes animaliers y occupent la place principale.

Les **animaux représentés**, on l'a souvent fait remarquer, sont le fruit d'une sélection délibérée. L'art animalier n'est ni une encyclopédie zoologique de la faune des steppes, ni un ensemble de tableaux de chasse, ni un manuel d'élevage.

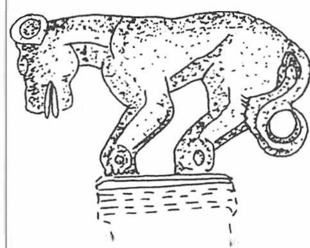
Le cerf est un motif universellement répandu dans les steppes, de la Hongrie à la Mongolie. Sa représentation la plus classique, pattes repliées et jointes (cf. *infra*), est une sorte d'emblème de l'art animalier nomade. Les autres cervidés, comme les élans de l'Altaï, sont plus rares.

Parmi les autres ongulés figurent différents capridés sauvages et le sanglier. Le yack apparaît sur des plaques dites de l'Ordos.



Placage en or d'une anse de suspension d'akinakès, en forme de sanglier, provenant du kourgane d'Oleksandrivka (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), fin du VIe ou début du Ve siècle av. J.-C. ; longueur : 18 cm.

Les carnassiers sont représentés surtout par des félins. Le félin primordial de l'art des steppes a peut-être été à l'origine le magnifique léopard des neiges (*panthera unca*), qui orne aujourd'hui les armoiries des républiques d'Ossétie du Nord – Alanie et du Tatarstan en Russie. Dans l'art scythe d'Europe, on trouve aussi des lions empruntés aux arts grecs et orientaux.



Félin surmontant le manche d'un miroir de bronze découvert aux environs de Romny (Ukraine, région de Soumy), VIe siècle av. J.-C. ; hauteur : 4,5 cm.

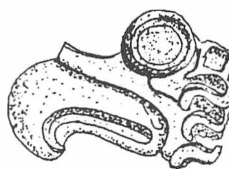
Le loup se rencontre surtout en Sibérie méridionale et plus à l'est jusqu'à l'Ordos ; l'ours est rare.

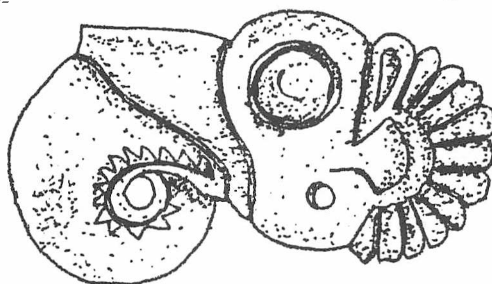
Les rapaces (généralement peu identifiables en termes zoologiques ; à l'origine, l'aigle des steppes ?) sont un autre type très fréquent de représentations. Dans l'art scythe, ils sont parfois réduits à une sorte d'idéogramme composé de l'œil et du bec.

Les poissons forment un groupe peu nombreux mais ancien, comme le montre celui de la trouvaille de Witaszkowo / Vettersfelde en Pologne.

A ces animaux réels s'ajoute le griffon connu, avec différentes variantes, de l'Ukraine à l'Altaï où il est très populaire.

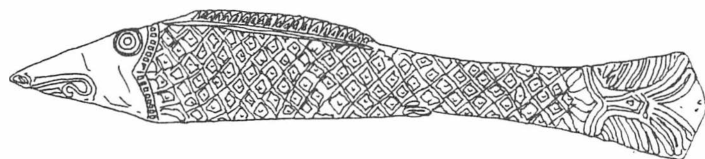
On note, à l'inverse, l'absence complète des petits animaux à fourrure qui devaient pourtant être chassés, et surtout des animaux d'élevage, source de richesse. Ce n'est que dans les représentations "ethnographiques" de l'art gréco-scythe du IVe siècle av. J.-C. qu'apparaissent chevaux domestiques, bovins et ovins.





Plaques de bronze du Ve siècle av. J.-C. en forme de rapaces stylisés.
EN HAUT : *kourgane 24 de Nymphée (Nymphaiôn, Ukraine, Crimée orientale), longueur : 4,1 cm*
EN BAS : *kourgane N° 2 du groupe des "Sept-Frères" (Russie, territoire de Krasnodar), longueur : 9 cm.*

Ce qui fait le particularisme et l'unité de l'art animalier des steppes, c'est la stylisation des modèles. Comme



Plaque en or, en forme de poisson, de Vovkivtsi (Ukraine, région de Soumy), IVe siècle av. J.-C. ; longueur : 28,4 cm.



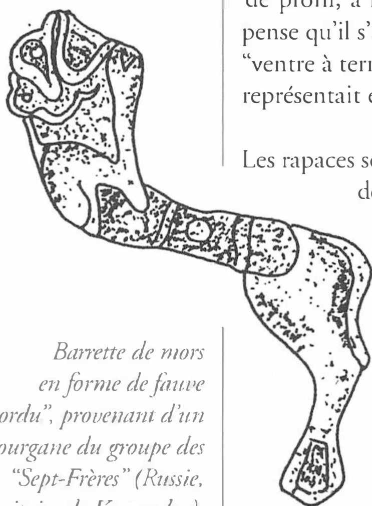
Applique en or au griffon du kourgane de Perepiatykha, (Ukraine, région de Kiev), fin du VIIe siècle av. J.-C.

l'art de la Préhistoire, elle combine une forte schématisation avec un étonnant réalisme de certaines attitudes, parce qu'elle recherche l'essence de l'animal, ses caractéristiques fondamentales, plutôt qu'une ressemblance photographique. V. Schiltz note que le cercle se substitue souvent aux formes réelles de l'œil, de la narine, de l'oreille ; que les bois du cerf, les becs des rapaces, sont traités d'une façon bien éloignée de la réalité. Pourtant, les animaux sont immédiatement reconnaissables et en quelque sorte "plus vrais que nature". Et si les oiseaux de proie, par exemple, ne sont pas identifiables précisément, c'est que cette identification n'était pas pertinente pour l'artiste, qui voulait simplement représenter "un rapace".

Dans l'art scythe européen, les corps des animaux sont habituellement lisses, sans indication de poils ou de plumes ; seules sont marquées les articulations et la musculature, avec de franches oppositions de surface dont on s'accorde à penser qu'elles sont l'héritage stylistique, transposé dans le métal, de la façon dont les nomades travaillaient initialement le bois, la corne ou l'os. Il en va différemment dans plusieurs cultures des steppes asiatiques (cf. *infra*).

Certaines poses sont privilégiées, à commencer par la plus célèbre : le "galop volant" dans lequel l'animal (le plus souvent un cerf, parfois un bouquetin), vu de profil, a les quatre pattes repliées. Les interprétations divergent ; V. Schiltz pense qu'il s'agit bien d'un galop, celui de l'animal lancé dans une course éperdue "ventre à terre". D'autres auteurs ont imaginé que l'animal ainsi figuré était lié et représentait en fait une victime sacrificielle.

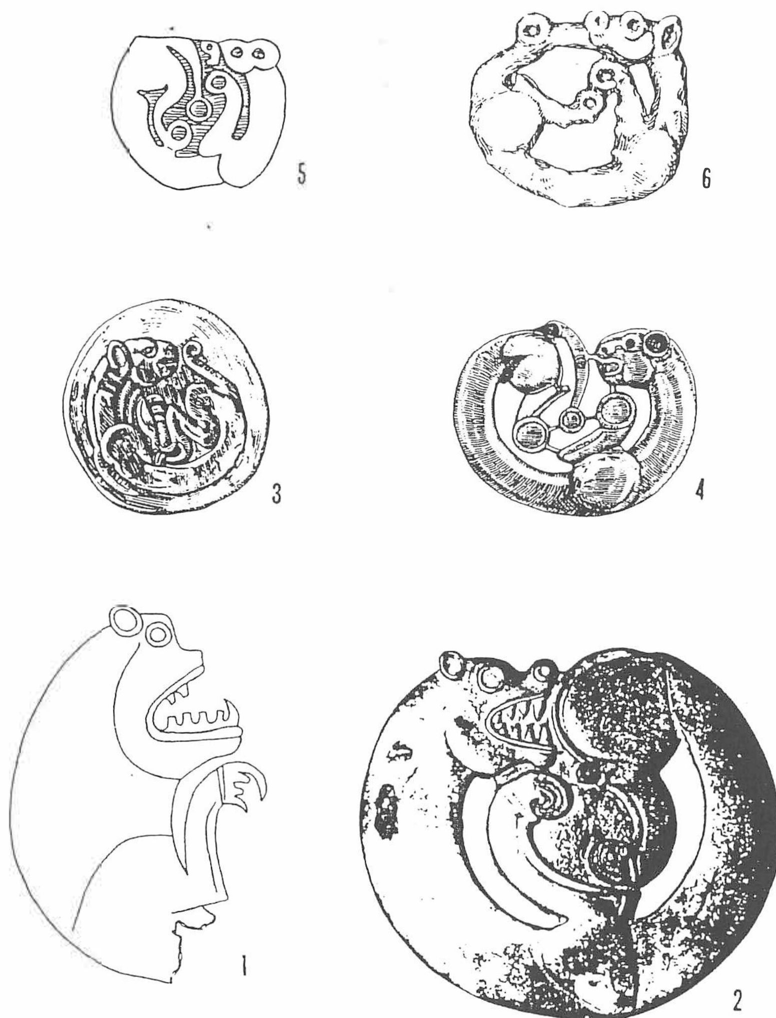
Les rapaces sont habituellement montrés dans une posture "héraldique" : corps vu de face (ou de dessous), éployé, et tête de profil. Les poissons sont vus tantôt par dessus et aplatis afin de montrer simultanément leurs deux côtés, tantôt de profil.



Barrette de mors en forme de fauve "tordu", provenant d'un kourgane du groupe des "Sept-Frères" (Russie, territoire de Krasnodar), Ve siècle av. J.-C. Ce type de représentation est rare dans l'art scythe d'Europe.

Une figure de style connue en Scythie d'Europe, mais courante surtout dans l'Altaï et jusque dans l'Ordos, est la torsion de l'arrière-train : l'arrière de l'animal est complètement retourné par rapport à l'avant, les pattes postérieures pointant vers le haut. Cette position anatomiquement invraisemblable est remarquablement dynamique et peut exprimer la chute d'une bête blessée, tordue sur elle-même.

Des félins, et plus rarement d'autres animaux, sont représentés "enroulés". Cette formule est très ancienne, puisque le premier exemple connu provient du kourgane archaïque d'Arjan-1 (vers 800 av. J.-C.).

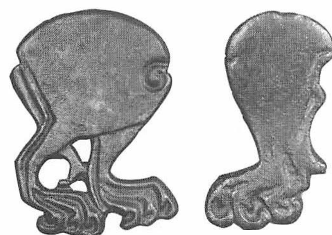


Le motif du félin enroulé est connu dans diverses cultures nomades d'époque scythe.
1 : Mongolie, influence scythique sur la culture des Tombes à Dalles ;
2 : Arjan-1 (Russie, Touva) ;
3 : Maïémir (Russie, Altaï) ;
4 : "Collection Sibérienne" ;
5 : Stepnoïé (Russie, au Caucase du Nord) ;
6 : Ouïgarak (Kazakhstan)
[N. A. Bokovenko, 1994]

Outre les représentations isolées d'animaux uniques, l'art animalier des steppes connaît l'emploi de "pièces détachées" (pattes postérieures) ou de "résumés" (l'œil-et-bec du rapace), la combinaison de parties empruntées à différentes espèces, la jonction de deux corps symétriques sur une même tête, et surtout les compositions à plusieurs animaux. Ce sont généralement des scènes dites de "combat", mais où le combat est joué d'avance, puisque l'on identifie facilement le prédateur et la proie. Sur les plaques d'or anonymes de Sibérie, ces scènes sont d'une particulière violence. Dans d'autres compositions, les animaux – ou leurs têtes et cous – forment des "tourbillons" en perpétuel mouvement.

Enfin, le style animalier se caractérise par un refus du cadre et de l'angle : les lignes sont courbes, souples, se déploient dans un espace qui ne semble pas strictement borné alors même que la composition

"Pièces détachées" d'animaux : éléments de harnachement en bronze, en forme de pattes de félins, de Touzlinskiï (Russie, territoire de Krasnodar), IVe siècle av. J.-C. Hauteur : 7,4 et 7,1 cm.



se plie subtilement à la forme de l'objet qui la porte. Un cadre fermé n'apparaît que sur certaines plaques tardives de l'Ordos, lourdes et assez éloignées de l'esprit primitif de l'art des steppes.

Quant aux supports de cet art, ce sont essentiellement des objets mobiliers, en particulier des éléments décoratifs d'armement (montures et garnitures de fourreaux d'épées, plaques métalliques de gorytes et de boucliers) et de harnachement (chanfreins de chevaux), et des parures (plaques cousues sur les vêtements, parties métalliques des coiffes de femmes, extrémités de torques, ou grands pectoraux). Ce sont les objets qui affichent l'identité et la position sociale du nomade. Le cas des "surmonts" ou extrémités d'enseignes a été évoqué plus haut (cf. chap. IX).

La **signification des motifs** de l'art animalier demeure une question ouverte. Aucune des théories qui vont être rapidement présentées ici ne peut être considérée comme parfaitement démontrée – faute de documentation sur la façon dont les nomades eux-mêmes interprétaient leur art. Hérodote, qui aurait pu nous livrer la clef d'un certain nombre de symboles, ne dit pas un mot des représentations animalières. Peut-être n'avait-il fréquenté que les plus hellénisés des Scythes, chez qui les formes les plus typiques de l'art traditionnel étaient mal représentées. Peut-être ces formes n'avaient-elles pour lui aucun intérêt ou aucune signification particulière : après tout, combien d'Occidentaux s'interrogent-ils sur l'origine et



Scène de prédation sur le sommet plat d'un objet d'or, à destination incertaine, du kourgane de Bratolioubivka (Ukraine, région de Kherson), Ve siècle av. J.-C. Le diamètre du cadre circulaire de la scène est d'environ 13 cm.

le sens des motifs qui décorent les tapis orientaux qu'ils apprécient tant ? De toute façon, comme le savent tous ses lecteurs attentifs, Hérodote donne rarement une information complète sur les peuples qu'il décrit ; il met certains aspects en valeur et en néglige beaucoup d'autres.

Personne ne se hasardera sans doute plus à défendre l'idée d'une vocation purement décorative de l'art des steppes. Bien sûr, les préoccupations décoratives jouent un grand rôle dans la stylisation et les compositions ; mais il serait absurde de penser que la seule raison d'être des motifs animaliers est de "faire joli", d'enrichir la surface des objets familiers des nomades. La sélection des animaux représentés, le décalage entre le bestiaire de l'art et la faune de l'environnement réel, l'insistance sur certains éléments, incitent à chercher un sens profond derrière la fonction décorative.

Parmi les hypothèses avancées sur cette signification, celle du totémisme doit probablement être écartée. Bien sûr, l'une des hypothèses sur le nom des Saces le rapproche de celui du "cerf" (*Saka- / *Sākā-* ; cf. I. Lebedynsky, 2006), celui du héros narte primordial Wärkhäg (*Wärxäg*) contient l'ancienne racine iranienne pour "loup", et le turcologue J.-P. Roux pense que le mythe d'origine des Turcs, où intervient un loup, aurait pu être emprunté aux Wusun, peuple probablement scythique. Mais la légende scythe rapportée par Hérodote ne fait à aucun moment intervenir d'animal, comme ancêtre ou même comme auxiliaire. Ce sont des divinités qui engendrent le premier Scythe Targitaos, et non des animaux mythiques, comme par exemple, dans la légende mongole, le loup bleu et la biche fauve symbolisant le ciel et la terre. Rien n'indique que des tribus scythes aient prétendu descendre d'animaux. D'ailleurs, si c'était le cas, on observerait logiquement la domination absolue, dans un groupe précis, d'une figure animale donnée.

Pour la même raison, il n'est pas vraisemblable que la fonction essentielle de l'art nomade ait été de nature "héraldique". Les figures de cerfs ou de félins qui ornaient le centre de boucliers évoquent évidemment des emblèmes et ont pu jouer ce rôle. Mais lorsqu'une même tombe scythe livre des représentations animales aussi nombreuses que variées, il est difficile d'y voir autant de "blasons".

Les animaux ne sont pas non plus des dieux ou des symboles de dieux. L'hypothèse a été formulée à propos notamment du sanglier, qui est dans un passage de l'*Avesta* l'une des incarnations du dieu guerrier Verethraghna. Rien ne vient la corroborer, et que seraient, si l'on applique cette identification à l'ensemble des figures animales, ces divinités occupées à s'entre-déchirer sur les scènes de prédation ? En outre, au moins chez les Scythes d'Europe, on connaît quelques représentations anthropomorphes de personnages divins (cf. chap. IX).

Des esprits zoomorphes jouent un rôle important dans les traditions chamaniques d'Eurasie, et il est vrai que la présence de représentations animalières sur des surmonts munis par ailleurs de grelots évoque fortement le chamanisme. Mais là encore, la multiplicité des figures et de leurs combinaisons réclame d'autres interprétations.

Plus simplement, le choix des animaux comme symboles a dû être déterminé par ce que les nomades admiraient en eux : chez le cerf, la force, peut-être la vie en hardes hiérarchisées et mobiles, le symbole de renaissance périodique lié à la repousse des bois ; chez les félins et les rapaces, les qualités de chasseur. A défaut d'avoir une valeur "magique", leurs représentations pouvaient être, chez qui les portait, une revendication de ces talents, une sorte d'emblème non d'origine familiale, mais de compétences (un peu comme les oiseaux stylisés sur les emblèmes de beaucoup de compagnies aériennes). Mais cette explication, pour valable qu'elle soit, est insuffisante. Pourquoi le loup, si parfait symbole du nomade, est-il si rare chez les Scythes d'Europe ? Et quelle qualité essentielle – en dehors de sa forme qui s'y prêtait bien – valait-elle au poisson d'orner, par exemple, des chanfreins de chevaux ?

Une classification en grandes catégories des espèces les plus représentées a fait imaginer qu'elles se répartiraient en trois niveaux ; elles correspondraient à une vision tripartite d'un univers composé du ciel, de la terre et du monde souterrain, unis par l'"arbre du monde" qui en est l'axe cosmique. V. Schiltz relève cependant que cette classification est assez artificielle, avec un niveau terrestre assez encombré (cerfs, bouquetins, félins, sangliers) et un niveau souterrain plutôt désert. Elle-même insiste sur un aspect un peu différent et certainement essentiel : l'opposition – et la complémentarité – entre prédateurs et proies, entre mort et vie.

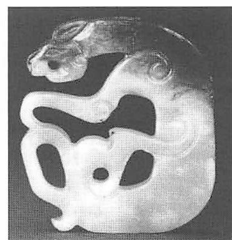
Il n'existe sans doute aucune clef de lecture unique pour l'ensemble de l'art animalier des steppes. Les nomades ont choisi, pour des raisons qu'on ne peut qu'essayer d'imaginer (lointain passé de chasseurs ? influence du chamanisme ?), les animaux comme forme principale et presque exclusive d'expression artistique, là où d'autres civilisations ont choisi la figure humaine ou des motifs abstraits. Dès lors, il faut considérer que les représentations animalières répondent à des besoins et traduisent des concepts très divers (en dehors de leur fonction décorative, qui n'est peut-être pas essentielle mais qui est bien réelle). Pour dire les choses plus concrètement, l'artiste qui voulait exprimer visuellement les qualités du guerrier, ou l'idée d'un monde dominé par l'affrontement et la dualité mort / vie, ou un modèle de structure de l'univers, choisissait dans tous les cas des symboles animaux, et ces symboles n'ont pas nécessairement la même valeur dans tous les contextes. Le cerf peut avoir été, suivant les cas, un emblème tribal, un symbole de la force vitale et de la renaissance périodique, ou un animal psychopompe chargé d'ouvrir la voie vers l'autre monde. La tradition ossète moderne permet de comprendre cette polysémie d'un même motif animal : on peut souhaiter à un ami d'être en bonne santé, fort "comme un cerf" (*sadžy xwyzän)*, mais aussi bien dire à un chasseur, en guise de vœu de réussite, "tue un cerf !" (*sag amar !*). Les Ossètes ne ressentent pas de contradiction entre cerf-modèle et cerf-victime, cerf dont on envie la force et cerf que l'on est fier de vaincre.

R. Rolle signale un passage de Diodore de Sicile (fragment du livre IX) sur le "philosophe" scythe Anacharsis (cf. chap. IX) qui, même s'il est probablement

inventé, contient un écho curieux de la vision scythe de l'animal comme modèle :

"Crésus [...] demanda à Anacharsis, qui était l'aîné des sages, lequel des êtres vivants il tenait pour le plus brave. Il répondit : les bêtes les plus sauvages, car elles seules étaient disposées à mourir pour leur liberté. Crésus fut d'avis que la réponse était à côté du sujet, mais qu'à une seconde question il lui serait répondu à sa satisfaction, et ainsi il lui demanda qui d'entre les êtres vivants il tenait pour le plus juste. Mais l'autre répondit derechef : les bêtes les plus sauvages, car elles seules vivaient conformément à la nature et non aux lois ; et la nature étant l'œuvre de Dieu, la loi la règle des hommes, il était donc plus juste de se conformer à l'œuvre de Dieu qu'à celle des hommes. Alors, [Crésus] voulut avoir le dernier mot et demanda à Anacharsis si, d'aventure, les bêtes les plus sauvages seraient également les plus sages ; mais l'autre approuva sans hésiter et lui exposa que c'était la marque authentique de la sagesse que de placer la vérité de la nature plus haut que les règles de la loi. Mais Crésus le tourna en dérision, comme si ces réponses fleuraient la Scythie et un mode de vie bestial".

L'origine des motifs

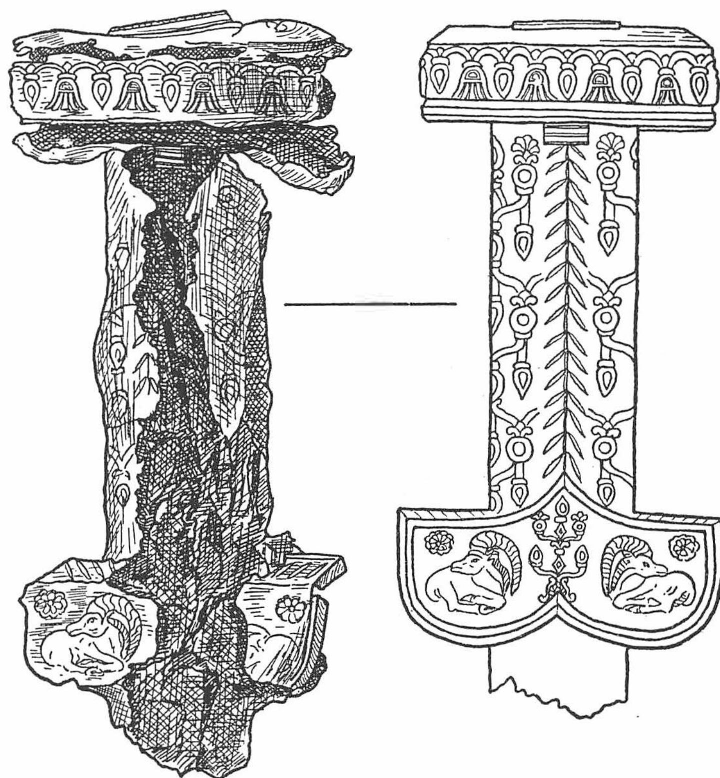


Plaque de jade chinoise, figurant un félin enroulé, de la période des Royaumes Combattants (475-221 av. J.-C.). Hauteur : 4,2 cm.

Le second grand problème que pose l'art animalier est l'origine de ses thèmes les plus fréquents. Cet art apparaît en même temps que les peuples scythiques – plus précisément, il est l'un des éléments de définition des cultures de type scythe –, et n'a pas dans les steppes de précédent direct. A l'époque "cimmérienne", l'ornementation était essentiellement non-figurative, à base de spirales et motifs géométriques. Les cultures des Tombes à Charpente et d'Andronovo, à l'âge du Bronze, ne connaissaient pas davantage de représentations animalières. La question des origines de ce style est donc intimement liée à celle des origines des cultures scythiques : puisque les ancêtres probables des peuples scythiques l'ignoraient, ils ont dû, soit l'emprunter, soit le développer – mais sur quelles bases ? – au tout début de leur histoire, au moment où se constituaient leurs cultures.

Différents chercheurs (B. Karlgren, H. Kühn, S. Kisseliov) ont cherché ces origines en Chine. Des motifs caractéristiques des steppes, comme l'animal enroulé, apparaissent dans l'art chinois antique à l'époque des Zhou Orientaux, notamment durant la période dite des "Royaumes Combattants" (475-221 av. J.-C.). On a voulu généraliser ce possible emprunt et faire dériver tout le style animalier de modèles chinois : l'idée qu'un art "barbare" ne peut être que la copie d'un art "civilisé" se lit en filigrane de cette théorie, comme de la théorie "orientale" qui sera exposée plus loin.

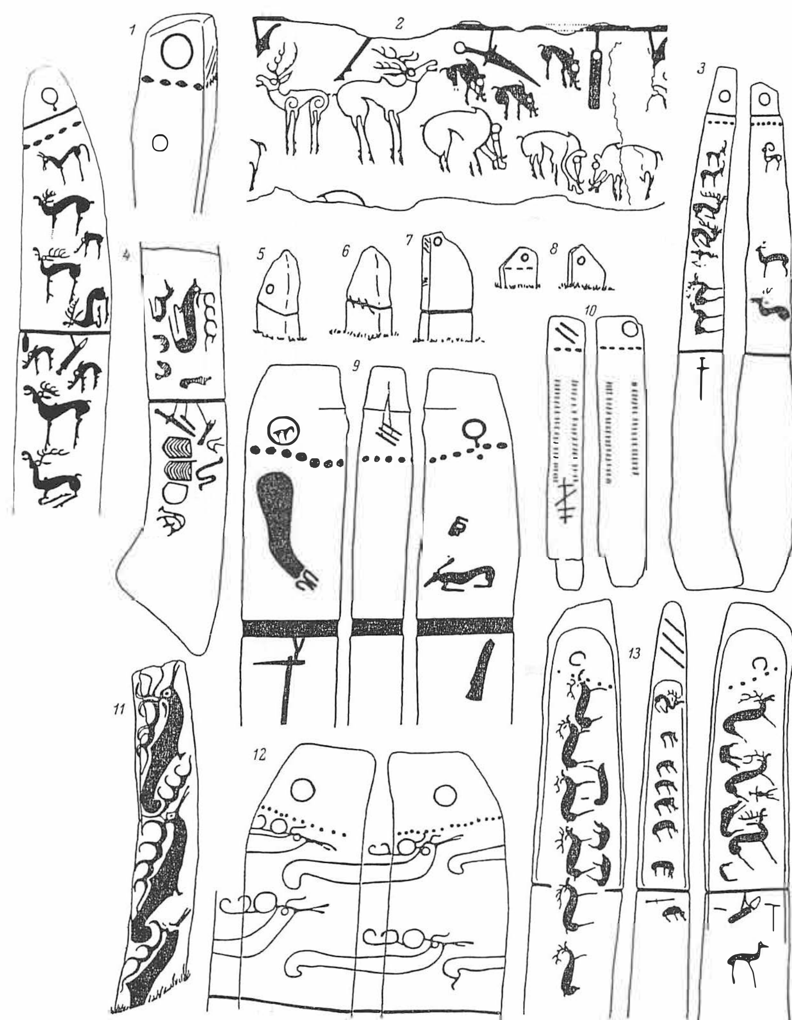
Les contacts entre le monde nomade et la Chine, bien avant les Zhou Orientaux, étaient une réalité. Mais ces contacts étaient à double sens, et même s'il est possible qu'un motif comme celui de l'animal enroulé ait effectivement été emprunté par les nomades à la Chine, tous les chercheurs reconnaissent des influences nomades sur les styles décoratifs chinois. En tout cas, l'Empire du Milieu ne peut avoir été la matrice unique ni même principale du style animalier.



Monture en or de l'akinakès du kourgane "Mel'gounov" (Ukraine, région de Kirovohrad), fin du VIIe siècle av. J.-C. La pose symétrique des bouquetins de part et d'autre de l'"arbre de vie" et la stylisation de ce dernier sont de style oriental.
[W. GINTERS, 1928]

Une autre piste largement explorée conduit en Asie occidentale et au Caucase, dans des zones traversées et temporairement dominées par les Scythes au VIIe siècle av. J.-C. et dont ils auraient pu rapporter, non seulement du butin, mais aussi un vocabulaire artistique qu'ils se seraient approprié. On notera à ce sujet qu'aucun lien ne peut être démontré avec l'art (composite et d'attribution incertaine) du Louristan iranien, bien que ce dernier comporte une composante animalière, ni avec l'art de Koban au Caucase septentrional et central, qui a été influencé par l'art scythe mais n'a pu lui servir de modèle. Ces modèles seraient plutôt à chercher dans les civilisations assyrienne et ourartéenne. Comme on l'a vu, le trésor de Ziwiyé au Kurdistan iranien présente un mélange de formes proprement scythes et d'autres ourartéennes. Au nord du Caucase, la hache et le fourreau d'épée provenant d'un kourgane scythe archaïque de Kelermès montrent des associations de ce genre (motifs scythes, assyriens et ourartéens), avec toute une série de thèmes dont une partie seulement a continué d'être exploitée à l'époque scythe classique. Même le "galop volant" était connu en Iran très anciennement. Il était donc tentant de faire de l'art animalier des steppes une variante nomade de l'art oriental antique.

Cette conception a certainement une part de vérité, et différents motifs ont bel et bien été empruntés au monde oriental. Mais l'idée qu'il en irait de même de tout le style animalier est contredite par les fouilles du kourgane d'Arjan-1 dans la Touva. Si les datations actuellement admises sont les bonnes, Arjan-1, où apparaissent des motifs animaliers caractéristiques comme le félin enroulé, est nette-



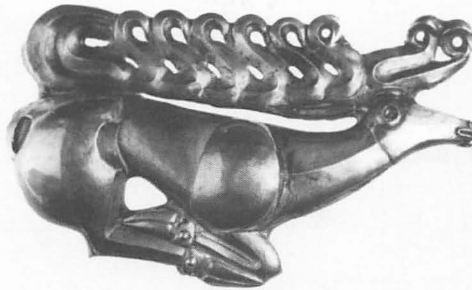
"Pierres à cerfs" de la Touva.
1 : Sosnovka ;
2 : Arjan-1 ;
3 et 10 : Orzak-Aksy ;
4 : Touran ;
5, 6, 8 : Biéloïé Ozero (Lac Blanc) près d'Arjan ;
7 : Ouïouk ;
9 : Samalgataï ;
11 : Ajik ;
12 : Tchingatag ;
13 : Ouïouk-Arjan.
[M. P. Griaznov]

ment antérieur au séjour des Scythes au Proche-Orient. Ceci signifierait que des éléments essentiels de l'art scythe existaient en Asie centrale dès le tournant des IX[e] et VIII[e] siècles av. J.-C., et auraient été ensuite introduits, sous une forme déjà prête, en Europe.

Les trouvailles de la Tchilikta au Kazakhstan oriental, datées des VII[e]-VI[e] siècles av. J.-C. et parmi lesquelles figurent des cerfs qui présentent déjà la pose caractéristique du "galop volant", renforcent cette impression. En effet, il n'est pas très vraisemblable que ce motif et d'autres, s'ils avaient été empruntés par les Proto-Scythes lors de leur séjour en Asie antérieure, aient été diffusés si loin vers l'est et si tôt.

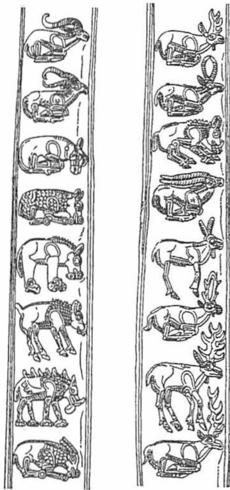
Une autre manifestation archaïque de l'art animalier est le type de monument appelé justement "pierre à cerfs". Il s'agit de stèles ou de piliers de pierre, qui







Exemples précoces, datés du VIIe siècle av. J.-C., des trois motifs fondamentaux de l'art scythe : le cerf de Kostromskaïa et le félin de Kelermès au Caucase du Nord-Ouest (Russie, territoire de Krasnodar), et le rapace du kourgane "Mel'gounov" en Ukraine (région de Kirovohrad). Dimensions : cerf- 31,7 cm ; félin- 32,6 cm ; rapace- 6 cm.



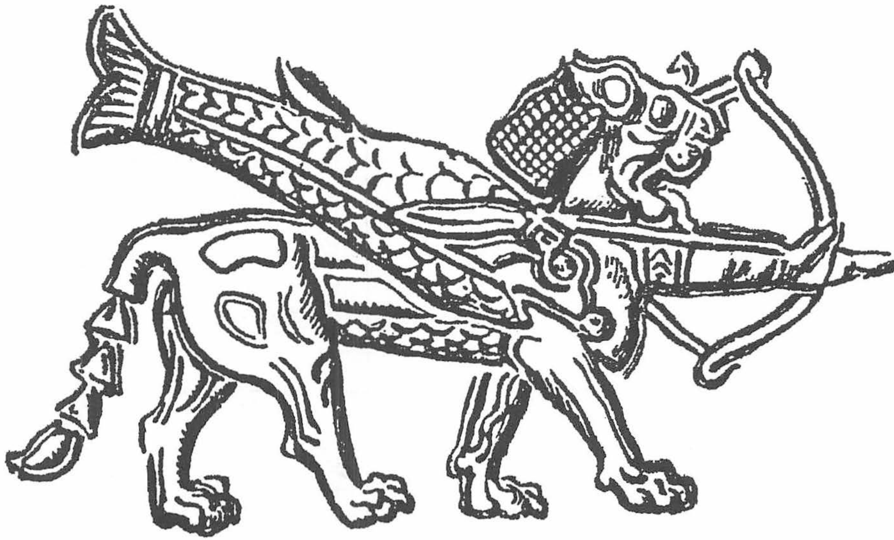
Relevé des figures du manche en or de la hache de parade de Kelermès (Russie, territoire de Krasnodar), VIIe siècle av. J.-C. [K. JETTMAR, 1965]

peuvent atteindre 3 m de hauteur, et sur lesquels sont gravés des armes et des animaux, principalement des cerfs. Certains de ces cerfs sont montrés debout, d'autres ont l'attitude du "galop volant". Les pierres à cerfs, sans doute à vocation funéraire, sont fréquentes dans la Touva, l'Altaï, en Transbaïkalie et Mongolie, c'est-à-dire dans les zones les plus orientales du monde scythique. Elles seraient, pour certaines d'entre elles qui remonteraient au moins au IXe siècle av. J.-C., antérieures elles aussi aux contacts des nomades avec les arts d'Asie antérieure (mais leur datation précise n'est pas toujours possible).

Le schéma que suggère ces découvertes est donc le suivant : l'art animalier serait bien une création des nomades scythiques, élaborée en Asie Centrale (où ont pu se produire des contacts très anciens avec la Chine). Les Scythes, ou plus précisément les Proto-Scythes issus de ces régions, l'ont importé en Europe orientale, où il s'est enrichi de divers apports orientaux au moment des campagnes au sud du Caucase, avant de subir d'autres modifications profondes sous l'influence de l'art grec.

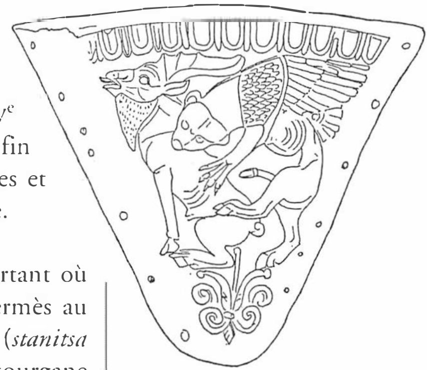
■ La périodisation de l'art scythe d'Europe

Si ces questions d'origine posent encore divers problèmes, l'évolution de l'art scythe d'Europe est aujourd'hui relativement bien connue. Sa périodisation



Lion-archer muni d'une aile en forme de poisson, de style purement oriental, sur le placage en or du fourreau d'épée du kourgane "Mel'gounov" en Ukraine (région de Kirovohrad), VIIe siècle av. J.-C. [T. Talbot Rice, 1958]

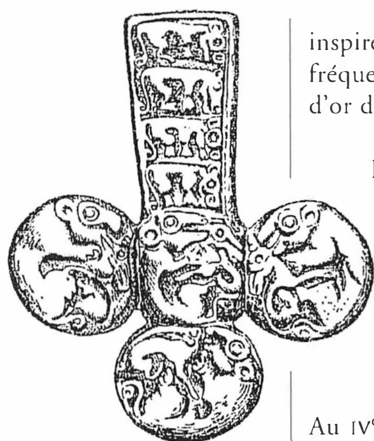
varie suivant les auteurs. Les archéologues ukrainiens et russes distinguent généralement trois étapes : la première couvre la seconde moitié du VIIe et le VIe siècle av. J.-C., la seconde le Ve, et la dernière les IVe-IIIe siècles av. J.-C. V. Schiltz (1994) propose une présentation légèrement différente, avec une période de formation du VIIe au milieu du VIe siècle av. J.-C., un "premier art scythe" dans la seconde moitié du VIe et au Ve siècle av. J.-C., et l'art "gréco-scythe" au IVe siècle av. J.-C. et jusqu'à la fin de la période scythe. Les différences, on le voit, sont peu importantes et portent sur la transition de la période archaïque à l'art scythe classique.



L'art de la période archaïque comprend un répertoire animalier important où figurent déjà tous les motifs essentiels de l'art scythe : le félin (Kelermès au Caucase du Nord-Ouest, VIIe siècle av. J.-C.), le cerf au "galop volant" (*stanitsa* Kostromskaïa dans la même région, VIIe siècle av. J.-C.), le rapace (kourgane "Mel'gounov" en Ukraine, VIIe siècle av. J.-C.). Ils sont accompagnés de bien d'autres qui ne connaîtront pas le même succès, en particulier de représentations d'inspiration assyrienne et ourartéenne : l'arbre de vie flanqué de génies anthropomorphes ailés, ou des monstres composites dont les ailes sont faites de corps de poissons.

Scène de prédation sur une applique en or du kourgane N° 3 du groupe des "Sept-Frères" au Caucase du Nord-Ouest (Russie, territoire de Krasnodar), milieu du Ve siècle av. J.-C. Hauteur : 9,8 cm. L'influence grecque est déjà perceptible.

La phase suivante est la plus scythe, la moins marquée par des influences étrangères. Le répertoire fait une large place aux trois motifs les plus classiques – cervidés, félins, rapaces –, les autres animaux, comme le sanglier ou le loup, sont nettement moins fréquents. L'animal enroulé devient plus commun. Les artistes représentent volontiers des animaux composites, ou décorent un animal avec des éléments empruntés à d'autres. Les scènes de prédation sont nombreuses et variées : félin attaquant un ongulé, rapace fondant sur un lièvre ou un poisson. On a imaginé que ces scènes de "combat" avaient pu être



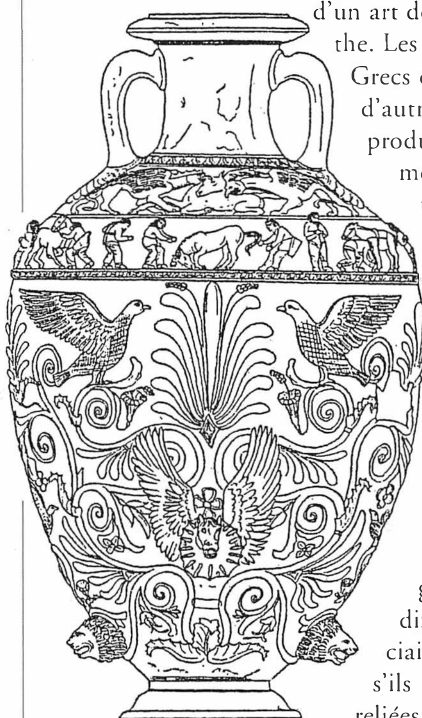
Ornement cruciforme (de harnachement ?) en bronze de Vovkivtsi (Ukraine, région de Soumy), Vᵉ siècle av. J ;-C. Hauteur : 8,4 cm.

inspirées par l'art grec, mais ce n'est guère vraisemblable compte tenu de leur fréquence dans le domaine scythique oriental, par exemple sur les plaques d'or de Sibérie ou dans l'Altaï.

Les contacts avec l'art grec, au Vᵉ siècle av. J.-C., ne se marquent encore que par l'emprunt de quelques motifs isolés, comme la chouette inspirée par les monnaies athéniennes ou, en dehors du domaine animalier, la palmette.

Comme dans la phase archaïque, l'art animalier est principalement lié à l'aristocratie guerrière scythe ; les objets décorés dans ce style sont nombreux surtout dans les tombes masculines riches.

Au IVᵉ siècle av. J.-C., ces contacts deviennent symbiose, et il n'est pas exagéré de parler d'un art "gréco-scythe" de synthèse. Une partie des objets retrouvés dans les kourganes d'Ukraine ou de Russie méridionale a été importée, mais V. Schiltz relève leur adaptation au goût de la clientèle scythe, visible dans les représentations d'Amazones, ou de griffons. Une partie plus importante a été produite dans les colonies grecques des côtes septentrionales de la mer Noire pour répondre à la demande des élites scythes. La question, souvent posée, de l'origine des artistes n'a guère de sens. Il est évident qu'ils étaient formés aux techniques grecques d'orfèvrerie et que le style de leurs représentations humaines et de beaucoup de leurs représentations animales réalistes se rattache aux traditions grecques. Mais il est tout aussi évident que les motifs représentés sont ceux choisis par les clients scythes, et qu'il s'agit d'un art dont le fond demeure en grande partie scythe. Les artistes, eux, pouvaient aussi bien être des Grecs que des indigènes mis à leur école. Enfin, d'autres objets d'art étaient incontestablement produits en milieu purement scythe, notamment dans les grands établissements proto-urbains de la steppe (Kamians'ké Horodychtché) ou de la steppe boisée (Bil's'ké Horodychtché).



Grande amphore en argent, partiellement doré, de Tchortomlyk (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVᵉ siècle av. J.-C. Hauteur : 70 cm. Le décor représente des scènes à thème scythe (dressage de chevaux), mais dans le style réaliste grec.
[G. CHARRIÈRE, 1971]

L'hellénisation de l'art scythe à cette époque se voit à la fréquence des figures humaines. Ce sont les remarquables représentations de Scythes dont il a déjà souvent été question plus haut, des représentations anthropomorphes de divinités locales, comme la "déesse au miroir", mais aussi des scènes purement grecques. A propos de ces dernières, il est difficile de dire si les Scythes les appréciaient pour leur beauté ou leur exotisme, ou s'ils y voyaient dans certains cas des idées reliées à leur propre culture.



Le plus beau chef-d'œuvre de l'art gréco-scythe : le pectoral d'or de Tovsta Mohyla (Ukraine, région de Dnipropetrovs'k), IVe siècle av. J.-C. Diamètre : 30,6 cm.
[B. M. MOZOLEVS'KY, 1979]

En dehors même de ces scènes d'inspiration grecque, quelques pièces, comme le peigne d'or du kourgane de Solokha, manifestent un souci de composition géométrique d'esprit très "classique".

La représentation des animaux se fait plus naturaliste. Des vues de trois-quarts s'ajoutent aux vues de profil et frontales des périodes antérieures. Les animaux qui n'ont pas de signification particulière (notamment les animaux domestiques) sont figurés de façon réaliste, à la grecque.

On a souligné à juste titre la fonction politique de cet art gréco-scythe, contemporain de la sédentarisation d'une partie des Scythes et de l'unification peut-être conduite par Atéas (cf. chap. IV). L'existence de toute une série de plaques de gorytes identiques en métal précieux, dispersées des Balkans au Kouban, évoque des cadeaux diplomatiques ou des gages d'alliance offerts par un roi scythe.

Parallèlement à l'art hellénisé des IVe-IIIe siècles av. J.-C., des traditions plus purement scythes se maintiennent. On les décèle dans la décoration de certains objets (harnachement de Maïkop au Caucase du Nord-Ouest, IVe siècle av. J.-C.) et surtout dans les "surmonts".

L'art animalier de la fin de la période scythe est moins intimement lié qu'auparavant à l'équipement du guerrier. Il se rencontre plus couramment dans les tombes féminines.



Exemples d'art animalier sauromate de Russie méridionale, sur la basse Volga (3) et dans l'Oural méridional (1, 2, 4). 1 : cuiller en os de Bitché-Oba (région d'Orenbourg), VIe siècle av. J.-C. ; longueur : env. 12 cm. 2 : manche de fouet (?) en os d'Abramovka, VIe siècle av. J.-C. 3 : défense de sanglier de Blumenfeld / Samara, VIe ou Ve siècle av. J.-C. ; longueur : env. 16 cm. 4 : plaque en corne d'élan de Piatimary (région d'Orenbourg), VIe ou Ve siècle av. J.-C. [STEPI..., 1989 ; K. JETTMAR, 1965]

Les motifs animaliers n'apparaissent pratiquement plus dans l'art des Scythes tardifs de Crimée (IIe siècle av. J.-C. — IIIe siècle de notre ère), ce qui est un signe de plus des transformations culturelles profondes subies par ce groupe après sa sédentarisation (cf. chap. XI).

■ L'art animalier des autres cultures scythiques aux VIIe-IIIe siècles av. J.-C.

Il est intéressant de comparer à cet art hellénisé des Scythes d'Europe les traditions animalières de leurs cousins orientaux.

Les **Sauromates** offrent l'exemple d'un art aux racines très proches de celles de l'art scythe, mais qui n'a pas connu d'influence grecque, et plus généralement pas d'apport des grandes cultures sédentaires voisines.

L'art animalier sauromate, développé aux VIe-IVe siècles av. J.-C., est comme celui des Scythes la marque d'une élite ; il se rencontre essentiellement dans les tombes féminines privilégiées, comme celles contenant des objets cultuels ("autels" de

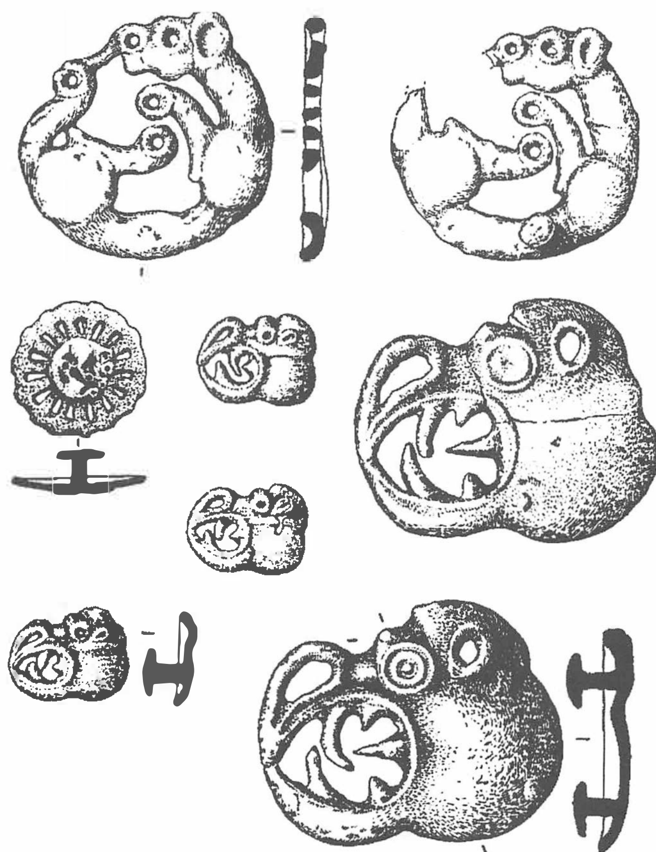
pierre, etc.), et dans les tombes masculines riches. A côté des produits métalliques, on trouve beaucoup de gravures sur os et corne.

Les motifs diffèrent quelque peu de ceux de la Scythie d'Europe. Les Sauromates conservent certains décors géométriques abstraits qui remontent aux cultures de l'âge du Bronze (Tombes à Charpente). Parmi les animaux, le cerf est plus rare, le loup et l'ours plus fréquents, le chameau est connu. La mise en valeur de la férocité des prédateurs est frappante. Les combinaisons d'éléments empruntés à divers animaux, l'utilisation de "pièces détachées" comme décor, certaines poses comme celle de l'animal enroulé, rappellent au contraire directement l'art scythe.

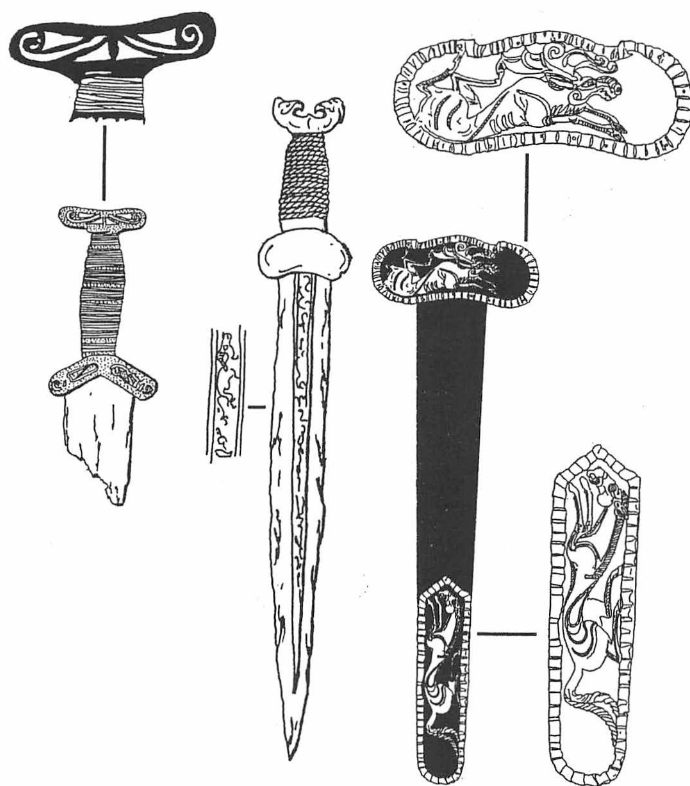
Les fouilles de Filippovka dans l'Oural méridional ont également livré des représentations animalières "statiques" d'un style tout différent : Les 26 statuettes de cervidés en bois plaquées d'or et d'argent n'ont pas d'équivalent exact connu dans tout le monde scythique, et les archéologues russes croient déceler des analogies curieuses – plus ou moins convaincantes – avec des styles plus éloignés dans l'espace et dans le temps.

Figurine de cerf, en bois plaqué d'or sur l'endroit et d'argent sur l'envers, du kourgane N° 1 de Filippovka (Russie, Bachkirie). Hauteur : 42 cm. [THE GOLDEN DEER..., 2000]



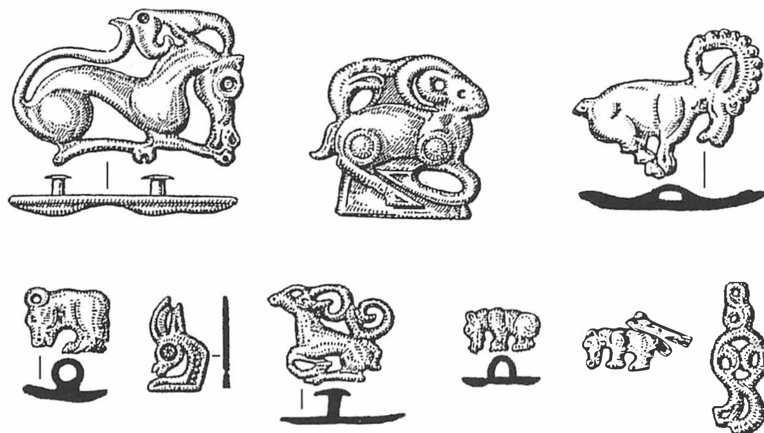


Plaques à décor animalier de la tombe N° 23 de Sakar-Tchaga 6 (Turkménistan), 1ère moitié du VIIe siècle av. J.-C. ? [L. T. IABLONSKY]



Armes de la tombe de « L'homme d'or » à Issyk (Kazakhstan), fin du IVᵉ ou début du IIIᵉ siècle av. J.-C., avec détail des garnitures d'or à décor animalier (noter les arrière-trains retournés).

L'art **sace** est proportionnellement moins bien documenté, si l'on tient compte des immenses territoires entre Caspienne et Pamir. Les trouvailles se répartissent d'ailleurs en plusieurs groupes locaux et en plusieurs périodes chronologiques. À l'ouest, sur le Syr Daria, dans des sites anciens comme ceux de Taguisken et Ouïgarak (VIIᵉ-Vᵉ siècles av. J.-C.), le répertoire animalier comprend, outre les



Trouvailles du cimetière de Tamdy (Tadjikistan), illustrant l'art animalier des Saces du Pamir au début de l'époque scythe. [Stepnaja.... 1992]

motifs scythiques les plus habituels (cerfs, bouquetins, félins, rapaces...), l'antilope et le chameau. A l'est du domaine sace, dans le Pamir et les Tianshan, à Issyk, jusque dans l'actuel Xinjiang chinois près d'Urumqi, on rencontre des animaux "tordus", des félins ailés, et les pelages sont souvent marqués par des incisions qui contrastent avec les surfaces lisses des représentations provenant de Scythie d'Europe.



Plaque d'or trouvée dans l'un des kourganes de la vallée de la Tchilikta (Kazakhstan), VIIᵉ ou VIᵉ siècle av. J.-C.

Plusieurs variantes de l'art animalier d'époque scythe, liées aux différentes cultures locales, ont été identifiées en **Sibérie.** On peut citer celle de la culture de Tasmola et, sur le haut Irtych, les objets archaïques de la vallée de la Tchilikta, qui présentent des ressemblances assez étroites avec l'art scythe d'Europe (antérieurement aux influences grecques).

Dans l'art de l'Altaï, quelques apports perses jouent un rôle un peu comparable à celui des influences grecques en Europe, mais d'une façon beaucoup plus modeste. Outre de probables importations venues de Perse même ou d'une zone frontalière des steppes centre-asiatiques, on y décèle des emprunts aux représentations achéménides. La "déesse" trônant face au cavalier de la célèbre tenture de Pazyryk, par exemple, a pour probable modèle le Grand Roi en majesté, tel qu'on le voit fréquemment dans l'art aulique perse.

Mais le fond artistique est bien scythique. Les représentations animalières privilégient les félins, cervidés, capridés sauvages, et aussi le griffon (le mythique gardien de l'or qu'évoque Hérodote ?). Les poses "tordues", avec l'arrière-train retourné, sont nombreuses. L'originalité principale de l'Altaï est bien sûr de présenter ces figures sur des



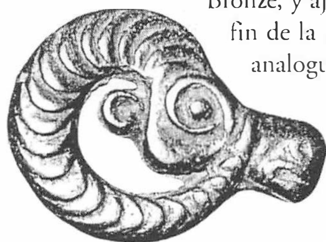
Application de cuir, figurant une scène de prédation, du kourgane N° 1 de Pazyryk (Russie, Altaï).



Motifs d'animaux "tordus" sur les tatouages de la momie masculine du kourgane N° 2 de Pazyryk (Russie, Altaï). [S. I. Roudenko et M. I. Artamonov]

supports disparus ailleurs (cuir, feutre, bois... et même peau humaine tatouée) et dans une gamme de couleurs vive et variée. L'inventivité des artistes se mesure non seulement aux motifs, mais aussi aux techniques mixtes utilisées, qui combinent volontiers différents matériaux et utilisent même la troisième dimension, comme dans les cygnes de feutre bourrés de foin qui ornaient un chariot léger à Pazyryk.

L'art de Tagar sur le Iénisseï, qui a hérité de certains motifs de la culture de Karassouk développée dans la même région (bassin de Minoussinsk) à l'âge du Bronze, y ajoute des thèmes typiquement scythiques, en particulier le cerf. A la fin de la période s'y rencontrent aussi des plaques métalliques rectangulaires analogues à des modèles connus dans la Touva et à certains "bronzes de l'Ordos".



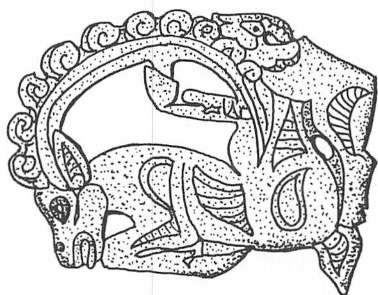
La Touva voisine apparaît de plus en plus comme une province importante de l'art animalier. Les trouvailles d'Arjan-1 montrent l'ancienneté de ces traditions dans la région. Dans des sépultures plus tardives apparaissent des représentations d'un animal peu courant dans le répertoire artistique des autres nomades : le cheval (Sagly-Baji, V^{e}-IIIe siècles av. J.-C.). Sur le corps des animaux, des incisions peuvent représenter articulations et pelage, comme dans d'autres régions du monde scythique d'Asie.

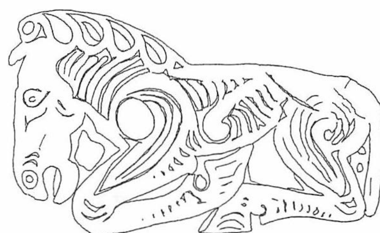
Applique en bronze, en forme de tête de bouquetin, provenant de Krivaïa dans le bassin de Minoussinsk en Sibérie, culture de Tagar. Dimensions : 3 x 5 cm. [G. Charrière, 1971]

Le problème de "**l'or sibérien**" a été évoqué au chap. II. Il faut souligner à nouveau que la collection du Musée de l'Ermitage ne correspond ni à une culture archéologique unique, ni à un style artistique donné. Elle est faite d'éléments disparates dont certains, par leur type ou par les motifs représentés, présentent de fortes similitudes avec les traditions des cultures scythiques sibériennes évoquées plus haut.

La célèbre plaque au félin enroulé, sûrement l'une des plus anciennes de l'ensemble (VIIe-VIe siècles av. J.-C. ?), ressemble beaucoup à celle d'Arjan-1 dans la Touva.

Les plaques symétriques appartiennent à une famille répandue dans la Touva, dans l'art dit de "l'Ordos", plus tard en Bactriane..., mais qui n'apparaît en





A GAUCHE.
Plaque de bronze d'Aïmyrlyg (Russie, Touva), phase ancienne de la culture de l'Ouïouk (VIIe-VIe siècles av. J.-C.).

A DROITE.
Plaque en os, représentant un cheval, du kourgane N° 13 de Sagly-Baji III (Russie, Touva), Ve-IIIe siècles av. J.-C.
Longueur : 11 cm.
[J. P. BARBIER-MUELLER, 1996]

Europe qu'avec l'expansion des Sarmates (des plaques en fer plaquées d'or du IVe siècle av. J.-C. ont cependant été trouvées près de Zaporijjia en Ukraine). Certains objets figurent des yacks ou des animaux fantastiques également inconnus en Scythie d'Europe.

Les plaques animalières à combats d'animaux – des combats particulièrement féroces et complexes dans leur composition – peuvent être de provenances et de dates très variées. On a remarqué des détails stylistiques, comme l'indication des pelages par des stries, qui ont des parallèles dans l'Altaï, mais aussi dans la Touva, en Mongolie et en Chine du Nord.

Les célèbres plaques historiées dites du "Repos du guerrier" et de la "Chasse" se rattachent également aux cultures nomades d'Asie. Sur la première, on a même cru reconnaître des faciès mongoloïdes. Sur la seconde, indépendamment du rapprochement fait avec la technique de chasse des Iyrques décrite par Hérodote (IV, 22), les armes représentées nous font penser que l'objet pourrait être nettement postérieur à la période scythe (I. Lebedynsky, *De l'épée scythe…*, 2008).



Plaque d'or au félin enroulé de la "Collection Sibérienne", VIIIe ou VIIe siècle av. J.-C. ?



Plaque en or (élément d'une paire symétrique) de la "Collection Sibérienne" montrant un combat entre un félin et un animal fantastique ; longueur : 16,8 cm.



Plaque d'or historiée de la "Collection Sibérienne", dite du "Repos du guerrier" (élément d'une paire) ; dimensions : 12,1 x 15,2 cm.

Des torques, des bracelets d'avant-bras spiralés, ont des parallèles sur la basse Volga à l'époque sarmate. Les incrustations de turquoises évoquent également certaines productions sarmates.

Il se confirme donc que "l'or sibérien" a des auteurs multiples, que les fouilles à venir devraient contribuer à mieux identifier ; et qu'une partie seulement de la collection date de la période scythe (VII[e]-III[e] siècles av. J.-C.).

Il en va donc de l'art comme du mode de vie ou des traditions guerrières : il présente chez tous les nomades scythiques d'Eurasie une unité d'inspiration fondamentale, qui n'exclut pas les différences locales – largement dues, dans le cas des Scythes d'Europe, à l'intensité des contacts avec le monde grec.

CHAPITRE XI

La culture scythe tardive

Il était impossible de ne pas évoquer dans ce livre la culture des Scythes tardifs du bas Dniepr et de Crimée, mais il faut bien comprendre qu'elle diffère radicalement de celle des VIIe-IIIe siècles av. J.-C. Malgré une continuité ethnolinguistique au moins partielle qu'atteste notamment l'onomastique, et la survie de certaines traditions, les "Scythes tardifs" n'avaient paradoxalement plus une culture de type scythique.

L'aire scythe tardive avait pour foyer principal une partie de la péninsule de Crimée, et s'étendait aussi des deux côtés du cours inférieur du Dniepr. En Crimée, on distingue en territoire scythe trois zones : une centrale où la culture scythe tardive est attestée du IIIe siècle av. J.-C. aux IIe-IIIe siècles de notre ère, une au nord-ouest où l'occupation scythe a été plus brève (milieu du IIe siècle av. J.-C au Ier siècle apr. J.-C.), et une au sud-ouest, dans les montagnes qui, à partir du début de notre ère, ont servi de dernier refuge à une partie des Scythes. Les territoires du bas Dniepr avaient apparemment un peuplement scythe moins dense, groupé plutôt sur la rive occidentale (à cause de la menace sarmate à l'est ?). En Crimée, les liens culturels scytho-helléniques de la période précédente se sont encore renforcés – indépendamment des rivalités politico-militaires. Sur le bas Dniepr, les influences grecques sont moins fortes et l'on constate celles d'autres populations : Thraces, porteurs de la culture de Zaroubyntsi (une culture archéologique du nord de l'Ukraine, que l'on associe souvent aux proto-Slaves), puis de celle de Tcherniakhiv, qui est le faciès archéologique de la confédération gothe d'Ukraine aux IIIe-Ve siècles. Enfin, sur l'ensemble de l'aire scythe tardive, les apports sarmates sont, comme on le verra, évidents dans différents domaines (armement, miroirs, *tamgas* héraldiques, rites funéraires, modelage crânien...) – sans que l'on puisse dire que les Scythes auraient été complètement "sarmatisés" ou "alanisés".

Une périodisation ternaire de la culture scythe tardive a été proposée (*Stepi*..., 1989) : fin du IIIe et IIe siècle av. J.-C. ; Ier siècle av. et Ier siècle apr. J.-C. ; et IIe-IIIe siècles. Ce phasage ne correspond toutefois pas à des transformations radicales et uniformes.

■ La sédentarisation

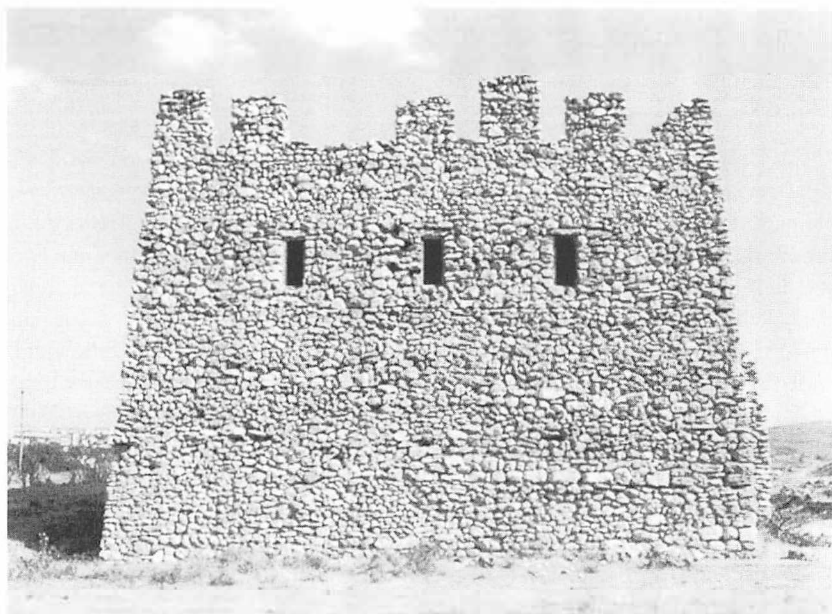
L'une des principales ruptures avec le passé est évidemment la sédentarisation complète des Scythes tardifs, héritiers des nomades de la steppe herbeuse d'Ukraine méridionale. Certes, ce processus avait commencé auparavant en "Grande Scythie" (cf. chapitre VI) ; mais le repli sur un territoire limité, qui n'offrait plus l'espace nécessaire à l'économie pastorale traditionnelle, a dû l'accélérer et le parachever. Rappelons que l'une des hypothèses faites sur ce repli l'attribue à une crise économique et écologique.

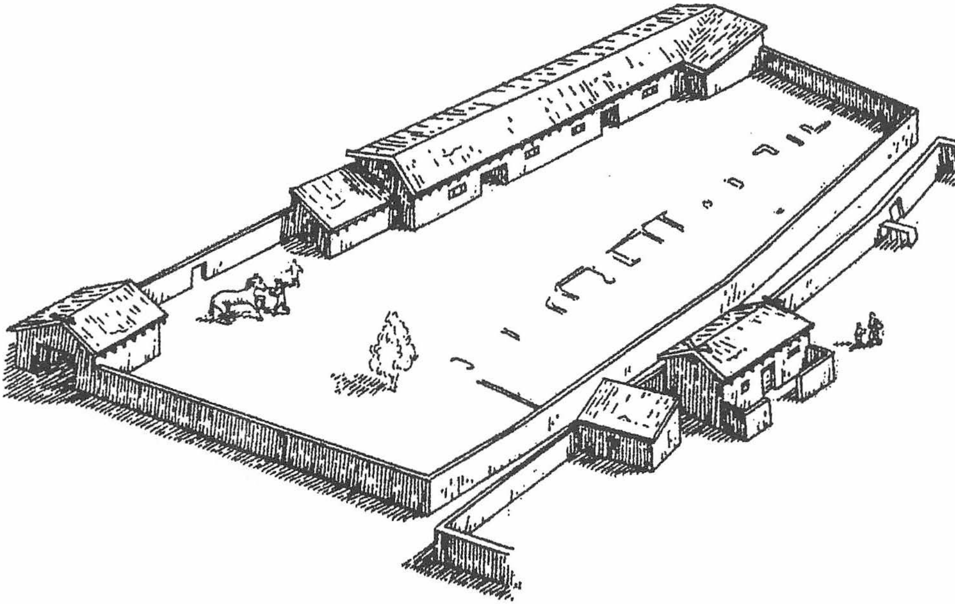
Les données archéologiques illustrent ainsi une sédentarisation massive et assez rapide dès la fin du IIIe siècle av. J.-C. dans la zone centrale de la Crimée (piémont des monts de Crimée).

De nombreux habitats sont attribués aux Scythes tardifs, en Crimée et (parfois avec moins de certitude) sur le bas Dniepr. Beaucoup sont fortifiés par des enceintes ou des murailles de pierre (deux parements en pierre sèche avec un remplissage central) et des fossés, voire des tours, et ils occupent souvent des emplacements faciles à défendre : plateaux ou éperons barrés. Certains possèdent une "acropole" ou citadelle. Leur superficie varie d'un à une vingtaine d'hectares (Néapolis : 20 ha ; Znamians'ké sur le bas Dniepr : 27 ha). Le plus impressionnant est celui identifié à la capitale scythe, Néapolis, le seul où aient été découverts de véritables bâtiments publics – dont de probables bâtiments cultuels.

Les maisons sont le plus souvent en pierre, parfois en terre avec un socle de pierre. Elles sont de forme rectangulaire et peuvent comporter plusieurs pièces. Le sol pouvait être décaissé. Les toitures sur poteaux étaient couvertes de terre, de

L'une des tours de l'enceinte de Néapolis-des-Scythes, capitale des Scythes tardifs en Crimée.





Reconstitution d'un ensemble de bâtiments scythes tardifs à Zolota Balka sur le bas Dniepr. [*Stepi*..., 1989]

roseaux, plus rarement de tuiles. Les habitations les plus riches étaient enduites et peintes à l'intérieur. Les sols sont en terre battue, les foyers en terre ou en pierre. Des maisons grecques, ou leurs matériaux, ont été réutilisés par les Scythes – notamment dans la zone nord-ouest.

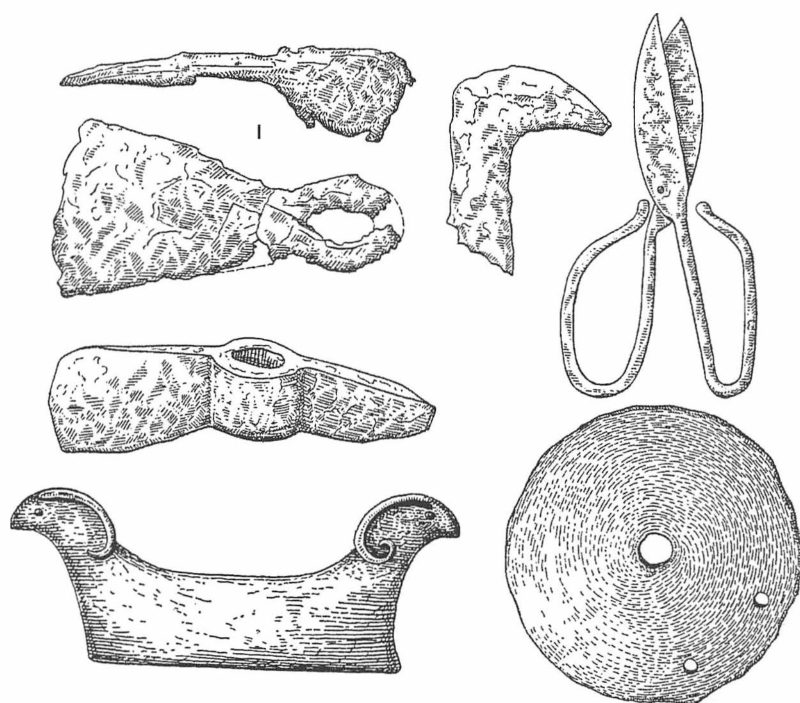
Fait remarquable, on connaît les traces de "yourtes", de tentes nomades, installées en permanence sur un sol parfois empierré. Leur diamètre varie de 2,20 ou 2,30 m (Néapolis) à 3,60 m (Kara-Tobé en Crimée). Ce sont des habitats de transition, utilisés apparemment du IIIᵉ au Iᵉʳ siècle av. J.-C., et qui évoquent les installations du même genre que l'on peut voir aujourd'hui encore, par exemple en Mongolie dans la banlieue d'Oulan-Bator.

Un nouveau mode de vie

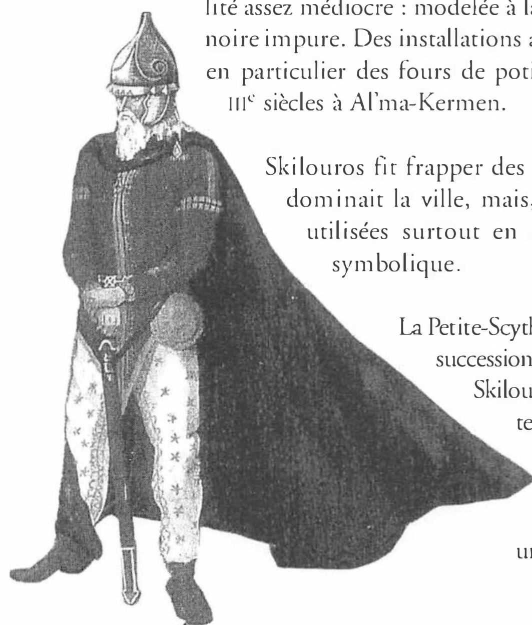
L'économie de la Petite-Scythie avait une base agricole. La culture du blé, de l'avoine, du mil avait pris un grand développement, et les trouvailles d'outils agricoles sont fréquentes. Des fosses-silos sont associés aux habitations, et Néapolis possédait des réserves collectives. Le surplus agricole était troqué dans les villes grecques contre du vin et différents produits de luxe. Les Scythes pratiquaient également eux-mêmes la viticulture.

L'élevage conservait une grande importance : les Scythes tardifs élevaient des chevaux de monte, mais aussi de boucherie, des ovins et des bovins, peu de porcs. Les

Chenets zoomorphes et outils scythes tardifs. [STEPI..., 1989]



Roi scythe tardif ; reconstitution d'après les trouvailles de Néapolis, tournant des IIe et Ier siècles av. J.-C. Noter le casque de style pylos *et l'épée laténienne.* [A. SIMONENKO, 2001, D'APRÈS ADAMKEVIC]



chiens étaient toujours des compagnons appréciés, et leurs ossements se rencontrent souvent dans les tombes.

L'artisanat (tissage, métallurgie, travail du cuir) était actif dans tous les établissements scythes. La céramique, contrairement aux autres produits, est d'une qualité assez médiocre : modelée à la main, sans tour, elle est faite d'une pâte grise ou noire impure. Des installations artisanales ont été fouillées sur différents habitats, en particulier des fours de potiers et un atelier de verrerie (romaine ?) des IIe-IIIe siècles à Al'ma-Kermen.

Skilouros fit frapper des monnaies à son nom à Olbia au moment où il dominait la ville, mais, comme on l'a déjà signalé, elles devaient être utilisées surtout en milieu grec ou avoir une vocation largement symbolique.

La Petite-Scythie formait un royaume probablement centralisé où la succession était héréditaire : Palakos succéda à son père Skilouros, et un fragment d'inscription de Néapolis (appartenant au socle d'une hypothétique statue équestre) paraît évoquer le père – anonyme – de Skilouros. Les autres souverains ne sont pas connus, bien qu'une inscription du Ier siècle puisse mentionner un roi du nom de Khodarz.

La population devait être divisée, comme aux époques précédentes, en une "aristocratie" et une masse d'hommes libres ; l'existence de l'esclavage en tant qu'institution développée est probable, mais mal attestée. Il est difficile de dire dans quelle mesure l'installation en Crimée du gros de la population scythe s'était accompagnée ou avait été suivie de mélanges avec d'autres groupes – notamment des Grecs ou "Barbares" hellénisés et des Sarmato-Alains. Les noms des rois Skilouros et surtout Palakos (avec le labdacisme caractéristique) suggèrent la conservation de la langue. Le type physique majoritaire prolonge directement celui des Scythes de la steppe herbeuse ukrainienne à l'époque précédente (étude de T. S. Kondouktorova, 1979, sur la nécropole de Mykolaîvka-Kozats'ké). Il en

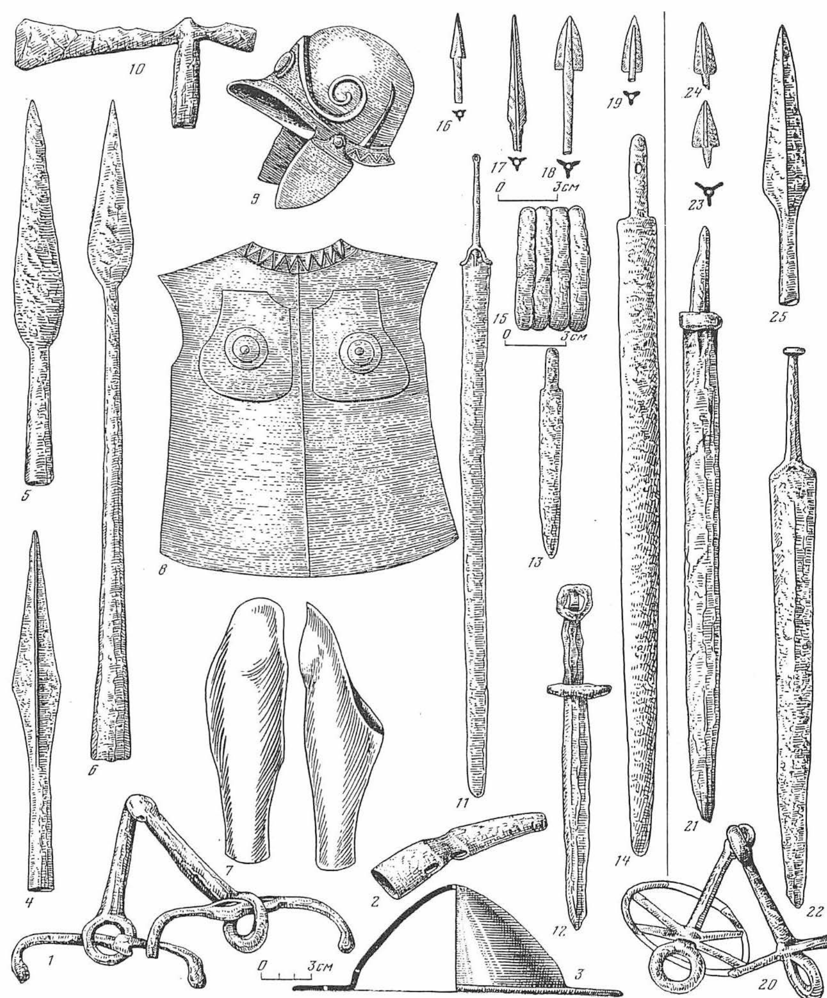




Reconstitutions graphiques de têtes de Scythes tardifs du bas Dniepr, d'après des crânes du cimetière de Mykolaîvka-Kozats'ké (Ukraine, région de Kherson), Ier siècle av. J.-C. – IIIe siècle apr. J.-C. Les types physiques prolongent directement ceux des Scythes de l'époque classique. [G. Lebedinskaïa, 2006]







Armement et éléments de harnachement des Scythes tardifs, en Crimée (à gauche) et sur le bas Dniepr (à droite). On remarque : les équipements défensifs de style hellénistique (3, 8, 7) ; la hache qui rappelle le modèle archaïque de Kelermès (10) ; l'épée longue laténienne (11) et l'épée courte à pommeau annulaire de style sarmate (12) ; la bosse de bouclier de type occidental (3). [STEPI..., 1989]

va de même du costume, bien qu'il ait progressivement incorporé des éléments nouveaux, comme les boucles de ceinture à ardillon fixe puis mobile et les fibules. La pratique du modelage crânien des enfants, d'origine sarmato-alaine, est attestée sporadiquement.

Les Scythes tardifs demeuraient des combattants renommés, comme le montrent les guerres des IIe siècle av. J.-C. – IIe siècle de notre ère, mais leur armement et leur façon de combattre avaient profondément changé (cf. l'analyse détaillée d'A. V. Simonenko, 2001).

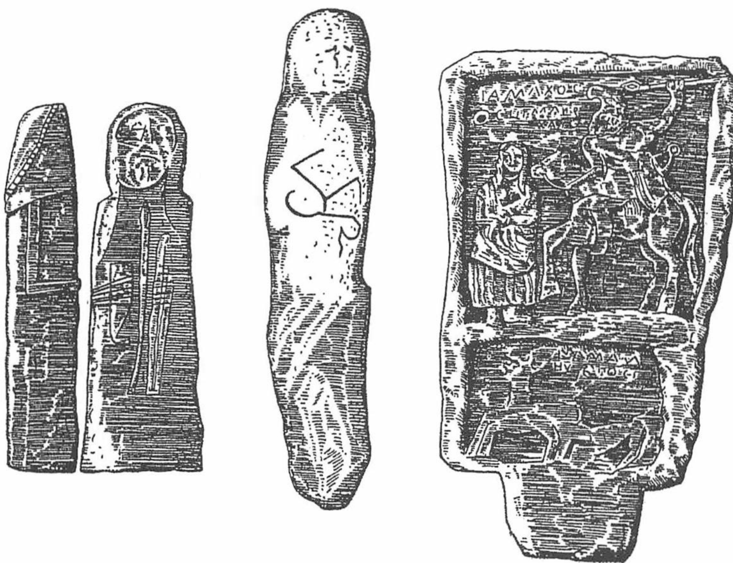
D'une part, la forte diminution de la proportion des tombes contenant des armes (surtout entre la fin du IIe siècle av. J.-C. et le IIe siècle apr. J.-C.) peut refléter le passage du peuple en armes de style nomade à un système différent, dans lequel il existait une armée permanente plus réduite. D'autre part, même sans disposer

d'indications précises dans les sources antiques, on soupçonne que le rôle de la cavalerie traditionnelle avait décliné au profit de celui d'une infanterie de lanciers. A. V. Simonenko suppose même que l'alliance conclue vers 110 av. J.-C. par Palakos avec le roi roxolan Tasios visait à assurer au premier le concours de la cavalerie nomade du second (Strabon, VII, 3, 17 ; cf. chapitre IV).

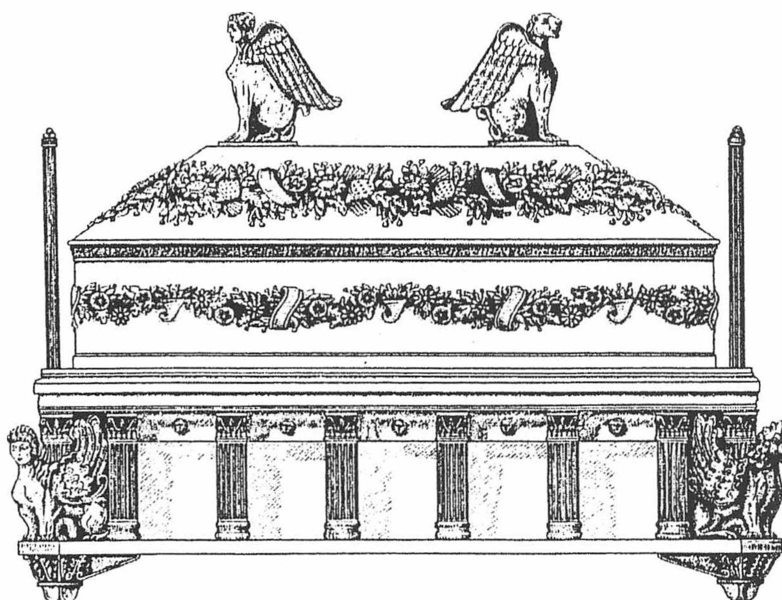
L'armement témoigne d'influences étrangères successives : aux IIIe-Ier siècles av. J.-C., celtiques ou thraces (boucliers ovales, épées du type laténien comme celles de Néapolis et Verkhnié-Tarasivka) ; aux Ier-IIe siècles de notre ère, sarmates (épées à pommeau annulaire, pointes de flèches) et gréco-romaines ; en fin de période, au IIIe et au début du IVe siècle, germaniques (éperons, boucliers...). On remarque, à l'inverse, la disparition totale de l'*akinakès* scythe.

Evolutions religieuses et artistiques

L'évolution religieuse des Scythes tardifs ne peut être perçue qu'à travers l'architecture et les rites funéraires. Les inhumations sous kourganes dominent jusqu'au IIe siècle av. J.-C., après quoi les inhumations en tombes plates, probablement plus pratiques pour les nécropoles d'établissements sédentaires, se répandent et deviennent majoritaires à partir du IIe siècle de notre ère. Dans les deux cas, les tombes elles-mêmes ont différentes formes (fosses, caveaux en pierre ou en terre, tombes à "niche" latérale) et les corps sont diversement orientés. Les inhumations collectives sont très nombreuses. Les mobiliers funéraires sont généralement plus modestes qu'à l'époque scythe ; les armes et les pièces de harnachement de chevaux, notamment, sont rares. Les inhumations de chevaux (et de chiens) étaient toujours pratiquées, et la présence d'un serviteur dans la tombe est attestée à Néapolis.



Trois types de sculptures funéraires des Scythes tardifs.
À GAUCHE : *statue proche du style scythe classique ;*
AU CENTRE : *statue-poteau avec un* tamga *héraldique sarmate ;*
À DROITE : *relief funéraire d'inspiration grecque.*
[*STEPI...*, 1989]



Sarcophage en bois du "Mausolée" de Néapolis.
[UNBEKANNTE..., D'APRÈS O. DOMBROVSKI]

Les sépultures sans kourganes comportaient souvent des indicateurs, qui peuvent être des statues de pierre du type ancien (très rares), des stèles anthropomorphes ou rectangulaires gravées, ou encore, plus modestement, un petit entassement de pierres ou de terre ou un poteau de bois. Sur les stèles apparaissent des *tamgas* ou signes héraldiques clairement inspirés de modèles sarmates, et des représentations de cavaliers.

Il faut signaler le cas particulier du "mausolée" de Néapolis, une tour utilisée comme cimetière royal et aristocratique de la fin du IIe siècle av. J.-C. au Ier siècle apr. J.-C. Il contenait 39 sépultures où reposaient en tout 72 corps. La tombe la plus riche, celle d'un homme enterré au tournant des IIe et Ier siècles av. J.-C., contenait des armes et équipements défensifs, et 825 objets d'or ; le défunt, qui était accompagné de 4 chevaux, d'un chien et d'un serviteur, pourrait être un roi, Skilouros ou Palakos.

Plusieurs pratiques funéraires des Scythes tardifs ont été mises en rapport avec l'influence sarmate : les tombes à niche, les jambes croisées de certains défunts, les traces d'un culte du feu dans ou sur la tombe, la présence de miroirs brisés.

Diverses trouvailles ont été identifiées comme des objets cultuels : des "amulettes" de différentes formes – certaines à thématique solaire –, des cassolettes cylindriques de style sarmate, et des chenets aux extrémités zoomorphes (che-

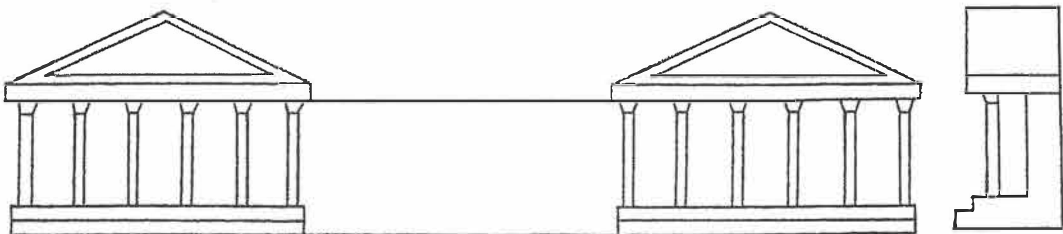
vaux, moutons) dans lesquels on veut voir, assez hypothétiquement, la trace d'un culte du feu et du foyer. On ne sait si les objets cultuels grecs (statuettes) découverts dans les établissements scythes appartenaient à des Scythes ou à des Grecs : les premiers avaient-ils surmonté leur vieille aversion des religions étrangères ?

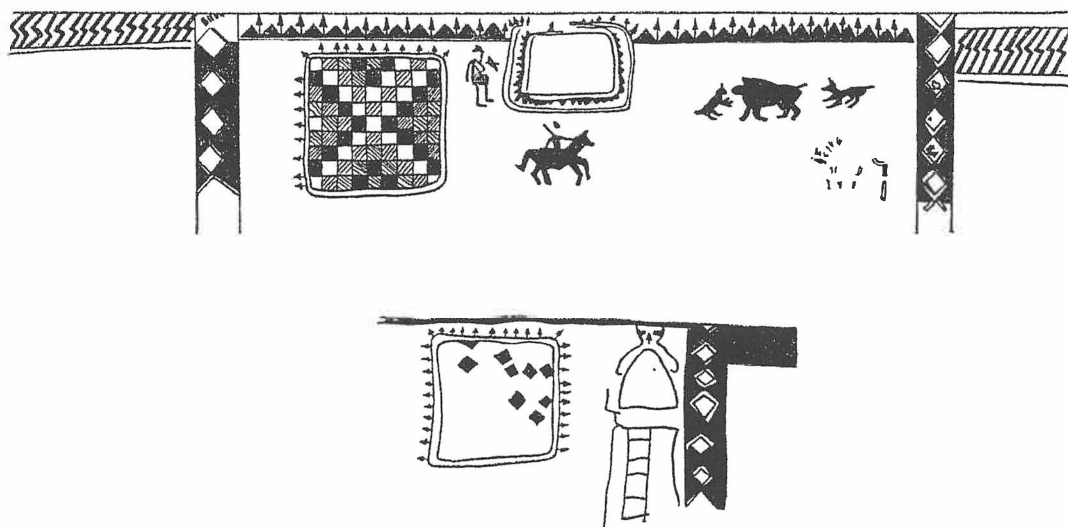
Une fresque d'un tombeau de Néapolis représente la "déesse anguipède" de la légende gréco-scythe d'origine (cf. chapitre IX).

L'un des "bâtiments publics" de Néapolis, le "bâtiment cultuel A", est considéré comme un temple. L'idée même de temple est, dans la culture scythe tardive, une innovation d'inspiration probablement grecque. Construit à partir des IIe-Ier siècles av. J.-C., cet édifice comporte une grande salle de 13 x 7 m, avec un foyer central circulaire entouré de piliers. Le toit était en tuiles.

L'art de cette période n'a plus guère de traits "scythes". L'art animalier a disparu : les quelques motifs zoomorphes que l'on trouve sur certains objets ne sont plus exécutés selon la stylisation traditionnelle. Les nouvelles techniques décoratives (sculpture et peinture) sont plutôt grecques. Les tombeaux des Ier-IIIe siècles, surtout à Néapolis, contiennent des peintures de bonne qualité. Dans cette même ville, le "bâtiment cultuel A" fut décoré de fresques dans la première moitié du IIe siècle de notre ère. Les thèmes de ces peintures sont d'inspiration plus scythe que grecque. La sculpture est moins bien attestée. On pense qu'elle comprenait des œuvres monumentales, comme la statue équestre de Skilouros qui existait probablement à Néapolis, mais on en connaît surtout les stèles funéraires. Un relief célèbre de Néapolis, trouvé en 1827, est interprété par de nombreux archéologues comme un portrait de Skilouros et de son fils et successeur Palakos (cf.p.94 ; on notera qu'une opinion dissidente en fait une représentation de guerriers daces, qui ne remonterait pas au-delà du IIe siècle apr. J.-C. !).

Reconstitution du bâtiment à colonnes de Néapolis. [T. M. Vysotskaïa]





Fresques d'un tombeau de Néapolis [*Step'...*, 1989]

Les Scythes tardifs n'écrivaient pas plus leur langue que leurs ancêtres nomades. Les rares inscriptions retrouvées (à Néapolis) sont en grec, dont la connaissance devait être largement répandue, et qui servait probablement de langue véhiculaire en Crimée dans les rapports entre les différentes populations.

Autant qu'un épilogue à l'histoire des Scythes, la période scythe tardive représente un cas intéressant de transformation complète d'une culture – et peut-être une illustration du fait que cette culture, sous sa forme ancienne, ne pouvait pas survivre à la sédentarisation complète des Scythes.

Conclusion

La période scythe dans son ensemble a incontestablement été l'une des plus brillantes de toute la longue histoire de la civilisation des steppes. Il ne nous paraît pas excessif de parler d'un "miracle scythe" – au sens ou l'on évoque un "miracle grec" – si l'on considère, d'une part la soudaine émergence dans les steppes d'une civilisation profondément originale et son degré de développement, d'autre part la très grande longévité de certains de ses éléments constitutifs et l'influence qu'elle a eue sur divers peuples sédentaires, des rives du Danube à celles du Fleuve Jaune. Mais qu'en est-il plus précisément des Scythes d'Europe ?

Les Scythes, archétype des cultures de la steppe

Au sein de la constellation scythique des VIIe-IIIe siècles av. J.-C., les Scythes proprement dits, "nos" Scythes d'Europe, occupent une place éminente. Bien sûr, les perspectives ont changé au cours des dernières décennies. On avait longtemps imaginé, sur la foi de comparaisons hâtives entre les merveilles découvertes en Ukraine et les vestiges plus modestes connus en Asie Centrale ou en Sibérie, que les cousins asiatiques des Scythes n'étaient que leurs "parents pauvres". Seuls les kourganes gelés de l'Altaï semblaient pouvoir être mis sur le même pied que les grands tumulus des steppes européennes ; encore était-ce surtout grâce à la conservation de types d'objets disparus ailleurs. Des trouvailles comme celles d'Arjan-1 et plus récemment Arjan-2, d'Issyk, de tombes intactes et riches dans l'Altaï, ont modifié cette perception. Surtout, dans notre vision actuelle qui tient compte de la probable provenance asiatique de certains éléments constitutifs de la culture scythe, les Saces, Massagètes, ou nomades sibériens ne sont plus un vague prolongement oriental de la Scythie européenne : c'est au contraire cette dernière qui forme une ultime province occidentale d'un massif dont le centre de gravité se situait plutôt dans les steppes asiatiques.

Malgré cette réappréciation nécessaire, les Scythes d'Europe demeurent, pour les spécialistes comme pour le grand public, le peuple scythique par excellence, le modèle archétypal des cultures nomades de leur temps. Les raisons de cette situation sont assez variées. Il y a d'abord la connaissance inégalée que nous avons d'eux grâce au cumul des sources écrites (il n'y a aucun équivalent, pour les autres cultures nomades, du long texte d'Hérodote) et du matériel archéologique. Il y a ensuite – malgré ce qui vient d'être dit des découvertes faites en Asie au cours des dernières décennies – la richesse insurpassée de ce matériel archéologique : sur ce plan, aucune tombe nomade d'époque scythe ou autre ne l'emporte sur les kourganes royaux d'Ukraine. Enfin, la proximité géographique des Scythes, qui ont vécu au contact de la civilisation grecque et de

plusieurs grands groupes "barbares" d'Europe (Thraces, Celtes, et probablement Proto-Slaves) a contribué à l'intérêt du public, de même que les mouvements d'idées russes et ukrainiens qui ont cherché en eux une source d'inspiration, voire des ancêtres biologiques (cf. Annexe 2).

Ce qui justifie plus encore, à nos yeux, cette place des Scythes d'Europe dans l'étude des cultures nomades de leur temps et des périodes suivantes, c'est le caractère parfaitement exemplaire du modèle qu'ils représentent. La culture scythe a été en partie importée par un groupe de conquérants qui n'étaient, vus d'Asie, que des fugitifs chassés par des rivaux plus puissants – un phénomène qui allait se reproduire durant des siècles dans le corridor des steppes. Elle s'est enrichie d'éléments glanés au fil des grandes aventures des VII[e]-VI[e] siècles av. J.-C. et du substrat local "cimmérien" de son nouveau foyer pontique. Nous mesurons grâce à l'archéologie sa sophistication et son avance technologique dans certains domaines.

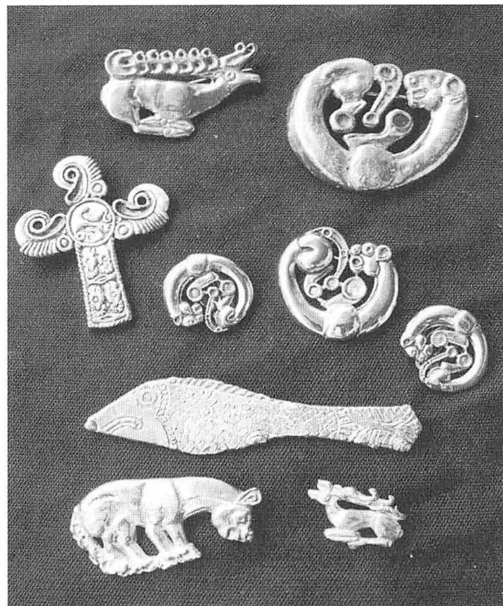
En Ukraine, les Scythes ont expérimenté toute la gamme des rapports possibles entre des éleveurs nomades et leurs voisins sédentaires. La domination qu'ils ont exercée sur les agriculteurs de la steppe boisée, leur ouverture sélective aux influences de la civilisation grecque, sont des cas exemplaires de phénomènes qui sont attestés – mais souvent moins bien documentés – chez presque tous les grands groupes nomades. Les Scythes ont également connu un, ou plutôt des, processus de sédentarisation qui préfigurent là encore les évolutions de beaucoup de leurs successeurs (et contrastent avec l'image souvent simpliste du pur nomade sans attache territoriale).

On peut ainsi généraliser une remarque faite par Ié. Tchernenko dans le domaine de l'armement et des techniques guerrières : la culture et l'histoire des Scythes contiennent d'une certaine façon celles de l'ensemble des peuples nomades de la steppe.

L'héritage des Scythes

En dehors de cette fonction toute moderne de cas d'école, que subsiste-t-il des Scythes ?

L'héritage biologique est difficile à évaluer. Les Scythes n'ont sûrement pas tous été exterminés par les Sarmates comme le prétendait Diodore de Sicile. Il est probable que la crise du III[e] siècle av. J.-C. s'est accompagnée d'un effondrement démographique, mais des Scythes y ont survécu, en grand nombre en Crimée et sur le bas Dniepr, mais aussi sûrement ailleurs. Leur "disparition" (celle des Scythes classiques à la fin du III[e] siècle av. J.-C., et beaucoup plus tard celle des Scythes tardifs) a été autant celle de leur culture que celle de leur être physique. Des quantités – impossibles à évaluer – de Scythes se sont assimilées à divers autres groupes ethniques : les populations sédentaires de la steppe boisée, les Sarmates et, finalement, les Goths et les citadins et villageois hellénisés de Crimée. Il faut d'ailleurs se souvenir que les Scythes eux-mêmes, en dépit d'une certaine homogénéité physique, avaient des origines diverses, et que leur assimilation n'a été qu'un épisode de l'éternel processus de recyclage ethnique, particulièrement actif dans les steppes à toutes les époques.



La question de l'héritage scythe doit aussi et surtout être considérée sous l'angle culturel. Dans les steppes européennes, les Sarmates puis beaucoup d'autres ont prolongé par certains aspects les traditions scythes. Ce n'est pas en tant qu'héritiers directs, mais parce que les cultures scythiques au sens large avaient constitué le terreau commun sur lequel devaient ensuite prospérer celles de tous leurs successeurs – jusqu'à nos jours. On pourrait ainsi dire que, dans le monde nomade, la culture scythe européenne représente la floraison d'un rameau particulièrement brillant de l'ensemble scythique, mais que c'est d'autres rameaux que sont venues les grandes cultures des périodes suivantes. Par exemple, l'art gréco-scythe s'est éteint sans postérité, remplacé par d'autres variantes du style animalier.

Les Scythes avaient aussi marqué profondément leurs voisins sédentaires, surtout les peuples agricoles de la steppe boisée d'Ukraine et du Don. Chez ceux-ci, les cultures "scythoïdes" n'ont pas survécu à l'effondrement des Scythes nomades, leurs dominateurs et inspirateurs. Le vernis, le "superstrat", scythe a en quelque sorte disparu, balayé par la résurgence des substrats locaux toujours vivaces et de nouvelles influences (dont celles de nouveaux groupes nomades).

L'art animalier comme source d'inspiration actuelle : bijoux imités d'originaux scythes (on reconnaît le cerf de Kostromskaïa, le félin enroulé de la "Collection Sibérienne", le félin dressé de Kelermès, un ornement cruciforme de la nécropole d'Olbia, et le poisson de Vovkivtsi).
[*Les deux objets en haut* : JEAN PÉLISSIER, ARTISAN À LYON, ANNÉES 1980 ; *les quatre au centre* : M. BUFFET, À LYON ; *les trois en bas* : ANGÉLIQUE MILLET, "SERENGETI", À VERSAILLES]

Ces populations de la steppe boisée comptant très vraisemblablement parmi les ancêtres des Slaves, il était légitime de chercher chez ces derniers d'éventuelles traces culturelles scythes. Là, en dépit de l'optimisme naïf de certains travaux anciens – qui n'hésitent pas, par exemple, à comparer directement l'art animalier scythe à des thèmes de l'art médiéval kiévien –, la moisson est maigre. Ce n'est guère que dans le domaine linguistique qu'apparaît chez les Slaves une empreinte iranienne (scythique) très profonde. Il est toutefois très difficile d'y distinguer ce qui revient aux Scythes eux-mêmes, aux Sarmates et aux Alains. On peut penser, par exemple, qu'une partie des emprunts de vocabulaire religieux faits par le slave à l'iranien (cf. chap. V) est due à l'influence scythe, ce qui correspondrait à la diffusion dans la steppe boisée de rites funéraires et d'objets cultuels scythes. La question de savoir si cette adoption au moins partielle de la vision religieuse des nomades a laissé des traces durables dans les représentations et les mythes slaves est ouverte.

En fait, l'héritage culturel des Scythes a moins été transmis à leurs descendants et successeurs immédiats qu'à ceux qui l'ont redécouvert aux cours des derniers siècles. La sensibilité nouvelle à l'art des steppes qui s'exprime d'exposition en publication, la place que le matériel scythe occupe depuis les travaux de G. Dumézil dans l'étude comparative des mythologies indo-européennes, montrent que si la civilisation des Scythes est éteinte et sans postérité directe, elle n'est plus oubliée ni "disparue". Elle est désormais un élément du patrimoine culturel de l'humanité moderne – et plus particulièrement de l'Europe.

Annexe I

Les noms scythes et leurs étymologies hypothétiques

La liste qui suit se limite aux noms scythes au sens strict mentionnés dans le corps du livre. Les abréviations utilisées dans les étymologies sont les suivantes :

Akk. : akkadien, langue sémitique (éteinte) d'Asie occidentale.

Av. : avestique, langue iranienne (éteinte), langue sacrée et liturgique du mazdéisme zoroastrien, dans laquelle est rédigée l'*Avesta*, le livre saint. **Av. g.** : dialecte gâthique (archaïque).

Chor. : chorasmien, langue iranienne orientale (éteinte) d'Asie Centrale.

Gr. : grec (dans cet ouvrage : grec antique).

Hng. : hongrois.

Ind-ir. : indo-iranien commun (reconstitué).

Ir. : iranien commun (reconstitué).

Khot. : "sace"-khotanais, langue iranienne orientale (éteinte) du Turkestan Oriental.

Krd. : kurde, langue iranienne occidentale.

Lat. : latin.

Mnj. : moundji, langue iranienne orientale du rameau pamirien.

Oss. : ossète ; **oss. dig.** : ossète digor (occidental) ; langue iranienne orientale du Caucase central issue des parlers alains anciens.

Pcht. : pachto, langue iranienne orientale d'Afghanistan et du Pakistan.

Prs. : persan (*fārsi*), principale langue iranienne occidentale d'Iran.

Sc. : scythe (au sens strict : parler[s] iranien[s] des Scythes d'Europe).

Scr. : sanscrit, langue sacrée et litugique (éteinte) de l'hindouisme.

Sgd. : sogdien, langue iranienne orientale (éteinte) d'Asie Centrale.

Tch. : tcherkesse, langue caucasique du Nord-Ouest.

Thr. : thrace.

Ydg. : yidghâ, langue iranienne orientale du rameau pamirien.

Yzg. : yazgoulami, langue iranienne orientale du rameau pamirien.

Agaètos, roi scythe qui aurait cédé aux Grecs le terrain de la future Panticapée.

Agaros (gr. Ἄγαρος chez Diodore de Sicile), roi scythe vers 310 av. J.-C.
Cf. oss. *ägär* "trop" < ir. **a-kar-* "sans fin, sans limite", plutôt que **a-gar-* "qui ne crie pas", "qui ne chante pas" ou **a-kar-* "qui n'agit pas" ?

Alazons (gr. Ἀλάζωνες), peuple de Scythie.
Un composé **Arya-zana-* "race, descendance d'Aryas" (F. Cornillot, 1995-96 ; T. Kambolov, 2006) semble peu vraisemblable. En effet, la mutation *-ry-* > *-l-*, propre aux parlers sarmato-alains qui ont produit l'ossète moderne, n'est pas attestée dans la langue des Scythes et s'est sans doute produite bien après l'époque d'Hérodote. Compte tenu du labdacisme scythe, le premier élément est peut-être ir. **hada-* "avec" (av. *haδa-*, oss. *äd*) : sc. **ada-zana-* "pourvus de descendance"?

Anacharsis (gr. Ἀνάχαρσις chez Hérodote et d'autres), "philosophe" scythe légendaire.
Composé iranien en **ana-* "sans" (oss. *änä*), cf. par ex. av. *ana-xvarəθa-* "sans nourriture", mais l'hellénisation du nom empêche l'identification de la seconde partie.

Api[a] (grec Ἀπί[a]), déesse scythe de la terre.
Formé sur ir. **āp-* "eau", prs. *āb* (même racine indo-européenne que le latin *aqua*, etc.).

Argimpasa, var. : Artimpasa, Arippasa (gr. Ἀργίμπασα. Ἀρτίμπασα. Ἀρίππασα), déesse scythe identifiée à "Aphrodite Céleste".
G. Dumézil propose, sur la base de la forme Artimpasa, "celle qui veille sur le feu" (**artim-pasa-* ?), avec **ārt-* "feu" < ir. *āθra-*, mais ceci oblige à admettre que le passage de *-θr-*, *-tr-* à *-rt-* (oss. *art* "feu") s'était déjà produit au Ve siècle av. J.-C.
V. Abaïev rapproche **arti-* de av. *aši* "rétribution".

Arimaspes, nom que les Scythes auraient donné à un peuple semi-légendaire de Sibérie selon Hérodote (IV, 27).
Hérodote explique que ce nom désigne des cyclopes : *arima* "un" + *spou* "œil". En réalité, on identifie en seconde partie le nom iranien du "cheval", **aspa-* (cf. av. *aspa-*, v-prs. *as[p]a-* "cheval", pacht. *aspa* et oss. dig. *äfsä* "jument", etc.). Le premier élément peut contenir, comme le croyait Hérodote, une idée d'unicité ou de solitude : oss. *ärmast* "seulement", khot. *arma* "solitaire", chor. *'rm* = **arma-* "laisser seul", mais on a aussi proposé **ariamaspa-* "amis des chevaux".

Ariantas (gr. Ἀριάντας), roi des Scythes avant l'époque d'Hérodote.
Ind.-ir. et ir. *Arya-* "*Arya*, aryen" + suffixe ?

Arpoxaïs (grec Ἀρπόξαϊς chez Hérodote), personnage du mythe d'origine scythe, géniteur des *Katiaroi* et *Traspies*.
Composé iranien en *-*xšay-* "roi", avec premier élément obscur (scr. *árbha* "petit, humble" ; ir. **arbu-* < ind-.ir. **ṛbhú* "habile, adroit" ; ir. **arpa-* "profond" > oss. *arf* "profond" est moins probable, cf. discussion chap. IX).

Atéas (ATAIAΣ sur ses monnaies, Ἀτέας chez Strabon, Atheas chez Justin, etc.), roi scythe mort en 339 av. J.-C.
**Atya-* "le juste, le véridique" ?, cf. av. *haiθya-*, scr. *satyá-* "véridique", oss. *äccäj* ? "vraiment ? en vérité ?" et *äcäg* "vrai, réel, juste, vérité…" < **atya-ka*.

Aukhatai (grec Αὐχάται chez Hérodote, latin Auchatae, Euchetae chez Pline, Auchates et éponyme Auchus chez Valerius Flaccus), tribu légendaire issue de Lipoxaïs dans le mythe d'origine des Scythes.
Le nom contient peut-être un équivalent de l'av. *aogah-* "force physique" + désinence du nominatif pluriel scythique *-ta* ?

***Axšaina** "la Sombre", nom scythe de la mer Noire ?
Le nom originel du Pont-Euxin (Πόντος εὔξεινος ou "Mer Hospitalière" était, de façon moins optimiste, Πόντος ἄξεινος "Mer Inhospitalière". Il est très probable que les Grecs avaient assimilé à leur propre adjectif ἄξεινος un nom iranien : cf. av. *axšaēna-*, sogd. *'γš'n* = **axšēn-*, ydg. *axšīn*… désignant tous des couleurs sombres, oss. *äxsin* "gris sombre" et v-prs. *axšaina* "lapis-lazuli ? ».

Bartatoua / Protothyès (akk. *mBar-ta-tu-a LUGAL šá kurIš-ku-za* "Bartatua roi des Scythes", gr. Προτοθύης chez Hérodote), roi scythe vers 672 av. J.-C.
Ir. **Pṛtatava-* "puissant dans la bataille" ou "doué de force guerrière" ? (È. A. Grantovski).

Borysthène (grec Βορυσθένης), le fleuve Dniepr.

Sc. **varu* "large" (av. *vouru-*, oss. dig. *wäräx*) + **stāna-* "pays" (oss. *-ston*, etc.). Les Grecs ont probablement pris pour le nom du fleuve celui du pays environnant : **Varustāna-* "pays du Large", "Dnieprie" (cf. chapitre III).

Callipides (gr. Καλλιπίδαι), peuple "gréco-scythe" de Scythie.
Nom très hellénisé, comme celui des Alazons. Le second élément peut représenter ir. **pita-* "père", mais le premier est méconnaissable ; on peut s'amuser à imaginer des étymologies telles que **kada-pita-* "dont le père est glorieux", cf. ossète *kad* – un équivalent du nom grec Cléopâtre ! Cf. plus haut le nom des Alazons.

Enarées (gr. 'ενάρεες), devins scythes "efféminés".
Ir. **a-narya* "non-mâle", cf. av. *nar-* "mâle, homme, prs. et pcht. *nar* "mâle", oss. *näl* "mâle".

Exampaïos (gr. 'Εξαμπαιος chez Hérodote), source amère en Scythie.
D'après Hérodote (IV, 81), le nom signifie "vois sacrées". Le rapprochement avec av. *spənta-* "saint" est très sollicité. En langue scythe, "voie sacrée" aurait pu se dire **spanta-panta-* ou **sugda-panta-*.

Gerrhos (gr. Γέρρος), nécropole des rois scythes ; il est également question des "Gerrhiens", habitants de cette région.
Le nom a une allure plutôt grecque : γέρρον "bouclier d'osier" (et aussi "auvent en osier"). Il n'est pas impossible que ce soit là une déformation par attraction phonétique d'un nom local (cf. **Axšaina-*), voire une traduction (cf. Lykos). On n'en trouve en tout cas pas de trace dans l'hydronymie ukrainienne moderne ; le thème hydronymique *žer-*, qui pourrait être une variante palatalisée de **ger-*, est attesté dans le bassin du Dniepr (rivière Jeriv), mais sur la rive droite du fleuve.
Pour ceux qui veulent voir dans Gerrhos un site mythique, l'au-delà des Scythes (cf. chap. IX), il y aurait un rapprochement tentant à faire avec une racine verbale iranienne **gar-* dont le sens initial a dû être "crier, chanter", avec parfois des connotations religieuses (yzg. *ğəraw* "pleurer", oss. *arğawyn* < **agraw-* "célébrer un office religieux"...). Il est remarquable qu'il serve à former le nom du paradis mazdéen, la "[lumineuse] demeure des chants" (av. g. [*raoxšnō*] *garō.dəmāna-*, sogd. *rγwšyrδm'n-*).

Hypacyris (gr. 'Υπάκυρις), fleuve de Scythie.

Hypanis (gr. ''Υπανις), le fleuve Boug (méridional). L'étymologie par ir. **hu-pāna-* "bon protecteur, bonne protection" est tentante, mais ir. **hu* "bon, bien" est généralement rendu par gr. χο- dans les anthroponymes scytho-sarmates : ΧΟΦΑΡΝΟΣ, ΧΟΔΑΙΝΟΣ... Cela n'exclut évidemment pas qu'Hérodote ait pu employer une graphie différente.

Ichpaka (akk. *Išpaka*), roi scythe vers 680 av. J.-C.
Ir. **spaka-* "chien", "canin", cf. av. *spā* "chien", *spaka-* "d'aspect canin", mède σπάκα "chienne", d'après Hérodote (I, 110), et emprunt iranien en slave oriental *sobaka* "chien". Le *i-* initial prothétique apparaît aussi dans la forme akkadienne du nom des Scythes, *Iškuzāia*. L'étymologie par ir. **aspa-* "cheval" est moins probable ici.

Idanthyrsos (gr. Ιδάνθυρσος chez Hérodote, lat. Iancyrus chez Justin), roi scythe en 513 av. J.-C. Le nom n'est pas d'apparence très iranienne, même si le second élément peut évoquer ir. **čiθra-* "signe, marque" > oss. *cyrt* (cf. le nom d'Artimpasa sur l'évolution *-θr-* > *-tr-* > *-rt-*). Il pourrait s'agir d'un nom d'origine thrace (cf. par exemple thr. *-thurd-* dans des théonymes, apparenté à l'allemand *stürzen* "précipiter, pousser" selon I. Duridanov). L'élément -θυρσ- apparaît aussi dans le nom des Agathyrses, mais celui-ci est-il iranien ou thrace ?

Katiaroi (gr. Κατίαροι chez Hérodote, lat. Cotieri chez Pline), tribu dans le mythe d'origine des Scythes.
D'après G. Dumézil, peut-être ir. **hu-čabra-* "ceux aux bons pâturages" ou **gau-čabra-* "ceux aux pâturages à bovins".

Khodarz, personnage (roi ?) scythe de Crimée au I[er] siècle. Le premier élément du nom doit être ir. **hu-* "bon", le second peut être apparenté à l'ossète *därzäg* "rude, rugueux", *ävdärzyn* "irriter" < **darz-* "irriter", d'une racine iranienne **dar-* "déchirer, briser" (cf. avestique *dar-* "arracher", sace-khotanais *darra-* "morceau"). Cf. toutefois aussi avestique *dərəza-* "chaînes, fers" ?

Kolaxaïs (gr. Κολάξαϊς chez Hérodote, lat. Colaxes chez Valerius Flaccus), personnage du mythe d'origine des Scythes, ancêtre des *Paralatai*.
Comme Arpoxaïs et Lipoxaïs, composé ir. en *-xšay-* "roi", avec premier élément controversé. Comme Hérodote rapproche expressément ce nom de celui des Scythes / Skolotes, il faut peut-être rétablir *Skolaxaïs et comprendre **Skula-xšay-* "roi des Scythes" (cf. discussion chap. IX).

Lipoxaïs (gr. Λιπόξαϊς), personnage du mythe d'origine scythe, ancêtre des *Aukhatai*.
Comme Kolaxaïs et Arpoxaïs, composé ir. en -*xšay- "roi", avec premier élément obscur (ind.-ir. *dīp- "briller, brûler" avec labdacisme scythe ? Cf. oss. *ärttivyn*, sgd. *'dr'yp* = *ardēp- "briller", scr. *dīp-* "briller", mnj. *dif* "s'allumer"). Autres hypothèses : cf. chap. IX.

Lykos (gr. Λύκος), Scythe, grand-père d'Anacharsis d'après Hérodote, IV, 76.
Le nom paraît grec ("le loup") et pourrait être la traduction d'un nom iranien de même sens : *varka- ?

Madyès (gr. Μαδύης chez Hérodote), roi scythe de la fin du VII[e] ou du début du VI[e] siècle av. J.-C., fils de Bartatoua / Protothyès.
Ir. *madu- "miel, hydromel" (scr. *madhu-*, oss. *myd*, etc.) ou *mada- "ivresse, excitation" (scrt *mada-*).

Marsagetès (gr. *Μαρσαγέτης chez Ctésias cité par Photius), frère du roi scythe Scytharbès à l'époque de l'invasion de Darius.
Le nom peut être imaginaire : Ctésias (V[e] siècle av. J.-C.), qui avait vécu en Perse, a pu y recueillir des traditions authentiques, mais son texte n'est connu que par les citations de Photius, auteur byzantin du IX[e] siècle. Le nom de Marsagetès, inconnu d'Hérodote, évoque évidemment celui du peuple scythique des Massagètes, dont l'étymologie n'est d'ailleurs pas claire (détails dans I. Lebedynsky, 2006).

Napès (gr. Νάπης), personnage d'une version du mythe d'origine des Scythes rapportée par Diodore de Sicile, ancêtre des *Napoi*. (gr. Ναποι, lat. *Napaei* chez Pline).
Si les noms de Napès et des *Napoi*, comme ceux de Palès et des *Paloi* (cf. *infra*), ne sont pas une pure invention, ils peuvent contenir des termes scythes authentiques. Cf. av. *nāfah-* "famille, peuple", sgd. *n'β* = *nāf "peuple, gens", le théonyme ossète Naf, et hng. *nép* "peuple" emprunté à une langue iranienne.

Oiorpata (gr. 'Οιόρπατα chez Hérodote, 'Ορμάται chez Hésychius à l'époque byzantine), nom scythe des Amazones.
D'après Hérodote (IV, 110), le nom signifie "tueuses d'hommes" : *oior* "homme" + *pata* "tuer". Différents rapprochements avec des termes iraniens ont été proposés. Le premier élément peut être ir. *vīra- "homme". Pour le second, on ne sait si la finale *-ta* est une partie du radical ou la désinence du nominatif pluriel scythe. La racine indo-européenne *petH "faire tomber" correspond à la "traduction" d'Hérodote, mais n'a pas de dérivés de sens satisfaisant en iranien ou même indo-iranien (G. Hinge, 2005). Parmi les autres propositions figurent *vīra-marta- "qui tue les hommes" (proche de la variante *Ormatai* donnée par Hésychius, mais celle-ci est isolée et très tardive), *vīra-patnī "maîtresse des hommes" (mais le composé sanscrit *vīrápatnī*, attesté dans le *Rig-Veda*, a un sens tout différent : "femme de héros"), ou encore, d'après E. Benveniste, *baēvar-pati- "chef des dix mille".

Oitosyros, var. Goitosyros, Goggosyros (gr. 'Οιτόσυρος, Γοιτόσυρος, Γογγόσυρος), dieu scythe identifié par Hérodote à Apollon.
Le second élément est très probablement ir. *sūra- "fort". Pour le premier, on a proposé : 1) ir. *gaita-, av. *gaēθa-* "être vivant" ; 2) ir. *hva-tāvah- "puissant (*tāvah-*) par lui-même (*hva-*)", un qualificatif des divinités qui a d'ailleurs produit, dans diverses langues iraniennes, le nom générique de "Dieu" (chor. *xuθāw*, sgd. *xwt'w* = *xutāw, persan *xudāy*, peut-être oss. dig. *xucaw*, etc.) ; 3) ir. *Vāyuka-, un dérivé du nom du dieu indo-iranien *Vayu*, ce qui rattacherait Oitosyros au domaine du vent plutôt qu'à celui du soleil – mais impose de corriger son nom en *Oigosyros (la variante Goggosyros est attestée)...

Oktamasadès (gr. 'Οκταμασάδης chez Hérodote), roi scythe de la première moitié du V[e] siècle av. J.-C., fils d'Ariapeithès et frère de Skylès.
Sc. *uxta- "dont on parle", "renommé" (cf. av. *uxδa-*, scr. *uktá-*) + *mazda- "sagesse" ? Cf. toutefois le nom du dieu marin Thagimasadas, où *-masa-da-* a été compris comme "donateur de poissons".

Palakos (grec Πάλακος), roi de Petite-Scythie à la fin du II[e] siècle av. J.-C., fils de Skilouros.
Avec labdacisme scythe , ir. *pāda-ka < *pāda- "pied" ("aux grands pieds ?") ou *pada- "trace, descendance", cf. Palos ci-dessous ?

Palos (gr. Πάλος chez Diodore de Sicile), personnage d'une version du mythe d'origine des Scythes rapportée par Diodore de Sicile, ancêtre des *Paloi.* (gr. *Παλοι).
Avec labdacisme scythe, peut-être sc. *pala-* < ir. **pada-* "trace, descendance", cf. oss. *fäd* "trace", *äväd* "sans descendance" < **a-fad-*. Selon v. Abaïev, ir. **pada-* est un dérivé de **pāda-* "pied" ; ce dernier terme ayant régulièrement donné **pāla-* en scythe (cf. *supra* Palakos), **pada-* produirait de même **pala-*. Palos et les *Paloi* seraient alors "le Descendant" et "les Descendants", parfait pendant des noms de Napès et des *Napoi* (cf. *supra*) évoquant le "peuple".
Un rapport avec le nom des Spales, peuple de "Scythie" mentionné par Pline (*Spalei, Histoire Naturelle*, VI, 7, 3) et Jordanès (*Spali, Getica*, IV, 28) et que rappelle sans doute le terme slave *ispolinŭ* "géant", est plus improbable.

Panticapée (gr. Παντικάπαιον), ville de Crimée orientale (aujourd'hui Kertch), et **Panticapès** (gr. Παντικάπης), fleuve de Scythie.
Ir. **panta-* "chemin", cf. ossète *fändag*, + **kapa-* "poisson", cf. oss. *käf*, khot. *kava-*, mnj. *kap*, etc. V. Abaïev rapproche ce composé inversé (on aurait attendu **kapa-panta-*) de formations du type "hippo-potame", etc.

Papaios (gr. Παπαῖος), dieu suprême des Scythes.
Hérodote (IV, 59) note la connotation "paternelle" ou "ancestrale" de ce nom, qui provient probablement d'une famille de "mots d'enfant" indo-européens : i-e. **papa-* "père, papa", et aussi par ex. gr. πάππος, oss. *baba* "grand-père", etc.

Paralatai (gr. Παραλάται), tribu légendaire dans le mythe d'origine des Scythes, issue de Kolaxaïs.
Sc. **para-lāta-* < ir. ***para-dāta-*, "placé en avant", cf. av. *Paraδāta-*, épithète d'un souverain mythique.

Porata (en graphie grecque Πορατά), nom scythe du fleuve Prout d'après Hérodote.
Oss. dig. *ford* "fleuve". V. Abaïev écarte le rapport possible avec av. *pərətu-*, krd. *purd* "pont".

Saulios (Σάυλιος chez Hérodote), roi scythe du VIe siècle av. J.-C., père d'Idanthyrsos.
Ir. **sau-* "noir" avec un second élément méconnaissable ? D'après S. Koullanda, **saudya-* "rituellement pur" ?
Probablement sans rapport avec le nom du chef alain du début du Ve siècle Saul (lat. Saul chez Claudien, gr. Σαοῦλ chez Jean d'Antioche).

Scolopitus, chef scythe (imaginaire ?) en Asie occidentale cité par Justin (II, 4).
Sc. **Skula-pita-* "celui dont le père est un Scythe" ?

Scytharbès (gr. Σκυθάρβης chez Ctésias cité par Photius) : roi des Scythes à l'époque de l'invasion de Darius.
Cf. ci-dessus Marsagetès. Le personnage est inconnu d'Hérodote : nom inventé, ou titre mal compris ? Si ce nom est basé sur celui des Scythes, il a en tout cas une forme grecque plutôt qu'authentiquement scythe (cf. Scolopitus, Skylès).

Skilouros (grec Σκιλούρος chez Plutarque), roi de Petite-Scythie au IIe siècle av. J.-C.
Pour V. Abaïev, sc. **skil-* "talon" (oss. *sk'il*) + **uru-* "large" : cf. le nom également "pédestre" de son fils Palakos !). Pour S. Koullanda, **skidura-* "victorieux", avec labdacisme scythe.

Skôpasis (grec Σκώπασις chez Hérodote), roi scythe en 513 av. J.-C.

Skylès (grec Σκύλης chez Hérodote), roi scythe de la première moitié du Ve siècle av. J.-C., fils d'Ariapeithès.
Nom ethnique des Scythes (**skul-* < **skud-*) ?

Spargapeithès (Σπαργαπείθες chez Hérodote), roi des Agathyrses dans la première moitié du Ve siècle av. J.-C.
Ir. **sparga-* "pousse, rejeton" + **paisa-* ornement (avestique *paēsa-*) ou **pitā-* "père" ? Autre hypothèse chez F. Cornillot, 1994-97. Nom presque identique chez les Massagètes : Spargapisès (Σπαργαπίσης, Hérodote, I, 211).

Tabiti (gr. Ταβιτί chez Hérodote), principale divinité des Scythes, assimilée à la déesse grecque Hestia.
Cf. av. *tāpaiti* "être chaud", scr. *tápati* "brûler", *tápant-* "chaud, brûlant", et le personnage de Tapatī, fille du soleil dans le *Mahābhārata* indien.

Targitaos (gr. Ταργίταος chez Hérodote), fils de "Zeus" et roi primordial des Scythes d'après leur propre mythe d'origine.
Composé iranien en **tava-* "force, fort". Le premier élément peut être **darga-* "long" (oss. *darğ*) ou **tigra-* "aigu, acéré" (v-prs. *tigra-* "pointu", oss. *cyrğ* "aigu") – si l'on admet que la métathèse *-gr-* > *-rg-* s'était déjà produite au Ve siècle av. J.-C. (cf. le nom féminin Τιργαταώ / Tirgataô = **Tirga-tava*, attesté seulement au IIe siècle dans Polyen, *Stratagèmes*, VIII, 55, mais à propos d'évènements du IVe siècle av. J.-C. ; il s'agit cependant dans ce cas d'un nom probablement sauromate et non scythe).

Taxakis (Τάξακις chez Hérodote), roi scythe en 513 av. J.-C.
Racine verbale apparentée, soit à scr. *takṣati* et av. *tašaiti* "assembler, charpenter, tailler" (i-e. **teks-*), soit à oss. *täxsyn* "faire courir", variante mal attestée de *täxyn* "voler, courir", cf. av. *tačaiti* "courir, couler", scr. *ták[a]ti* "se précipiter", i-e. **tekw-*.

Thagimasadas, var. Thamimasadas (gr. Θαγιμασάδας, Θαμιμασάδας), dieu des Scythes Royaux identifié par Hérodote au Poséidon grec.
Deux explications ont été proposées pour la seconde partie du nom : ir. *mazda-* "sagesse" (cf. supra Oktamasadès), ou **masa-* "poisson" (cf. av. *matsya-*) + **dā-* "donner".
La première partie est obscure. L'initiale Θ pourrait représenter le son *-č-*. Dans ce cas, nous pourrions suggérer, si l'on part de la variante Thami-masadas, la racine iranienne **čam-* qui a pu avoir le sens initial de "subsistance" : prs. *čam* "nourriture et boisson", av. *šam-*, khot. *tsām-* et scr. *cam-* "avaler, boire", sogd. *š'm* = **šām-* "avaler", avec des équivalents dans les langues pamiriennes, et aussi oss. *cymyn* < **cämyn* "boire (chaud, à gorgées)". **Čamimasada-* serait le "pourvoyeur de poisson [assurant la] subsistance".
Pour la variante en Thagi- (**Čagimasada-* ?), on peut à la rigueur voir dans le premier élément une racine iranienne assez protéiforme, **čag-* / **čax-* / **zag-* / **žag-*, associée à l'idée de parole, de cri, parfois de chant d'oiseau. Le sens en ossète est "dire" (*zäğyn*). Dans ce cas, faut-il comprendre quelque chose comme **Čagimazda-* "sagesse qui parle", variante active d'un sens supposé du nom du roi Oktamasadès "sagesse dont on parle" = "sagesse renommée" ? Ce sens n'a toutefois aucune connotation "maritime".
Parmi les autres hypothèses, on peut citer le rapprochement imaginé par A. Christol (1989) avec une racine caucasique du nord-ouest, (tch. **tha-*), ayant le sens général de "dieu". La présence d'un terme caucasique dans le nom de ce dieu propre aux Scythes Royaux s'expliquerait alors par leur proximité avec des populations appartenant à cette famille linguistique (les Méotes ?). F. Cornillot (1994-97) propose av. *čagəman-* "cadeau" + *-šad-* "résidant".

Traspies (gr.Τράσπιες chez Hérodote), tribu légendaire issue, selon le mythe d'origine des Scythes, d'Arpoxaïs.
G. Dumézil propose sc. **drvāspya-* "[ceux aux] chevaux bien portants", cf. théonyme avestique Drvāspa).

Tyras ou **Tyrès** (gr. Τύρας, Τύρης), nom du Dniestr.
Ir. **tura-*, cf. scr. *tura-* "rapide".

Annexe II

"Nos ancêtres les Scythes" : mythes nationaux d'hier et d'aujourd'hui

La renommée des Scythes leur a valu une longue gloire posthume. Les écrivains grecs, romains, byzantins, ont désigné par leur nom les populations nomades les plus variées, des Sarmates et Alains aux Huns, aux Turcs et aux Mongols, et même des sédentaires résidant dans l'ancienne Scythie comme les Goths et des Slaves. En pleine période byzantine, les gardes varègues (scandinaves) du Basileus étaient appelés "Tauroscythes" ! On reconnaît là un procédé habituel de l'érudition classique, portée par souci d'élégance à l'emploi de noms archaïques plus ou moins approximatifs.

Mais ce qui est plus intéressant, c'est la façon dont certains peuples ont eux-mêmes revendiqué les Scythes comme modèle ou ancêtres.

La plupart de ces revendications d'une origine "scythe" ont été mises en forme par des clercs, des intellectuels puisant aux sources classiques – ou, aujourd'hui, se livrant à des interprétations aventureuses des données archéologiques. Mais leurs idées sont souvent devenues, vulgarisées et simplifiées, des mythes nationaux partagés par des populations entières.

La plus ancienne de ces théories est peut-être celle inventée au VIe siècle en Italie pour doter les Ostrogoths de références illustres. Le fameux *De origine actuque Getarum* (les *Getica*) de Jordanès, médiocre abrégé d'un texte perdu de Cassiodore, annexe ainsi à l'histoire des Goths (confondus pour l'occasion avec le peuple thrace des Gètes, par pure analogie phonétique) des chapitres entiers de celle des Scythes et des Massagètes, et surtout la légende des Amazones du Caucase (*Getica*, VII-VIII).

Les mentions des Scythes et Massagètes reflètent moins les contacts et parfois la symbiose des Ostrogoths avec des nomades iranophones (durant leur séjour aux IIIe-IVe siècles dans la steppe ukrainienne puis au cours des Invasions des IVe-Ve siècles), et peut-être leur assimilation des derniers Scythes de Crimée, que le simple fait de leur domination sur l'ancienne "Scythie".

La référence aux Amazones, dont la légende était comme on sait liée à l'existence de femmes guerrières chez les Sauromates / Sarmates, est plus curieuse. Après les victoires d'Aurélien sur les Goths en 271, des femmes capturées en armes dans les rangs ennemis et présentées comme d'authentiques "Amazones" figurèrent à son triomphe. Les femmes guerrières n'étaient donc apparemment pas étrangères aux mœurs des Goths, et ceci peut expliquer le succès chez eux de ce mythe (autres hypothèses sur ces guerrières : cf. I. Lebedynsky, *Les Amazones*, 2009).

C'est en milieu slave que les théories relatives à des origines scythiques ont connu le plus grand développement. Il y a à cela deux raisons. D'abord, les Slaves peuplent ou dominent une bonne partie des territoires qui étaient dans l'Antiquité ceux des nomades iranophones, en particulier les steppes ukrainiennes et russes ; ils y sont donc un peu les successeurs des Scythes. Ensuite, leur apparition dans l'histoire est relativement récente. Du coup, ils font pâle figure à côté des Iraniens, des Grecs et des peuples latins, mais aussi des Germains et des Celtes : on peut écrire toute l'histoire de l'Antiquité sans même les évoquer. Certains en ont conçu un désir compréhensible de chercher des racines plus profondes, et ils les ont

trouvées précisément chez ces peuples qui avaient dominé les régions orientales de l'Europe, et dont les auteurs antiques avaient laissé des portraits impressionnants.

L'exemple le plus achevé de ces idées est le "Sarmatisme" polonais des XVe-XVIIIe siècles, idéologie politique et mouvement intellectuel et artistique de grande ampleur (I. Lebedynsky, 2002 ; *Scythes*..., 2009). Mais les Scythes aussi ont servi, quoique dans un esprit assez différent, à ce genre de constructions.

En Russie, les revendications d'une origine ou plutôt d'une inspiration "scythe" apparues au XIXe siècle, ont un caractère nettement politique.

Les "slavophiles" (partisans d'un développement autocentré de la Russie appuyé sur les traditions locales), dans leur quête d'un "éternel russe", relevaient un peu naïvement la ressemblance entre les Scythes dont l'archéologie révélait l'aspect physique... et les moujiks barbus qui incarnaient leur idéal. Mais ce sont surtout les contestataires et révolutionnaires de tout poil qui, à la fin du XIXe siècle et jusqu'aux premières années du régime soviétique, construisirent de toutes pièces une image du "Scythe" qu'ils opposaient à l'Occident et à son influence sur une Russie "embourgeoisée". Barbare, destructeur et purificateur, ce Scythe imaginaire rappellait un peu le Germain mythique invoqué par certains cercles allemands. Il avait, en 1917, des sympathies pour le bolchévisme. Il était souvent, de plus, dépeint comme un Asiate ou du moins comme le produit de cette fusion ambigüe de l'Europe et de l'Asie que représenterait la Russie (ainsi dans le célèbre poème d'Alexandre Blok *Les Scythes*, publié en 1919). Tel quel, il faisait horreur à la frange plus modérée des intellectuels russes, comme Merejkovski qui traitait les bolchéviks de "horde scythe" !

Dans les années 1930-40 encore, les théories aberrantes du linguiste Marr permirent à la science stalinienne de présenter les Slaves comme le produit moderne de l'"évolution" des Scythes, la transformation ethnolinguistique étant une résultante des transformations socio-économiques ! Comme le rappelle V. Abaïev (1995) :

"Dans les années 1930 et 1940, alors qu'une incroyable confusion régnait chez nous à propos des questions ethnogénétiques, la conception "blokienne" [allusion au poème de Blok, cf. supra*] ressuscita, il est vrai sous un aspect quelque peu modifié. La formule "Les Slaves descendent des Scythes" fut remplacée par la formule "Les Slaves représentent un stade de transformation de ces mêmes Scythes"."*

On peut ajouter à cela, dans un genre un peu différent, les travaux de V. Rybakov qui tendent à confisquer au profit des Slaves toute une partie de la culture et de l'histoire scythes.

Ce "scythisme" n'est en fait qu'un aspect de tendances "eurasiennes" plus larges, récurrentes dans la pensée russe, et que l'on a vu ressurgir récemment. C'est une attitude intellectuelle où se retrouvent beaucoup des obsessions historiques et des fantasmes russes : rejet – teinté d'envie et de sentiment d'infériorité – de l'Occident, messianisme, balancement entre Europe et "Eurasie".

Les théories "eurasiennes" sur les liens historiques et culturels entre les différentes parties des défunts empires russe et soviétique, notamment entre Russie et Asie centrale, ont été présentées un moment comme un substitut possible au ciment marxiste-léniniste. Les Scytho-Saces auraient pu y devenir une référence commune importante. En fait, dépourvues de cohérence doctrinale et d'écho populaire (les Russes sont fondamentalement des hommes des forêts, non de la steppe), ces idées n'ont jamais dépassé des cercles très étroits.

En Ukraine, dans l'ancienne Scythie d'Hérodote, le souvenir des Scythes peut contribuer à répondre au besoin d'affirmation de l'identité nationale. Des ouvrages populaires para-historiques n'hésitent pas à faire des Scythes (et avant eux des Cimmériens, et après eux des Sarmates...) des "ancêtres" directs des Ukrainiens, ce qui n'est que très partiellement vrai. Des travaux plus scientifiques insistent sur la continuité ethnolinguistique entre les populations de culture scythoïde de la steppe boisée et les Slaves – et spécifiquement les ancêtres des Ukrainiens. Ces derniers descendraient donc, sinon des Scythes au sens le plus strict, du moins de gens qui ont subi leur influence et porté de brillantes cultures "scythoïdes". D'une façon ou d'une autre, les Scythes sont l'une des grandes références historiques des Ukrainiens ; le fameux pectoral d'or de Tovsta Mohyla est compté au nombre des trésors symboliques de la nation, et c'est un objet de même inspiration que l'Ukraine a offert comme récompense au vainqueur du concours Eurovision de 2005, organisé à Kiev. La revendication d'une restitution de "l'or des Scythes" exposé dans les musées russes (une demande qui n'a aucune chance d'aboutir !) montre que ces trésors sont sentis comme un élément du patrimoine culturel des Ukrainiens.

Des tendances semblables existent en Asie Centrale, où les intellectuels turcophones des nouveaux Etats indépendants manifestent un intérêt croissant pour les Saces de l'Antiquité, ce qui peut se comprendre comme une volonté d'enracinement dans un passé beaucoup plus ancien que celui des peuples turcophones actuels. Parfois, on se borne à souligner – de façon tout à fait justifiée – l'existence d'un substrat iranien et une certaine continuité de civilisation. Parfois, comme dans un manuel officiel d'histoire du Kazakhstan, on insiste sur ces éléments de continuité, au point de présenter le remplacement de populations europoïdes et iranophones par des populations mongoloïdes et turcophones comme un processus intervenu progressivement au sein d'un même continuum historique nomade. Des auteurs plus radicaux ont tenté de rattacher les Saces (comme les Scythes d'Europe et d'autres, cf. Introduction) au groupe linguistique turc. Partout, les patriotismes locaux – souvent dans leur version la plus primitive – pèsent sur l'interprétation des résultats scientifiques ; c'est ainsi que les indigènes turcophones de l'Altaï russe se veulent les descendants des porteurs de la culture scythique de Pazyryk, quitte à protester contre les traits, excessivement européens à leur goût, que les archéologues reconnaissent à certains défunts de cette période ! Et de l'autre côté de la frontière, les Kazakhs ont revendiqué avec insistance cette même culture, à l'occasion de découvertes récentes (Berel'), comme celle de leurs "ancêtres" les Saces.

Il est paradoxal que ce renouveau des mythes nationaux intervienne à un moment où les chercheurs occidentaux – influencés eux aussi, consciemment ou non, par des modes actuelles – s'intéressent plutôt à la civilisation des steppes comme phénomène eurasiatique débordant les frontières d'hier ou d'aujourd'hui.



Armes de la région ukrainienne de Kirovohrad, avec le rapace éployé du kourgane "Mel'gounov" (fin du VIe siècle av. J.-C.), d'or sur champ rouge, sous une bannière ukrainienne au trident d'or sur champ d'azur.

[Composition de V. Kryvenko et K. Chliakhovyï, adoptée en 1998]

ANNEXE III

CHRONOLOGIE

(Les évènements historiques sont en caractères droits, les données archéologiques en italiques).

Début du Ier millénaire av. J.-C. : *apparition des cultures nomades de cavaliers pasteurs dans les steppes eurasiatiques.*

IXe-VIIe siècles av. J.-C. : *groupes archéologiques de "Kamychevakha et Tchornohorivka" et du "Trésor de Novotcherkassk", hypothétiquement identifiés aux "Cimmériens", dans les steppes ukrainiennes et russes méridionales.*

Vers 800 av. J.-C. : *premières manifestations de traits "scythiques" dans le kourgane d'Arjan-1 dans la Touva.*

Fin du VIIIe siècle av. J.-C. (?) : *éléments scythes archaïques (?) dans le kourgane N° 15 près de Stebliv en Ukraine.*

Fin du VIIIe siècle av. J.-C. : invasions cimmériennes en Asie occidentale.

VIIIe (?)-VIIe siècles av. J.-C. : premières mentions des Scythes par des auteurs grecs.

Vers 680-676 av. J.-C. : premières mentions des Scythes dans les sources assyriennes. Invasions scythes en Asie occidentale ; victoire des Assyriens sur le roi scythe Ichpaka.

Vers 672 av. J.-C. : projet d'alliance scytho-assyrienne, assortie d'un mariage dynastique entre la fille du roi assyrien Assarhaddon et le roi scythe Bartatoua (Protothyès).

VIIe siècle av. J.-C. : *traces archéologiques des incursions et de la présence scythe en Asie occidentale (Imirler, Norşun-Tepe, Ziwiyé) et en Transcaucasie.*

Milieu-2e moitié du VIIe siècle av. J.-C. : *premiers vestiges scythes au nord du Caucase (Kelermès). Cristallisation de la culture scythe "archaïque".*

625-585 av. J.-C. (?) : règne du roi mède Cyaxare, durant lequel se situeraient les 28 ans de "domination" scythe en Asie occidentale.

612 av. J.-C. : prise de Ninive par Cyaxare.

Fin du VIIe-début du VIe siècle av. J.-C. : expulsion des Scythes d'Asie occidentale par le roi mède Cyaxare.

590-585 av. J.-C. (?) : guerre médo-lydienne, au cours de laquelle des Scythes auraient servi le roi de Lydie Alyatte.

2e moitié du VIIe et VIe siècle av. J.-C. : *traces d'incursions scythes en Europe centrale (fin du VIe siècle av. J.-C. : "Trésor" de Witaszkowo / Vettersfelde en Lusace).*

Fin du VIIe – VIe siècle av. J.-C. : formation de la "Grande Scythie" en Ukraine ; kourgane Mel'gounov ; colonisation grecque des côtes du nord de la mer Noire et de la mer d'Azov.

VIe-Ve siècles av. J.-C. : *cultures scythoïdes du bassin des Carpathes.*

Vers 513 av. J.-C. : échec de l'invasion perse de la Scythie.

Ve siècle av. J.-C. : *phase "classique" de la culture scythe.*

1e moitié du Ve siècle av. J.-C. (?) : règnes des rois scythes Ariapeithès (tué par le roi des Agathyrses), Skylès (tué par les Scythes pour hellénophilie) et Oktamasadès.

480 av. J.-C. : formation du royaume du Bosphore-Cimmérien à cheval sur le détroit de Kertch.

Milieu du Ve siècle av. J.-C. : voyage d'Hérodote en Scythie.

2e moitié du Ve siècle av. J.-C. : *sépulture centrale de Solokha, considérée comme la première grande tombe scythe "royale".*

IVe siècle av. J.-C. : *apogée de la culture scythe d'Europe. Erection des grands kourganes "royaux" et "princiers" en Ukraine (Oleksandropol', Tchortomlyk, Ohouz, Koul'-Oba, Tovsta Mohyla, sépulture latérale de Solokha...).*

339 av. J.-C. : mort du roi scythe Atéas dans une bataille contre les Macédoniens de Philippe II.

331 av. J.-C. : victoire scythe à Olbia sur les Macédoniens de Zopyrion.

310/9 av. J.-C. : intervention scythe dans la guerre de succession au trône bosporitain.

IVe-IIIe siècles av. J.-C. : début de l'expansion des Syrmates / Sarmates.

Fin du IVe et IIIe siècle av. J.-C. : fin de la "Grande Scythie" et repli des Scythes en Crimée et sur le bas Dniepr ("Petite-Scythie").

IIIe siècle av. J.-C. – IIIe-IVe siècles apr. J.-C. : culture scythe tardive.

IIe siècle av. J.-C. : règnes en Petite-Scythie de Skilouros puis Palakos ; construction de Néapolis-des-Scythes.

IIe-Ier siècles av. J.-C. : pénétration massive des Sarmates dans les steppes ukrainiennes.

Vers 110 av. J.-C. : victoire de Diophante, général du roi du Pont Mithridate Eupator, sur les Scythes.

Vers 60 apr. J.-C. : victoire de l'armée romaine de T. Plautius Silvanus sur les Scythes.

Ier-IIe siècles : guerres scytho-bosporitaines et victoires des rois du Bosphore (sous protectorat romain).

IIIe siècle : entrée des Goths en Crimée et repli d'une partie des Scythes de la péninsule vers les montagnes. *Absorption de la culture scythe tardive par la culture (à dominante gothe) de Tcherniakhiv.*

Bibliographie

Les publications sur les Scythes sont aujourd'hui extrêmement nombreuses. La bibliographie donnée ici se limite aux ouvrages directement cités dans le corps du texte.

[Abaïev, V.] = Abaev, V., *Istoriko-ètimologičeskij slovar' osetinskogo jazyka,* Léningrad / Saint-Pétersbourg, 1958-1995 ; *Izbrannye trudy II : Obščee i sravnitel'noe jazykoznanie,* Ir, Vladikavkaz, 1995.

[Akichev, A.] = Akišev, A., *Kurgan Issyk*, Moscou, 1978.

[Akichev, A., et Kouchaïev, G.] = Akišev, A., Kušaev, G. A., *Drevnjaja kul'tura Sakov i Usunej doliny reki Ili*, Alma-Ata, 1963.

[Alexeïev, A.] = Alexeev, A. I., "La Scythie ou les Scythies", *Les Scythes, Dossiers d'archéologie* N° 194, 1994.

[Alekseïev, A., et al.] = Alekseev, A. Yu., *et al.*, "Some Problems in the Study of the Chronology of the Ancient Nomadic Cultures in Eurasia", *Geochronometria* vol. 21, 2002.

Antičnye goroda severnogo Pričërnomor'ja, Moscou, 1984.

Art scythe (L'), Aurora, Messidor, Paris, 1987.

Arxeolohija Ukrajiny, réd. L. L. Zaliznjak, Lybid', Kiev, 2005.

Barbier-Mueller, J.-P., *Art des steppes*, Musée Barbier-Mueller, Genève, 1996.

Belinskij, A., Härke, H., "The "Princess" of Ipatovo", *Archaeology*, mars-avril 1999.

Benveniste, E., *Etudes sur la langue ossète*, C. Klincksieck, Paris 1959.

Bokovenko, N. A., "Le kourgane "royal" d'Arjan et son temps", *Dossiers d'archéologie* N° 194, 1994.

Boltrik, J. V., "Social'naja struktura Skifii IV v. do r. X., otražennaja v pogrebal'nyx pamjatnikax", *Kimmerowie, Scytowie, Sarmaci*, red. J. Chochorowski, Cracovie, 2004.

Boltrik, J. V., Fialko, E. E., "Der Fürstenkurgan von Oguz", *Im Zeichen des goldenen Greifen – Königsgräber der Skythen*, Prestel, Munich / Berlin / Londres / New-York, 2003.

Bonora, G. L., "Oltre la morte : simboli del potere e del prestigio degli Sciti ai Sarmati", *Ori dei cavalieri delle steppe*, Silvana Editoriale, Milan, 2007.

[Bouniatian, Ié.] = Bunjatjan, E., *Rjadovoe naselenie stepnoj Skifii IV-III vv. do n. è.*, avtoreferat dissertacii kandidata istoričeskix nauk, Kiev, 1981 ; cité dans *Stepi...*, 1989 ; *Metodika social'nyx rekonstrukcij v arxeologii – na materiale skifskix mogil'nikov IV-III vv. do n. è.*, Naukova Dumka, Kiev, 1985.

Bord, L.-J., Mugg, J.-P., *L'arc des steppes*, Editions du Gerfaut, 2005.

Brzezinski, R., Mielczarek, M., Embleton, G., *The Sarmatians*, Osprey, Oxford, 2002.

Cernenko, E. V., Mc Bride, A., Gorelik, M. V., *The Scythians*, Osprey, Londres, 1983.

Charrière, G., *L'art barbare scythe*, Cercle d'Art, Paris, 1971.

Chochorowski, J., Skoryï, S., "Prince of the Great Kurgan", *Archaeology* vol. 50, N° 5, sept.-oct. 1997.

Christol, A., *Des Scythes aux Ossètes*, Rouenlac, Mont-Saint-Aignan, 1989.

Cornillot, F., "L'aube scythique du monde slave", Slovo N° 14, Paris, 1994 ; "Le feu et le prince des Slaves", *Slovo* N° 16-19, 1994-1997.

Čugunov, K. V., Parzinger, H., Nagler, A., *Der Goldschatz von Aržan*, Schirmer / Mosel, Munich, 2003.

Davis-Kimball, J., Bashilov, V. A., Yablonsky, L. T., *Nomads of the Eurasian Steppe in the Early Iron Age*, Zinat Press, Berkeley, 1995.

Dumézil, G., *Le livre des héros, légendes sur les Nartes*, Gallimard / Unesco, Paris, 1965 ; *Mythe et épopée*, Gallimard, Paris 1968 ; *Romans de Scythie et d'alentour*, Payot, Paris, 1978.

[Edelman, D.] = Èdel'man, D. I.., *Iranskie i slavjanskie jazyki*, Moscou, 2002.

[Ehrlich, V. R] = Erlix, V. R., *U istokov ranneskifskogo kompleksa*, Moscou, 1994.

[*Etnična*…] = *Etnična istorija davn'oji Ukrajiny*, Kiev, 2000.

[Fialko, Ié.] = Fialko, E. E., "Attičeskij krater kak simvol skifskogo nomarxa", *Kimmerowie, Scytowie, Sarmaci*, red. J. Chochorowski, Cracovie, 2004.

Firsov, K., Žuravlev, D., "Kul'-Oba, Kozel und Aksjutency : Fürstengräber zwischen Krim und Waldsteppe", *Im Zeichen des goldenen Greifen – Königsgräber der Skythen*, Prestel, Munich / Berlin / Londres / New-York, 2003.

Galanina, L., "Les kourganes de Kelermès", *Les Scythes, Dossiers d'archéologie* N° 194, 1994.

Ginters, W., *Das Schwert der Skythen und Sarmaten in Südrussland*, De Gruyter, Berlin, 1928.

Gleba, M., "You are what you wear : Scythian Costume as Identity", *Dressing the Past*, Oxbow Books, Oxford, 2008.

Gleischer, P., "Invasioni o influssi culturali : Cimmeri e Sciti in Europa Centrale ?", *Ori dei cavalieri delle steppe*, Silvana Editoriale, Milan, 2007.

Gołąb, Z., "Prehistoric Contacts between Ossetic and Slavic", *Non-Slavic Languages of the U.S.S.R.*, Slavica Publishers, Columbus, 1994.

Golden Deer of Eurasia (The), New York 2000.

Gorelik, M. V., *Warriors of Eurasia*, Montvert, Londres 1995 ; *Oružie drevnego Vostoka (IV tysjačeletie – IV v. do n. è.)*, Atlant, Saint-Pétersbourg, 2003.

Grakov, B. N., "ΓΥΝΑΙΚΟΚΡΑΤΟΥΜΕΝΟΙ", *Vestnik Drevnej Istorii* 3, 1947.

Grousset, R., *L'empire des steppes*, Payot, Paris 1960.

Harmatta, J., *Studies in the History and Language of the Sarmatians*, Szeged, 1970.

Haudricourt, A.-G., Delamarre, J.-B., *L'homme et la charrue à travers le monde*, Gallimard, Paris, 1955.

Hellmuth, A., "Da est a ovest, le tombe principesche degli Sciti", *Ori dei cavalieri delle steppe*, Silvana Editoriale, Milan, 2007.

Hinge, G., "Herodot zur skythischen Sprache", *Glotta* 81, 2005.

[Iatsenko, S. A.] = Jacenko, S. A., *Kostjum drevnej Evrazii*, Vostočnaja Literatura, Moscou, 2006.

(Iéfimova, S. G.] = Efimova, S. G., "Sootnošenie lesostepnyx i stepnyx grup Evropejskoj Skifii po dannym kraniologii", *Skify i Sarmaty*, Moscou, 2000.

[Il'inskaïa, V. A.] = Il'inskaja, V. A., *Skify dneprovskogo lesostepnogo levoberež'ja*, Kiev, 1968.

Il'inskaja, V. A., Mozolevskij, B. N., Terenožkin, A. I., "Kurgany VI veka do n. è. u sela Matusov", *Skifija i Kavkaz*, Kiev, 1980.

Im Zeichen des goldenen Greifen – Königsgräber der Skythen, Prestel, Munich / Berlin / Londres / New-York, 2003.

Ivantchik, A. I., *Les Cimmériens au Proche-Orient*, Editions universitaires Fribourg Suisse / Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1993 ; "Un fragment de l'épopée scythe : le "cheval de Colaxaïs" dans un *partheneion* d'Alcman", *Ktema* N° 27, 2002.

Jettmar, K., *L'art des steppes*, Albin Michel, Paris, 1965.

Kambolov, T., *Očerk istorii osetinskogo jazyka*, Vladikavkaz, 2006.

Kemenczei, T., "Zur Frage der skythischen Stangenaufsätze aus dem Karpatenbecken", *Kimmerowie, Scytowie, Sarmaci*, red. J. Chochorowski, Cracovie, 2004.

Keyser, C., Romac, S., Boukaze, C., Amory, S., Crubézy, E., Ludes, B., "Tracing Back Ancient South Siberian Population History Using Mitochondrial and Y-Chromosome SNPs", *Forensic Science International : Genetics Supplement Series*, vol. 1, issue 1, 2008.

Kimmerowie, Scytowie, Sarmaci, red. J. Chochorowski, Cracovie, 2004.

[Klotchko, V. I., Skoryï, S. A.] = Kločko, V. I., Skoryj, S. A.., "Kurhan N° 15 bilja Stebleva u Porossi", *Arxeolohija* N° 2, 1993.

[Kondouktorova, T. S.] = Konduktorova, T. S., *Antropologija drevnego naselenija Ukrainy*, Moscou, 1972 ; *Fizičeskij tip ljudej nižnego Pridneprov'ja na rubeže našej èry*, Moscou, 1979.

[Kouklina, I. V.] = Kuklina, I. V., *Ètnogeografija Skifii po antičnym istočnikam*, Léningrad, 1985.

Kouznetsov, V., Lebedynsky, I., *Les Alains, cavaliers des steppes, seigneurs du Caucase* (2ème éd.), Errance, Paris, 2005.

[Kouznetsova, T. M.] = Kuznecova, T. M., "Nekotorye aspekty skifskoj arxeologičeskoj kul'tury", *Kimmerowie, Scytowie, Sarmaci*, red. J. Chochorowski, Cracovie, 2004.

Kozintsev, A. G., "Scythians of the North Pontic Region : Between-group Cranial Variation, Affinities, and Origins", *Archaeology, Ethnology, and Anthropology of Eurasia*, vol. 4 (32), 2007.

Lebedynsky, I., "Nous, les Scythes" : Scythes, Saces, Sarmates et Alains dans les revendications d'origine et les légendes historiques des peuples d'Eurasie", *D'Ossétie et d'alentour* N° 4, mars 1998. "Des noms et des peuples : les noms ethniques des Ossètes et de leurs ancêtres", *D'Ossétie et d'alentour* N° 8, juillet-août 2000 ; *Les Scythes*, Errance, Paris, 2001 ; *Les Sarmates*, Errance, Paris, 2002 ; *Les Cimmériens*, Errance, Paris, 2004 ; "Le dieu à l'épée : cultes scythiques, échos ossètes, parallèles eurasiatiques", *D'Ossétie et d'alentour* N° 18, décembre 2005 ; *Les Saces*, Errance, Paris, 2006 ; *Les nomades*, (2ème éd.), Errance, Paris, 2007 ; *Ukraine, une histoire en questions*, L'Harmattan / Présence Ukrainienne, Paris, 2008 ; *De l'épée scythe au sabre mongol*, Errance, Paris, 2008 ; *Scythes, Sarmates et Slaves*, L'Harmattan / Présence Ukrainienne, Paris, 2009 ; *Les Indo-Européens* (2ème éd.), Errance, Paris, 2009 ; *Les Amazones*, Errance, Paris, 2009.

Lysenko, N., *Alany-Asy v vostočnoj Skifii*, Moscou, 1982.

Mallory, J. P., *A la recherche des Indo-Européens*, Seuil, Paris, 1997.

Minns, E.H., *Scythians and Greeks*, Cambridge 1913.

Molev, E. A., "Bospor i Skify ot Agaèta do Savmaka", *Vestnik Nijegorodskogo universiteta*, N° 4, 2008.

Mozolevs'ky, B. N., *Tovsta Mohyla*, Kiev, 1979.

Neuzil, E., Devaux, G., "Le koumys, hier et aujourd'hui", *Bulletin de la Société pharmaceutique* N° 138, Bordeaux, 1999.

[Ol'khovski, V.] = Ol'xovskij, V. S., "O naselenii Kryma v skifskoe vremja", *Sovetskaja arxeologija* 1, 1982 ; "Skifskaja monumental'naja skul'ptura", *Kimmerowie Scytowie Sarmaci*, Cracovie, 2004.

Or des Amazones (L'), Paris Musées / éditions Findakly, Paris, 2001.

Or des rois scythes (L'), Paris, 2001.

Or des Sarmates (L'), Abbaye de Daoulas, 1995.

Or des Scythes, Paris, Editions des musées nationaux, 1975.

Oranskij, I. M., *Les langues iraniennes*, Klincksieck, Paris, 1977.

Ori dei cavalieri delle steppe, Silvana Editoriale, Milan, 2007.

Orlando, L., *L'anti Jurassic Park, faire parler l'ADN fossile*, Belin / Pour la science, Paris, 2005.

Parzinger, H., *Die frühen Völker Eurasiens*, C. H. Beck, Munich, 2006.

[Petoukhov, Iou. D., Vassilieva, I. I.] = Petuxov, Ju. D., Vasil'eva, I. I., *Rusy velikoj Skifii*, Veče, Moscou, 2009.

[Petrouk, V.] = Petruk, V., *Velyka Skifija - OUkrajina* [sic !], Spalax, Kiev, 2001.

[Poline, S., Simonenko, A.] = Polin, S. V., Simonenko, A. V., "Sarmaty i gibel' velikoj Skifii", *Kimmerowie Scytowie Sarmaci*, Cracovie, 2004.

Polos'mak, N. V., Barkova, L. L., *Kostium i tekstil' Pazyrykcev Altaja (IV-III vv. do n. è.)*, Novosibirsk, 2005.

Reeder, E. D., *Scythian Gold*, the Walters Art Gallery, New York, 1999.

Rolle, R., *Die Welt der Skythen*, Verlag C. J. Bucher, Lucerne / Francfort, 1980; éd. en anglais : *The World of the Scythians*, University of California Press, Berkeley, 1989.

Rostovtzeff, M.J., *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford 1922.

[Rybakov, V. O.] = Rybakov, V. O., *Jazyčestvo drevnix Slavjan*, Moscou, 1981 ; *Jazyčestvo drevnej Rusi*, Moscou, 1987.

Sauter, H., *Studien zum Kimmerierproblem*, Dr. Rudolf Habelt GMBH, Bonn, 2000.

Schiltz, V., "Imagerie grecque et magie chinoise, spéculations sur le miroir de Kelermès", *Bulletin de correspondance hellénique*, suppl. XIV, Ecole française d'Athènes, 1986 ; *Les Scythes et les nomades des steppes*, Gallimard, Paris, 1994 ; *La redécouverte de l'or des Scythes, histoires de kourganes*, Gallimard / Découvertes, Paris, 2001.

Schramm, G., *Nordpontische Ströme*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1973.

Scythes (Les), Dossiers d'archéologie N° 194, 1994.

Seheda, S., *Antropolohičnyj sklad ukrajins'koho narodu*, Kiev, 2001.

Sergent, B., *Les Indo-Européens, histoire, langue, mythe*, Payot, Paris, 1995.

Shapira, D., "Irano-Slavica", *Archivum Eurasiae medii aevi,* 14, 2005.

Siberia, gli uomini dei fiumi ghiacciati, Electa, Milan, 2001.

Simonenko, A. V., "Bewaffnung und Kriegswesen der Sarmaten und späten Skythen im nördlichen Schwarzmeergebiet", *Eurasia Antiqua*, vol. 7, 2001.

Stepnaja polosa aziatskoj časti SSSR v skifo-sarmatskoe vremja, Moscou, 1992.

Stepi evropejskoj časti SSSR v skifo-sarmatskoe vremja, Moscou, 1989.

Sulimirski, T. *The Sarmatians*, Praeger Publications, New York, 1970, Thames & Hudson, Londres, 1970.

Szabó, M., "I Celtosciti", *Ori dei cavalieri delle steppe*, Silvana Editoriale, Milan, 2007.

Talbot Rice, T., *Les Scythes*, Arthaud, Paris, 1958.

[Tchernenko, Ié.] = Černenko, E., "Skifo-persidskaja vojna" , *Drevnij mir* N° 2, 2001.

[Terenojkine, A.] = Terenožkin, A. I., *Kimmerijcy*, Kiev, 1976.

Terenožkin, A. I., Il'inskaja, V. A., Černenko, E. V., Mozolevskij, B. N., "Skifskie kurgany Nikopol'ščyny", *Skifskie drevnosti*, Kiev, 1973.

Teržan, B., Hellmuth, A., "Le Amazoni, donne-arcieri e principesse della steppa", *Ori dei cavalieri delle steppe*, Silvana Editoriale, Milan, 2007.

[Tikhonov, A. G.] = Tixonov, A. G., "Novye dannye k antropologii naselenija Kobanskoj kul'tury (po materialam mogil'nika Ullubaganaly)", article sur Internet.

Trésors d'art des Scythes (Les), Gründ, Paris, 1968.

Unbekannte Krim, Kehrer Verlag, Heidelberg, 1999.

Vasmer, M., *Die Iranier in Südrußland*, Leipzig 1923.

Velikanova, M. S., *Paleoantropologija Prutsko-Dnestrovskogo meždureč'ja*, Moscou, 1975.

[Zalizniak, A.] = Zaliznjak, A. A., "Problemy slavjano-iranskix otnošenij drevnejšego perioda", *Voprosy slavjanskogo jazykoznanija* 6, Moscou, 1962.

Zgusta, L., *Die Personennamen griechischer Städte der Nördlichen Schwarzmeerküste*, Prague 1955.

Pour les **sources antiques**, nous avons employé entre autres les éditions suivantes (le cas échéant avec de légères modifications, notamment dans l'orthographe des noms propres) :

Hérodote : trad. A. Barguet, Gallimard / La Pléiade, Paris, 1964.

Strabon : livre VII, trad. M. Baladié, Les Belles Lettres, Paris, 2003 ; livre XI, trad. F. Lasserre, Les Belles Lettres, Paris, 1975 ; trad. anglaise H. L. Jones, Loeb Classical Library, 1967.

Pomponius Mela : *Pomponii Melae de chorographia libri tres*, ed. Gunnar Randstrand, Acta Universitatis Gothoburgensis, Göteborg, 1971.

Quinte-Curce, Justin : éd. M. Nisard, Paris, 1850.

Frontin : éd. M. Nisard, Paris, 1878.

Jordanès : trad. M. A. Savagner, Panckoucke, Paris, 1842 ; trad. O. Devillers, Les Belles Lettres, Paris, 1995.

De très nombreux textes classiques peuvent être consultés sur le remarquable site Internet remacle.org (traductions et certains textes originaux en grec et latin).

Tables des matières